H
III 29 1950
7-4-63.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Français
7-F 79.
Coll. spéc.

PN
541
.B3
1725
v. 8/2

Coll. spéc.

JUGEMENS
DES
SAVANS,
SUR LES
AUTEURS
Qui ont traité de la Rhetorique,
AVEC UN PRECIS DE LA DOCTRINE
DE CES AUTEURS.

Par M. GIBERT *ancien Recteur de l'Université & Professeur de Rhetorique au College de Mazarin.*

TOME HUITIEME

SECONDE PARTIE.

[illegible] PAUL, *Feuillant*, 129
ARRIAGA, 136
THOMAS CAMPANELLA, 145
DEGLI AUTORI DEL BEN PARLARE, 150
FARNABE, 154
LE P. GODY, Benedictin, 160
GERARD JEAN VOSSIUS, 165
ALBERTI DE ALBERTIS, 171
LE P. CAUSSIN, 187
LE P. PELLETIER, 197
LE P. MASENE, 210
216

versitas
BIBLIOTHECA
Stavelensis

PN
541
.B3
1725
v. 8/2

Coll. spéc.

TABLE

DES NOMS DES AUTEURS

Contenus dans la Seconde Partie du Tome VIII.

CORNEILLE VALERE,	Page 1
ROBORTEL,	2
AUGUSTIN VALERIO,	11
LOUIS DE GRENADE,	22
RAMUS,	33
VILLAVICENTIUS,	46
DIDACE DE L'ETOILE,	52
DRESSERUS,	65
FRANÇOIS PATRICE,	70
MELCHIOR JUNIUS,	72
PANIGAROLA,	79
KECKERMAN,	86
RICHER,	96
Mr. DUVAIR, *Garde des Sceaux*,	100
DE LA CERDA,	111
LE P. SOARES,	ibid.
LE P. CRESOL,	117
PAUL BENI,	121
LE CHANCELIER BACON,	129
LE P. DE SAINT PAUL, *Feuillant*,	136
ARRIAGA,	145
THOMAS CAMPANELLA,	150
DEGLI AUTORI DEL BEN PARLARE,	154
FARNABE,	160
LE P. GODY, Benedictin,	165
GERARD JEAN VOSSIUS,	171
ALBERTI DE ALBERTIS,	187
LE P. CAUSSIN,	197
LE P. PELLETIER,	210
LE P. MASENE,	216

versitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LE P. DU CYGNE, 222
M. BAIL, Docteur en Theol. 226
M. GUERET, Avocat, 231
M. D. L. MOTHE-LE-VAYER, 243
LE P. BEURIER, Curé de Saint Etienne du Mont, 262
LOUIS DE WOLZOGUE, 265
RENE' BARY, 267
M. MACKENZY, 285
LES PP. POMEY & JOUVENCY, 301
M. DUPORT, 306
LE P. RAPIN, 310
LE P. BOUHOURS, 330
M. DE VAUMORIERE, 349
M. L'ABBE' DU JARRY, 365
M. L'ABBE' DE BRETTEVILLE, 376
M. GILLET, Avocat, 385
M. DE BOISSIMON, 407
ANONYME, Auteur de la Rhét. *de l'honnête homme*, 413
M. DES BORDS, 419
Mrs. ARNAUD & DE SILLERI, 426
LE P. VAVASSEUR, 448
ANONYME Auteur des Regles *de la Prédic.* 458
LE P. LAMY, *de l'Orat.* 471
LE P. ALEXANDRE, *Dominic.* 499
LE P. GISBERT, 502
Dispute sur l'Eloquence, 518
CLARMOND, ou M. RUDIGER, 533
LE P. GASCHIES, *de l'Orat.* 539
M. DE FENELON, Archevêque de Cambray, 556
Supplément de quelques Articles,
GUILLAUME FICHET & MARTIN DELPHES, Docteurs de la Maison & Societé de la Maison & Societé de Sorbonne. 579
Liste des Auteurs dont on n'a pas cru devoir parler. 592

Fin de la Table des Auteurs.

LES

LES MAITRES D'ELOQUENCE.

CORNEILLE VALERE.

1567.

JE trouve une Rhétorique de Corneille Valere d'Utrecht, dans le goût des Partitions oratoires de Voſſius, & qui étant plus courte, n'en eſt peut-être pas moins utile. Elle eſt methodique, claire, en bons termes, tirée des bons Auteurs. Pour la rendre plus aiſée, l'Auteur y réduit ſes préceptes en tables, auſſi l'a-t-il intitulée *Tables de Rhétorique*. Il explique enſuite ſes régles plus au long. Un Religieux de l'Ordre des Hermites de S. Auguſtin, nommé *Nicaiſe Braxius*, voulant la rendre encore plus facile, en a mis le précis des Valere.

Valere. préceptes en vers semblables à ceux de la petite Rhétorique de Farnabe. Enfin elle est accompagnée de notes marginales, qui me paroissent bonnes & judicieuses. De sorte que je ne vois rien de mépriſable dans cet Ouvrage. Et s'il ne developpe pas assez les fineſſes de l'éloquence, les reſſorts des paſſions, l'art d'exprimer les mœurs, ou de fortifier le discours, du moins il contient assez bien les regles les plus ordinaires.

Robortel. ## FRANCOIS ROBORTEL,

Morhof le dit de Padouë. *De la Ville d'Udine, dans le Frioul, mort en 1567.*

Rob. Ep. Dedic. ROBortel fut un célébre Profeſſeur de Rhétorique à Veniſe. Le Senat le choiſit, pour enſeigner cet Art à Padouë. C'eſt lui qui le premier a tiré Longin de la pouſſiere. On aſſure qu'il étoit très-ſavant & très-éloquent, & en même temps très-vain & très-orgueilleux. Il traita avec un grand mépris non ſeulement ſes égaux, mais même ſes ſupérieurs. Il ne tint pas à lui que Sigonius, Muret, Henri Eſtienne & pluſieurs autres ne devinſſent l'objet de la riſée publique. Il n'en eut pas moins la réputation d'homme de beaucoup d'esprit & fort attaché aux principes des anciens.

Morhof. T. 2. l. 6. p. 245. n. 11.

On ajoûte un fait humiliant pour un homme de ſon humeur & de ſon caractére;

tére; c'eſt que s'étant ſignalé ſouvent par des actions publiques, il demeura court à l'Oraiſon funébre de Charles-Quint, il ne put même en achever l'Exorde: cet événement fit tant d'impreſſion ſur lui, qu'il ne fut plus en état de parler en public. C'eſt un accident qui peut arriver à l'Orateur le plus modeſte, & à ceux qui ſe croient le plus aſſurez de leur memoire. Roborel.

A l'égard des Ouvrages qui m'engagent à parler de lui, il en a fait un entr'autres ſur *l'Art de parler*, (1) ou ſi l'on veut, *ſur l'Art oratoire*. " L'idée qu'on „ nous en donne eſt, qu'en y traitant „ particulierement des figures, il les rap- „ pelle à leurs principes, & à certains „ chefs; qu'il y montre la différence de „ la diction oratoire d'avec la diction „ poétique; qu'il y fait le catalogue de „ toutes les figures; qu'il les a recueil- „ lies des Auteurs Grecs & Latins, & „ qu'il les diſtribue par claſſes, ſelon nos „ idées & nos paſſions, leſquelles, ſe- „ lon lui, ſont les véritables ſources des „ figures. Morhof, ibid.

Voilà à peu près ce que Mr. Morhof a dit de cet Ecrivain. J'ajoûte, pour le mieux faire connoître, que ſon Ouvrage eſt tout rempli des plus beaux deſſeins du monde, & de merveilleuſes découvertes, inconnuës jusqu'alors, ſi on en croit l'Auteur.

Un de ſes plus beaux deſſeins, & peut-être

1 De artificio dicendi.

Robortel. être le principal de tous, est de terminer un grand procès entre les Orateurs & les Maîtres des Arts & des Sciences. Je ne Robort. Ep. Dedic. sai si ce procès s'étoit alors échauffé plus que de coutume: mais comme on y accusoit les derniers d'avoir un style barbare, on y accusoit aussi les premiers d'être *de grands diseurs de rien.* Que fait Robortel pour étouffer cette guerre civi- Idem ibid. & Disp. 1. 2. le dans la République des Lettres? Il prétend faire voir que les Philosophes doivent être Orateurs, & qu'ils le peuvent sans peine; il prétend montrer que les Orateurs, à leur tour, doivent être Philosophes, & que rien ne leur est plus aisé. Les premiers, selon lui, n'ont qu'à prendre du style oratoire ce qu'il y a de convenable aux matieres Philosophiques; & les seconds n'ont qu'à faire entrer dans les Discours oratoires, ce que les Philosophes disent de plus beau. Et il promet d'en donner *la clef*, *ce que personne n'a* Robort. *fait avant lui.* Il distingue à cet effet dans Disp. 1. le discours *la matiere* & *les formes*, il ne dit pas *la forme*; il en distingue plusieurs; & leur plus grand nombre dans le discours est ce qui en fait la plus grande beauté.

A l'égard de la matiere, ou elle appartient aux Arts & aux Sciences, & c'est ce qui fait les Philosophes, les Jurisconsultes, les Théologiens, les Géometres, les Medecins, les Architectes, qu'il prétend rendre Orateurs: ou bien, elle est détachée des Arts & des Sciences; & c'est ce qui fait les Orateurs. Jusques là, Aristote ne parleroit pas mieux.

Voyons

Voyons la suite. Il s'y agit *des formes*. Elles consistent, selon lui, en ce que le discours est, ou *continu & sans Dialogue*, ou *interrompu* par maniere de Dialogues ; ou bien en ce qu'*on y pose des principes*, qu'*on y raisonne*, que *par des Epithetes on y marque la qualité des choses* ; ou enfin, en ce qu'*il y a quelques changemens dans l'usage des expressions* : Ce qui n'est pas, à ce que dit l'Auteur, une petite chose à connoître. Et pas un des Anciens n'en a parlé, non pas même Aristote, par *une lâcheté ou par une insensibilité surprenante*. Mais il y a encore trois ou quatre formes. La premiere consiste à *s'énoncer simplement & sans marquer de passion* ; La seconde, à *s'énoncer en marquant quelque passion*, & c'est la véritable fin des figures, à quoi les Anciens, selon l'Auteur, n'ont pas pris garde. La troisiéme consiste dans l'*arrangement des mots* ; & la quatriéme *dans les nombres & dans les cadences*. Voilà ses grands principes : en voici l'application pour rendre Orateurs les Maîtres des Sciences. R. Bertel. Disp. 1. fol. 9. &c.

Pour être éloquent, selon l'Auteur, en quelque matiere que ce soit, il n'y a qu'à donner au discours les formes convenables au sujet que l'on traite. Comme donc un Orateur est Orateur, s'il prend toutes les formes dont on vient de parler, parce que les matieres qu'il traite en sont susceptibles ; de même les Maîtres des Arts & des Sciences seront aussi Orateurs, s'ils prennent celles qui conviennent aux sujets dont ils parlent : Idem, Disp. 2. fol. 15. verso ad calcem.

Robortel. car elles n'y conviennent pas toutes. Ils peuvent parler *continûment*, ou *en Dialogue* ; ils peuvent *poser des principes* : ils peuvent *prouver* ce qu'ils avancent. Il ne leur convient pas *de marquer les qualitez des choſes par des Epithétes* ; ni *de mêler des paſſions* dans ce qu'ils diſent ; ni de *faire des changemens* dans l'uſage des expreſſions ; ni de ſe ſoucier *de l'arrangement* des mots, ni *des cadences*.

Robort. Tu. Quomodo ſermo Philoſophicus, &c. *à la fin du Livre.* Ainſi, ſelon Robortel, que les Maîtres des Sciences ſe ſervent des termes de leur Art, où il le faut ; cela ne fait rien : pourvû qu'ils parlent d'ailleurs poliment & d'une maniere populaire ; c'en eſt aſſez : les voilà de vrais Orateurs. " Je laiſſe, „ dit-il, aux Philoſophes l'uſage des ter„ mes qui leur ſont propres ; ils en ſont „ les Auteurs : il eſt impoſſible de les „ leur ôter ; ces termes d'ailleurs ſont „ expreſſifs ; ils diſent mieux ce qu'on „ veut dire que ne feroient de longues „ circonlocutions Ciceroniennes. Je ne „ leur demande pas non plus d'ornemens. „ Je ſuis ſeulement d'avis, qu'à leurs „ termes près, ils parlent Latin comme „ on parloit à Rome dans le bon ſiécle, „ ſans que leur ſtyle ſente ni le Fran„ çois, ni l'Italien, ni l'Allemand. Si „ les Philoſophes, ajoûte Robortel, refu„ ſent ces avantages, & ne ſe rendent à „ ces conditions, je ne vois pas qu'on „ puiſſe ſe diſpenſer de les traiter de „ *fous & d'impudens* ". En effet, il les en quitte à bon marché, après qu'ils ont défendu ſi long temps une auſſi mauvaiſe

se place que la barbarie du style qu'il leur reproche. Robortel.

Mais ce qui montre qu'il ne tient qu'à eux d'être Orateurs à ce prix-là ; ce qui montre la merveilleuse solidité de la méthode de Robortel, c'est la définition qu'il donne de l'Eloquence. Il dit que *c'est un talent dont la Nature nous fait présent, mais que l'Art & l'exercice fortifient, lequel nous met en état d'exprimer nos conceptions avec les formes convenables au sujet, en dialogue, ou autrement, tantôt d'une maniere populaire, tantôt d'une maniere qui ne l'est pas, afin d'instruire, ou afin de persuader.* C'est-à-dire qu'il accommode, par caprice, l'idée de l'Eloquence aux manieres des Sciences, & non pas les manieres des Sciences à l'idée de l'Eloquence ; En quoi il ressemble à un Prédicateur, qui pour ôter la contrariété qu'il y a entre la Morale & les passions des hommes, assujettiroit la Morale aux passions, & non pas les passions à la Morale. Et Robortel débite toute cette doctrine du plus grand serieux du monde, quoi qu'il ne pût rien dire de mieux, s'il avoit eu envie de s'en divertir. Disp. 2. de form. ligne 12 & Disp. 1. lig. 1.

Ce qu'il dit après cela sur la seconde partie de son entreprise, n'est pas moins plaisant. Il s'y agit de montrer comment l'Orateur, dans ses Discours, doit faire usage de la Philosophie. " Il faut, " dit-il, pour cela, que ce qu'un Philo- " sophe débite en se servant d'un style " qui lui convient, l'Orateur le débite " aussi Rob. Tit. Quomodo form. o Philosophicus, &c. *a la fin du Livre.*

Robortel. „ aussi en un style qui lui soit propre; „ & qu'aux formes du discours que le „ Philosophe a par lui même, il ajoûte „ celle qu'il doit avoir de plus ". Par exemple, le premier dit en général & simplement, *Que le bonheur consiste à vivre selon la vertu*; " Un Orateur dira; „ Maudits soient ceux qui ternissent la „ gloire de Claudius. Car ce grand homme s'étant exposé pour sa Patrie & pour „ ses amis, étant brave de sa personne, „ laborieux, appliqué, modeste, liberal, „ doux & affable, qui peut ne le pas „ estimer heureux, ou ne le pas regarder „ comme un beau modéle à proposer? ô „ le Heros! ô le grand homme! Qu'ils „ cessent, ces méchants, qu'ils cessent „ de le décrier, &c. ". C'est ainsi que, selon Robortel, l'Orateur tourne à son usage la Philosophie morale. Il fait esperer aussi quelque exemple pour nous montrer comment l'Orateur fait usage de la Physique. S'il avoit tenu sa parole, nous aurions, sans doute, vû quelque chose de beau! Peut-être s'en est-il dispensé, parce qu'il s'est ressouvenu de son premier principe, que *l'Orateur ne traite point ce qui appartient aux Arts & aux Sciences, mais seulement ce qui a rapport aux actions des hommes & à la Morale.* Mais le fort de Robortel est sa doctrine sur les figures. Tout ce que les Anciens en ont dit, est selon lui plein de confusion. Il comprend dans ce jugement Rutilius, Quintilien, Rufinien, Aquila, Ciceron. Il prétend qu'il faut savoir les noms de toutes

Id. ibid. depuis le feuillet 18. jusqu'au 52 &c.

Ep. Dedi. pag. 4. ad calcem, &c. Consulte traditæ Juut.

toutes les figures, & leur convenance avec les lieux de Rhétorique. Il les distribue par classes, par rapport aux passions, qui en sont la source, & qui en doivent régler l'usage. Par exemple, on vous a appellé *Traître de la Patrie*; rien n'est plus convenable que de repousser cette injure, par tout ce qu'il y a dans votre conduite, qui y repugne, *à repugnantibus*; rien n'est aussi plus convenable que la figure *d'imprécation*, qui est très-propre à la colére, que doit produire un si grand outrage. C'est pourquoi il faudra dire : *Puisses-tu périr malheureusement, impudent, qui m'appelles Traître, lorsque je me sacrifie pour la Patrie!* Robortel.

Telle est la doctrine de Robortel, qui travaille à la confirmer par l'application qu'il en fait à quelques Harangues de Ciceron, & à quelques Odes d'Horace, dans lesquelles il observe que ces Auteurs ont choisi telle figure de pensées, tel lieu de Rhétorique, telle figure de mots, & autres choses semblables. Est-ce là l'homme qui a voulu exposer à la risée les hommes les plus savans de son siécle? Rien n'étoit plus aisé que de l'y exposer lui-même; & si quelqu'un ne l'a pas fait, il faut, ou qu'on ne s'en soit pas mis en peine, ou qu'on se soit laissé étourdir par cet air de confiance, & de supériorité qu'il se donne. Je ne touche ni à son esprit ni à son éloquence, quoique je ne conçoive pas comment elle pouvoit être naturelle, puisqu'il s'y prenoit d'une maniere si machinale. Je

Robortel. dis seulement qu'il a pris les préceptes de travers ; que ce n'est point en cherchant quelle figure, ou quel lieu nous convient, qu'on fait un Discours éloquent; mais sans songer à ces observations de l'Art, c'est en pensant à ce que le bon sens demande de nous; parce que l'éloquence est une chose de sens commun. Ainsi Robortel a paru dire quelque chose, & n'a rien dit; il a paru attaché aux Anciens, & il est visible qu'il ne l'étoit pas. Il est vrai que M. Morhof lui rend ce témoignage, & même qu'il le distingue par là d'un autre Auteur nommé Patrice, qui a pris, dit-il, des routes nouvelles. Mais il est certain que Robortel abandonne aussi la methode des Anciens, & qu'il prétend avoir mieux trouvé qu'eux; ou s'il paroît ne les pas contredire, c'est parce qu'il leur prête ses propres pensées, pour leur faire dire des choses ausquelles ils n'ont jamais songé. D'où je conclus que ses efforts, ses promesses, sa vanité n'aboutissent à rien. J'ajoûte que son Livre est tel, que peu de gens, à mon sens, peuvent avoir la patience de le lire. Je ne l'aurois pas euë moi-même, ni celle d'en faire un précis, si ce n'eût été qu'il a de la réputation. Cette raison néanmoins n'a pu m'obliger à rapporter ce qu'il dit du style poëtique, il en parle aussi habilement que du style oratoire. Il a fait un autre Ouvrage sur la Rhétorique, qui, par bonheur, est peu de chose pour la grosseur du volume, aussi-bien que pour ce qu'il com-

comprend. C'eſt une eſpéce de Discours qu'il fit à Piſe, ſur les Livres de l'Invention de Ciceron, pour expliquer les qualitez de l'Eloquence. C'eſt un Livret de vingt-quatre pages indouze. Je crois qu'il eſt bon de faire connoître les Ouvrages extraordinaires qui ſe ſont faits ſur la Rhétorique, afin qu'il ne prenne envie à perſonne d'en faire de ſemblables, puiſqu'il y a des gens, même aujourd'hui, qui croyent qu'on ignore encore la vraye maniere de devenir éloquent. M. Baillet parle de Robortel parmi les Critiques Grammairiens. On peut voir dans le chapitre qui le regarde, des jugemens plus déſavantageux à ſa memoire, que tout ce que j'ai dit ici. Robortel.

Jug. des Sav. Tom. II. Part. 2. p. 66.

LA RHE'TORIQUE ECCLE'SIASTIQUE D'AUGUSTIN VALERIO,

Valerio.

Evêque de Verone, & Cardinal, qui a fleuri vers la fin du ſeizéme ſiécle : cette Rhétorique a été imprimée à Paris en 1575.

J'Ai annoncé cette Rhétorique *en parlant de S. Auguſtin. L'Auteur étoit de Veniſe, & il y enſeigna la Philoſophie Morale. Il entendoit bien la Langue Latine, & la parloit élégamment

*Ci devant p. 402. de la 1. Part. de ce Tome.

Kirchermann dans ſa Préf. dit que Valerio a compoſé ſa Rhét. ſur le modéle d'Ariſtote.

Valerio. & facilement, mais il avoit de la peine à s'exprimer en sa langue naturelle. Ses mœurs étoient fort édifiantes, & il s'acquitta des devoirs de l'Episcopat en bon Pasteur. Il fut créé Cardinal par Gregoire XIII. Le chagrin qu'il eut de voir sa patrie excommuniée par Paul V. lui causa la maladie dont il mourut. Il a fait entr'autres Livres une Rhétorique sacrée, divisée en trois Livres, intitulée la *Rhétorique Ecclesiastique* dans l'exemplaire dont je me suis servi, citée sous ce titre par M. Baillet*; & sous celui de *Rhétorique Chrétienne*, selon Mr. Bayle, par le Mercure Galant du mois de Decembre 1695.

Nicius Erythr. Pinacoth. 1. p. 170. 171.

* Discours sur l'Hist. de la Vie des Saints.

Mr. Bayle dans son Dict. art. de Valerio.

L'Auteur du Mercure, (1) & après lui les deux Auteurs que je viens de nommer, rapportent de cette Rhétorique une chose remarquable, qui concerne les Martyrologes, mais que je n'y ai pas trouvée, soit que la *Rhétorique Ecclesiastique* & la *Rhétorique Chrétienne* soient deux Ouvrages différens, ce que j'ai de la peine à croire; soit que l'édition que j'en ai vuë, soit imparfaite, encore qu'elle me paroisse fort complete. Quoi qu'il en soit, une des causes des fausses legendes des Martyrs, selon nôtre Auteur, (à ce qu'on dit,) a été la coûtume qui s'observoit autrefois en plusieurs Monastéres, d'exercer les jeunes Religieux par des Amplifications Latines qu'on leur proposoit

1 P. 78. *Dans une Lettre qu'il rapporte toute entiere, & qui commence p.* 75.

posoit sur le martyre de quelque Saint ; ce qui leur donnant la liberté de faire agir & parler les Tyrans & les Saints persecutez, en la maniere qui leur paroissoit la plus vrai-semblable, leur donnoit lieu en même temps de composer sur ces sortes de sujets, des especes d'histoires bien plus remplies d'ornemens & d'invention que de verité; mais quoiqu'elles ne méritassent pas d'être fort considerées, celles qui paroissoient les plus ingenieuses & les mieux faites, ne laissoient pas d'être mises à part; en sorte qu'après un long-temps se trouvant avec les manuscrits des Bibliothéques des Monasteres, il étoit fort difficile de discerner ces jeux d'esprit, d'avec les histoires veritables des Saints. On avouë cependant que ces pieux Ecrivains étoient excusables, en ce que n'ayant eu d'autre dessein que de s'exercer sur de saintes matieres, ils n'avoient pu prévoir la mépriſe qui est arrivée dans la suite: de maniere que si la posterité s'est trompée, ç'a été plutôt l'effet de son peu de discernement, qu'une preuve de leur mauvaise intention. Voilà, encore un coup, une observation que je ne trouve point dans la Rhétorique d'Augustin Valerio. J'en trouve seulement une idée dans le Traité d'Erasme, dont j'ai parlé. Valerio. Erasm. in Ecclesiaste p. 354.

Le pieux Prélat dont est question, enchérissant sur Quintilien, ne reconnoit point de veritables Orateurs hors de la Religion Chrétienne, dépositaire de la verité & de la vertu. Loin des visions bizar-

Valerio. res de ceux qui voudroient bannir l'Eloquence de la chaire, il en établit la neceſſité, & n'a pas de peine à la prouver ; puisque l'éloquence ſacrée eſt l'art de traiter les choſes du ſalut, que ſon devoir eſt d'inſpirer la Religion & la pieté, que ſa fin eſt de conduire les hommes à la vie heureuſe de l'autre monde. Il ſoutient que la perfection de l'Orateur ſacré ne dépend pas du ſuccès. En effet le grand ſuccès du Prédicateur eſt que ceux qui l'ont entendu, diſent comme les Juifs qui avoient entendu les Apôtres, *Que faut-il que nous faſſions* ? Et c'eſt l'Ouvrage du Saint-Esprit. Que le Prédicateur l'invoque à l'exemple de S. Dominique, *qui trouvoit*, diſoit-il, *dans le livre du S. Esprit*, (1) tout ce qu'il avoit à dire. Le travail néanmoins & l'exercice ſont neceſſaires au Prédicateur, auſſi-bien que la priere ; & il doit ſurtout s'attacher à prendre un ſtyle populaire, tel que S. Auguſtin le prescrit, c'eſt-à-dire, intelligible, agréable, plein de grands mouvemens.

L. 4. de Doct. Christ. c. 4.

La matiere des Prédications le demande. Il s'y agit de ce qu'il faut ou faire ou éviter, esperer ou craindre, rechercher ou fuïr, louër ou blâmer. En traitant ces grands ſujets, on peut tomber dans des abus, Valerio les fait connoître. Il ne veut point qu'on loue trop les vivans. Il ne veut point qu'on ſuive ſans reſerve ce que les Payens ont prescrit touchant l'amplification, quoiqu'à les

L. 1. c. 22. fol. 15. verſo.

1 In libello caritatis, in libello Spiritus Sancti.

les bien prendre, ils n'en disent que ce qu'il en dit lui-même. Il explique la Dialectique par des exemples tirez de l'Ecriture & des Peres. Il ne veut, comme Aristote, que l'Enthymême & l'Exemple dans les preuves de son Orateur. Bref, on ne peut nier que tout ce qu'il dit dans son premier Livre, sur tous les points que je viens de marquer, ne donne des vûës très-utiles au Prédicateur, & pour le fond & pour la forme de ses Discours, & ne lui indique les sources où il doit puiser, lesquelles sont en général toutes les connoissances divines & humaines, & plus particulierement, l'Ecriture, la Tradition, les Conciles, les Peres, & tous les bons Ecrivains Catholiques. Valerio.

Les mouvemens ou les passions sont la matiere du second Livre. L'Auteur y suit la doctrine d'Aristote, de Ciceron, & de S. Augustin. Il veut que le Prédicateur soit intérieurement touché, & pour cela, qu'il soit bien plein de son sujet, qu'il lise les discours forts & pathétiques, tels que sont les Livres des Prophetes, & qu'il invoque l'Esprit Saint, sans lequel on ne peut rien. Il réfute les Stoïciens qui ne vouloient point de passions; & établit que la source de tous les bons mouvemens dans le discours, ne peuvent être que l'amour de Dieu, l'amour reglé de soi-même, & l'amour du prochain, qui comprend l'amour réciproque des parens & des enfans, du mari & de la femme, des fréres & des sœurs, de tous les hommes qui sont fréres. L. 2. c. 1. fol. 37. recto. Ibid. c. 2. Ibid. c. 3.

Sur

Valerio. Sur tout cela notre Auteur a par tout un caractere d'homme grave, habile dans la connoiſſance de l'Art, ſavant dans les matieres que le Prédicateur doit traiter, zelé pour la pieté & la Religion, qui aime & veut faire aimer le jeûne, la miſericorde, la crainte de Dieu, la retenuë, les joyes & les conſolations ſaintes, l'attachement à ſon état. Il touche tous ces articles dans ſa Rhétorique, & il y entre dans le détail de tout ce qui diſtingue les hommes, pour nous apprendre à leur parler d'une maniere qui leur ſoit propre. Ainſi ou l'on peut le ſuivre, ou, ſur ſes idées, ſe faire aiſément une autre route. Quelque parti que l'on prenne, il faut convenir que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a preſenté cette Rhétorique comme un Ouvrage du caractére de ceux de Thucydide, c'eſt-à-dire, comme un Ouvrage où le nombre des penſées égale celui des mots.

Dans le troiſiéme Livre, il s'agit de l'Elocution; d'abord il en montre l'importance, enſuite les défauts où les Prédicateurs peuvent tomber faute d'eſprit, ou de prudence, ou d'habileté. Il en veut ſur-tout à la préſomption qui fait oublier l'invocation fréquente du Saint-Eſprit; il en veut au défaut d'action, qui rend l'Orateur inſupportable. Il conſeille d'avoir un Maître pour s'y former, & en général de conſulter d'habiles gens, pour ne rien dire qu'à propos. Il demande la pureté du langage & la clarté encore plus, un uſage prudent & des méthapho-

taphores & des autres figures, sans trop s'assujettir jamais aux nombres du discours. Il ne s'amuse point à faire le dénombrement des figures, il veut qu'on les apprenne par l'usage, & renvoye à ceux qui en ont parlé. Il ne laisse pas d'en fournir des exemples, qu'il tire des Peres ou de l'Ecriture. Il propose l'imitation des Discours éloquens, comme un moyen de devenir Orateur. Il demande les mœurs oratoires, mais il ne paroit pas entendre assez ce que c'est. Il les fait consister seulement dans un exterieur qui réponde à la doctrine, comme l'exterieur d'un Capucin répond à son discours quand il prêche la pénitence; mais c'est dans le discours même que ces mœurs doivent paroître. Il demande un grand jugement pour ne rien dire de faux, pour se tenir dans de justes bornes, pour ne point flatter, pour ne choquer personne, pour ne point faire d'invective imprudente contre le Clergé, pour traiter chaque genre d'instruction, par exemple l'Homelie, selon son caractére. Il recommande au Prédicateur de bien connoître les mœurs du pays, & de garder beaucoup d'ordre dans ses discours, suivant les principes d'Aristote, de Ciceron, de Quintilien & de Cornificius dans sa Rhétorique à Herennius. Enfin il touche en Maitre tout ce qui est capable d'orner ou de fortifier la diction, & il le touche toûjours d'une maniere convenable au Ministre de l'Evangile.

Valerio.

L. 3. fol. 101. recto.

Ibid. c. 40.

C. 42.

Cet Ouvrage fut d'abord imprimé à Ve-

Valerio. Verone, & enſuite à Milan avec une Epitre Dédicatoire au Cardinal Charles Borromée, ami de Valerio. L'Auteur de l'Epitre attribue à ce Saint Cardinal, la gloire d'avoir le premier conçu le deſſein d'une Rhétorique Eccleſiaſtique, & d'en avoir même couché le plan ſur le papier. Mais comme il ne pouvoit l'exécuter à cauſe de ſes grandes occupations, il engagea ſon ami à ce travail. La difficulté étoit grande, tant du côté des préceptes qu'il falloit donner, que du côté de la matiere où il falloit les appliquer. A l'égard des préceptes, il falloit prendre ſon parti dans ce grand nombre de Maîtres, dont les uns ſont ſi longs, les autres ſi courts, & qui ſe contrediſent quelquefois les uns les autres, pour ne pas parler de ceux qui ſe contrediſent eux-mêmes, ou qui paroiſſent ſe contredire, parce qu'ils traitent toutes choſes d'une maniere problématique. De-là l'Auteur de l'Epitre Dedicatoire conclut que les préceptes ordinaires ne peuvent ſervir à la Prédication: mais non ſeulement il ſe trompe, il eſt contraire tout à la fois & à ſon Auteur & à lui-même, puiſqu'il établit le merite de Valerio, ſur ce qu'il a ſuivi les préceptes d'Ariſtote. A l'égard de la matiere, pour y bien appliquer les régles de l'Art, il falloit ſavoir parfaitement la Morale & les Myſtéres de la Religion, peut-être même la controverſe. Tous ces obſtacles ne rebutterent point Valerio, à qui le Saint Cardinal Charles Borromée s'étoit adreſſé, parce qu'il

P. Galeſinius Protonot. Apoſtol.

Epiſt. Nuncupat. p. 10.

qu'il le connoissoit très-capable d'exécuter son dessein. En effet, il avoit la science de l'Ecriture & des Peres: Il étoit fort versé dans la Rhétorique & dans les Belles Lettres, enfin sa réputation pouvoit rendre son Ouvrage aussi recommandable que le sont les Tableaux des bons Maîtres. Valerio. P. 10. 11.

L'Auteur de l'Epitre Dédicatoire ne nie point que des Ecrivains Modernes n'eussent voulu traiter le même sujet, mais, ou il laisse aux autres à juger s'ils s'en sont bien acquittez; ou il dit qu'ils égarent & embrouillent leurs Disciples; sur quoi j'ai rapporté ses paroles en parlant de Saint Augustin, le seul, selon l'Auteur de l'Epitre, que l'Evêque de Verone ait pû suivre. C'est à l'exemple de ce Saint, si nous en croyons cet Auteur, & en suivant les principes d'Aristote, que l'Evêque a recueilli tout ce qui pouvoit servir à l'Orateur Sacré, qu'il a tout mis dans un bel ordre, & qu'il l'a traité avec soin. S'il est court dans l'expression, il paroît tout plein de sens. Il traite toutes choses, non pas comme un Interprête, mais comme un Auteur Original; en sorte que chaque précepte est une matiere d'une grande méditation & d'un long usage. Ainsi autant qu'on a d'obligation à ceux qui ont donné une méthode pour faciliter l'étude de la Théologie, autant en doit-on avoir à l'Evêque de Verone, qui nous a donné le moyen de faire revivre l'Eloquence des Peres. P. 2. & 3.

Ne

Valerio. Ne refusons point à ce Prélat la gloire qu'il a encore meritée en réduisant tout son Ouvrage en Tables d'une maniere également courte & méthodique pour la facilité de ses Disciples. Il y a joint trois Discours adressez aux Clercs de son Séminaire. Dans le dernier il leur expose les qualitez que doit avoir un Maitre pour montrer l'Eloquence à de jeunes Ecclesiastiques; & quoiqu'il ne parle pas de lui-même, on voit aisément que ce sont les qualitez qu'il avoit, telles que nous les avons ci-devant marquées. Dans le second il leur expose la methode qu'il avoit suivie dans son Ouvrage, & qui est celle d'Aristote Dans le premier il leur recommande l'esprit de la priere, l'innocence de la vie, l'étude, l'application & l'exercice. Au milieu de tout cela il dit deux choses qui ne sont pas dans la derniere exactitude. La premiere est, que la Rhétorique qu'il a voulu donner, n'est ni cette fausse Rhétorique si fort blâmée par Platon, ni même la veritable que ce Philosophe a tant vantée, mais quelque chose de plus excellent. La seconde est, qu'il ne faut pas traduire le titre de son Livre par celui *de la Rhétorique du Prédicateur*, parce qu'il n'a pas prétendu donner des régles à ceux qui sont dans l'exercice de la Prédication. A l'égard de la premiere, ce seroit se tromper de croire que l'Evêque de Verone l'ait dit par vanité. Rien n'est plus éloigné de son caractére. Ce qui l'a trompé,

trompé, c'eſt la dignité de la matiere, qui met en effet le Prédicateur fort au deſſus de l'Orateur ordinaire. Quant à la ſeconde, on peut croire que c'eſt un trait de modeſtie, lequel n'empêche pas que ſon Ouvrage ne ſoit en effet *la Rhétorique du Prédicateur*, puiſqu'il peut & corriger ceux qui manqueroient dans leur miniſtére, & former ceux qui veulent ſe rendre capables de prêcher. Que s'il a voulu encore mettre ſes Eccleſiaſtiques en état de faire des Inſtructions plus familieres, c'eſt une extenſion qui ne peut nuire à l'idée que je donne de ſon Ouvrage. Valerio.

R.P.FR.

R. P. FR. LUDOVICI GRANATENSIS,

SACRÆ THEOLOGIÆ PROFESSORIS, Ordinis Sancti Dominici RHETORICÆ ECCLESIASTICÆ, *Seu* DE RATIONE CONCIONANDI LIBRI SEX.

C'eſt-à-dire, *la Rhétorique Eccléſiaſtique, ou l'Art de prêcher en ſix Livres. Par le* R. P. Louïs de Grenade *de l'Ordre de Saint Dominique*, 1576.

Louïs de Grenade.

PErſonne n'ignore le merite de Louïs de Grenade, ni l'eſtime qu'on fait en général de ſes Ouvrages. Moreri remarque entr'autres qu'ils ſont l'admiration des Savans, & la conſolation des perſonnes de pieté. Il ne s'agit préſentement que de ſa Rhétorique, laquelle, autant qu'il me paroît, a d'abord été compoſée en Latin, quoiqu'un Auteur de notre temps diſe l'avoir traduite de l'Espagnol en François.

Dict. de Mor. voyez *Louïs de Grenade.*

M. Nicolas Joſeph Binet.

Avis de ce Traduct. p. 8.

On peut, ſelon ce Traducteur, diſtinguer trois ſortes de perſonnes qui liſent les

les Livres;" ceux qui se proposent d'ac- Louïs de
„ querir de l'érudition, ceux qui veulent Grenade.
„ se former à bien juger du caractére
„ des Ecrivains, & ceux qui prétendent
„ se mettre de ce nombre, & y tenir
„ leur place avec succès. Il y a aussi,
„ selon lui, trois sortes de bons Au-
„ teurs. Les uns nous rempliſſent l'es-
„ prit de choſes ſolides, les autres nous
„ donnent des régles pour connoître la
„ bonne ou la mauvaiſe maniere de par-
„ ler & d'écrire, & les autres nous peu-
„ vent guider par leur exemple, & nous
„ ſervir eux-mêmes de modéle". Tous ces avantages, au jugement du même Traducteur, ſe rencontrent ſi bien dans Grenade, que chacun y peut trouver ſon compte.

Quant au premier, continue-t-il, ſon Ibid.
érudition eſt ſi vaſte & ſi belle, qu'elle l'a mis au deſſus des plus grands hommes de ſon temps, en ſorte qu'un des Savans les plus illuſtres de ce dernier ſiécle n'a point craint de dire à ſa loüange, qu'il ne lui manquoit que l'antiquité, pour être au rang des premiers Peres de l'Egliſe.

Quant au ſecond, il n'y a point, dit- Ib. p. 9.
il encore, de genre d'éloquence ou de belle maniere d'écrire & de parler, dont ce grand homme n'ait donné des régles, mais des régles ſi juſtes, ſi certaines & ſi bien fondées ſur la nature, ſur la raiſon & ſur la verité, que toutes celles qui en ſont différentes, ne peuvent être qu'abſolument mauvaiſes. Il n'a pas ſeulement

Louïs de Grenade.

lement écrit d'excellentes régles, c'eſt toûjours le Traducteur qui parle ; il ne les a pas ſeulement rendu plauſibles & aiſées par des exemples choiſis & recherchez avec ſoin, mais, ce qui met le comble à ſa gloire, il les a auſſi pratiquées de la maniere la plus parfaite, & il s'eſt ainſi donné lui-même pour modéle, ce qui eſt le dernier des trois avantages que nous venons de lui attribuer.

P. 11. Enfin on nous aſſure pour conſtant que la Rhétorique de Grenade n'eſt pas le moindre de ſes travaux ; que c'eſt au contraire le plus parfait de ſes Ouvrages, & ſans contredit ſon chef-d'œuvre. Il n'en a point fait, dit-on, qui ſoit ſi inſtruiſant en ſon genre, ni en même temps mieux écrit ; & il ne s'en voit point qui renferme un ſi grand nombre de choſes à proportion de ſon étenduë, ni qui donne tant de bons préceptes pour l'Eloquence Chrétienne, ni qui ſoit plus capable de ſervir non ſeulement de régle, mais de modéle. Tout y eſt éclairci & expliqué par des exemples de l'Ecriture Sainte & des Peres de l'Egliſe, ſi rares, ſi recherchez, & pleins de penſées ſi juſtes & ſi ſolides, que quand elles nous auroient été laiſſées ſans ordre & ſans ſuite, nous ne manquerions pas de les recueillir avec eſtime comme de riches diamants, qui ſans avoir été polis ni mis en œuvre, ne laiſſeroient pas d'avoir leurs prix.

P. 12. Quelle eſtime ne devons-nous pas faire d'un Ouvrage où ces choſes ſi précieuſes ſe trouvent travaillées avec induſtrie,

dustrie, & comme transformées par une main savante en des images animées, qui nous éclairent l'esprit, nous édifient, & nous fortifient l'ame, en même temps qu'elles nous enrichissent la memoire? C'est en un mot une Rhétorique entiere & vrayement Chrétienne qui est également bien conçuë & bien exécutée, & où les mystéres de l'Art sont découverts & expoſez dans un si beau jour, que l'on peut dire veritablement, que la destinée de l'Eloquence des Orateurs Evangeliques est heureuse en ce point, que l'homme du monde qui l'a portée le plus haut, l'ait aussi enseignée lui-même. Louïs de Grenade.

Ainsi ce que le P. Rapin avoit dit de l'Eloquence en général à la gloire de Ciceron, le Traducteur le dit de l'Eloquence des Prédicateurs à la gloire de Louis de Grenade. Il est certain que cet Auteur, comme il le dit lui-même, s'est proposé de traiter de l'Invention, de la Disposition, de l'Elocution, enfin de la Prononciation du Sermon, mais surtout, de cette derniere partie & point du tout de la Memoire, parcequ'elle est un présent de la Nature. Pour ce qui est de l'Invention, il renvoye l'explication des Lieux à la Dialectique, il laisse au Prédicateur, pendant toute sa vie, le soin de se faire un thrésor de choses & de pensées, pour répondre à cette parole de Jesus-Christ, laquelle dit que *le Serviteur fidéle tire en même temps de son thrésor des choses nouvelles & anciennes.* Il ne faut pas, selon lui, attendre à s'ins- Ep. Dedic. pag. 2. Ib. p. 3. Pref. p. 2. L. c. 7.

Louïs de Grenade. truire, lorsqu'il faut prêcher; il faut le faire auparavant, & pour cela, lire surtout l'Ecriture, entendre les Prédicateurs, faire des Recueils, sans quoi il y aura de grands vuides dans toutes les Prédications. Mais sur cela il croit avoir bien diminué le travail des Orateurs Evangeliques par la publication de ses Sermons.

Préf. p. 5. Il veut aussi le diminuer sur l'Elocution & sur l'Action, qui sont les parties principales de l'Eloquence de la Chaire à cause des Auditeurs; Car les plus belles choses ne sont rien, si la diction ne prend les esprits; & la beauté même de la Diction n'a point de force sans l'action. C'est pour cela qu'il donne des régles sur ces deux points importans ainsi que sur les passions.

Préf. p. 4. Il tire ces régles des Auteurs profanes, parce qu'il n'y a point d'autre Rhétorique que celle qu'ils ont laissée. Tout ce qu'il a pû faire, ç'a été de tirer ses exemples des Peres & des Prophetes; encore n'a-t-il pû se dispenser d'en mêler même des Auteurs payens, parce qu'on peut les imiter lorsqu'on traite des matieres saintes.

Ib. p. 5. S'il rapporte beaucoup d'exemples, c'est qu'il n'écrit pas pour des enfans, & qu'une personne qui a quelque âge, s'instruit mieux par l'étude & l'imitation des Discours éloquens, que par des préceptes. C'est pourquoi il propose, dit-il, quelquefois de fort beaux exemples sur lesquels il n'a point donné de régles, & c'est ce qu'il pratique en effet dès l'Epitre

pitre Dedicatoire. Au reſte il ſoûtient qu'on ne peut ſe paſſer de ces ſecours, à moins qu'on ne ſoit inſpiré de Dieu, comme les Apôtres & les Prophetes, ou qu'on n'ait un eſprit transcendant, ce qui eſt fort rare, & qui eſt même un cas où l'on réüſſira toûjours mieux avec les ſecours de l'Art, qu'en ſuivant une Eloquence purement naturelle. Il ajoûte que c'eſt une choſe indigne, qu'on aſpire ſans étude, ſans méthode, ſans préparation à un miniſtére auſſi difficile, auſſi ſaint, & auſſi néceſſaire à l'Egliſe que celui de la Chaire, & qu'il eſt encore plus indigne qu'on y aſpire par des vûës profanes, & ſans avoir les vertus Chrétiennes & Morales, ſans leſquelles il eſt impoſſible de s'en acquiter comme il faut. Ces veritez ſont la matiere du premier & du ſecond Livre. Louïs de Grenade. lb. p. 1.

En traitant de la preuve dans ce dernier, l'Auteur mêle beaucoup de choſes qui regardent les expreſſions & les ornemens, ſoit parce que c'eſt ſon objet principal, comme il le déclare, ſoit parce qu'on ne peut guéres ſéparer les penſées d'avec les expreſſions. C'eſt là qu'il fait deux obſervations qui lui ſont propres. L'une eſt, qu'au lieu que l'Avocat s'éleve du particulier au général, ce qu'on appelle monter de l'hypothéſe à la théſe, à cauſe qu'il veut établir les faits ſur des maximes: le Prédicateur au contraire deſcend du général au particulier, ou de la théſe à l'hypothéſe, parce qu'il veut des détails. L'autre obſervation eſt, que les C. 13. C. 12.

Louïs de Grenade.

Sentences conviennent plus à la Chaire qu'au Barreau, par la raiſon qu'il s'y agit de la conduite de la vie.

Deux choſes excitent la paſſion, la grandeur de l'objet & ſa préſence. C'eſt pourquoi l'Amplification & les Deſcriptions ſont neceſſaires lorſqu'il eſt queſtion d'émouvoir. L'idée ou plutôt l'image que nous nous formons des objets, & les mouvemens qui nous agitent nous-mêmes ſont alors d'un très-grand uſage, & principalement, ſi c'eſt le Saint-Eſprit qui nous anime. C'eſt en général ce que l'Auteur dit des paſſions. En particulier, il fait profeſſion de ſuivre Ariſtote, qu'il regarde comme le premier Maître ſur le témoignage de Ciceron. Il joint à cela les figures, ſur leſquelles il s'étend fort dans ſon cinquiéme Livre, après avoir parlé dans le quatriéme, tant de la narration, que des ſens figurez de l'Ecriture, & des diverſes eſpeces de Sermon. Il traite auſſi avec ſoin de la diverſité des ſtyles: & ce qui eſt fort à ſa gloire, il ſuit les principes de ſaint Auguſtin, qui avoit ſuivi Ciceron.

L. 3. P. 203.

Peu s'en faut que Grenade ne s'étende autant ſur la prononciation que ſur les figures. Il encherit du moins ſur Quintilien & ſur Cornificius, qui de ſon aveu, ſe ſont le plus étendus ſur cet article. Et comme Cornificius s'étoit porté à le traiter en avoüant que c'étoit une matiere difficile, & qu'on croyoit même impoſſible d'en donner des préceptes; Grenade s'y porte à ſon exemple, perſuadé d'y

d'y réüſſir, *parce que*, dit-il, *un Auteur François avoit réüſſi à coucher par écrit dans un Traité de la Chaſſe, les cris qu'il faut faire aux chiens pour s'en ſervir.* Louïs de Grenade. L. 6. p. 430, 431.

Sur ce principe il marque l'importance de l'action, & établit que la prononciation doit être exacte, claire, ornée, & que cela dépend de la bonté, de la force, de la beauté & de la douceur de la voix. Il faut, dit-il, la regler, de maniere qu'elle convienne au ſujet, à l'expoſition, à l'amplification, au raiſonnement, aux paſſions. Il parle enſuite du geſte, dont il montre les défauts, auſſi-bien que ceux de l'action; & par tout ce que j'ai dit ſur ces deux articles, après les plus grands Maîtres, on peut juger du fruit que les lecteurs peuvent retirer de toutes les peines qu'il ſe donne.

Mais à tout ce que le Traducteur de Grenade dit à l'avantage de cet Auteur, & qui eſt fondé, comme on voit, ſur ce qu'il a puiſé ſes préceptes dans les bonnes ſources, je crois devoir ajoûter qu'il faut lui attribuer encore une partie des loüanges que je donnerai dans la ſuite au P. Gody Benedictin, qui me paroît avoir ſuivi l'ordre, la methode & les principes de Grenade, principalement en ce qu'il dit ſur l'amplification, ſoit lorſqu'il en parle ſelon des principes qui paroiſſent lui être propres, ſoit lorſqu'il en parle conformément aux principes de Quintilien.

Ne privons pas encore notre Auteur de deux loüanges : l'une, que lui donne

Louïs de Grenade. Avis du Trad. P. 9.

Keckerman, lorsqu'il assure que Grenade est docte & éloquent, l'autre que son Traducteur ajoûte aux précedentes que j'ai déja rapportées. " Pour bien comprendre, dit-il, le veritable merite (de Grenade dans sa Rhétorique,) il faut considerer que la théorie en ces sortes de choses est plus aisée que la pratique; & que s'il y a du merite à bien juger, il y en a sans doute encore plus à meriter l'estime de ceux qui jugent bien : ce qui ne se doit pas entendre seulement de ceux qui ne sont que spectateurs des travaux de l'esprit, mais de ceux encore qui entrent dans la lice. Il n'est rien de plus ordinaire alors que de prêcher contre ses propres principes, & l'on remarque en effet très-souvent, que ceux qui sont les mieux instruits de l'art, sont les moins exacts à le suivre, soit qu'ils manquent de capacité pour en faire une juste application, soit qu'ils aiment mieux s'abandonner à leur esprit, que se laisser conduire à leur jugement. C'est cependant ce qu'on ne trouve point dans Grenade. On voit au contraire dans tous ses Ouvrages, que si l'on vouloit écrire ou parler sur les matieres qu'il y traite, il faudroit s'y prendre avec la même adresse, & user des mêmes tours de pensées & d'expressions, afin de joindre l'agréable a l'utile, & de plaire comme lui en instruisant ".

Je ne dis rien du merite de la Traduction

duël'on de l'Ouvrage dont je parle, parce que je ne l'ai point assez éxaminée. L'Auteur dit qu'il s'est particulierement appliqué à la rendre la plus nette & la plus juste, & en même temps la plus facile & la plus agréable qu'il lui a été possible, afin qu'elle puisse être luë avec plaisir & avec profit. C'est là le but qu'il s'est proposé & où il a tâché d'arriver. Mais ce n'a pas été sans de grandes difficultez, qui l'ont souvent arrêté, & qu'il n'a pu surmonter que par une application & un travail de près de trois ans entiers. Je ne puis néanmoins m'empêcher de dire que le style de cette Traduction pouvoit être plus correct, & qu'il auroit fallu, selon moi, traduire en François les exemples que le Traducteur a laissez en Latin.

Louïs de Grenade. Ibid. p. 20.

C'est peu que le Traducteur ait loüé si fort notre Auteur: M. Morhof observe qu'entre les Ecrivains Espagnols, il n'y en a point qu'on vante davantage, qu'on le préfére même à tous, que Don Nicolas Antonio lui applique cette pensée de Salluste, *qu'il vaut mieux n'en rien dire, que de le louër mediocrement*, qu'il a eu l'approbation de toutes les nations, & que Dieu a donné aux hommes, en la personne de cet Auteur, le modele de la sagesse & de l'éloquence, dont a besoin le Ministre de l'Evangile, pour s'acquitter avec plus de facilité d'un emploi si mal aisé, & néanmoins si necessaire à l'Eglise. Deux choses particulierement

L. 6 c. 4 de Rhet. atque Orat. facult. p. 300.

De Carthagine satius est silere quam pauca dicere, *Salust.*

Louïs de Grenade.

font connoître le talent de Grenade, la verſion de ſes Sermons en plus de neuf langues, & les dignitez qui lui furent offertes, mais qu'il n'accepta pas: c'étoient,

Bracharenſis.

l'Archevêché de Bragues, auquel il fut nommé par Catherine Reine de Portugal, & mere du Roi Sebaſtien; & le Cardinalat, auquel Sixte-cinq voulut l'élever. Et ce qui ne lui fait pas peu d'honneur, le P. Rapin le propoſe à ſes Lecteurs, comme le modéle des Orateurs ſacrez. " Sans

Rap. Reflex. ſur l'Eloq. pag. 70. in quarto.

" s'amuſer, dit ce Pere, à chercher des " deſſeins & de la matiere dans les mo- " dernes qui ont imprimé leurs Sermons, " où l'on trouve rarement dequoi profi- " ter, Dupont & Grenade pourroient ſup- " pléer à ce défaut. Ce ſont deux " grands originaux pour fournir des fonds, " aux discours, qu'on a à faire ſur notre " Religion, & ſur les veritez chrétien- " nes qu'on a à traiter ".

L'exemplaire que j'ai vu de ſa Rhétorique n'eſt que de 1611. mais Mr. Morhof obſerve qu'elle fut d'abord imprimée à Liſbonne en 1576. & à Cologne en 1578.

PIER-

PIERRE DE LA RAME'E,

Vulgairement dit Ramus, *fameux Professeur du seizième siécle.*

LA grande réputation de Ramus, & sa singularité ne permettent pas de le passer sous silence. Il étoit fils d'un homme qui gagnoit sa vie à labourer, & il fut le jouet de la fortune, d'abord dans la derniere misére & reduit à être valet dans le College de Navarre; ensuite se distinguant par son progrès prodigieux dans les études, tantôt dans l'élevation, tantôt dans l'abbaissement. Son coup d'essai, après un cours de Philosophie de trois ans & demi, fut de s'engager à soutenir le contrepied d'Aristote. Le succès lui enfla le cœur, & ce qu'il n'avoit fait d'abord, ce semble, que par une saillie d'esprit, & pour prendre les premiers degrez avec plus d'éclat, il le fit d'une maniere plus serieuse & plus vigoureuse par des Ouvrages qui excitérent de grands troubles dans l'Université de Paris. Cela fit un procès au Parlement. Le Roi l'évoqua au Conseil, & donna des Juges aux Parties, qui étoient Ramus & Antoine de Govea. Ce dernier eut tout l'avantage; les Livres de Ramus furent interdits par tout le Royaume, avec défenses à l'Auteur de plus enseigner la Philosophie. Ses ennemis firent paroître leur joye avec un éclat surpre- Ramus.

Ramus. nant. Les Princes les plus faſtueux ne font point tant de fracas après la priſe d'une grande Ville. La Sentence fut publiée en Latin & en François, dans toutes les ruës de Paris, & dans tous les lieux de l'Europe où on la put envoyer. On fit des pieces de Théatre avec un grand apparat, dans leſquelles Ramus fut bafoué en mille manieres, au milieu des acclamations & des applaudiſſemens des Ariſtoteliciens. Tout cela ſe paſſa l'an 1543. L'année ſuivante la peſte fit du ravage dans Paris, & diſſipa presque tous les Ecoliers du Collége de Prêle : mais Ramus s'étant laiſſé perſuader d'y enſeigner, attira bien tôt beaucoup d'auditeurs. La Sorbonne voulut le faire chaſſer de ce Collége, & ne put en venir à bout : il fut maintenu dans la Principalité de cette Maiſon par Arrêt du Parlement. Il trouva un ſi bon Patron en la perſonne du Cardinal de Lorraine, qu'il obtint de Henri II. la main-levée & de ſa plume & de ſa langue l'an 1547. & la Chaire de Profeſſeur Royal en Philoſophie & en Eloquence quatre ans après.

Juillet 1551. Le Parlement de Paris l'avoit déja maintenu dans la liberté de joindre des leçons de Philoſophie avec celles d'Eloquence. Cet Arrêt avoit mis fin à pluſieurs perſécutions que Ramus & ſes Ecoliers avoient ſouffertes. On les avoit chicanez en pluſieurs manieres, & devant les Juges Academiques, & devant les Juges civils. Dès qu'il ſe vit Profeſſeur Royal, il ſe ſentit, dit-on, un nouveau zéle pour perfec-

perfectionner les Sciences, & il y travail- Ramus.
la avec plus d'ardeur, malgré la haine de ses ennemis qui n'étoient jamais en repos, & qui, si l'on en croit l'Auteur de sa Vie, prirent même pour une matiere de procès en crime d'innovation, la maniere dont lui & ses Collegues prononçoient la lettre Q. Ils la prononçoient comme on la prononce par tout aujourd'hui en Latin, ses ennemis au contraire vouloient qu'on la prononçât comme on la prononce en François, & croyoient la chose si importante, qu'ils avoient voulu dépouiller un Beneficier de ses revenus, pour n'avoir pas parlé comme eux. On croit qu'il auroit succombé sans le secours des Professeurs Royaux, mais ils allérent à l'Audience, & représentérent vivement à la Cour l'indignité d'un tel procès, où les Oracles de la justice, dont l'emploi étoit de donner le veritable sens de la Loi, s'abbaissoient à discuter des subtilitez de Grammaire; de sorte que l'Accusé fut absous. Ramus néanmoins fut obligé de disparoître, & pendant ce temps-là sa Bibliothéque fut pillée au College de Prêle. Il rentra en possession de ses emplois en 1563. après la paix entre Charles IX. & les Protestans. En 1567. la guerre civile recommençant, il fut encore obligé de quitter Paris, & y revint peu de mois après, parce que les troubles se pacifiérent. Sur la crainte néanmoins de les voir recommencer, il demanda permission au Roi

Ramus. d'aller voir les Academies d'Allemagne. Il l'obtint, il fit ce voyage en 1568. & reçut par tout de fort-grands honneurs. Il revint en France après la troisiéme guerre l'an 1571. & périt miserablement au massacre de la S. Barthelemi. C'étoit un grand Orateur, qui parloit fort bien la langue Latine; homme universel, rempli de belles qualitez morales, désinteressé, sobre, chaste, craignant Dieu. Il étoit aussi zelé pour la Religion Prétenduë Reformée, opiniâtre & contredisant. L'on veut même qu'il ait dérobé à Vivés ses inventions. On peut s'en convaincre par la conformité de la doctrine de l'un avec celle de l'autre; & c'est l'idée que nous en donne le P. Rapin, aussi-bien que Keckerman. Les paroles du premier suffiront ici. "Ramus, dit ce „ Pere *, pensa détruire l'Univerfité de „ Paris dans ces derniers siecles, par cet „ esprit de dispute: car pour combattre „ les faux Peripateticiens, il attaqua les „ veritables: & pour rétablir la paix de „ l'Ecole, il en devint le perturbateur. „ C'étoit un savant homme, hardi à décider: mais naturellement brouillon, „ lequel ne copia Laurent Valle & Louïs „ Vivés, deux grands Critiques des siécles précédens, que pour s'ériger en „ Novateur."

Keckerm. in Præcog. Logicis Tract. 2. p 227. Litt. G. H. I.

* Rap. Refl. sur la Phil. n. 25.

La nouvelle édition de Mr. Teiffier ajoûte qu'après la mort de Talon, Ramus s'attribua sa Rhétorique, comme s'il en eût été l'Auteur, (ce qui surprend

Teiff. Ed. de Leyd. p. 414.

fort

fort Nancel, qui a écrit la Vie de Ramus,) & la raiſon qui le faiſoit agir ainſi, à ce qu'on prétend, eſt que ce ſavant homme ayant compoſé une réponſe à l'invective que Turnebe avoit publiée contre lui, la fit imprimer ſous le nom de Talon ſon ami, pour lui faire honneur. Ce qui nous donne à concevoir qu'il cherchoit à ſe dédommager de la gloire dont il s'étoit privé pour en revêtir Talon. On peut voir quelques obſervations dans le chapitre de Talon, capables de détruire ce fait, ou qui le rendent très-difficile à croire. Ramus.

Quoi-qu'il en ſoit, il y a beaucoup d'autres choſes à dire touchant Ramus, on peut les voir fort au long dans ſa Vie, ſoit de la compoſition de Freigius, ſoit de celle de Banoſius, ou en abregé dans Mr. Bayle; il y en a auſſi quelques particularitez dans Brantome & dans M. Teiſſier, où l'on trouve auſſi le Catalogue des Livres que Ramus compoſa. Il y en a deux entr'autres, qui ont rapport à mon ſujet, l'un a pour titre, *Diſſinctiones Rhetoricæ in Quintilianum*, & l'autre eſt intitulé, *Rami Scholæ Rhetoricæ.* Memoires des Hommes illuſtres. T. 2. p. 55. Addit. aux Elog. T. 1. p. 373. &c.

Il y a d'excellentes choſes dans tous ſes Ouvrages, mais qui après tout rentrent dans les principes généraux: auſſi y en a-t-il de fort particulieres, qui d'abord paroiſſent d'autant plus ſurprenantes, qu'il nous renvoye aux principes de Rhétorique d'Omer Talon, leſquels néanmoins

Ramus. moins en eux-mêmes ne contiennent rien que de commun. Mais on en découvre ensuite la raison, qui est, que Ramus n'attribue à la Rhétorique que l'élocution, la seule chose que Talon ait traitée, & qu'il renvoye à la Logique l'invention des preuves, la forme qu'on donne aux argumens, enfin la disposition & l'arrangement. Il ne fait pas réflexion que l'Art Oratoire differe, en tout cela, de la Logique, quoique ces deux Arts ayent ensemble beaucoup de rapport: car enfin tout argument bon en Logique, ne l'est pas de même en Rhétorique; & il n'y a pas de doute que l'arrangement de l'Orateur demande bien un autre art, qu'une Dissertation.

Voyez l'article d'Omer Talon p. 543. de la 1. Part. de ce Volume.

Cet Auteur me paroît merveilleux, surtout en deux choses. L'une est de croire qu'il est fort utile de rappeller tous les argumens aux lieux de Rhétorique, & aux regles que les Philosophes donnent des syllogismes: Et c'est apparemment dequoi Keckerman l'a voulu blâmer, quand il a dit que *Ramus avance mal-à-propos qu'il faut chercher l'usage de la Logique dans les Orateurs & dans les Poëtes*; l'autre est de compter, dans une Harangue, combien de fois chaque figure y est mise en usage. C'est ainsi que dans la premiere Catilinaire il remarque jusques à *quatre-vingt Metaphores*, *cinquante Metonymies*,

Ubi suprà p. 120.

1 In Rhetoricis Ciceronis præceptis nihil ferè Ciceroniani vel judicii, vel ingenii esse, sed magistrorum,

nymies, *vingt Synecdoches*, *six Ironies*. A Ramus quoi revient le soin qu'il prend aussi d'observer qu'il *y a trois argumens tirez de la cause efficiente*, *quinze des similitudes*, *cinq définitions*, *sept divisions*, & autres semblables ; qu'il y a *trois Syllogismes de la premiere figure*, *sept d'une autre sorte*, & ainsi du reste. Comment un homme de bon sens a-t-il pu se mettre dans l'esprit, que ce fût là découvrir l'art dans un discours, & comment n'a-t-il pas senti le ridicule qu'il y auroit qu'un Orateur se crût fort éloquent, parce qu'il auroit mis dans ses Harangues un nombre égal de figures, comme s'il ne pouvoit pas être très-mépriſable, même avec un plus grand nombre d'ornemens! C'est pourtant là ce que ce grand homme appelloit joindre la Philosophie à l'Eloquence. C'est par ce moyen, selon lui, que Ciceron est devenu éloquent, & non par la voye que cet Orateur nous a montrée dans ses livres de Rhétorique, dans lesquels (1) on ne trouve presque rien, ni du jugement, ni de l'esprit de Ciceron, mais les idées des Rhéteurs qu'il avoit eu pour Maitres, & sur tout d'Aristote. Je n'ai garde de rejetter l'usage de la Logique, je la crois même plus utile que bien des Philosophes ne la croyent, & néanmoins je conçois que rien n'est plus bizarre que la methode de Ramus, parce

ram, Aristotelis maximè artes propositæ sunt, &c. *Distinct. Rhet.* p. 11, 18.

Ramus. parce qu'il ne faut presque conduire l'Orateur que par des voyes de sens commun. Et je n'hésiterois guéres à avoüer que la Rhétorique est capable de corrompre l'esprit, comme il s'est trouvé des Auteurs qui ont voulu le soutenir, si elle n'avoit point d'autres secrets à nous apprendre pour nous conduire à l'Eloquence.

Aussi le Chancelier Bacon trouve beaucoup de choses à redire dans la methode de Ramus, quoiqu'il avouë qu'il y a du bon. Et Keckerman qui reconnoît que notre Auteur a rendu de grands services à l'Eloquence, parce qu'il s'est fort étendu sur les regles de l'élocution, & qu'il a composé d'excellentes pieces, dit en même temps qu'il lui a bien fait du tort, lorsqu'il a retranché les passions de la Rhétorique.

Ubi suprà p. 126. Litt. F, G, H.

Ecoutons un moment Ramus lui-même, pour le connoître. Comment parle-t-il d'Aristote, de Ciceron, & de Quintilien? On ne trouve qu'obscurité, selon lui, dans la Logique du premier, & les préceptes qu'il y donne sur l'Invention, la Disposition & l'Elocution, sont environnez de nuages. Ce Philosophe y confond la Rhétorique avec la Dialectique (1).

1 Dialecticæ & Rhetoricæ artes ab Aristotele confusæ sunt. *Ram. Epist. Nuncupat. ad Cardin. Lotharing. in Rhet. Distinct. in Quint.* pag. 1.

2 Cicero Aristotelicas inventionis, dispositionis, imo vero etiam elocutionis tenebras ferè omnes ad Rhetoricam transtulerat, & ex duabus artibus unam confu-

(1). Il y borne celle-ci aux disputes de l'École. Ciceron ne réüſſit pas mieux dans ſa Rhétorique: ce n'eſt par-tout qu'obſcurité; & cet Orateur y réduit l'Eloquence aux conteſtations du Barreau (2). Quintilien répand dans ſes Inſtitutions Oratoires les ténébres d'Ariſtote & de Ciceron; il y en ajoûte de nouvelles (3). Non content d'y confondre auſſi-bien qu'eux, la Logique & la Rhétorique, il y fait entrer la Grammaire, la Philoſophie, la Politique & d'autres Arts qui ne conviennent aux Orateurs qu'en ſuppoſant que ce ſont des hommes d'État; Enfin l'eſtime qu'on a pour ces hommes célébres, n'eſt qu'un effet de la prévention. " Quoi! ſe dit Ramus à lui-même, n'avoient-ils donc aucun merite? Telle eſt l'objection: Voici la réponſe. " Ariſtote avoit de l'esprit, il étoit „ habile: il rangeoit bien ſes connoiſſances; il les appuyoit de raiſons ſolides. „ Ciceron auſſi avoit de la pénétration, „ de l'abondance, de l'ordre, il avoit „ l'Elocution belle, ainſi que l'Action; „ il n'y eut jamais homme ſi éloquent, „ & il n'y en aura jamais; Ses Ouvrages en ſont une preuve, & tous les „ Hiſtoriens l'atteſtent. A l'égard de Quin- Ramus.

„ tilien

confuderat, eamque ità confuſam ad litigioſam civilium cauſarum formulam traduxerat. *Ibid.* p. 2.

3 Ecce autem Ariſtotelis & Ciceronis Dialecticam & Rhetoricam perturbationem Quintilianus ſequitur, majorem etiam ex ſeipſo comminiſcitur, &c. *Ibid.* pag. 2.

Ramus. „ tilien, il y auroit de l'impudence à lui „ donner tant de loüanges. C'eſt un „ homme qui ſait un peu la plaidoirie (1). „ Les exemples qu'il donne de ſes pré- „ ceptes ſont quelquefois utiles & bien „ choiſis : mais ſon Elocution, qui eſt „ ce qu'il a de plus beau, eſt fort infé- „ rieure à celle de Ciceron. Ciceron „ eſt un Auteur de l'âge d'or, pour la „ pureté, pour l'élegance, pour l'harmo- „ nie ; Quintilien n'eſt qu'un Auteur de „ l'âge de fer ; & quoiqu'il ſoit diſert „ pour ſon ſiécle, il n'eſt pourtant que „ diſert, comme on l'étoit en ce temps- „ là ". Ainſi, ce que Ciceron a dit de Thucydide comme d'un Auteur trop ancien & qui reſſemble à du vin vieil ; Ramus le dit de Quintilien comme d'un Ecrivain trop récent, & qui reſſemble à du vin de preſſoirage ; *il ne pourroit pas l'imiter, quand même il le voudroit, & il ne le voudroit pas, quand même il le pourroit.* " Après tout, continuë Ramus, „ que Quintilien, Ciceron & Ariſtote „ ſoient tels qu'on voudra, il ne s'en- „ ſuit pas qu'on doive ſe mettre à ge- „ noux

1 In eo civilis ad cauſas agendas facultatis commonſtrata quædam prudentia, exempla quædam utiliter collecta. *Ib.* p. 3.

2 An tamen qui unâ aut pluribus virtutibus excelluerint, protinus eos omnibus excellere eſt neceſſe! protinus omnibus in rebus neceſſe eſt non homines, ſed Deos exiſtimare. &c. *Ibid.* p 4.

3 At res ipſa demonſtrat multa ab his Doctoribus quidem cumulata eſſe, ſed non ſatis æſtimata.... non ſatis apto ordine diſpoſita; ... Hæc eadem

„ noux devant eux (2), les regarder a- Ramus.
„ vec des yeux idolâtres, les croire ex-
„ cellens en tout, parce qu'ils ont ex-
„ cellé en quelque chose. Il s'agit ici
„ de l'Art Oratoire; il s'agit de la Dia-
„ lectique; j'avouë qu'on leur doit l'In-
„ vention de ces deux Arts, ou qu'ils
„ en ont recueilli les régles; j'avouë qu'ils
„ s'y sont acquis beaucoup de réputation,
„ & que s'ils avoient mis seulement au-
„ tant de mois à les choisir & à les ran-
„ ger, que j'y ai employé d'années, il
„ y auroit & plus d'ordre & plus de ve-
„ rité dans ce qu'ils nous ont laissé.
„ Mais il ne faut que les lire (3); tan-
„ tôt ils manquent de justesse, & tantôt
„ d'ordre ou de conduite. Rien de pa-
„ reil dans les régles que je donne. El-
„ les sont vrayes; elles sont rangées.
„ Pourquoi? je ne m'en tiens point à
„ l'autorité qui peut tromper; je consul-
„ te & les lumieres de la raison, & l'ex-
„ perience. Ecoûtez-moi, Esprits jus-
„ tes, Esprits libres de préjugez & de
„ passions! Ecoûtez-moi, & ne vous ren-
„ dez qu'à l'évidence (4). Je prétends
„ vous

dem nostris Institutionibus & verè judicata & rectè esse collocata confirmo.... Aristotelis, Ciceronis, Quintiliani fallaces sunt artes & confusæ: nostræ veraces & distinctæ... Non abutor testimoniis hominum, qui mentiri possunt, sed constantis & naturalis usus, usus, inquam, veritate & rerum experientiâ confirmo. p. 4. summâ constantique rationis opere nitimur p. 2.

4 Adeste, Dialectici omnes quicumque verè & constanter judicare possitis, repellite amorem, odium, præju-

Ramus. „ vous démontrer que Quintilien n'a sû, „ ni ce qu'il disoit quand il a défini l'O- „ rateur *l'Homme de bien qui a le talent* „ *de persuader* ; ni ce qu'il faisoit quand „ il a marqué les parties qui le compo- „ sent, ou qu'il les a rangées pour les „ traiter.

C'est Ramus qui se peint ainsi. Mais afin qu'il ne manque rien à l'idée qu'il nous donne de lui-même, il ne suffit pas d'avoir vû le procès qu'il intente à Quintilien, ou la maniere dont il l'intente; il est à propos de voir encore quelques-uns de ses moyens. Quintilien, dit-il (1), a regardé la Morale comme une partie de la Rhétorique; & la Rhétorique se borne à l'Art de bien dire. Quintilien croit que l'Art de bien dire a cinq parties, qui sont *l'Invention*, *la Disposition*, *l'Elocution*, *la Memoire*, *la Prononciation*, & l'Art de bien dire n'en a que deux, qui sont *l'Elocution* & *l'Action* ; parce que les trois autres appartiennent à la Dialectique. Quintilien croit qu'il faut distinguer trois genres de causes ; & outre que cette division est inutile, il y a bien des discours qui semblent ne revenir à aucun des trois genres. Enfin, il distingue trois ou quatre

præjudicatam opinionem, & quantum firma ratio convincet, tantum æquis animis accipite... Adversus Quintilianum mihi propono atque instituo, ut oratorias ejus Institutiones non legitimè descriptas esse doceam. *Ramus. Initio Distinct. Rhet. in Quint.* Oratoris definitionem vanitatis plenam, veritatis inanem esse. *p.* 6. partitionem partim falsam, partim ineptam &c. *pag.* 7.

quatre parties dans le discours ; & il y faut distinguer l'Invention, la Disposition, l'Elocution, la Memoire & l'Action, & non pas *l'Exorde*, *la Proposition*, *la Confirmation*, & *la Peroraison*. Ramus.

Le croiroit-on que le Ramus du seiziéme siécle, sur de pareils fondemens, eût pû entreprendre de faire tant de fracas ! Mais le fracas qu'il a fait a cessé, & les grands hommes qu'il attaquoit, jouïssent, malgré ses attaques, de la gloire dont ils jouïssoient. C'est un avis aux Ramus de tous les siécles.

F. LAU-

1 Moralis Philosophia non est pars Rhetoricæ, ut putat Quintilianus. *pag.* 2. Dialecticæ sunt Inventio, Dispositio, Memoria : Rhetoricæ tantùm Elocutio & Actio. *p.* 13. Non solùm tria sunt genera causarum; quia sunt quæstiones innumerabiles quæ nulla horum generum parte contineantur. *p.* 15. Dico partitionem hanc Orationis in quatuor aut quinque aut etiam plures partes explodendam esse, *pag.* 21.

F. LAURENTII A VILLAVICENTIO DE FORMANDIS SACRIS CONCIONIBUS,

Sive de Interpretatione Scripturarum Populari,

LIBRI TRES.

C'eſt à-dire, *Maniere de compoſer les Sermons, diviſée en trois Livres. Par Villavicentius.* 1570.

Villavicentius.

LAurent Villavicentius étoit né à Xerés dans l'Andalouſie. Il fut Religieux de l'Ordre de Saint Auguſtin, & acquit le dégré de Docteur en Théologie dans l'Univerſité de Louvain. Il fut enſuite Prédicateur du Roi d'Espagne Philippe ſecond, & fleurit, à ce qu'on aſſûre, jusqu'en 1581.

Sa qualité de Prédicateur d'un ſi grand Roi, fait préſumer qu'il étoit habile ; & le Traité, diviſé en trois Livres, *touchant la maniere de compoſer les Sermons*, ne contient rien qui ſoit contraire à cette idée. Il y établit ſur des principes ſolides, que quatre choſes ſont néceſſaires

res

res à l'Orateur Evangelique, la *Doctrine*, la *vertu*, l'*esprit du miniſtére*, la *vocation*. A ces quatre points, il fait revenir tout ce qu'on peut raiſonnablement demander dans le miniſtere de la parole, c'eſt-à-dire, l'habileté, la prudence, l'Art, le ménagement, la force, le zéle, enfin toutes les qualitez ſurnaturelles, dont on a beſoin pour réüſſir dans la Prédication; il appuye ce qu'il dit, de raiſons fortes & de bonnes autoritez qu'il tire, avec intelligence, & de l'Ecriture, & des Peres, dont il paroît avoir fait une grande étude. Il paſſe de là aux parties du Discours, dont il parle fort pertinemment, ainſi que de deux points importans qui font l'excellence de l'Orateur, ce ſont *l'Amplification* & *les mouvemens*. Tout cela enſemble fait la matiere du premier Livre. Le ſecond traite des divers genres de cauſes qui ſe préſentent à traiter dans le miniſtére de la parole; & ſans s'arrêter à la diviſion reçûë dans les Ecoles, comme peu convenable à l'Orateur Evangelique, Villavicentius s'arrête à ce que dit Saint Paul, que *l'Ecriture eſt propre à inſtruire les hommes, à les reprendre ou à les refuter, à les corriger, & enfin à les conſoler*, ce qui fait quatre ſortes de cauſes Evangeliques ſelon l'Auteur, & une cinquiéme eſpéce compoſée de celles-là. On peut ne pas condamner qu'il ſuive ſur cela ſes idées; mais auſſi peut-on remarquer, afin qu'il ne jette aucune confuſion dans les nôtres, qu'à parler ſelon l'uſage, tout genre Villavicentius.

Villavicentius.

re de cauſe eſt un cas particulier, qu'on nomme hypothéſe, & que ce qui n'a point ce caractére, eſt, non un genre de cauſe, mais une *Théſe* générale. Tel eſt tout ce que traite un Prédicateur, excepté quand il fait le Panégyrique de quelque Saint. Ce ſont donc des *Théſes* qu'il traite & non pas des Hypothéſes. Il eſt pourtant vrai que les queſtions générales ſe rapportent aux queſtions particulieres ; & comme Ariſtote rapporte à chaque Hypothéſe certaines propoſitions univerſelles, on peut auſſi y rapporter les Théſes que traite le Prédicateur, mais non pas dire que ce ſoient proprement des Hypothéſes ; ſur quoi néanmoins, toutes choſes bien expliquées, je ne trouve point du tout mauvais que chacun parle ainſi qu'il le jugera à propos. Cela ne vaut pas la peine de nous arrêter davantage. Obſervons plûtôt que l'Auteur traite ſéparément chacune de ces eſpéces, qu'il en donne de bonnes régles, qu'il en indique de beaux exemples, qu'il parle de tout avec dignité, qu'il ajoûte à ſes régles particulieres des avis generaux, très-utiles aux Prédicateurs, pour s'acquiter dignement de leur miniſtére. On peut mettre au nombre de ces avis le dernier chapitre du ſecond Livre, où il propoſe les ménagemens avec leſquels Saint Auguſtin même veut qu'on prêche le myſtére de la Grace & de la Prédeſtination. C'eſt au ch. 22. du ſecond Livre du Don de la Perſévérance que Saint Auguſtin a donné ces grandes régles. A l'égard

l'égard de Villavicentius, il acheve dans le troisieme Livre de son Ouvrage ce qu'il avoit à dire sur la Prédication. Cela se réduit *aux divers sens de l'Ecriture, à la maniere dont il faut se conduire dans les endroits de l'Ecriture, qui sont difficiles & embarassans:* enfin *à l'usage qu'on peut faire des Auteurs profanes dans les Discours Evangeliques.* Villavicentius.

On voit par tout ce que je viens de dire, que l'Ouvrage en question fait beaucoup d'honneur à son Auteur; puisqu'on peut le mettre au nombre des bons Livres qui se sont faits sur ce sujet, & qu'on y remarque les trois qualitez nécessaires à quiconque veut parler avec succès du ministére de la Chaire; premierement une juste connoissance de la matiere que le Prédicateur doit traiter; en second lieu une idée suffisante des régles générales de l'Art Oratoire; enfin l'habileté de les appliquer à l'Eloquence Sacrée. Mais il reste à examiner si cet Auteur est veritablement Villavicentius; & c'est une question que je ne suis point en état de démêler.

Car si je présume que cet Ouvrage est de lui, parce qu'étant un grand Prédicateur, il a été capable de le faire, je trouve d'un autre côté Mr. Bayle qui dit que Villavicentius s'est fait Auteur à bon marché, & que *quelques-uns de ses écrits ne lui avoient coûté que la peine d'ôter, des Ouvrages d'autrui, ce qui ne sentoit pas assez le Catholicisme.* On n'est pas certain, ajoûte Mr. Bayle, que même de T. 3. de son Dict. Art. de Villavic.

Villavicentius. cette façon, il ait eu part à tous les autres Ouvrages qui lui ont été attribuez.

Ce que Mr. Bayle ne dit qu'en général dans l'article de Villavicentius, il le dit ailleurs en propres termes, de l'Ouvrage dont eſt queſtion. C'eſt dans ſes notes ſur l'article d'Hyperius, célébre Miniſtre qu'on prétend que Villavicentius a volé. On rapporte le témoignage de pluſieurs Auteurs qui diſent qu'il lui vola l'Ouvrage qui a pour titre *de ratione ſtudii Theologici*, & il y a deux de ces Auteurs qui l'accuſent de lui avoir auſſi volé la Rhétorique dont nous parlons. Ces deux Auteurs ſont Valere André & Nicolas Antonio, qui aſſurent que Villavicentius ſe ſervit de tout ce qu'il y avoit de bon dans les deux Ouvrages d'Hyperius pour en compoſer deux autres ſur la même matiere (1). Comme je ne ſuis point en état de juger de ce vol pour n'avoir pas le Traité d'Hyperius ſur la Prédication, je me contente de dire que Mr. Bayle obſerve que ce Traité n'a que deux Livres, & que celui de Villavicentius en a trois; & je reconnois en même temps, que cette différence ne conclut rien. Quoi qu'il en ſoit, Villavicentius, ſelon Mr. Bayle, le publia à Anvers en 1565. l'Edition que j'en ai vûë, eſt de 1570. Il y paroît que

T. 2. p. 1563. dans les notes. Col. a. lig. 4.

1 Quidquid boni habent ejusdem (Hyperii) *de formandis ſacris concionibus* libri duo deque rectè formando ſtudio Theologico libri IV. id in ſuos ſimilis

que l'Auteur l'a composé bien du temps après le séjour qu'il avoit fait en Flandre; on y voit aussi ce qui le lui fit entreprendre. Ce fut, à ce qu'il dit, l'état pitoyable où étoit alors la Prédication. Ajoûtons que l'empressement qu'on montre à le revendiquer, est un préjugé qu'il est bon. Et en le supposant d'Hyperius, on pourroit examiner si Villavicentius auroit cru pouvoir s'appliquer ce que dit S. Augustin, qu'un homme qui prend les Sermons d'autrui, n'est point plagiaire. L'esprit de la Loi, ne pourroit-il s'étendre aux Sermons & à l'art de les faire? Villavicentius.

R. P.

Iis argumenti libros transtulit Laurentius à Villavicentio. Ex Ord. Augustin. Doct. Theol. Lovani. *Val. And. in Bibl. Belg. p.* 49.
N. Ant. Bibl. Hisp. T. 2. *p.* 9.

R. P. FRANC. DIDACI STELLÆ, HISPANI, ORDINIS REGULARIS OBSERVANTIÆ, DE MODO CONCIONANDI LIBER.

C'eſt-à-dire, *Traité de la maniere de prêcher, par le P. François Didace de l'Etoile, Cordelier Eſpagnol, de l'étroite Obſervance.*

Didace de l'Etoile.

J'Ai trouvé cette Rhétorique dans un même volume, avec celle de Grenade, imprimée la même année à Cologne & chez le même Imprimeur. Mr. Morhof dit qu'elle l'avoit été à Salamanque en 1576.

L'Auteur, ſans autre préambule, commence par établir, que le Prédicateur doit être vertueux & habile ; & autant qu'on peut en juger par la lecture de ſon Ouvrage, c'étoit un homme qui prêchoit d'exemple. Il lui donne quelques avis pour le conduire dans ſes études, & lui recommande de lire la Sainte Ecriture, non par extraits, ou par le ſecours des Concordances, mais dans les Originaux, tout de ſuite & plus d'une fois,

C. 2. p. 566.

fois, en s'attachant à la lettre & au sens moral, plutôt qu'a l'analogique & à l'allégorique, quoiqu'il n'en désaprouve aucun, excepté où le Prédicateur prêteroit ses imaginations au S. Esprit. C'est pourquoi il fait connoître les défauts où tomboient les anciens Sermonaires en moralisant, & par tout ce qu'il en dit, il paroît qu'il avoit vû de grands abus dans la Prédication. Didace de l'Etoile.

Au soin général de s'instruire à fond de l'Ecriture, il veut que l'Orateur sacré joigne la pureté d'intention, & le soin particulier d'étudier le texte sur lequel il doit prêcher ; c'est-à-dire, ou l'Evangile ou l'Epître du jour. Il lui en montre le moyen, & lui propose une maniere de le traiter qui lui est propre, belle, excellente, & qui brille, non par la beauté frivole des paroles, mais par l'éclat de la matiere. Il prend un *texte*, il pose ensuite une *maxime*, qui en est comme une conséquence, ou comme le fruit & l'explication ; il l'appuye d'une *similitude*, tirée des choses naturelles; le confirme par quelque *beau trait* de l'Ecriture; y rapporte un *fait historique*, qui en est comme une seconde image; *réprimande* ceux qui violent la maxime ; & il soûtient cette réprimende par quelque *nouvelle autorité*. Afin de varier, non seulement il laisse la liberté de changer l'ordre de ces parties, d'en diminuer le nombre, de s'étendre plus ou moins sur chacune ; il le conseille même, & observe qu'ayant à faire trois ou quatre sor- C. 9.

Didace de l'Etoile.

ties, pour ainsi dire, de cette sorte, dans chaque point, il est à propos de les tourner diversement, & de garder les plus vehementes pour la fin. Il ajoûte, que pour mieux réüssir, l'Orateur doit savoir sa langue, être abondant en expressions, écrire ses Discours, rendre son style correct, écouter les Discours publics, posseder l'art qu'il lui propose & qui consiste, comme on vient de voir, à traiter la *morale*, les *similitudes*, les *autoritez*, les *textes*, les *faits historiques*, enfin les *exhortations* ou les *réprimandes*, dans lesquelles viennent *les mouvemens*, après qu'il a bien établi sa doctrine. C'est la methode de S. Chrysostome, selon l'Auteur, il reconnoît aussi qu'elle est conforme aux préceptes de Rhétorique; c'est en effet la méthode d'Hermogéne. Ces corrections doivent être vives, mais prudentes; elles ne doivent scandaliser personne, si ce n'est que le désordre fût contagieux & exorbitant, comme celui des Pharisiens. Il faut alors hausser la voix à l'exemple de J. Christ, afin que la verité se soûtienne: & le Prédicateur doit persevérer à reprendre les pecheurs, ne fût-ce que pour empêcher leurs crimes de se répandre, & de se communiquer. Mais qu'il ne paroisse que du zéle dans ses Discours, & non de l'humeur, ou de la passion, ou de la vengeance. Il faut pour cela, qu'il y ait de la politesse, & jamais d'injure, pas même contre un Hérésiarque, selon notre Auteur, qui veut encore qu'on ne reprenne jamais

C. 10 p. 575. & 592.

Matt. 23. *Marc.* 6. *Luc.* 21. *Joan.* 5.

mais nommément le Clergé, sinon en particulier. Didace de l'Etoile. t. 602. 603. &c.

Un moyen encore, selon lui, d'enrichir une Prédication composée suivant sa méthode, c'est, aussi-tôt après la *maxime*, de jetter dans le discours *une idée*, & *du malheur* de ceux qui ne font pas ce qu'elle enseigne, & *du bonheur* de ceux qui le font; de *soûtenir ces idées* par des *comparaisons*, des *autoritez*, des *exemples*: enfin, *d'adresser la morale à des personnes de différentes conditions*, aux Chrétiens en général, aux Artisans, aux Serviteurs, aux Bourgeois, aux Gens de guerre, à la Noblesse, aux Puissances & à ceux qui gouvernent. Pour rendre cela plus intelligible, il faut un exemple.

Ainsi sur ce texte, *Je suis touché de compassion pour ce peuple, parce qu'il y a trois jours qu'ils ne songent tous qu'à me suivre & à m'écoûter*: La maxime est *qu'il faut persévérer, si l'on veut meriter l'attention de Dieu.* Le Prédicateur ajoûte que tous nos maux ne viennent que du défaut de persévérance. " C'est de-là „ que vous n'avez ni pieté, ni goût pour „ la Religion, ni plaisir dans les choses „ spirituelles. Aspirez vous, mes chers „ freres, à ces avantages, persévérez. „ Comment attendez-vous que Dieu vous „ regarde, si vous ne l'écoûtez qu'en „ passant, si vous succombez, si vous „ vous découragez, & n'avez pas la pa„ tience d'attendre qu'il ait parlé? *Que „ puis-je faire pour vous*, dit le Seigneur? „ *vos propos, vos résolutions, votre bonne*

Didace de l'Etoile. „ *vie*, *passent comme la rosée du matin*, „ *ou comme un nuage*, Vous n'avez point „ de consistance ! Chrétiens, entendez-„ vous le Seigneur ? l'entendez-vous, „ gens de guerre ? C'est pour vous que „ Dieu parle : *Que puis-je faire* ? Vous „ entendez ma voix, vous sentez mes „ inspirations, vous formez des desseins, „ mais vous reculez aussi-tôt : *Que puis-„ je faire* ? *Vos bonnes œuvres passent aussi „ vîte que la rosée.* Et vous, Serviteurs, „ qui paroissez dans vos peines n'avoir „ d'autre ressource que votre Dieu ; qui „ rentrez en vous-mêmes, qui priez, qui „ gémissez devant moi ; tout le bien que „ vous faites, toutes vos bonnes actions s'é-„ vaporent de la même maniere : *Que „ voulez-vous que je fasse* ? Dois-je vous „ donner le secours que vous demandiez, „ après que vous avez si-tôt cessé de le „ demander ? Mais vous, Grands du „ monde, qui ne songez qu'aux plaisirs „ de cette vie, vous qui n'êtes occupé que „ du soin de votre grandeur, & de votre „ gloire : *Que ferai je pour vous* ? puisque, „ loin de persévérer dans la prière, à „ peine commencez-vous, que les soins „ & les inquiétudes du monde, comme „ des épines, étouffent la parole que vous „ entendez. Mon Seigneur & mon Dieu! „ de quels avantages ne nous privons-„ nous pas nous-mêmes, faute de persé-„ vérer ? C'est vous, ô Verité, qui l'a-„ vez dit : *Qui persévérera, sera sauvé.* „ Voilà l'arrêt, mes chers freres ! voilà „ notre sort, en voilà la décision. Mon

„ Dieu,

„ Dieu, que dites-vous, après cela, d'en voir si peu qui persévérent, & que ne ferez-vous pas pour punir l'inconstance des hommes ? Josué envoye assiéger une Ville, il fait pour cela un détachement : Mais quoi, un soldat s'avise de prévariquer ! Quelle est la suite de son inconstance ? L'armée manque son entreprise, les Juifs sont repoussez & mis en fuite ; Josué déchire ses vêtemens ; il pleure & gemit devant Dieu ; *Que faut-il que je fasse*, s'écrie-t-il, *pour reparer cette perte* ? La sentez-vous, ô Chrétiens, la suite de votre inconstance & de votre infidelité. Toutes vos forces sont ruinées ! Le Fils de Dieu déchire, ou laisse déchirer son propre corps, & non pas ses vétemens ; il meurt sur la croix, moins de ses tourmens que de douleur pour vos pechez ! O Chrétiens, si vous la sentiez cette douleur, pour vous-même ; cette douleur qu'il sentit de la prévarication de Judas, ou cette joye qu'il eut du fruit & de la persévérance des autres Disciples ! Lequel des deux, mes chers freres, choisirez-vous ? Voulez-vous affliger notre divin Maître, en succombant à la tentation & aux épreuves qu'il vous envoye ? voulez-vous lui donner la joye de vous couronner ? Il vous a montré l'exemple de la constance : Je vous en benis, ô mon Dieu, qui avez tant souffert pour moi ; Que je meure plutôt que de ne vous pas imiter. Non, mes

Didace de l'Etoile.

Didace de l'Etoile. „ chers freres, ne croyez pas qu'il vous
„ laisse toûjours souffrir : attendez seule-
„ ment trois jours : *Il y a trois jours*
„ *qu'ils m'écoutent*, il est juste que je les
„ soûtienne par ma grace. Tels sont,
„ Chrétiens Auditeurs ! tels sont les
„ fruits qui couronnent la persévérance."

En cet exemple, que j'ai traduit avec un peu de liberté, on distingue aisément le *texte*; la *morale*; le *malheur* de ne la suivre pas; le *bonheur* de la suivre; les *divers états* qui la violent; la *similitude* qui explique leur nonchalance; *l'autorité* qui la confirme, la *passion* de J. Christ qui en est un effet fort touchant; la *joye de la persévérance*, prouvée par des exemples ou *faits historiques*, enfin un *retour à la morale*, qui a d'abord été proposée. Toutes choses qui paroîtroient plus belles dans l'Auteur, si sa diction étoit plus Latine.

Il propose deux autres manieres de mettre une verité importante dans son jour. La premiere est, d'avancer d'abord son texte. *Il y a trois jours qu'ils attendent, & j'en suis touché de compassion*; d'ajoûter ensuite la morale. *Il est necessaire de persévérer, pour meriter la faveur de Dieu; il faut tenir pour certain, que l'inconstance, que l'infidelité est une source d'un nombre infini de maux*; d'avancer que *c'est une verité que l'Ecriture nous enseigne*; d'avoir un fait historique propre à montrer le malheur qu'apporte le mépris de la doctrine que l'on prêche, & de le raconter tout entier. Par exemple, *Dieu appelle Loth, & l'avertit de se retirer lui & sa femme*

femme, pour se sauver. Mais quoi ? elle entend du bruit, elle succombe à la foiblesse du sexe; elle regarde après elle, & elle est changée en une statue; & encore aujourd'hui elle attire les bêtes qui aiment le sel. Il faut ensuite montrer les maux qu'on doit craindre. *Qu'attendez-vous, ô Chrétiens ! qui ne persévérez pas ? Dieu vous tiroit de Sodome, vous obéissiez; vous étiez dans la voye de Dieu; un peu de bruit vous étonne; vous regardez derriere; Que deviendrez-vous, sinon un cœur de pierre, ou une masse sterile, &c.* Cette amplification demande une autorité qui la soûtienne; *Dieu n'a-t-il pas raison de vous dire, que ferai-je pour vous? vos bonnes œuvres sont un nuage qui se dissipe, c'est une rosée qui passe.* Du malheur qu'attire la négligence, il faut passer au bonheur qui récompense la fidelité, & le prouver par quelque fait historique, qui sera aussi suivi & d'une amplification qui montre la grandeur de ce bonheur, & d'une autorité de l'Ecriture, qui servira à la confirmer. Par exemple, *Vous avez dû persévérer: Persévérons, mes chers freres, & considerons la couronne qui nous attend. Jacob lutte avec un Ange, & il ne veut point le quitter: Retire-toi, lui dit l'Ange, & laisse-moi. Je ne vous quitterai point, répond Jacob, si vous ne me benissez auparavant. Ainsi il lutte toute la nuit, jusqu'à l'aurore: Et alors victorieux, il reçoit la bénédiction. C'est le prix de la persévérance, il reçoit la force, il reçoit une nouvelle lumiere... Et Jesus-Christ ne l'a-t-il pas* Didace de l'Etoile.

Didace de l'Etoile.

dit? *Celui qui perſévérera ſera ſauvé.* On revient enfin de nouveau à la Morale propoſée & au texte? *Perſévérons, afin que nous recevions la couronne, afin que nous recevions ce pain que le Fils de Dieu donna au peuple qui le ſuivit.*

La ſeconde maniere que l'Auteur propoſe encore, a beaucoup de dignité. Elle veut qu'après la maxime, on mette d'abord une autorité, qui en montre la certitude: qu'après cette autorité on forme un raiſonnement, & que ce ſoit elle qui le fourniſſe; que l'argument ſoit ſuivi d'un fait hiſtorique qui le confirme, après quoi on met deux ou trois textes qui ſoient comme des ſimilitudes touchées d'un ſtyle leger & rapide. Les reproches paroiſſent enſuite, & ils ſont fondez ſur l'autorité, ſur le raiſonnement, & ſur l'exemple, ou ſur le fait hiſtorique, qui ont précedé. Ajoûtons qu'on tourne ces reproches de maniere qu'il paroiſſe que c'eſt Dieu qui les fait. On finit par un exemple de la vertu qu'on prêche, après lequel on revient à la Morale. Voici de quelle maniere l'Auteur conçoit que toutes ces parties peuvent ſe ſuccéder les unes aux autres. La maxime eſt qu'*il eſt neceſſaire de perſévérer, ſi on veut ſe rendre digne des graces que nous demandons.* L'autorité qui la prouve eſt le texte; *Je ſuis touché de compaſſion pour ce peuple, parcequ'il y a trois jours qu'ils me ſuivent.* Le raiſonnement qu'on appelle *du moins au plus*, ſera: *Dieu exigeoit des Iſraëlites cette perſévérance, pour leur accor-*

accorder une nourriture temporelle ; combien plus doit-il l'exiger pour des graces inestimables, pour une récompense infinie ? Le fait historique pourroit être l'Histoire de Loth & de sa femme. Voici deux ou trois *textes* qui pourroient suivre en maniere de similitude : *C'est ainsi que le lit de Salomon, figure de notre cœur, étoit gardé par soixante hommes, afin que le Roi seul en approchât. C'est dans ce sens que S. Paul dit, Qui nous séparera de l'amour de Jesus-Christ ? C'est ainsi que les Hebreux beniſſent Dieu, d'avoir noyé l'ennemi qui vouloit les ramener en Egypte. Dieu vouloit qu'ils persévérassent, afin de les conduire dans la Terre qu'il leur avoit promise. Insensez que nous sommes ! comment jugeons-nous que Dieu peut ne nous pas demander cette constance pour nous conduire dans le Ciel* ? On ajoûte les reproches en ces termes : *Faut-il s'étonner si Dieu se plaint de la legereté de son peuple ? Que puis je faire pour vous, dit le Seigneur ? vos bonnes œuvres disparoissent comme un nuage. La couronne n'est duë qu'après le combat.* Voici enfin un exemple de la vertu proposée, & le retour à la Morale : *Il faut persévérer comme Job ; quand même Dieu sembleroit me vouloir ôter la vie, j'espererai en lui. C'est, mes chers freres, le modéle de notre persévérance ; plutôt mourir que de reculer, &c.* Didace de l'Etoile.

Il ne m'auroit pas été possible de donner une idée claire de ces différentes méthodes de l'Auteur, sans en rapporter des exemples. En les rapportant néanmoins

Didace de l'Etoile. moins je ne prétends pas garantir la justesse de toutes les Parties qui les composent. Je dis seulement qu'il me semble que ces méthodes seront toûjours belles, quand elles seront bien exécutées, qu'elles font honneur à l'Auteur qui les propose, & qu'elles sont très-difficiles, à moins qu'on n'ait une grande connoissance de l'Ecriture. Au reste la derniere a plus de dignité que les autres, selon l'Auteur, à cause que le sens litteral de l'Ecriture y domine, & que les raisonnemens, appellez *du moins au plus*, l'enrichissent. S. Paul semble en fournir l'idée dans la premiere Epitre aux Corinthiens. On peut voir les divers moyens que l'Auteur donne pour les rendre toutes plus faciles & plus parfaites; comme aussi ce qu'il dit sur diverses choses importantes, c'est-à-dire sur les *Divisions* qui de son temps avoient cessé d'être en usage, & que lui même croit être contraires à l'Art & à la Raison; sur *les Exordes* & leurs différences; sur *le soin de fuir les questions curieuses*, difficiles, ou dangereuses; sur *les vices ou les vertus* dont on doit principalement traiter; enfin sur *la prudence* ou sur la *moderation* nécessaire au Prédicateur.

C. 9. v. 24. &c. C. 20. p. 615. &c. C. 21. C. 22. C. 23.

Il parle aussi des agrémens du Sermon, lesquels, selon lui, ne doivent jamais consister dans la raillerie, mais dans le style, dans les bienséances, dans les pensées, dans le choix des mots, dans des tours nouveaux & touchans, dans la beauté des similitudes, dans la justesse des

des paraboles, dans les tons & dans les gestes, qui doivent varier selon qu'on instruit, qu'on explique un fait, ou qu'on tâche d'émouvoir. Didace de l'Etoile.

Il n'oublie point de recommander au Prédicateur de ne pas raisonner en Dialecticien, & de ne pas compter ouvertement ses raisons par premiere & seconde; de ne point se louer lui-même, ni se plaindre, ni se défendre; de ne point vanter ses découvertes; d'éviter les manieres de parler extraordinaires, de ne point se formaliser de ce qu'il a peu d'Auditeurs; de ne point croire facilement les rapports, de n'offenser ni les Particuliers ni les Ordres, ni les Compagnies. C. 23. p. 667. C. 37.

Enfin il donne quelques avis pour les occasions ou la memoire vient à manquer, & pour celles ou il nous échapperoit quelque proposition fausse. Il en donne aussi quelques-uns touchant les Panégyriques. Il ne veut point qu'on s'étende sur les louanges des Saints, mais qu'on imite l'Ecriture qui les loue en peu de mots; il recommande de n'en rien dire que de vrai & de propre, & de n'y point omettre la Morale. Pour tout le reste il renvoye à la Rhétorique. C. 38.

Mr. Morhof fait mention de notre Auteur, lorsqu'il parle des Prédicateurs & de ceux qui ont écrit pour les soulager dans les fonctions de leur ministére. Il regarde son Commentaire sur Saint Luc, comme un grand thrésor dont on peut se servir très-utilement & dont il assure que Polyhist. T. 2 l. 6. c. 4 p. 263. n. 10.

Didace de l'Etoile.

que bien des gens se servent en effet avec succès. Ajoûtons qu'il est glorieux à son Ordre, qui est des plus considérables dans l'Eglise, & qui d'ailleurs a produit tant de grands hommes en tout genre, d'en avoir un parmi ceux-là, tel que notre Auteur, lequel a eu, il y a déjà près de cent-cinquante ans, un goût pour l'Eloquence, qui semble pouvoir encore être approuvé par les personnes délicates de notre siécle, & qui a joint à cette connoissance de l'Art Oratoire toutes les belles qualitez d'esprit & de cœur, dont on trouve, à chaque pas, des preuves dans son Ouvrage. Il ne faut point oublier de dire que Keckerman, dans sa Rhétorique Ecclesiastique, le met au nombre des Auteurs Catholiques qui ont le mieux traité cette matiere, témoignage considérable dans la bouche d'un Calviniste, prévenu contre les Moines, dont il blâme dans le même Livre, la maniere de prêcher.

MAT-

1 *Rhetorica inventionis, dispositionis, elocutionis, illustrata, &c.* C'est comme si on disoit en François, &

MATTHÆI DRESSERI RHETORICÆ INVENTIONIS, DISPOSITIONIS ET ELOCUTIONIS LIBRI QUATUOR

Illustrati quam-plurimis exemplis, Sacris & Philosophicis.

C'est-à-dire, *la Rhétorique de* DRESSERUS, *r'imprimée par les soins de l'Auteur en* 1584.

DE la maniere que Mr. Bayle, dans son Dictionnaire, cite, après Melchior Adam, la Rhétorique de Dresserus, il n'y a point de justesse dans le titre qu'il donne à cet Ouvrage, comme ceux qui entendent le Latin, peuvent en juger, s'ils se donnent la peine de lire au bas de cette page (1), & de le comparer avec le veritable titre que j'ai mis à la tête de cet article, mais ce n'est pas à quoi je m'arrête. Il est plus à propos d'observer que Dresserus est un des habiles Maitres que l'Allemagne ait produit, & qu'il s'est fait un nom considerable parmi les Savans Dresserus.

(1) *la Rhétorique de l'Invention, de la disposition, & de l'Elocution*; au lieu de dire, *l'Invention, la disposition & l'Elocution Oratoire.*

Dreſſerus. vans. Il avoit été Disciple de Luther & de Melanchthon, & ſon Ouvrage ſe reſſent des nouvelles opinions, ne fût-ce que par le dogme de la *juſtice imputative*, qu'il y inſiſte en quelques endroits. A peine eut-il atteint l'âge de ving-trois ans, qu'il fit en ſon particulier des leçons de Rhétorique. Après avoir régenté quelque temps à Erford, ſa patrie, & capitale de Thuringe, il fut appellé à Iene pour y remplir la chaire de Profeſſeur en Hiſtoire & en Eloquence, à la place de Lipſe; il fut enſuite Principal du College de Misne; enfin il obtint dans l'Académie de Leipſic la chaire de Profeſſeur d'Humanité. Il s'y déclara fortement contre la doctrine de Ramus & contre ceux qui la ſuivoient; c'eſt tout dire, il la traitoit de monſtre horrible. Il mourut à Leipſic le cinquiéme jour d'Octobre 1607. âgé d'environ 72. ans.

L. 1. p. 161. &c.

Voyez Mr. Bayle dans ſon Dict. art. de Dreſſ.

Les différens poſtes qu'il remplit, ſont, je crois, une preuve qu'il étoit habile, & ſon Ouvrage ne la dément pas. Les *Prolégomenes*, pour parler comme lui, c'eſt-à-dire, le Discours préliminaire qu'il y a mis à la tête, ou valent ſeuls une Rhétorique, ou en ſont un bon abregé. Ils ſont conçûs en forme d'Axiomes, qui montrent que l'Auteur avoit lû les bons Originaux; il paroît pourtant s'éloigner d'eux ſur deux points, & avoir beſoin de modification ſur un troiſiéme. Ce dernier regarde la *Prononciation*, Dreſſerus y veut de *la lenteur*. Peut-on admettre ſon ſentiment ſans reſtriction? il n'y a point d'apparence, ſur-tout ſi on

Proleg. pag 17. & 18.

si on se souvient de l'idée qu'Homere donne de la grande Eloquence (1); & de l'usage que les Orateurs en ont fait. A l'égard des deux autres points, dans l'un, l'Auteur donne trop d'étendue à l'objet de l'Eloquence, puisqu'il y comprend les *Mathématiques*, *la Physique* & la *Medecine*; & la moindre chose qu'on puisse dire sur cela, c'est qu'il y faut apporter l'explication que j'ai touchée en parlant de Ciceron : Dans l'autre point, il confond les mœurs réelles & les mœurs Oratoires, qui néanmoins sont bien différentes, comme ailleurs il paroît le reconnoître. A cela près, on trouve dans ces Prolégomenes les *raisons* qui doivent porter à l'étude de l'Eloquence; la *maniere* dont il faut s'y prendre; les *connoissances* qu'il faut acquerir; les *Livres* qu'il faut lire, soit, pour apprendre les régles de l'Art, soit pour en avoir des exemples, soit pour s'instruire des matieres; on y voit la *méthode* de les lire avec fruit; les *caractéres* loüables du discours; les *défauts* qu'il faut éviter. Ajoûtons que ce qu'il dit sur ces articles, est fondé assez généralement & sur le bon sens, & sur des autoritez qui marquent de l'érudition & du choix : Mais que néanmoins, le tout est écrit d'un stile plus convenable à un Traité qu'on dicte dans une Classe, qu'à un Livre qu'on met entre les mains de tout le monde par l'impression. A

Dresserus.

Ib. p. 5.

Ibid. p. 13.

L. 3. p. 692.

1 Fundebat Orationem impetu & copiâ hybernis imbribus parem, *Sen. ex Hom.* L. 9.

Dreſſerus. A l'égard du Corps même de ſon Ouvrage; Il eſt diviſé en quatre Livres; Le premier & le troiſiéme contiennent des exemples auſſi-bien que des préceptes; Le ſecond & le quatriéme ne contiennent que des exemples, celui-ci ſur l'Elocution, celui-là ſur toutes les Parties, ſoit de la Rhétorique, ſoit du discours, dans tous les genres de cauſes, dont il augmente le nombre à l'exemple de Melanchthon. Ainſi, au lieu qu'ordinairement on n'en admet que trois, le Judiciaire, le Délibératif & le Théorique, il y ajoûte l'*Inſtruction* à cauſe du grand beſoin qu'on en a & de l'uſage qu'on en fait, tant dans les Prédications, que dans les Sciences. Il ſuit en cela le ſentiment de ceux qui ont cru que la Prédication demandoit un genre de Rhétorique inconnu aux Anciens. Saint Auguſtin, comme je l'ai remarqué, & beaucoup d'autres habiles gens, ſont d'un avis oppoſé. Il eſt même aiſé de juger que la maniere de traiter les Sciences ne regarde point la Rhétorique; ſoit parce que les ornemens n'ont pas lieu dans ces Traitez; ſoit parce que s'ils y ont lieu, les préceptes généraux ſuffiſent, pour s'en tirer avec ſuccès.

Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur accommode à ſon idée les exemples de ſes préceptes. Ces exemples par conſéquent, ſont des ſujets de Sermons & de Traitez de Philoſophie, auſſi-bien que de Plaidoyez, de Déliberations & de Panégyriques; ce ſont des ſujets de Lettres, de diſputes, ou de conteſtations, desquels il fait comme

me l'anatomie, pour montrer de quelle maniere il voudroit qu'on les tournât, ou les points qu'il voudroit qu'on y fit entrer ; Ce sont aussi des Discours ou des Ouvrages tout faits, tantôt de sa façon, tantôt de la composition de quelque autre; & il en fait l'analyse pour en découvrir les beautez. En ce genre il propose des Evangiles, des Epitres, des Pseaumes, d'autres endroits des Livres Saints, quelques endroits des Peres, plusieurs Harangues de Ciceron, ses Livres des Offices, le Dialogue de l'Amitié, quelque chose des Tusculanes. Il y a dans tout cela beaucoup de profusion aussi-bien que dans les préceptes. Ce qui ne peut pas contribuer, selon moi, à faire estimer son Livre ; Car enfin écrivoit-il pour l'usage des Classes? il ne faut à des écoliers, ni tant de régles, ni tant d'exemples, ni tant de sujets de composition ; il leur faut quelque chose de plus court. Ecrivoit-il pour le Public? il faut quelque chose de plus leger, de plus poli, de plus agréable, en un mot, moins d'érudition qu'il n'en a répandu par-tout en general, & en particulier sur les figures. On ne peut pourtant pas douter qu'il n'y ait des gens à qui cette érudition fera plaisir, & qu'à leur égard la Rhétorique de Dresserus ne soit un fort bon Livre. Que si à ce que j'en dis de moi-même, je n'ajoûte point les jugemens que d'autres peut-être en ont portez, c'est que je ne les connois pas. Je ne connois cet Ouvrage que parce qu'il est cité dans quel- Dresserus.

Dresserus. quelques notes que j'ai vûës sur Quintilien, & par la lecture que j'en ai fait ensuite.

FRANCOIS PATRICE

Mort en 1597.

Patrice. MR. Moreri parlant de François Patrice dit que ce fut un excellent Philosophe & un des plus savans hommes de son siécle, qu'il étoit né à Venise & qu'il professa la Philosophie à Padouë & à Rome. Mr. Bayle a mieux aimé suivre Mr. de Thou qui raconte que Patrice ayant professé 17. ans à Ferrare fut attiré à Rome par Clement VIII. Selon cet Historien, Patrice étoit né non à Venise, mais à Cisse ville d'Istrie sur les terres des Venitiens, il a composé un Ouvrage en 4. Tomes *in folio*, divisez en 69. Livres, quoique le Frontispice n'en promette que 50. *Il y traite les questions les plus sublimes de la Physique & de la Metaphysique ; & cela, sur des hypotheses tout à fait extraordinaires ; il debite bien des Paradoxes*, mais non pas sans faire paroître une profondeur de génie digne des louanges que M. Morhof lui a données. Aussi ce Livre fut-il censuré à Rome & l'Auteur obligé de se retracter.

Edit. de Lion de 1681. T. 2. sur Patrice.

Dict. de Bayle sur Patrice. Thuan. l. 119. p. 817.

Bayl. 1b. p. 2320. Lettre 7. & 2322. col. 1.

Morhof T. 2. l. 6. p. 245. n. 12.

Entre les Ouvrages de Patrice, Moreri en cite un qui a pour titre *nouvelle Rhéto-*

Ubi suprà,

Rhétorique, Mr. Morhof lui attribue *des Dialogues Italiens* sur la même matiere, imprimez en 1560. Je ne dirai rien de ces deux Ouvrages, parce que je n'ai pû les trouver. Mr. Morhof ne sait pas non plus ce que contiennent les Dialogues qu'il n'a pas vûs. Il qualifie l'Auteur *le plus habile des Italiens*. Mais il avertit que c'étoit un homme qui aimoit les nouveautez, non seulement dans les Sciences, mais encore dans les Arts, & dans la Poëtique ou l'Art Oratoire aussi-bien que dans la Philosophie. C'est ce qui lui a fait dire que Patrice a pris une autre route que Robortel; sur quoi l'on peut voir ce que je dis dans l'article qui regarde ce dernier. Patrice.

Les deux Dictionnaires remarquent que Patrice eut beaucoup d'ennemis, parce qu'il se déclara fortement contre la doctrine des Péripatéticiens. Rien ne prouve mieux à quel point il leur étoit opposé dans les Arts, que son Ouvrage sur la Poëtique divisé en deux Décades, *dans la premiere desquelles il agit, dit-on, en Historien, dans la deuxiéme en Disputeur qui fait suer Aristote.* C'est une particularité que le P. Rapin n'a pas remarquée en parlant de cet Auteur & de ce Livre, ce qui fait dire à Mr. Bayle que ce Pere, selon les apparences, ne connoissoit guéres cet écrit. Quoi qu'il en soit, il y a lieu de juger que Patrice dans *sa nouvelle Rhétorique* & *dans ses Dialogues* sur cet Art, si ce sont deux Ouvrages différens, comme j'ai dit, s'écarte aussi bien de

Bayl. ibid. col. 2. ex Lorenz. Crass. Elog. T. I. p. 62.

Le P. Rapin cité par Mr. Baillet Tom. 3. Part. 1. sur les Poët. n. 1062. p. 156.

Patrice. de la doctrine d'Ariſtote, que dans ſa Poëtique & dans ſa Philoſophie. Le génie & le caractére de l'Auteur, le titre de *nouvelle Rhétorique*, & le témoignage de Mr. Morhof, ne permettent pas d'en douter. La queſtion ſeroit de lire l'Ouvrage, pour voir s'il y agit auſſi *en Diſputeur* capable d'embaraſſer Ariſtote, ou s'il lui arrive ce que je crois qu'il eſt arrivé à tous ceux qui, en s'éloignant des ſentimens d'Ariſtote ſur l'Art Oratoire, ont prétendu faire mieux que ce Philoſophe. Pour moi, je ne conçois pas qu'on puiſſe renverſer des principes, je ne dis pas approuvez de tous les bons Maîtres, mais ſur leſquels ſont fondez les Ouvrages de tous les Orateurs.

Junius. ## MELCHIOR JUNIUS,

de Witemberg,

Moreri ſur Jun. Melch. Adam. Vie des Philoſ. Allemans. *Profeſſeur de Rhétorique à Strasbourg, imprimé en* 1591. *mort en* 1604.

Methodus Eloq. compar. *Argent.* 1591. in octav.

Anim. concil. & movend. Ratio. *Arg.* 1596, in-octav.

IL y a deux Ouvrages de Melchior Junius ſur la Rhétorique, la *Methode d'acquerir l'Eloquence*, & la *Maniere de ſe concilier les eſprits*. Un autre Livre de cet Auteur, intitulé *Ecoles de Rhétorique*, ne parle que de *l'Art de faire des Lettres*. Auſſi l'a-t-on r'imprimé ſous ce ſecond titre, qui lui convient mieux. Je ne dirai rien de l'Analyſe qu'il

qu'il a faite des Harangues de Ciceron, sinon que c'est un Ouvrage de la nature de celui du P. du Cygne. Junius.

La méthode d'acquerir l'Eloquence, est un Livre fort court. Sa brieveté n'empêche pas qu'il n'y ait beaucoup de choses très-utiles: c'est le jugement qu'en a porté Mr. Morhof. J'ajoûte que tout l'Ouvrage me paroît plein de bon sens & bien écrit. L'Auteur veut y montrer le chemin que Démosthéne & Ciceron ont tenu pour parvenir à la gloire de l'Eloquence. Ces Hommes illustres avoient reçû, pour cela, de grands talens de la nature; ils étudiérent les préceptes; ils se remplirent des connoissances nécessaires à l'Orateur; ils se formérent sur de bons modéles; ils s'éxercérent beaucoup à écrire & à composer; ils cultivérent leur memoire, ils s'appliquérent à acquerir les avantages de la déclamation. Voilà le chemin qu'il nous faut prendre, si nous avons les mêmes dispositions, sans quoi tous nos soins, & tous nos efforts sont inutiles. De sorte qu'il faut se connoître, selon Junius, avant que de s'engager dans une si grande entreprise. Morhof. T. 2 l. 6. p 246. Meth. Eloq. comp. c. 2; Ibid. c. 3;

Une marque qu'un homme est né pour être Orateur, c'est d'avoir de l'esprit, de l'imagination, de l'ordre, des expressions, de la memoire, de la grace, de la force & de la voix; c'est d'aimer la gloire & le travail; c'est d'avoir une honnête hardiesse, jointe à beaucoup de modestie, tant pour ne point se flatter sur ses Ouvrages, que pour éviter les trop grands

Junius. airs dans l'action. Les qualitez contraires ſont une preuve qu'on n'eſt point propre à l'Eloquence.

Il y a un temps pour discerner les esprits ; la difficulté eſt de le connoître. Les uns donnent d'abord bonne esperance, & ils ne la ſoûtiennent pas. Les autres ſe déclarent plus tard, & ils vont plus loin, non ſeulement qu'on n'esperoit, mais même qu'on n'auroit oſé déſirer. Hermogéne à dix-huit ans étoit un prodige, à vingt-deux ou à vingt-quatre, ce n'étoit plus rien. Démoſthéne eut de grands obſtacles à vaincre, un travail opiniâtre les ſurmonta. L'âge de vingt-ans paroît à l'Auteur un bon âge pour juger & des forces de l'esprit & de celles du corps; non pas, je crois, qu'il veuille qu'on attende jusques-là, pour s'éxercer à l'Eloquence, mais pour embraſſer la profeſſion d'Orateur.

Il ne ſuffit pas d'avoir des talens, il faut encore les cultiver. Il faut ſur tout nourrir le génie, il faut l'animer. Un heureux naturel s'éleve & ſe fortifie par les louanges. Il eſt à propos de lui en donner, auſſi-bien qu'à ce qu'il fait. Un cheval veut être flatté ; & il n'y a que de vils animaux qui ſe conduiſent par les coups. Que ce ſoit donc les récompenſes & non les peines, qui réveillent les Eléves de l'Eloquence. La préſence des bons chevaux anime même les mauvais, à plus forte raiſon leurs pareils. C'eſt à l'émulation que Thucydide, Démoſthéne, &

& Ciceron furent redevables de leurs progrès. Junius.

Les longues veilles & un trop grand travail accablent l'esprit. Il a besoin & de se reposer pendant la nuit, & de se délasser quelquefois pendant le jour. Il doit aimer la temperance, parce que les excès de bouche l'abbrutissent; & même, en général, la vertu est d'autant plus necessaire à un homme d'esprit, que les plus grands Génies se portent aux plus grands vices.

Mais quand même on n'auroit pas reçû de la nature, tous les avantages qui sont à souhaiter, le soin & l'application viennent à bout de bien des choses; & il y en a qui croyent qu'il y avoit plus de travail que d'esprit dans Démosthéne.

Comme il faut des préceptes pour se conduire dans l'étude de l'Eloquence, il faut recourir aux Ouvrages des Maîtres. Les abrégez de Rhétorique ne sont pas trop du goût de Junius. Il fait cas néanmoins des Partitions de Ciceron; mais il veut qu'on aille aux sources, qui sont les autres Livres de Rhétorique de cet Orateur, ceux d'Aristote, de Quintilien, & d'Hermogéne, celui de Démétrius. Il les faut lire avec prudence, n'en prendre que le necessaire, & en venir à l'usage. Jun. Ibid. c. 4.

Outre la Grammaire & la Rhétorique, l'Orateur doit encore savoir la Dialectique, la Morale, la Jurisprudence, la Politique, même la Physique, pour s'en

Junius. ſervir comme Périclès & Anaxagore. Il doit ajoûter à ces connoiſſances l'Hiſtoire Sainte, l'Ecriture, l'Hiſtoire profane, la lecture des Orateurs & des Poëtes, le commerce des habiles gens.

Perſonne ne paroît avoir mieux traité
Ibid. c. 14. de l'Imitation que Junius. Il en marque les avantages & les compare avec ceux de l'Art & du Génie. Elle ſert à imprimer les préceptes, & diminuë la peine de la compoſition : elle corrige les défauts de la nature & en perfectionne les bonnes qualitez.

La vraye maniere d'imiter, eſt de prendre, non pas les mots, mais l'eſprit de ſon Auteur ; c'eſt de ſe former de pareils deſſeins, & un ordre ſemblable ; c'eſt d'exprimer la force de ſes raiſonnemens ; c'eſt de le répreſenter dans l'Action. On ne doit ſe propoſer que les Modéles les plus excellens, ou plutôt ne s'en propoſer qu'un, & néanmoins profiter de tous. Ce que l'on prend de ſon Modéle, il faut le cacher, de maniere qu'il n'y ait que les habiles qui le voyent. On en vient à bout, lorſqu'on a l'adreſſe de l'abréger, de l'amplifier, d'en changer l'ordre, d'y ajoûter ou d'en ſupprimer quelque choſe ; & c'eſt ainſi qu'on ſe copie auſſi ſoi-même, ſans qu'il y paroiſſe. L'Auteur qui nous propoſe ſur cela l'exemple de Ciceron, en eſt lui-même, dans tout ſon Livre, un bon exemple.

La compoſition eſt au deſſus de tous les préceptes. Mais comme elle eſt fort difficile

difficile, Junius veut qu'on en applanisse les difficultez par le choix, premierement des matieres les plus propres & les plus aisées; secondement, du lieu & du temps le plus commode; ensuite, par l'ordre qu'on y observe, par la modération qu'on y garde, & par la maniere soit de corriger nos propres Ouvrages, soit de corriger ceux des autres. Junius,

Les matieres qu'on choisit pour s'exercer, doivent sur-tout être d'usage & abondantes. Le lieu le plus propre, c'est la retraite; le temps le plus convenable, c'est le matin. Il faut néanmoins, selon Junius, s'accoûtumer au bruit & au tumulte. Pour ce qui est de l'ordre de la composition, il faut connoître, méditer, & même digérer son sujet, avant que de se mettre à le traiter. Dans la correction d'un Ouvrage Junius nous renvoye aux régles d'Horace. Elles consistent à ajoûter, retrancher, transporter, tourner d'une autre façon; ce qui demande du temps & des soins, & même les avis de gens habiles & sinceres. Il est à propos néanmoins d'éviter certains excès où l'on peut tomber à force de polir un Ouvrage. Quand c'est un Maître qui corrige les compositions de ses Eléves, il a besoin en même temps de beaucoup de prudence & de beaucoup de modération. Il doit avoir égard à l'âge, au génie, & aux forces; il doit pousser les uns, il doit retenir les autres. Il n'est pas à propos de relever toutes les fautes qu'il Ibid c. 16. C. 17. C. 18. C. 19.

Junius. remarque Il doit louer bien des choſes, & s'il ne peut pas dire que l'Ouvrage de ſon Disciple eſt bon, il faut qu'il diſe du moins qu'il y a esperance qu'il fera bien. Ce qui ſuppoſe qu'un jeune homme marque en effet quelque envie de bien faire.

C. 20. Junius n'a oublié ni la *memoire* ni *l'action*. Mais après tout que nous dit-il de l'une & de l'autre? Que le matin & le ſoir ſont le temps le plus propre pour exercer la premiere; qu'on l'aide en liſant bien ce qu'il eſt queſtion d'apprendre. *Il faut*, dit-il, *le bien concevoir*, en *connoître* l'art, *prononcer à haute voix*, s'accoûtumer à ſuppléer ce qui nous échappe, ou ſi l'on eſt encore jeune, s'aſſujettir à apprendre exactement & mot pour mot. Pour la prononciation, il nous dit qu'il faut la varier; mais il veut que quelqu'un nous écoûte, pour nous avertir de nos défauts, & que nous écoutions ceux qui parlent bien, afin de les imiter.

Il ne me reſte plus qu'à dire un mot de l'autre Traité de Junius, touchant la maniere de ſe concilier les Eſprits, & d'exciter les Paſſions. C'eſt un Ouvrage d'un tiers plus gros que celui dont je viens de parler, & diviſé en deux parties, l'une & l'autre d'un fort grand détail. Dans la premiere, l'Auteur expoſe tout ce qui peut contribuer à bien entendre l'art d'exprimer les mœurs, & il donne du jour à ce qu'en dit Ariſtote,

par

par le moyen de ce qu'il a trouvé sur ce sujet dans Ciceron. Dans la seconde, il parcourt toutes les Passions, sans suivre l'ordre qu'avoit suivi ce Philosophe; en quoi peut-être n'a-t-il pas mieux fait. Mais ce qui d'un autre côté, le rend plus agréable & plus instructif, c'est que tout son Ouvrage consiste moins en préceptes qu'en exemples, comme il le déclare lui-même par le titre de son livre, & il les tire non seulement de Ciceron, mais encore des Auteurs Grecs, qu'il traduit néanmoins en Latin. Mr Morhof * croit cet Ouvrage fort utile à ceux qui veulent se former dans l'Eloquence sacrée ou profane. Il est constant que dans l'une & dans l'autre, les mœurs & les passions sont d'une grande conséquence.

Junius.

Anim. Concil. & morend. Rectio, non tam summor. Magistror. præceptis quam exemplis veterum tradita.

Il ne faut pas oublier de dire en finissant, que Junius fut Disciple de Sturmius, & qu'on dit qu'il fut moins éloquent que son Maître, mais en récompense plus habile dans la connoissance de l'Art, & en même temps plus propre à instruire la jeunesse.

* Morh. T. 2. l. 6. p. 246. Morhof. ibid.

FRANCOIS PANIGAROLA,

Auteur Italien, mort environ l'an 1594. & imprimé en 1609.

PAnigarola, ou, comme d'autres l'écrivent, Panicarola, étoit de l'Or-

Panigarola.

Panigarola. dre des Freres Mineurs (1), parmi lesquels il fut illustre: premierement par ses Prédications; en second lieu, par ses Ouvrages de Rhétorique, enfin par l'Episcopat auquel il fut élevé. Sa qualité d'Evêque ne fait rien à mon sujet: mais on lit dans Erythrée le cours qu'eut ce Prédicateur, combien il fut goûté, les Ambassades que le Pape & les Villes lui envoyérent. Rien n'étoit, ni plus fleuri, ni plus pur, ni plus élégant, ni plus peigné que son style. Il avoit un esprit infini, une memoire prodigieuse, l'action belle. Ses affectations cependant lui ôterent toute sa force: les plus sages se mocquoient de lui, ou s'indignoient tacitement, de le voir ainsi courir après les mignardises, ou les beautez frivoles de la diction. Aussi le Critique que j'ai cité, ne lui donne-t-il que l'art de *plaire*, comme il donne celui d'*instruire* à Tolet, & celui de *toucher* à Lupus. C'est-à-dire que c'étoient-là trois Orateurs, qu'on auroit pu comparer, le premier à Hortensius, le second à Cotta, le troisiéme à Sulpicius; Et il auroit fallu, pour ainsi dire, les paitrir ensemble, pour en faire un Orateur parfait. Erythrée avouë néanmoins que Panigarola, ayant été fait Evêque sur la fin de ses jours, prit un style plus convenable à sa dignité

1 Minore Offervante, *c'est ainsi qu'il se qualifie dans le titre de son* Modo di comporre una Predica.

2 Il Predicatore, overo Demetrio Falereo Dell' Elocutione. Con le Paraphrasi, e Commenti, e Discorsi

té. C'est une preuve qu'il auroit dû changer plutôt, pour soûtenir la dignité de sa matiere. Panigarola.

Gaddius a dit deux choses de cet Auteur; l'une, qui peut également se rapporter, & à ses Prédications, & à ses Ouvrages de Rhétorique, est, qu'*il a mis la reforme dans l'Eloquence de la Chaire*; l'autre qui ne peut avoir rapport qu'aux derniers, est, qu'*il a élevé un magnifique édifice sur les fondemens de Démétrius.* T. 2. de Scriptor. non Eccles. Mort. hof. l. 7. p. 250. n. 5.

La premiere pensée de Gaddius peut regarder ce que Panigarola a fait sur la Rhétorique, parce que le dessein de ces Ouvrages est de former le parfait Prédicateur; la seconde s'y rapporte certainement, puisque c'est par l'explication de l'ancien Rhéteur, que le nouveau tâche de venir à bout de son dessein. Cela paroît par le titre de son livre, qui porte que c'est *le Prédicateur, ou Démétrius le Phalerien, avec la Paraphrase, le Commentaire, & les Dissertations ou Discours Ecclesiastiques de Messire François Panigarola, Evêque d'Asti*, & qu'on trouve dans cet Ouvrage *les préceptes & les exemples que cet ancien Auteur proposoit aux Grecs, reduits à l'usage des Italiens; & l'Eloquence des Auteurs profanes, accommodée à l'Eloquence Sacrée de nos Orateurs ou de nos Ecrivains Ecclesiastiques* (2).

C'est

corsi Ecclesiastici, Di Monsignor F. Francesco Panigarola Vescovo d'Asti. Ove vengono i precetti, e gli essempi, che già furono dati a' Greci, ridotti chiaramente alla pratica del ben parlare in Prose Italiane,

Panigarola. C'eſt lui-même qui dans un petit Opuſcule à part, nous fait remarquer ce Titre, comme expliquant très-clairement la nature de ſon grand Ouvrage, je dis *grand*, parce qu'il y a de quoi faire deux *in-quarto* fort raiſonnables; & il explique dans le même Opuſcule l'économie de ce grand Ouvrage, pour montrer qu'elle répond parfaitement à ſon titre. Je propoſe, dit-il, en premier lieu, & article par article, le texte de l'ancien Rhéteur traduit en Latin par Victorius. A ce texte je joins une Paraphraſe, c'eſt-à-dire une verſion plus libre, en Langue Italienne; afin que par la comparaiſon même de ces deux choſes, on reconnoiſſe que la derniere vaut mieux pour des Italiens, puiſqu'on y traduit les exemples propoſez dans l'Original, ce que le Latin ne fait pas; ou qu'on y en ſupplée d'équivalents, ſi l'on ne peut les traduire ſans leur faire changer de nature. La Paraphraſe eſt ſuivie de deux ſortes d'explications fort amples. Les unes ont le titre de *Commentaires*; & les autres, celui de *Diſſertations*, ou, pour parler comme l'Auteur, de *Diſcours Eccleſiaſtiques*, dont il donne la différence. Par ſes *Com-*

Dans l'Opuſcule qui a pour titre Queſtioni ſecolari, che potranno ſervire per proëmio alla Paraſraſe &c. T. 8. *del ben parlare.* p. 18. & 19. de l'Opuſc.

Ubi ſup. p. 29. *Et dans l'Opuſ. intitulé* Queſtioni Eccleſiaſtic. p. 52.

Italiane, e la vana Elocutione de gli Autori profani accommodata alla ſacra Eloquenza de' noſtri Dicitori, e Scrittori Eccleſiaſtici.

1 Nelli Diſcorſi Eccleſiaſtici, del precetto ragioneremo alla Eccleſiaſtica, del quale nella Paraſraſe ſecolare & ſacra è ſtato trattato. *Queſt. Eccl.* p. 51.

2 Religione, e riverenza verſo le coſe ſacre, ci hà fatta fare queſta ſeparatione, ne ci haurebbe potuto

Commentaires, il éclaircit des traits d'hiſtoire contenus dans l'Original; il explique, ou il établit le ſens de l'Auteur; il en confirme les régles, tantôt par des raiſonnemens, & tantôt par des exemples; Par ſes *Diſcours* il propoſe encore les mêmes régles, mais plus digérées; ou pour mieux dire, il change, ſi on l'en croit, une doctrine toute humaine en une doctrine céleſte. Car il y raiſonne en *homme d'Egliſe* (1), au lieu que dans ſes Commentaires il raiſonne *en homme du monde*; ce ſont ſes termes, & il les explique. Raiſonner en homme d'Egliſe, c'eſt ne plus citer que des Ecrivains Sacrez ou Eccleſiaſtiques, David, S. Paul, S. Auguſtin: Raiſonner en homme du monde, c'eſt ne citer que des Ecrivains profanes, Virgile, Ciceron, Boccace même, puiſque c'eſt *une neceſſité indiſpenſable*, à ce qu'il dit, de le citer, du moins autant que les cenſures Eccleſiaſtiques le permettent, lorſqu'on parle de ce qui regarde la Langue Italienne. Or allier l'Apôtre avec Ciceron dans un même paragraphe, ce ſeroit mêler le Saint avec le profane, ſelon l'Auteur; & l'allier avec Boccace, ce ſeroit même un ſacrilege (2). Telle

Ranigarola.

Potuto dar l'animo di frammettere inſieme Virgilio, e David, e Ciceron, e Paolo: Tanto piu che nell' Italiane coſe havendo noi havuta indeclinabile neceſſità del valerci delle coſe del Boccacio, quanto da Eccleſiaſtica cenſura viene permeſſo, e queſte eſſendo molte volte jocoloſe, e rilaſſate, veramente ſe con le ſacre l'haveſſimo miſchiate, un ſacrilegio ci ſarebbe paruto, di fare. *Queſt. Ital.* P. 52.

Panigarola. Telle est la delicatesse de notre Auteur; Fausse délicatesse à parler généralement; & en même temps délicatesse mal soûtenuë, quand même on la supposeroit juste & bien fondée. Premierement elle est *fausse*, généralement parlant; parce qu'on peut fort bien allier, & des préceptes & des exemples tirez des Auteurs profanes, comme de Virgile & de Ciceron, avec d'autres tirez des Auteurs Sacrez, sans crainte de mêler le Saint avec le profane; puisque Saint Paul & Saint Augustin en ont quelquefois usé de la sorte. Secondement, elle est aussi mal soûtenuë, cette délicatesse; quand même elle seroit bien fondée. Car l'Auteur ayant fait conscience d'allier ensemble l'Apôtre & Boccace dans un même article, comment n'a-t-il pas fait difficulté de les allier dans un même Livre? N'est-ce pas comme si dans un même Temple, il dressoit en même temps deux Autels, l'un sous l'invocation d'un Saint, & l'autre sous celle d'un homme indigne? Ce qu'il ajoûte pour se justifier de l'avoir cité, n'est pas mieux pensé. *C'est*, dit-il, *une necessité indispensable de citer Boccace, quand il est question de montrer les beautez de la Langue Italienne.* Certes cette Langue est bien mal-heureuse, de n'avoir que cet Auteur pour montrer ses beautez lorsqu'il ne s'agit que de l'Eloquence de la Chaire. Mais n'est-ce pas,

1 Si quid lasciviæ liberioris occurreret, excusabat ætas tunc tua, dum id scuberes... ipsa quoque rerum.

pas, que même sans y penser, on cherche à plaire en le citant, & qu'on s'imagine ne le citer que pour montrer les beautez de l'Italien? Assurément on peut dire qu'il y a bien de l'illusion parmi les hommes, comme il y a beaucoup de corruption. Panigarola.

Panigarola reconnoît, comme on l'a vû dans les paroles que j'ai rapportées, qu'il y a beaucoup d'endroits lascifs dans Boccace. Ajoûtons que Petrarque même, ami de ce dernier, a aussi reconnu que ces endroits avoient besoin d'indulgence (1), & que voulant les excuser, il n'a pû le faire que sur l'âge de l'Ecrivain, sur la nature des matieres, & sur le caractére des personnes qui liront un tel Ouvrage. Etrange excuse! Elle donne au moins à entendre qu'il en est de cet Auteur, comme de Petrone & d'autres semblables, dont je ne me ferois pas un scrupule de rapporter quelque bel endroit sans leur faire l'honneur de les nommer; mais dont je ne voudrois pas citer les infamies, sous prétexte que je les citerois separément, ou pour quelque cause innocente. Je dis la même chose de Boccace, qui malgré la licence de ses contes, & malgré *l'Index* qui l'a censuré, est pourtant, à ce qu'on dit, entre les mains de tout le monde, parce que les Italiens y trouvent la plus grande délicatesse de leur Langue.

A

(1) ...mm levitas & eorum qui lecturi talia videbantur. *Dict. de Mr. Bayle* art. de *Boc.*

Panigarola. A quoi bon cette digreſſion? Pour montrer ce qui n'eſt pas hors de propos, que la délicateſſe de notre Auteur ſur cet article, tient un peu du raffinement qu'on trouve dans les *Concetti* des Italiens, qui eſt encore un défaut dont on doit ſe donner de garde en liſant Panigarola; car il n'en eſt pas exempt. Je trouve auſſi un peu de raffinement dans la raiſon qu'il apporte de ce qu'il a fort travaillé ſur Démétrius. " Cet Auteur Payen, dit-il, " avoit témoigné une grande eſtime pour " les Livres Saints du peuple de Dieu; " puiſqu'il porta Ptolemée Philadelphe à " en demander une verſion qui eſt celle " des Septante; Et peut-être Dieu a-t-il " voulu qu'un Ecrivain de ſon peuple " fît honneur en revanche aux Ouvrages " de cet Auteur, ſelon la penſée de " Saint Auguſtin, qui dit, que les ver- " tus Morales des Payens ont reçû de " Dieu des récompenſes temporelles. Ne valoit-il pas mieux s'en tenir à dire que le ſtyle & les préceptes de Démétrius peuvent être utiles aux Prédicateurs?

Queſt. Eccleſiaſt. p. 51.

Quoi qu'il en ſoit, outre l'Ouvrage dont j'ai parlé, il y a encore quatre Opuſcules du même Auteur; & on les trouve dans le huitiéme Volume du Recueil qui a pour titre, *Del ben parlare.*

Le premier contient diverſes queſtions ſur le ſtyle qu'un Prédicateur doit ſe faire

x Ma dipiù, lo ſtile è per appunto tale, quale diceva

faire parmi les différentes Dialectes qui sont en usage dans différentes villes d'Italie. Et Panigarola décide ces questions tant par des circonstances particulieres, où le Prédicateur peut se trouver; que par les régles générales que les Maîtres de l'Art ont préscrites. Panigarola.

Le second contient d'autres questions touchant Démétrius le Phalérien, & le Livre qu'on lui attribuë. Il dit & sur l'un & sur l'autre beaucoup de choses que j'ai dites dans mon premier Volume: mais il soûtient fortement que l'Ouvrage est de l'Orateur Démétrius, natif de Phalére. Il fait valoir (comme on peut se l'imaginer) toutes les raisons qui favorisent son opinion, & il tâche de répondre aux objections. Il assure entr'autres, que le stile (1) du Traité en question est tel que Ciceron a peint celui de l'Orateur Démétrius. Cela est bien éloigné de ce que j'ai dit dans mon premier Volume, où j'ai voulu établir que le Démétrius que nous avons n'est point le Phalérien, parce qu'il n'a pas les caractéres que Ciceron donne au dernier. Comment s'accorder sur cet article? Panigarola lui-même, dans son troisiéme Opuscule, me fournit de quoi le réfuter. Car faisant l'Eloge du Traité de l'Elocution, il en represente le stile sans y penser, tel que je l'ai peint, & tout opposé à cette idée que Ciceron donne de l'O-

(1) diceva Cicerone, che era quello di Demetrio. *Quest. Secol.* p. 42

Panigarola. l'Orateur Phalérien; il le répreſente, dis-je, éloigné de toute vanité (1), de toute oſtentation, de toute affectation, de toutes beautez recherchées, tel en un mot qu'un Orateur Evangelique auroit pû lui-même ſe caractériſer. Rien n'eſt plus propre à me confirmer dans mon ſentiment: parce que ſi l'on compare ce portrait que Panigarola fait de Démétrius, avec celui que Ciceron fait du Phalérien; on verra que le Ciel n'eſt pas plus éloigné de la terre.

Le troiſiéme Opuſcule contient diverſes queſtions touchant l'Eloquence des Prédicateurs, pour ſavoir s'ils doivent être éloquens, comment ils doivent le devenir, quels préceptes ils doivent prendre, ou quels Maîtres ils doivent choiſir, & autres choſes de cette nature.

Enfin le quatriéme eſt une *maniere de compoſer un Sermon*. L'Avant-propos qu'il y a mis, eſt adreſſé à ſes Confréres & Disciples, & eſt daté du premier Septembre 1581; au lieu que le Commentaire ſur Démétrius ne vit le jour qu'en 1609, quatorze ans après la mort de l'Auteur, qui n'eut pas le temps d'y mettre la derniere main. Stephano de Milano qui le dedia au Cardinal Charles Emanuel Pio, nous dit encore une autre raiſon pourquoi on ne l'imprima pas plûtôt.

A la fin du 8. T. *Del ben parl.*

1 Coſi è nemico d'ogni vanità, & oſtentatione, e coſi in ogni luogo ci prohibiſce la foverchia iſquiſitezza, e ci ricorda il non moſtrarſi troppo elaborati.

piûtôt. Ce fut la mort de deux amis de Panigarola, lesquels eurent successivement son Manuscrit l'un après l'autre. Panigarola.

D. BARTHOLOMÆI KECKERMANI, DANTISCANI, &c.

SYSTEMA RHETORICÆ 1606.

RHETORICÆ ECCLESIASTICÆ, &c. LIBRI DUO 1600.

C'est-à-dire, *Système de Rhétorique*, & *la Rhétorique Ecclesiastique en deux Livres*, par Keckerman.

BArthélemi Keckerman étoit de Dantsic, & il fut Professeur de Philosophie vers le commencement du dix-septiéme siécle. Il avoit été auparavant Professeur en Langue Hebraïque à Heidelberg. Il a composé un très-grand nombre d'Ouvrages, quoiqu'il soit mort assez jeune, n'ayant que trente-six ans, lorsqu'il mourut, selon un de ses disciples, ou trente- Keckerman. Kecker. T. 2. p. 1381.

laborati, che in vero poco di più haurebbe in questo fatto potuto insegnarsi qual li voglia Dottor Ecclesiastico. *Quæst. Eccl.* p. 48.

Keckerman. André Rey qui a fait imprimer les Ouvrages de son Maître. *Diction.* T. 2. p. 1712.

trente-huit, selon Mr. Bayle, qui sur cela cite son garant; ou enfin quarante-deux selon Vossius, cité aussi par Mr. Bayle. Il a fait des systêmes de presque toutes les Sciences, ce qui est propre à marquer l'étenduë & la varieté de ses lumieres: mais ce qui diminuë sa gloire, il y a des Critiques d'un grand nom, qui jugent qu'*il fait paroître dans ses Ouvrages plus de methode que d'esprit.* Ils ajoûtent qu'il est plein de pillages; & que dans ces pillages il copie jusques aux erreurs: semblable à ceux qui enlévent les meubles de la maison & les balieures. Pour achever d'en donner cette idée, on assure qu'*à chercher de pareilles fautes dans ses Oeuvres, on y en trouveroit à foison.* Arrêtons-nous à ses Livres de Rhétorique, & voyons l'idée qu'on peut s'en faire.

Voy. Dict. de Bayl. T. 2. p. 1064. col. 1.

André Rey ubi suprà.

Son Disciple que j'ai cité qui a fait imprimer tous ses Ouvrages, trouve qu'avant lui les préceptes de l'Art Oratoire étoient & trop longs & trop confus; que personne n'avoit encore montré la veritable Eloquence; qu'il a découvert les erreurs des Maîtres qui faisoient profession de l'enseigner; qu'il a mis de l'ordre dans les regles qu'il en faut donner, & qu'il a montré une voye aisée pour arriver où l'on veut aller. Il y a visiblement un zéle de disciple dans ce témoignage.

Pour parler plus simplement. Le systême de Keckerman sur la Rhétorique, est double; l'un est général, divisé en trois livres; & l'autre particulier, divisé en

en deux. Il eſt vrai qu'on ne peut guéres mieux entendre la nature de l'Art, ſa fin, les moyens d'y arriver, que l'entend l'Auteur dont eſt queſtion. Il donne par tout les préceptes des bons Maîtres: Mais s'il les range dans un nouvel ordre; ce n'eſt point à dire qu'ils fuſſent confus dans les livres des Anciens: mais c'eſt une idée qu'il ſemble avoir copiée de Louis Vivès, qui avoit dit la même choſe avant lui. Il ſe trouvera, je crois, peu de gens qui conviennent avec Keckerman, qu'il n'y a point de méthode, non ſeulement dans Sturmius, mais encore dans Hermogéne; ou qu'il y en ait plus dans Longin, comme il le prétend. Ajoûtons qu'il mêle trop de Dialectique parmi ſes préceptes, & qu'il deſcend dans des détails trop ſecs; qu'il ſe rend par là trop diffus, trop ennuyeux, & beaucoup plus difficile; qu'il s'arrête trop ſur *la Memoire*, & ſur l'*Action*, ſur *les Figures*; que même il s'étend trop ſur les *Paſſions* & ſur *le Style*. Il eût mieux fait d'être auſſi court ſur l'Eloquence ſacrée, au lieu d'y employer deux cens pages d'un *in-folio* des plus gros, en quoi il a choqué lui-même ſes propres principes, qui ſont, *Qu'il faut peu de préceptes*. Non content de ſes regles générales, il en donne de particulieres pour les *Dialogues* & pour les *Lettres*. Il s'étend ſur la lecture des bons Auteurs ſur les Analyſes qu'il en faut faire, & ſur les Recueils. C'eſt-là ſur-tout, qu'il entre dans des détails extraordinaires; & il ne diſſimule

Keckerman. T. 2. p. 1669. Ibid. p. 1676. L. 2. de Rhyl. partic. P. 1688. & 1691. P. 1707.

Keckerman. dissimule point, qu'il ne suive en beaucoup de choses, la doctrine de Démétrius, de Junius, de Vivès, de Juste Lipse, de Sturmius. S'il en avoit toûjours usé de même, on ne l'eût pas accusé d'être plagiaire.

Au reste, si cette accusation *d'avoir pillé*, lui fait tort d'un côté, de l'autre elle semble aussi prouver qu'il n'est pas possible qu'il n'y ait bien de bonnes choses dans ses Ouvrages; & ce qui le confirme encore, c'est qu'on dit qu'*il a lui-même été bien pillé*; puisqu'il n'est point naturel qu'on vole ce que l'on n'estime pas. En effet, sur quelque genre de litterature qu'on entreprenne de travailler, soit sur les Historiens, soit sur les Philosophes, soit sur d'autres, on peut tirer des lumieres de nôtre Auteur, en le lisant avec précaution. Mais il est d'autant plus surprenant qu'il n'ait pas pris soin d'éviter les reproches qu'on fait si justement aux Plagiaires, que lui-même a blâmé Ramus, d'être tombé dans cette faute, & de n'avoir point fait honneur à Vivès & à Laurent Valle, des secours qu'il en avoit empruntez.

Mr. Bayle ubi supra.

Kerckerm. T. 1. Præcognitor. Log. Tract. 2. p. 127. lettres G.H.I.

Voilà tout ce que je crois devoir dire sur le Système de Rhétorique de nôtre Auteur. C'est à la verité son second Ouvrage sur l'Art Oratoire, & néanmoins j'ai cru devoir le placer le premier dans cet article, parce qu'il s'y agit des préceptes généraux. Il me reste à parler de sa Rhétorique Ecclesiastique, qui n'est, même selon lui, qu'une application des regles

regles générales à l'Eloquence de la Chaire. Keckerman.

Cet Ouvrage est précedé d'une Préface, qui paroît belle. L'Auteur y montre l'excellence, la difficulté, le péril, la necessité du ministere de la parole; les soins par conséquent que les grands Hommes ont pris, comme de concert, d'en applanir les voyes, & surtout S. Augustin. Il y explique la différence qu'il y a entre les hommes qui avoient une mission extraordinaire, & ceux que Dieu ne destine à cet emploi que par la voye commune. Il répond aux textes de S. Paul, par lesquels l'Apôtre semble condamner l'Eloquence dans la Prédication de l'Evangile; il montre l'usage que saint Paul a fait de l'Eloquence, & ce que les Prophetes ont dit du talent de la parole. Il n'oublie point de prouver la nécessité des préceptes, par saint Augustin, par les Anciens, & par un nombre infini de gens sages, qui depuis quatre-vingt ans avoient écrit de la Prédication, pour mettre ce ministere dans l'état où il doit être. En tout cela, il reconnoît avoir profité de ce qu'il y avoit de bon sur ce sujet dans Erasme, dans Augustin Valére, dans Grenade, dans Aristote, dans Didace de l'Etoile, & dans d'autres Auteurs Catholiques, à quoi il dit avoir joint des réfiéxions serieuses, qu'il avoit faites sur les Sermons d'un habile Prédicateur qu'il entendoit avec soin.

1. Corinth. 2. Act. 24. 25. Jerem. 1. & 23. Ezech. 3. & 38.

Il lui paroît qu'il faut au Prédicateur, non

Keckerman. non d'autres préceptes, que ceux qu'on donne dans l'Ecole, mais les mêmes, tournez seulement d'autre façon. Il en écarte tout ce qui regarde la vûë du Prédicateur, sa préparation au ministere, le devoir des Auditeurs, & autres choses qui appartiennent, non pas à l'Art Oratoire, mais à la Discipline, ou à la Morale. Enfin il se borne *à la maniere de composer le Sermon*, & *à celle de le prononcer*. La premiere comprend *l'Invention*, *la Disposition*, *l'Ornement* : La seconde comprend *la voix & le geste*.

L'Invention choisit un texte qui frappe & prévienne l'Auditeur, qui convienne au dessein qu'on se propose, qui soit capable de produire & d'entretenir la pieté. Elle en explique le sens ; elle en donne la division. Cette division fournit des points de Morale, qu'on prouve & qu'on amplifie par d'autres textes & par des exemples. On en fait l'application aux divers états de la vie, aux vices, ou aux erreurs qui regnent, aux vertus qu'on doit pratiquer, aux veritez qu'on doit croire. Tout cela donne lieu aux mouvemens qui doivent principalement occuper le Prédicateur ; c'est la contrition, c'est la crainte du jugement, c'est la joye dans les maux, ou la patience, c'est la compassion pour les pauvres. La disposition range toutes choses dans un ordre naturel. L'ornement ne consiste que dans la simplicité, dans la clarté, dans l'abondance, dans l'efficace ou dans la force, enfin dans la varieté des figures.

Tout

Tout cela, comme on le voit, eſt très-commun ; il en eſt de même de ce que l'Auteur dit encore & ſur la maniere de prononcer, & ſur l'uſage qu'on doit faire de ſes préceptes, ſur la lecture, ſur les recueils, enfin ſur l'exercice ſi neceſſaire aux Orateurs. Keckerman.

Le tout eſt ſuivi de deux petits recueils d'avis, attribuez à deux différens Auteurs, dont le dernier blâme fort les Prédicateurs qui n'écrivent rien. " Il y a, dit-" il, dans cette conduite, ou de la pa-" reſſe, ou de l'audace, & en même " temps un mépris formel, non ſeule-" ment de l'Egliſe, mais de Dieu même, " & de ſa parole. D'autres, continuë-" t-il, écrivent du moins la diſpoſition " générale de leurs Diſcours ; d'autres " deſcendent dans un plus grand détail, " & ils ſont encore plus loüables. Il y " en a enfin qui écrivent tout : mais " s'ils veulent auſſi apprendre tout, mot " pour mot, d'un côté leur methode eſt " dangereuſe, parce qu'un mot peut s'ou-" blier ; d'autre côté l'Action n'en eſt " pas ſi libre. Ainſi quoique la peine " qu'ils prennent ſoit très-digne de loüan-" ge, il vaut mieux pourtant, après a-" voir tout écrit, n'apprendre que les " penſées ". *L'un à Zacharie Trefler ; l'autre à George Sohn.*

Je ne puis me diſpenſer, en finiſſant cet article, de dire que Keckerman, dans les deux Ouvrages dont eſt queſtion paroît un Auteur habile, qui entend la Rhétorique en général, qui voit l'uſage qu'il en faut faire dans la Prédication, qui

Keckerman. qui poſſede l'Ecriture, & la ſait appliquer à propos; enfin, qui indique avec aſſez de bonne foi, les ſources où il a puiſé.

EDME RICHER.

1605.

Richer. EDme Richer ne nous tiendra pas long-temps. Il étoit grand Maître au Collége du Cardinal Le Moyne; il fut Syndic de la Faculté de Théologie, & il y a des particularitez curieuſes dans ſa vie, mais qui ne regardent point la matiere de l'Ouvrage que je fais. Ce qui a rapport à cette matiere eſt un Livre qu'il a compoſé *touchant l'Art des figures & les cauſes de l'Eloquence.* A ce titre, dit Mr. Morhof, on croiroit trouver quelque choſe ſur la Rhétorique, & néanmoins, ajoûte-t-il, on reconnoît en le liſant, qu'après avoir bien traité des figures de Grammaire, il ne traite pas de même de celles de Rhétorique. Il y a du vrai dans ce jugement, parce que l'Auteur, quoi qu'il diſe des figures Oratoires, ne remplit pas l'idée qu'il donne de ſon Livre par le titre. On jugera s'il s'eſt bien étendu ſur ce qui touche les figures de Grammaire, puisque ſon Ouvrage a quatre cens pages *in-octavo.* Il y a apparence que le défaut qu'on y a remarqué, fut la raiſon qui lui en fit compoſer un autre pour y ſuppléer, & pour

Imprimé en 1605.

Morhof. T. 2. l. 6. p. 250. n. 21.

pour y traiter ce qu'il avoit promis dans le premier ſans l'exécuter. C'eſt un traité *touchant l'Art & les cauſes de la Rhétorique*, il y donne auſſi une methode pour apprendre l'uſage qu'on en doit faire dans la vie. Richer. *Imprimé en* 1629.

On obſerve qu'il paroît par ſes Ouvrages, que ſes plus grandes occupations ne l'empêchoient pas de descendre dans un très grand détail pour l'inſtruction de la jeuneſſe, même des Grammairiens, & qu'il pouvoit leur être utile parce qu'il ſavoit très-bien les Auteurs. C'eſt le témoignage que lui rend, dans une Epigramme, un Medecin de la Faculté de Paris, nommé Nicolas Ellin. On voit cette Epigramme dans l'Ouvrage de Richer. Il y eſt dit que ce Docteur n'avoit guéres de gens en France qui lui reſſemblaſſent, qu'il s'abbaiſſoit jusqu'à enſeigner la Grammaire tout Docteur qu'il étoit; & qu'il y prenoit beaucoup de peine. On ajoûte qu'il avoit de l'Art & de la methode, & qu'il en ſavoit garder dans les choſes mêmes où les Maîtres croyoient qu'il n'y en avoit point; On remarque qu'il étoit court & facile, & que cette brieveté n'empêchoit pas qu'il ne fût fort clair. De ſorte que s'il ſe donnoit la peine de faire ſur la Rhétorique & ſur la Philoſophie, ce qu'il avoit fait ſur la Grammaire; on ne doutoit point qu'il ne donnât aux jeunes gens un bon moyen de devenir également ſages, & habiles dans les Arts qu'on ne ſait ordinairement bien que quand on eſt vieil. Morhof. ibid.

Richer. Il eſt à craindre cependant, qu'il ne lui ſoit arrivé ce qu'il dit lui-même de Scaliger à l'occaſion de ce que ce fameux Auteur a écrit auſſi ſur les figures. C'eſt-à-dire, *qu'il n'ait eu plus de peine à faire ſon Livre, qu'il n'a acquis de gloire pour l'avoir fait: & qu'il n'y ait montré ſon eſprit & ſon érudition, mais non pas un Art utile.*

Son Ouvrage eſt, en quelque choſe, ſemblable à la Rhétorique de Voſſius. Il y a d'abord le corps du précepte en gros caractére, & enſuite des exemples avec des obſervations. Il prétend que les enfans en un mois peuvent apprendre ſes préceptes. Pour moi, je crois qu'il y a lieu d'en douter; & quand même cela ſeroit, je n'y vois pas grand avantage, quoique l'Auteur ait ſoin de marquer non ſeulement les cauſes des figures ſelon Hermogéne, mais la neceſſité de les employer; l'emphaſe qui s'y trouve, l'ornement qu'elles jettent dans le diſcours; la beauté qui les accompagne; la nouveauté qui peut s'y rencontrer; la bienſéance qui doit y être. Au reſte je ne rapporterai rien de ce qu'il dit ſur ces articles, je me contente d'obſerver que le ſtyle de l'Ouvrage eſt bon, & qu'il y a d'ailleurs du bon ſens par tout. A cela j'ajoûte un avis fort ſage qu'il nous donne après Ariſtote (1), qu'il ne faut point uſer des figures comme d'un aliment

1 Μὴ ἰδίωματι, ἀλλ' ὡς ἰδίωματι. *Ariſt. Rhet.* 3.
2 Summæ eſſe dementiæ orationem, ubi ſimplex &

ment ordinaire, mais comme d'un assaisonnement ; & que si on n'y garde cette moderation, tout ce qu'il peut y avoir de beau & de grand, n'est plus capable que d'ennuyer & de causer du dégoût, ou de faire croire aux Auditeurs, comme dit Longin*, qu'on entreprend de les tromper, comme des enfans, par de grossieres finesses. Sur quoi il n'est point inutile de savoir que Richer a observé que c'est un défaut très-fréquent de Platon, au jugement d'Aristote : & qu'il y est tombé, quoique le style des Philosophes, comme une Vierge chaste, doive être extrêmement retenu, & n'avoir point d'autre beauté que celle de la proprieté des termes, éloignée de tout le fard que les tropes lui peuvent prêter. Cet Auteur confirme encore ce qu'il avance, tant par le témoignage de Caton (2), qu'il trouve dans Séneque, que par celui de Quintilien. Le premier dit qu'il y a une extrême folie à chercher des tours & des figures, lorsque sans autre figure ni aucun tour on peut bien dire sa pensée. Le second dit (3) que les bonnes figures sont celles qui ne se montrent point, & qui se presentent sans qu'on les cherche ; à quoi Richer se plaint que les Orateurs de son siécle ne songeoient point assez ; aussi ne produisoient-ils, selon lui, que des Discours monstrueux, capables de dès-

Richer.

Richer de Arte &c. p. 16. 17. *Traité du subl. ch. 17.

Idem. p. 10.

honoret recta esse posset, ad figuras detorquere. *Cat. apud Senec.*

3 Optimas figurarum esse quæ sunt, nec videntur. *Quintil.* l. 9. c. 3.

BIBLIOTHECA Ottaviense

Richer. honorer pour toûjours ceux qui les faiſoient; & afin de contribuer lui-même à les rendre mépriſables, il rapporte l'idée qu'en avoit Paſſerat. " Je demandois un „ jour à Paſſerat, dit Richer, ce qu'il „ penſoit de la maniere de nos Orateurs. „ Ils ne parlent jamais que d'une maniere „ bizarre, qui les fait néanmoins admirer „ comme des gens descendus du Ciel. Il „ me répondit, c'eſt le vieil Teſtament, „ tout y eſt figuré. Voulant dire qu'il „ n'y avoit pas moins de différence entre „ un ſtyle ou un Discours figuré mal-à-„ propos, & un autre qui l'eſt dans les „ régles de la veritable Eloquence, qu'il „ y en a entre les ombres de la Loi an-„ cienne & la lumiere de l'Evangile.

TRAITE'

DE L'ELOQUENCE FRANCOISE,

Et des raiſons pourquoi elle eſt demeurée ſi baſſe, par M. Du Vair, Garde des Sceaux, & premier Préſident au Parlement de Provence. 1614.

M. Du Vair. L'Art de bien dire eſt monté ſi haut dans ces derniers temps, qu'il n'y auroit pas de bien-ſéance à demander aujourd'hui, quelles ſont les cauſes qui en ont empêché le progrès. On le demandoit il y a cent ans, parcequ'en remontant un demi ſiécle au-delà, ou un peu plus, on voit naître en quelque ſorte l'Eloquence parmi nous;

En

En redescendant, on la trouvoit en son enfance; & au temps de l'Epoque que j'ai marquée, elle n'étoit point encore telle, qu'on pouvoit le souhaiter. Mais environ vingt ans après, on la trouve fort avancée vers la perfection : & quelle idée ne devons-nous pas avoir du progrès qu'on a dû faire pendant quatre-vingt ans qui se sont écoulez depuis; puisque l'étude de cet Art ne s'est jamais rallentie, & que c'étoit dès lors une grande avance, non-seulement d'avoir su vaincre le mauvais goût, mais encore d'avoir déja pris beaucoup de bonnes manieres.

M. Du Vair. En 1638. selon la Mothe Le Vayer, Convers. jud. sur l'Eloq. &c.

C'est donc sur son siécle, & sur ceux qui l'avoient précedé, que tombe la plainte de Mr. Du Vair dans son *Traité de l'Eloquence Françoise*, lorsqu'il examine *les raisons pourquoi elle est demeurée si basse.* Cette question est différente, en quelque chose, de celle qu'ont proposé quelques Auteurs Grecs ou Romains, quand ils ont cherché *les causes de la décadence des esprits*, ou *celles de la corruption de l'Eloquence.* Cette derniere question suppose que les Romains, ainsi que les Grecs, avoient vû l'Eloquence en sa force. La premiere suppose que jusques au temps dont nous parlons, les François ne l'avoient point encore vûë dans ce degré de perfection. Aussi pouvoit-on alléguer un *Démosthéne* parmi les Grecs, & un *Ciceron* parmi les Latins; au lieu qu'on ne pouvoit, il y a cent ans, citer parmi nous, une véritable piéce d'éloquence, ni personne, à qui l'on pût justement

Il y a 100 siecle.

Oeuv. Du Vair, in octav. p. 502.

M. Du Vair. donner le nom d'Orateur, & cela, encore moins parmi les Prédicateurs, *qui ont*
Ibid. p. 503. *de plus grands avantages pour devenir Eloquens*, que parmi les Avocats *à qui la chose est plus difficile.*

En quoi pouvoit-on dire qu'ils manquassent? On les vit d'abord s'étudier à épurer nôtre Langue; & ils parvinrent à avoir quelque naïveté dans leur stile: mais ils n'avoient ni douceur, ni agrément.
Ibid p. 502 Ils corrigérent ensuite ce défaut par l'étude & par l'imitation des Anciens, dont la diction est pleine de charmes; & néanmoins, en se formant sur ces modéles, ils n'en prirent ni la force, ni l'élevation, ni le talent de dire des choses nouvelles.
Ibid. p. 503. C'étoit le défaut de M. de Pibrac, outre que son stile étoit enflé de citations; ce qui n'empêche pas qu'on ne reconnoisse qu'il étoit incomparable, tant pour sa douceur, que pour ses graces; & qu'il n'ait le premier introduit la véritable éloquence au Barreau. Mr. Brisson qui fut Avocat Général, avant que d'être Président, donna encore plus que lui dans ce goût d'érudition, aimant mieux paroître savant qu'éloquent; ce qui est un très-grand défaut dans l'Art Oratoire; & il avoit d'ailleurs l'action très-mauvaise. Cependant ses Discours étoient ornez & suivis, lors-même qu'il ne se préparoit pas. Ces avantages qu'il devoit à son travail, firent excuser son mauvais goût, & le rendirent contagieux; de telle sorte que tout le monde s'y conforma. M. Despeisses parut avoir un

Dict. de Moreri. Art. de Guy du Faur. Vbi suprà. p. 504.

Ibid. p. 505.

grand

grand désir de parvenir à la gloire d'Orateur, cependant il ne se forma qu'à bien parler nôtre Langue, & n'alla point au delà. M. Versoris faisoit aussi des Dissertations de Droit, plutôt que des piéces d'Eloquence. Mr. Mangot mourut trop jeune pour remplir les belles esperances qu'il avoit données, qu'il soûtint même tant qu'il vécut; mais il manquoit d'Art & de soin. Mr. Du Vair ne dit rien de Mr. Marion, ni de Mr. Servin, dont le premier *avoit cette partie*, à ce qu'on dit, *qu'en discourant, il persuadoit fort; & qu'il n'émouvoit pas moins, lorsqu'il mettoit par écrit.* A l'égard de ceux dont l'Auteur a trouvé à propos de parler, il dit en général, que si l'Eloquence ne consistoit que dans la clarté & dans la pureté du style, dans l'élégance & dans la naïveté, en un mot dans le caractére de Lysias ou d'Isée, il auroit reconnu que les François avoient déja égalé les anciens Grecs & Latins: mais comme il faut de plus l'élévation ou la noblesse; la force ou les mouvemens; la varieté du style, non seulement pour les différentes causes, mais pour les diverses parties d'un même Discours; il trouve que nos Orateurs n'avoient encore atteint que de fort loin les anciens Grecs & Latins, quoiqu'ils eussent surpassé de beaucoup les anciens François.

M. Du Vair. *Ibid. p. 503.* *Perroniana.* *Ubi supra p. 50.* *Ib. p. 506, 507.*

Etoit-ce la faute des esprits? il n'y a point d'apparence, puisque les François ne le cédent de ce côté-là à aucune autre nation. Etoit-ce la faute de leur humeur *Ibid. p. 506.*

M. Du Vair. guerriere, & de leurs succès dans les armes? mais les Grecs, les Romains, les Gaulois mêmes, joignoient la gloire des *Ibid.* armes à celle de l'Eloquence. Ont-ils donc crû que ce fût une étude indigne d'eux, que de s'appliquer à l'Art Oratoire? Eh! quelle autre étude produit plus d'honneur, ou plus de plaisir, ou *Ibid. p. 508. &c.* plus d'avantages? Seroit ce qu'ils n'eussent pas voulu d'un Art, dont on peut si fort abuser! Au contraire, une des plus fortes raisons qui excitent à l'apprendre, c'est l'abus même qu'on en fait, parce qu'il n'y a que ce moyen de s'y opposer. *Ibid. p. 511. &c.* C'est ainsi que Mr. Du Vair recherche les différentes causes du peu de progrès qu'on a fait dans l'Eloquence; & il se fixe à trois.

Ibid. p. 514. La premiere est le défaut des grandes affaires, & en même temps celui d'une juste récompense. Ce qui fait concevoir que la gloire & l'agrément de l'Eloquence, ne suffisent pas pour soûtenir le courage d'un Orateur, de même que, selon Juvenal (1), cela ne suffit pas pour animer l'ardeur d'un Poëte.

Si je n'ai rien de plus, à quoi sert tant de gloire?

Ubi supra. p. 514. La seconde est que nos Rois, nos Princes, & la Noblesse Françoise, ont d'ordinaire négligé cette étude. Quelle im-

1 Gloria quantalibet quid erit, si gloria tantum est? *Juv. Sat. 7.*

impreſſion leur exemple n'auroit-il pas fait ſur les eſprits, s'ils s'y étoient appliquez? On a dit (2) que la Terre étoit beaucoup plus fertile, lorſque ces Conſuls, ces Dictateurs, vainqueurs des Nations, la cultivoient. On peut dire avec plus de fondement, que l'Eloquence auroit fleuri davantage, ſi elle avoit eu pour Diſciples la haute Nobleſſe, les Princes, & les Rois mêmes. C'eſt ainſi du moins qu'à Athénes, & à Rome, les moindres Bourgeois s'animoient à l'acquerir, par l'exemple de ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans la République. M. Du Vair.

Mais la troiſiéme & principale raiſon du peu de progrès qu'on a fait dans l'Art de bien dire, c'eſt la difficulté de cet Art, qui dépend, & d'une infinité de talens, que la nature ſeule peut donner, mais qu'elle donne rarement; & de je ne ſai combien de qualitez qu'il faut acquerir par un travail grand & aſſidu, dont la vivacité Françoiſe n'eſt point capable. *Ubi ſuprà*, p. 516.

Suivant ces trois conſiderations, on ne doit plus être ſurpris que l'Eloquence Françoiſe ſoit demeurée long-temps ſi imparfaite. Qui peut en effet s'étonner qu'on n'avance point, lorſqu'on ne s'applique pas? Qui doit trouver étrange qu'on ne s'applique pas davantage, lorſque rien n'y invite? Mais quand même il y auroit de grandes récompenſes à eſperer, & qu'on auroit toute l'ardeur imaginable

2 Gaudente Terrâ vomere lætato proſcindi, & triumphali Aratore. *Plin. Hiſt. l.* 18. *c.* 3.

M. Du Vair. ginable de s'avancer, comment ne pas demeurer souvent en chemin, lorsque les difficultez sont sans nombre, & en quelque façon insurmontables? Sur ce pié-là, les causes qui ont empêché parmi nous l'Eloquence d'arriver à sa perfection, sont à peu près les mêmes que celles qui l'en ont fait décheoir parmi les Grecs & les Romains. Aussi peut-on s'appercevoir, par la lecture de l'Ouvrage de Mr. Du Vair, que cet Auteur fait entrer dans son Traité, beaucoup de choses que Ciceron, Longin, & l'Auteur du Dialogue sur les Orateurs, avoient dites, ou à l'avantage de l'Eloquence, ou sur les difficultez d'y parvenir, ou sur les causes qui la font dégénerer. Surquoi je me contente d'observer, que sans qu'il y ait eu de plus grandes récompenses, ou des affaires plus considerables depuis Mr. Du Vair, sans que l'Eloquence ait eu des disciples plus illustres, elle a pourtant paru quelquefois dans tout son éclat. Car enfin, que lui manque-t-il, lorsqu'à la pureté & à l'élegance de la diction, on joint encore la noblesse des pensées, la force des mouvemens, le nombre des periodes, la varieté du style? Si cela est, nous devons reconnoître qu'il ne falloit presque s'en prendre qu'au peu d'application de nos anciens François, s'ils ne réüssissoient pas mieux.

Voyez Longin & le Dial. sur les Orat.

Quoi qu'il en soit, Mr. Du Vair oppose un remede unique aux trois inconveniens qu'il a proposez, c'est d'applanir le chemin de l'Eloquence, soit afin de s'accom-

commoder au génie peu laborieux de ceux qui s'y appliquent, soit afin qu'il y ait une plus juste proportion entre le travail & la récompense. M. Du Vair.

Il lui avoit passé divers desseins dans l'Esprit; tantôt c'étoit de dresser des *Institutions Oratoires*; tantôt de faire un *Sommaire de Rhetorique*, qui contint les préceptes abregez de cet Art; tantôt *de composer un Traité de la diversité du style, & de la meilleure maniere de composer.* Toutes choses bien considerées, il prend le parti de nous proposer en François les plus excellens modéles de l'antiquité, les deux fameuses Harangues d'Eschine & de Démosthene, avec une des plus belles de Ciceron, persuadé que la lecture de ces chef-d'œuvres est le moyen le plus court, le plus facile, & le plus agréable, d'en prendre l'esprit & les manieres, & il y joint un essai de sa façon, pour nous montrer comment il faut tâcher de les imiter. *Contra Ctesiph. & Pro Coron. Pro Mil. Contra Milon.*

Cette voye lui paroît d'autant moins pénible, que les beautez de ces anciens Ouvrages, selon lui, se font sentir d'elles-mêmes. Il reconnoît néanmoins qu'on les remarque encore mieux lorsqu'on en est averti; de la même maniere qu'en entrant dans un lieu, on y découvre d'un coup d'œil, ce qu'il peut y avoir de rare, quand on sait d'avance ce qu'on doit y trouver. Il nous donne donc avis qu'on voit, dans tous ces discours, une force extraordinaire de raisonnement, une suite & un ordre qui charment; cha- *Ubi sup. p. 525.* *Ibid.*

M. Du Vair. que choſe miſe en ſon jour, ſans trop de brieveté ni d'étenduë ; des penſées pleines de ſens, qui ont le ſuc & en même temps la vigueur de la Philoſophie, ſous l'air néanmoins & avec la couleur des penſées qu'on puiſe dans le ſens commun ; qu'elles y ſervent tantôt de preuves & tantôt de concluſions, ſans être ni trop rares, ni trop fréquentes ; que l'Exorde, la Narration, la Preuve, la Réfutation, la Péroraiſon, ont dans toutes ces Harangues, les qualitez que ces parties doivent avoir ; qu'il y a beaucoup de discernement dans le choix des mots, beaucoup d'art dans leur arrangement ; de telle ſorte pourtant, qu'on trouve par tout une juſte modération, & toutes les bien-ſéances imaginables. On ne voit point, dit-il, que ces Grands Hommes uſent de trop de métaphores, ou qu'ils négligent les mots propres & conſacrez ; ils ne ſont pas toûjours dans l'amplification, ni toûjours dans les ornemens, défauts ordinaires, (il y a cent ans) à nos Orateurs François. Ils ſont naturels, ils ne forcent rien ; ils laiſſent couler toutes choſes par les voyes les plus aiſées ; les répétitions de mots ſont des *recharges* dans leurs Ouvrages ; les alluſions y portent coup ; la varieté y regne ; il n'y a point d'affectation ; la ſtructure y eſt telle, qu'elle ne laiſſe rien d'obſcur dans la phraſe ; les membres & les periodes y ont une juſte longueur ; toutes ces choſes enſemble y conſpirent à former comme un beau corps, qui a de

la

la force & de l'embonpoint, avec un beau teint & une couleur agréable. M. Du Vair.

C'eſt par cette analyſe que finit l'Ouvrage de Mr. Du Vair; & cette maniere de finir montre deux choſes. La premiere eſt que ſon Traité ſur l'Eloquence n'eſt proprement qu'une Préface qu'il a voulu faire à ſes traductions; La ſeconde eſt, qu'en voulant éviter la voye des préceptes, il y revient ſans y penſer. Qu'eſt-ce en effet, que cette analyſe, ou ces avis qu'il nous donne ſur ces Harangues, ou les réflexions qu'il veut que nous y faſſions, ſinon des régles & des principes, que nous devons nous preſcrire dans la compoſition? Principes excellens ſans doute, & dignes de leur Auteur. Auſſi étoit-ce un homme de bon goût, qui avoit beaucoup de Litterature, un grand ſens, de belles connoiſſances, un jugement ſolide, un grand amour pour la veritable Eloquence, qu'il connoiſſoit parfaitement.

Il y a quelques mots ſurannez dans ſon Traité qui ont fait de la peine à Mr. De la Mothe le Vayer, mais cela n'a pû empêcher que d'ailleurs il n'en fit beaucoup de cas. " Si cet Ouvrage ſe „ pouvoit lire, dit-il, ſans quelques dic„ tions rudes & fâcheuſes, qui doute que „ ce bel écrit ne parût ſans comparaiſon „ plus agréable, meritant d'ailleurs beau„ coup de recommendation? Monſieur de Maucroix l'avoit lû, & l'eſtimoit fort, ſi on en juge par la maniere dont il rapporte ce qu'on y lit touchant les cita- *Conſid. ſur l'Eloq. p. 18. 19.* *Traduct. diverſ. p. 376.*

M. Du Vair.

tions fréquentes que Mr. le Préſident Briſſon introduiſit au Palais. Ajoûtons à ces deux ſuffrages celui de Mr. Baillet, qui en parle parmi les Traducteurs, & dont le jugement comprend celui de Sorel & celui de Mr. Huet *. Mr. Du Vair a fort peu traduit, dit Mr. Baillet, mais il s'eſt diſtingué de tous les autres par l'élévation & la dignité de ſon ſtyle, & on peut dire qu'après Malherbe, notre Langue n'avoit point alors de meilleur Ecrivain. Il a eu même quelque avantage ſur lui pour la traduction. Car, ſans ſe ſoucier des goûts différens de la Cour & du Peuple de ces temps-là, il s'eſt attaché à ſuivre religieuſement ſon Auteur, & à ſe reſſerrer dans ſes bornes, ſans ſe donner les libertez que Malherbe a priſes; Et cet aſſujettiſſement n'a rien de bas ni de forcé dans ſon ſtyle ".

Jug. des Sav. T. 2. Part. 3. p. 456. Ch. Sorel. Bibl. Fr. du progr. de la Lang. Fr. pag. 258. * De claris Interpr. l. 3. p. 186.

Quoique ces dernieres paroles de Mr. Baillet ſemblent ne regarder que les traductions de Mr. Du Vair, elles diſent néanmoins en même temps ce qu'on trouve auſſi dans ſon Traité de l'Eloquence, où il a fait entrer bien des choſes, comme j'ai dit, qu'il avoit puiſées dans les Anciens, & qu'il lui a fallu traduire, ſinon avec autant de ſcrupule qu'il en montre dans ſes verſions, du moins avec autant qu'il en faut pour conſerver des penſées dont on veut enrichir ſa Langue.

MEL-

MELCHIOR DE LA CERDA,

Jesuite, Auteur du Livre intitulé

CAMPI ELOQUENTIÆ 1618.

LEs champs de l'Eloquence du P. De la Cerda sont peu estimez. On les regarde comme une terre toute brute & qui n'a rien de bon. Ce ne sont, dit-on, que de mauvaises Descriptions, sans invention & sans ordre. De la Cerda. Morh. l. 6. p. 253. n. 26.

On fait le même jugement de la *nouvelle Rhétorique* du P. Pajot qui promet beaucoup, à ce qu'on dit, & ne donne rien, sinon des préceptes, tirez ou copiez de ceux qui l'ont précédé. En un mot, on appelle son Ouvrage *un misérable abregé*. On ne traite point autrement la petite Rhétorique de Farnabe, dans laquelle néanmoins on trouve quelque chose de bon, comme je le remarquerai ci-après en parlant de cet Auteur. Pajot. Ibid. p. 254. Farnabe.

SOARE,

De la Compagnie de Jesus.

UNe Rhétorique des plus commodes & des meilleures pour l'usage des Classes, qui peut même être utile à d'autres personnes qu'à des Ecoliers, c'est celle Soare.

Soare. celle du Pere Cyprien Soare. Elle eſt des plus commodes par ſa brieveté : & ſi on en ſouhaite plus qu'il n'en dit, il indique les ſources. Elle eſt auſſi des meilleures, non ſeulement parce qu'il a puiſé dans de bonnes ſources, mais parce qu'il y a puiſé avec jugement, & qu'il n'a gâté ce qu'il y a pris, ni par défaut de ſtyle, ni par mauvais tour d'eſprit, ni par mauvais caractére de cœur.

Ses principes ſont ceux des Maîtres les plus célébres, Ariſtote, Ciceron & Quintilien. Il prend les maximes de tous les trois, il emprunte juſques aux paroles des deux derniers. S'il s'aviſe de compoſer une Rhétorique après ces grands hommes, ce n'eſt pas qu'il ſe flatte de pouvoir mieux faire; c'eſt pour applanir à la jeuneſſe le chemin de l'Eloquence, qu'ils montrent dans leurs Livres aux perſonnes plus avancées. Quintilien paroît au P. Soare, trop long, trop obſcur, trop au deſſus de la portée des commençans, quoi qu'il trouve ſon Ouvrage écrit avec beaucoup d'exactitude, de jugement & d'habileté. Les Partitions de Ciceron ſont trop courtes, & les richeſſes de l'Eloquence y ſont trop reſſerrées. Il eſt vrai que les Dialogues de l'Orateur ſont plus longs, mais cette forme de Dialogue embaraſſe autant un jeune homme, qu'elle donne de plaiſir à ceux qui ont l'eſprit fait. A l'égard des Livres *de l'Invention*, Ciceron lui-même reconnoît qu'ils ſont imparfaits. Ils ne contiennent point les lumieres qu'Ariſto-

Soar. Epiſt. ad Lect.

te

te nous a laissées sur l'Invention; il n'y est rien dit non plus touchant l'Elocution. Dans les Livres à Herennius il y a beaucoup de choses contraires aux préceptes de Quintilien & de Ciceron. Enfin dans le Brutus ou l'Orateur, Ciceron parlant à son ami déjà instruit de ces matieres, passe legerement sur bien des points très-importans. Tout cela faisoit desirer une Rhétorique qui contînt les principes de ces grands Maîtres, conçûs même en leurs propres termes, autant que faire se pourroit. Le Pere Soare se chargea de cet Ouvrage; & on peut dire qu'il y a réussi. Soare.

On trouve d'abord dans cet Auteur un grand principe, que *l'Eloquence & la raison ne sont, à le bien prendre, qu'une seule & même chose*; ou du moins, que *l'Eloquence est toute fondée sur la raison, que c'est une des productions de la raison, & qu'elle contribue le plus à sa gloire.* On y trouve ensuite tout ce qu'on peut raisonnablement souhaiter de savoir, sur la nature, l'emploi, l'objet, la fin, les parties de la Rhétorique, sur les moyens de devenir éloquent, sur les devoirs de l'Orateur, sur les espéces des preuves, sur la maniere de les trouver, sur l'usage qu'il faut faire, dans l'amplification, des sources qui fournissent les preuves. Il y a de forts bons avis sur les différentes espéces de causes, particulierement sur le genre Démonstratif & sur les Déliberations. A la verité il ne distingue point assez l'abondance Soar. in Procem.

de

Soare. de l'Orateur, de ce qu'on doit proprement appeller l'Amplification; il ne marque pas assez non plus le temps & le lieu de l'amplification; enfin il ne la distingue pas assez des passions. Je crois pourtant qu'un Maître habile y peut aisément suppléer de vive voix en enseignant sa Rhétorique. Il n'y auroit qu'à faire observer que l'Orateur est abondant, lorsqu'il met bien sa matiere en son jour, de telle sorte qu'il ne manque de variété ni dans ses pensées ni dans ses expressions: mais qu'il amplifie proprement, lorsqu'ayant bien prouvé le fait, il en découvre l'importance, soit qu'il ne fasse que répéter ou inculquer les mêmes choses d'une maniere plus forte & plus noble, soit qu'il en dise de nouvelles, qui montrent ou l'avantage de sa cause, ou la richesse de son sujet. A quoi l'on doit ajoûter, qu'encore qu'on excite quelquefois les passions par l'amplification; autre chose néanmoins est de les exciter, autre chose est d'amplifier, & que l'un peut aller sans l'autre.

Tout ce que j'ai dit ne regarde que le premier Livre de la Rhétorique dont est question, l'Auteur ne se dément point dans le second. On y trouve sur toutes les Parties du discours & sur la disposition, sur toutes les espéces de preuves & sur la maniere de les traiter, la même solidité, la même justesse, le même style & la même brieveté. Les préceptes y sont par tout établis sur des exemples, mais l'Auteur les indique plus souvent qu'il

qu'il ne les rapporte, afin d'éviter une longueur ennuyeuse. Soare.

Dans le troisiéme Livre il s'étend davantage sur les ornemens du discours, & il les fait dépendre des figures de pensées, des figures de mots & des tropes. Il dit le nom latin de chaque figure; il met le nom grec à la marge, il en donne la définition & il en rapporte des exemples : le tout aussi brievement qu'il est possible. C'est de quoi contenter également & ceux qui croyent que cette connoissance sert autant à rendre le discours figuré, que le discours figuré sert lui-même à persuader; & ceux qui tiennent que ces noms, ces définitions & ces exemples sont la Partie la moins nécessaire de la Rhétorique, après celle qui traite des Lieux. Je suis de l'avis de ces derniers, & l'Auteur judicieux dont je parle, en est aussi; puisqu'il nous assure que tout ce qu'on dit des tropes & des figures, est bas & petit; d'où il conclut qu'il ne faut pas s'étonner si sur les noms & les idées ou le nombre de toutes ces choses, les Auteurs très-souvent ne conviennent ni avec les autres, ni avec eux-mêmes. Il croit de plus qu'il est impossible que l'on convienne jamais bien sur ce point. Soar. in Procem.

Le Pere Soare finit son troisiéme Livre par une explication de l'harmonie & de la cadence du discours, & par conséquent de l'arrangement des mots, des Periodes & de leurs parties, il montre l'usage & les défauts de toutes ces choses. On peut

Soare. peut juger aiſément qu'il explique toute cette matiere avec le même ſuccès qu'il a traité les autres, puiſqu'il ſuit toûjours les mêmes guides ſans les perdre jamais de vûë, ſoit pour la penſée, ſoit pour l'expreſſion. Je ſuis ſurpris qu'un homme d'auſſi bon goût ait cru pouvoir donner des régles touchant la Memoire, & qu'il n'ait pas ſenti avec tant d'habiles gens, qu'elle ne dépend que de la Nature & de l'exercice. Cela n'empêche point que je ne faſſe plus de cas de ſon Ouvrage, tout petit qu'il eſt, que de celui du Pere Cauſſin, perſuadé qu'il n'y a rien que de bon à apprendre; au lieu que dans l'autre il y a bien du mauvais.

Je dois ajoûter avant que de finir cet article, qu'encore qu'il n'y eût rien de trop dans la Rhétorique du Pere Soare, cet Auteur n'a pas laiſſé de la reduire en tables, & qu'on les trouve à la fin de ſon Ouvrage. Pour dire en un mot ce qui m'en paroît, je croirois que c'eſt avec raiſon qu'il dit dans le titre, que c'eſt un abregé parfait ou complet de toute la Rhétorique, s'il y avoit parlé un peu plus des paſſions & des mœurs à l'exemple d'Ariſtote. C'eſt un point qui manque auſſi à ſa Rhétorique, comme je l'ai déjà inſinué. A cela près je ne m'étonne point ſi cet Ouvrage a eu tant de vogue dans les Colléges. Il vaut mieux donner un bon Ouvrage d'un autre, que d'en donner ſoi-même un mauvais.

L'Edition que j'ai vûë eſt de 1626. Mais le Libraire fait entendre qu'il y en avoit eu beaucoup d'autres.

LE

LE PERE CRESOL JESUITE.

COmme c'eſt par le P. Creſol, que Mr. Morhof commence à parler des Auteurs Jeſuites qui ont écrit de la Rhétorique, cela lui donne occaſion de rendre à la Societé un témoignage auſſi glorieux que veritable. Il dit qu'elle ne s'eſt pas moins ſignalée par des Traitez ſur cette matiere, que par des Ecrits ſur les autres Arts & ſur toutes ſortes de Science; & qu'elle a rendu, dans toutes, de grands ſervices au Public. De cet éloge général il vient à l'Ecrivain dont eſt queſtion, & il trouve qu'on ne ſauroit aſſez loüer ſon Livre, intitulé *le Théatre des Rhéteurs*. C'eſt ainſi que je crois devoir traduire *Theatrum Rhetoricum*; puisque ce n'eſt, ni un Recueil, ni un étalage de préceptes, comme quelqu'un pourroit ſe l'imaginer, mais en quelque façon une Scéne, ſur laquelle l'Auteur expoſe à nos yeux les mœurs & les manieres des Rhéteurs. En un mot c'eſt un Ouvrage *in-douze*, & diviſé en cinq Livres. Le premier traite des Sophiſtes en général & de leur art, de leur ancienneté, de leur origine, de leurs progrès, de leur merite, de leurs découvertes, des honneurs qu'on leur rendit, & du mépris où ils tombérent. Le ſecond parle d'une eſpece de Sophiſtes

Creſol.

Morhof. T. 2. l. 6. p. 247. n. 17.

Morhof. ibid.

Cresol. tes qui se paroient du nom de Philosophe, & dont le merite consistoit dans la subtilité de la dispute, dans laquelle ils se plaisoient à embarrasser les gens. Le troisiéme parle de ceux qui furent les premiers Maîtres d'Eloquence, & il les divise en deux espéces: les uns, qui font la matiere de ce troisiéme livre, faisoient souvent & prononçoient des discours d'apparat; & le Pere Cresol a soin de dire quels étoient leurs habits, leurs gestes, leur style, enfin les applaudissemens qu'on leur donnoit. Les autres, dont il traite dans son quatriéme livre, donnoient les préceptes de l'Art. L'Auteur, à cette occasion, parle des pensions qu'on leur faisoit, de leurs chaires, & de leurs exercices. Le cinquiéme livre s'étend sur le caractére de leur esprit & de leurs mœurs, qui les ont décriez. On peut aisément juger que cet Ouvrage est curieux & rempli d'érudition. Le P. Cresol y explique ou corrige un nombre infini de passages, qu'il rapporte de différens Auteurs. Au reste, c'est de lui-même que je tiens le précis que je viens de donner. Il l'a mis à la tête de son Ouvrage. Je pourrois en rapporter des particularitez curieuses sur tous les articles qu'il se propose de traiter: mais ce seroit m'écarter de mon sujet.

Le même Pere a composé un autre Livre, qui a pour titre, *Les vacances*, (1) dans

(1) Vacationes Autumnales sive de perfectâ Oratoris actione, &c.

dans lequel il explique tout ce qui se peut dire sur le Geste & sur la Prononciation Oratoire. C'est un Ouvrage *in* 4. assez long. On y trouve de l'abondance, de la varieté, du savoir, enfin tout l'Art de la Déclamation, au jugement de Mr. Morhof. Cresol.

L'Auteur fait profession d'avoir tiré ses préceptes des meilleurs Maîtres, ce qui lui fait croire que *son Ouvrage est très-utile pour tous ceux qui aspirent à la gloire de l'Eloquence ou sacrée ou profane.* D'autres trouveront tout au plus, que la lecture de cet Ouvrage peut amuser; ou que si elle a quelque chose d'utile, c'est qu'elle peut exciter à cultiver l'action: mais que toutes les régles qu'on en donne par écrit, ne peuvent servir de rien. Pour s'y perfectionner, il faut déclamer devant des gens qui nous redressent, ou écouter les Orateurs qui déclament bien, & les imiter. C'est le sentiment des plus grands Maîtres. Aristote entr'autres, a regardé la déclamation comme le propre fait, non des Maîtres de Rhétorique, mais de ceux qui paroissent & parlent sur le Théatre. J'ajoûte que cet Ouvrage étant divisé en trois livres; il n'est parlé dans le premier, que de choses tout à fait étrangéres à la Déclamation, & que dans le second même, & dans le troisiéme, les digressions sont si fréquentes & si longues, qu'elles étouffent tous les préceptes que l'Auteur y donne sur l'action. Il a senti lui-même qu'on pourroit y trouver à redire, mais il

Morhof. T. 2. l. 6. p. 247. n. 17.

Vacat aut. in ipso libri frontisp.

De vacationib. de Rusticatione, &c.

Cresol. il a mieux aimé se mettre dans la nécessité d'en faire quelques excuses (1), que de se priver du plaisir de mettre par écrit ce qu'il savoit. *Il consent*, dit-il, *qu'on rejette son Ouvrage, si on peut en faire un meilleur.* Mais il se peut faire qu'il soit difficile, & même impossible, de rien produire de meilleur sur ce sujet, sans que son Ouvrage soit pour cela aussi bon qu'il devroit être. La matiere peut-être, est telle de sa nature, qu'on ne peut la traiter un peu au long, sans faire un Ouvrage où il y ait beaucoup à reprendre.

On trouve dans cet *in-quarto*, à la fin & hors d'œuvre, quatre Panégyriques faits & prononcez par l'Auteur; & ces Panégyriques sont en même temps des Remercimens au Roi Louis XIII. à Messieurs du Conseil, au Clergé, & à la Noblesse de France, pour le rétablissement du Collége *de Clermont*, aujourd'hui appellé *de Louis le Grand.* Ces Discours pourront donner place au Pere Cresol parmi les Orateurs. Je me contente maintenant d'observer que l'Exorde du troisiéme adressé au Clergé, est tiré de ce mot fameux de Cynée, Ambassadeur de Pyrrhus, qui ayant vû le Senat Romain, rapporta à son Maître *qu'il avoit vu une Assemblée de Rois.* Quelqu'un

1 Culpam deprecari, quam eâ carere maluit. *Pensée de Caton rapportée par Aulu Gelle. l.* 11. *c.* 8.

2 Patrum Societatis Jesu politissimus Ludovicus Cre-

qu'un a depuis employé la même pensée dans une occasion pareille à celle où le Pere Cresol s'en est servi. Cresol. C'est le P. la Baune, dans un Eloge du Parlement de Paris.

N'oublions pas d'observer que Paréus en un endroit de ses Notes sur Quintilien, appelle le Pere Cresol, *l'Auteur le plus poli de toute la Societé des Jésuites* (2); & que dans un autre, il l'appelle le plus grand interpréte de Quintilien (3).

PAUL BENI, Paul Beni,

Mort en 1625.

PAul Beni, qui enseigna la Rhétorique à Padouë, environ l'espace de vingt-six ans, fut un des plus féconds Ecrivains de son siécle. Il étoit Grec de nation, comme on l'a reconnu depuis peu; & il n'étoit point né à Eugubio dans le Duché d'Urbin, comme quantité de gens l'assuroient, & comme il le fait entendre lui-même, dans le titre de quelques-uns de ses Ouvrages, & dans l'Inscription qu'il souhaita que l'on mît sur son tombeau. Il étoit de Candie, mais il étoit encore jeune lorsqu'il vint en Italie. Il vécut long tems chez les Jesuites, & il quitta leur Societé, à cause Dict. de Mr. Bayle, art. de Paul Beni.

Cresolius. *Daniel Parens in Quintil. Edit. Franc. f. p. 642.*

3 Fabii optimus maximus illustrator Ludovicus Cresolius. *Vacation. Autumn.* l. 2. c. 3. Sect. 11. *Parens ad calcem notarum p. 698*

Paul Beni. se qu'ils ne voulurent point lui permettre de publier un Commentaire sur le Festin de Platon. L'obscenité de la matiere lui en fit refuser la permission. Sa réputation porta le Senat de Venise à le choisir pour successeur de Riccobon, dans la chaire d'Eloquence. Cependant Mr. Bayle, Ibid. qu'en peut-on croire, lorsqu'on nous assure qu'il remplit mal ce poste, & qu'il trompa malheureusement les esperances qu'on avoit euës de lui? On ajoûte qu'il dégoûtoit ses Auditeurs par un long verbiage, vuide de choses, qu'il débitoit fort languissamment (1). Ce qui joint encore à d'autres raisons & à la maniere agréable dont Vincent Cantarini son Collégue savoit étaler sa Science, fit tellement deserter ses Ecoliers, qu'aux termes du Critique dont je viens de rapporter quelques paroles; *il n'y avoit pas quelquefois dans son Ecole autant de gens qu'il en faut pour la signature d'un contract.*

Imper. Ibid.

Mr. Bayle, Ibid. Mais ce qui doit rétablir l'idée avantageuse de ses Ouvrages, c'est que rien ne le découragea d'étudier, & qu'il ne cessa d'exercer sa plume, & de faire des Livres. On s'en peut aisément convaincre par le grand nombre qu'il en a donné au Public, où l'on ne sauroit nier qu'il n'y ait de la lecture, de l'érudition & du génie. Il soûtint lui seul glorieusement la querelle contre l'Academie de la

1 Oderant autem universi morbosas quasdam animi

la Crusca & contre son Dictionnaire; ce qui le rendit très-formidable à bien des Auteurs. Car on prétend qu'il remporta la victoire sur toute cette Academie, non seulement dans ce combat contre son Dictionnaire, mais aussi dans celui qu'il entreprit encore pour la défense du Tasse. Paul Beni.

L'Ouvrage qui le met au rang des Rhéteurs, est regardé par quelques-uns comme un Commentaire sur la Rhétorique d'Aristote, & il est vrai que c'en est un: mais il y a dans ce Commentaire des Dissertations sur la Rhétorique, au nombre de cent dix, répanduës dans le corps de l'Ouvrage; il y en a d'autres ensuite au nombre de cinq, suivies des maximes de Platon sur la Rhétorique dans Phédre & dans Gorgias; lesquelles il met en parallele avec la doctrine d'Aristote sur ce point; & cela le fait regarder comme un des Maîtres d'Eloquence, parce qu'il explique les préceptes des Anciens sur cet Art. *Dict. de Moreri, art. de Beni. Moreri ibid.*

Ce qu'il y a de vrai, à mon sens, c'est que son Ouvrage est d'un grand travail, d'une grande érudition, & d'un grand raisonnement. Il contient bien des recherches, & l'Auteur n'y laisse aucune difficulté sur la Rhétorique d'Aristote, sans l'expliquer, soit qu'elle vienne du texte, ou du fond des choses. Tout cela ne sauroit être que fort utile à des gens

mi angustias, quibus ipse indolis haud ita liberalis reserebat indicia. *Imperial. in Musc. hist. p. 160.*

Paul Beni. gens qui voudroient être en état de répondre sur la Rhétorique, comme on se met en état de répondre sur la Philosophie ; Mais pour devenir éloquent, il n'est pas necessaire d'approfondir si fort les choses. Il faut s'instruire des préceptes, il en faut connoître la bonté par goût & par sentiment, mais il faut courir à l'usage, qui vaut mieux que les préceptes, & qui fortifie le goût ; au lieu que trop de spéculation ne fait que mettre l'esprit hors d'état d'aller au but, surtout quand un Auteur qui débite le fruit de ses méditations sur cet Art, est aussi long & aussi diffus qu'est Paul Beni.

Il est inutile de rien rapporter de tout ce qui est répandu dans le Commentaire de cet Auteur ; c'est la doctrine d'Aristote. A l'égard des cinq Dissertations qui sont hors de l'Ouvrage, la premiere qui est assez longue, roule sur la question *s'il est permis à un honnête homme d'exciter les Passions*, & il n'hésite pas à prendre l'affirmative. Dans la seconde, il examine *si l'Orateur se rend recommendable par sa vie passée, ou par ses mœurs exprimées dans le discours.* Il a raison de dire que l'un & l'autre y contribuë ; mais il n'appartient qu'à la Morale de regler la vie de l'Orateur. Il cherche dans la troisiéme, *laquelle des trois manieres de persuader est la plus glorieuse, si c'est de persuader par les mœurs, ou par les raisonnemens, ou bien par les Passions.* Elles ont chacune leur merite, le raisonnement fait le corps du discours,

les

les mœurs en font comme le coloris, & les Passions en font la force. La quatriéme résout les difficultez que souffre le commencement de la Rhétorique d'Aristote. La cinquiéme contient divers préceptes de Platon sur la Rhétorique. Tout cela est suivi d'un petit Traité qu'il a intitulé *la Rhétorique de Platon.* Paul Beni

Les maximes qu'il croit avoir trouvées dans ce Philosophe, & qu'il dit avoir recueillies avec bien de la peine, sont, que l'Orateur doit être homme de bien, qu'il doit être en état de trouver sur un sujet, tout ce qui se peut dire de plausible, qu'il doit orner son discours, y mettre de l'ordre, éviter de donner dans le faux, ne point employer de vaines subtilitez ou de sophismes; ne peut point flatter le peuple dans ses erreurs, ou dans ses passions, mais lui proposer toujours la vertu & la verité. Paul Beni ajoûte que cette *VERITE'* dont Platon recommande tant la connoissance à l'Orateur, n'est point une verité métaphysique, mais une verité d'usage, qui consiste ou dans les faits, ou dans les raisons qui les établissent, ou dans les régles qui nous prescrivent nos devoirs; & que quand ce Philosophe dit que *l'Orateur parle de tout*, cela doit s'entendre de la vie & des actions des hommes, ou de ce qui peut y avoir rapport, mais non pas des matieres abstraites & métaphysiques.

Une observation que Paul Beni fait encore, est, que *la Rhétorique*, selon Platon, *doit se définir l'art de tourner les*

Paul Beni. *cœurs par le discours sur toutes sortes de sujets grands ou petits.* Tant les Passions sont nécessaires dans l'Eloquence! Il remarque aussi que ce Philosophe exige dans l'Orateur *l'Invention*, la *Disposition*, *l'Elocution*; qu'il veut qu'un discours ait toutes les parties qui lui sont necessaires, & qu'il soit enrichi de figures & de tous les ornemens convenables, de quoi Platon donne lui-même l'exemple, jusqu'à se servir des figures de diction qu'il blâme dans Gorgias. Il y a bien plus; car ce que ce Philosophe ne veut point permettre à l'Orateur, il se le permet à lui-même. Il use de Sophismes, pour combattre Gorgias, il en use presque par tout, selon Paul Beni, pour prouver les plus belles choses. Un de ces sophismes est celui dans lequel Platon compare l'Orateur à un homme qui n'ayant point d'idée du Cheval, & sachant néanmoins qu'il est d'un grand usage à la guerre, présenteroit un autre animal à un homme d'armée, qui comme lui, n'auroit pareillement aucune idée du Cheval; & par de belles raisons lui persuaderoit de se servir de l'animal qu'il lui presente. Paul Beni remarque le défaut de la comparaison; il consiste en ce qu'on ne dit point que *l'Orateur doive présenter le mauvais pour le bon*, mais qu'*il presente le bon & qu'il le prouve par où il peut*, sans qu'on puisse dire que ses raisons sont mauvaises, lorsqu'il persuade; parce qu'il faut juger de ses raisons, non par elles-mêmes, mais par l'effet qu'elles produisent dans l'esprit.

l'esprit de ses auditeurs. Cet Auteur pouvoit ajoûter, que dans les cas où la verité est inconnue à l'Orateur, alors il tâche de la découvrir par les moyens les plus convenables aux matieres qu'il traite, à l'exemple des Philosophes, qui cherchent de la même maniere la verité dans les matieres de spéculation; que c'est ainsi qu'on cherche un homme qu'on ne connoit pas, par les indices qu'on nous a donnez; & qu'on parviendroit de même à reconnoître le Cheval, la premiere fois que nous le verrions, si on nous en avoit fait le caractere; comme la nature, l'étude & l'usage nous ont fourni le caractere des veritez que l'Orateur, ou le Philosophe, veulent découvrir. En un mot que la verité n'est pas plus incompréhensible pour l'Orateur que pour le Philosophe. Paul Beni.

Après avoir ramassé, expliqué & prouvé les maximes qui se trouvent répanduës dans Platon, Paul Beni fait un parallele de la doctrine de ce Philosophe sur l'Art Oratoire, avec celle d'Aristote. Ils conviennent que l'Eloquence dépend surtout du génie, mais qu'il faut aider la nature, non seulement par l'exercice, ce qui ne feroit qu'une routine, mais par des régles & par la connoissance des choses dont l'Orateur doit parler. C'est par cette connoissance que l'Orateur sait ce qu'il dit, comme par le moyen des régles, il sait qu'il le dit bien. Ils conviennent aussi en ce que l'un & l'autre regarde la Rhétorique comme un Art,

Paul Beni. quoiqu'ils l'appellent auſſi une Science, un talent, ou une faculté. Que ſi Ariſtote y trouve de l'affinité avec la Dialectique, Platon qui ſemble être d'un autre avis, ne penſe au fond que la même choſe, dès qu'il convient que l'Orateur doit être en état de réfuter ſon adverſaire. Il eſt certain que ces Philoſophes avouent tous deux que la fin de l'Eloquence eſt de perſuader; & ſi Platon demande qu'elle perſuade par des raiſons vrayes, il n'exclut pourtant pas les vrai-ſemblables, pourvû que ce ne ſoient pas de vaines ſubtilitez: comme Ariſtote qui demande des raiſons vrai-ſemblables, n'exclut pas les raiſons démonſtratives, pourvû qu'elles ſoient à la portée du peuple. Il faut pourtant convenir qu'Ariſtote va plus loin: puiſqu'il croit que l'Orateur peut ſe ſervir de raiſons fauſſes, pour perſuader ce qui eſt bon; & qu'un homme ne ceſſe point d'être Orateur, lorſque par abus il perſuade le mal; quoique cet abus ſoit fort criminel. Ces deux Auteurs s'accordent encore ſur les ſujets que l'Orateur doit traiter, & ils les bornent aux matieres qui n'appartiennent ni aux Arts ni aux Sciences. Ils demandent également les paſſions dans le Diſcours; mais par des raiſons differentes. Platon les demande, parce qu'il croit que ſans cela l'Orateur ne peut parler avec dignité; & Ariſtote, parce qu'il croit qu'on ne peut autrement venir à bout de la méchanceté des hommes. En un mot Paul Beni prétend qu'Ariſtote marche par tout

tout sur les pas de Platon, quoique pour se distinguer, il étende, il explique, il change ou réfute sa doctrine. Paul Beni,

Paul Beni prétend aussi qu'il manque quelque chose à la doctrine d'Aristote, sur les mœurs, sur l'amplification & sur les passions. Mais ce sont des difficultez ausquelles je ne crois pas devoir m'arrêter, après ce que j'ai dit ou rapporté touchant la Rhétorique de ce Philosophe. Je finis donc cet article par une remarque de notre Auteur, qui trouvant de la difference entre les lieux communs traitez, ou dans la Rhétorique d'Aristote, ou dans les Topiques de Ciceron, & ceux qui sont traitez dans les Topiques du Philosophe; dit que cela vient de ce que ce Philosophe dans sa Rhétorique, & Ciceron dans ses Topiques, n'ont parlé que des lieux dialectiques qui ont rapport à l'Art Oratoire.

FRANCOIS BACON,

Grand Chancelier d'Angleterre, sous le Roi Jaques I; né l'an 1560. mort l'an 1626.

„ LE Chancelier Bacon a été un des plus grands Esprits de son siécle, „ & l'un de ceux qui connurent le plus „ doctement l'imperfection où étoit la „ Philosophie. Il travailla fortement aux „ moyens d'y remedier, & il forma de Bacon.

Bacon, très-beaux plans de réformation. Le Lecteur peut voir sur cela, ce que Mr. Baillet en a dit dans le premier Tome de la Vie de Mr. Descartes, & ce que Gassendi a dit en particulier de la Logique de Bacon. Le Public reçut favorablement ses Ouvrages. On en fit une Edition complette à Francfort, *in-folio*, l'an 1665. Le Journal des Savans n'en parla pas sans donner beaucoup d'éloges à cet illustre Chancelier. Le Traité du Progrès des Sciences (1), qui fut r'imprimé à Paris l'an 1624. est une des meilleures productions de l'Auteur. Ses Oeuvres morales & politiques, traduites en François par Baudoin, eurent un si bon debit, qu'il fallut en faire plusieurs Editions. Sa Vie de Henri VII. Roi d'Angleterre, est fort estimée. A force de travailler pour la République des Lettres, Bacon négligea tellement ses affaires domestiques, ou se plongea en tant de dépenses, qu'il mourut fort pauvre. On met la fin de sa vie au neuviéme jour d'Avril 1626. Il vêcut 66 ans.

1. Mars 1666. voy. Nouv. de la Rép. des Let. Juin 1684.

Voy. dans Pope Blount pag. 635. le jugement qu'en ont fait Conringius, Boeclerus, &c. on voit là même, d'autres jugemens à la gloire de Bacon.

C'est dans son Traité du Progrès des Sciences, qu'il a parlé de la Rhétorique; Traité dont Costar écrit à Voiture en ces termes : *J'ai lû depuis quelques mois le Livre que le Chancelier Bacon a fait du progrès des Sciences, où j'ai trouvé beaucoup de choses admirables.* Il en rapporte ensuite quelques-unes, & fait voir, par

Bayle dans son Dict. T. 3. p. 447. Entret. de Voit. & de Cost. p. 173. Edit de Paris. 1654.

1 De augmentis scientiarum.

par ce choix-là, son bon goût. Car ce sont toutes belles & grandes pensées. On ajoûte que les Oeuvres de Bacon étoient un des Livres que Costar manioit le plus, & qu'il en tiroit le fond ou la base de ses recueils; c'est-à-dire qu'ayant trouvé dans les écrits de Bacon, quelque pensée qui lui plaisoit, il l'écrivoit sur une feuille, & quand il rencontroit dans d'autres Livres quelque chose qui se rapportoit à cela, il l'ajoûtoit à cette feuille, après quoi il ne manquoit pas de repertoire, ni de lieux communs. Bacon.

Ainsi parle de Bacon Mr. Bayle dans son Dictionnaire: mais qu'a fait ce Savant Chancelier touchant la Rhétorique? Je viens de dire que c'est dans son Traité *du progrès des Sciences*, qu'il parle de cet Art; c'est là qu'il fait sur cet article, ce qu'il fait sur tous les autres: il examine l'état où se trouvent toutes les connoissances des hommes, & ce qui leur manque encore pour arriver à la perfection.

Il apprétie d'abord l'Eloquence ce qu'elle vaut, en la mettant au dessous de la sagesse: & il fait concevoir la distance de l'une à l'autre par la réponse de Dieu à Moyse, lorsque ce grand Prophète s'excusoit d'aller vers Pharaon, parce qu'il n'avoit pas le talent de la parole: *Aaron*, dit Dieu, *sera votre Orateur*; *& vous, vous serez son Dieu.* Une chose néanmoins, ajoûte Bacon, relève dans l'usage, le merite de l'Eloquence au dessus de la sagesse; c'est la parole de Salomon,

Bacon. *Que le sage passera pour sage, mais que l'homme éloquent viendra à bout de plus grandes choses.*

A l'égard de l'état où se trouve aujourd'hui l'Art Oratoire, que peut-on concevoir de plus glorieux soit pour Aristote, soit pour Ciceron, que ce qu'en dit notre illustre Auteur: *Que ces deux grands hommes se sont surpassez eux-mêmes dans leurs Livres de Rhétorique, le premier par cette noble émulation qui le porta à mieux traiter ce bel Art, que ne faisoient les Maitres les plus habiles de son temps; & l'Orateur Romain, par cette ardeur infatigable qu'il eut d'exceller, non seulement dans la connoissance des régles, mais dans l'usage qu'il en fit pendant si long-temps.* Aussi les beaux exemples d'Éloquence que ce dernier nous a laissez dans ses Harangues, ainsi que Démosthéne dans les siennes, joints à la justesse & à l'exactitude des régles, ont conduit sans doute, & pour ainsi dire, à pas redoublez, cet Art difficile à sa perfection. De sorte qu'il n'y manque plus rien, ni quant à la Théorie, ni quant à la pratique, quoiqu'il lui manque quelques secours, selon notre Auteur, qu'on peut encore y ajoûter. Quels sont-ils? Ce sont *de bons répertoires* des choses, des principes, & des pensées dont l'Orateur peut avoir besoin en toute occasion. Ce qu'Aristote en a fourni dans sa Rhétorique, paroît défectueux à Bacon par trois raisons: La premiere est, qu'Aristote, qui nous paroît long sur cet article,

ticle, n'en dit pourtant pas encore assez : Bacon.
La seconde est, qu'en donnant des maximes assez convenables à l'Orateur, il n'a pas donné la maniere de les réfuter, comme cela est nécessaire; & la troisiéme, qu'il n'a pas vû lui-même tout l'usage qu'on en peut faire, puisqu'il ne les a crû propres, qu'à prouver; au lieu que tournées de certaine façon, elles servent aussi à émouvoir.

A l'égard de la premiere raison, on peut dire qu'il n'y a point d'autre *répertoire*, que le bon esprit, fécond par lui-même, en pensées, en imaginations, en mouvemens, pourvû qu'on le cultive, & par la composition & par la lecture; & que, dans l'une & dans l'autre, on fasse beaucoup de réflexions; Ce qui n'empêche pas qu'un homme n'ait aussi de bons recueils, mais c'est lui-même qui les doit composer, selon ses vûës.

A l'égard de la seconde, Aristote y a pourvû suffisamment, soit en faisant considérer par-tout la Rhétorique, comme l'Art du *Pour* & du *Contre*, soit en donnant la maniere de résoudre les argumens de l'Adversaire; soit enfin en expliquant toute cette matiere dans ses Topiques. Et on peut dire que les échantillons que Bacon donne de ce qu'il souhaite encore dans la Rhétorique sur cet article, ne sont après tout que des exemples de Lieux communs, traitez problématiquement. Ils sont bons, & ils peuvent donner des vûës, mais enfin le soin de traiter souvent le *Pour* & le *Contre* sur différentes

Bacon. matieres avec les autres secours, y supplée parfaitement. Je crois la même chose des maximes dont il avoit fait un recueil étant jeune, pour & contre les témoins, pour les paroles ou pour le sens de la Loi, pour & contre la noblesse, ou autres choses semblables. On peut voir, si l'on veut, ce qu'il en dit, pour se faire une idée de ce qu'on doit recueillir, & de la maniere de le faire.

Enfin, à l'égard des *mouvemens* ou des *passions*, on a pû voir dans tout le cours de cet Ouvrage, que les habiles conviennent qu'Aristote n'a rien ignoré de ce qui contribuë à les exciter. De sorte que le Chancelier Bacon auroit dû reconnoître sans restriction, qu'on a des Traitez parfaits de Rhétorique, comme on a des exemples de grands Orateurs qui en ont admirablement profité, mais que pour atteindre à la gloire qu'ils se sont acquise, il faut avoir comme eux & du génie & de l'application.

Ajoûtons que cet illustre Auteur reconnoît l'utilité de la Rhétorique, & qu'en avoüant la justice des reproches que Platon faisoit aux Orateurs ou aux Maîtres de son siécle : il ne convient pourtant pas que l'Art merite les reproches que ce Philosophe semble lui faire, *d'être semblable à l'art des Cuisiniers, qui gâte*

1 A Thucydide optimè notatum est tale quippiam solitum fuisse objici Cleoni ; quòd cum semper deteriorem partem tueretur, in hoc multus esset, ut eloquen-

gâte le goût naturel des mets les plus sains, & qui déguise ou rend agréable les plus nuisibles. Il avouë que l'Art Oratoire parle à l'imagination; il avouë qu'on en abuse pour déguiser la verité, ou pour persuader le mal; il avouë enfin, qu'il remuë les passions. Mais il soûtient que l'imagination & les mouvemens sont d'un grand usage pour la Morale; que l'abus qu'on fait d'une chose ne la rend pas mauvaise d'elle-même; qu'il n'est point également aisé à l'Orateur d'orner la mauvaise & la bonne cause. Celle-ci, ainsi que nous l'avons dit après Aristote, est toujours plus facile à défendre; & c'est pour cela, comme le remarque Bacon dans Thucydide (1), c'est pour cela, dis-je, que personne ne crie plus contre l'Eloquence que ceux qui entreprennent de défendre de mauvaises causes, pour rendre inutiles dans leurs Adversaires, des avantages qu'ils n'ont pas eux-mêmes, ou plutôt, que leur propre cause ne leur fournit pas. Bacon.

Le Lecteur s'apperçoit sans doute, que ce sont moins des préceptes que je rapporte de Bacon, que des témoignages de ce qu'il a pensé de trois grands Maîtres, dont j'ai parlé dans mon premier volume, Platon, Aristote & Ciceron. J'aurois pu sans difficulté rapporter ces témoigna-

eloquentiam carperet: cùm sciret, de rebus sordidis & indignis non posse quempiam pulchrè loqui: at de rebus honestis facillimè. *Bac. de aug. scient.* l. 6. c. 3. p. 448. Edit. Lugd. Batav. *in-douze*, 1645.

Bacon. moignages, en parlant de ces Maîtres célébres ; mais outre que leurs articles étoient déja assez longs, j'ai crû que personne ne trouveroit à redire, que j'aye voulu donner une place distinguée à un Chancelier aussi illustre que Bacon.

TABLEAU
DE L'ELOQUENCE FRANCOISE,

Par le R. P. CHARLES DE S. PAUL, Abbé & Supérieur Général de la Congregation de Notre-Dame de Feuillans.

1632.

Le P. de S. Paul. LE Livre dont j'entreprens de parler ici, est imprimé à Paris avec Privilége, & néanmoins sans nom d'Imprimeur, ce qui me paroît surprenant. Quelle que puisse être la cause de cette omission, je ne ferai pas un long article de cet Ouvrage. On verra l'idée que j'en pourrois donner, par celle que je donnerai ci après, de deux Traitez de Mr. de la Mothe le Vayer. Ils sont tous postérieurs à celui-ci, mais ils sont venus les premiers à ma connoissance, & la ressemblance des principes ne manqueroit pas de me jetter dans des redites importunes, si je faisois sur celui-ci ce que je me reserve à faire sur les autres.

Sans entrer donc dans un détail plus parti-

particulier, il suffit de dire que cet Ouvrage consiste en dix Lettres, & c'est une forme qui lui est particuliere. La premiere n'est, comme dit l'Auteur, *qu'un Argument des autres*, c'est-à-dire, une explication succincte de ce qui doit faire le sujet & la division de tout l'Ouvrage. Elle contient par conséquent une énumération des qualitez nécessaires à la perfection d'un Discours. Ces qualitez au nombre de huit, sont expliquées avec plus d'étenduë dans les huit Lettres suivantes. L'on commence d'abord par marquer les conditions que doivent avoir les termes dont le Discours est composé. Cela regarde le choix des mots, & fait la matiere de la seconde Lettre. Dans la troisiéme on parle de la Période, & de la maniere de la tourner. Dans la quatriéme il s'agit du style. La cinquiéme traite des parties du Discours. Les pensées ou les choses qui doivent en faire comme l'ame, sont la matiere de la sixiéme. On nous apprend dans la septiéme, la maniere d'amplifier, ou un Discours en général, ou une pensée particuliere, & d'étendre la proposition, qui fait l'objet de l'Orateur, dans la matiere qu'il traite. On nous fournit dans la huitiéme, l'idée des ornemens & des figures du Discours. La neuviéme donne la maniere de l'animer, & c'est l'art d'exciter ou de calmer les passions. Enfin, la dixiéme qui est la derniere, enseigne par quels moyens on peut parvenir à donner à un Ouvrage toute la perfection dont

Le P. de Paul. Au Lecteur P. 3.

Le P. de S. Paul. dont il eſt ſusceptible. On peut juger que ces moyens ſont, l'eſprit, les préceptes, l'uſage & l'application à compoſer, ou à polir les belles connoiſſances.

Je ne puis me dispenſer d'obſerver que ce Traité me paroît digne d'un homme ſage & modeſte, qui a de l'eſprit, de la politeſſe, & une idée aſſez juſte de ſon ſujet. A dire vrai, le P. de S. Paul ne le traite pas à fond, la forme qu'il a donnée à ſon Ouvrage ne ſembloit pas le permettre: cependant il en dit plus à mon avis, qu'on ne devroit naturellement attendre d'un Auteur qui n'écrit que des Lettres. Cette conſidération rend ſon exactitude plus eſtimable; puiſque tout ce qu'il dit eſt généralement bon, puiſé dans de bonnes ſources, & capable de faire connoître la nature & le génie de l'Eloquence. Ce m'eſt, je crois, un juſte fondement de dire, que comme la Congrégation des Feuillans a produit d'excellens Prédicateurs; elle a auſſi produit un Maître d'Eloquence; un Guide à ceux qui ſe ſont engagez dans cette glorieuſe carriere. Le caractére d'honnête homme regne dans tout le Livre, le ſtyle eſt plein de douceur, & c'eſt un effet de la modeſtie du P. de Saint Paul. Quoique cet Auteur n'ait écrit que ſix ans avant Monſieur de la Mothe le Vayer, néanmoins quelques mots dont il ſe ſert, le font paroître conſidérablement plus vieil. Il ne faut pas s'en étonner. Il étoit Abbé de ſon Ordre, lorſqu'il écrivoit; il n'étoit

D. Jerôme, D. Turquois.

n'étoit donc plus si jeune, & on n'attend pas si tard pour se faire une maniere d'écrire. Le P. de S. Paul.

On ne sera pas fâché de voir de quelle maniere il avoue lui-même, que ce qu'il dit n'est pas de lui. " J'estime, dit-il, que P. 112.
" ce sont là les qualitez principales de
" rendre un stile excellent. Je ne pré-
" tends pas que vous me donniez la glo-
" re de les avoir inventé, bien que je
" les aye déduites, selon mon genie; car
" je les ai puisé dans les écrits de Cice-
" ron, de Longinus, & d'Hermogenés,
" qui sont comme trois brillantes lumie-
" res que le Ciel nous a donné, pour
" apprendre à la splendeur de leurs en-
" seignemens, ce qu'il y a de plus ex-
" cellent dans l'Eloquence ". Ces qualitez dont il parle, sont l'élevation, la richesse, la douceur, l'éclat des pensées, la force ou la vigueur, le tour, ou la circonduction, toutes choses en effet que les anciens Maîtres ont détaillées d'une maniere merveilleuse.

Peut-être s'éloigne-t-il un peu des principes d'Aristote, lorsqu'il dit, que *la plus* P. 119.
puissante raison, (il veut dire la maniere de raisonner,) *est celle qui se fait par Syllogismes*; Car Aristote & le Poëte Satyrique (1) semblent la mettre dans *l'Enthymême*; Peut être s'éloigne-t-il des mêmes principes, lorsqu'il dit que *la Nar-* P. 129.
ration doit être longue dans la loüange, & dans

1 Sermone rotato torqueat enthymema. *Juven. Sat.* VI. 449.

Le P. de S. Paul. *dans le blâme, auſſi bien que dans l'accuſation & dans la défenſe*; Car dans ces deux premieres ſortes de Discours, ou il n'y a point de narration, ou la narration y eſt courte & entrecoupée par l'amplification des faits, qu'il faut, à cauſe de cela, ſéparer les uns des autres. Peut-être enfin notre Auteur ne fait-il pas aſſez d'eſtime du ſtyle ſimple ni du médiocre, lorſqu'il dit qu'*un eſprit élevé* qui ne s'amuſe point aux petites choſes, *ne veut pas qu'on l'entretienne de ces ſtyles*, qui ſont pourtant très-eſtimables en leurs places. Mais outre qu'on peut dire qu'il corrige quelquefois ailleurs, ce qu'il a ainſi avancé de moins exact, il eſt certain que tout eſt bien reparé, lorſqu'il nous renvoye aux premiers Maîtres, pour en prendre & la doctrine & les manieres. Et quand même il ne corrigeroit pas ainſi ce qu'on pourroit reprendre dans ſon Ouvrage, qui peut n'être pas touché de la maniere dont cet Auteur finit la Préface, qu'il a miſe à la tête de ſes Lettres? " Telles qu'elles ſont, dit-il, je „ vous les offre, & je vous prie de les „ recevoir avec autant de bienveillance, „ que j'ai de paſſion, qu'elles vous plaiſent. Arrêtez-vous d'autant moins à „ controller les manquemens qui s'y trouveront, que je ne prétends nullement „ que mes écrits ſoient relevez en leur „ perfection au deſſus du reſte des choſes d'ici bas, où il ſe rencontre mille „ défauts. J'eſpere cette faveur de votre „ courtoiſie, qui obligera ma plume de

„ vous

„ vous rendre à l'avenir de plus grands Le P. de S.
„ services. Paul,

Il faut l'avouer, des manieres aussi humbles que celles-là, sont propres à faire excuser bien des choses dans un Ouvrage.

Il ne me reste plus qu'à remarquer que pour trouver la conformité que j'ai dite entre les Ouvrages de Mr. de la Mothe Le Vayer & celui du Pere de Saint Paul, il n'y a premierement qu'à comparer les quatre premieres Lettres de celui-ci avec le premier Ouvrage de celui-là : on verra que le tout roule sur *les Mots*, sur *les Periodes*, & sur *les Pensées*. Qu'on se donne ensuite la peine de comparer les autres Lettres du dernier avec le second Ouvrage du premier, & on verra qu'on y traite les autres parties de l'Eloquence ou de la Rhétorique; De telle sorte néanmoins que l'un n'a pas copié l'autre; quoiqu'ils suivent tous deux les mêmes principes & les mêmes maximes. Car chacun d'eux a son style, son ordre, sa maniere. Le style de Mr. de la Mothe le Vayer paroît plus nerveux & plus fort, quoiqu'il soit également sans enflure & sans orgueil. Une chose entr'autres les distingue d'une maniere très-sensible. Quelle est-elle? Le Pere de Saint Paul à la verité indique très ingénûment les sources où il puise, mais c'est en quelque façon une fois pour toutes, de sorte qu'il ne cite que rarement. Mr. de la Mothe le Vayer au contraire aime fort à citer, & enrichit son Ouvrage non seulement

Le P. de S. Paul. lement des opinions & des penſées, mais encore des paroles des Auteurs qu'il prend pour garants de ſes ſentimens. Auſſi plaide-t il la cauſe des citations contre ceux qui ne pouvoient les ſouffrir: Au lieu que le Pere de Saint Paul convenant d'ailleurs qu'il eſt permis de prendre les penſées des autres & de dire même qu'elles ſont d'eux, blâme ceux qui alléguent les propres termes, ſur-tout s'ils ſont d'une autre Langue. " J'ai à vous remarquer premierement, dit-il, en ce point qu'il ne me ſemble pas moins impertinent d'apporter l'autorité de ceux qui ne ſont point en conſideration, qu'il eſt utile d'appuyer ſes Diſcours du témoignage des autres, qui ſont honorez comme de brillantes lumieres de doctrine. Et puis, je vous dirai qu'il me ſemble fort déſagréable de remplir un Diſcours de citations, alléguant les termes des Auteurs dont on les tire, & ſur-tout, d'apporter des textes où il n'y a rien d'extraordinaire, de ſententieux, ou qui ſoit de poids. Auſſi cela ne ſe fait-il que par des Ecoliers dont le génie n'eſt pas encore aſſez fort pour compoſer un Diſcours d'un ſtyle continu. Il eſt bien permis de ſe rendre propre les penſées des autres, & de dire même qu'elles ſont d'eux, rapportant fidélement le ſens de leurs paroles ſans y rien altérer: mais d'alléguer leurs propres termes, s'ils ſont d'une autre Langue, que celle en laquelle nous écri-

Conſiderations ſur l'Eloquen. Franç. p. 138. 139. &c.

Tableau de l'Eloq. p. 189.

„ écrivons, c'eſt ce qu'on ne peut ap- Le P. de S.
„ prouver, ſi ce n'eſt dans un Traité Paul.
„ où l'on ait plus d'égard à la doctrine
„ qu'à l'Eloquence, & où l'on a ſeule-
„ ment deſſein d'inſtruire le Lecteur par
„ la ſolidité des penſées, ſans ſe ſoucier
„ de la beauté du Langage. Liſez, je
„ vous prie, Ciceron, Démoſthéne, &
„ les autres Orateurs; vous ne trouverez
„ jamais qu'ils ayent rempli leurs Diſ-
„ cours de citations. Il leur eſt arrivé
„ de citer quelques vers en leur Lan-
„ gue, mais cela eſt ſi rare qu'il n'eſt
„ pas loiſible d'en tirer la permiſſion gé-
„ nérale, d'apporter ordinairement les
„ mêmes termes des Auteurs; & parti-
„ culierement, lorsque leurs écrits ſont
„ en une autre Langue que notre Diſ-
„ cours.

Tel eſt l'opinion du Pere de Saint Paul touchant les citations. J'y trouve par bonheur deux raiſons pour m'autoriſer à le citer ici lui-même en propres termes; autrement, il ne l'auroit peut-être pas ſouffert encore ſans quelque peine. Il écrit en François, & je ne fais pas une piéce d'Eloquence. J'ajoûte que pour juſtifier le jugement avantageux que j'ai cru devoir faire de ſon Ouvrage, il n'étoit pas hors de propos d'en rapporter un échantillon; & quelque grande que ſoit ſa modeſtie, il me paſſeroit, je crois, cette raiſon, qui montre que la citation étoit ici comme une preuve néceſſaire à la cauſe. Au reſte nous voyons qu'Ho-

Le P. des Paul. qu'Horace (1) trouvoit le mélange du Grec & du Latin dans un même Ouvrage, auſſi désagréable que le Jargon des Peuples limitrophes de deux différentes Langues, & qui les mêlent toutes deux. Pour ce qui eſt de Ciceron, outre que Mr. De la Mothe le Vayer reconnoît que dans toutes ſes Oraiſons, nous ne voyons que deux mots Grecs, l'un dans la ſeconde Verrine & l'autre dans la cinquiéme, cet Orateur lui-même déclare (2) en termes formels dans un de ſes Livres de Philoſophie, qu'il n'aime à mêler ni du Grec dans le Latin ni du Latin dans le Grec. Il le fait pourtant & dans ſes Livres de Philoſophie & dans ſes Lettres: mais on voit bien que cela ne conclut pas qu'on puiſſe le faire dans un Plaidoyé ni dans un Sermon, de quoi néanmoins il ſemble qu'il eſt ici uniquement queſtion. Après tout, les raiſons alléguées de part & d'autre, ſi on les examine comme il faut, établiſſent, que les citations dans une piéce d'Eloquence doivent être fort rares; mais qu'il ſeroit difficile de les bannir abſolument. C'eſt ſur quoi je dirai encore un mot en parlant de Mr. De la Mothe le Vayer. Il faut obſerver en finiſſant cet article, qu'il eſt ſurprenant qu'après l'Ouvrage dont je viens de parler, imprimé en 1632, & après celui de Mr. De la Mothe le Vayer imprimé en 1638, on ait dit hautement

Ubi ſupra P. 147.

à

1 Canuſini more bilinguis. Sat. l. 1. *Sat.* 10. 30.

2 Scis enim me græcè loqui in latino ſermone non plus

à Mr. Barry en faisant son éloge, lors-qu'il imprima sa Rhétorique en 1665, *qu'il étoit le premier qui eût donné une Rhétorique en François :* A moins qu'on ne veuille dire ce qui est vrai, que le Livre de Mr. De la Mothe le Vayer n'est pas une Rhétorique complette, & que celui du P. de S. Paul traite toutes choses d'une maniere assez succincte. Ce qui n'empêche pas, ce me semble, qu'on ne dût au moins les citer, aussi-bien que le *Traité d'Eloquence* qu'avoit publié Mr. Du Vair. Le P. de S. Paul.

R. P. RODERICI DE ARRIAGA

Hispani Locrensis, è Societate JESU, Philosophiæ ac Theologiæ Doctoris, & in Pragensi Universitate Professoris, de Oratore Libri quatuor. 1637.

C'est-à-dire,

Quatre Livres de l'Orateur. Par Arriaga Jesuite Espagnol.

CEtte Rhétorique, quoique d'un juste Volume, ne nous doit pas arrêter long-temps, non qu'elle soit à mépriser ; mais parce que ce sont les principes mêmes de Ciceron copiez mot pour mot, & Arriaga.

plus solere, quam in græco latinè. *Tusc. Quæst* l. 1. n. 15.

Arriaga. & mis seulement dans un Ordre plus Scholastique. On doit savoir gré à l'Auteur, & de son bon goût dans le choix qu'il a fait d'un si excellent Maître, & de la peine qu'il s'est donné pour en applanir les difficultez. Il ne faut pas moins louer sa doctrine & son exactitude. Ces deux qualitez paroissent dans le soin qu'il a pris de marquer par tout fidellement les endroits de l'Orateur Romain, où il a puisé ses paroles aussi-bien que ses pensées. On peut comparer ce que je dis ici d'Arriaga, avec ce que je dis ailleurs du P. Soare. On concevra facilement que ces deux Auteurs vont de pair pour ce qui regarde la Rhétorique. Si quelque chose distingue leurs Ouvrages sur cet article, c'est que le plus jeune a poussé plus loin son travail. Peut-être même l'a-t-il poussé un peu trop loin, premierement, parce qu'il rapporte souvent sur un même précepte, ce que Ciceron en a dit en plusieurs endroits; secondement parce qu'il s'étend beaucoup sur les Topiques. Il leur donne quinze grands Chapitres, qui font le tiers de tout l'Ouvrage, & il pouvoit se contenter de leur donner le dernier des quinze. Ajoûtons qu'il ne s'étend guéres moins sur les figures dans son troisiéme Livre. Aussi se voit-il abandonné de son principal guide qu'il s'étoit proposé de suivre, je veux dire de Ciceron, qui n'a jamais cru devoir s'étendre sur cette matiere. Il suit donc l'Auteur de la Rhétorique à Herennius, mais il est plus diffus que lui; peut-

Ci-devant, p. 112.

peut-être a-t-il cru que Ciceron étoit l'Auteur de cet Ouvrage. Arriaga.

Arriaga parle dans son second Livre, d'un point de doctrine qui n'appartient qu'a la Logique, & dont ses Guides n'ont point parlé, ce sont *les Modes & les Figures des syllogismes.* Mais sur cet article, pour rendre justice à cet Auteur, il faut avouer qu'il est très-court. Un défaut plus considérable, c'est qu'il confond l'expression des mœurs avec je ne sai quel genre d'amplification, ou pour mieux dire, il ne paroit pas assez entendre ce que c'est. Il ne faut pas en être surpris; il ne paroît pas avoir assez étudié la Rhétorique d'Aristote, quoiqu'il le cite quelquefois.

Dans son quatriéme & dernier Livre il traite avec autant d'étenduë que Ciceron, ce qui regarde le nombre & l'harmonie du Discours; il y joint ce qui regarde la diversité des styles, la bienséance, la Prononciation, la Memoire, l'Exercice ou l'usage, & enfin l'imitation, & il paroît ne rien omettre de tout ce que Ciceron a dit sur ces différentes Parties.

Mr. Bayle qui a donné dans son Dictionnaire un article à Arriaga, remarque qu'il naquit à Lucrone en Espagne, le 17. de Janvier 1592. qu'il enseigna la Philosophie avec un grand applaudissement à Valladolid, & la Théologie à Salamanque: qu'il alla à Prague en 1624. qu'il y enseigna la Théologie pendant treize ans; qu'il y fut Préfet général des études vingt ans de suite, & Chancelier

Arriaga. de l'Université l'espace de douze années. On trouve qu'il réüssissoit beaucoup mieux à détruire ce qu'il nioit, qu'à bien établir ce qu'il affirmoit, & l'on prétend que par là il est devenu le fauteur du Pyrrhonisme, quoiqu'il ait donné à connoître qu'il n'étoit pas Pyrrhonien. Car s'il employe toutes ses forces à refuter un grand nombre de sentimens, il les employe aussi à soûtenir les opinions qu'il embrasse, & on s'apperçoit aisément qu'il y procede de bonne foi. Il a quitté sur plusieurs matieres de Physique les opinions les plus générales de l'École; & c'est par cette consideration, qu'en un endroit de ses Ouvrages, il a pris à tâche de justifier les Novateurs en matiere de Philosophie. C'est dommage, dit-on, qu'un esprit si net & si pénétrant n'ait pas eu plus d'ouverture sur les veritables principes, parce qu'il eût pû les pousser bien loin. Il publia plusieurs Livres où il étala beaucoup de subtilité d'esprit, entr'autres un Cours de Philosophie en un Volume *in folio* & un Cours de Théologie en huit Volumes de la même taille. Il travailloit au neuviéme, lorsqu'il mourut agé de 95 ans Don Nicolas Antonio lui donne le Traité de Rhétorique dont est question dans cet article, & qui fut imprimé à Cologne l'an 1637, Alegambe le lui donne aussi; mais parce que le Pere Sotuel, qui est venu après Alegambe, n'en parle pas, Mr. Bayle conclut qu'il y a lieu de croire que Don Nicolas Antonio s'est trompé. A cette raison

son de douter, on pourroit en ajoûter une autre, qui est qu'on ne voit pas dans la Rhétorique dont est question, cet esprit de Critique & de contradiction, qu'on a reconnu dans Arriaga. Il semble qu'un homme de son caractére auroit dû montrer sur cette matiere son amour pour la nouveauté comme Ramus y a montré le sien. Cependant nous ne trouvons dans cet Ouvrage que les principes ordinaires. Croirons-nous sur cela & sur l'argument négatif qu'en apporte Mr. Bayle, qu'il n'est point d'Arriaga? il n'y a qu'à examiner si ces deux considerations doivent l'emporter sur trois autres: l'une est, que le titre même du Livre, dans l'Edition dont parle Don Nicolas Antonio, l'attribuë à cet Auteur. La seconde est, que dans un petit Avant-propos qui est à la tête, le Libraire assure l'avoir reçû de lui. La troisiéme est enfin, que la permission que le Provincial de la Societé, dans le Royaume de Boëme, donne à ce Libraire de l'imprimer, porte comme le titre, que c'est l'Ouvrage d'Arriaga; A quoi on peut ajoûter que le Livre étant bon de lui-même, il n'y a point d'apparence que le Libraire ait voulu le faire valoir davantage en l'attribuant fauſſement à un Auteur de cette reputation. Arriaga.

Campanella.

THOMAS CAMPANELLA,

*Italien, * Religieux de l'Ordre de S. Dominique, mort en 1639.*

* De Stilo, dit Moreri, parut vers la fin de la Calabre.

ON peut voir dans le Dictionnaire de Moreri, les particularitez de la vie de Campanella. Mr. Morhof, qui le met au nombre des Auteurs qui ont écrit de la Rhétorique, dit qu'il aimoit les nouveautez dans les Arts & dans les Sciences. Cela paroît par son Livre de *la Philosophie raisonnable*, divisé en cinq parties, dans lesquelles il traite de la Grammaire, de la Dialectique, de la Rhétorique, de la Poëtique, & de l'Art d'écrire l'Histoire, toutes choses, si on l'en croit, qu'il explique par leurs propres principes. Mais si, sans s'arrêter à ce qu'il en dit, on veut en juger par la lecture, on trouve qu'il rappelle tout, autant qu'il le peut, à des idées Métaphysiques, qu'il emprunte les termes de cette Science, & que son style est tout-à-fait semblable à celui de la Somme de S. Thomas. Cela n'a point empêché l'un des Approbateurs de son Livre, de dire, qu'*il étoit d'avis que l'impression s'en fît au plutôt, afin*, dit-il, *que le son d'une si douce sonnette vienne incessamment aux oreilles des gens de Lettres*, parlant ainsi; à cause que le

Moreri Dict. art. de Campan. Morhof. T. 2. l. 6. p. 245. n. 22.

1 Ars dicendi, *dit Ciceron; & non pas*, loquendi.

le nom de l'Auteur (Campanella,) signifie une petite cloche. Que nous apprend-il donc de curieux ? Il décide que mal à-propos Aristote a prétendu que la Rhétorique étoit *une extension de la Logique*, & que Ciceron aussi mal à propos l'a définie *l'Art de parler* (1). Aristote se fonde sur ce que la Rhétorique raisonne comme la Dialectique, c'est-à-dire, sur des matieres & par des raisons qui sont à la portée de tout le monde: & Campanella prétend que cela lui est commun avec toutes les Sciences, à qui la Logique sert d'organe & d'instrument. Il ne prend pas la pensée d'Aristote ; il ne prend pas non plus celle de Ciceron. Il prétend que la définition que cet Orateur donne de la Rhétorique, convient aussi à la Grammaire, & encore mieux à la Poésie, à la Physique, à la Théologie, & qu'elle leur convient, non à cause qu'on y fait usage de la Rhétorique, mais parce qu'on y fait usage de la Logique. Cela s'appelle ne pas entendre les termes Latins les plus simples. La définition de Ciceron ne signifie point que la Rhétorique est *l'Art de parler* seulement; cette définition signifie qu'elle est *l'Art de bien dire* (2), ce qui en Latin ne convient qu'à l'Orateur. Campanella.

Comme le système de cet Auteur l'oblige à donner une meilleure définition, il croit y réussir, en disant que la Rhétorique est *l'Art instrumental de conseiller la*

2 Ars bene dicendi.

Campanella. *le bien, & de dissuader le mal.* De telle sorte, que selon lui, un Orateur qui conseille le mal, cesse dès-lors d'être Orateur ; & il ne considére pas qu'il y a quelquefois dans le Discours de cet Orateur, infiniment plus de génie, en un mot plus d'éloquence que dans un Discours qui nous porte au bien.

Mais si la définition ordinaire de la Rhétorique déplaît à Campanella, la division qui ne met que trois genres de causes, ne lui déplaît pas moins. Il trouve mauvais qu'on y omette les Discours qui se font, ou pour consoler, ou pour invectiver. Cependant quand il seroit vrai qu'on les y auroit omis, il n'auroit pas droit sur cela de blâmer les anciens Maîtres ; parce que la Rhétorique est un Art, où il n'est pas nécessaire de tout dire. Aussi Aristote, qui en a très-bien connu la nature, a laissé beaucoup de choses qu'il a cru devoir abandonner au génie. Il faut néanmoins ajoûter que *l'Invective* qu'il croit qu'on a omise, est comprise dans *l'Accusation* ; & qu'*un Discours fait pour consoler*, est compris dans *le genre delibératif.*

Je n'ai garde de rapporter, ni de réfuter toutes les pensées extraordinaires de cet Auteur. Mais je ne puis me dispenser de remarquer qu'après avoir dit que la

1 Ille per extentum funem mihi posse videtur Ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit, Irritat, mulcet, falsis terroribus implet, Ut Magus, & modò me

la Rhétorique n'eſt pas une extenſion de la Logique, comme le veut Ariſtote, il prétend que c'eſt *une extenſion de la Magie*. Il ſe fonde ſur le merveilleux de l'Eloquence, *laquelle*, dit-il, *ſans aucun pacte avec le Diable, ſans aucune drogue à manger, & ſans breuvage ni potion, tourne les cœurs & les eſprits comme il lui plaît*. Et il ne faut pas s'imaginer que ſa propoſition ne ſoit qu'une figure, ou une expreſſion oratoire. C'eſt par figure qu'Horace regarde les Poëtes dramatiques comme des eſpéces de Magiciens (1), parce qu'ils ont le ſecret de nous intéreſſer à des choſes ou nous n'avons nul interét, & qu'ils nous transportent, en quelque ſorte, dans des lieux & dans des temps fort éloignez de ceux où nous nous trouvons. Mais la propoſition de Campanella paroît dogmatique ou doctrinale. Ce qu'il dit de la Rhétorique, il le dit encore de la Poëſie; & s'il ne l'appuye que ſur des effets de la Poëſie, qui ſont connus de tout le monde, c'eſt qu'il ne peut pas en dire davantage; c'eſt par la même raiſon qu'il adoucit un peu ſa propoſition (2). Et ce qui peut perſuader qu'il a été capable de la penſée que je lui attribuë, c'eſt que, ſelon Moreri, un homme de ſon pays, qui a fait ſon éloge, avouë qu'*il avoit* Campanella.

me Thebis, modò ponit Athenis. *Horat. Lib.* II. *Ep. ad Aug.* l. 210, &c.

2 Rhetoricam eſſe quodammodo Magiæ portiunculam.

Campanella. *avoit beaucoup d'esprit & peu de jugement, & qu'il avoit besoin de retenuë & de solidité.*

Au reste, je ne prétends pas dire qu'il n'y ait rien de bon dans cet Auteur. Je dis seulement qu'en ce qu'il a de bon, il ne dit rien de nouveau, qu'il débite bien des choses extraordinaires qui ne valent rien, & que ce qu'il a de bon, comme ce qu'il a de mauvais, est exprimé d'une maniere si désagréable, qu'on ne peut pas résister au dégout que cause une lecture si ennuyeuse. Qu'on en juge par le titre de deux ou trois chapitres de son Ouvrage: c'est pour cela que je les rapporte (1).

DEGLI AUTORI DEL BEN PARLARE, &c.

C'est-à dire, *Des Auteurs qui ont traité de l'Art de Parler, huit Vol. in 4. à Venise* 1643.

LEs huit Volumes dont je me propose de parler dans cet article, n'éxigent point du Lecteur une longue attention, parce que ce n'est point un Ouvrage que quelqu'un ait composé sur les Auteurs qui ont traité de l'Eloquence, mais

1 De Oratore ex primalitate primâ.
De Oratore ex primalitate secundâ, &c.

mais précitément un Recueil d'un grand nombre de ces Auteurs, ou de partie de leurs Ouvrages, sans que le Compilateur qui en a fait un corps, y ait ajoûté un seul mot du sien. Qu'aurois-je donc à dire de ce Recueil, puisque je parle en leur lieu, à peu de chose près, de toutes les parties qui le composent? Il suffit de donner ici un petit détail de ces parties, parce que je ne puis passer sous silence tant de Livres compris sous un même titre, qui a rapport à la matiere que je traite.

Observons donc, que quelques uns des Auteurs qu'on y a fait entrer, ou en tout, ou en partie, servent aux autres d'Avant-propos. Tel est d'abord un petit endroit d'Hesiode, touchant les deux chemins qu'on peut prendre dans la vie, l'un de la vertu, l'autre du vice; Tel est le Rhéteur ridicule de Lucien; Tel est un morceau de la Préface que Ciceron a mise à la tête de ses trois Livres de l'Orateur; Tel est l'endroit de Xenophon, où l'on voit la vertu & la volupté qui tâchent d'attirer Hercule, chacune dans son parti; Tel est enfin l'Hercule Gaulois, lequel, avec des chaînes d'or, qui aboutissent à sa langue, tient enchaînez par les oreilles, des peuples qui le suivent volontairement. Tout cela tend, comme l'on voit, à donner une haute idée & de l'excellence & de la difficulté de l'Eloquence.

Après cet Avant-propos, viennent les Auteurs *du bien dire*, divisez en plusieurs

parties, lesquelles sont aussi divisées en plusieurs Tomes.

La premiere partie en six tomes, qui sont en trois volumes, ne contient guéres que des observations ou des regles de Grammaire pour la Langue Italienne. Aussi le premier Tome a-t-il pour titre *Della Favella Nobile d'Italia*, *&c.* & ce sont deux Livres du Dante, ou ses Réflexions sur la Prose, sur les vers, & sur les divers idiomes, ou dialectes de sa Langue, avec encore plusieurs Ouvrages qui ont rapport à la même matiere.

Le second Tome, qui a pour titre particulier *Della Grammatica*, contient divers Grammairiens, comme *Francesco Fortunio*, *Petro Bembo*, *Alberto Acarisio*, *Giulio Camillo Delminio*, *Francesco Alumno*, *Jacomo Gabriele*, & *Rinaldo Corso*, lesquels sont tous compris avec le Dante dans le premier des huit volumes dont est question.

Le troisiéme, le quatriéme, le cinquiéme & le sixiéme Tomes, ne contiennent encore que des Traitez de Grammaire. Ce sont les observations de *Lodovico Dolce*, les Discours de *Ruscelli*; la Grammaire de *Pergamini*, des Ouvrages de *Bembe*, une Lettre de *Trissino*, un Discours de *Mazzoni*, les *Auvertimenti del Salviati*, enfin l'origine, les raisons, les différences de la Langue Italienne. Ces quatre Tomes font le second volume du Recueil, & une partie du troisiéme.

Le reste de ce troisiéme volume est occupé par la seconde partie du Recueil, laquel-

laquelle traite encore des choſes de Grammaire, puisqu'il s'y agit du *Barbarisme*, & du *Solecisme*; mais auſſi y traite-t-on pareillement des figures, des tropes, & autres choſes qui ont rapport à la Rhétorique. C'eſt ſur quoi on y trouve divers Traitez de Subaziano, presque tous les petits Rhéteurs Grecs, avec quelques Extraits de Quintilien, de Ciceron, du Pere Cauſſin, de la Poëtique d'Ariſtote, pour des choſes qui regardent l'élocution.

La troiſiéme partie du Recueil commence au quatriéme volume, & a pour titre *Degli ſtili, & Eloquenza*, c'eſt-à-dire, *Des ſtyles & de l'Eloquence*. Cette partie eſt compoſée du Grec de Démétrius, avec une traduction Latine de Victorius, d'un Traité Latin de Juſte-Lipſe, ſur la maniere d'écrire des Lettres, lequel eſt de l'an 1587. du Démétrius en Latin, avec la Paraphraſe, le Commentaire, & les Discours Italiens, ou les Réflexions, en trois tomes, de Panigarola. Un Avertiſſement qui eſt à la tête de cet Ouvrage, nous apprend qu'il fut imprimé en 1609. l'Epitre Dédicatoire eſt de 1608. & la Préface dit que l'Auteur mourut avant que de l'avoir achevé, comme je l'ai dit ci-devant. Ces divers Ouvrages de Panigarola s'étendent fort avant, juſques dans le cinquiéme volume. Dans lequel on trouve enſuite une Traduction Latine de Longin, un Discours Italien de Jules Camille, ſur les Idées d'Hermogene; ces Idées en Latin avec le

Commentaire de Gaspar Laurent ; enfin la Méthode d'Hermogene en Latin.

Il reste encore le sixiéme, le septiéme & le huitiéme Volume. Dans le sixiéme est la premiere Partie d'Hermogéne, c'est-à-dire, ce qu'il a fait sur les Questions & sur l'Invention Oratoire aussi avec les Comméntaires de Gaspar Laurent. Il y a ensuite *Isidori Hispalensis Rhetorica*, qui est peu de chose; la Rhétorique de Martianus Capella, laquelle ne vaut pas mieux, Cassiodore, & autres Rhéteurs Latins; les Principes de Rhétorique attribuez à S. Augustin ; tous les Livres qui sont dans Ciceron sur cette matiere. Le septiéme Volume embrasse la Rhétorique d'Aristote en Italien par Annibal Caro; les préceptes de Denys d'Halicarnasse sur le Panégyrique & ses espéces, de la Traduction Latine d'Antoine Antimaque; la Rhétorique de François Patrice Auteur Italien ; Aphthone, Theon, & quelque chose de Quintilien sur les Progymnasmes; les Eloges des Auteurs Grecs par Denys d'Halicarnasse, ses jugemens sur Isocrate, mis en Latin par Wolfius, ses jugemens encore sur le style de Platon, & sur Thucydide, de la traduction de Stanislas Hovius Polonois avec quelques jugemens de Ciceron & de Quintilien, lesquels reviennent à ceux de Denys d'Halicarnasse. Le huitiéme & dernier Volume contient d'abord plusieurs questions de Panigarola touchant la Langue Italienne, lesquelles doivent être éclaircies à un Prédicateur, lorsqu'on veut lui expliquer

Le Compilateur ne dit point que cet Ouvrage soit de Wolfius.

quer les régles de Démétrius : Enſuite pluſieurs queſtions du même Auteur, touchant Démétrius & ſon Ouvrage ; en troiſiéme lieu d'autres queſtions du même, touchant l'Eloquence des Prédicateurs. Tout cela eſt ſuivi de divers Ouvrages de Béde ; du quatriéme Livre de S. Auguſtin *touchant la doctrine Chrétienne* ; des trois Livres Latins de Villavicentius ſur la maniere de prêcher, enfin d'un Livre de Panigarola ſur la même matiere, que l'Auteur adreſſe à ſes Diſciples dans ſon Ordre, par une Lettre dattée du premier Septembre 1581.

Je n'ai rien à dire davantage ſur ce Recueil, parce qu'il y a bien des Auteurs qui n'entrent point dans mon deſſein ; que parmi ceux qui y entrent il y en a beaucoup qui ne meritent pas qu'on s'y arrête ; & que j'ai parlé des autres en leurs lieux. J'obſerverai ſeulement trois choſes ; La premiere, qu'il eſt ſurprenant que l'Auteur de cette Compilation n'y ait point mis l'Ouvrage entier de Quintilien & celui de Cavalcanti Auteur Florentin, imprimé dès 1559. comme il y a mis Ciceron & Panigarola. La ſeconde, que l'ordre qu'il a donné aux Auteurs qu'il y a ramaſſez, a quelque choſe de bizarre, comme on peut aiſément le remarquer. La troiſiéme, que la verſion de Démétrius que dans mon premier Volume j'ai attribuée à Raphaël Cyllenius, eſt celle de Victorius. C'eſt Cyllenius même qui a donné lieu à mon erreur, parce que citant Victorius, le

loüant

loüant fort, & faisant profession de suivre ses sentimens, il ne dit point que c'est aussi sa version qu'il a suivie dans ses tables de Rhétorique.

LA RHETORIQUE DE FARNABE,

Laquelle a pour titre en Latin, Index Rhetoricus Oratorius, & Scholis & institutioni tenerioris ætatis accommodatus. Cui adjiciuntur Formulæ oratoriæ, & Index Poëticus. Operâ & studio Thomæ Farnabii. Editio novissima. 1648.

Farnabe. CE titre Latin dit à la lettre, que l'Ouvrage dont est question, n'est qu'une table qui indique les régles dans les Auteurs qui les ont données, & les exemples dans ceux qui les ont pratiquées; qu'il contient aussi certaines formules Oratoires, c'est-à-dire certains tours familiers aux Orateurs, pour entrer en matiere, pour demander l'attention, pour prier, pour menacer, & autres choses semblables; enfin qu'on y trouve aussi une table des choses les plus remarquables dans les Poëmes, & une liste des Poëtes Latins; car l'Auteur apparemment

a

r Et si omnia à veteribus inventa essent, hoc tamen

a compris cette liste dans son *Index Poeticus*. Farnabe.

On conçoit, par cette idée, que cette Rhétorique, quant au fond, n'a rien de particulier. Ce sont des matieres que Farnabe a trouvées ailleurs, mais qu'il traite, & qu'il range à sa maniere. C'est le sens d'une sentence de Sénéque (1), que cet Auteur a ajoûtée à son titre. On conçoit en même temps que les régles sont expliquées dans cet Ouvrage d'une maniere fort succinte. A peine occupent-elles soixante-dix pages. L'accessoire remplit le reste.

Ce que le titre nous fait entendre, l'Auteur le dit dans son Avis au Lecteur. Il y fait le dénombrement des Maîtres qu'il a consultez; & ce sont à peu près tous ceux dont je parle, non pour en rapporter les paroles, comme on peut le juger par la petitesse de son Livre, mais pour en prendre l'esprit. Il ne les suit pas même en tout, & il a voulu être plus concis encore sur le genre judiciaire, sur l'Invention & l'Ordre, que sur l'Elocution; parce que, dit-il, la maniere de plaider n'est plus la même, qu'on n'exerce guéres les enfans que sur le genre Délibératif; que l'Ordre & l'Invention demandent de l'experience & un âge plus avancé. Il est aisé de conclure que je n'ai rien à extraire de cet Ouvrage; je remarquerai seulement qu'il explique l'usa-

(1) Omnem semper novum erit, usus & inventorum ab aliis scientia & dispositio. *Senec. 64. Epist.*

Farnabe. l'usage des figures, & qu'il fait un vers pour cela sur chaque figure, afin que son précepte soit facile à retenir.

L. 6. c. 2. p. 213 214. n. 25. 26. 27. A l'égard de l'estime que nous en devons faire, Mr. Morhof en fait très-peu de cas, & le range avec la Cerda, Mayfart, & Starckius dont il méprise extrémement les Ouvrages, qui sont *les Champs de l'Eloquence*, *l'Art de faire le Miel Oratoire*, ou si l'on veut, la *Ruche de l'Orateur*, *les Formules des Transitions de Rhétorique*. On ne peut tirer aucun secours de ces Ouvrages, à ce qu'il dit, & les enfans sont bien à plaindre, qui sont forcez de les étudier. Il ajoûte que c'est le jugement qu'il faut porter de Farnabe. Non content de cela, il le compare à un asne qui bronche & tombe à la porte sous un assez petit fardeau; il lui préfére deux autres Auteurs qui ont aussi ramassé des formules. Enfin pour achever de dire ce qu'il en pense, *Telle est encore*, dit-il, *graces à Dieu, la nouvelle Rhétorique du Pere Pajot, miserable abregé, qui promet beaucoup & ne donne rien que de trivial.*

Qu'on ne s'imagine pas que ce Critique en veuille à la Societé, il lui rend d'ailleurs la justice que tout le monde doit lui rendre, & avouë que plusieurs Jesui-

1 Dolco meo tempore, cùm litteris humanioribus studerem, defuisse nobis illud subsidium ad rem Litterariam maximum, quod superiorum à paucis annis Farnabius & alii, Poëtis omnibus commentariis marginalibus ità clarè explicatis, ut mediocris Grammaticus possit etiam difficillimos inoffen-

so

Jesuites se sont signalez & ont rendu de grands services au Public par leurs Ouvrages sur l'Art Oratoire. Mais ce n'est ni le P. Pomey, dont il compare l'Ouvrage à celui de Raymond-Lulle ; ni le P. Radau, ni le P. Frey, ni le P. Lauxmin ; C'est le P. Cresol, le P. Vavasseur, le P. Caussin, le P. du Cygne, le P. Rapin, le P. Bouhours, &c. Farnabe.

Si le jugement de Mr. Morhof est capable d'affliger les manes, pour ainsi dire, de Farnabe, on peut, non pas le détruire, mais l'adoucir par celui de Mr. Bayle, qui dit à l'avantage de cet Auteur une chose qu'on ne peut nier, savoir, qu'il a été un docte Humaniste, que ses notes sur la plûpart des anciens Poëtes Latins ont rendu beaucoup de service à la jeunesse ; qu'elles sont courtes, & remplies d'érudition ; qu'elles tendent principalement à faire entendre le texte, qu'un Dominicain François lui a donné des Eloges sur ces Commentaires, les regardant comme le fruit d'une longue étude & de la Grammaire & de la Rhétorique. Les termes du Dominicain sont précis (1). Mr. Baillet parle aussi de Farnabe avec éloge parmi les Critiques : Et le Pere Vavasseur qui dit que cet Auteur parle T. 2. P. 2. p. 289.

so pede locos decurrere. Hæc non possunt expectari aut parari adjumenta, ad Auctorum peritiam, ab iis qui per tres aut quatuor annos Litteras humaniores docent, & ad Theologiam conscendunt vel Philosophiæ cathedram, &c. *Vincent. Baron. Ubi supra.*

Farnabe. parle quelquefois mal Latin, le trouve d'ailleurs diligent & savant.

J'ajoûterai que la Rhétorique de Farnabe, à ses formules près, n'est pas si mauvaise qu'on le pourroit croire sur ce qu'en dit Mr. Morhof. Les principes en sont pris dans les bonnes sources, & peuvent servir pour donner d'abord, en peu de temps, une legere idée de l'Art, après quoi je conviens qu'ils sont trop courts & trop secs pour s'y borner. Car quand un jeune homme a tant fait que de se mettre en état de bien apprendre l'Art Oratoire, il faut lui mettre entre les mains quelque chose de plus parfait. Il faut abréger les Préceptes, il est vrai, mais non pas les reduire à rien, puisqu'enfin l'Éloquence n'est pas aisée, & que c'est tromper les jeunes gens de la leur faire regarder comme le fruit d'une étude si facile.

AD
ELOQUENTIAM CHRISTIANAM
VIA

Auctore DOMNO SIMPLICIANO GODY Strictæ Ordinis Cluniacensis Observantiæ Benedictino 1648.

C'est-à-dire,

Le Chemin de l'Eloquence Sacree, par le P. Dom Simplicien Gody, Religieux Benedictin de l'Ordre de Cluny.

LE P. Gody avoit vû beaucoup d'Ouvrages sur l'Art de prêcher, mais il n'en avoit point vû qui ne fût ou trop long, ou trop court, ou enfin défectueux en quelque point essentiel. C'est par cette considération qu'il se porta à traiter la même matiere, persuadé qu'on verroit d'un œil aussi favorable un Livre de Rhétorique sortir du Cloître, qu'on en avoit vû sortir tant d'autres Ouvrages utiles à la République des Lettres, surtout, s'il s'y bornoit à l'Eloquence de la Chaire, & qu'il ne confirmât ses préceptes que par ce qu'il y a de plus beau dans les Peres. En renonçant néanmoins aux exemples des Auteurs profanes, il ne renonce pas à leurs regles ; il reconnoît au contraire que sans celles qu'Aristote, Ciceron

Le P. Gody. *Prif. p. 6.*

Ibid. p. 1. 2.

Ib. pag. 7.

Le P. Gody. Ciceron & Quintilien nous ont laissées, il n'y auroit plus d'Art Oratoire.

Si en tout cela l'Auteur paroît judicieux, il ne l'est pas moins, à peu de
C. 2, p. 19. 20. chose près en tout ce qu'il dit dans son premier Livre touchant la nature, l'objet, les secours, l'origine, la fin de l'Eloquence Sacrée, & touchant les moyens d'y arriver. Il en rapporte l'origine non seulement à Moyse, quoiqu'il fût très-éloquent, ou à Job qui le fut aussi, ou à Eliphaz qu'il fait Auteur du Livre de Job : mais à Seth, parce qu'il est dit,
2. Par. c. 2. qu'*il prêchoit la justice*, & à Adam qui instruisit Seth; Et c'est pour cela, selon lui, qu'il ne faut pas s'étonner si l'Ecriture éléve ce fils d'Adam au dessus de tous les autres (1).

N'oublions pas qu'il croit le ministére
P. 9. de la Chaire impossible à bien remplir
P. 30. sans de grands talens tant naturels que surnaturels, & sans beaucoup d'application. Il nous renvoye, pour nous convaincre, à ce que Ciceron dit de l'Orateur, & nous propose pour modéles les
SS. Cyp. Chrys. les deux S. Greg. Aug. Jerom. Ambr. Leon. Bern. &c. plus grands Saints ou Docteurs de l'Eglise. Il y trouve les caractéres que le Prédicateur doit étudier, mais il veut qu'il les étudie sous les yeux d'un bon ami, capable de le conseiller.

L. 2. p. 35. Il admet la division ordinaire des styles

1 Seth apud homines gloriam adeptus super omnem animam in origine Adam. *Eccl.* 49

2 Benignus est spiritus sapientiæ, & placet illi Doctor benignus & diligens, qui ita cupiat satisfacere

les, & avec S. Augustin il en recommande l'usage. Il ne blâme point le style de Sénéque, pourvû qu'on en évite les défauts, l'affectation, l'obscurité, le vuide. Le Genre Déliberatif, selon lui, & le Démonstratif ont lieu dans la Chaire, mais la Memoire n'est non plus une Partie de Rhétorique que la main ou la Langue; parce qu'on ne peut en donner de préceptes, ni de la Prononciation Il faut apprendre celle-ci par l'imitation des bons Orateurs. Pour la Memoire artificielle, c'est selon lui une chose ridicule. Le P. Gondy. P. 40. P. 44 & 255. P. 248.

Le choix du sujet n'est pas aisé. Il doit être à la portée du Prédicateur même, afin qu'il en soit touché le premier, & de l'Auditeur, afin qu'il lui soit utile, en lui présentant ou du lait, ou une nourriture solide, selon ses besoins; ce que l'Auteur confirme par S. Bernard (2) & Ciceron (3). Il faut lire les Auteurs qui ont traité le sujet qu'on choisit, il faut le méditer profondément pour en faire une division juste. Il faut moins se fier sur ses forces que sur la grace. Il faut long-temps s'assujettir à tout écrire, & ne point se hazarder à parler sur le champ, que dans une grande necessité, ou après un grand usage Alors on n'écrit plus que l'Exorde, la division, le com- P. 52. P. 57.

cere studiosis, ut morem gerere non recusent. *Bern. Serm.* 39. *in Cant.*

3 Semper Oratorum Eloquentiæ moderatrix fuit auditorum prudentia. *Tull. in Brut.*

Le P. Gody. commencement des preuves, & quelques beaux endroits.

L. 3. Après l'explication des Lieux de Rhétorique, soûtenuë par des exemples tirez

L. 4. des Peres, il donne une idée de *l'Amplification & des mouvemens*, si nécessaires à l'Orateur. Que dirai-je sur cet article? On ne peut en mieux parler, ni en moins de mots que fait l'Auteur. Sur-tout, il

P. 117. *veut qu'on instruise l'Auditeur avant que*

Ibid. *de l'émouvoir*, mais qu'*on ne croye pas l'instruire, lorsqu'on l'entretient de choses subtiles & épineuses.* Il marque aussi de justes bornes à l'amplification pour éviter l'enflure, qui de son temps conduisoit les Prédicateurs à une fausse Eloquence.

P. 102.

L. 5. p. 124. Il ne peut entrer dans ce qui regarde l'arrangement & l'élocution, sans regreter les avantages de la primitive Eglise, qui avoit moins d'éloquence, & en vouloit moins, parce qu'elle étoit plus riche en vertus & en miracles. C'est néanmoins de cette Eglise qu'il emprunte tous ses exemples. Aussi avoue-t-il qu'il faut s'en tenir à l'usage present, & le confirme par ces exemples mêmes.

P. 182. & 243. Il ne veut point de double exorde. Il retient l'*Ave Maria* contre Erasme, & en

Vinc. Ferrarienſi. attribue l'origine à Vincent de Ferrieres. Il n'appartient point, selon lui, à tout le monde d'entrer brusquement en matiere.

P. 132. Il ne le permet qu'aux Prédicateurs de poids,

z Sint sermones tui profluí, sint puri, sint diluci-

di

poids, aux Chrysostomes, & cela peut soufrir exception. Les Exordes doivent être plus courts dans un Sermon que dans un Plaidoyé, mais ils doivent l'être moins que dans l'Homelie. Le P. Godey.

Après la division qui doit avoir peu de parties, l'Auteur parle des preuves, & s'en tient à la doctrine d'Aristote qui reduit tout à l'Entymême & à l'exemple; il traite pourtant de toutes les sortes d'argumens, en cas qu'on veuille s'en servir. P. 144.

Il n'omet point les Citations, qui tiennent sans difficulté la premiere place parmi les preuves du Prédicateur. Cela donne occasion de parler aussi des Sentences. Il y demande de la gravité, du bon sens, de la moderation. Il veut qu'on cite peu les Auteurs profanes; mais il ne les exclut pas, parce que l'Ecriture même & les Saints Peres les ont citez. Enfin il demande qu'on separe les argumens, qu'on y mêle l'Amplification, qu'on s'étende ou qu'on soit concis selon l'occasion. C'est ainsi que dans la Peroraison il rappelle de même les préceptes des plus grands Maîtres. P. 166. P. 173. P. 178.

Il observe que l'élocution est l'écueil des jeunes gens, parce qu'ils veulent trop briller: mais pourvu qu'on s'y tienne dans de justes bornes, les Prophetes par leurs exemples, les Peres par leurs conseils (1), nous portent à employer les orne- P. 182.

(1) di, ut morali disputatione suavitatem infundas populo.

Le P. Gody. ornemens. Que dis-je? nous les trouvons dans les prieres mêmes de l'Église, aussi-bien que dans les Discours de Jesus-Christ.

Ce qui fait la beauté de l'élocution, c'est le choix des mots & leur élegance; c'est la noblesse des tours; c'est enfin l'arrangement & l'harmonie. L'Auteur s'étend fort sur les figures, & en fournit des exemples, qu'il tire des Peres, pour montrer que l'Orateur peut s'en servir dans le ministere de la Chaire. Mais il faut dire à sa gloire qu'il n'y fait pas consister toute la force de l'Eloquence. Il avertit au contraire, d'user sobrement de celles qui marquent trop d'art ou d'étude, & il ajoûte des conseils qui portent à garder toûjours les bien-séances, citant sur cela à propos, les plus grands Maîtres qui nous ont laissé des préceptes.

P. 258. Il croit pourtant qu'un Prédicateur peut montrer plus d'art dans ses Discours que l'Avocat, parce que ses Auditeurs ne se défient pas de lui. Mais en cela il prétend moins favoriser les excès, que blâmer la negligence, premierement de quelques ignorans, qui croyent pourtant savoir mieux ce qui convient, que les premiers Maîtres; en second lieu, de quelques Chrétiens, qui sur cet article veulent en savoir moins que les Payens.

Il

pulorum auribus, & gratiâ verborum tuorum plebem demulceas, ut voleus quo ducis sequatur. *Ambr. ad Constantium.*

Il finit par quelques principes & quelques exemples qu'il donne, pour faciliter les divisions sur les mysteres, sur les actions de Jesus-Christ, sur les fins de l'homme, sur les vertus, & sur les vices, enfin sur les Panegyriques & sur les Oraisons Funebres. J'avouë que je n'ai point vû d'Auteur parmi les Modernes, qui parût mieux savoir les bons principes, ou qui les expliquât mieux, & avec plus de dignité, ni en moins de paroles. Toute sa doctrine sert à montrer que la Prédication ne demande point d'autre Rhétorique que celle des Anciens, comme S. Augustin l'a reconnu. Le P. Gody.

GERARD JEAN VOSSIUS,

De Ruremonde, mort en 1649.

IL y a peu de Rhéteurs qui ayent plus écrit sur les Préceptes de leur Art, que le célébre Gerard Jean Vossius, quoiqu'il ait composé d'ailleurs un très-grand nombre d'Ouvrages considérables sur divers sujets importans *. Il commença à fleurir dès la fin du seiziéme siécle. Il enseignoit dès lors la Rhétorique d'Aristote, de laquelle il a toujours fait Vossius.

* *Voss. Commentat. Rhet. T. 1. ad Lect.*

Quid mirum si ego sapientiam secularem propter eloqui venustatem & membrorum pulchritudinem de ancillâ atque captivâ Israëlitidem faccie cupio. *Hieron. ad Magn. Orat.*

Vossius. fait un cas tout particulier ; & il compo-
* *Ibid.* sa les différens Ouvrages qu'il nous a laissez, tantôt * conduit par sa propre inclination, tantôt poussé par le desir de ceux qui l'en estimoient capable, & qui les demandoient.

Les Ouvrages qui me font parler ici de lui, sont au nombre de quatre. Il y a *une Rhétorique abrégée* ; il y en a une fort diffuse & fort étendue ; il y a un Traité *sur la nature de l'Art* ; il y en a un autre *touchant l'Imitation*.

Le premier qu'il ait fait sur la matiere dont il s'agit, c'est son Traité *touchant la nature de l'Art & les anciens Rhéteurs*. Ce n'est pourtant pas le premier qu'il ait mis au jour. Il fit d'abord paroître *sa Rhétorique abrégée*, ou *ses Partitions*, qu'il n'avoit composé qu'après. Il les donna accompagnées de *ses Institutions Oratoires*, qui en étoient comme l'explication, & auxquelles par cette raison il donna aussi le titre de *Commentaires sur la Rhétorique*. Cette premiere Edition se fit en 1606 par l'ordre de ses Supérieurs, lorsqu'il fut fait Recteur du College de Dordrecht, & elle fit plaisir aux Savans (1), qui apparemment en avoient déja connoissance Il paroît n'avoir imprimé son Traité sur la nature de l'Art qu'en 1621, selon l'Epître dédicatoire qu'il y a mise, & il fit une seconde Edition de sa Rhétorique abregée, & De Constitut. & Nat Rhet. Lugd. Batav. 1622.

1 Neque id sine aliquo eruditæ cavex applausu. *Voss. ibid.*

& de ſes Commentaires, vingt ans entiers après la premiere. Voſſius.

Ce qui donna lieu à cette ſeconde Edition, eſt un témoignage des plus glorieux que l'Auteur pût recevoir ſur la bonté de ſes Ouvrages. Les Etats de Hollande & de Weſtfriſe, dans la Réformation de leurs Ecoles, ordonnérent d'y lire & enſeigner par tout les Partitions de Voſſius. C'eſt ce qui obligea l'Auteur à les retoucher, & à limer & enrichir ſes Commentaires, pour les faire r'imprimer. On lui conſeilloit d'employer alors, dans ces deux Ouvrages, les mêmes paroles & les mêmes exemples, avec la ſeule difference, que les Partitions ſeroient plus courtes, pour l'uſage des jeunes gens; & les Inſtitutions plus étendues, pour les perſonnes plus avancées. L'avis ne fut point de ſon goût. Mais quelque différence qu'il y ait miſe ou laiſſée, c'eſt tellement le même eſprit, & tellement la même doctrine, qu'on ne peut les méconnoître pour les enfans du même pere. Comment. Rhet. ad Lect.

A la lecture de ces Ouvrages on ne peut s'empêcher de reconnoître que Voſſius étoit d'une Science peu commune ſur la nature de l'Art, & d'une érudition infinie ſur les exemples qu'on peut donner de ſes préceptes. Il n'y a Auteur Grec, Latin, ou Hebreu, qu'il ne paroiſſe avoir lû. On y voit en même temps qu'il avoit une grande paſſion pour l'avancement des Lettres, un zéle merveilleux pour en faciliter l'entrée à la jeu-

Voſſius. neſſe, une grande intelligence des bons Auteurs, un reſpect ſincere pour les premiers Maîtres de l'antiquité. De ſorte qu'il ſe fait une gloire, non ſeulement de tirer d'eux tous ſes préceptes, mais même de ne les donner que pour ſervir d'introduction à ceux qui voudront les étudier dans leurs ſources. Voilà ce qu'on peut dire de lui en général.

En particulier, ſa Rhétorique abrégée eſt d'une bonne étendue. Il eût même été difficile de la faire plus courte, dans le deſſein qu'avoit l'Auteur, d'aider ceux qui voudroient lire Ariſtote, Hermogéne, Denys d'Halycarnaſſe, Démétrius; ou qui voudroient, contre ſon deſſein, connoître tous ces Auteurs, ſans avoir la peine de les lire.

Comment. Rhet. T. 1. p. 4.

A très-peu de choſe près il paroît avoir pris dans Ariſtote une idée exacte & de l'Art & de l'uſage qu'on en peut faire; ainſi que de ſes parties, de ſa fin & de ſes devoirs. Il marque aſſez bien la différence de la Logique & de la Rhétorique, & en même temps de leurs fonctions. Sa doctrine ſur les Paſſions eſt par tout conforme à celle d'Ariſtote. Il en explique les objets, la nature, la maniere de les exciter, ſans s'écarter des vrais principes; & on ne peut dire que ſes préceptes ſoient trop longs, encore qu'on puiſſe les donner en moins de mots. Il n'y a point oublié deux avis importans; l'un, *qu'il faut voir avant toutes choſes ſi le ſujet eſt ſuſceptible de paſſions*; l'autre, *que pour toucher les Auditeurs, il faut*

faut que l'Orateur soit touché lui-même. Vossius. C'est ce qu'il avoit appris de Ciceron & de Quintilien.

Il seroit difficile de mieux déduire qu'il fait, les préceptes sur les mœurs, ou de mieux dire ce que c'est que les mœurs dans le Discours, ou de mieux expliquer les divers caractéres des personnes, selon leur âge, leur condition ou leur sexe. Vossius ajoûte sur tout cela aux lumieres d'Aristote celles que Jules Scaliger lui fournissoit.

C'est encore de ce Philosophe qu'il a tiré ses Réflexions sur toutes les parties du Discours, & sur ses espéces les plus générales, qui sont le genre Judiciaire, le Délibératif & le Démonstratif; au lieu qu'il a pris de Démétrius, ce qu'il dit sur les styles; d'Hermogéne, ce qu'il dit sur l'art de réduire les questions à certains chefs pour faciliter l'invention des preuves; & de Denys d'Halycarnasse, ce qu'il dit sur les espéces plus particulieres de Discours, tels que sont des complimens sur un mariage, sur la naissance, la mort, le départ, ou l'arrivée de quelqu'un. Partit. I. 2. pag. 152. & 159.

Il reconnoît fort à propos qu'Aristote n'a pas eu tort de ne point descendre dans tout ce détail, & que les préceptes qu'il avoit donnez en général sont suffisans. Peut-être auroit-il dû l'imiter, puisqu'il faut dans un Art, & particulierement dans celui-ci, laisser beaucoup de choses à la nature. Peut-être qu'il auroit dû aussi être plus court dans ses pré-

Voſſius. ceptes ſur l'Exorde, & dans l'explication des figures, dont il a rempli presque le quart de ſon Ouvrage ; peut-être enfin qu'il auroit dû dire quelque choſe de plus ſur le choix des preuves, afin de contenter l'eſprit ſur ce point, comme il le contente en expliquant les caractéres que doivent avoir la Réfutation & la Peroraiſon. Avec tout cela néanmoins cet Ouvrage ſoûtient l'honneur que lui firent les États de Hollande & de Weſt-friſe, lorſqu'ils ordonnérent de le lire dans toutes leurs Ecoles. Faut-il s'étonner ſi le Bibliographe Anonyme eſtime (1) que la petite Rhétorique de Voſſius eſt *le meilleur Abregé* que nous ayions des Modernes ſur cette matiere, quoiqu'il ne le trouve ni aſſez riche en exemples, ni aſſez déciſif ſur la doctrine des Anciens.

Ce Critique juge (2) encore plus avantageuſement des Inſtitutions oratoires, & il ne fait point difficulté de dire qu'*elles tiennent lieu de tout*. Il n'eſt pas ſeul de ſon avis, & il y en a tel qui regarde Voſſius comme *le premier parmi ceux qui ont donné des Traitez entiers de Rhétorique*. On prétend qu'*il doit le ſuccès de ſon Ouvrage à la grande connoiſſance qu'il avoit des Anciens, ſans quoi il n'auroit jamais ſi bien réuſſi* ; & on ajoûte que

Buchner. de Commutata ratione dicendi, page 444. *Buchner a eu raiſon de dire qu'il n'eſt pas aiſé de trouver un homme depuis Ariſtote, qui*

1 Cujus quoque compendium inter compendia eſt optimum. *Bibliog. Hiſt. Polit. Philol. Cur. pag.* 39.

qui ait mieux expliqué l'Art oratoire que Voſſius. Le Pere Mazéne * ne va pas ſi loin. Il ſe contente de dire que cet Auteur eſt un des principaux Maîtres de l'Eloquence parmi les Modernes, & que ſi on joint la lecture de ſes Ouvrages à la lecture des Anciens, on en tirera de grands ſecours pour devenir Orateur. Voſſius. * Paixſt. ſtyli Rom. p. 89.

Pour moi, j'avoue que les Inſtitutions oratoires de cet Auteur ſont un Ouvrage d'un grand travail, & rempli de fort bonnes choſes; qu'il y a de la méthode, de l'exactitude, de la Litterature, comme le diſent ces Critiques: mais je crois qu'il y a verſé avec trop de profuſion les fruits de ſes veilles, & qu'il y eſt tombé dans une longueur qui rebutte les moins pareſſeux.

Je ſai qu'on lui donne deux grands caractéres, la vertu & le jugement. On nous aſſure que *c'étoit un excellent homme que Voſſius, & auſſi bon Critique que ceux qui en ont porté le nom avec faſte & oſtentation* *. A Dieu ne plaiſe que je lui ôte cette gloire. On ajoûte que *le ſel de diſcernement*, ce ſont les termes de M. Baillet, *eſt répandu abondamment par tous ſes Ecrits; & que ce qu'il y a de conſidérable, eſt que cette grande lecture qui y paroît également par-tout, ne lui fait rien perdre de ce caractére judicieux, ni de ce bon ſens, qui doit regner dans tous les bons Livres:* M. Baillet. T. 2. Part. 2. pag. 249. & c. Jonſius, Hiſt. Poet. l. 3. c. 20. p. 313. &c. * Ibid. Id. T. 2. Par. 1. p. 184.

2 E Recentioribus Rhetoricis, omnium inſtar eſt Gerard. Joan. Voſſ. Rhetorica major. *Idem, ibid. & p. 64.*

Vossius. Id. T. 2. part. 2 p. 249. Colomiez. Bibliot. Christ.

Livres : enfin que *ce qui l'a particulierement distingué parmi tant d'autres Savans de son siecle, c'est ce caractére de modestie & d'honnêteté qui regne par tous ses Ecrits, & qui l'a fait estimer & aimer même par tous les Catholiques raisonnables*, parce que c'est un don de Dieu que le bon usage des talens naturels dans ceux-mêmes qui sont hors de l'Eglise. Encore un coup, je ne touche point aux qualitez de son cœur : Pour *le discernement*, pour *ce caractére judicieux* qu'on lui donne, tout ce que je puis dire en sa faveur, c'est qu'il en donne des marques, lors même qu'il s'en écarte : mais il a senti lui-même qu'il s'en écartoit, & il l'avoue presque formellement.

En effet il s'arrête à résoudre toutes les vaines subtilitez qu'on peut faire sur quelques points de sa doctrine. Il ramasse tous les faits historiques ou fabuleux, qui peuvent revenir à son sujet en quelque maniere que ce soit. Il vous dit qui sont ceux qui ne se sont pas fait une peine d'être borgnes, ou boiteux, ou aveugles, ou autrement incommodez Parle-t-il de la Métaphore ? il y employe près de trente pages. Il en donne vingt-deux à la Métonymie *; seize à la Synecdoche; sept à l'Ironie ; soixante-dix aux autres tropes ; cent soixante aux figures. Où est ici *ce caractére judicieux* ? où est *le discernement* ? Cependant une preuve qu'il a l'esprit bon & le jugement sain & solide, il reconnoît qu'Aristote n'a point traité toutes ces choses, & que la Rhé-

Comment. Rhet. in 4. T. 2. à pag. 33. ad 112. * Ib p. 113. &c.

Ib. p. 265.

Rhétorique de ce Philosophe n'est pourtant pas imparfaite. Il fait plus. Il avoue que rien n'est si communément traité que cette matiere; de telle sorte que ce qu'il en dira, pourra ennuyer comme une répétition de ce que les autres en ont déja dit; & néanmoins il prie qu'on lui pardonne (1), *s'il paroît ne point finir lorsqu'il en rapportera des exemples.* Une autre preuve de son bon goût est un avis qu'il nous donne, qu'*il faut du choix & de la modération dans les matieres abondantes, pour ne point imiter ceux qui croyent qu'un Discours n'est bon, qu'à mesure qu'il est long*, & qui ignorent le mot d'un homme sage, qu'*un gros Livre est un gros mal.* A quoi il ajoûte ailleurs, que la grosseur d'un Ouvrage est tout au plus une preuve du travail de l'Auteur, au lieu que la qualité des choses en est une de son jugement. Vossius. Pag. 82. Partit. p. 148. Callimaque. Comment. Rhet. T. 2. Epist. nunc cap.

Pourquoi s'est-il écarté de ces régles? „ Il veut, dit-il, répandre des agrémens „ capables de faire aimer l'étude de l'E„ loquence, & faire rechercher par la „ jeunesse ce que les bons Auteurs en „ ont dit ". Mais rien n'est plus contraire à l'esprit de l'Eloquence, que cette énorme érudition, où toutes les preuves ne sont que citations, sans aucun mélange ni de passions, ni de mœurs, & où les digressions toutes détachées du sujet, ne sont ni amplifications, ni réflexions

1 Si alicubi in congerendis exemplis penè immodicus videar, T. 2, pag. 83.

Vossius. xions sur ce qui s'est dit, mais une espéce d'ostentation de ce qu'on sait outre la Rhétorique. Un pareil Traité ne peut que dessecher le style, loin de le nourrir, & de donner un vrai goût de ce qui persuade, comme le donnent les Ouvrages de Ciceron & de Quintilien. Comment prendroit-on l'esprit de l'Eloquence dans ces étymologies sans fin, dont cet Ouvrage est tout rempli? ou bien dans ces Dissertations aussi longues que seiches, qu'il fait ou sur l'envie que Ciceron portoit peut-être à Hortensius, ou sur la juste punition de l'adultére; sur les divers Tribunaux de Rome & d'Athénes; sur la vérité ou la fausseté des faits alleguez pour la justification de Milon; sur l'anachronisme de Virgile dans l'Episode de Didon; sur le caractére de Pénélope; sur celui d'Heléne? ou enfin dans ces détails infinis sur les équivoques, les amphibologies, & les autres défauts qui rendent le Discours obscur; dans ces corrections de passages sans nombre, ou dans ces explications d'Auteurs, lesquelles ne devroient avoir place que dans un Commentaire?

Une chose plaisante, c'est qu'après s'être épuisé sur l'explication des figures, dont il porte le nombre jusques environ à cent, aussi-bien que Quintilien, il finit, en disant qu'il y a des Maîtres qui ont l'ambition d'en mettre un plus grand nombre; qu'il croit pourtant que c'est assez pour lui d'avoir expliqué celles-là. C'est-à-dire qu'après nous avoir accablez, il

Comment. Rhet. T. 2. p. 423.

il veut encore qu'on lui sache bon gré de sa modération. En un autre endroit néanmoins il ne s'estime pas lui-même si modéré, lorsque reconnoissant (1) qu'*il s'amuse à des minuties*, il ajoûte qu'*il n'a point tant de honte de s'y être arrêté, qu'il auroit de chagrin de les avoir passées, si on venoit à se plaindre qu'il ne s'est pas donné assez de peine.* Il ne manque plus après cet aveu, que celui qu'il fait encore ailleurs, que *ce qu'il traite actuellement, & ce qu'il a quelquefois répandu dans son Ouvrage, n'a nul rapport à la Rhétorique*; mais qu'il a eu ses raisons d'en user ainsi, & il se flatte qu'on lui saura bon gré de son travail. Vossius. Nihil facit ad artem, &c p. 303. T. 2.

A chercher, par conjecture, ses raisons, puisqu'il ne les a pas dites; quelqu'un diroit peut-être, que c'est qu'un habile homme ne veut rien perdre, & qu'il veut montrer tout ce qu'il sait. Peut-être trouveroit on du fondement à cette conjecture dans l'Ouvrage même dont est question. L'Auteur y dit nettement qu'*ayant à pecher ou par excès, ou par défaut d'érudition dans un discours, il vaut mieux pecher par excès*: s'imaginant apparemment que le Lecteur y gagne, ainsi que l'Auteur; au lieu qu'il y a peut-être à perdre pour tous deux. Pour mon particulier, je crois que c'est un désir sincére d'être utile au Public, & de l'instruire, qui a jetté Vossius dans cette profusion. T. 2. p. 17.

Certainement il n'a pas suivi la méthode

1 *Minuta hæc fateor, &c. p. 276. T. 2.*

Voſſius. de d'Hermogéne, lequel trouvant en ſon chemin bien des endroits de Démoſthéne à expliquer, les a renvoyez à ceux qui feroient des explications particuliéres ſur les Harangues de cet Orateur, & n'a pas jugé qu'elles pûſſent entrer dans des préceptes généraux. Je ne doute point que Voſſius n'ait connu cette conduite, mais je ne ſai s'il a connu ce qu'il y a de véritablement puérile dans les préceptes & dans l'uſage de la Rhétorique, puisque
T. 2. Epiſt. Nuncupat. s'étant propoſé de l'éviter, il s'eſt ſi fort étendu ſur les tropes & ſur les figures, qui ſont une des grandes puérilitez de l'Art, ſur-tout, lorſqu'on s'y arrête ſi longtemps. C'eſt pourquoi, comme je l'ai remarqué ailleurs, je ne conçois rien de plus puérile que la conduite de Ramus, qui faiſant l'analyſe de quelques Harangues de Ciceron, marque, pour en découvrir l'Eloquence, qu'il y a tant de Métonymies, tant de Métaphores, tant d'Anaphores, ou d'Epiphores, ou d'autres figures. Dieu nous préſerve d'un pareil Maître d'Eloquence!

Voſſius ne donne pas dans ce mauvais goût. Car s'il ne garde pas de meſure dans l'explication de ces ornemens, il
T. 2. p. 423. avertit du moins expreſſément qu'il en faut garder beaucoup dans l'uſage qu'on en fait, & il confirme ſon précepte par l'autorité des plus grands Maîtres, de Ciceron & de Quintilien.

Il me ſemble même que les excès que j'ai remarquez dans Voſſius, ſont moins un effet de ſon goût particulier que de celui

celui du siécle * où il a commencé à vivre. Je ne veux point d'autres preuves de son bon goût que l'aveu & les excuses qu'il a fait de ses longueurs. Ce sont comme autant de protestations contre le torrent qui l'emporte malgré lui: Mais ce siécle étoit le régne de la Critique & de la Philologie. Tant que ce régne a duré, c'étoit quelque chose de beau, que ces prodiges d'érudition. Un autre goût s'est introduit, qui ne va plus à cette vaste & profonde Litterature, mais à un esprit plus fin & à un discernement plus exquis, qui rend les gens moins savans, mais plus habiles aux bonnes choses. Ce goût tend à faire voir de l'embonpoint, sans faire montre de la nourriture, qui le produit; l'autre tendoit à montrer cette nourriture, sans en tirer aucun embonpoint. Lorsqu'il étoit en vogue, ce mauvais goût, on s'appliquoit à reformer le texte des anciens Auteurs, on faisoit gloire d'une interprétation recherchée, on travailloit à fonder une conjecture, ou à établir une correction; enfin on s'attachoit au sens litteral des Auteurs. Depuis on a voulu s'élever jusqu'à leur esprit, & cela est plus raisonnable. Peut-être que par là on s'accoutumera à ne les pas si-bien entendre; mais on entre plus dans le caractére de leurs compositions, puisqu'à leur exemple on est moins sensible à ce qui n'est que d'érudition, qu'à ce qui est d'un sens droit & d'une raison épurée. Ce droit sens néanmoins & cette raison ne se soutiendront

Vossius. * *Le siécle mot siecle.*

Voſſius. dront point, ſi on néglige les moyens dont ils ſe ſont ſervis. C'eſt la lecture.

Préf. de la Comp. de Thucyd. & de Tit. Liv.

La réflexion que je viens de faire, eſt une penſée du P. Rapin & ce qui eſt particulier, elle eſt auſſi en quelque façon de Voſſius même qui en fait un précepte. On le trouve dans un petit Ouvrage qui peut avoir ici ſa place, puiſqu'il y traite de la maniére d'imiter les Orateurs, auſſi-bien que les Poëtes. Car quoique ſelon le titre il doive plus inſiſter ſur l'imitation des Poëtes, que ſur celle des Orateurs; néanmoins ſes préceptes ſont communs aux uns & aux autres. L'Ouvrage eſt court, & il contient ce qu'il y a de plus raiſonnable ſur cette matiére dans les Anciens, qui n'ont pas manqué de recommander le ſoin d'imiter, comme un des grands moyens qui conduiſent à l'Eloquence, ainſi qu'on le voit dans Horace, dans Quintilien, dans Ciceron, dans Longin, & dans d'autres. Je me contente d'obſerver que l'Auteur dans cet Ouvrage recommande entre autres choſes de prendre l'eſprit & les maniéres des grands modéles que nous nous propoſons dans l'Eloquence, plutôt que leurs paroles & leurs expreſſions.

De Imitatione tum orat. tum præcipuè poëticâ.

Je ne dis point de cet Ouvrage comme de ſes Inſtitutions oratoires, qu'il eſt trop chargé de Litterature; mais je crois pouvoir le dire du petit *Traité touchant la nature de la Rhétorique & touchant les anciens Rhéteurs.* C'eſt une érudition ſans fin ſur des choſes qu'on traite en deux mots au commencement d'une Rhétorique

torique avant que d'en venir aux préceptes, & qu'il a ainſi traitées lui-même au commencement de ſes Partitions. Il eſt particuliérement diffus lorſqu'il s'agit de déterminer l'objet ou les matiéres qui conviennent à l'Orateur. C'eſt une vraye Diſſertation de Logique, aſſaiſonnée de tous les termes de cet Art. N'en ſoyons pas ſurpris. Il croit qu'il faut l'avoir étudié, avant que d'étudier la Rhétorique; & ſa maniére de le prouver eſt remarquable. Sa premiere raiſon eſt, *que ſans la Logique le Rhétoricien n'entendra pas bien la doctrine des Tropes, & qu'il ne ſera pas ſûr que les Définitions & les Diviſions qu'on lui en donnera, ſoient juſtes & exactes.* Sa ſeconde raiſon eſt, qu'*on ne peut ſe paſſer de l'intelligence des lieux de Rhétorique, ni l'acquerir, ſi on ne ſait les lieux de Logique:* Et c'eſt là ſon argument triomphant. Qui s'imagineroit qu'un homme auſſi habile que Voſſius pût donner dans deux raiſons ſi puériles? Voſſius.

Après cela ne mettant point de bornes aux matiéres oratoires, il y comprend *ce que les Sciences ont de plus myſtérieux.* Il établit néanmoins que l'invention de l'Orateur eſt bien autre que celle du Dialecticien; que ſa maniére de diſpoſer eſt auſſi-bien differente, qu'il n'a ni les mêmes vûes, ni les mêmes deſſeins; & ſurtout que *les choſes myſtérieuſes des Sciencer n'accommodent point les Auditeurs* (1); ce qui contredit ſa premiere doctrine, & réduit

1 Subtilitates non admittuntur à Judicibus.

Voſſius. réduit l'objet de l'Orateur aux choſes de ſens commun.

Une contradiction plus ſenſible eſt celle qui ſe trouve entre la fin du premier chapitre & la fin du ſecond. Dans ce dernier l'Auteur établit que *Ciceron ſe trompe groſſierement* (1) *quand il croit que Platon a condamné la véritable Eloquence*; ce Philoſophe, ſelon Voſſius, ne condamnant que la fauſſe, *parce qu'il ne condamne*, dit-il, *que celle qui trahit la vertu, & ſoutient le vice.* Ce raiſonnement, ainſi qu'on le voit, ſuppoſe qu'*on ceſſe d'être Orateur dès qu'on ceſſe d'être honnête homme*, comme l'enſeigne Quintilien. Or Voſſius contredit très-fortement Quintilien ſur ce point dans ſon premier chapitre; il ſoutient qu'un Orateur, pour être un ſcelerat, ne laiſſe pas d'être Orateur. Où étoit alors la Logique de Voſſius?

Ce que je viens de dire regarde la premiere partie du petit Ouvrage dont je parle, *touchant la nature de la Rhétorique.* La ſeconde qui traite des Rhéteurs & des Orateurs anciens eſt auſſi toute remplie d'érudition: mais cette érudition y eſt neceſſaire; elle eſt du caractére de l'Ouvrage, comme il eſt aiſé de le concevoir. Cet Ouvrage eſt dans le goût du Livre de Ciceron *ſur les Orateurs illuſtres*: mais bien inferieur en merite. On trouve que ce n'eſt point une piece achevée, ni limée, non plus que ce qu'il a fait ſur

M. Baillet T. 2. Part. 1. pag. 171.

1 Spiſſus errot Marc. Cic.

sur les Poëtes & ses autres Ecrits posthumes. Celui dont est présentement question, n'est pas du nombre de ces Ecrits qui n'ont vû le jour qu'après la mort de l'Auteur. C'est lui qui le fit imprimer. Il le croyoit fort utile à ceux qui veulent devenir Orateurs, pour leur faciliter l'étude de l'Eloquence. Il a pourtant vû lui-même que c'étoit les arrêter trop long-temps à la porte. Et certainement il n'est nullement à propos de descendre dans ces détails, lorsqu'il s'agit d'une chose comme la Rhétorique, qui dépend si fort de l'usage. Il faut courir à la pratique.

Vossius. De Constitut. Rhetor. Lugdun. Bat. 1622. Ibid. p. 236. & 237.

ALBERTI DE ALBERTIS,

JESUITE,

Lequel en 1639, *imprima un Ouvrage touchant l'Eloquence de son Siécle.*

A NE regarder cet Auteur que par ses principes, c'est un guide à suivre dans l'étude de l'Eloquence, puisqu'à peu de choses près il paroît n'en avoir point d'autres, que ceux d'Aristote & de Ciceron. Il faut croire que c'est la raison pourquoi, dans les Memoires de Trévoux, on le donne en ce genre pour une des lumieres de la Societé, c'est-à-dire, pour un Maître du premier ordre, & d'un merite sûrement supérieur sans com-

De Albertis. *Journ. de Trev. mois de Dec. 1713. p. 2096, &c.*

De Albertis. comparaiſon à celui du P. Pomey ; de telle ſorte que tout homme peut avec honneur faire profeſſion & d'avoir pris ſes leçons, & de ſuivre ſes idées.

Morh. Polyhiſt. T 2. l. 6. c. 1. n. 17. Il s'en faut bien pourtant que M. Morhof en ait une ſi haute idée; parce qu'il s'arrête à conſidérer, non pas ſes principes, mais ſa méthode, nullement propre à inſtruire, mais toute bizarre, & ſi extraordinaire, ſelon le Critique, qu'il paroit extrêmement abuſer de l'Eloquence, dans le tems même qu'il déploye toutes les forces de ſon eſprit contre ceux qui en abuſent. Tel eſt l'effet ſingulier de l'amour propre ! Il nous porte à crier beaucoup contre les défauts d'autrui, & nous empêche de voir que ce ſont les nôtres.

L'Ouvrage en queſtion, dans l'exemplaire dont je me ſers, ainſi que dans le Journal de Trévoux, a pour titre (1): *Plaidoyé contre les corrupteurs de l'Eloquence tant profane que ſacrée.* M. Morhof le cite ſous le titre de *Tréſor de l'Eloquence ſacrée & profane* ; mais il ajoûte que c'eſt *en forme de Plaidoyé contre ſes corrupteurs* (2). De maniere qu'on ne peut douter que ce ne ſoit le même Ecrit décoré d'un titre plus magnifique à la ſeconde Edition, qu'à la premiere *, laquelle étoit connue de M. Morhof auſſi-bien que la ſeconde †.

*De Milan en 1639.
† De Cologne en 1669.

Pour s'en former une idée juſte, & qui

1 Actio in Eloquentiæ corruptores, &c. *Journal de Trev. ubi ſupra.*

qui soit même au gré de l'Auteur *, il ne faut que se ressouvenir de ce que Ciceron a fait contre Verrès. Ce sont *cinq grands Plaidoyez*, ou, comme l'Orateur les appelle, ce sont *cinq Livres*, qui font ensemble une seule & même action, composez non pour être prononcez, mais pour être lûs, & d'une longueur extraordinaire au prix de ses Oraisons, toujours pourtant d'un stile judiciaire, & soûtenu avec la véhémence que demandoient les horreurs de ce fameux scelerat, lequel voyant l'air du bureau qui lui étoit contraire, n'attendit pas son jugement; mais s'en alla en exil dès le commencement de cette affaire, pour ne pas essuyer la honte de tant de Plaidoyez & de l'Arrêt; ce qui n'empêcha pas que Ciceron ne publiât ce qu'il auroit pû dire contre lui. C'est ainsi que cet Orateur s'est signalé contre Verrès; & c'est sur ce modéle que notre Auteur a voulu se signaler contre les Corrupteurs de l'Eloquence par une seule & même action, aussi longue que les cinq Plaidoyez de Ciceron, & divisée aussi en cinq parties, toutes d'un stile judiciaire, & autant qu'il a dépendu de lui, semblable à celui des Verrines.

De Alberti. * *Ad lect.* n. 3.

On ne peut disconvenir, je crois, que ce ne soit une idée fort particuliere, qu'un homme s'avise de traiter en forme de Plaidoyé une pure matiere de Dissertation.

2 Thesaurus Eloquentiæ sacræ & profanæ per actionem, &c. *Morh. ubi supra.*

De Albertis. tion. Que diroit sur cela un bon Critique, tel qu'Horace, qui refuse nettement le nom de Poëte (1), à quiconque se mêle de faire des Poësies, sans avoir l'esprit de choisir en même tems & un genre de vers & un style convenable au sujet qu'il veut traiter? Donneroit-il à notre Alberti le nom d'Orateur? le mettroit-il au nombre des Maîtres?

Ubi sup. n. 4. Mais quoi! cet Auteur a voulu montrer aux Corrupteurs de l'Eloquence, qu'il ne ressemble pas aux autres Maîtres, à qui on reproche assez souvent & avec raison, qu'ils donnent des régles qu'ils ne sont pas en état de pratiquer. Pour lui, il a l'usage de l'Art, ainsi que la Théorie; & il est capable, à ce qu'il dit, non seulement de reprendre ses adversaires, mais encore de faire mieux.

Peut-être ne doit-on pas nier que ce ne soit là entrer en quelque sorte dans la pensée de Ciceron, lorsqu'il dit dans ses Verrines, *qu'il se croiroit bien reprehensible, s'il n'étoit pas honnête homme, avec le courage qu'il a de mettre un Coupable en Justice.* Mais s'il se pique d'être honnête homme, parce qu'on le peut faire sans vanité; il ne se vante point d'être Orateur, parce que c'est toujours une présomption odieuse. Et comment concevoir que notre Auteur puisse se proposer lui-même pour modéle en fait d'Eloquence,

1 Descriptas servare vices operumque colores Cur ego

ce, lorsqu'il bronche en cette matiere dès le premier pas, & dans le point le plus essentiel, qui est la forme du Discours & le choix d'un style qui convienne? Il ne prouve non plus, qu'il soit Orateur, lorsqu'il fait un Plaidoyé au lieu d'une Dissertation; qu'un Avocat, qui feroit au Palais des Dissertations, au lieu d'y faire des Plaidoyez. Et il devoit concevoir, étant instruit de son Art, qu'une Dissertation en sa place, si elle est bien faite, est l'Ouvrage d'un Orateur. De Albert.

Supposons néanmoins qu'il ait pu faire un Plaidoyé, de quel style devoit-il le faire? Il fait le procès aux Orateurs qui gâtent tout dans l'Eloquence; à des gens de mauvais goût, qui répandent mal-à-propos dans leurs Discours des pointes & des pensées aussi froides que fardées; il en veut au style Asiatique, c'est-à-dire, à un style diffus & enflé, fleuri & pathétique hors de temps & hors de lieu: Et que fait-il lui-même, ou, qu'y a-t-il, qui soit plus dans le mauvais goût qu'il combat, que son propre Ouvrage? Ce ne sont par-tout qu'invectives, & qu'amplifications outrées, comme s'il s'agissoit de crimes d'Etat; ce ne sont que mouvemens extraordinaires sur des matieres qui n'en sont pas susceptibles; que peintures fréquentes à l'excès, que digressions sans fin, qu'un style prolixe au-delà de ce qu'on peut croire. En un mot, c'est une Déclama-

ego si nequeo, ignoroque Poëta salutor. *Hor. Ep. ad Pison.* vers. 86.

De Albertis. clamation également froide & puerile malgré toute sa véhémence; parce qu'il n'y a rien de plus froid que la véhémence même, lorsqu'elle est hors de sa place.

Il est donc bien éloigné de prendre les manieres de Ciceron, & de pouvoir servir de modéle à ceux qui voudroient les prendre, puis qu'il augmente le nombre de ceux qui s'en écartent. Et qu'on ne croye pas que je lui impose. Il a senti lui-même le premier, tout ce que je dis, ses longueurs, ses invectives, ses autres défauts, celui sur-tout d'avoir traité un aussi petit sujet avec autant de fracas, que s'il étoit question *au fort de l'Asie & de la Grece*, ce sont ses termes.

Ubi sup. n. 8. 9. 10.

Il est vrai qu'il veut se justifier : mais il a beau faire. Toutes les raisons qu'il donne d'abord aux Lecteurs, les instances qu'il leur fait pour les engager à tout lire, la prétendue nécessité qu'il montre dans ses digressions, les agrémens qu'il y fait esperer ; rien n'empêche qu'on ne s'apperçoive qu'il s'écarte de la raison dans les manieres qu'il a prises.

Deux choses le soutiennent dans ces écarts, la majesté du Tribunal devant qui il croit parler, & l'importance de sa matiere, selon l'idée qu'il s'en forme. A l'égard du premier, comme cela dépendoit de son imagination, il n'en a point fait à deux fois : il assemble *le monde entier* pour l'entendre. Falloit-il moins que *les Etats generaux du monde* (1), pour

1 Generalem totius Orbis Conventum, *Ubi sup. n.* 11.

pour connoître d'une affaire qui les intéresse tous, & où tous les Orateurs sont parties? A l'égard de son sujet, il ne se propose rien de médiocre: mais la réformation générale de tous les Discours qui se font au monde, & dans lesquels il s'agit par conséquent de la vie, de la fortune, & souvent du salut éternel des hommes: en sorte qu'on est coupable d'un très-grand crime, & très-punissable lorsqu'on s'en acquitte mal. De Alberti.

Que manque-t-il au ridicule de ces idées, qu'un Arrêt qui y réponde? Il le faudroit, pour cela, dans le goût de celui que feu M. Despreaux a composé sur la doctrine d'Aristote. Ce n'est pas que je veuille ici prendre le parti des Accusez, puisque ce sont effectivement de très-mauvais Orateurs; je dis seulement que quelque coupable que soit leur éloquence, ses crimes pourtant ne méritent pas d'être traitez d'un air si grave. Elle ne fournit tout au plus par ses défauts, que des sujets ou de Comédie, ou de Satyre, comme ont fait les Sermons de Cotin, que M. Despreaux a décriez. Il ne faut guéres chausser le Cothurne pour décrier de pareils desordres, qui ne ressemblent aucunement aux brigandages de Verrès. Il en est, du moins à mon sens, des mauvais Orateurs, comme des mauvais Poëtes. On peut répondre par ces vers à ceux qui se fâchent sérieusement contre eux.

De Albertis. *Ce qu'ils font, vous ennuye? O le plaisant détour!*

Boileau Sat. 9. Vers 100. *Ils ont bien ennuyé le Roi, toute la Cour,*
Sans que le moindre Edit ait, pour punir leur crime,
Retranché les Auteurs, ou supprimé la rime.
Ecrive qui voudra; chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.

Voilà, je crois, la vraye maniere de terminer ce grand procès, & de lever l'auguste Assemblée, que l'Auteur a convoqué pour en connoître. La punition de la fausse Eloquence; de *ses attentats* contre le bon sens, & de *ses voyes de fait* contre la raison, enfin de tout ce qu'elle a d'*abusif*, d'*irrégulier*, de *tortionnaire*, c'est d'en rire.

Termes de l'Arrêt touchant la doctrine d'Aristote.

Cette décision, dira-t-on, est une espece d'amnistie en faveur de la fausse Eloquence? Pas tant qu'on diroit bien. Mais néanmoins si c'en est une, j'y comprens l'Auteur même, dont est question, & tous ceux qui prendront sa défense. Je m'y comprens moi-même, si j'ai été trop sérieux en montrant ce qu'il a de répréhensible. J'y comprens enfin les Approbateurs de son Livre. Je consens donc que l'un d'entre eux puisse dire impunément, au sens du moins de l'amnistie, que *cette Action contre les Asiatiques modernes est une preuve que l'art de la persuasion reprend son premier génie.* Je consens *qu'il admire & le vrai brillant de l'Ouvrage, & tout le merite de l'Auteur.* Je consens qu'un autre dise encore *qu'il trouve,*

Jean. Rainold ex Ord. Pradic.

Jean. Rht.

trouve, dans cet Ecrit, l'Eloquence que l'Auteur défend contre les folies de son siecle. J'ose dire seulement, avec M. Morhof, qu'il est lui-même tel à peu près, que lui & ses Approbateurs représentent ses Adversaires ; & que sans accuser ni *les Academies*, ni *les Colléges* qu'il regarde également comme la source de la dépravation du goût, on peut assurer que c'est la propre imagination qui l'a gâté ; parce qu'elle lui a fait concevoir un Auditoire, & une maniere de traiter son sujet, qu'on ne sauroit jamais goûter ; & c'est elle encore qui lui a fait approuver dans le Pere Caussin des Déclamations contre la fausse Eloquence, lesquelles sont certainement d'aussi mauvais goût, que les siennes.

De Albertis. *Alb. P. 4. p. 429. n. 280 ad 291.* *P. 5. p. 473. &c.*

Afin que le Lecteur en juge lui-même, rapportons trois échantillons ; l'un, de ce qu'il condamne très-justement ; l'autre, des mauvaises manieres qu'il prend pour le condamner *; & le troisiéme, de ce qu'il trouve de beau dans le P. Caussin *. Tout est dans le même goût.

Alb. de Alb. 2. Part p 187, n 122. *Id. p. 191. n. 123. ad calc.* *Idem part. 5. p. 473. n. 314.*

Le premier est celui-ci, où il est question d'un Crucifix que S. François Xavier, étant sur un Vaisseau agité par la tempête, avoit par hazard laissé tomber dans la Mer. *Enfin*, dit le mauvais Orateur, *enfin les prieres du Saint forcent la Mer à restituer. A cet effet, elle choisit une Ecrevisse pour l'envoyer vers lui en ambassade, & lui faire restitution du Crucifix volé... Elle ne députe point une Perle, elle les avoit toutes fondues pour les convertir*

De Albertis. *vertir en larmes, & pour fournir à sa douleur; mais elle députe une Ecrevisse, parce que sa maniere d'aller à reculons, exprime l'égarement de la Mer qui avoit fait la faute... L'heureuse Ambassadrice s'avance, fiere de son emploi, mais bien triste de la cause de son message... Elle arrive, & rougit bien en approchant; elle confesse que la Mer avec tout son sel étoit bien fade, quand elle avoit commis le crime, &c.* Tel est l'échantillon de la mauvaise Eloquence : en voici un de la maniere dont on la condamne, & qu'on nous donne pour modéle de l'Eloquence solide. *O les plaisantes rêvéries*, dit notre Alberti, *ô les agréables sornettes! La voyez-vous, Messieurs, je ne dis pas cette description de la Mer en pleurs; mais comme je le conçois, cette horrible, cette affreuse tempête de l'esprit! je ne dis pas l'ambassade de l'Ecrevisse, mais le malheureux naufrage d'un esprit mal placé. Et néanmoins ces Orateurs prétendent avoir de l'esprit, & par le larcin le plus audacieux, ils s'attribuent cette louange. Que dis-je ils se l'attribuent? O les lâches Pirates! ô les brigans poltrons!* Voilà le style du P. Alberti. Il ne reste plus qu'a voir ce qu'il approuve dans le P. Cauffin. *La fausse Eloquence*, dit ce Pere, *se pare & se farde : mais elle a beau faire. On n'a autre chose à lui dire, sinon : Vous êtes une racine & une engeance de la terre de Chanaan. Un Amorrhéen est votre pere, & votre mere est une Cethéenne. Au jour de votre naissance on ne vous coupa point le nombril, vous*

ne fûtes ni lavée, ni salée, ni emmaillotée, &c. Il y a neuf pages de cette force, où le P. Alberti trouve de grandes beautez. Que veulent-ils nous faire entendre, lui & le P. Caussin? Ils veulent dire que c'est une raison égarée qui produit la fausse Eloquence, & leur propre raison s'égare pour le dire. Voici comme Boileau l'a dit selon les regles du bon sens. De Alberti. Art. Poët. ch. 1. v. 39.

La plûpart emportez d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée,
Et croiroient s'abbaisser dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.

LE P. NICOLAS CAUSSIN

Jesuite, de Troye en Champagne, né en 1580, mort en 1651.

L'OUVRAGE du P. Caussin est un Traité fort ample de l'Eloquence sacrée & profane, dans lequel il nous fait lui-même remarquer trois parties. La premiere, comprise en trois Livres, roule sur la véritable Eloquence des premiers temps, & sur les secours nécessaires pour y parvenir. La seconde donne la division ordinaire de la Rhétorique, & en explique les préceptes, ce qui occupe six Livres. La troisiéme qui en occupe sept, traite de l'Eloquence d'apparat, de l'Eloquen-, Caussin. *In Operis synopsi post tit. & ap- probat.*

Cauſſin. quence civile, & de l'Eloquence ſacrée.

Morhof. T. 2. l. 6. p. 247. n. 17. M. Morhof dit que ce Traité fut imprimé à Paris en 1643 ; la permiſſion donnée par ſes Supérieurs à la Flèche, eſt datée du 19. Novembre 1617 ; & le Privilege eſt du premier Septembre 1618 : ce qui s'accorde avec ce qu'établit M. Bayle, que *c'eſt l'Ouvrage d'un homme qui avoit environ quarante ans, & qu'il fut imprimé à la Fleche en* 1619. M. Morhof dit encore, qu'on y trouve, entre autres choſes, tous les caracteres du Diſcours, expliquez avec beaucoup de ſoin, & qu'il y a des exemples tant de chaque caractére, que des vices qui lui ſont oppoſez. L'Auteur lui-même (1) déſigne ſon Livre comme un riche tréſor d'exemples, utile à ceux qui veulent devenir Orateurs. M. Bayle dit que ce Pere ſe connoiſſoit aſſez bien en Rhétorique. Voſſius (2) l'appelle un Rhétoricien d'un merite diſtingué. Le Pere Maléne * le joint avec Voſſius & avec l'Auteur du Livre qui a pour titre : *Le Palais de l'Eloquence*. Enfin le Bibliographe anonyme en juge auſſi avantageuſement. Il ajoûte pourtant qu'il ne le croit pas comparable au P. Creſſol, & je ne vois pas la raiſon qu'il a d'en juger ainſi : car s'il parle de l'Ouvrage du P. Creſſol intitulé *Le*

M. Bayl. Dict. ſur le P. Cauſſ. Rem. F. Morhof. ibid.

M. Bayl ſur Theodompe p. 2801. Remarq. C. * Palaïs Eſprit Romain. p. 89

Bibl. Fil. Poſit. Pari. Chr. pag. 39.

1 Cum libros de triplici Eloquentiâ & apparatu quondam ex florentiſſimâ exemplorum copiâ ad oratoriam facultatem inſtruerem. *Cauſſ. Preſ. ſur ſon Liv. des Hierogl.*

2 Cauſſinus Rhetor melioris notæ. *Voſſ. Inſtit. Orat. T. 2. p. 406.*

*Le Théâtre des Rhéteurs**, il eſt dans un genre tout différent, & ne contient point de préceptes. Que s'il veut parler de celui qui a pour titre *Les Vacances*, l'Auteur n'y traite que de l'Action. Cauſſin. * *Theatrum Rhetoricum.* *Vacationes autumnales.*

C'eſt tout ce que j'ai trouvé de jugemens touchant le P. Cauſſin. Que ſi on examine ſon Ouvrage, on trouvera que cet Ecrivain n'eſt ni aſſez ferme dans ſes idées, ni aſſez méthodique dans la diſpoſition de ſa matiere. Par exemple, pour les idées, il en donne (3) d'abord une fort juſte de l'Eloquence ſolide, & la peint de ſes véritables couleurs : mais quelque temps après il en fait (4) une peinture qui ne convient qu'à une Eloquence fardée, & à un genre d'amplification, dont il ne fait pas lui-même grand cas (5). A l'égard de ſa méthode, elle eſt auſſi fort irréguliere.

Car premierement, après cette idée de l'Eloquence, & quelques Diſſertations ſur ſon origine & ſes uſages, l'Auteur fait une Critique des anciens Orateurs, Hiſtoriens & Philoſophes, tant Grecs que Latins, *laquelle*, dit M Baillet, *eſt d'autant moins à mépriſer qu'elle paroit toute priſe des anciens Critiques.* Là il s'étend particulierement dans la comparaiſon qu'il fait de Ciceron avec les Auteurs les plus fameux L. 1 p. 14. *Jugem. des Sav. T. 2. Part. 1. p. 171.*

3 Virilis, ſapiens, excelſa, plena virium, ſuccі & ſanguinis, & venuſtatis, qualis Demoſt. aut Ciceron. *L. 1. p. 3. col. 1.*

4 Figuratum picta coloribus latéque perſultans, qualis Cicer. *L. 2. p. 78 col. 2.*

5 Tumens illa latéque ſubſultans *L. 5. p. 265. col. 2.*

Cauſſin *L. 1. de vet. Eloquent.*

fameux par leur éloquence ; & c'eſt ce qu'il appelle *l'Eloquence ancienne*, qui fait la matiere du premier Livre. Enſuite il traite dans le ſecond, du ſtyle & des varietez dont il eſt ſuſceptible, & il y ramaſſe ce que Longin & Hermogéne en ont dit de meilleur. Après quoi il traite dans le troiſiéme des moyens de devenir éloquent ; il y marque le caractere du génie oratoire, & la maniere de le cultiver ; il y dit merveille ſur l'Imitation. Mais outre que la premiere partie de l'Ouvrage du P. Cauſſin touchant l'Eloquence des Anciens, revient abſolument à la ſeconde, où il veut parler ſimplement de l'Eloquence ; certainement la Critique des Auteurs, & la connoiſſance des ſtyles ne ſont point des matieres à traiter dès l'entrée d'une Rhétorique ; Quintilien, Hermogéne & Longin ont réſervé cette Critique à la fin de leurs Ouvrages : & les deux premiers y ont auſſi rejetté l'explication des ſtyles.

La connoiſſance en effet de ces deux choſes n'eſt le fruit que des études avancées. Et ce qui marque encore que la méthode du P. Cauſſin n'eſt pas exacte, c'eſt qu'après avoir fait la Critique des Anciens dans ſon premier Livre, il la recommence dans le troiſiéme * au ſujet de l'Imitation ; & après avoir parlé de la varieté du ſtyle dans le ſecond, il en reparlera dans le ſeiziéme. Une choſe qui n'eſt pas moins remarquable, c'eſt que venant d'expliquer ces deux grands points de doctrine, la Critique des Auteurs & la

L. 1. p. 14. &c.

** L. 3 p. 167. col. 1.*

la variété du ſtyle, il commence ſon quatriéme Livre, en diſant que *dans les Livres précédens on a vû l'Eloquence dans ſon berceau* ; cependant c'eſt le faîte de l'Eloquence qu'on vient de voir ; c'en eſt le comble. L'Auteur le reconnoit lui-même, puiſqu'il a intitulé ſon ſecond Livre (1) : *Du caractére le plus parfait de l'Eloquence.* Il ſeroit difficile de concevoir une plus grande confuſion dans la conduite d'un Ouvrage Après cela, quels exemples apporte-t-il? Combien d'inutilitez ! combien de digreſſions! En quel ſtyle s'explique-t-il? Il met dans le ſecond Livre divers Discours pour & contre Ciceron, ou pour & contre l'Eloquence; il la fait parler elle même. Cela demanderoit un Discours d'un caractére irréprehenſible: Et néanmoins, c'eſt une déclamation d'Ecolier. Il eſt inconcevable comment un homme a pû mêler tant de bonnes, je dis plus, tant d'excellentes choſes, avec d'autres qui ſont très-mauvaiſes ; ou comment, ayant connu la fauſſe Eloquence, & étant capable de l'éviter, à ce qu'il paroît par bien des endroits, il s'y jette cependant à tout propos, pour ainſi dire, tête baiſſée. J'ajoûte que cet Auteur, & par les choſes qu'il loue, & par celles qu'il blâme quelquefois, & par ſes raiſonnemens, & par ſa maniere de juger, donne lieu de croire qu'il n'a pas des idées auſſi ſûres du vrai & du beau, qu'il ſeroit à ſouhaiter. Caſſin. L. 2 p. 113.

En

1 De optimo caractere Eloquentiæ. P. 110.

Caussin. En effet, il dit* nettement que, selon
*L. 2 c. 34. p. 139. 140 lui, ce que Longin appelle *Amplification*, est ce qu'Hermogéne appelle *Circonduction*, laquelle néanmoins selon Hermogéne n'est
L. 2. p. 14 que le tour périodique. Il dit ailleurs que le style Historique approche du Sophistique. Et dans un autre endroit il a-
L 2 ch. 28. pag. 139. vance que le caractére du Discours qu'Hermogéne appelle *le Vrai*, est bon pour instruire, & non pas pour plaire. Cependant rien ne fait plus de plaisir qu'un style qui est dans le vrai. Enfin dans son
L. 4. p. 181. quatriéme Livre il met les *Proverbes*, les *Apologues*, les *Hieroglyphes*, & les *Emblémes* parmi les sources de l'Eloquence, avec l'Histoire, les Autoritez des Anciens, les Sentences, les Loix, l'Ecriture sainte, & la connoissance des lieux de Rhétorique. Tout cela peut être d'usage; mais il est mal digeré. L'Invention dont il a dessein de parler, se propose trois choses, les preuves, les passions & les mœurs. C'est de quoi l'Auteur devoit traiter dans ce Livre Pour ce qui est des avantages qu'on tire de l'érudition, de la connoissance de l'Histoire, & d'autres choses semblables, pour nourrir & enrichir l'Eloquence, il devoit en traiter dans le Livre où il parle des secours nécessaires à un homme qui veut devenir Orateur.

S'il dit d'excellentes choses touchant l'*Amplification* dans son cinquiéme Livre, il en dit aussi qui ne sont pas dignes d'un homme comme lui qui marque d'ailleurs qu'il a du goût. Il en est de même

me du sixiéme. Pour y traiter de l'Exorde il débute par cette pensée remarquable, *qu'on ne sauroit croire combien la multitude des préceptes a fait dire de mauvaises choses sur cet article.* Est-ce pour éviter cet écueil, qu'il emploie seize pages *in* 4 de la plus fine érudition pour nous donner les préceptes de l'Exorde? Je pourrois dire qu'il en donne autant à la Narration, si je voulois y comprendre les exemples qu'il en rapporte; & ce que je puis assûrer, c'est qu'on ne trouve pas l'arrangement, la netteté, ni la brieveté nécessaire dans les préceptes qu'il donne de la Preuve, ou de la Réfutation, ni dans ce qu'il dit touchant l'ordre qu'il faut donner à ces deux parties, ou touchant le choix qu'il faut faire des preuves. Ce qu'il dit des diverses especes d'argumens, est peu utile. Il insiste plus sur la Réfutation, & il en rapporte jusqu'à dix exemples fort longs; au lieu qu'il n'en donne pas un de la preuve.

Cauſſin. L. 6 pag. 207. col. 1. ad Calc.

L. 6. p. 325.

L. 6 p. 339.

L. 6. p. 342.

L. 6. p. 344.

Il fait sur l'Elocution à peu près ce qu'il a fait sur l'Exorde, & il y est trop long. Il avoue qu'il n'en a que trop parlé dans la premiere partie de son Ouvrage, & néanmoins, puisqu'il est, dit-il, entré dans les préceptes sur cet article, il veut rapporter ce que les plus sages Rhéteurs en ont dit, & sur-tout suivre en cela la doctrine de Ciceron & de Strébée de Reims. Mais il entre dans des minuties où ces Auteurs ne sont point entrez. Entre autres, il copie ce que les Rhéteurs ont dit sur les figures: il

L. 7. p. 350.

Ib. p. 359. col. 1.

Cauſſin. en fait * un Catalogue, & en compte
* L. 7. p. 379. &c. jusqu'à deux cens vingt-quatre; & après
L. 7. p. 414. avoir traité de toutes par ordre alphabétique, il les reprend toutes encore une fois en les diſtribuant par claſſes, à
L. 7. p. 435. quoi il ajoûte l'indication des endroits où Ciceron s'eſt ſervi des principales; ce qui eſt la choſe du monde la plus mal entendue, à raiſonner ſelon les bons principes qui ſont répandus dans l'Ouvrage même de cet Auteur.

L. 8. p. 459. Lorsqu'il s'agit des Paſſions, il fait profeſſion de ſuivre ſur ce point la doctrine d'Ariſtote: mais ce qu'il en tire de bon, eſt étouffé par les choſes étrangeres qu'il y mêle, & qui ne regardent point les paſſions que l'Orateur excite par le diſcours. Il employe cent grandes pages ſur une matiere qu'il pouvoit traiter en moins de dix. Ceux qui ſavent la doctrine d'Ariſtote, ont peine à la reconnoître dans ce qu'en dit le P. Cauſſin: comment ceux qui ne la ſavent pas, pourront-ils ſe flatter d'y en avoir pris une idée? Ce Pere finit au neuviéme Livre la ſeconde partie de ſon Ouvrage par les préceptes de la Prononciation. Il
L. 9. p. 555. convient lui-même dès l'entrée, que les regles qu'on en donne par écrit, ne ſont bonnes à rien; il ne laiſſe pourtant pas de les donner, & il rapporte ſur cette matiere des choſes qu'il regarde comme inſupportables (1), ſans appréhender de ſe rendre inſupportable lui-même.

Sa

1 Ratio Antiquorum putidiuscula, &c. L. 9. p. 565.

Sa troiſiéme partie commence au dixiéme Livre, lequel avec le ſuivant répond aſſez bien, du moins en un ſens, au but de l'Auteur, qui eſt de traiter *des Diſcours d'apparat, ou d'oſtentation.* Peut-être eſt-ce pour cela qu'il y fait montre de tout ce qu'il ſait, non pas tant en fait de préceptes, que de paſſages d'Auteurs. Il donne à la verité des préceptes fort bons; ils y ſont même aſſez fréquens & aſſez ſerrez dans l'endroit où il rapporte ce que Denys d'Halicarnaſſe a dit ſur les diverſes eſpeces de diſcours dans le genre démonſtratif. On peut dire néanmoins que les deux Livres, dont je parle, ne ſont preſque compoſez que d'extraits d'Auteurs, & des éloges de tout ce qu'on peut s'imaginer. Même le Livre onziéme ne contient rien autre choſe; & cela va ſi loin que le ſeul *Index* de ces deux Livres contient plus de cinq pages *in* 4. Il ne faut pas s'étonner s'il s'eſt fait tant d'éditions de cet Ouvrage. C'eſt un Répertoire pour les jeunes Etudians qui veulent trouver les choſes toutes faites, & qui ne manqueront jamais de courir après de pareils Recueils, pour peu qu'on s'aviſe une ou deux fois de leur propoſer des ſujets qu'ils y puiſſent rencontrer. Caſſius. L. 10. c. 6. &c. Ibid.

Il n'y avoit point d'apparence de traiter autrement du genre Déliberatif & du genre Judiciaire, que du Démonſtratif. L'Auteur s'y étend moins, puiſque les deux enſemble n'occupent qu'un Livre. Il y donne de bons préceptes, particu- L. 12. p. 757.

Cassio. lierement sur les mœurs, & sur le caractére de l'Eloquence du Barreau, qu'il ne veut point qu'on charge de citations, comme on faisoit autrefois. Mais avec ces préceptes il mêle beaucoup de choL. 12. p. 775. ses étrangeres à la Rhétorique. Il s'étend sur la forme que les Persans, les Egyptiens, les Grecs, les Romains gardoient dans l'administration de la Justice. Il s'étend aussi sur ce qui concerne les Juges, les Avocats, & les connoissances nécessaires aux derniers. Il parle du Droit, & de la maniere, tant de diviser cette Science, que de l'étudier. Que dire de tout cela, sinon que ce sont des digressions hors d'œuvre, & que l'Auteur, en s'y jettant, ressemble à un torrent qui se déborde; d'autant plus que le treiziéme Livre n'est pas une piece plus nécessaire que toutes ces digressions. Ce n'est qu'un recueil de discours dans le genre Délibératif & dans le Judiciaire. Il est vrai qu'il y a mis des notes avec des analyses qui peuvent passer pour des préceptes; mais c'est accabler son Lecteur.

L'Eloquence de la chaire fait le sujet des trois derniers Livres, qui sont le quatorziéme, le quinziéme & le seiziéme.

De sacræ Eloq. majestate L. 14. p. 889. Dans le premier des trois l'Auteur montre la dignité de cette Eloquence par la varieté, l'abondance & la noblesse des matieres dont il fait un détail suivi de quelques Discours tirez de S. Chrysostome & de Salvien.

De formâ sacræ Eloq. L. 15. Le titre du second promet le caractére de l'Eloquence sacrée, & on ne le donne

donne que dans le troiſiéme. Ce ſecond n'eſt qu'un Dialogue entre un Maître de Rhétorique (1) & un Prédicateur, qui examinent ſi *l'Eloquence artificielle eſt convenable dans la chaire.* Le Rhétoricien ſoutient l'affirmative, & dit ce qui ſe peut dire de plus raiſonnable. Cependant le Prédicateur le réfute avec beaucoup de véhémence; & comme s'il ne l'avoit pas réfuté, il dit enſuite que le Miniſtre de la Prédication doit *être inſtruit de la Rhétorique & de toutes les belles Lettres.* Caussin.

Ce Prédicateur qui s'appelle *Théophraſte*, demande deux qualitez dans un homme qui ſe mêle de prêcher, la *vertu* & la *ſageſſe.* Il veut pour cela qu'il ſe nourriſſe de la lecture de l'Ecriture ſainte, des Peres, des Conciles; qu'il ſoit homme d'oraiſon; qu'il ait beaucoup d'humilité, beaucoup de reſpect pour le miniſtére, beaucoup de zéle pour les ames; enfin beaucoup de conſtance & de courage, avec une grande pureté de mœurs, & un grand déſintéreſſement. Tout cela regarde *la vertu*, & les ſources où on la puize. Pour *la ſageſſe*, *il veut*, dit-il, *comme Théophraſte*, [Remarquez que c'eſt Théophraſte lui-même qui parle,] *que le Prédicateur ſe ſoit rempli dés ſa jeuneſſe de toutes les Sciences humaines; qu'il ſache l'Hiſtoire*, les Coutumes & les Uſages du Pays; & ſur-tout la Théologie, l'Ecriture, les Conciles, les Cas de conſcience, l'Hiſtoire Eccleſiaſtique. Voilà L. 15. p. 951.

en

1 Logodædalus & Theophraſtus. L. 15. p. 931.

Cauſſin. en effet l'idée d'un Prédicateur; à quoi le P. Cauſſin fait ajoûter avec raiſon, qu'il y a plus d'Eloquence dans Moyſe, dans Job, dans les Prophetes & dans S. Paul, que dans Platon; comme auſſi que les Ouvrages des Peres, & de ceux qui les ont ſuivis, en ſont tout pleins. Il eſt ſeulement à remarquer que l'Eloquence des Peres convient à tout le monde: mais que, ſelon S. Auguſtin, celle des Ecrivains ſacrez convient à ces Ecrivains, & ne conviendroit point à d'autres (1).

Enfin ce que le P. Cauſſin avoit promis de faire dans le quinziéme Livre, il le fait dans le ſeiziéme qui eſt le dernier. Il y donne le caractére de l'Eloquence de la chaire. Il intitule ce Livre: *Chryſoſtome*, ou *l'Idée*, parce qu'il trouve dans ce Saint des exemples de tous les ſtyles. Et comme s'il n'avoit pas aſſez traité des caractéres du Diſcours dans ſon ſecond Livre qu'il n'employe qu'à cela; ou dans le ſeptiéme, qui traite de l'Elocution; ou dans l'onziéme, qui parle du ſtyle du genre Démonſtratif; ou dans le douziéme, qui parle de celui du genre Déliberatif; ou dans le treiziéme, qui explique celui du genre Judiciaire; il recommence tout de nouveau à parler des ſtyles dans ce dernier Livre, & il en parcourt les eſpéces. Ainſi il traite du ſtyle grave & majeſtueux, des vices qui lui ſont oppoſez; du ſtyle ſec; de la véhémence;

1 Nec ipſos alia [decet] nec alios ipſa. *S. Aug. de Doct. ch. 4.*

mence ; de la lenteur ; du ſtyle auſtére, & de ſes excès ; du ſtyle flatteur, des railleries ; du ſtyle poli ; du ſtyle affecté ; du ſtyle pieux & ſimple ; du ſtyle pieux & grave. Il parle des Savans, des demi-Savans ; de ceux qui perdent le temps à des queſtions frivoles. Tout cela eſt accompagné d'exemples ; après quoi il applique à S. Chryſoſtome ce qu'il a dit en général, & montre par des extraits qu'il en rapporte, que ce Saint a excellé dans tous les caractéres dont la dignité de la chaire eſt ſusceptible. Ce qui eſt une imitation de la methode d'Hermogéne. Cauſſin.

Je conclus que le P. Cauſſin ayant une lecture ſi prodigieuſe, & ayant parcouru tout ce qu'il y avoit de bon dans les Ouvrages ſoit des Maîtres, ſoit des Orateurs, auroit pu faire une très-bonne Rhétorique, s'il avoit voulu s'en donner la peine. Il paroît par plus d'un endroit qu'il avoit de l'eſprit & de grandes connoiſſances. Mais il n'a ni bien conçû, ni bien digeré ſa matiere. Il n'a point choiſi dans ce qui ſe préſentoit à lui. Il n'a point gardé de meſure dans l'étendue qu'il a donnée à ſon ſujet. Il s'eſt ſouvent abandonné à un mauvais ſtyle. De ſorte qu'il faudroit refondre ſon Ouvrage du tout au tout, & le réduire à moins de la moitié pour le rendre bon. Et en l'état où il eſt, il me paroît dangereux à lire pour tous ceux qui n'auront pas le goût formé pour profiter de ce qu'il y a de bon, ſans ſe gâter dans ce qu'il y a de mauvais.

RE-

REGINÆ PALATIUM ELOQUENTIÆ,

Du Pere le Pelletier Jesuite.

Le P. le Pelletier.

LE Palais de l'Eloquence est une Rhétorique aussi ample que celle du P. Cauſſin, & composée par un seul Pere de la Compagnie, ainsi qu'il paroît par le préambule du premier Livre, où l'Auteur ne parle de lui-même qu'au singulier, comme un seul homme qui a tout fait. Cependant la suite du titre dans une édition de Lyon attribue la premiere composition de cet Ouvrage aux Jesuites de France en général; & la révision à ceux de Mayence. Elle donne en même temps aux derniers l'honneur de l'avoir accommodé au génie & aux mœurs des Allemans & des autres Nations, & de l'avoir rendu utile, *non seulement aux Amateurs de l'Eloquence, mais encore aux Prédicateurs.*

Il y a apparence que cette queue du titre est de la façon d'un Libraire également avide & ignorant, qui veut attirer des acheteurs, & qui ne sait ce qu'il dit. Quoi qu'il en soit, cet Ouvrage est divisé en dix Livres qui ont chacun un nom par-

1 Quæ primâ specie admirationem, re explicatâ risum movent. *L. 4. de Fin. c. 22.*

particulier. Le premier eſt *le Veſtibule* de l'Eloquence, le ſecond en eſt *le Théâtre*, le troiſiéme *l'Autel*, le quatriéme *l'Arſenal*, le cinquiéme *le Théatre*, le ſixiéme *le Triumphe*, le ſeptiéme *le Ciel*, le huitiéme *le Temple*, le neuviéme *le Trône*, le dixiéme *le Tribunal*. Le P. le Pelletier.

On ne ſauroit guéres douter que l'Auteur ne ſe ſoit donné quelques applaudiſſemens pour avoir trouvé tant d'expreſſions pompeuſes; mais je doute fort qu'il en reçoive aucun de ſes Lecteurs. Ces expreſſions, à mon ſens, ſont un exemple de ce que diſent Ciceron (1) & Quintilien (2), *qu'il y a des choſes qui rient d'abord à l'imagination, qu'on admire même; mais dont on ne ſait pas grand cas, lorſqu'on les a examinées.* Elles ſont auſſi un exemple de ce qu'a dit Longin, *qu'il faut bien ſe donner de garde de prendre pour ſublime une certaine apparence de grandeur bâtie ſur de grands mots aſſemblez au hazard, & qui n'eſt après tout qu'une vaine enflure de paroles, plus digne de mépris que d'admiration.* Si ce défaut eſt conſidérable en quelque endroit qu'il ſe trouve, il eſt plus ſenſible à la tête d'un Livre, que par-tout ailleurs, puiſque le titre doit paroître auſſi ſimple que l'Exorde. Il y auroit encore à examiner ſi tous ces titres particuliers ſont compris dans le titre général, & même ſi tant de titres Trait. du Sub. c. 7.

2 Inventiunculis gaudent, quæ excuſſæ riſum habent, inventæ facie ingenii blandiuntur. *Quint. l. 8. c. 5.*

Le P. le Pelletier.

tres métaphoriques sont de bon goût dans un même Ouvrage. Mais il vaut mieux que le Lecteur en juge par le détail.

L'Auteur a donné le nom de *Vestibule* au premier Livre qui contient les réflexions sur les secours qu'on peut, ou qu'on doit tirer soit de l'art, soit de la nature, pour devenir éloquent.

Le *Trésor* de l'Eloquence ne signifie ici que les préceptes de l'invention, c'est-à-dire l'explication des lieux de Rhétorique, leur nombre, leur nature, leur usage, avec des axiômes sur chacun, lesquels, à dire vrai, ne sont pas d'une grande utilité.

Il restoit à parler des preuves que l'Orateur ne trouve pas, mais qu'on lui fournit, afin qu'il les traite, & qui sont les *Sermens*, les *Loix*, les *Témoins*, les *Réponses d'Oracles*, & autres choses semblables. L'Auteur comprend toutes ces choses sous le nom d'*Autel de l'Eloquence*, à cause, dit-il, que les sermens se faisoient sur les Autels, que les Oracles s'y rendoient, que les Loix en tiroient leur force, & par d'autres pareilles raisons. On ajoûte à tout cela ce qui regarde les *Enigmes*, les *Hieroglyphes*, & les *Emblêmes*.

Par l'*Arsenal* de l'Eloquence, on entend les argumens; leurs différences; la maniere de les varier; les Transitions; l'Amplification qui dépend des argumens; sa nature, sa place, son usage; toutes choses certainement que l'Auteur a expliquées avec soin.

Le

Le *Théatre* de l'Eloquence eſt le Livre, où l'on donne à conſidérer les parties du Discours, & par conſequent où il s'agit de la Diſpoſition ; c'eſt là qu'à l'occaſion de l'Exorde on apprend ce que c'eſt que les mœurs exprimées dans un Discours. Le P. le Pelletier.

Le *Triomphe* de l'Art conſiſte dans la maniere d'émouvoir, ou d'arrêter les Paſſions. L'Auteur comprend ſous cette idée *les mœurs de l'Orateur*, & non ſeulement celles qui regardent la Rhétorique, ou qui s'expriment en parlant ; mais encore celles qui regardent la Morale, & qui ſe déclarent par les actions. Il s'étend davantage ſur les Paſſions ; il les conſidére tant en général qu'en particulier, ſoit pour en donner des régles, ſoit pour en faire connoître les eſpéces, la nature, les effets, les caractéres & les cauſes. Je n'ai point vû de Rhétorique où cette matiere ſoit traitée plus au long. Il y a certainement de quoi s'inſtruire abondamment ſur cet article, auſſi-bien que ſur ce qui regarde la raillerie, qui fait un des grands ornemens du Discours, lorſqu'on l'employe à propos. Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'Auteur l'a jointe aux paſſions ; elle eſt du nombre des choſes qui remuent puiſſamment les eſprits.

Comme les Figures ſont au Discours, ce que les Etoiles ſont au Ciel, c'eſt-à-dire, qu'elles en ſont l'éclat & l'ornement ; c'eſt pour cela que l'Auteur a donné le nom de *Ciel* au Livre où il explique

Le P. le Tellelier. que fort au long toutes ces différentes beautez.

Le *Temple de l'Eloquence* eſt, à ce que l'Auteur prétend, le Genre démonſtratif, *à cauſe qu'on y honore la vertu* ; raiſon qui prouveroit que c'eſt plutôt le Temple de la Vertu même, que celui de l'Eloquence.

C'eſt ainſi qu'on peut dire que le nom de *Trône* ne convient point au Genre déliberatif ; l'Auteur lui donne ce nom, *parce que*, dit-il, *l'Orateur y eſt comme élevé ſur un ſiége, pour écouter les avis de ceux qui opinent, & pour en juger.* Or c'eſt ce qui convient moins à l'Orateur, qu'à ceux qui le conſultent. J'en dis autant du Genre judiciaire, qu'il qualifie du nom de *Tribunal de l'Eloquence*, quoique ce ne ſoit point du tout l'Eloquence qui juge dans les Plaidoyez, mais la Juſtice qui y préſide.

Je crois devoir remarquer que dans le Livre qui traite du *Panégyrique*, l'Auteur parle de tous les Discours qui peuvent y avoir rapport : ainſi l'on y trouve des idées pour les Discours qui ſe font à la reception d'un Docteur, d'un Magiſtrat, d'un Prelat, d'un Prince, d'un Intendant de Province. On y trouve pareillement des régles pour les Oraiſons funebres, & même pour les pompes, & pour les appareils qui les accompagnent. C'eſt ainſi encore qu'on y trouve ſur le Genre déliberatif, & ſur le judiciaire tous les Discours à peu près qui ont rapport à l'un ou à l'autre.

Il y a donc de bonnes choſes dans cette Rhétorique; mais il y en a en même temps, beaucoup d'étrangeres, beaucoup d'inutiles, non ſeulement parmi celles qui ſont hors du ſujet, mais même au nombre de celles qui ſemblent appartenir à l'Art. Il ne faut que jetter les yeux ſur les répétitions fréquentes de ce qui regarde les mœurs, les paſſions, les figures; ou ſur les détails dans leſquels on entre ſans néceſſité, ou enfin ſur quelques exemples à retrancher. Tel eſt, ſelon moi, celui, où l'on fait plaider l'Afrique & l'Aſie devant le Dieu Mars pour la gloire des armes, & où faiſant parler ce Dieu, on le fait parler de Jeſus-Chriſt; ce qui ſûrement ne paroît pas convenir. Le P. le Pellerier. Pag. 192.

Excepté ces endroits, & quelques autres ſemblables, on peut dire que l'Ouvrage eſt bon, ou du moins qu'il y a de quoi en faire un bon. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'Auteur fait profeſſion de tirer tous ſes préceptes des premiers Maîtres de l'Antiquité. Il reconnoît que ſans cela il n'eût rien dit qui vaille, & que s'il n'en avertiſſoit, il pourroit paſſer pour plagiaire: de ſorte qu'il n'y a que la maniere de traiter ſon ſujet, & de l'arranger qui ſoit de lui; ſi l'on ne veut y joindre encore les exemples, qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'il eût plutôt pris d'ailleurs, que d'en faire quelquefois lui-même. Pag. 1.

C'eſt le jugement qu'il faut porter de tous ceux qui ont ſuivi la même méthode.

Le P. le Pelletier. de. Je ne suis pas le seul qui aye remarqué qu'ils ont tous hasardé beaucoup, & qu'ils ont presque tous échoué. C'est le sens du Bibliographe Allemand, lors-

Bibl. Hist. Pol. &c. p. 19. qu'il dit qu'une des causes pourquoi on ne fait plus tant de progrès dans cet Art, c'est que les Maitres ne donnent plus de bons exemples comme autrefois. J'ajoûte sur ce que l'Auteur fait profession de ne suivre que les Anciens, que c'est le sort des nouvelles Rhétoriques, & qu'elles ne disent rien de nouveau, excepté ce qu'elles disent quelquefois hors du sujet, ou contre les régles les plus certaines de l'Eloquence.

Masene. ## JACQUES MASENE,

Jesuite, Regent de Rhétorique à Cologne.
1659.

Morh. T. 2. l. 6 p. 248. n. 17. MOnsieur Morhof qui estime beaucoup la Rhétorique du P. Cauffin, estime encore davantage celle du P. Masene, intitulée l'*Ecole*, ou l'*Exercice de l'Eloquence*, outre laquelle l'Auteur a fait un autre Livre, intitulé l'*Ecole*, ou *l'Exercice du style*. C'est ainsi, même selon lui *, qu'on doit entendre le terme métaphorique, & tiré *de la Lutte*, qu'il employe dans le titre, non seulement de ces deux Livres, mais encore de sa Poëtique; parce qu'apparemment il n'a pas cru que ce

Palæstra oratoria.

Palæstra styli Romani, &c. * Palæstra orator p. 7.

ce fût présenter trop souvent à son Lecteur une bonne métaphore Masenius

Les deux Ouvrages dont j'ai à parler, sont deux *in douze*, & des plus grands dans leur espéce, & des plus gros. L'un est d'environ onze cens pages, l'autre d'environ huit cens. Ils sont tous deux de même datte ; mais il paroît, par la lecture, que le plus petit est l'aîné. de 1650

A prendre le titre propre de ce Traité, selon l'idée ordinaire, il paroît ne promettre que des régles générales sur les mots & sur les phrases, ou tout au plus encore sur les pensées ; c'est en effet ce qu'on entend communément par le *Style*. Cependant on y trouve beaucoup de choses à quoi on ne s'attendroit pas, que l'Auteur a eu soin, non seulement de comprendre dans son Ouvrage, mais d'exprimer aussi dans la suite de son titre, parce qu'il les a regardées comme faisant partie de son dessein, qui est de nous former à écrire en Latin, ou à parler cette Langue comme Ciceron.

On ne peut nier que ce qu'il traite dans le cinquiéme & dernier Livre, n'entre en effet dans son sujet. C'est l'Art de lire & de composer des Dialogues, des Lettres, ou l'Histoire. Cet Auteur y donne fort au long, ce que les premiers Maîtres ont cru ne devoir donner qu'en peu de mots, parce qu'ils ont supposé qu'un homme qui a du génie, supplée aisément ce qu'on ne lui dit pas sur cela.

Mais quel rapport le quatriéme Livre

Maſene. a-t il avec ſon deſſein? L'Auteur n'y traite que de l'Empire des Aſſyriens, des Médes & des Perſes; des Antiquitez de la Gréce, particulierement d'Athénes & de Lacedémone; des Poëtes & des Orateurs Grecs, des Philoſophes & de leurs différentes Sectes; enfin des Antiquitez Romaines rapportées par Roſin. Sont-ce-là, dira quelqu'un, des régles pour ſe former le ſtyle? Le P. Maſene a prévenu la difficulté; ſans toutes ces connoiſſances, ſelon lui, il n'eſt pas poſſible d'avoir cette force de discours qu'on admire dans Ciceron; & cet Orateur les recommande lui-même dans ſes Dialogues.

Palæſt. ſtyl. Rom. l. 4 c. 1.

Il eſt viſible que ce Pere prend à gauche, & dans le ſens qu'il donne à Ciceron, & dans ce qu'il nous débite pour former le ſtyle, & dans ce qu'il dit pour ſe juſtifier. A dire vrai, ces Antiquitez ſont curieuſes, & ſi on ne les ſait, on ne peut bien entendre les Auteurs; mais on peut parler comme Ciceron, ſans avoir à parler des mêmes choſes. Ce ſont nos mœurs qu'il faut apprendre à un homme qui doit parler aujourd'hui, & non pas les mœurs des Anciens; & s'il falloit, pour former le ſtyle, donner toutes les connoiſſances de Ciceron, il faudroit faire de trop gros volumes. Auſſi Strébée de Reims, très-juſtement loué, & eſtimé par le P. Maſene, a fort bien traité tout ce qui regarde le ſtyle, ſans entrer dans ces Antiquitez.

Palæſt. ſtyl. Rom. l. 1. c. 4.

Cependant la matiere du troiſiéme Livre eſt encore plus ſurprenante. Ce ſont trois

trois Recueils, l'un de Proverbes tant Grecs que Latins; l'autre de mots Latins qui sont véritablement Grecs, mais qui ont reçû à Rome le droit de Bourgeoisie; & le troisiéme de certains mots Grecs, d'où sont encore venus certains mots Latins. Sur quel fondement l'Auteur donne-t-il ces Recueils? c'est que, selon lui, c'est une chose qui fait la richesse du style, outre qu'il faut avoir quelque connoissance du Grec pour bien parler Latin. Masenæ. *Ibid. l. 3, 6.*

Que si du troisiéme Livre, il faut venir au premier, on y trouve sept Dissertations, tirées mot pour mot de Quintilien, comme l'Auteur le déclare lui-même, sur l'éducation des enfans & sur les premieres études. Pour ce qui est du second Livre, il n'y est parlé que *du Style*, tant en général, qu'en particulier, & selon les différences dont il est susceptible, soit en lui-même, soit dans les matieres où l'on l'applique; c'est pourquoi il y traite du style épistolaire, du style oratoire, & du style historique, avec dessein de parler encore du style épistolaire & de l'historique dans son dernier Livre.

Si on s'étonne de la maniere dont j'ai détaillé cet Ouvrage, en rétrogradant du dernier Livre à ceux qui le précédent; ma raison est non seulement que je l'ai trouvée plus commode, mais que l'Auteur lui-même dans l'Avertissement aux Lecteurs, leur propose un autre ordre de lire son Livre, que celui qu'il a suivi en le composant.

La méthode de cet Auteur différe également,

Masene. lement, & de ceux qui ne donnent point d'exemples de leurs préceptes, & de ceux qui en donnent. Comment cela? Il rapporte les piéces entieres, où se trouvent les exemples, ou du moins il en rapporte des parties de trente ou quarante pages. Si on lui demande pourquoi? c'est, dit-il, qu'il compte plus sur la lecture des bons Auteurs, & sur le soin d'écrire, & de les imiter en écrivant, que sur le grand nombre de préceptes. Est-ce à dire pour cela qu'il soit nécessaire de copier les Ouvrages entiers de ces Auteurs dans un Traité de préceptes? Il en use encore ainsi dans son autre Livre, intitulé *l'Ecole*, ou *l'Exercice de l'Eloquence, où il se flatte d'avoir plus applani les difficultez de l'Art oratoire, qu'aucun des Maîtres qu'il eût jamais lûs*, soit pour avoir donné une méthode facile à ceux qui veulent imiter les harangues de Ciceron, soit pour avoir dissipé les ténébres qui étoient répandues dans Aphthone. Cet assemblage de Ciceron & d'Aphthone est particulier. Quel qu'il soit néanmoins, ce n'est point à quoi je m'arrête. Mais si le P. Masene ne veut point d'exemples détachez, il donne pour raison, que *c'est*, dit il, *arracher l'œil de la tête.* Il veut donc qu'on rapporte des piéces entieres. Il déclare cependant que quelquefois il retranche lui-même de ses longues citations les endroits les moins beaux, ou qui étoient étrangers à son sujet, & il propose à ses Eléves des morceaux détachez à travailler, ou à étudier, pour imiter

Palaft. Orat. Epit. Numop. & p. 224

Id. p 7.

imiter les Peintres qui ne proposent pas d'abord un corps entier, mais quelque partie. Ce n'est point là, à mon avis, être assez ferme sur ses principes, outre que sa méthode le jette dans d'étranges longueurs. Il a pourtant beaucoup de bonnes choses, particulierement sur les styles, parce qu'il suit les principes d'Hermogéne. On estime les analyses qu'il fait des Harangues de Ciceron, & les jugemens qu'il en porte. Il joint le tout à ses préceptes, avec la Vie de cet Orateur, parce qu'elle donne du jour à ses Harangues. Tout cela eût été plus convenable dans un Commentaire que dans une Rhétorique. Un bon morceau dans cet Ouvrage est ce qu'il dit sur les Passions; il y met son Lecteur en état d'entendre & de pratiquer cette importante partie de l'Art. Il y suit la doctrine d'Aristote; il la confirme, par tout ce qu'en dit Ciceron. Il ajoûte ce que cet Orateur a dit encore sur les mœurs, avec diverses Dissertations répandues dans les trois Livres de l'Orateur. Il les rapporte mot pour mot, selon sa méthode, quelques longues qu'elles soient. Il fournit des exemples sur les préceptes qui s'y rencontrent, il montre par tout un grand nombre de connoissances, il est fécond en pensées, il s'exprime en bons termes. On ne peut nier qu'en beaucoup d'endroits il ne fasse voir qu'il avoit du goût, quoiqu'en beaucoup de choses il semble n'en avoir guéres. Entre autres, je ne sai pourquoi commençant sa Rhé-

Masene.

B. p. 145. & 146.

Masene. torique par l'invocation de Dieu & des Saints, il nomme Sainte Catherine dans cette invocation, en l'appellant *la Pallas des Chrétiens.*

Ce Pere a fait encore plusieurs Ouvrages, il a fait un *Traité des pointes*, ou *des pensées d'esprit.* Il en a fait un autre qu'il a intitulé *le miroir des Images*, dans lequel il donne un nombre infini d'exemples sur les Symboles, les Emblêmes, les Hieroglyphes, les Enigmes; & c'est à quoi je ne crois pas devoir m'arrêter, quoiqu'il le croye extrêmement utile à l'Orateur.

MARTIN DU CYGNE,

De S. Omer, Jesuite. 1660.

Du Cygne. IL y a plus d'ordre & de netteté dans les Analyses du P. du Cygne, au jugement de M. Morhof, que dans celles du P. Masène, & c'est ce qui le lui fait préférer. Il remarque que dans celles du P. du Cygne on trouve le sujet, les parties, les raisonnemens, les Périodes, les figures de toutes les Harangues de Ciceron avec des notes sur chacune de ces Harangues. Ce jugement me paroît vrai. On sait d'ailleurs que l'Ouvrage est généralement estimé de tous ceux qui le connoissent, & qu'il est très-utile, tant aux Maîtres qu'aux Ecoliers pour l'explication ou l'intelligence des discours

Morhof. T. 2. l. 6 p. 248 n. 18.

cours de l'Orateur Romain, ce qui a porté à en faire une nouvelle édition dans ces dernieres années. Il y en a une de 1670: & ce n'eſt pas la premiere. L'Epitre dédicatoire eſt de 1660. Du Cygne.

Le Critique que je viens de citer, ne dit rien de la Rhétorique de cet Auteur, apparemment parce qu'il a voulu que l'on conçût de cet Ouvrage, ce qu'il nous diſoit du premier. En effet les analyſes du P. du Cygne ne ſont que l'application de ſes régles ſur les Ouvrages de Ciceron. On ne peut donc douter de la bonté de ſa Rhétorique, d'autant plus qu'on voit que dans tous ſes préceptes il ſuit les premiers Maîtres de l'antiquité. Le ſtyle de cet Ouvrage eſt fort ſimple, mais bon. L'Ouvrage eſt par demandes & par réponſes, ce qui eſt fort commode pour les jeunes gens. On y trouve ſuffiſamment de quoi s'inſtruire de l'Art Oratoire, & de toutes ſes parties, excepté qu'il ne dit rien des mœurs en particulier. Mais les Paſſions y ſont ſuffiſamment expliquées. Il donne aſſez bien la maniere de les exciter, & il apprend encore mieux l'uſage qu'il en faut faire. Il en découvre les cauſes en peu de mots d'une maniere convenable, & ſans y prendre le change, ni ſubſtituer les cauſes phyſiques aux cauſes morales, comme a fait de nos jours M. Pourchot, ci-devant Profeſſeur de Philoſophie au College Mazarin. Il y a ſeulement quelque choſe de ce qu'on appelle *Eloquence de l'Ecole*, dans l'exemple qu'il donne pour montrer

Du Cygne. trer la maniere dont il faut varier les Paſſions. Ce que je dis des mouvemens de l'ame, je le dis de l'amplification, je veux dire que l'Auteur en développe ſuffiſamment tant l'uſage que la nature. Dans ce qui regarde les diverſes manieres de raiſonner, il ne paroît pas aſſez diſtinguer les Syllogismes disjonctifs, des Enthymemes. On pourroit s'étonner d'une choſe, qui eſt, qu'après avoir donné deux parties à l'Elocution dans la définition qu'il en apporte, leſquelles ſont *les mots* & *les penſées*, il ſemble ne plus ſe ſouvenir que des mots. Car il fait conſiſter toutes les vertus de l'Elocution, dans la *clarté*, la *pureté*, l'*ornement* & la *douceur*; de telle ſorte que l'*ornement*, ſelon lui, ne comprend que les *tropes* & les *figures*; & que la *douceur* ne comprend que le *nombre* ou l'harmonie & la *période*, ſans plus faire mention des *penſées*, parmi leſquelles néanmoins, même ſelon lui, il y en a qui appartiennent à l'Elocution, & qui en augmentent la *douceur* & la *force*. Mais il y a une réponſe, qui eſt, que l'Auteur a ſuffiſamment compris ces ſortes de penſées, dans ce qu'il dit, en parlant de la maniere d'amplifier ou d'étendre le diſcours.

Une choſe louable parmi beaucoup d'autres dans cette Rhétorique, c'eſt qu'elle eſt bien fournie d'exemples & néanmoins aſſez courte. La moderation de l'Auteur paroît encore dans ſon troiſiéme Livre, dans lequel il a évité ſur les figures & ſur les tropes cette énorme profuſion, où ſont

sont tombez tant d'autres Maîtres de Rhétorique, tant anciens que modernes. C'est ainsi qu'il parle très-sensément & de la Memoire & de l'Action de l'Orateur. Il reconnoît que les régles qu'on donne sur la Memoire sont une illusion, qui ne peut que fatiguer inutilement ceux qui s'en servent, & qu'on ne peut guéres en donner sur l'Action. Mais il y a lieu d'être surpris de ce qu'ayant si peu de chose à dire tant de l'une que de l'autre, il n'a pas laissé de mettre à la tête de ce qu'il dit de la premiere, le titre pompeux de *Livre quatriéme* ; & à la tête de ce qu'il dit de la seconde, le titre de *Livre cinquiéme*. Le premier de ces deux Livres m'a fait ressouvenir de ces animaux dont parle Ciceron, qui naissent & finissent le même jour. Il en est de même, en sa maniere, de ce Livre ; la même page le commence, & la même page le finit. Comment un aussi habile homme n'a-t-il pas senti qu'une si petite chose se met, sans titre, à la suite d'une autre matiere ? Avec cela on lui a obligation de nous avoir donné des Analyses exactes des Harangues de Ciceron, & il est toujours vrai de dire que sa Rhétorique est un bon Ouvrage, propre à mettre les jeunes gens en état de lire les Originaux, qui est ce qu'on doit demander dans une Rhétorique ordinaire.

Du Cygne.

Cic. 1. L. de Inv. c.

Ce n'est donc pas sans raison que les Auteurs des Journaux de Trevoux demandent qu'on lise les Ouvrages du P. du Cygne, si on veut s'instruire de ce qu'ils

Mois de Dec. 1713. P. 2095, &c.

Du Cygne pensent sur l'Eloquence. Ils ajoûtent à la gloire de ce Pere, que deux célébres Professeurs de l'Université ont dicté sa Rhétorique; & ce qui ne lui fait pas moins d'honneur, ils le mettent à la tête des plus grands Maîtres que la Societé ait produit, non pas, je crois, à dessein de le préferer, mais du moins de l'égaler à ce qu'ils ont de plus illustre. L'estime qu'ils témoignent avoir pour cet Auteur, est mieux fondée que celle qu'ils ont marquée au même endroit pour Alberti de Albertis dont j'ai parlé ci-devant.

SAPIENTIA FORIS PRÆDICANS.

C'est-à-dire; *La Sagesse parlant en Public*: 1666. Par M. Bail, *Docteur de la Faculté de Théologie de Paris.*

M. Bail. IL est parlé de cet Ouvrage dans le Journal de Paris, du Lundi 24 Mai 1666. C'est, entre autres, où nous renvoye M. Morhof pour en avoir une juste idée. *L. 6. c. 4. p. 293. n. 9. il renvoye aussi à Spizelius dans son Traité, Literatus felix infelix.* Elle m'a paru si juste, cette idée, en lisant ce Journal, que j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de le transcrire. Et le voici. Plusieurs Auteurs, dit-il, ont écrit les Vies des grands hommes qui ont excellé dans les autres professions; il n'y a que de ceux qui se sont signalez dans la Prédication dont personne n'a traité exprès. La plû-

plûpart de ceux qui en ont écrit, ne les ayant point distinguez des autres Auteurs Ecclesiastiques, M. Bail entreprend dans ce Livre de faire leur Histoire, à l'exemple de Ciceron, qui a composé un Traité particulier des *Orateurs Illustres*. Mais son dessein est principalement de montrer en quoi ils ont excellé dans la Prédication. C'est pourquoi après avoir traité succinctement l'histoire de leur vie, il s'arrête davantage à faire connoître leur style & leur maniere, & afin qu'on en puisse mieux juger, il rapporte les endroits qu'il a jugé les plus remarquables dans leurs Ouvrages, & il en donne des extraits semblables à ceux que Photius a inserez dans sa Bibliotheque. M. Bail.

Il divise ce Livre en trois parties. Dans la premiére il comprend tous ceux dont Dieu s'est servi pour annoncer sa Parole aux hommes depuis le commencement du Monde jusqu'à l'Incarnation de Notre Seigneur. Mais pour ce qui regarde l'Eloquence, il y a peu de choses à dire de cette premiere partie, parceque de ceux dont il y est parlé, les uns n'ayant prêché que de vive voix, n'ont rien laissé par écrit : les autres dont les écrits sont venus jusqu'à nous, ont une éloquence qui étant venuë du Ciel, n'a presque rien de commun avec celle des hommes, & qui peut servir de matiere pour composer des Sermons ; mais non pas de modéle pour en imiter le style.

Il s'étend davantage sur la seconde partie, dans laquelle il parle de tous les Peres

M. Bail. qui ont prêché depuis l'Incarnation de Notre Seigneur jusqu'à l'onziéme siécle. Car c'est dans les écrits de ces Peres, que l'éloquence paroît avec toute sa pompe, & qu'on doit chercher la veritable idée de la Rhétorique Chrétienne. Mais c'est une matiere dont tant d'Auteurs ont parlé, qu'elle est épuisée; & quoiqu'on en puisse rapporter plusieurs belles choses, il est difficile de rien dire, qui ne soit connu de tout le monde.

La troisiéme qui comprend les Prédicateurs qui ont été en réputation depuis l'onziéme siécle jusqu'au commencement de celui-ci, est celle qui est la plus amplement traitée, & dans laquelle il y a plus de choses remarquables. Comme elle contient l'histoire & les extraits d'une infinité d'Auteurs différens, dont il est impossible de parler en détail, je rapporterai seulement ici quelques réflexions générales. [*C'est toujours le Journal qui parle.*]

1. La vogue de la Théologie scholastique fit décheoir l'Eloquence, soit qu'on ne songeât qu'aux choses, soit que la subtilité nuise à l'Eloquence. On y admire non la figure & l'expression, mais l'invention & la délicatesse des raisonnemens. Mais la subtilité alla à l'excès, & fournit des exemples de tous les défauts, comme les Peres en fournissent des beautez.

2. Les divisions y regnoient Les Sermons ressembloient à des corps attenuez dont on peut compter les os & les nerfs

au

au travers de la peau. Ils diviſoient juſqu'à douze, du moins juſqu'à quatre. En ſubdiviſant, les membres de la diviſion rimoient enſemble : Oblation *moult aimable*, *moult convenable*, *moult profitable*, *moult coûtable*. M. Bail.

Point de figures, hors la métaphore & l'allegorie, & le Dialogue, ou JESUS-CHRIST & la Vierge citent Ariſtote & Juſtinien ; Proverbes, Contes plaiſans, dont les Libertins ont fait des railleries. Cela, dit on, pouvoit être bon en ce temps-là.

Cependant on en trouve de ce temps-là même, qui, avec beaucoup de ſimplicité, ont auſſi beaucoup de bon ſens.

Juſques-là c'eſt le Journal qui a parlé. On voit, dans cet extrait, que le Journal a fait à peu près ſur cet Ouvrage, ce que j'ai fait dans mon premier volume ſur celui de Ciceron, que M. Bail ſemble avoir voulu imiter. Les jugemens que cet Auteur porte des Prédicateurs, pourront avoir lieu dans la ſuite de mon Ouvrage lorſqu'il ſera queſtion de ceux qui ont, non pas donné, mais pratiqué les préceptes de l'Eloquence.

On peut voir en même temps ce que l'on peut faire de mieux ſur ces Orateurs & ſur les autres; qui eſt de donner l'idée de leur Eloquence, & des traits de leurs Diſcours, qui ſoient comme les preuves de ce qu'on avancera, ainſi que Photius & M. Bail l'ont pratiqué ; & néanmoins on voit que cette methode a ſes inconveniens; puiſque, comme le Journal le

M. Bail. remarque, il eſt difficile de rien rapporter qui ne ſoit connu de tout le monde. Sur quoi il y auroit à déliberer s'il vaudroit mieux imiter Ciceron, qui ne donne presque l'idée des Orateurs dont il parle, ſans rien rapporter de leurs Discours; ou s'il eſt plus expédient d'en rapporter quelque choſe, à cauſe qu'il y a des modéles qu'on ne peut trop ſouvent remettre devant les yeux.

On peut encore remarquer ici que lorsqu'il ſera queſtion dans la ſuite de donner les jugemens qu'on a portez ſur les Prédicateurs, il ne ſera point neceſſaire de remonter au delà de l'onziéme ſiécle, du moins, ſi l'on veut ſuivre l'idée & de M. Bail & de M. Baillet, qui dans le plan qu'il a imprimé, de l'Ouvrage intitulé, *Jugemens des Savans, &c.* range les Orateurs Eccleſiaſtiques de l'ancienne Egliſe dans la claſſe des Saints Peres, dont il ſe reſervoit à parler à la fin de ce grand Ouvrage, & ne place parmi les Orateurs, que les Prédicateurs des derniers ſiécles.

Plan de l'Ouvrage, &c. p. 74. & 136.

Enfin il n'eſt pas hors de propos d'obſerver ce que notre Auteur dit de la Scholaſtique, ſous laquelle je comprens non ſeulement la Théologie, ainſi ſpécialement nommée, mais la Philoſophie: On peut en tirer cette concluſion, que ces études étant bonnes & utiles, peuvent néanmoins produire de mauvais effets, ſi l'on n'y garde quelque modération.

EN-

ENTRETIENS SUR L'ELOQUENCE DE LA CHAIRE ET DU BARREAU.

Par M. G. Gueret Avocat en Parlement, 1666.

ON ne peut imaginer une plus grande estime, que celle que M. Gueret témoigne dans ses Entretiens, soit pour l'Eloquence de la Chaire, soit pour celle du Barreau, soit enfin pour les Orateurs, tant de l'un que de l'autre genre. Ces sentimens lui font honneur en tout sens. Premierement, parcequ'un Avocat doit estimer sa profession : en second lieu, parce qu'il doit honorer l'Eloquence partout où elle se trouve ; enfin, parceque, s'il l'estime, il doit aussi estimer les personnes qui la possedent. Gueret,

C'est l'idée que je prens de notre Auteur, dans les termes dont il se sert dès le commencement de son Ouvrage, plus naturels, & en même temps plus énergiques, que ceux dont je viens de me servir. Les voici. " Comme l'étude de p. 1.
" l'Eloquence, dit-il, m'a toujours sem-
" blé la plus noble, la plus agréable,
" & la plus utile de toutes celles qu'on
" peut faire, je n'ai jamais rien eu en
" plus grande recommandation, que de
" cul-

Sueret. „ cultiver la bienveillance de ceux qui
„ ſont les Maîtres d'un ſi bel Art. Je
„ ſuis ſi ſenſible à tout ce qui porte le
„ caractére d'un bon Orateur, qu'après
„ avoir été témoin de ces actions célé-
„ bres qui ſe font, & dans la Chaire &
„ dans le Barreau ; je ne ſuis qu'à demi
„ content, ſi je n'approche de plus près
„ ceux qui les ont prononcées, & ſi les
„ ayant admirez dans le public, je ne
„ paſſe jusques dans leur cabinet pour
„ découvrir quelques ſecrets de cette E-
„ loquence ſublime dont tant de monde
„ eſt *idolâtre*, & que ſi peu de perſon-
„ nes peuvent acquerir."

On voit le goût de l'Auteur; ſa noble diſpoſition; ſa politeſſe; la dignité de ſa diction, [à un mot près qui peut paroître hors de ſa place, ou un peu fort pour l'endroit où il s'en ſert.] Sur-tout on voit dans ſes termes, cette expreſſion de mœurs, laquelle, par je ne ſai quel air qu'elle donne à tout le Discours, ou par je ne ſai quels reſſorts presque imperceptibles, a tant de force pour gagner le cœur. Voyons ſon deſſein, & de quelle maniere il l'exécute.

Il entreprend la ſolution de trois problêmes, dont deux paroiſſent à la tête de ſon Livre : L'un eſt, *ſi le Prédicateur doit être éloquent* ; l'autre, *ſi l'Avocat a droit de ſe ſervir du Pathétique* ; & le troiſiéme, qui, dans le corps de l'Ouvrage, donne lieu aux deux autres ; *ſi l'Eloquence de la Chaire eſt plus difficile à acquerir que celle du Barreau.*

Dans le titre. p. 1.

Ce

Ce n'eſt que pour parvenir à la ſolution de ce troiſiéme, qu'on examine le premier; & on ne dispute à l'Avocat l'uſage du Pathétique dans le ſecond, que parceque dans le premier, il diſpute l'uſage de l'Eloquence au Prédicateur. Voila & l'enchainement de ces trois problêmes, & la raiſon pourquoi le troiſiéme occupe dans le Livre autant de place, que les deux premiers enſemble, c'eſt-à-dire, un Entretien entier. Gueret. P. 6. Ibid. ad calc.

En matiere de Dialogue on veut connoître les perſonnages. C'eſt l'Auteur même, ſous ſon propre nom, & par conſéquent *un Avocat*, qui propoſe le premier & le troiſiéme problême touchant l'Eloquence de la Chaire: c'eſt un célébre Religieux, Chancelier de l'Univerſité, bon *Prédicateur*, ſous le nom de *Cleante*, qui, pour lui rendre le change en quelque façon, propoſe le ſecond touchant l'Eloquence du Barreau; c'eſt un illuſtre Abbé, ſous le nom d'*Ariſte*, qui leur ſert à décider ces trois queſtions, avec d'autant plus de convenance, qu'il avoit ſucceſſivement rempli les deux profeſſions d'Avocat & de Prédicateur. On ne nous fait pas connoître autrement les deux derniers Interlocuteurs: mais la comparaiſon des temps montre avec certitude & évidence, que le premier des deux eſt le P. Lallemand, lequel avoit été Recteur de l'Univerſité, avant que d'être Religieux & Chancelier de Ste Geneviéve. A l'égard du dernier, je ne puis le deviner. Pag. 3. Ibid. Pag. 4. De l'année que le Livre fut imprimé & de celles où Pere fleuriſſoit.

Pour

Gueret. Pour en venir tout d'un coup à la déciſion des deux premieres queſtions, comme les trois perſonnages de ces Entretiens ſont gens d'eſprit, d'étude, d'expérience & de bon ſens, on n'aura pas de peine à
Pag. 44. concevoir, que d'un côté l'Eloquence ſe maintient en poſſeſſion de la Chaire, & que de l'autre le Pathétique ſe maintient
P. 59. &c. auſſi en poſſeſſion du Barreau. Cela ſe fait de part & d'autre du conſentement de tous les Interlocuteurs, & il n'y a point d'homme raiſonnable qui ne s'en tienne à cette déciſion.

Quant au troiſiéme problême, toutes choſes bien débatuës, Ariſte prononce
Pag. 127. qu'il ne s'en faut guéres que le Prédicateur & l'Avocat ne ſoient égaux en toutes choſes, mais que les incommoditez qui ſe rencontrent dans l'action du dernier, & cette replique à laquelle il doit toujours être prêt, rendent, ſelon lui, ſa profeſſion plus difficile que celle du Prédicateur; mais il faut avouer, continuë t il, autant à l'avantage des Prédicateurs que des Avocats, que leur Art eſt ſi vaſte, & qu'il requiert tant de qualitez rares & extraordinaires, que c'eſt un miracle de la Nature, quand il ſe trouve un homme qui le poſſede dans ſa perfection. Il pouvoit dire que dans la Prédication, c'eſt auſſi un miracle de la Grace.

Pag. 128. L'Avocat eſt content de la déciſion; elle lui donne gain de cauſe. Auſſi s'exprime.

1 Aiunt Accium interrogatum cur cauſas non ageret, cum apud eum in Tragœdiis tanta vis eſſet; hanc

prime-t-il en ces termes ; *voilà*, dit-il, *une décision fort équitable ; je la trouve digne d'Ariſte & de l'excellence de ces deux Arts.* Le Prédicateur de ſon côté y acquieſce, & *veut bien reconnoître que le parfait Avocat a plus de difficultez à vaincre, que le parfait Prédicateur.* Gueret, *ibid.*

Je ne crois point qu'un auſſi ga'ant homme que M. Gueret, ait contre la vérité, prêté cet acquieſcement à Clearte, parceque celui-ci auroit pû le déſavouer. Cet acquieſcement eſt d'autant plus conſidérable, que cet Interlocuteur avoit lui-même traité ce ſujet, & qu'il ſe rend par conſéquent avec connoiſſance de cauſe. Où l'avoit-il traité ? C'eſt dans *une grande Action publique*, dans laquelle M. Gueret & Ariſte avoient admiré, non ſeulement une Latinité pure & digne du ſiécle d'Auguſte, mais encore un ſtyle poli, un jugement ſolide, & une connoiſſance profonde de la belle antiquité. Remarquons en paſſant que cette *grande Action publique, & en Latin*, eſt une nouvelle preuve que Clearte eſt le P. Lallemand : mais ajoûtons cette réflexion, que la connoiſſance de l'antiquité pouvoit lui avoir appris la réponſe pleine de ſens, & propre à notre ſujet, que fit le Poëte Accius à ceux qui lui demandoient pourquoi il ne plaidoit pas, puiſqu'il réuſſiſſoit ſi bien dans ſes Tragedies (1) ; *Dans mes Tragédies*, dit- Pag. 45.

(1) hanc reddidiſſe rationem, quod illic ea dicerentur, quæ ipſe vellet ; in foro dicturi adverſarii eſſent, quæ minimè vellet. *Quintil. Inſtit. L. 5. c. 13.*

Gueret dit il, *je dis tout ce que je veux, & au Barreau il me faudroit entendre ce que je ne voudrois pas.* C'eſt auſſi, dit-on, la raiſon qu'un homme d'eſprit employa un jour pour détourner ſon fils de l'étude de la Juriſprudence, & pour l'encourager à l'étude de la Théologie. Quoi de plus commode, lui diſoit-il, que de parler devant des gens qui ne vous contrediſent pas? C'eſt l'avantage des Prédicateurs. Et quoi de plus incommode que d'être obligé à entendre, dès que vous avez ceſſé de parler, un homme qui vous réfute, & qui vous fait rendre compte, ſans quartier, de ce que vous avez dit? C'eſt la condition d'un Avocat. C'eſt apparemment par cette raiſon, que M. Du Vair & M. Pasquier ont cru que le parfait Avocat étoit plus difficile à rencontrer que le parfait Prédicateur. De ſorte que ſi la déciſion d'Ariſte avoit encore quelque choſe de douteux, elle auroit du moins des garants conſidérables.

Dans le Dict. de M. Bayl. art. d'Accius p. 45. B.

Pag. 27.

Mais quel fondement avoit-on de demander *ſi le Prédicateur doit être éloquent*? C'eſt qu'on ne voyoit alors dans la Chaire qu'*une Eloquence effeminée*, qui n'apportoit que *des Diſcours fleuris* & des *periodes nombreuſes. On ne s'écrie qu'aux faux-brillans*, dit Ariſte, *& l'on fuit un Prédicateur plutôt que l'autre; parce qu'il donne un tour délicat à ſes penſées, que ſon langage eſt poli, qu'il s'inſinuë adroitement dans les eſprits, & qu'il a les avantages du geſte & de la voix: En ſorte qu'un homme qui ne ſe mêleroit que d'inſtruire, &*

Pag. 7.

& qui ne travailleroit point à plaire, seroit à peine écouté. Clearte convient de tous ces faits, & ajoûte que comme on avoit vû des Nations entieres malades de la Dialectique, de même le siécle étoit malade d'une fausse Rhétorique ; mais que comme elle étoit à la mode, on pourroit s'y tenir. En tout cas, qu'il y en a une qui est digne de l'Evangile, que les Apôtres ont eue, & que les Peres ont employée; que celle-ci est non seulement utile, mais *necessaire* aux Prédicateurs, & qu'il n'y a que l'autre qui soit indigne d'eux, parce que c'est une Eloquence de Sophistes, d'autant plus dangereuse qu'elle est agréable. Elle employe, dit-on, la douceur, la violence, le Pathétique, & l'harmonie des Periodes. Elle a été de toutes les factions à Rome & à Athènes. Elle a tantôt bouleversé la Gréce par les Philippiques de Démosthéne, & tantôt l'Empire Romain par celles de Ciceron. Voilà ce qu'Ariste, ce que Clearte, & M. Gueret condamnent. Que dire sur tout cela? Le voici.

Gueret. Pag. 9. Pag. 10. & 11. ad 20. Pag. 30. P. 19. lig. 24. Pag. 36. Pag. 37. Pag. 39. 47.

Si M. Gueret dans ses Entretiens, n'a voulu que donner une image de la maniere dont on raisonne ordinairement sur l'Eloquence dans le monde, il a réüssi, & le portrait est fidéle: mais s'il a voulu être exact, S. Augustin l'est plus que lui. Ce Saint ne confond point *l'Eloquence du Prédicateur* avec *celle des Auteurs sacrez*. Le même Saint démêle mieux la vraye & la fausse Eloquence: il ne confond point celle-ci avec l'abus qu'on

Gueret. qu'on peut faire de celle-là. Il ne traîte point de *fauſſe* une Eloquence *agréable*, qui *a de la douceur*, *de la force*, du *Pathétique*, *de l'harmonie*, *de la voix*, & *du geſte*. Il ne conclut point que tout cela ſoit dangereux, à cauſe qu'on n'écouteroit pas un Prédicateur qui ne ſe mêleroit que d'inſtruire, ou bien à cauſe que des Orateurs factieux ont employé ces avantages pour arriver à leurs fins. Et ce qui montre clairement qu'il n'y a point d'exactitude ſur cet article dans l'Entretien dont eſt queſtion, c'eſt que ſi l'Eloquence des Philippiques, Grecques ou Latines, eſt une fauſſe Eloquence, il n'y en eut jamais de vraye; & s'il en faut employer quelqu'une dans la Chaire, c'eſt celle-là, quand même on ſuppoſeroit, ce qui n'eſt pas, que les deux Orateurs qui les ont faites, étoient des ſéditieux. Un homme de ce caractére peut être très éloquent, & ſon Eloquence peut être digne d'être imitée, quoiqu'il ne faille pas l'imiter dans l'uſage qu'il en fait. Venons à la raiſon de douter ſur la ſeconde queſtion.

La grande difficulté contre l'uſage que les Avocats font du Pathétique, eſt tirée de la Doctrine d'Ariſtote, & Clearte qui la propoſe, n'en cherche que la ſolution. On fait dire trois choſes au Philoſophe.

P. 54. 55. 58. La premiere eſt, *que l'Art d'exciter les paſſions eſt étranger aux Plaidoyez & à la Profeſſion* d'Avocat; la ſeconde eſt, *que de l'employer c'eſt corrompre le Juge*, & *fauſſer, pour ainſi dire, la régle*; la troiſiéme,

sième, *que l'Areopage l'avoit défendu.* Gueret.

On répond très-sensément sur les deux dernieres, qu'Aristote n'a condamné que l'abus des passions, & que la défense de l'Areopage étoit impratiquable. Sur la premiere on veut montrer que ce grand Maître s'est trompé ; mais on lui fait dire ce qu'il n'a jamais dit. Il dit *que les passions sont étrangéres*, non pas à l'Art, ni à la Profession d'Orateur, mais *à ce qui est à prouver* (1). C'est ainsi qu'on lui fait dire que l'Orateur doit être homme de bien, il dit seulement que le discours doit donner cette idée de lui. P. 56.

Dans la comparaison qu'on fait du Prédicateur avec l'Avocat, on reconnoit que le premier a quelque avantage du côté de la fin ; il se propose le salut des ames. Sa matiere est riche ; il a de plus fortes passions à exciter, ou du moins plus durables. Il parle quelquefois devant les Rois, & cela, pour les reprendre. Quel embarras ! Cependant quand il s'agit de la vie & de l'honneur, devant un Tribunal Souverain, dans une question nouvelle, dans la crainte d'être interrompu par le Juge, ou d'être relevé par un redoutable adversaire, quelle force & quel courage, quelle étenduë de connoissances, quelle adresse, quelle présence d'esprit! Pag. 95. 96. Pag. 69. 70. 71. 72.

Observons ici deux choses : l'une que M. Gueret n'est pas du nombre de ceux qui se plaignent que les Avocats n'ont plus

1 Ἐξω τῦ πράγματος, & non pas ἔξω τῆς τέχνης.

Gueret. plus de belles causes à traiter, à quoi j'ajoûte que quand même ils n'en auroient plus, ils ne laisseroient pas d'être Orateurs selon Quintilien, s'ils traitoient comme il faut celles qu'ils ont. La seconde chose que je remarque est que sur ce dernier probléme, il ne se peut rien dire, ce semble, qui ne soit touché dans cet Entretien avec autant de politesse & d'Eloquence, que de vivacité & de justesse. Le plaisir seroit de comparer le discours Latin du P. Chancelier sur ce sujet, si on l'avoit, avec un autre qui s'est fait de nos jours à peu près sur la même matiere, & avec ce second Entretien de M. Gueret.

Dont le titre étoit: Utra utri præstet Eloq. Sic. an Prof. prononcé par le Reg. de Rhet. des Jesuites. P. 133. 135.

A la suite de cet Entretien, il y en a un troisiéme, qui n'est point annoncé dans les deux premiers. Tout y est nouveau. La Scene, le Sujet & les Personnages qui parlent avec M. Gueret. Il s'y agit de l'idée qu'il faut avoir des *Citations dans les Plaidoyez*, matiere, dit-on, déja traitée dans un Dialogue imprimé, digne du nom des Interlocuteurs qui y parlent, & qui sont M. de Marillac * Avocat Général du Grand Conseil, M. Le Peletier Avocat du Roi au Châtelet *, M. Cordemoi & M. Fleury † Avocats au Parlement. Dans l'Ouvrage de M. Gueret, c'est lui qui parle avec M. de Vaumoriere pere, apparemment, de celui qui vient de donner un Recueil de Harangues, & M. Blondeau. On remarque dans leur Entretien combien les Anciens ont été reservez à citer dans leurs Harangues; car ailleurs

* *Aujourd'hui Doyen des Conseillers d'Etat.*

* *M. Peletier de Souzi, aujourd'hui Souidoyen des Conseillers d'Etat, & du Conseil de Regence.*

† *M. l'Abbé Fleuri, aujourd'hui Confesseur du Roi.*

ailleurs ils sont plus libres; & parce que leur exemple ne doit pas toujours avoir force de loi, (1) on examine les raisons qu'ils peuvent avoir eu de citer si peu. On fait attention sur la justesse de leurs citations. On observe que l'usage des citations s'introduisit au Palais par l'envie de plaire à M. le premier Président de Thou qui les aimoit, & d'imiter M. Brisson qui citoit beaucoup, comme je le dis ailleurs. Cela alloit si loin, que tel débitant ses propres pensées, les attribuoit avec éloge à Tertullien ou à S. Augustin, qu'il n'avoit pourtant jamais lû : Quelle est enfin la décision ? Qu'il faut peu de citations, qu'elles doivent être justes, utiles, ou nécessaires: qu'il ne faut point commencer par une citation; qu'il n'en faut point dans la Peroraison; que leur place est dans la Confirmation; qu'il ne faut point citer en une Langue étrangere, si ce n'est qu'il s'agisse d'un texte ou d'une loi décisive. Efforçons nous, dit-on, de rendre Françoises toutes les graces Grecques & Latines, & travaillons à l'embellissement de notre Langue, comme les Latins travailloient à l'embellissement de la leur. Je serai obligé de parler encore des Citations dans l'article suivant au sujet de M. le Vayer. Gueret. P. 144. P. 145. P. 166. P. 169.

M. Gueret finit par un quatriéme Ouvrage adressé à Me. du Menillet Bochart. C'est une Dissertation sur l'Eloquence: Il nous y montre comment il a été un siécle

1 Non omnia apud antiquos meliora. Tac.

Gueret. cle en France, où l'amour de la Science faiſoit aimer la barbarie & haïr l'Eloquence, comme une corruptrice de l'Eſprit : Un autre où la Dialectique, les Categories, les Analytiques d'Ariſtote, & les Syllogismes en forme faiſoient l'ornement des Discours. Après quoi on y vit paroître les corrections des textes des Auteurs, qui furent ſuivies des citations des Medailles, des Marbres, & des Tombeaux. Enfin on aima à montrer qu'on parloit bien Latin, on chercha auſſi le ſtyle outré & pointilleux. L'Auteur oppoſe à tout cela la conduite & l'Eloquence de Ciceron, & en fournit une idée aſſez juſte.

En finiſſant cet Article je ne dois pas omettre les jugemens que j'ai trouvez ſur l'Auteur qui en fait le ſujet. Premierement donc, lorſque ſon Ouvrage parut en 1666. le Journal des Savans, après l'énumeration des piéces contenuës dans ſon Livre, ajoûte que toutes ces pieces ſont écrites avec beaucoup d'élégance, & peuvent être utiles à ceux qui veulent ſe perfectionner dans l'Eloquence de la Chaire & du Barreau. En ſecond lieu, dans l'édition des Oeuvres de Boileau avec des Notes, M. Gueret eſt appellé *l'Auteur ingenieux de la Guerre des Auteurs*, à quoi l'on ajoûte qu'il a auſſi compoſé l'Ouvrage qui a pour titre, *Le Parnaſſe Réformé.*

Journ. de Par. du Lundi 22. Nov. 1666. P. 453.

Edit. de Boil. de Geneve, in 4. p. 14. dans la Remarq. ſur le Vers 77. de la Sat. I.

M. DE

M. DE LA MOTHE LE VAYER,

La Mothe le Vayer.

Conseiller d'Etat ordinaire, Membre de l'Académie Françoise, Précepteur de Monsieur le Duc d'Orleans *. 1670.

*Philippe Frere unique du Roi Louis XIV.

ON a de M de la Mothe le Vayer deux Ouvrages sur l'Eloquence; & quoiqu'il ne les ait composez que bien du temps l'un après l'autre, je ne crois pas qu'il soit à propos de les séparer. Le premier fut imprimé en 1638, & a pour titre, *Considérations sur l'Eloquence Françoise de ce temps*; le second est intitulé, *la Rhétorique du Prince*, & ne fut imprimé qu'en 1670. On voit par le titre la différence de l'objet. Celui-ci regarde l'Art oratoire en général, quoiqu'on ne veuille l'approfondir, qu'autant que cela convient à un Prince. Celui-là regarde l'Eloquence Françoise, telle qu'elle étoit il y a près de quatre-vingts ans.

C'est le Volume in 8.

Dans le 6. Vol. in douze.

L'ordre des matieres demande que je commence par *la Rhétorique du Prince*, puisqu'on y traite de l'Art en général. Mais qu'est-il nécessaire de s'y arrêter? Il suffit de remarquer qu'on y trouve des idées assez justes de la Rhétorique & de ses parties, des parties du Discours, des devoirs de l'Orateur, & de quelques moyens de les remplir. Ce ne seroit pas peu, si tous les Princes en savoient autant qu'on leur en dit dans ce petit Ouvrage. Les principes y sont bons,

La Mothe le Vayer. & puisez dans les sources d'Hermogéne, de Quintilien & d'Aristote. Ceux qui ont lû ces Anciens, peuvent le reconnoître. L'Auteur ne rapporte point d'exemples, parce qu'il veut être court. C'est pour cela aussi que son style est concis. S'il *Ch. 13. p. 192.* s'arrête, & aux figures, & aux lieux de ** Ch. 2. p. 163.* Rhétorique *, il avertit en même temps que les plus grands ornemens de l'Oraison se tirent ordinairement du merite des pensées ; que toutes les figures deviennent vicieuses, si on ne les employe à propos ; que tous les lieux oratoires sont fondez principalement sur la Science & sur les belles Lettres ; qu'on doit par conséquent regarder les belles Lettres & la Science comme la source de l'invention des Rhéteurs, & que c'est pour cela que l'étude des bons Livres est absolument nécessaire, avec la connoissance de la *Ch. 2. p. 166.* Philosophie. *C'est l'abondance des pensées*, dit-il avec Ciceron (1), *qui donne l'affluence des paroles ; & quand on a suffisamment médité son sujet*, ajoûte-t-il (2) avec Horace, *les paroles viennent en foule.*

On trouve à la fin de cet Ouvrage *Ch. 16. p. 201.* un chapitre assez long sur *la Prononciation*, parce que l'Auteur croyoit qu'on peut en donner des préceptes. Après tout *Ch. 15. p. 200. & ch. 16. p. 209.* il avertit tant sur cela que sur le reste, qu'il ne faut point à l'Orateur une contrainte

1 Rerum copia verborum copiam gignit. *Cic. 3. de Orat. n.*

2 Verbaque provisam rem non invita sequentur, *Horat. de Arte poët. v. 311.*

trainte, servile, & que les Maîtres de l'Eloquence ont fait une espéce de vice, d'éviter le vice avec trop de curiosité. Il faut une liberté genereuse, & néanmoins se souvenir qu'une Oraison ne peut, ni être belle, ni le paroître, si ses parties ne sont dressées de telle sorte, qu'elles ne forment qu'un même Tout, & qu'elles ne composent qu'un même système. C'est un précepte qui revient à cette unité si fort recommandée aux Poëtes [3], & qui est le fondement de l'Art poetique : mais elle n'est pas également nécessaire dans l'Art oratoire. La raison est, que l'Orateur ne fait point son sujet : on le lui fournit, & quelquefois on le lui fournit double : le Poëte fait le sien, & le fait par l'imitation qui ne se propose qu'un objet. La Mothe le Vayer, *Ch. 11. ad calcem. p.* 190.

M. Baillet qui a parlé de notre Auteur parmi les Critiques & parmi les Grammairiens, dit qu'il paroît par les Ouvrages qu'il avoit faits dans ces deux genres, que c'étoit un homme de jugement & de bon sens, qu'il avoit de l'esprit & de l'érudition. La même chose paroît par le Traité dont je viens de parler, & par celui, comme j'ai dit, qu'il avoit fait trente-deux ans auparavant, & dont il me faut dire quelque chose. *Jugem. des Sav. T. 2. 1. Part. p. 290. & T. 2. Part. 3. p.* 226.

Ce sont *ses Considérations sur l'Eloquence Françoise*, qu'il fit pour dire sa pensée *P.* 3.

3 Denique sit quod vis simplex duntaxat & unum. *Horat. de Arte Poët. v.* 23.

La Mothe le Vayer. *Dans l'Epit. à M. le Card. de Rich, p. 3.*

sée sur l'état où il la voyoit, & a dire, comme il le déclare *, en suivant les principes des premiers Orateurs de l'Antiquité. Après cette déclaration, peut-être s'attendroit-on à lui voir dire quelle fut l'Eloquence Françoise dans sa premiere origine, ensuite de la renaissance des Lettres, & quels progrès elle avoit fait depuis ces premiers commencemens; ce qu'elle avoit déja pris des Anciens, ce qu'elle n'avoit pu encore attraper, de telle sorte qu'il justifiât par des exemples, tirez des Ecrits du temps, ce qu'il auroit avancé. Nous aurions vû par ce moyen, si l'on a acquis depuis lui les avantages qui manquoient à ceux de son siécle. Mais ce n'est pas la route qu'il a prise. Il s'est fait une loi de ne nommer aucun de nos Ecrivains; soit pour le louer, de peur de lui attirer l'envie; soit pour l'estimer moins qu'un autre, de peur de le desobliger. C'est une grande modération: mais *c'est en même temps*, selon M. Bayle, *un excès de cérémonie préjudiciable à la liberté dont on doit jouir dans la République des Lettres; c'est y introduire les œuvres de surérogation: il doit y être permis de nommer ceux qu'on réfute; il suffit de s'éloigner de l'esprit d'aigreur, injurieux, & malhonnête* (1).

P. 73. 173. 174.

Dans son Dict. T. 3 p. 2352. B.

Voyons donc quelle méthode M. de la Mothe le Vayer a suivi. Il dit en un

* Lettre d'un Jurisconsulte, &c pag. 22. l. 12.

1 *Ce principe de M. Bayle est plus juste que celui de M. Pourchot, qui a prétendu * que quand on réfute les gens,*

un endroit *, que peu de temps avant lui, M. Du Vair * ne nioit point que les Orateurs François ne fussent encore bien loin des Orateurs de l'Antiquité. Il avoue qu'on s'étoit avancé de quelque pas depuis M. Du Vair, & que personne ne pouvoit le nier sans injustice ; mais il soûtenoit qu'on ne pouvoit encore prétendre aller de pair avec ces grands hommes. Il y a un point seulement sur lequel il convient dans un autre endroit, que les Modernes ont égalé les Anciens, & c'est *l'harmonie des périodes*. Pour le nombre, dit-il, & pour le son, notre Langue a depuis peu reçu tant de graces, qu'il n'y a guéres de periodes mieux cigerées, & plus agréablement tournées dans Démosthéne & dans Ciceron, que celles de quelques-uns de nos Ecrivains, qui ont si bien réüssi, qu'on ne peut porter plus haut une partie si importante de l'Eloquence.

La Motte le Vayer. * P. 174. * Tr. de l'Eloq. P. 79.

Au passage que je viens de rapporter, j'en ajoûte un autre qui sert encore à montrer l'idée que notre Auteur avoit des Orateurs de son siécle. " Quant aux " Patrons de l'Eloquence, dit-il, sur qui " Longinus veut qu'on se perfectionne, " j'en proposerois volontiers quelqu'un " de notre Langue, sans les considéra- " tions qui m'ont jusqu'ici retenu de " nommer personne. Joint que, si nous " en voulons parler franchement, & *user de* P. 172.

gens, il ne faut pas les nommer, même en leur donnant des louanges, ou en leur faisant des compliments.

La Mothe le Vayer. „ *de la liberté des Anciens, de laquelle nous* „ *avons encore plus dégéneré, que de leur* „ *éloquence*, nous ſerons contraints d'a- „ vouer que nous n'avons point de mo- „ déle chez nous à nous donner, qui „ puiſſe repréſenter cette parfaite forme „ de bien dire dont nous traitons ". Elle conſiſte dans l'habileté de varier le ſtyle, & de mêler les caractéres dont il eſt ſuſceptible.

Voilà ce que M. de la Mothe le Vayer me paroît dire de particulier ſur l'Eloquence de ſon temps. Dans tout le reſte du Livre il ſe contente d'examiner ce que les Anciens ont demandé à l'Orateur, & il le demande lui-même. Pour garder quelque ordre dans ce qu'il a deſſein de dire, il traite d'abord des mots, enſuite des Périodes, enfin du corps du Diſcours, & laiſſe, dans chacune de ces Parties, le ſoin au Lecteur de voir ce qui lui manque ſelon les régles qu'on lui donne. Cette conduite fait retomber ſon Ouvrage dans l'idée des préceptes généraux, à moins qu'on ne veuille dire, que ce qu'il blâme en général, eſt ce qu'il trouve à redire dans l'Eloquence de ſon temps. Mais cela n'eſt point généralement vrai; puiſqu'il reconnoît qu'on uſoit alors d'un choix très-exquis de paroles, & que l'art de tourner une période, étoit au plus haut point de ſa perfection. Cependant *il feroit conſcience d'égaler aucun de nos Orateurs à ces vieux Grecs & Romains, qui ont conjoint la beauté du diſcours à la grandeur des penſées.* On peut con-

P. 10.

P. 173.

conclure seulement, que ce qui manquoit alors aux Orateurs, c'étoit le fond des choses, l'ordre, le raisonnement, les bienséances, les mouvemens, les mœurs, ou quelques unes de ces parties. Quoi qu'il en soit, il nous apprend que nous devons choisir avec soin les mots dont nous voulons nous servir, & que ce doit être notre premiere étude, parce que la beauté des termes est le fondement de l'Eloquence. Il s'ensuit qu'on ne doit non plus se charger des mots qui ne sont pas en usage, que d'une monnoye qui n'a pas de cours. Ces mots sont de trois sortes: ceux qui sont *surannez*, ceux qui sont *nouveaux*, & ceux qui sont *étrangers*. Préferer les mots surannez, c'est, selon notre Auteur, demander du gland, au lieu de bled, pour se nourrir; rechercher les mots nouveaux, c'est demander les fruits avant leur maturité; user de mots étrangers, c'est tomber dans la barbarie. Toutes pareilles expressions, dit-il, marquent de la singularité & de l'ostentation; elles rendent le Discours obscur, & offensent les oreilles.

La Mothe le Vayer, *Depuis la p. 13 jusqu'à la 54.*

Dans le soin pourtant de choisir les mots, il faut éviter le scrupule & la superstition. C'est à quoi l'Auteur rapporte ce que dit Longin, que *le Sublime a quelquefois des défauts, auxquels il ne faut pas prendre garde*; & ce que dit Quintilien (1), qu'*un Discours n'a pas grand merite*

P. 222.

1 Jacere sensus in oratione, in qua verba laudantur. *Quint. l. 8. in Proem. & l. 9. c. 4.*

La Mothe le Vayer. *merite du côté des penſées, quand on y fait un ſi grand cas des paroles*; enfin ce que dit Ciceron (1), que l'Eloquence imite quelquefois *les Dames plus gracieuſes dans leur negligé, qu'avec toute leur parure*, & ſur-tout, qu'avec leur rouge.

Il eſt conſtant que la ſervitude dans le choix des mots, peut faire perdre la plus vive chaleur de l'eſprit (2); elle peut faire haïr l'Eloquence, ou en rendre le ſoin ridicule. Il eſt bon d'ailleurs de conſidérer qu'un mot inuſité, ancien ou nouveau, a quelquefois de l'emphaſe, de l'énergie, ou de l'agrément; & il eſt à propos d'empêcher que le peuple, qui eſt ignorant, ne ſoit le maître abſolu de la Langue. Ces avis paroiſſent tirez d'un des plus beaux endroits d'Horace. C'eſt avec un Maître ſi ſûr, qu'on nous avertit encore, d'uſer ſobrement de cette liberté qu'on nous laiſſe; & d'attendre, pour nous en ſervir, que nous ayions quelque nom dans la République des Lettres. D'autant plus que la Métaphore ſupplée au défaut des termes qui nous manquent, & qu'elle a une grace particuliere. " Un Auteur qui veut réüſſir, " aura l'adreſſe, dit Horace, de faire re- " vivre certaines expreſſions nobles & é- " clatantes, dont ſe ſervoient nos pre- " miers

Ep. l. 2 Ep. 2. ad Flor.

Ibid.

1 Non ingratam negligentiam indicat, de re homi-nis magis, quàm de verbis laborantis. *Cic. in Orat.*

2 Abominanda infelicitas, quæ & curſum dicendi refrænat, & calorem cogitationis extinguit. *Quint.*

„ miers Catons & nos Céthégus, & que maintenant l'on abandonne, parce qu'elles passent pour vieilles & pour suranées. Il se servira de mots nouveaux, mis au jour, & autorisez par l'usage. C'est ainsi qu'inventant des manieres de parler pures & énergiques, il rendra la Langue abondante : de même qu'un fleuve dont les belles eaux fertilisent la campagne. Soyez fort retenu, dit-il ailleurs, & fort réservé à faire des mots nouveaux ; vos expressions seront toujours belles, si vous savez, par une liaison pleine d'adresse, donner aux mots qui sont en usage, la grace de la nouveauté, &c. La Mothe le Vayer, *De Arte Poet.*

Ce que l'Auteur dit sur les mots, il le dit aussi sur les Périodes. Nous devons y éviter deux défauts (3) contraires ; l'un est de ceux qui s'en tiennent d'abord à leurs premieres productions ; l'autre de ceux qui croyent n'avoir jamais assez poli leurs Ouvrages, & qui se travaillent la plume à la main, comme l'oiseau se bat à la perche. *Pag. 54. jusqu'à la Pag. 117.*

Pour parvenir à éviter ces deux extrémitez, on suit encore un conseil d'Horace. On se dépouille de la tendresse de pere, c'est-à-dire de la qualité d'Auteur, on prend celle de Censeur sévere, ou du moins de Lecteur indifférent. On con- *Ep. l. 2. Ep. 2.*

motâ & diffidentiâ. *Quint. Proam. l. 8.*

3 *Voyez sur ces deux défauts opposez, un bel endroit dans Quintilien, l. 10. c. 3. & fort bien traduit dans les Oeuvres posthumes de M. de Marcoux, p. 336. &c.*

La Mothe le Vayer. consulte des gens sincéres & éclairez. On ne se pardonne rien. On fait des ratures sur le papier, qui rendent le Discours plus agréable; en y effaçant beaucoup, elles y forment les plus beaux traits; sur tout, elles lui donnent cet ordre, cette harmonie, cette liaison des parties, qui en fait la perfection. Ecoutons Horace. " Quiconque, dit-il, voudra faire un Poëme achevé, prendra avec la plume l'esprit d'un Censeur judicieux & équitable: il retranchera sans hésiter les mots qui n'auront ni éclat, ni force, ni grace; & quelque répugnance qu'il y ait, il les arrachera de leur place avec violence, quand ils se roient, pour ainsi dire, aux pieds des autels de Vesta, où les criminels mêmes sont en sûreté.

Ep. l. 2. Ep. 2. ad Flor.

Cela regarde le soin qu'il faut avoir de corriger: d'un autre côté, il y a à prendre garde qu'en voulant ôter les défauts des phrases, on en ôte aussi la force; de la même maniere qu'en voulant quelquefois se purger du mauvais sang, on se prive de celui qui est nécessaire à la vie (1). Souvenons-nous sur cela que c'est, & une injustice, & une legereté, de condamner toujours ses premieres expressions, pour en remettre de nouvelles à la place, qui n'ont d'autre avantage, que celui d'être venues les dernieres; c'étoit le caractére de Tibere. Il parloit

Suet. in Tib.

1 Metuens ne vitiosum colligeret, etiam verum sanguinem deperdebat. *Cic. de Calvo, in Brut.*

soit mieux sans préparation, que lorsqu'il s'étoit préparé. La Mothe le Vayer.

Les Isocrates qui écrivent pour l'ostentation, peuvent dresser, pour ainsi dire, leurs périodes au cordeau. Cela leur convient pour faire parade de leur art, & peut servir à leurs disciples, qu'il faut d'abord assujettir à ce soin de polir le Discours avec une extrême exactitude, à cause qu'ils en rabattent toujours assez. Les Démosthenes & les Ciserons peuvent se donner des libertez, & quelquefois même des licences. Si ce qu'ils font paroît irrégulier d'un côté, il rentre d'ailleurs dans les régles; ou il sert d'ornement à la pensée (2), comme les ombres au tableau; ou il lui donne de la force.

Il y a deux choses dans la phrase, son étendue, & sa qualité ou ses ornemens. Il suffit de se faire une idée générale de la juste longueur qu'elle doit avoir, pour n'être ni obscure, ni embarrassée, mais pour aider à remplir les devoirs de l'Orateur, qui sont *d'instruire*, *de plaire* & *de toucher*. Cette longueur est environ de quatre membres, & la mesure d'un membre est à peu près un grand vers. L'opposé du style périodique est le style coupé. Il a son merite, il a de la force, s'il est interrompu. Mais s'il regne par tout, il ressemble au parler des asthmatiques, ou aux viandes hachées dont se nourrissent les malades, ou enfin à la maniere

2 In vitio decor est quædam malè reddere verba. Ovid.

La Mothe le Vayer. maniere dont marchent les Pies : elles ne vont que par bonds. Il eſt vrai que les pointes, les alluſions, les ſentences ont dans ce ſtyle, un éclat & un brillant merveilleux : mais c'eſt comme les moindres étoiles, elles ne brillent qu'en tremblottant, au lieu que l'Eloquence doit répandre ſa lumiere comme le Soleil. Il eſt à propos d'interrompre le ſtyle coupé par des phraſes plus longues qui lui donnent de la conſiſtance. C'eſt un art que Ciceron explique dans ſon Orateur.

Cic. in Orat. n. 221.

Pour ce qui eſt des ornemens, de l'harmonie, des figures, & autres choſes ſemblables, il faut les chercher avec modération : car on ne ſait lequel eſt le plus contraire à l'Eloquence, ou une négligence trop grande, ou un trop grand ſoin.

P. 104. *P.* 112. En finiſſant cet article, n'oublions pas ce que dit l'Auteur, & ce qu'il croit dire avec l'approbation de l'Académie Françoiſe, qui ne faiſoit alors que de naître, & étoit compoſée de perſonnes dont la réputation ne vieillit point. Il eſt fortement perſuadé que la connoiſſance du Grec peut être d'un grand uſage pour répondre ſur bien des choſes qui regardent notre Langue, quoiqu'on puiſſe la parler fort bien ſans ce ſecours, & qu'avec ce ſecours même on puiſſe encore la parler mal.

Jus-

1 Tantum quisque laudat, quantum se posse speret imitari. *Cic. in Orat.*

Jusqu'ici nous n'avons touché que la beauté de la diction, & il faut quelque chose de plus dans un Discours pour l'Eloquence, un grand sens, un fond de sagesse, la force, la délicatesse, le raisonnement, la liaison, l'ordre des parties, la bienséance en toutes choses, sur laquelle l'Art oratoire ne sait proprement que dire, tant il est difficile d'en donner des régles ! Faut il s'étonner qu'il y ait si peu d'Orateurs? Les graces principales du langage viennent de l'excellence de ce qu'on dit ; & il est impossible de bien dire, si l'on n'est en état de bien penser. Rien ne sert plus à nous y mettre, que la lecture des bons Auteurs de l'Antiquité, quoiqu'ils nous parlent une autre langue que la nôtre. Ils nous apprennent en même temps à ne point employer la beauté des termes à des matiéres qui ne le méritent pas, puisqu'aussi-bien, quand on les y employe, le souvenir des paroles s'évanouit avec le bruit. C'est une verité qu'on éprouve dans la lecture des Romans, & encore plus dans tous ces Livres vuides de sens, qui sont écrits, disent les Auteurs, poliment, & *à la mode*. Tout le monde y court néanmoins, & les Libraires les aiment. Le commun des hommes aime à se repaître d'imaginations vagues, à nourrir ses passions. Les Romans fournissent ces vains avantages. Les hommes aiment (1) encore ce

La Mothe le Voyer.

P. 112.

(1) Quem sperandi sibi, eundem & bene dicendi finem proponunt, *L. 2, Tusc. quæst.*

La Mothe le Vayer. ce qui est à leur portée; ils admirent ce qu'ils se croyent en état d'imiter; ils y bornent la force de l'Eloquence, parce que ce sont les bornes de leur génie. Cela donne cours aux Ouvrages où il n'y a que des mots, un vain amusement, & rien de solide. L'Auteur dont est
P. 155. question, voudroit que ceux qui n'ont que la beauté de la diction en partage, s'appliquassent à traduire. Il n'exclut pourtant pas de cet emploi les grands génies, capables d'ailleurs de produire de leur propre fond.

Ceux qui sont forts en citations, ont quelque chose de commun avec les Traducteurs; ils semblent riches du bien d'autrui. Il y avoit des gens qui avoient en horreur les citations du temps de l'Au-
P. 139. &c. teur. Il se disoit sur ce sujet des choses pompeuses *Pour* & *Contre*, mais peu convainquantes. Il y paroît un point fixe, qui est, *qu'on peut citer*; cela est même nécessaire quelquefois, mais rarement. Une citation en son lieu, a de la force ou de l'agrément; elle montre la modestie de l'Orateur qui ne veut point s'attribuer ce qui n'est pas de lui. Elle donne en même temps l'air d'un homme bien élevé, qui est en commerce avec les honnêtes gens de tous les siècles; & les Auditeurs qui sont aussi leurs délices de la lecture des Anciens, sont ravis de les voir en quelque sorte *réjuscitez*. C'est
P. 153. l'idée que M. de la Mothe le Vayer a-
Dict. T. 2. voit des citations. M. Bayle trouve que
P. 1132. B. c'est en faire un peu trop de cas, quoi-

que

que d'ailleurs il les estime fort lui-même. La Mothe le Vayer. P. 155.

Notre Auteur dit quelque chose des styles & des caractéres : mais il les distingue. Ceux-ci, dit-il, sont limitez à un petit nombre, & plusieurs Ecrivains en même temps peuvent se rencontrer dans le même caractére, au lieu que les styles sont infinis ; il y en a autant que d'Auteurs ; & ils sont aussi differens que les visages. Il ne faut pas s'en étonner. Le style n'est qu'une façon de s'expliquer qui dépend du temperament de chaque personne. C'est par cette raison que les mœurs se peignent dans le Discours, & qu'il suffit quelquefois d'entendre parler un homme pour le connoître (1). Il est difficile que cela n'arrive. Cependant il y a des gens qui voudroient qu'un Auteur s'abstint de se faire connoître. *Qu'a-t-on affaire*, disent-ils, *qu'un Auteur, comme Mécéne, se peigne dans ses Ouvrages, & que son éloquence soit aussi licentieuse que sa vie* ? Cette raison exclut des Ouvrages les mauvaises mœurs, mais non pas les mœurs en général, les mœurs qui sont bonnes, ou d'autres qui pour être indifférentes, font pourtant un bon effet. Oter toutes sortes de mœurs d'un Discours, c'est ôter à l'Eloquence un des grands moyens de persuader, & la réduire aux termes d'une démonstration d'Euclide.

Il n'est pas possible de faire de grands progrès dans l'Eloquence, si l'on n'a toujours

1 Oratio vultus animi est. *Sen. Ep.* 115.

La Mothe le Vayer. * P. 173.

jours un bon modéle devant les yeux. Où le prendre? l'Auteur * ne juge pas qu'il lui convienne d'en proposer aucun parmi nos Ecrivains François. On avoit trouvé des taches dans Démosthéne, dans Ciceron, dans Tite-Live: comment auroit-on prétendu, il y a près de quatre-vingts ans, trouver la perfection parmi nous? On nous propose donc ces Anciens mêmes, censurez en peu de choses, & par un petit nombre de gens; parce qu'excepté la censure de ce petit nombre, qui sont des gens presque sans aveu, ils ont eu l'admiration de tous les autres; à quoi il faut ajoûter que nous ne sommes plus en état de sentir ce qu'on a voulu y reprendre, quand même on l'auroit repris avec raison.

Ce sont ces Anciens que nous admirons aujourd'hui, & non pas précisément tous ceux qui sont anciens. Nous admirons aussi les Modernes où nous rencontrons le goût de la bonne Antiquité.

Ep. ad August.

Horace, dit-on, n'étoit pas pour les Anciens. Il faut prendre son sens, puisqu'il l'explique. Il parle des Ecrivains qui étoient par rapport à lui, ce que les Gothiques sont par rapport à nous. Ce sont les *Trouvaires* Latins, s'il faut ainsi dire, dont il parle. Quelqu'un admire-t-il les Trouvaires parmi nous? Mais Horace admiroit les Grecs, & en conseilloit la lecture. Il étoit persuadé que c'étoit faute de les étudier, ou de les imiter, que les Romains ne réüssissoient point encore, autant qu'ils étoient capables de réüssir.

réüssir. Il admiroit en même temps ceux de son siécle qui étoient dans le goût que les anciens avoient approuvé. On nous oppose son autorité ; nous sera-t-il défendu de la suivre, parce que nous prenons sa pensée? La Mothe le Vayer.

Au reste l'imitation ne doit, ni se borner à un seul modéle, ni être servile, ni nous jetter dans un art qui paroisse, rien n'étant plus opposé à l'artifice que de le découvrir, parce qu'une ruse cesse de l'être, aussi-tôt qu'elle est reconnue. Quelque libre néanmoins que soit la composition, rien ne peut la dispenser, ni de suivre un ordre convenable, ni de garder toutes les bienséances, ni de tendre à mériter l'admiration des hommes, sans quoi Ciceron ne reconnoît point d'Eloquence. C'est la beauté de l'expression qui y conduit; c'est encore plus la beauté des pensées, & celle des grandes connoissances, que l'Auteur peut-être a confondues avec les Sciences les plus élevées, tandis qu'il y a assez d'élevation dans la connoissance des mœurs, des affaires, & de la vie des hommes, pour lui donner la qualité de *grande*.

Je pourrois ne rien dire de plus à l'avantage des deux petits Traitez, dont j'ai parlé ; parce que, pour s'en former une juste idée, il suffit de se souvenir de ce que j'en ai dit en empruntant les termes de M. Baillet, & d'y joindre ce qu'en dit M. Bayle, qu'on ne niera jamais, à moins de manquer de discernement & de goût, que cet Auteur n'eût beau- *Diff. T. 2 p. 1131. E.*

La Mothe le Vayer. beaucoup de génie. Car ce que M. Baillet ajoûte dans son jugement, que M. de la Mothe le Vayer *s'est trouvé fort soulagé dans ses Ouvrages de critique, par le travail de ceux qui avoient écrit avant lui sur le même sujet, & qu'il en a été quitte pour un petit nombre de Réfléxions, que son génie & ses lectures ont pu lui fournir*; cela ne fait rien à ses Ouvrages de Rhétorique, parce que sur cet article il s'agit plus de choix que d'invention.

J'observerai cependant que l'Auteur dont est question, ne prend pas le sens de deux endroits qu'il rapporte; l'un d'Horace, & l'autre de Ciceron. Il fait dire au premier, *que Lucile étoit louable de mêler du Grec dans ses vers Latins.* Au lieu qu'Horace s'en mocque, & de tous ceux qui l'admiroient. Il fait dire au second, *que l'Orateur peut parler avec succès, de ce qu'il ne sait pas*; & c'est ce qui est fort éloigné de sa pensée. Ciceron dit seulement, qu'un Orateur parlera mieux des choses d'un art, que ceux qui en font profession; mais c'est lorsqu'il s'en sera fait instruire. Aussi M. de la Mothe le Vayer établit-il lui-même à la fin de son Ouvrage, que, selon Ciceron, ce sont les belles connoissances qui doivent fournir les belles expressions.

P. 142. P. 4. Sat. l. 1. Sat. 10. L. 1. de Orat. n. 69.

Mais à tout ce que j'ai dit d'avantageux à notre Auteur, j'ajoûte deux témoignages que lui rend encore M. Bayle. Dans l'un, il dit qu'il y a beaucoup de profit à faire dans la lecture de cet Ecrivain, & que nous n'avons point d'Auteur

Dict. T. 3 p. 2930. A.

teur François qui approche plus de Plutarque que celui-ci. Qu'on trouve de belles pensées répandues dans ses Ouvrages, & de solides raisonnemens. " L'esprit & l'érudition, dit-il, y marchent de " compagnie. L'esprit paroîtroit sans doute beaucoup plus, s'il alloit seul ; les " autoritez & les citations qui l'accompagnent, l'offusquent souvent ; mais, " en quelques endroits, il tire son plus " grand brillant de l'application heureuse " d'une pensée étrangere. La Mothe le Vayer.

Dans l'autre témoignage, M. Bayle dit que les Ouvrages de M. le Vayer ne sont point des rapsodies, que cet Auteur débite du sien une infinité de choses, qu'il y mêle beaucoup de sel & beaucoup d'esprit ; & s'il y mêle aussi beaucoup de choses d'emprunt, & qui ne sont pas choisies avec assez de discernement, il ne laisse pas d'être vrai, qu'il résulte de tout cela un Ouvrage dont la lecture est très-utile, & qui plaît encore à quelques bons Connoisseurs. *Ibid. B.*

" M. de Vigneul Marville, continue " M. Bayle, croit faire beaucoup d'honneur à la France, en disant que les rapsodies de la Mothe le Vayer ne sont " plus de notre goût, & qu'on ne perd " plus de temps à les lire ; mais il est " à craindre qu'on ne se confirme par " là dans le jugement que font plusieurs " Etrangers, *que la France trop dégoûtée* " *de tout ce qui sent l'érudition, ne s'occupe qu'à polir sa langue, & qu'à bien* " *tourner des portraits & des caractéres.*

" Les

La Mothe le Vayer. „ Les meilleurs Ecrits des premiers Académiciens ne sont pas moins négligez que ceux de la Mothe le Vayer: „ cependant l'on tombe d'accord que „ l'Académie Françoise n'a jamais été „ mieux remplie que dans ses commencemens.

Je fais cette remarque, afin qu'on voye que si la Mothe le Vayer n'est point lû, comme autrefois, cela procede d'un dégoût général de presque tout ce qui n'a pas la grace de la nouveauté.

COMPENDIUM

RHETORICÆ CHRISTIANÆ,

Methodi facilis Prædicationis Evangelicæ, & Controversiæ ad docenda Mysteria, sive Atheos, & Infideles, sive Hæreticos, &c. 1672.

Le P. Beurier. CET *Abregé de Rhétorique*, comme porte le titre, & cette *Méthode aisée de prêcher*, est du P. Beurier, Chanoine Régulier & Curé de Saint Etienne du Mont. Cet Auteur, après avoir fait un Ouvrage divisé en quatre Volumes, lequel a pour titre *Miroir de la Religion Chrétienne*, crut, pour le rendre plus utile, devoir y ajoûter un cinquiéme Volume, & c'est l'Ouvrage dont est question, qui contient quatre petits Abregez, l'un de *la Rhétorique Chrétienne*, l'autre

l'autre de l'*Art de prêcher l'Evangile*, le troisiéme de la *Méthode des Controverses*, le dernier de la *Chronologie sacrée*; & cela, afin de mettre ses Lecteurs en état d'instruire les autres de ce qui regarde la Foi & les Mœurs, après qu'ils s'en seroient instruits eux-mêmes dans son Miroir de la Religion. Le P. Beurrier. Prolog. ad Lector.

Dans le premier, le dessein de l'Auteur est de tracer une courte méthode de composer un Discours, de donner l'idée des styles, des matieres Oratoires & des secours dont l'Eloquence a besoin, de montrer les sources de l'invention & de l'amplification, de parler des parties du Discours & de leur arrangement, de dire quelque chose sur les mots, sur les pensées, sur les figures & sur les passions, enfin sur la nature des propositions que l'Orateur peut entreprendre de prouver, & sur les différentes manieres d'en faire la division. Ib. p. 1.

Dans le second, il s'attache à montrer l'excellence du ministére de la Chaire, l'abus qu'on en peut faire, la necessité qu'il y a que le Prédicateur ait une vraye mission, les conditions & qualitez qu'il doit avoir, ce qu'il doit fuir ou pratiquer, selon S. Paul, pour bien remplir son emploi, & y produire du fruit, une maniere aisée de ranger & d'étendre son sujet, même de le fixer chaque jour de Fête ou de Dimanche ou pendant tout l'Avent & tout le Carême. C'est pour cela qu'il marque & le texte qu'on peut choisir dans chaque Evangile, & l'instruction morale Ib. p. 2.

Le P. Beurier. morale à laquelle on peut le réduire ; à quoi il ajoûte une idée du Prône, de la Controverſe, des Sermons qui ſe font dans une Miſſion, & des Catéchismes.

Ibid. Le troiſiéme contient une Méthode pour traiter les Myſteres de la Foi avec les Athées, les Infidéles, les Juifs & les Hérétiques. A l'égard du quatriéme, on conçoit aiſément ce qui peut entrer dans un Abregé Chronologique, & c'eſt une matiere qui n'entre point dans mon Ouvrage. Pour les trois premiers Abregez qui ſemblent le regarder, on peut trouver extraordinaire que l'Auteur ait diſtingué la *Rhétorique Chrétienne* de l'Art de prêcher, parcequ'on a vû que les autres qui ont traité de l'Eloquence par rapport à la Religion, n'ont point diſtingué ces deux choſes ; auſſi ne peut-on guéres y mettre de la difference, à moins qu'on ne diſe qu'il a d'abord voulu traiter des principes de l'Art en général ; mais alors, ce n'eſt plus la *Rhétorique Chrétienne*, c'eſt ſimplement *la Rhétorique*. L'Auteur ne peut de même ſe défendre que par quelque ſemblable raiſon, de ce qu'après avoir donné l'Art des Controverſes dans ſon ſecond Abregé, il ne laiſſe pas d'en faire encore la matiere du troiſiéme. A cela près on voit que l'Auteur étoit habile, & quant au fond des choſes, & quant à la maniere de les traiter. Mais quant aux idées ſuccinctes qu'il donne de ces Méthodes, elles ne ſont guéres propres pour inſtruire l'Orateur ; c'eſt tout au plus qu'elles lui ſervent de memoire, s'il eſt déja

déja instruit d'ailleurs. A quoi l'on peut ajoûter que la diction seule de son titre montre clairement que son style n'est ni poli, ni correct. En effet il se sent fort de l'Ecole, & il y a même tel endroit où il est difficile de bien prendre sa pensée. Le P. Deurrier.

LOUIS DE WOLZOGUE.

1671.

PArmi les Réformez, cet Auteur a aussi donné l'Art de prêcher. Ce sont les préceptes communs, & quelques réflexions sur l'explication qu'il est à propos de faire des textes. M. Morhof dit que son Livre est écrit poliment. Comme il étoit Cartesien, il donne l'Art des passions sur les principes de Descartes, dont il prétend montrer l'usage en cette matiere. C'est le seul de tous les Maîtres d'Eloquence que j'aye vû donner dans cette rêverie. Rien n'est plus contraire aux principes mêmes de Descartes, comme je l'ai montré ailleurs. Notre Auteur s'étend fort, & même trop, sur les régles de l'Exorde. Le Critique que j'ai cité assure qu'il y a plus de subtilité dans sa Méthode, qu'il n'y a de solidité, & qu'on ne peut guéres en faire usage. On prétend aussi qu'il est trop long & sur le geste & sur la prononciation, même qu'il a tiré ce qu'il en dit, tant d'Erasme, que du P. Cressol Jesuite, & qu'on s'en apper- Wolzogue.

Wolzogue. çoit, quelque ſoin qu'il prenne de cacher ſon vol.

Zeidler. De la même Communion nous avons encore Melchior Zeidler, qui accommode à la Chaire les préceptes de Ciceron & d'Ariſtote, & y joint des exemples convenables à ſon deſſein; de ſorte que M. Morhof croit qu'en joignant ſon Ouvrage à celui de Schraderus dont j'ai parlé dans l'article d'Erasme, un Prédicateur a tout ce qu'il lui faut pour traiter les Enthymêmes, c'eſt-à-dire les preuves. Mais ſelon ce Critique, il doit à cela joindre encore un ſtyle ſemblable à celui dont Longin a donné les régles, ſententieux, grand, élevé, & ſublime, tel qu'eſt celui de S. Ambroiſe, appellé le Séneque des Chrétiens, comme Lactance en fut nommé le Ciceron. La Préface de Zeidler prouve la neceſſité de l'Eloquence dans la Chaire, ſur quoi Conrad Rittershuſius a pris ſoin de faire remarquer les adreſſes de S Paul dans ſes Discours, & celles de S. Chryſoſtome.

Morhof L. 7. p. 289. n. 3.

Sacr. Leſt. L. 4. c. 13.

LA

LA RHETORIQUE FRANÇOISE,

Par René Bary, Conseiller & Historiographe du Roi. A Paris chez Pierre le Petit 1665. Et à Amsterdam 1669. *

* *Selon Morhof L. 6 c. 1 p. 255. n. 31.*

Methode pour bien prononcer un Discours, & le bien animer. *Par le même*, chez Denis Thierry, 1679.

René Bary.

LA Rhétorique Françoise dont est question, est en deux Volumes. Le premier porte le titre que je cite à la tête de cet Article; le second est intitulé, *Les Secrets de notre Langue. Seconde partie de la Rhétorique Françoise.* Il est aisé de voir que ce Volume ne contient que des Remarques sur notre Langue, choses utiles d'elles-mêmes, & dont la Rhétorique a besoin; mais elle en suppose la connoissance dans l'Orateur, sans se mettre en peine de la lui donner. Pour ce qui est du premier Volume, il contient des préceptes de l'Art, qui sont la plûpart tirez d'Aristote; & des exemples, que l'Auteur a voulu fournir de lui-même

Il commence les préceptes par les preuves, parce que *les preuves*, dit-il, *entrent dans toutes les piéces Rhétoriquées.* C'est pourquoi il nous apprend l'Art de les trouver par les lieux communs, & rien

Rhét. Franç. T. 1. p. 1.

Rhené Bary, davantage; de sorte qu'il ne prend pas ce qu'il y a de meilleur sur cette matiere, dans Aristote. Il explique la maniere d'exciter ou de calmer quelques passions, & se dispense de parler des autres, parce-
Ibid. p. 113. qu'il en avoit parlé dans *une grande Morale* qu'il avoit fait imprimer : mais dans le peu qu'il en dit, il suit les principes du Philosophe. Il dit quelque chose des trois genres de causes, & il s'étend sur ce qui peut y avoir rapport, l'honnête, l'utile & l'agréable. Il parle en peu de mots des qualitez qu'il croit necessaires à l'Ora-
Ib. p. 102. teur, & il y compte *la Métaphysique*, pour le mettre en état de convertir les Athées; en quoi il s'éloigne non seulement d'Aristote, mais de Ciceron, qui ne veulent rien d'épineux ou d'abstrait dans l'Eloquence. Il traite aussi légérement les parties du Discours. En récompense il s'étend fort sur l'élocution ; & sans en dire ce que les grands Maîtres en ont dit
Ibid. p. 4. & 5. de meilleur, *il la divise*, dit-il, *en quatre points, en mots, en phrases, en périodes, & en figures; & il la pousse de telle sorte*, ce sont ses termes, *qu'il ose assurer qu'elle ne sera pas le moindre endroit de sa Rhétorique.* Ce sont en effet les figures & les lieux communs qui en font la plus grande partie.

Je ne parle point encore de son second Ouvrage, qui regarde l'*Action de l'Orateur.* Il viendra en son rang : mais je crois pouvoir dire pour le premier, qu'encore qu'on y voye que l'Auteur avoit du génie & de l'acquis, il y a pourtant bien des

des endroits de son Livre, où l'on cherche, sans le trouver, le goût de la véritable Eloquence. Ce qui me fait parler ainsi, ce sont principalement ses Observations qu'il appelle *Périodes alphabétiques & régulieres.* Que nous apprend-il sous ce titre ? Il nous montre *en combien de façons on peut commencer une période par chaque Lettre de l'Alphabet, par A, par B,* par toute autre lettre. Il remarque, par exemple, qu'on ne le peut par *R*, qu'en cinq manieres, qui sont, ra, re, ri, ro, ru. Sur cela, ainsi que sur les différentes manieres des autres Lettres, il a eu la patience de fournir des exemples, lesquels contiennent quelquefois, à dire vrai, de bonnes pensées, exprimées d'une maniere raisonnable : mais ils deviennent odieux, & même insuportables, à cause qu'ils ne sont réünis ensemble, que parce qu'ils commencent par la même Lettre ou par la même Syllabe. Quelle idée, pour donner des préceptes d'Eloquence ! Comment concevoir qu'une pareille Méthode puisse inspirer ce feu, cette élevation si necessaire à l'Orateur ? Est-ce là ce qu'on peut comprendre sous le titre *des Secrets de notre Langue*, ou sous celui d'*Ample Traité des Mots, des Phrases, des Périodes & des Figures* ? Comment enfin un bon esprit a-t-il pû se proposer des *Périodes Alphabetiques* ? Qu'on montre tant qu'on voudra qu'il y a du bon ; je dis, avec Horace, qu'*on s'en étonne*, qu'*on en rit*, je ne sai pourquoi, qu'*on s'en indigne.*

René Bary.

Ibid. T. 2. p. 199.

Second Tome p. 1.

René Bary. * Quem bis terque bonum cum risu miror, & idem
* *Epi. ad Pison. v.* 358. Indignor.

Cependant l'Auteur s'applaudit de son travail " j'ai ajoûté, dit-il, au corps
Avant-propos du I. T. pag. 1. „ de la Rhétorique toutes les observations „ que j'ai faites, non seulement sur les „ mots, mais encore sur les phrases & „ sur les périodes, sur les figures & sur „ les transitions. *Enfin, pour couronner „ l'Ouvrage*, j'ai examiné deux ou trois „ cens périodes; *j'ai fait de toutes les „ Lettres de l'Alphabet des commencemens „ de Discours; j'ai donné divers exemples „ des mêmes commencemens; j'ai joint à „ chaque Lettre toutes les Lettres qui peu- „ vent être assemblées; & dans le nombre „ des périodes que j'ai faites sur chaque „ assemblement, j'ai discouru de toutes „ sortes de matieres.*" L'Auteur sans doute s'est imaginé qu'il feroit paroître beaucoup d'esprit par l'exécution d'une entreprise de cette nature. Mais ne seroit-ce point là une des choses qui feroient encore dire à Horace (1), s'il vivoit, *qu'il rend graces aux Dieux, de ne lui avoir pas donné tant d'esprit!* Assûrément, quand un Auteur peut s'estimer pour un semblable talent, on peut, je crois, laisser présumer sans autre preuve, qu'il y a des choses répandues dans ses Ouvrages, lesquelles

1 Di benè fecerunt, inopis me, quòdque pusilli Finxerunt animi. *Sat. L. 1. Sat. 4. v.* 17.

les ne sont pas du goût de tout le monde. René Ra-
Avec tout cela, on ne peut, ce semble, ry.
douter que la Rhétorique dont est question, n'ait eu du cours en son temps. Le Privilége du moins obtenu pour l'édition qui s'en fit en mil six cens soixante cinq, dit que *les différentes éditions qui en avoient paru, avoient obligé l'Auteur de la retravailler, afin de la rendre plus digne de sa réputation, & plus utile au Public.* Et j'ai observé qu'outre cette édition de Paris, il s'en fit une quatre ans après à Amsterdam. Quelle mortification pour tous les Ecrivains, si un aussi grand succès après tout n'empêche pas un Livre de tomber! Car on peut assûrer, je crois, que celui-ci l'est aujourd'hui. Et l'on en voit la raison par le peu que j'en ai déja dit. On va le voir encore par la suite. Ce détail est utile pour montrer ce que quelquefois on est capable d'approuver. On pourra y observer aussi que les éloges, même les plus grands, que les Ouvrages reçoivent d'abord, ne sont pas un gage assûré de l'Immortalité. En effet on en voit un des plus magnifiques à l'entrée de cette Rhétorique, & qui est d'un homme de poids. C'est feu M. le Grand, Sieur des Herminieres, Conseiller du Roi, Substitut alors de M. le Procureur Général. Ses propres paroles feront voir qu'il avoit du génie pour l'Eloquence, quoiqu'il y eût encore quelque chose à désirer. Il avoit aussi du savoir; & l'Auteur de la Rhétorique en un endroit de son Ouvrage nous en marque une partie qui ne paroî- *Rhét. Fr. T. 1. p. 296.*

A la fin du 1. Tom.

René Bary. troit pas assez par ses paroles. Il nous apprend que " ce Magistrat avoit heureusement développé toutes les difficultez " de l'ancienne Philosophie ; qu'il n'y avoit " point de mystéres dans les nombres de " Pythagore, dans les Tropologies de " Platon, & dans les Logogriphes d'Aristote, que ce grand homme n'eût découverts : qu'il avoit très-clairement " expliqué les Allégories de Moïse, les " Enigmes de Trismegistes, & les Fables " d'Orphée ; que le Livre qu'il avoit fait " de ces profondes matieres, devoit bientôt faire l'occupation de tous les Doctes ; & qu'en attendant il dispense l'Auteur de la Rhétorique, de traiter des " figures qui composent le langage des " Oracles, des Sibylles, des Patriarches " & des Prophétes." Tel étoit M. le Grand : & après ces louanges que l'Auteur lui donne, on peut bien dire qu'il y a du plaisir à être loué par un homme qui a été tant loué lui-même. Voyons comment à son tour il a loué notre Auteur.

Discours sur la Rhét. Franç. " Comme j'ose vous parler avec franchise, dit-il, je vous puis dire avec " vérité, que votre Ouvrage n'est pas " seulement considérable par le prix de " sa matiere, mais aussi qu'il est digne " d'admiration par l'excellence de la forme.... Vous avez achevé ce que les *Ib. après l'Avant-propos.* " plus suffisans n'ont osé entreprendre : " Vous avez satisfait à l'esperance de " douze siécles, & par votre industrie " l'Eloquence Françoise paroît aujour-

" d'hui

„ d'hui en la même pompe, & en la même majesté, qu'elle parut autrefois ou en Grecque ou Romaine. René Rapin.

Je laisse beaucoup d'autres louanges qui sont de la même force. Une chose que je ne puis omettre, c'est que l'Auteur ayant tiré presque tous ses préceptes d'Aristote, & ne le dissimulant pas, M. Le Grand lui dit néanmoins : „ *Encore que vous n'ayiez consulté ni les Sophistes ni les Orateurs de l'Italie & de la Grece....* „ Le corps si majestueux de votre Rhétorique semble avoit été nourri du même suc & de la même substance que celle des Plotius & des Antoines, des Platons & des Aristotes. *Vous avez cet avantage que vous prenez tout dans votre propre fond, que vous avez la gloire d'enseigner une Doctrine qui ne vous a jamais été enseignée....* Quiconque apprendra les préceptes & les régles de votre Art Oratoire, doit admirer les beaux exemples *de ces préceptes & de ces régles que vous avez inventées*; & en même temps il doit avouër... que ce grand œuvre de la Rhétorique Françoise, qui doit être la félicité des oreilles, par la justesse de vos périodes; & les délices de la raison par la beauté de vos pensées, paroît entierement formé des plus sublimes caractéres de l'Eloquence consommée. 2. pac. du Dis. sur la Rhet. Ibid.

Voilà ce qui s'appelle louer. L'Auteur dément lui-même dans son Ouvrage les éloges qu'on lui donne, d'*être l'Inventeur de ses régles*. On ose pourtant les lui

René Barry *Satyre 9.* p. 3. donner ; il ose lui-même les recevoir. Ce n'est point-là ce qu'a dit M. Despreaux,

Tout éloge imposteur blesse une ame sincere.

Et j'aurois cru que dans un fait de cette nature, un Substitut auroit été aussi religieux, que dans le rapport d'un procès.

Mais suivons ce Magistrat ; aussi bien est-ce un *Discours sur la Rhétorique Françoise*, qui me fait parler de lui, & qui seul le feroit entrer dans mon dessein, quand même il n'y entreroit pas à l'occasion du Livre qu'il a si fort loué. Il ne s'est donc point borné aux paroles que j'ai rapportées. Il y en a d'autres qui ne sont pas moins fortes, ni moins remarquables. Il montre, ce qui est vrai, que les Poëtes sont les premiers qui ont cultivé l'Eloquence, qui ont dicté les Loix, expliqué les secrets de la Nature, célebré les mystéres de la Religion, immortalisé les belles actions. Il montre les différens degrez par lesquels l'Eloquence est, ou parvenue jusqu'au gouvernement des Peuples, ou tombée de là jusqu'à faire en quelque façon ce que font les Bâteleurs sur des trétaux dans une place publique. Il montre qu'elle s'est néanmoins maintenue en dignité dans la Religion depuis Moïse & avant lui, jusqu'à David, à Salomon, aux Prophetes, aux Apôtres, & à ceux qui leur ont succedé, ou plûtôt qui les ont imitez. Il a raison de conclure que la Rhétorique n'est originaire, ni

Ibid. &c. p. 23.

ni de la Gréce ni de l'Italie, mais de la Chaldée, ou de la Paleſtine, & même *du Monde.* Il auroit pu dire du Ciel, puisque l'Eloquence des Auteurs ſacrez vient de Dieu. Mais après ces efforts, il revient à dire que notre Auteur ne doit rien ni aux Grecs ni aux Latins. " Quand la „ Poëſie, dit-il, du vieux Marot & du „ fameux Saint-Amant; quand la Proſe „ de l'incomparable Conrart, & *votre* „ *Rhétorique Françoiſe que je tiens à la* „ *main*, ne ſeroient pas des marques illuſtres qu'il y a des Poëtes & des Orateurs purement François, & qui *n'ont* „ *point eu de commerce avec les Grecs & avec les Romains*, je ne laiſſerois pas de „ ſoutenir que la Rhétorique Françoiſe „ ſubſiſte ſouverainement d'elle-même. René Bary. *Discours ſur &c. p.* 23.

Selon ce que j'ai déja remarqué, M. Le Grand n'y penſe pas, d'alléguer la Rhétorique de ſon ami, pour preuve qu'il y a des Auteurs *qui n'ont point eu de commerce avec les Grecs ni avec les Romains.* Mais laiſſons cette propoſition, & attachons-nous à celle-ci. " Que la Rhéto„ rique Françoiſe ſubſiſte ſouverainement „ d'elle-même; qu'elle a des ſources dans „ ſon propre fond, & qu'elle ne puiſe „ point ailleurs; qu'elle n'a rien d'em„ prunté; que ce qu'elle a d'emprunté „ l'incommode, & que les parures & les „ raretez du dehors l'enlaidiſſent." Peut-on ſur cela ne point obſerver, qu'à dire vrai, la Langue Françoiſe a ſon Génie; qu'elle éclate de ſa propre beauté; que le Grec & le Latin peuvent lui nuire par

René Bary. occasion ; que la Rhétorique Françoise n'a eu garde d'emprunter ce qui lui est propre ; qu'elle a pû même ne point emprunter ce qu'elle a de commun ; mais pourtant que c'est un fait certain, que les Latins ont profité des Grecs, que nous avons profité des uns & des autres, & qu'ils peuvent en effet nous servir beaucoup?

J'avouë sans difficulté que l'Eloquence est fort ancienne en France. Celle des *Druides*, l'*Hercule Gaulois*, le témoignage de S. Jerôme, celui de Juvenal * le prouvent évidemment. Mais celle des Druïdes ne montre pas qu'elle fut originaire de France. Il semble qu'elle étoit Grecque d'origine. Et ce que M. le Grand dit du rétablissement des Lettres par les premiers Romans, après qu'on eut chassé les Vitigots, fait assez voir que les Lettres ne se sont pas rétablies sans le secours des Latins. Que si des Auteurs comme Baïf, Ronsard, du Bellai & du Bartas ne conçurent pas nettement la belle maniere de profiter de leurs études, la Raison la fit concevoir dans la suite ; & les Malherbes, les Racans, les Amyots, les Coëffeteaux, les Balzacs, les Racines, les Corneilles, les Molieres, les Boileaux nous l'ont montrée. On doit étudier les Auteurs Latins, pour parler la Langue Françoise, comme ils l'auroient parlé eux-mêmes, s'ils avoient été à notre place. C'est la régle que M. le Grand propose lui-même, & cette régle auroit dû le rendre plus mo-

Epist. 13. *du* 3. *L.* * *Sat.* 7.

Disc. sur Arc. p. 25.

Ib. p. 28.

moderé dans ce qu'il dit. Il faut se donner la patience d'en entendre une partie; s'il y a des choses peu exactes, il y en a dont on peut profiter, & elles sont toutes de mon sujet. René Barry.

" Il est vrai, dit-il, qu'il y a des choses qui sont communes à tous les Païs; mais l'on doit avouer qu'il y en a qui sont particulieres à chaque Nation. La Rhétorique a beaucoup de régles qui sont générales à toutes les Langues, & principalement pour ce qui concerne l'invention: mais aussi elle en a beaucoup d'autres qui sont particulieres à chaque Langue, & particulierement pour ce qui regarde l'ordre & l'élegance. Peut-on dire que l'ordre d'une Prédication ou d'un Plaidoyé soit semblable à celui d'une Oraison de Démosthéne & de Ciceron? que le style superieux & magistral des Grecs & des Romains ait quelque rapport à la douceur & à la modestie du nôtre? Nous savons même que quand nos Rois ont parlé dans les assemblées des Etats, & que l'Eloquence y seoit la Couronne sur la tête & le Sceptre à la main, leur Majesté étoit toujours accompagnée de douceur, & que leur autorité étoit toujours environnée de graces. *Les maximes de la Politique, & les mysteres de la Religion changent entierement les régles de la Rhétorique, & l'ancienne Rhétorique n'a rien de semblable à la moderne.* *Ib. p. 30.*

Ainsi parle M. le Grand. Et néanmoins

René Bary. moins * M. Morhof reconnoît que si le Discours de ce Magistrat regarde en particulier le Génie de la Langue Françoise, la Rhétorique de son ami regarde en général les préceptes de cet Art. De plus le Discours même de M. le Grand ne se soûtient pas. Car si la Rhétorique moderne & l'ancienne ont quelque chose de commun, comment n'ont-elles rien de semblable? Ce n'est pas seulement dans l'*Invention* qu'elles conviennent, c'est dans l'*ordre* des matieres, c'est dans *la varieté du style*, c'est dans *les devoirs* de l'Orateur, lesquels saint Augustin a reconnu être les mêmes dans les matieres de la Religion, & dans les affaires civiles. Tous les changemens qu'on dit être arrivez dans l'Eloquence sont accidentels; on trouvera dans l'ancienne Eloquence des exemples de ce qu'on attribue à la nouvelle, & dans la nouvelle, des exemples de ce qu'on attribue à l'ancienne. Le tout dépend des circonstances ausquelles les Rhétoriques mêmes anciennes nous prescrivent d'avoir égard. Ce que ces Rhétoriques ont de commun, nous les rend très-utiles; & ce qu'elles ont de particulier, soit par le Génie des Langues, soit par les circonstances, ne laisse pas de nous servir, si nous en savons profiter; puisqu'elles nous apprennent d'un côté à chercher les beautez qui sont propres à notre Langue, comme les Anciens cherchoient les beautez de la Langue qu'ils parloient; & que d'un autre côté elles nous recommandent sans cesse les bien-

* *Morhof. L. 6. c. 1. p. 255. n. 31.*

L. 4. de Doct. Christ.

bienséances; & cela répond en partie à ce que M. le Grand nous dit encore. René Bary. *Ibid.*

" Quelle difference, dit-il, n'y a-t-il " point entre l'Aréopage d'Athénes & le " Parlement de Paris; entre les Philippi- " ques des uns & les Remontrances des " autres; entre les Démosthénes qui ha- " ranguent & les Bignons qui requiérent? " Quelle différence n'y a-t-il point entre " la Mystagogie Orphique & la Théologie " Chrétienne; entre les Rapsodies d'Ho- " mére & les Homilies de S. Chrysosto- " me?" Il n'est pas mal-aisé de voir que ces dernieres comparaisons sont hors d'œuvre, & que la régle générale des bienséances répond aux autres. C'est pourquoi écoutons le reste.

" L'ame de notre Rhétorique, con- " tinue-t-il, n'est pas seulement différente " de l'ancienne, mais les parties du corps " de l'Oraison n'ont point de ressemblan- " ce avec les membres de la nôtre. Le " tour ni la chûte de leur période n'ont point " de rapport avec le nombre & la jus- " tesse de nos Discours. Que sert-il " donc à un Orateur François de lire " la critique de Denys d'Halicarnasse, " & son Livre de la Composition des " mots, ou de lire son autre Livre de " la maniere de haranguer les Athlétes, " ou de bien écrire des Epithalames? " Que nous sert-il d'apprendre ce grand " Traité qu'a composé Démétrius Pha- " lereus sur l'élocution Grecque? Se- " rons-nous plus éloquens en notre Lan- " gue?... y serons-nous plus habiles,

" quand

René Barry. „ quand nous aurons appris les *Ellipuſes*, „ les *Apophaſes*, & les *Monomeres* de Curius Fortunatianus, ou toutes les figures des Sentences & des Locutions de „ Julius Rufinianus, *&c.*

Il mépriſe, comme l'on voit, les figures que les Anciens ont expliquées, & ce ſont les mêmes que ſon ami explique auſſi, ce qui ſans doute ne pouvoit être autrement. Il croit que le tour & la chûte de nos périodes différent fort du tour & de la chûte des périodes Grecques ou Latines; cela eſt vrai pour l'arrangement des mots, & pour les pieds ou les cadances qui en réſultent : mais l'égalité ou l'inégalité des membres, leur oppoſition, leurs autres rapports, enfin ce qui fait la beauté ou la varieté des ſtyles, & presque généralement tout ce que Démétrius a expliqué dans ſon petit Traité de l'Elocution, qu'on qualifie de *grand*, je ne ſai pourquoi; tout cela, dis-je, eſt commun à toutes les Langues. Il n'y a qu'à voir le ſecond Tome de l'Ouvrage dont eſt queſtion. Pour ce qui eſt de donner, ſur des préceptes, des exemples qu'on tire de ſon propre fond, ſur quoi on loue fort l'Auteur de la Rhétorique Françoiſe, c'eſt une queſtion de ſavoir ſi cela vaut mieux que de donner des exemples qu'on prend d'ailleurs. J'ai touché cette queſtion dans mon premier Volume. Je n'ai ici que deux choſes à obſerver; l'une, que M. le Grand n'avoit pas aſſez peſé ce que les Rhétoriques ont de commun. Cela va plus loin qu'il

Pag. 190. &c.

qu'il ne l'a cru, malgré la différence des Langues; l'autre que les réflexions de son ami sur la Langue Françoise peuvent donner des lumieres considerables à ceux qui veulent écrire correctement, en les rendant plus attentifs sur ce qui regarde la diction; mais c'est plutôt un Ouvrage de Grammaire qu'une partie de la Rhétorique. Cependant, ne fût-ce qu'en consideration de l'utilité qu'on peut en tirer, il ne faut pas lui refuser une partie du moins des louanges que M. le Grand lui donne encore, en finissant son Discours sur la Rhétorique Françoise. René Bary.

" Je ne crois pas, Monsieur, lui dit-" il, offenser votre modestie, si je dis " que c'est à vous seul, à qui notre siécle " doit entierement l'élégance du Dis-" cours, & la beauté de l'Eloquence: " Votre entreprise s'est proposée l'utilité " publique, & la perfection de notre Lan-" gue. Je n'ai trouvé dans la Bibliothe-" que du Roi que deux Livres de Rhé-" torique Françoise, l'un a pour titre, " l'*Art & Science de Rhétorique pour faire* " *Hymnes & Balades*; & l'autre est ap-" pellé *le Thrésor de la bonne Parleure*. " Il y a long-temps que la célébre Aca-" démie, la gloire du Royaume & la " Maîtresse de l'Eloquence, nous avoit " fait la promesse d'une Rhétorique si " souhaitée: mais enfin votre liberalité " l'en a pleinement acquittée.... L'ini-" mitable Balzac est bien le premier qui " a trouvé l'uniformité du style & le " nombre de la Période; mais vous êtes " le Discours &c. p. 33.

René Barry. „ le premier qui en avez trouvé les régles certaines & les préceptes neceſſaires.... Enfin par ces préceptes & par „ ces régles vous enſeignez dans ce grand „ Ouvrage la pureté du Cabinet, l'ornement du Barreau, & la majeſté de „ la Chaire.

Encore un coup, il paroît beaucoup de génie pour l'Eloquence dans les paroles de M. le Grand; il y paroît de l'étude. Néanmoins j'y deſirerois deux choſes; j'y voudrois par tout plus de modération, & en quelque choſe, plus de vérité. Par la premiere de ces deux qualitez, il ſe ſeroit éloigné des défauts qu'il reproche aux Partiſans du Grec & du Latin. Par la ſeconde, ſes louanges lui auroient fait plus d'honneur à lui-même, auſſi-bien qu'à ſon ami, qui n'a point donné d'autres préceptes ſur le nombre, que ceux qu'on trouve par tout.

Cependant j'aurois bien voulu que M. le Grand ſe fût expliqué ſur l'autre Ouvrage que ſon ami produiſit quatorze ou quinze ans après celui dont je viens de parler. Mais apparemment il n'étoit plus au monde. Cet Ouvrage a pour titre, *Méthode pour bien prononcer un Diſcours, & le bien animer, très-utile*, dit-on, *à tous ceux qui parlent en public, & particuliérement aux Prédicateurs & aux Avocats.* C'eſt le Libraire & l'Auteur qui lui donnent cet éloge. Qu'importe, pourvû qu'il ſoit vrai.

Il faut d'abord convenir de ce qui eſt évident. Le Livre eſt bien écrit. „ *Bien*

„ *pro-*

„ *prononcer*, dit-il *, *& bien animer un* René Bary.
„ *Discours*, consiste à régler l'accent & * *Méthode &c p. 1. 2, &c.*
„ le geste. Cette définition fait voir que
„ ce Livre est divisé en deux parties.
„ La premiere traite de *l'accent*; l'autre
„ traite *du geste*.

Le Prédicateur doit régler *l'accent de sa voix*, selon *les parties* qui composent le Discours, selon *les passions* qui y régnent, & selon *les figures* qui l'embellissent. On trouve donc ici des préceptes pour la régler depuis *l'Exorde*, jusqu'à *la Péroraison*. On en trouve pour la régler dans *l'amour*, dans *la haine*, & dans *toute autre passion*. On en trouve pour la régler dans *l'interrogation*, & dans *toute autre figure*. C'est ce qu'on exécute dans la premiere partie.

Dans la seconde, on nous apprend *l'Art de varier le geste selon les divers sujets de mouvement*. Parmi ces sujets on trouve *l'Interrogation*, *l'Etonnement*, *le Récit*, & autres semblables. On y trouve aussi le *Pousse-à-bout*, le *Pêle-mêle* *, le *Fondamental*, le *Résolu*, & par conséquent des gestes particuliers de toutes ces belles choses. En voici un échantillon. *Ib. p.* * *Ib. 86.* *Ib. 87.*

„ Le Pêle-mêle veut que le bras droit,
„ un peu courbé en dedans, pousse le
„ bras gauche; & que le bras gauche, un
„ peu aussi courbé en dedans, pousse le
„ bras droit; parceque cette action ex-
„ prime le mêlange des choses. *Exemple.*
„ Ils entrérent dans la Ville si précipi-
„ temment que les uns marchoient sur
„ le corps des autres.

„ Le

René Bary. „ Le Pousse-à-bout veut qu'on regarde le Pécheur d'un œil d'indignation, „ & qu'en haussant & baissant la tête, „ l'on avance même le corps comme si „ on vouloit attenter sur lui. *Exemple.* „ Quoi ! Tu n'épargneras non plus le „ sanctuaire que les lieux profanes ! A „ quoi tient-il que le Ciel ne t'écrase, „ & que la Terre ne t'abîme?

La premiere chose que j'ai à dire sur cet Ouvrage, est que je suis étonné que l'Auteur n'y dise rien de sa Rhétorique, ni du succès qu'elle avoit eu. Ce silence ne feroit-il point juger que l'édition dont j'ai parlé, ne fût pas aussi *universellement bien reçûe*, qu'on dit * que les premieres l'avoient été? Quoi qu'il en soit, ceux qui concevront que les préceptes qu'on leur donne ici, peuvent leur apprendre cette partie si nécessaire à l'Orateur, qu'on appelle l'*Action*, pourront en faire usage. Ils pourront à cet Ouvrage joindre celui de Conrart, Secretaire du Roi, qui a pour titre *Traité de l'Action imprimé en* 1657. Si pourtant cet Ouvrage est de lui, comme le dit le Privilege, contre ce que Boileau fait entendre, que Conrart n'a jamais rien écrit:

* Voyez le Privilege à la fin du 1. T.

J'imite de Conrart le silence prudent.

Qu'on y joigne encore si on veut, le Poëme de Santec sur le Geste. Pour moi, je crois qu'afin de rendre tous ces Ouvrages véritablement utiles, il faudroit que l'E-

l'Ecriture fût capable de parler aux oreilles, comme elle parle aux yeux : cela seroit nécessaire pour donner une idée des tons & des accens qu'on nous demande. Il seroit encore à propos que l'Ecriture fournît aux yeux, non seulement les noms des gestes, mais les gestes mêmes, afin que nous pussions les apprendre. Faute de quoi, ce que je trouve de meilleur dans ce Livre, c'est l'avis que l'Auteur nous y donne en finissant sa Préface. Il avertit *qu'il enseigne chez lui de vive voix la Déclamation.* Cela au reste ne m'empêchera pas de dire, que cet Auteur qui avoit regardé *ses Periodes alphabétiques*, comme *le couronnement de sa Rhétorique*, auroit dû communiquer ce titre glorieux à son Traité de l'accent & du geste. René Rary. L. 2. ubi supra.

IDEA ELOQUENTIÆ FORENSIS HODIERNÆ,

Auctore Georgio Mackenzeo *à Valle Rosarum, Regio apud Scotos Advocato.* 1681 C'est-à-dire, *Idée de l'Eloquence du Barreau telle qu'elle est, ou qu'on la demande aujourd'hui.* Par M. Mackenzy, Avocat Général en Ecosse.

L'Illustre Auteur qui donne au Public cette idée de l'Eloquence du Barreau, lui présente en même temps six Plaidoyez qu'il Mackenzy.

Mackenzy. qu'il avoit faits, & prononcez en ſa Langue. Il donne le tout en Latin, parce que cette Langue, ſelon lui, n'eſt ſujette ni au changement, ni à l'envie. Il ne craint point la comparaiſon de ſes Ouvrages avec les Déclamations de Séneque & de Quintilien; elles n'ont rien de vrai. Il ſent la ſupériorité des Harangues de Ciceron; il croit néanmoins, qu'avec du courage & du déſintéreſſement, les gens de ſon Païs pourroient encore parvenir à la gloire de l'Eloquence, & ſe ſoûtenir en préſence de cet Orateur, comme la valeur de leurs Ancêtres ſe ſoûtint en préſence des Armes Romaines. Je ne crois pas qu'il y ait à conteſter ſur cette poſſibilité; & il ne s'agit point maintenant du fait, il n'eſt queſtion que de préceptes.

A l'égard de cet article, notre Auteur ne conçoit rien au deſſus de l'Eloquence du Barreau & de l'empire qu'elle exerce. Il la préfere à la Philoſophie & à l'Eloquence de la Chaire. Il y trouve plus de raiſonnement & plus d'utilité, que dans la premiere, à cauſe qu'elle renferme la connoiſſance du Droit: il y trouve plus de force, plus de préſence d'esprit, plus de varieté, que dans la ſeconde; parce qu'elle a des affaires toujours nouvelles, qu'on n'a pas la même ſoûmiſſion pour tout ce qu'elle dit, qu'elle n'a pas toujours le temps de ſe préparer.

Mal-à-propos la voudroit-on bannir de l'adminiſtration de la Juſtice, ſous prétexte

texte qu'elle ne ſert ou qu'à corrompre le Juge, ou qu'à perdre le temps, puiſque la Loi preſcrit le Jugement qu'il faut prononcer. L'Eloquence met la vérité dans ſon jour. Elle fortifie ſes raiſons, les fait gouter, les fournit même dans les cauſes nouvelles, qui ſont fréquentes. Mais c'eſt la véritable Eloquence dont l'Auteur parle, & il veut qu'on ne l'employe que dans les affaires qui le méritent. En ſorte que tout ce qu'on pourroit dire de la fauſſe Eloquence, pour la bannir du Barreau; même ce qu'on pourroit alleguer pour bannir toute éloquence de certaines cauſes, ne concluroit rien contre lui. Mackenzy.

M. Mackenzy parle avec vénération de l'Eloquence des Avocats Françoiſ: il y reconnoît les caractéres de celle des Romains; mais il y blâme les citations trop fréquentes des Peres. Il veut des preuves, & non de l'érudition. Cette Erudition étoit un défaut dont on s'eſt enfin corrigé. Il blâme auſſi les jeunes gens qui croyent s'avilir en traitant le fait, & ſe jettent dans les queſtions, ce qui les écarte; c'eſt, ſelon lui, montrer auſſi peu de jugement, qu'on montre beaucoup de lecture. *Ce n'eſt pas*, dit-il, *le brillant & le coloris qui ſont l'excellence d'un portrait, c'eſt le naturel & la reſſemblance.*

Comme chacun a ſon génie, chacun a ſon ſtyle; il ne faut point le quitter, mais le perfectionner. En genéral la richeſſe du ſtyle convient plus à l'Avocat que

Mackenzy. que la sécheresse, & néanmoins il doit être plus ou moins concis selon les circonstances.

L'Orateur qui a bien compris une affaire, doit voir d'abord ce qu'il peut fournir de lui-même, avant que de consulter ses Auteurs, autrement il devient stérile. Il doit même conférer avec ses amis sur ce qu'il a trouvé, & qui plus est, s'il est possible, avec l'Adversaire. Il doit écrire & polir ses Discours à loisir, quoiqu'il ne doive pas s'assujettir à les apprendre mot à mot. Sa propre persuasion & son amour pour ses Cliens sont une grande source d'Eloquence.

Les Exordes sont ridicules au Barreau, si ce n'est dans les grandes causes. Et ils le sont même alors, à moins qu'on ne les tire du fond du sujet. Pour y réüssir, ou il faut avoir fait le corps de son Plaidoyé, ou être bien plein de sa cause, avant que de composer l'Exorde.

La Narration doit être vive. La bonne foi doit y paroître. Tout doit y être sensible. Avant que de passer à la preuve, il faut écarter tout ce qui est étranger à la question.

Si on n'avoit à faire qu'à un Juge, il ne faudroit peut-être qu'une sorte d'argument La diversité des Esprits demande des preuves de plusieurs sortes. *Je prens d'abord mon Adversaire à la gorge*, dit un Orateur dans Pline: *Et moi*, dit Pline, *qui ne sais pas où est cette gorge, je porte des coups par tout pour la rencontrer.* Un trop grand nombre d'argumens mar-

Regulus Plin. Ep. 20.

marque la défiance : & quand on n'en a qu'un, il y a moyen de le multiplier en quelque sorte par la maniére différente dont on le traite. C'étoit une des adresses de Démosthéne, comme Hermogéne le remarque. Quand on employe plus d'une preuve, il est bon que le Juge les distingue : cette connoissance sert à le persuader. C'est l'Amplification qui les sépare. Mackenzy.

La forme syllogistique convient rarement à l'Orateur. Il faut pour cela qu'il ait quelque preuve éclatante à mettre dans un beau jour.

L'esprit & la force paroissent dans l'arrangement. Chacun s'en fait un à sa mode. Il y faut suivre la nature. Elle apprend à commencer par les raisons qui jettent plus de lumiere. De là elle conduit aux Loix & aux autoritez, & enfin aux inconveniens du contraire. Il faut par tout soûtenir l'attention du Juge.

C'est la régle, en Ecosse, de répéter d'abord toutes les preuves de l'Adversaire; & quiconque, lorsqu'il les répéte, en diminue la force, donne à entendre, ou qu'il ne la conçoit pas, ou qu'il la craint. Ensuite on les réduit à certains chefs, si l'on veut, & on les range à son gré. L'Auteur ne convient point avec Ciceron, sur la maniere d'arranger ses preuves, ni sur l'art qu'il faut apporter en répondant à l'Adversaire; & il croit dangereux de ne marquer que du mépris pour ce que l'Adversaire a de plus fort.

Il prétend que les digressions vantées

Mackenzy. par Quintilien, & mises en usage par les Anciens, ne sont plus goûtées. Il met de ce nombre la louange de la Poësie dans Ciceron. Il en admet pourtant quelqu'une après la Narration.

La Péroraison demande la confiance, la vivacité, les mouvemens, la force, l'Amplification. L'Auteur n'omet point ce qui regarde l'Action, il va même jusqu'à marquer quel ton de voix demande telle ou telle figure.

Il s'étonne de ce que l'Eloquence diminue de jour en jour, tandis qu'on a plus d'expérience, plus de connoissance du Droit, plus de Loix, plus de décisions qu'on n'en avoit du temps d'Auguste: mais il en trouve la raison en ce qu'on ne travaille plus que pour l'argent, au lieu qu'autrefois on travailloit pour la gloire: car les Charges & les Emplois n'étoient point le prix de l'Eloquence, ce n'étoit qu'un tribut qu'on lui payoit. Il ajoûte que les Juges cherchent trop à expédier les affaires, que les Procureurs ne cherchent que de la soupleſſe dans les Avocats; que le ſtyle de la fauſſe Philoſophie eſt un obſtacle à l'Eloquence; enfin, que ceux qui ne peuvent être Orateurs, ne marquent que du mépris pour l'Art oratoire, & le décrient.

L'année même que cet Ouvrage parut il en fut parlé dans le Journal de Paris, & on y rendit juſtice, tant à la dignité qu'à la Science de l'Auteur. Pour ce qui eſt de l'Ecrit, on en donna, en racourci,

Déc. 31. An. 1682.

courci, à peu près la même idée que je viens d'en donner plus au long. On ajoûte qu'il faudroit plus d'un Journal, si on vouloit s'arrêter à tout ce qu'il y a de beau & de bon. Et quant à l'Eloquence qui s'appuye si fréquemment sur l'autorité des Peres, des Conciles, & des Poëtes ; l'Auteur du Journal paroît en prendre la défense en ces termes : " M. " Mackenzy prétend que cela étouffe, " pour ainsi dire, l'Eloquence sous le " poids des citations, & l'empêche de " faire paroître toute son étenduë sur les " raisonnemens tirez de la nature des " causes, & de la force des Loix & des " Coutumes. Cependant, quoiqu'en di- " sent les Etrangers dont il parle, les " Plaidoyez que nous avons en nôtre " Langue, bien qu'écrits de cette façon, " ne laissent pas d'être admis, & il y " trouve lui-même une Eloquence toute " Romaine". Ainsi parle l'Auteur du Journal. Je doute pourtant qu'on soit fort entré dans son sentiment lorsqu'il s'expliqua de la sorte : je doute encore plus, qu'on y entre fort en ce temps-ci. Quoi qu'il en soit, je puis assûrer que quand M. Mackenzy trouvoit dans les Plaidoyez François une Eloquence toute Romaine, ce n'étoit point par les citations, puisque c'est justement ce qu'il y blâme. Mackenzy.

Mais dans le corps de cet article, j'ai omis une chose en son lieu, pour l'expliquer ici davantage. La voici.

M. Mackenzy exige, dans l'Orateur,

Mackenzy. une Science telle que les Anciens l'ont exigée: il exige la probité, par le moyen de laquelle il veut que l'Orateur ne respire que la bonne foi & la justice; qu'il n'ait en vûë ni la réputation ni les richesses, mais son devoir; enfin, qu'il ne se charge point du tout des Causes qui sonnent mal, telle qu'est la défense d'un Coupable. Ce sont ces dernieres paroles qui m'arrêtent. Car elles me font demander en passant; s'il est bien vrai qu'un honnête homme ne doive jamais se charger d'une pareille cause? Je me suis déja expliqué sur cette question, & dans mon premier Volume, & dans ma Réponse aux Auteurs du Journal Litteraire de la Haye, qui avoient non seulement trouvé à redire à ma pensée, mais encore qui n'avoient point du tout bien pris ce que j'ai toujours pensé. J'ai avancé qu'on peut légitimement défendre un Coupable, & qu'on peut même le sauver, sans employer de mauvais moyens. Outre ce que j'ai dit dans ma Lettre insérée dans le Journal litteraire, j'oppose ici au sentiment de M. Mackenzy, la raison, l'autorité & l'exemple; ce dernier pour servir, non pas de preuve; mais d'éclaircissement à toutes choses.

Art. de Platon a la fin.

Tom. 5. p. 306.

T. 6. p. 363.

La raison: parce qu'il est de droit qu'un Accusé soit entendu, & par conséquent, qu'on le défende. Cela est si vrai parmi nous, que s'il ne trouve point d'Avocat par lui-même, il a droit d'en demander un à son Juge qui est obligé de le lui donner: & ce que l'Orateur fait alors

alors par obéissance, il l'auroit pu faire de son mouvement. Or ce ne peut être que pour défendre sa Partie, non par maniere d'acquit, mais de son mieux. Car si on peut, sans blâme, ne point se charger de sa cause; on ne peut sans perfidie la négliger quand on s'en charge. Après cela, on a prescrit des Loix aux Accusateurs, & avec justice; on a reglé la procédure. Il faut des preuves du crime; & la Loi veut que ce qui n'est pas prouvé, soit regardé ou comme faux, ou comme nul (1). L'Avocat par conséquent de l'Accusé a droit de discuter les preuves; & la juste crainte de faire périr un innocent, doit le faire écouter. Ainsi l'insuffisance des preuves & les défauts de la procédure, peuvent fournir, même selon la Loi, un moyen non seulement loüable, mais encore necessaire de défendre & de sauver un Coupable, pour ne pas exposer les gens de bien à être opprimez sur des apparences. Car si on ne peut arracher l'ivraye sans nuire au bon grain, la Religion nous apprend à la souffrir. Même cette attention du Défendeur sur la nature des preuves, assure la conscience du Juge. Elle satisfait aussi aux justes desirs du Public, qui ne veut pas qu'on perde légerement un homme. Tout le monde y est intéressé. Mackende zy.

Je ne m'appuye donc pas comme Ciceron,

1 De iis quæ non apparent & de iis quæ non sunt, idem est judicium.

Mackenzy.

ceron, sur ce que c'est la multitude qui le veut (1), mais, sur ce que c'est la Loi. Je ne dis pas, c'est la coutume; mais, c'est la raison; je ne dis point c'est un trait d'humanité, mais c'est la justice. Aussi Ciceron semble-t-il rougir de son sentiment (2); & moi je ne vois pas qu'il y ait à rougir du mien. Car cet Orateur supposoit qu'on employât le mensonge, & moi je suppose qu'on ne l'employera pas. Ce n'est qu'en l'excluant, que je dis, *Tout est permis pour sauver sa vie* (3). Ce qui est conforme à l'Ordonnance criminelle, qui veut qu'avant l'Interrogatoire l'Accusé jure qu'il dira la verité. Avant qu'on la fit, cette Ordonnance, l'Article fut fort débattu. On insista sur la négative, mais l'affirmative l'emporta. Chez les Romains la procédure étoit différente, & c'est là qu'on pouvoit, ce semble, débattre la validité des preuves avec plus d'avantage. Et comment soûtenir que sur une preuve suffisante le Juge doive condamner l'innocent dont en particulier il connoîtroit l'innocence; & que faute de preuves suffisantes, il ne doive pas absoudre le Coupable, quand même en son particulier il auroit connoissance de son crime?

Tous les jours dans les Ecoles quand on demande, an debeat Judex ex allegatis &c.

A la raison que je viens de déduire, je joins une autorité qui doit paroître grande, si on en considére toutes les circon-

1 Vult id multitudo, consuetudo patitur, fert humanitas. *Cic. de Offic. l. 2. c. 14.*

constances. C'eſt M. de Harlay autrefois Avocat Général qui me la fournit. Car dans un Discours qu'il fit à une ouverture du Parlement, il s'explique en ces termes en parlant aux Avocats. " Pour „ moderer la liberté véritable de votre „ profeſſion, nous répéterons que ce n'eſt „ pas une entrepriſe aiſée, ni un travail „ médiocre. C'eſt le fruit d'une étude, „ ou plutôt d'une attention continuelle „ ſur nous-mêmes, & de la pratique e- „ xacte de pluſieurs vertus. C'eſt ainſi „ que l'un de vos Confreres, qu'une „ mort prématurée nous a enlevé depuis „ peu de temps, avoit acquis l'eſtime du „ Public & l'amitié de tous ceux dont il „ étoit connu, & qu'il avoit atteint dans „ un âge peu avancé, la réputation „ & l'emploi des Avocats les plus con- „ ſommez. Orné de ces graces exterieu- „ res que la nature ſeule peut donner, „ il portoit ſur ſon front le caractére de „ la probité & de la modeſtie qu'il fai- „ ſoit paroître dans toute ſa conduite. „ Vous l'avez vû dès ſes premiers com- „ mencemens ſoûtenir dignement le poids „ des plus grandes Actions, & défendre „ les Cauſes les plus difficiles, avec au- „ tant de politeſſe, que de ſolidité. At- „ tentif à tous ſes devoirs, zelé pour ſes „ Parties; honnête envers ſes Confreres, „ reſpectueux envers les Magiſtrats, il a „ montré

Mackenzie.

Sur la fin de Mars en 1694.

M. le Fevre fameux Avocat mort au mois de Juin 1694.

2 Quod ſcribere non auderem. &c. *Ib.*

3 Omnis honeſta ratio expediendæ ſalutis. *Cic. pro Mil.*

Macken-zy. „ mont é par des preuves éclatantes, que „ ſi quelquefois la neceſſité de votre mi- „ niſtere, ou les ordres précis de vos „ Superieurs vous obligent de prêter vo- „ tre voix à l'impoſture & à la calom- „ nie, vous pouvez être les Défenſeurs „ du crime ſans bleſſer votre honneur & „ votre conſcience, & dire même les „ choſes les plus dures, ſans manquer „ aux régles les plus exactes de la bien- „ ſéance & de l'honnêteté.

Voila, ce me ſemble, une autorité bien conſidérable, puiſqu'on peut la regarder comme contenant non ſeulement l'avis du Magiſtrat qui parle, mais celui du premier Parlement du monde, devant qui il a l'honneur de parler. Elle établit qu'un Orateur eſt quelquefois obligé par ſon miniſtere ou par ſes Superieurs à défendre un Coupable, (car c'eſt ce qu'il faut entendre par le *crime* dans ce Diſcours) & qu'il le fait ſans bleſſer ſa conſcience La choſe paroît difficile, & il ſemble que de l'exécuter, ce ſoit, pour ainſi parler, marcher ſur la corde ou ſur des charbons ardens. Ce qui pourtant paroit ſi mal-aiſé dans la ſpéculation, ne le paroît plus tant, quand la choſe eſt faite, comme le montrent les exemples. C'eſt pour cela que j'en apporterai pluſieurs.

Ciceron de Orat. n. 197. &c. 2. Le premier eſt celui de Norbanus Tribun du Peuple, coupable d'avoir été cauſe d'une ſédition, en déplorant dans la Tribune aux Harangues, la perte d'une armée Romaine, toute floriſſante, que Cepion

Cepion qui la commandoit, avoit fait périr par sa témerité. Il y eut dans cette sédition des coups donnez, des blessez, des morts. Le Tribun fut mis en Justice, lorsqu'il fut sorti de Charge, & Antoine l'Orateur le sauva. Qui de nous n'en eût voulu faire autant à la place de cet Orateur? Au reste, il le sauva, non pas en niant le fait, cela n'étoit pas même possible; mais en réveillant dans l'esprit de ses Juges la haine contre Cepion, telle que le Tribun l'avoit excitée dans l'esprit du Peuple. Ce qu'il fit par un Discours dont Ciceron nous a conservé l'idée dans ses Livres de l'Orateur, lequel, à vrai dire, ne pouvoit avoir lieu que dans la République Romaine, dont l'établissement & toute l'Histoire fournissoient à l'Orateur, & des faits, & des principes, & des raisonnemens, qui ne pourroient être bons ailleurs. Mais qu'est-ce que l'Eloquence, sinon l'habileté de se servir de ce que le lieu, le temps, & autres circonstances lui fournissent? Mackenzy. *Ubi suprà.*

Le second exemple est celui de M. Aquilius, Général d'Armée, accusé de concussion, & sauvé encore par le même Orateur, qui n'employa alors que la considération des grands services & des belles actions de l'Accusé.

Le troisiéme est celui du Consul Caïus Sempronius, sauvé par Sextus Tempanius Décurion de son armée, lequel le tira d'affaire par la maniere dont il répondit en galant homme aux questions qu'on lui faisoit sur la mauvaise conduite

Mackenzy. du Consul, qui avoit aussi fait périr l'armée par son imprudence. On peut voir cette histoire dans Tite Live. Il n'y a aucun mensonge dans le fait du Décurion. Un Avocat pourroit l'imiter.

A ces exemples je puis joindre, & celui du jeune Horace dont j'ai parlé dans ma Lettre aux Journalistes ; & celui de Manlius Capitolinus, qui peut-être seroit venu à bout, par ses Discours, de se faire absoudre, si on n'eût point fait plaider la cause dans un lieu d'où l'on ne pouvoit voir le Capitole qu'il avoit sauvé. Tant qu'on le vit, & que peut-être on entendit les Oyes qu'on y nourrissoit, les Juges ne pûrent se résoudre à le condamner. Se fût-il rendu plus coupable, si par cette considération, il se fût tiré d'affaire ?

Tous ces faits, excepté celui de Tempanius, se passent devant des Juges; & ce sont les seuls de ceux que je rapporte ici, qui regardent la question. Mais l'Eloquence ne se renferme point au Barreau ; & ce qu'elle fait quelquefois ailleurs qu'en Justice, montre qu'elle peut sauver un Coupable, sans pécher contre la Societé.

Ainsi le grand Fabius pardonne à un soldat de son armée, lequel étoit digne de mort; Marcellus pardonne à un autre de la sienne ; & ces deux Généraux de différent caractére, conviennent dans les mêmes vûes pour faire une action de clemence. Chacun d'eux auroit pu prendre conseil, ou donner au Criminel un Avocat pour le défendre. L'Orateur auroit pû leur

leur dire ce qu'ils se dirent à eux-mêmes, & l'Eloquence eût partagé la gloire de leur clemence. C'est pour cela que l'Imperatrice Livie partage & dans l'Histoire & sur le Théatre, la gloire qu'Auguste s'acquiert en pardonnant à Cinna, parceque c'est elle qui lui conseille d'en user de la sorte (1). Et quel honneur pour l'Evêque Flavien, d'avoir obtenu de Théodose, qu'il pardonnât à la Ville d'Antioche, ou pour Saint Ambroise d'avoir obtenu de cet Empereur la même grace pour celle de Thessalonique, quoique le fameux Ruffin en ait empêché l'effet? Qui de nous aimeroit mieux imiter Ruffin, que Théodose, ou Flavien, ou Saint Ambroise? Mackenzy.

Je n'ignore pas la différence du Prince & du Juge. Ce dernier soumis à la Loi, prononce sur un Tribunal de rigueur; le premier maître des Loix, prononce quelquefois sur le thrône de la misericorde. Mais il me suffit que ce soit l'Eloquence qui puisse le lui persuader.

Je finis cet Article par la pensée de Quintilien. Ce grand Maître établit, que dès qu'on peut esperer l'amendement d'un Coupable, on peut aussi le défendre; ce qui me paroît vrai: car & son amendement, & le risque qu'il court dans son affaire, me paroissent suffisans pour contenir ceux qui voudroient l'imiter, sauf à les punir s'ils l'imitent, & cela afin de join-

1 Severitate nihil adhuc profecisti; Tenta quomodo tibi cedat clementia. *Seneca.*

Mackenzy. joindre la sévérité à la clemence. De plus Quintilien croit qu'on peut encore le défendre, lorsqu'il est de l'interêt public de le sauver. Ainsi qu'un Général d'Armée soit visiblement criminel, si sans lui l'Etat ne peut se soûtenir dans une Guerre qui le menace, l'utilité publique doit engager l'Orateur à prendre sa défense, & à le tirer d'affaire, à cause du besoin qu'on a de lui. Aussi dit-on que Fabricius même au Champ de Mars fit Consul par son suffrage un nommé Cornelius Ruffinus, méchant homme, pillart & son ennemi. De quoi quelques personnes étant surprises : *J'aime mieux*, dit-il, *qu'un Citoyen me vole, que si l'ennemi me faisoit prisonnier.* D'où Quintilien conclut, que s'il eût fallu tirer ce Ruffinus d'une accusation de Peculat, Fabricius même l'auroit entrepris. Car outre la voye de compensation du crime & des services, laquelle paroît permise, l'Avocat, comme je l'ai dit, peut encore insister sur ce que les preuves du crime ne sont pas suffisantes ; ce qui peut être très-veritable, quoique le crime soit vrai.

C'est tout ce que j'avois à dire sur cet article. Que si quelqu'un est plus éclairé que moi sur cette matiere, il ne peut que faire plaisir au Public de lui communiquer ce qu'il en sait.

LE P. FRANCOIS POMEY,

Auteur d'un Livre, qui a pour titre, Novus Rhetoricæ Candidatus, altero se candidior, 1682, *ou selon M. Morhof*, 1672.

L'Ouvrage que le P. Pomey a fait sur la Rhétorique, a, dans l'Edition que je cite, un titre qu'on ne peut guéres rendre en François, parce qu'il roule sur une équivoque qui n'a point lieu en notre Langue. Je le traduis pourtant à la marge, afin qu'on en juge. Le P. Pomey. *Le nouveau Candidat, plus candide que le premier.*

M. Morhof * trouve dans cet Auteur un esprit de nouveauté, fort éloigné de ce respect sincere que les habiles, comme le P. Vavasseur, marquent toujours pour les Anciens. " Le P. Pomey, dit le „ Critique, a fait une Rhétorique à sa „ guise, & ne dit pourtant rien qui soit „ de lui. Il gate plutôt ce qu'il prend „ d'ailleurs qu'il ne l'explique. Il est exact „ dans ce qu'il dit des figures & de l'Am„ plification : mais ce qu'il y met du „ sien, est bizarre & étranger. Tel est „ le secours qu'il veut donner pour nous „ aider à trouver les preuves dans l'Am„ plification ". La méthode qu'il propose pour cela, est en effet singuliere. Il veut qu'on prenne pour occasion de ce qu'on a dessein de dire, les premieres choses qui tombent sous les sens, ou les premiers mots qu'on trouve à l'ouverture du Li-

* T. 1. L. 6. c. 2. pag. 248. n. 18.

Le P. Pomey. vre dans un Dictionnaire. C'est le moyen de faire des gens qui discourent à perte de vûë, & qui parlent sans savoir, à quoi l'on sait que conduit aussi la Methode de Raymond Lulle. C'est tromper les hommes que de leur faire esperer par cette voye, ce qu'ils ne peuvent acquerir que par un grand usage. La faculté ou le talent de parler sur le champ est le fruit des belles connoissances, de la méditation, de l'exercice. Et les Méthodes de *Janus Cecilius Frey*, ou de *Michel Radin*, & de *Sigismond Laukmin*, ne peuvent jamais apporter un avantage solide à ceux qui s'en voudront servir.

Mois de Mai & Juin 1713. L'un des Auteurs du Journal Litteraire de la Haye ayant reproché aux Auteurs du Journal de Trevoux, de s'être gâté le goût dans le *Candidatus* du P. Pomey; ces derniers ont opposé une foule d'Auteurs de leur Compagnie, qu'ils peuvent prendre pour guides; à l'égard du *Candidatus*, ils ont répondu, qu'ils ne l'ont ni lû ni fait lire à leurs Ecoliers, & qu'ils ne jugent point autrement de cet Ouvrage que le Journaliste de la Haye. " Si le Journaliste de la Haye, disent-ils, veut s'instruire de ce que *Journal de Trev. Decemb. 1713. Art. 171. pag. 2096. &c.* " pense sur l'Eloquence *la Societé qui* " *dresse les Memoires de Trevoux pour* " *l'Histoire des Sciences & des beaux Arts*, " qu'il lise la Rhétorique du P. du Cygne " dictée par deux célébres Professeurs de " l'Université de Paris, ses Analyses de " Ciceron; *Balbini Quæsita Oratoria*; *Al-*

" *berti*

„ *berti de Albertis actio*, *in Eloquentiæ* Le P. Po-
„ *Corruptores*; *les Réflexions du P. Rapin* mey.
„ *sur l'Eloquence*; *le bon Goût du P. Gis-*
„ *bert*; *l'Art de prêcher du P. de Foix.*
„ Qu'il s'informe dans quel College les
„ Polignacs, les Nicolaï, les Lamoignons,
„ les Benoists, les Chauvelins, les Du-
„ mont, ces grands modéles d'Eloquen-
„ ce; dans quel College tant de fameux
„ Avocats, tant de célebres Prédicateurs
„ ont étudié la Rhétorique? Et il se sau-
„ ra mauvais gré d'avoir hazardé une Sa-
„ tyre que la voix publique réfute.

Tel est le sentiment unanime de deux Societez Litteraires touchant notre Auteur. Comment le relever de deux jugemens si solemnels? La chose n'est pas aisée; & le P. Pomey semble être condamné pour toujours aux vers, ou à la poussiere & à l'obscurité, à peu près comme ces Auteurs infortunez dont parle Horace, destinez à être éternellement l'effroi des Lecteurs, & dans le siécle present & dans la posterité (1). D'autant plus, qu'avant les Auteurs des Memoires de Trévoux, le P. Menestrier lui avoit déja porté des coups bien rudes.

Cependant Horace parle de certains mots qui avoient du merite, & que néanmoins on avoit laissé tomber dans l'oubli; le Ciel fait naître quelque Auteur plein de bonté, qui leur tend charitablement la main pour les retirer de ces ténébres,

1 Quos *nemo* & præsens & posterâ respuet æta. *Lib. II. Epist. I. ad August. v.* 42.

Le P. Pomey. nebres, & pour les rétablir en leur honneur (1). Le P. Pomey n'auroit-il pas le même sort ? A peu près, & presque selon la pensée d'Ovide (2), *Que si un Dieu nous est contraire, l'autre se déclare pour nous.* Car s'il n'y a point aujourd'hui de main charitable qui veuille le tirer de l'obscurité à laquelle on voit qu'il est condamné, il s'en est trouvé une qui a voulu l'en garantir, & il y a lieu de douter si sa précaution ne rend pas nul l'un de ces deux jugemens solemnellement prononcez contre lui en 1713.

Il faut bien en effet que tout le monde ne trouve point tant de défauts dans l'Ouvrage du P. Pomey, puisqu'un des plus fameux Rhétoriciens de la Compagnie, lequel a soûtenu ce rôle, & si longtemps & avec tant d'éclat, enfin le P. Jouvency, comme un Dieu favorable, en a donné une nouvelle Edition en 1712, sous le titre qu'on peut voir au bas de la page (3). Cela n'auroit-il pas dû suspendre l'Arrêt de la Societé Litteraire qui compose le Journal de Trevoux? Il est vrai que le Pere Jouvency n'a pas jugé que l'Ouvrage fût irréprehensible, puisqu'il dit l'avoir non seulement augmenté, mais encore poli & corrigé: mais enfin il l'a jugé digne de revoir le jour.

Cette nouvelle Edition, pour le dire en

1 Obscurata diu populo bonus eruet, atque Proferet in lucem . . . quæ situs informis premit & deserta vetustas. *Hor. Lib. II. Ep. II. ad Flor. v.* 115.

2 Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.

en passant, est aussi une nouvelle preuve de ce que j'ai dit d'Aphthone dans mon premier Volume, contre le sentiment du P. Menestrier, c'est-à-dire, que cet ancien Auteur dont les deux modernes, le P. Pomey & le P. Jouvency, expliquent les preceptes dans ce *Candidatus*, qui leur est à present commun, a écrit effectivement pour des enfans; que son Livre propose des préparations à la Rhétorique, & que le sentiment du P. Menestrier qui dit le contraire, est opposé à celui de toute sa Compagnie. Le P. Pomey.

Quoi qu'il en soit, observons que le P. Jouvency a changé quelques exemples dans son Auteur; qu'il en a retranché quelques-uns aux endroits, où peut-être il trouvoit qu'il y en avoit trop; qu'ailleurs il en a ajoûté de nouveaux; qu'il a mis dans cette Edition la maniere de composer des Lettres, avec les Analyses de quelques Harangues de Ciceron. Un des changemens les plus considerables, est d'avoir mis tout entier, au commencement, un Abregé de Rhétorique, que le P. Pomey avoit mis tout entier à la fin. La raison du P. Jouvency est, que cet Abregé contient des choses necessaires à savoir, avant que d'en venir aux exercices qu'Aphthone propose pour se préparer à la Rhétorique.

On

a Candidatus Rhetoricæ, olim à Patre F. Pomey digestus; in hac Editione novissimâ à Petro Josepho Juvencio auctus, emendatus & perpolitus ad usum Regii Ludov. Magni Collegii Societatis Jesu. 1712,

Le P. Pomey. On ne peut nier que l'Ouvrage du P. Jouvency ne soit plus supportable que celui du P. Pomey ; & je puis ajoûter que si en 1713 on ne mettoit point cet Ouvrage entre les mains des Disciples de l'Eloquence qui se formoient dans les Ecoles de la Compagnie, il paroît qu'en 1712 on avoit résolu de le mettre, ainsi corrigé, entre les mains de ceux qui se formeroient à l'avenir dans les mêmes Ecoles. Cela se voit en propres termes par le titre que lui donne le P. Jouvency (1).

L'ART DE PRECHER,

Contenant diverses Méthodes pour faire des Sermons, des Panégyriques, des Homelies, des Prônes, de grands & petits Catechismes, avec une maniere de traiter les Controverses selon les régles des Saints Peres, & la pratique des plus célébres Prédicateurs. Par Messire Gilles Duport, *Prêtre, Protonotaire Apostolique, & Docteur en Droit Civil & Canon.* 1682.

Duport. TOutes les grandes choses qu'on nous promet par ce titre, ne sont qu'un petit Volume in *douze* de deux cens soixante & seize pages. L'Auteur, si on l'en

Dans son Avis au Lecteur.

1 Ad usum, *dit-il*, Regii Ludovici Magni Collegii Societatis Jesu.

l'en croit, *y a ramassé tout ce que de grands Saints & de célébres Docteurs ont écrit de plus beau & de plus necessaire touchant la Prédication.* Duport.

Il donne d'abord une idée de ce ministére ; il en montre l'excellence & la necessité ; il fait le dénombrement des choses qui rendent la Prédication utile, & de celles qui la rendent agréable. Les citations, les raisonnemens, les comparaisons, les paraboles, les exemples, sont du premier genre. Les mots, les périodes, les styles & les figures sont du second. M. Duport traitant tous ces differents points en deux Livres, qui sont suivis de trois autres, débute dans le premier par ses préceptes sur les citations; le peu qu'il y dit du raisonnement, est tiré de l'Art de penser ; il finit ce premier Livre par un mot qu'il dit des passions. Dans le second il descend en des détails peu necessaires touchant les périodes. Ce qui regarde le style, n'occupe que deux petites pages. L'on s'étend beaucoup sur les figures, & on s'étudie à marquer celles qui conviennent à chaque partie du Sermon. c. 2. c. 3. l. 1. c. 6. p. 19. c. 10. p. 344

Je crois que le Lecteur sent les défauts de cette méthode. J'oserois presque dire que M. Duport donne sans art l'Art de prêcher. Il le commence du moins en quelque façon, par où il devoit le finir. Les citations, les paraboles, les comparaisons, les exemples, ne contribuent pas moins à l'agrément qu'à la force du Discours. Il en falloit parler dans les

Duport. les Chapitres destinez à donner les régles de la Confirmation & de l'Elocution. A l'égard des figures, ce sont les premieres notions qu'on donne aux Eleves de l'Eloquence. Il faut en supposer la connoissance dans l'Orateur qui se destine à la Prédication. On peut ici rappeller ce que j'ai dit sur Saint Augustin, qui ne veut pas même que le Prédicateur se mette en peine de ces minuties.

Il y a un troisiéme Livre où M. Duport traite du Sermon & de la maniere de le composer. On y trouve des préceptes sur l'Exorde, sur l'AVE MARIA, sur l'Introduction, la Division, la Narration, la Confirmation, la Réfutation & la Péroraison. *L'Introduction* étoit autrefois un second Exorde après l'*Ave Maria*; cet Exorde n'est guéres d'usage à present.

Le quatriéme Livre, qui naturellement auroit dû être le premier, ou du moins le second, est employé à donner diverses manieres de faire des Sermons, des Panégyriques, des Homelies, des Prônes, de grands & petits Catechismes, des Controverses. A ranger son sujet comme il falloit, l'Auteur auroit dû commencer par donner une idée des matieres que traite l'Orateur sacré. Il auroit ensuite montré ce qu'il ne montre que dans ce quatriéme Livre, je veux dire la necessité qu'il y a de se servir de quelque methode pour prêcher utilement, la maniere de préparer & de disposer un Sermon, soit sur les vertus & les vices, soit sur les

les Myſteres de la Foi, ſoit pour un Panégyrique; enfin les parties qu'il faut lui donner; il auroit joint le ſtyle qu'il y faut prendre, les differentes formes qu'on peut donner au Discours, ce qui doit en faire le corps, & ce qui en fait l'ornement. C'eſt la méthode que la nature & la raiſon ſemblent prescrire. Duportz

Le cinquiéme & dernier Livre explique les qualitez neceſſaires au Prédicateur, la Science, la piété, l'éloquence, la modeſtie, la ſageſſe ou la prudence, enfin les avantages de la voix & du geſte. Sur tout cela l'Auteur paroît en ſavoir aſſez pour lui-même, mais non pas pour inſtruire les autres. Il eſt presque par tout ſuperficiel, & principalement en des choſes qu'il a tirées de l'Art de penſer, & néanmoins on ne peut dire que la lecture de ſon Ouvrage ſoit inutile.

Une preuve, je crois, que je puis donner au Public, que le portrait que je fais de cet Ouvrage n'eſt point faux; c'eſt la maniere dont en parla le Journal de Paris, ſans en dire ni bien ni mal. Car voici comme il s'en explique. " Quoi- Du Lundi 27 Avril 1682.
" que la Prédication, dit-il, dépende plu-
" tôt des talens naturels que des régles
" de l'Art, néanmoins comme elles peu-
" vent être d'une grande utilité pour per-
" fectionner les talens que l'on a reçûs
" de la Nature, les plus grands Saints
" de l'Egliſe, & les Docteurs les plus
" éclairez ont laiſſé dans leurs Ouvrages
" diverſes régles pour l'inſtruction de
" ceux qui ſont employez dans ce ſaint
" Minis-

Duport. „ Ministére; cet Auteur offre ici au Pu-
„ blic tout ce qu'il a recueilli sur cette
„ matiere. Il divise son Ouvrage en cinq
„ Livres, dans lesquels on peut voir en
„ détail toutes ces régles.

LE P. RAPIN

Jesuite, mort en 1687.

Le P. Rapin.

ENtre les Auteurs François qui ont écrit de la Rhétorique, le P. Rapin est un de ceux qui ont le plus de répu-

Dict. de M. Bayle sur le P. Rapin.

tation. Il professa les belles Lettres neuf ans. Il en avoit fait une étude particuliere, & il fit voir, par quelques pieces Latines, qu'il pouvoit traiter les plus beaux sujets avec beaucoup d'Art & d'Eloquence. S'étant hazardé d'écrire en

Ibid.

François, ce sont les termes de M. Bayle, il y réüssit admirablement. Il a composé en cette Langue plusieurs Livres & de Litterature & de pieté, que le Public a fort bien reçûs.

Ses Livres de pieté n'entrent pas dans mon dessein. Ceux de Litterature ont

M. Baill. Jug. des Sc. T. 2. Part. 1. p. 32.

fait dire à M. Baillet que ce Pere a fait *un beau Corps de Critique, composé de huit Traitez.* Parmi ces Traitez, il y en a quatre de *Comparaisons* des Grands Hommes de l'Antiquité, qui ont le plus excellé dans les belles Lettres, & qui sont Ciceron & Démosthène, Homere & Virgile, Tite-Live & Thucydide, Aristote

&

& Platon. Il y en a quatre autres de *Réflexions*, sur l'Eloquence, sur la Poétique, sur l'Histoire & sur la Philosophie; l'on trouve dans ces divers Traitez le jugement qu'on doit faire des Auteurs qui se sont signalez dans ces quatre parties des belles Lettres. Le P. Rap. pin.

Comme ces Ouvrages ont obligé M. Baillet à donner rang à l'Auteur parmi les Critiques, il y en a deux qui m'obligent aussi à lui donner rang parmi les Maitres de l'Art Oratoire, la Comparaison de Ciceron & de Démosthène, & les Réflexions sur l'Eloquence; à quoi on peut ajoûter son Traité du *Sublime dans les mœurs*, parce qu'il est accompagné d'un autre petit Ouvrage sur l'*Eloquence des bienséances*, & même la Comparaison de Thucydide & de Tite Live; puisqu'on dit que ce Traité est *une vraye étude du Sublime* dont ces deux Auteurs ont été de grands Maitres. M. Baillet, ibid. M. Baillet ibid. p. 34.

L'Auteur nous donne avis, dit M. Baillet, que son Ouvrage [on entend ce „ Corps de Critique composé de huit „ Traitez] peut servir de régle à ceux „ qui se mêlent d'écrire & de parler sur „ toutes les matieres principales qu'il y „ traite; que dans ses *Comparaisons* il propose aux Savans des modéles à imiter, „ & dans ses *Réflexions*, des Régles à „ suivre. C'est-à-dire, dit M. Baillet, „ que ce Pere renferme en ce dessein „ comme un abregé de ce qu'il y a d'exquis dans les belles Lettres. M. Baillet Ier p. 32. & Ie P. Rap. Pref. de tout l'Ouv. f. 4. lb. p. 33.

„ Quoique d'autres avant lui ayent déja

Le P. Rapin. „ déja fait les mêmes Comparaisons, & „ mis les mêmes Personnages en parallele, si l'on en excepte les deux Historiens: on peut néanmoins assurer que „ par tout ailleurs il ne se trouve point „ un si grand détail de ces Sçavans qu'il „ compare entre eux, ni rien qui puisse „ donner une plus grande idée de leur „ mérite, ni une plus parfaite connoissance de tout ce qui a du rapport à „ leur caractére.

Voilà l'idée que l'on nous donne en général de tous ces huit Traitez. On désigne ensuite le caractére de chacun en particulier. Pour ne m'arrêter qu'à ceux qui reviennent à mon sujet, je remarquerai seulement qu'on nous dit que la Comparaison de Ciceron & de Démosthéne „ contient ce qu'il y a de plus essentiel „ dans l'Eloquence, que le premier Traité des Réflexions a trois parties, qui „ sont des Réflexions judicieuses, premierement sur l'Eloquence en général, „ secondement sur celle du Barreau, & „ enfin sur celle de la Chaire, avec toutes les régles que chacune de ces trois „ sortes d'Eloquence demande par son „ caractére, dans un assez grand détail.

C'est ainsi que le P. Rapin lui-même parle de ces Traitez, & " M. Baillet ajoute „ qu'on ne peut en faire un jugement plus modeste ". Ce Pere dit encore qu'il *donne les plus belles maximes qu'on puisse donner sur les matieres* qu'il y traite.

M. Baill. lib. p. 35.

Le P. Rap. Préf. p. VII

La lecture de pareilles choses est fort agréa-

agréable : mais ce qui a moderé le plaisir que j'ai eu à lire cet Auteur, c'est que M. Bayle remarque qu'il y a des gens qui *le trouvent trop décisif pour un homme qui paroit avoir plus de goût & de délicatesse que de profondeur & d'érudition.* Ce n'est pas tout. Il ajoûte que le Pere Vavasseur ne relève pas toutes les fautes qui se trouvent dans les Réflexions de nôtre Auteur sur la Poëtique, & que s'il avoit voulu critiquer les autres Ouvrages de cet Ecrivain, il y auroit rencontré assez de choses à reprendre. M. Bayle découvre lui-même des erreurs dans ce que le P. Rapin raconte d'Aristote. Il dit que ce Pere cite des Auteurs qu'il n'avoit pas consultez, & il le répete en ces termes qui sont énergiques : *Je n'avois jamais si bien connu*, dit-il, *qu'en cet endroit-ci, que cet agréable Ecrivain ne se donnoit pas la peine de consulter les Originaux.* Et M. Baillet ne dit-il pas qu'on écrivit nommément contre ses Réflexions sur l'Eloquence, & particulierement pour ce qui regarde le jugement des Orateurs du Barreau & de la Chaire? Je n'ai pu encore ni savoir qui sont ces Ecrivains, ni recouvrer leurs Ouvrages, parce qu'ils n'y ont pas mis leurs noms, & que je n'en sai pas le titre.

Le P. Rapin.

Dict. de M. Bayl. sur le P. Rapin.

M. Bayl. Dict. sur Arist. lettre A.

M. Bayl. Dict sur Arist. lettre T.

M. Baillet Jug. des Sç. T. 2. p. 1. 35 & 36.

Mais pour dire ici ma pensée, la Comparaison de Ciceron & de Démosthène est une grande entreprise, de l'aveu du P. Rapin. C'est une entreprise que Plutarque avoit évitée. Cet Auteur a fait le Parallele de ces deux grands hommes

Le P. Rapin. considérez comme hommes d'Etat dont il a pû connoître les actions, les mœurs, le génie, par le moyen de l'Hiſtoire; mais ſans toucher à leur Eloquence. Il reconnoît qu'il ne pourroit pas juger de celle de Ciceron, parcequ'il ſait pas aſſez le Latin. Et ſur ce que Cécilius qui ne ſavoit pas aſſez le Grec, avoit voulu juger de celle de Démoſthène, Plutarque fait une belle réflexion. *Le précepte*, dit-il, *de ſe connoître ſoi-même, ne ſeroit ni ſi beau, ni ſi digne du Dieu qui nous l'a donné*, c'eſt-à-dire d'Apollon, *ſi tout le monde étoit capable de ſe faire cette leçon à ſoi-même.*

Plutarq. Paralel. de Demoſt. & de Cic.

Voilà ce que le P. Rapin n'ignoroit pas. Il n'ignoroit pas non plus, que le P. Cauſſin & d'autres avoient entrepris la même Comparaiſon, & que pour en venir à bout, ils avoient fait des extraits des Harangues des deux Orateurs, & les avoient mis en parallele, mais que cela n'avoit pas réüſſi. Il prend donc une autre route. Premierement en homme d'un grand ſens, il veut établir ſa Comparaiſon ſur des principes; en ſecond lieu comme un homme de bon goût, il veut les puiſer dans la doctrine d'Ariſtote. Ainſi c'eſt par cette doctrine du Philoſophe Grec, qu'il faut juger du P. Rapin: ou plutôt, c'eſt cette doctrine qui doit ou le condamner, ou le défendre, ſelon qu'il en a mal ou bien pris le ſens.

Le P. Rap. Préf. p. viii.

Dans la Doctrine d'Ariſtote, ſelon le Pere Rapin, trois choſes principales ſervent à perſuader: Le *merite de celui qui parle*,

parle, la *disposition de ceux à qui il parle*, & la *maniere dont il parle*. C'est sur ce fondement que cet Ecrivain établit tout son édifice ; & c'est un fondement ruineux. Il est vrai qu'Aristote reconnoît trois moyens de persuader : mais c'est le *caractére que l'Orateur fait se donner dans ses discours* ; ce sont *les passions qu'il fait naître* dans l'ame de ses Auditeurs ; ce sont *les preuves* qu'il apporte, & qui selon ce Philosophe, sont comme *le corps du Discours*, au lieu que la maniere dont il parle, *n'en est que l'habit*. Le P. Rapin. Rhét. & Arist. c. 2. l. 1.

Cependant le P. Rapin compare le merite personnel de Ciceron avec le merite personnel de Démosthène, les vertus, les vices, & la capacité de l'un, avec les vertus, les vices, & la capacité de l'autre. Mais il n'y a personne qui ne voye, que ce n'est pas là de quoi il est question. Car pour comparer l'Eloquence des deux Orateurs par le premier moyen de persuader, il faut voir l'habileté de l'un à se donner dans ses Discours un caractére convenable à ses vûes, & la mettre en parallele avec l'habileté de l'autre sur cet Article. Cela est bien différent de leurs vices, de leurs vertus, & de leur capacité. Le fameux Grec nommé Sinon, dans Virgile, est un fourbe, & il y parle en honnête homme : Atratinus, selon Ciceron, étoit honnête homme, & il n'avoit point paru tel dans un plaidoyé. Tant ces deux choses sont différentes ! Il est vrai qu'un grand avantage pour se montrer tel que l'on veut, c'est de l'être : L. 2. de l'Enéide. Dans l'Oraison pour Cæliо.

Le P. Rapin. mais on peut l'être, sans avoir le talent de le montrer. Ce talent n'est point *l'Art d'imposer en Politique*, comme dit le Pere Rapin; c'est un art ou un talent necessaire, même à un Orateur qui est homme de probité, qui ne veut point que son Discours démente son caractére. Et voilà le sens de Ciceron dans ces paroles, *Cic. 1. de Orat.* *caput Oratoris est, ut ipse apud quos agit, talis, qualem se ipse optet videatur.* Il dit qu'*une chose essentielle à tout Orateur, est, qu'il sache se montrer tel qu'il le desire*; il ne dit pas, comme le Pere Rapin le lui fait dire, qu'*il aime lui-même à paroître tel qu'il est.*

Quant au second moyen de persuader, pour établir sur ce point la Comparaison des deux Orateurs, cet Ecrivain fait un portrait du caractére & de l'esprit des Grecs, tel qu'il étoit du temps de Démosthène, & il le met en parallele avec le caractére des Romains du temps de Ciceron. Ce n'est point-là comparer *l'Eloquence de ces grands hommes.* Pour en faire la comparaison sur l'article dont il s'agit, il falloit examiner la force ou l'habileté de l'un & de l'autre à remuer les passions. Il est vrai qu'il est avantageux à l'Orateur de connoître la disposition de ceux à qui il parle, pour la fortifier ou la détruire selon ses desseins, mais ce n'est pas dans cette disposition que consiste son Eloquence. Sur quoi c'est une grande erreur d'avancer, comme fait le P. Rapin *, que *Longin dans sa Comparaison d'Hyperide & de Démosthène, dit que*

**Le P. Rap. Comp. de Cic. & de Dem. p. 72.*

que Démosthène n'entend point les mœurs pour faire jouër les passions; & d'ajouter *qu'il faut convenir en effet qu'il ne connoissoit pas fort le détail des mouvemens de l'ame, ni cette morale du cœur qu'Aristote explique dans sa Rhétorique.* Loin de cela, personne n'entend mieux les passions que Démosthène. Autrement, que signifieroient ses *foudres*, ses *éclairs* & ses *Enthymémes*? Le P. Rapin.

Mais, ce qui est plus surprenant, on trouve moins dans le P. Rapin la vraye idée du troisiéme moyen de persuader que celle des deux premiers. Car lorsqu'il s'agit de l'expliquer pour comparer sur cela les deux Orateurs, cet Ecrivain se met à traiter de l'Eloquence en général. Il traite de la différence du style. Il hésite, & ne sait dans lequel de tous les styles consiste ce dont est question. Il nous apprend qu'il faut se connoître, qu'il ne faut point sortir de son caractére, qu'il faut avoir de l'usage, de la prudence, de l'art, du bon sens, du discernement, de la capacité. Il dit qu'il faut garder les bienséances, plaire, cacher l'art, prendre un style convenable. Tout cela est vrai, tout cela est grand, tout cela est beau: mais, pour me servir d'une pensée d'Horace (1), *tout cela n'est point en sa place.* Il s'agit du troisiéme moyen de persuader; ce moyen selon Aristote consiste *dans la preuve*; & pour comparer sur ce point les deux Orateurs, il falloit montrer la force & l'adresse de l'un & de l'autre dans leurs *Le P. Rap. Ibid. P. 56.*

1 Sed nunc non erat his locus. *Horat. de arte.* v. 19.

Le P. Rapin.

raisonnemens. C'est ce que le Pere Rapin ne fait pas. Ainsi quelque imparfaite que soit, selon lui, la comparaison que le P. Cauffin a faite de ces deux grands hommes, elle est pourtant plus au fait & plus dans le vrai, que celle que lui-même en a faite.

En cet endroit je ne puis me dispenser de rapporter ce que M. Morhof (1) prononce sur ce Parallele du P. Rapin. Il commence donc par exposer la différence que Longin a mise entre le Sublime de Démosthène & celui de Ciceron, après quoi il ajoûte deux choses : la premiere est, que Plutarque a traité ce sujet d'une maniere plus étendue dans le Parallele qu'il a fait de ces deux Orateurs; en quoi il dément Plutarque qui déclare qu'il ne touche point à leur éloquence; la seconde est, que parmi les nouveaux Auteurs François, le P. Rapin a marché sur les traces de Plutarque, & a fait de nouveau en sa langue, la Comparaison des deux Princes des Orateurs, avec tant de succès que son Ouvrage ne peut manquer d'être au goût de tous ceux qui ont du goût pour les belles Lettres. Mais si dans cette derniere partie, M. Morhof ne veut dire autre chose, sinon que le P. Rapin écrit bien,

1 En tibi discrimen inter granditatem Demosthenis atque Ciceronis : de hâc etiam solâ Longino sermo. Uberiùs verò, operosis duabus Vitis idem argumentum Plutarchus est exsecutus, qui latè nec minùs doctè, singula utriusque exponit. Secutus hunc è Gallis

bien, ce n'eſt pas moi qui lui en ôterai la gloire. Que s'il veut faire concevoir qu'il a traité ſon ſujet, il ne falloit pas dire qu'il marche ſur les traces de Plutarque, puiſque cet Auteur Grec a évité formellement le ſujet que l'Auteur François a voulu traiter. Au fond on pourra bien ſe perſuader peut-être, que ce Pere remplit ſon deſſein, ſi on ne ſe donne pas la peine d'approfondir la matiere : mais ſi on l'approfondit, il eſt impoſſible qu'on diſe qu'il l'a rempli. Le P. Rapin.

Ce ſeroit ſans doute une choſe très-utile que de le remplir, ce deſſein, en faveur des Diſciples de l'Eloquence. Du moins eſt-ce ainſi qu'en a jugé Juſte Lipſe. Mais ce qui montre que la maniere de l'exécuter, eſt juſtement celle du P. Cauſſin, quoique le P. Rapin l'ait expreſſément évitée, c'eſt ce qu'en dit un Auteur dont j'ai parlé ci deſſus. C'eſt Keckerman lequel s'explique en ces termes *. *Variar. Lect. L. 1. c. 3.* *Par. 19. * Tom. 2. pag. 1702.*

Il eſt, dit-il, fort à ſouhaiter que quelqu'un faſſe ſur les deux Princes des Orateurs, ce que d'habiles gens ont déja fait il y a long temps ſur les deux Princes des Poëtes, qui a été de ramaſſer tous les endroits que Virgile a imitez ou empruntez d'Homére, & ceux-mêmes où ces deux

Gallis recentioribus elegantiſſimus Renatus Rapinus novam duorum Eloquentiæ principum comparationem ſcripſit vernaculo ſermone, & quidem talem, quæ non poteſt non vehementer eſſe ad palatum omnibus, quotquot elegantiorum litterarum guſtu imbuti ſunt. *L. 6, c. 2 p. 261, infrà n. 8. qui incipit* p. 260.

Le P. Rapin. deux Ecrivains ont ensemble quelque rapport. Ce seroit certainement un Ouvrage & utile & agréable, qui nous mettroit devant les yeux les coups de maître, dont Ciceron est redevable à Démosthène, de sorte qu'on pût les considérer attentivement, les comparer, & enfin en juger: pour décider en quoi Démosthène est plus serré, & Ciceron plus étendu; en quoi ce dernier est plus grand ou plus orné, & le premier plus pur & plus simple; en quoi l'un ou l'autre est plus fort, plus nerveux, ou autrement meilleur & plus adroit. Car à ne point mentir, c'est sur Démosthène que Ciceron s'est formé; ç'a été là son principal modéle, & non seulement il en a pris l'Art & les manieres, mais quelquefois les pensées mêmes qu'il n'a fait que rendre mots pour mots en sa Langue. Voilà comme parle Keckerman (1); & qui ne voit que c'est-ce que le Pere Rapin n'a pas voulu faire, au lieu que c'est précisément ce qu'a fait le P. Caussin?

Jusqu'ici je n'ai parlé que du Parallele de Démosthène & de Ciceron: Que dirai-je maintenant des Réflexions sur l'Eloquence, lesquelles sont le second Ouvrage

1 Maximè optandum ut quam operam in Homeri & Virgilii similibus locis inter se comparandis, jam pridem viri quidem eruditi sumpserunt, eandem industriam aliquis in Principibus & summis Oratoribus, Demosthene ac Cicerone, ponerct, utili certè & jucundâ operâ, si illa omnia artificia, quæ hic noster a Græco illo mutuatus est, uno quasi aspectu liceret intueri, contendere inter se, dijudicare quid ille

ge du P. Rapin, dont il me faut parler? M. Gallois * les trouve savantes & solides; M. Morhof † les juge dignes d'être lûes; & de tous les sujets que l'Auteur traite dans son volume de Réflexions, Eloquence, Poetique, Histoire, Philosophie, *il n'y en a point dont il se croye plus en état de rendre un compte exact au Public, que de l'Eloquence, dont il s'est instruit*, à ce qu'il dit, *dans les Rhétoriques d'Aristote, de Ciceron & de Quintilien* ‡.

Le P. Rapin

* *M. Gall. T. 2 part. 1. p. 35.*

† *Et M. Gall. Journ. des Sç. du 22. Juin 1671. & du 20. Janvier 1676. &c. ; Morhof. T. 2. L. 6. c. 4. p. 292. n. 8.*

‡ *Le P. Rapin parlant de ses Réflexions sur l'Eloquence.*

Il faut l'avouer, parmi ces Réflexions, il y en a de bonnes, de solides, de grandes, & de judicieuses. Telles sont les premieres sur les causes de la chûte de l'Eloquence *. Il les rapporte au peu de liberté qu'ont les Orateurs, à la modicité des récompenses qu'ils esperent, à la multitude des affaires qui les accable, au peu de soin qu'ils prennent de s'instruire, au défaut de génie, à la faute du travail. Je joins à ces premieres Réflexions, celles qu'il fait sur les bienséances, & ce qu'il dit sur la mauvaise éducation * de la jeunesse, sur l'indulgence des parens, sur le luxe & la délicatesse du siécle, sur les faux principes d'Eloquence qu'on donne aux enfans, que l'on conduit, à ce qu'il dit,

* *L. 1. c. 2. & 3. R. sur l'Eloquence.*

R. 25.

* *R. 26.*

ille effutiens, quid hic copiosius; quid noster grandiloquus & sonorus; quid ille parcus & simplicius; quid hic nodosus, nervosus, mollis, & teres dixisse videatur: nam si verè æstimare volumus Ciceronis nostri eloquentiæ tota quanta est. à Demosthene manavit, cumque in imitatione sibi præcipuum proponeret, non tantum artificio & ductu orationis sæpe convenirent, sed nonnunquam etiam in eadem incurrunt & verba & sententias.

Le P. Rapin. dit, *par des voyes égarées.* J'estime beaucoup ce qu'il ajoûte *, que nous devons
* Réfl. 4. nous faire une méditation perpetuelle
Ibid. d'Aristote; étudier la Nature, c'est-à-dire les mœurs & le caractére des hommes;
Réf. 5. viser toujours à une Eloquence naturelle; apprendre à nous borner; composer souvent; connoître notre génie; cultiver la prononciation; nous rendre l'esprit
Réfl. 7. 8. 9. 10. 11. 17. & parties de la 23. juste, plutôt par la lecture des bons Livres, & par une Rhétorique bien entenduë, que par une Dialectique pointilleuse, dont l'usage ne sert qu'à affoiblir & dessecher le discours; enfin il a raison de dire qu'il faut cacher l'art & dissimuler quelquefois nos forces pour produire des effets surprenans. Sur tous ces points & sur beaucoup d'autres le P. Rapin dit des choses parfaitement belles.

Réfl. 18. 20. Mais outre qu'il répand partout des passages d'Auteurs mal appliquez, des faits mal rapportez, des idées mal conçûës; outre qu'il confond les grands ornemens de l'Eloquence avec les Antithéses, avec les Epithétes, avec les petits brillans de Diction, à quoi je ne m'arrête
Réfl. 21. pas: Il confond encore, ce qui est bien plus considérable, le Sublime dont parle Longin, avec une vaine apparence. *Ce grand air*, dit-il, *qu'enseigne Longin touche moins qu'il n'ébloüit & qu'il n'étonne, comme il l'avouë lui-même, parcequ'il n'entre pas dans les sentimens de ceux à qui il parle. Toutes les grandes expressions sans de grands sentimens, sont à peu près comme les Navires qui ne sont pas chargez; ils flottent, ils ne voguent pas sûrement.* Ainsi

Ainſi parle le P. Rapin. Cependant ce n'eſt point un *grand air*, qu'enſeigne Longin, mais *une grandeur ſolide*; & comme il la fait conſiſter quelquefois dans *une vigueur noble*, dans *une force invincible*, ce n'eſt pas en parler juſte, de dire qu'*elle touche moins qu'elle n'ébloüit ou qu'elle n'étonne*. Il ne faut pas dire que *Longin l'avoüe lui-même*. Cet Auteur dit que *le Sublime ne perſuade pas proprement, mais qu'il ravit, qu'il transporte & qu'il produit une certaine admiration mêlée d'étonnement & de ſurpriſe, qui eſt toute autre choſe, que de plaire ſenlement & de perſuader*. On voit le ſens de Longin. Il met l'effet du Sublime fort au-deſſus de la ſimple perſuaſion, & le P. Rapin le lui fait mettre fort au deſſous. Ce Pere parle du Sublime, comme ſi Longin le faiſoit conſiſter dans *de grandes expreſſions qui ne ſeroient pas accompagnées de grands ſentimens*. Cela eſt fort éloigné de la penſée de cet Auteur. Il eſt vrai qu'il fait dépendre quelquefois le Sublime de *la nobleſſe de l'expreſſion*, mais il y ſuppoſe toujours la penſée & les ſentimens convenables

Le P. Rapin.

Ce Pere ne prend pas mieux le vrai ſens de Ciceron ſur un point très important. *Il n'y a*, dit-il, *de véritable Eloquence, que celle qui s'attire l'admiration; & rien n'eſt plus capable de rendre l'Eloquence admirable, ſelon l'avis de ce grand homme, que les portraits qu'elle fait des mœurs, & les mouvemens qu'elle excite*. Ciceron ne parle point des

Réfl. 24 ſur l'Eloquence en général.

Le P. Rapin. *Portraits*; il parle de l'*idée que l'Orateur donne de lui-même*, sans faire son propre portrait.

Que si parmi quantité d'excellentes choses, il y en a de mal entenduës dans la premiere partie des Réflexions, laquelle roule sur l'Eloquence en général, il en est de même dans la seconde, où il traite de l'Eloquence du Barreau. J'en ai rapporté un trait * sur le Dialogue de Ciceron touchant les Orateurs illustres, & je crois inutile d'en rapporter davantage, jusqu'à ce que j'aye vu les Auteurs qui ont écrit sur ce sujet contre le P. Rapin. Il y a encore dans les Ouvrages de ce Pere divers jugemens sur Hyperide, Démosthène, Isocrate. Mais cela regarde le volume où je parlerai de ces Orateurs.

* *Qui se trouve R. fl 3. sur l'Eloquence du Barreau, & dont j'ai parlé, T. 1. part. 1. f. 248. &c.*

Pour ce qui est de l'Eloquence de la Chaire, le Sentiment de M. Morhof est (1) que le P. Rapin traite ce grand sujet d'une maniere courte & succinte, mais avec beaucoup de soin & beaucoup de force, comme il le merite. Il ajoûte que ce Pere explique sa matiere par des préceptes & des exemples excellens, qu'il puise avec beaucoup de jugement dans les véritables sources. Ce Critique parle ainsi, parceque les Réflexions du P. Rapin sur cet Article sont plutôt des leçons de Morale, & des préceptes de pieté, que des

1 Breviter quidem & succinctè, sed magnâ curâ ponderequo multo, & verè ex dignitate argumenti, quod

des préceptes de Rhétorique. D'un côté, il est convenable que dans un Ministére de sainteté le Ministre soit Saint lui-même; d'ailleurs l'Eloquence de la Chaire n'a guéres besoin de préceptes particuliers; il suffit d'y appliquer les régles générales de l'Art. Car si le style du Prédicateur doit être grave & pathétique; s'il ne doit être, ni fleuri ni emporté; s'il doit y avoir de la dignité dans son geste; ne sont-ce pas des préceptes généraux appliquez au sujet selon l'exigence de la matiere? Le P. Rapin.

Il n'est pourtant pas inutile d'aider les Prédicateurs à en faire l'application. C'est une obligation que l'on a au P. Rapin. Mais c'est sans fondement qu'il dit, „ qu'on ne trouve le caractére de la Rhé- „ torique de la Chaire, ni dans les An- „ciens, parcequ'ils n'en avoient aucune „ idée; ni dans les Modernes qui n'ont „ copié que les Anciens". Il fonde sa proposition sur la grandeur des matieres que traite le Prédicateur, & qu'il faut toujours traiter avec bien de la dignité. Il ajoûte "que ce sera en vain qu'on cher- „ chera cette Eloquence dans la Rhéto- „ rique d'Aristote, dans les idées d'Her- „ mogéne ou dans les Institutions de „ Quintilien; que même ce genre sublime „ que Longin s'est formé de toutes les „ grandes expressions des Anciens qu'il a „ ramassées, est foible & rampant, en com- *T. 2. p. 12. sur l'Eloq. de la Chaire.*

quod explicat tum præceptis tum exemplis luculentis, quæ e genuinis fontibus omnia summo judicio derivat, *Morh. l. 6. p. 293. n. 8.*

Le P. Rapin. „ comparaiſon de celui que le Prédicateur „ doit ſe faire pour ſoûtenir ſon caractè„ re ". Ce Pere ſe trompe fort. Premierement il ne ſe ſouvient pas qu'il a dit dans ſa Préface, *qu'il eſt à croire que nous aurions plus d'excellens Orateurs pour la Chaire & pour le Barreau, ſi on étudioit davantage Démoſthène & Ciceron.* Outre cela Saint Auguſtin a trouvé dans les préceptes de Ciceron de quoi former le ſtyle du Prédicateur. Ce Saint ajoûte deux choſes; l'une, que le Prédicateur n'a point d'autres régles à ſuivre; l'autre, que ſon ſtyle ne doit point toujours être ſi grand. C'eſt un Moderne en quelque ſorte, qui copie un Ancien, & qui pourtant nous donne une juſte idée de l'Eloquence de la Chaire; idée qu'il ſeroit à ſouhaiter que tout le monde ſuivît, ſoit le Prédicateur dans la pratique, ſoit les Maîtres de l'Art dans leurs préceptes.

P. XXIII. XXIV.

L. 4. de Doct. Chriſt.

J'avouë au reſte, que tous les ſtyles, comme dit le P. Rapin, ſe trouvent dans l'Ecriture, & que le Prédicateur doit étudier ſans ceſſe les Livres Saints. J'avouë que tout le reſte de la Réflexion dont je parle eſt d'une grande beauté & d'une ſolidité qui l'égale. Je fais cas de la treiziéme Réflexion, de la quatorziéme, d'une partie de la quinziéme, de la vingtiéme. La treiziéme recommande la lecture aſſiduë de l'Ecriture, & veut que le Prédicateur ait des manieres qui ſoient à la portée de tout le monde. La quatorziéme exige qu'il étudie la Morale dans l'Evangile & dans les Epitres de S. Paul; tellemen:

Réfl. 12.

ment qu'elle bannit une Morale qui ne seroit qu'une Philosophie toute pure, & une probité de Payen. La quinziéme exclut de la Chaire les Prédicateurs qui ne savent y débiter que leur chagrin & leur temperament tout pur : & je crains qu'il n'y ait dans cette Réflexion quelque partie du défaut qu'elle condamne. La vingtiéme oblige à cultiver l'action, & à éviter un pathétique mal-entendu. Mais je ne puis passer ce que je trouve dans la vingt-sixiéme. " J'ai honte, dit ce Pere, " quand je lis l'Oraison d'Eschines contre Ctésiphon, où cet Orateur fait éclater avec tant d'art la force d'une Eloquence payenne dans des bagatelles... " Nos Prédicateurs deviennent petits dans " les grandes matieres qu'ils ont à traiter, lorsque les Payens deviennent " grands & élevez dans les petites choses " qu'ils ont à dire ". Le P. Rapin appelle de *petites choses*, & *des bagatelles*, les mystéres de la Religion payenne. Je conviens que ce sont de petites choses pour nous; mais pour les Payens c'étoient de grandes choses; & un Maître judicieux doit dire que les Payens traitoient dignement les choses qu'ils estimoient saintes, & que le Prédicateur doit traiter de même les mystéres veritablement saints de sa Religion. Je n'examine point à present si ce que ce Pere cite d'Eschine est bien rapporté : mais je remarquerai que je ne sai où il a pris * que *les Apôtres fuyoient les lieux où ils réüssissoient, pour ne pas succomber à la vanité.* Il nous renvoye

Le P. Rapin.

* *Ref. 24. sur l'Eloquence de la Ch. pag. 60. de l'Edit. in 4.*

Le P. Rapin, voye ou au Ch. 2, verſet 4 des Actes, ou aux Chapitres deuxiéme & quatriéme des mêmes Actes; & il n'y en eſt pas dit un mot. Je ne ſai même ſi quelqu'un peut approuver le ſens qu'il donne dans la même Réflexion à ce qui eſt rapporté au Chap. 10, verſet 18 de S. Luc. Il eſt dit dans l'Evangile que les Apôtres ayant raconté à JESUS-CHRIST le fruit de leurs Prédications, & la maniere dont ils avoient chaſſé les Démons; leur Divin Maître leur répond: *Je voyois tomber Satan comme un éclair qui ſort du Ciel.* Le Pere Amelot laiſſe la liberté d'expliquer ce paſſage, ou de la chûte de Lucifer, lorſqu'il fut exclu du Ciel, ou de la captivité où le réduiſoit la Prédication de l'Evangile. Pour le P. Rapin, il dit que *Notre Seigneur voyoit autrefois le mauvais Eſprit ſe mêler imperceptiblement comme un éclair dans les ſecretes complaiſances qu'avoient les Apôtres de leurs ſuccès.*

Ubi ſuprà.

Je laiſſe la Comparaiſon de Thucydide & de Tite-Live pour ceux qui parleront des Hiſtoriens. A l'égard du petit Traité ſur l'*Eloquence des bienſeances*, je me contente de dire qu'il n'y a rien de nouveau, que la maniere dont le titre eſt tourné; l'Auteur dit l'*Eloquence des bienſeances*, pour dire *les bienſeances dans l'Eloquence* ou *dans le diſcours.* Au reſte c'eſt un bon Ouvrage & bien écrit. Mais il porte, comme les autres Livres de ſon Auteur, des caractéres de ſon inattention & de ſa négligence. Cette négligence & cette inattention ſont telles, qu'au travers du

grand

grand jour de ſes expreſſions magnifiques, & au milieu de l'éclat qui l'environne, à cauſe de la maniere dont il parle, il faut par tout aller doucement, ſonder le gué, & pour ainſi dire marcher à tâtons, peſer, examiner tout, pour connoître ce qu'il y a de ſolide dans les préceptes qu'il donne, ou ce qu'il y a de certain dans les faits qu'il rapporte, ou enfin ce qu'il y a de vrai dans le ſens qu'il donne aux Auteurs, lorſqu'il les cite. Le P. Rapin.

Une nouvelle preuve de ce que je dis, outre celles que j'ai déja rapportées, eſt que M. Bayle remarque juſqu'à ſix mépriſes conſidérables dans une ſeule des Réflexions de ce Pere ſur la Logique; c'eſt celle qui eſt contenuë au nombre 3. * & elle a rapport à l'Eloquence, raiſon pourquoi j'y fais faire attention. Mais de ces ſix mépriſes je n'en rapporterai que deux. L'une eſt, que ce Pere met le Dilemme au nombre des Sophismes qui rendirent la Dialectique très-mépriſable à Athénes. L'autre eſt, qu'après avoir placé le Dilemme parmi les Sophismes, il le fait pourtant regarder, dans la même Réflexion, comme la ſource de cette force qui diſtingue l'Eloquence de Démoſthène, au lieu que c'étoit l'Enthyméme. Comment un homme un peu habile peut-il tomber dans ces erreurs, & ſur la nature du Dilemme, & ſur ce qui étoit capable de faire la force de Démoſthène, & ſur ce qui la produiſoit en effet? *Dict. Hiſt. T. 2 p. 1137. dans les Remarques. B. *Pag. 313. Ed. in 4.*

Après cela j'ajoûte une Réflexion, qui eſt, non pas de moi, mais du P. Rapin mê-

Le P. Rapin. même. Je l'ai mise dans ma Préface * à la tête de mon premier Volume. Mais elle n'aura ni moins de grace ni moins de force en cet endroit-ci. " Une des
* Préf. p. 39.
Réfl. sur l'Eloq. n. 27. " causes les plus certaines, dit ce Pere, " du peu d'Orateurs qui réüssissent, & " un grand obstacle à l'Eloquence, c'est " qu'on y conduit les jeunes gens par " de fausses routes, ou par des voyes
Ibid. n. 26. " égarées. Ce n'est pas merveille, ajoûte-t-il, si les succès en sont si peu heureux, y ayant même des Maîtres qui " promettent l'Art avec faste, & qui " néanmoins ne le savent pas." Paroles bien remarquables si on veut y faire attention!

Mais quelque défaut qu'on découvre dans notre Auteur, il sera encore vrai de dire, que s'il ne donne pas toujours les véritables régles de l'Eloquence dans ses principes, il en donne le goût par sa maniere de dire les choses.

Le P. Bouhours. ## LE P. BOUHOURS,

Jésuite Parisien né en 1628.

OU

La maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit. Dialogues, *imprimez en* 1687.

M. Baillet Jug. des Sav. T. 2. MOnsieur Baillet a mis le P. Bouhours au nombre de Critiques, des Gram-

mai-

mairiens & des Traducteurs, parcequ'en effet ce Pere a fait des Traductions & des Ouvrages qui ont rapport tout ensemble à la Critique & à la Grammaire, & c'eſt la raiſon pourquoi les gens capables d'en juger ne ſont pas difficulté de dire *les Vaugelas & les Bouhours*; donnant à entendre qu'on peut le mettre en parallele avec celui de nos Ecrivains qui a rendu le plus de ſervice à notre Langue. Le même Pere a auſſi compoſé un Traité de la nature de ceux dont j'ai entrepris de parler. C'eſt *la maniere de bien penſer dans les Ouvrages d'eſprit*, vrai Traité de Rhétorique, comme on le verra par la ſuite; & préférable ſelon lui, pour la matiere qu'il y traite, à ſes Ouvrages ſur la Langue, par cette conſidération qu'*il eſt encore plus néceſſaire de bien penſer que de bien parler; ou plutôt, qu'on ne peut parler ni écrire correctement, qu'on ne penſe juſte.*

Le P. Bouhours. *Part. 1. p. 134. & part. 3. p. 233-543. M. Varl. Dict. T. 2. p. 1129. B.*

1. *Dial. p. 31.*

A ne juger de ce Traité que par le titre, on pourroit croire que c'eſt la même choſe que la fameuſe Logique intitulée l'*Art de penſer*. Le P. Bouhours l'a ſenti, & un Auteur célébre qui a parlé de ſon Ouvrage, l'a remarqué *. Qu'eſt-ce en effet que *l'Art de penſer*, ſinon *la maniere de bien penſer*? Car, ce que le Pere ajoûte, que c'eſt ici la maniere de bien penſer *dans les Ouvrages d'eſprit*, cela reſſerre à la vérité ſon Ouvrage dans des bornes plus étroites que ne ſont celles de l'autre; mais cela ne paroit pas empêcher que cet autre ne s'étende généra-

Dans la Préf. p. 1.

* *M. B. Hiſt. des Ouvr. des Sav. Janvier 1688. p. 57.*

le-

Le P. Bouhours. lement à tout, & ne comprenne le sien, comme un tout comprend sa partie.

C'est pourquoi le Pere s'est cru obligé de nous avertir, dans une Préface, que ces deux Ouvrages " *n'ont rien de commun, ni dans la matiere ni dans la forme.* Le „ but qu'on se propose ici, dit-il, n'est „ point d'apprendre à concevoir de sim- „ ples idées, ou à former des raisonne- „ mens avec toute l'exactitude que de- „ mande la raison aidée de réflexions & „ de préceptes. On ne s'attache pas mê- „ me à rectifier les jugemens ordinaires „ qui se font dans le commerce de la „ vie & dans le Discours familier sans „ aucun rapport à l'Eloquence & aux „ belles Lettres. Il ne s'agit proprement „ que des jugemens ingénieux, & qui „ s'appellent *Pensées* en matiere d'Ouvra- „ ges d'esprit; & ce que l'Auteur prétend est „ de démêler un peu les bonnes & les „ mauvaises qualitez de ces jugemens ou „ de ces pensées " D'où l'Auteur célé- bre que j'ai déja cité, entrant parfaitement dans l'idée du P. Bouhours, conclut que *l'un des deux Ouvrages dont est question, regarde l'exacte raison, & que l'autre regarde le bon goût & le bel esprit*, dans le ressort duquel, quoique la justesse soit necessaire, il ne faut pourtant pas chicaner un Ecrivain qui a de nobles har- diesses. *Trop de justesse alors seroit un défaut, & ne seroit plus justesse.* Avec cela le Pere * croit que son Traité " pour- „ roit être appellé au regard des pensées, „ une *Logique* & une *Rhétorique* tout en- „ sem-

Préf. p. 1. 2.

Hist. des Ouvr. des Sav. ubi supra p. 58.

Ibid. p. 62. 63.

**Préf. p. 3.*

„ semble ; mais une Logique sans épines, Le P. Bou-
„ qui n'est ni seche ni abstraite ; & une hours.
„ Rhétorique aussi courte que facile, qui
„ instruit plus par les exemples que par
„ les préceptes". Ce n'est pas sans raison que notre Auteur se donne tant de peine pour bien distinguer son Ouvrage, & pour montrer qu'il n'y traite point ce que l'Auteur de l'Art de penser avoit déja traité. Car enfin il y a du plaisir & de la gloire à pouvoir dire avec Horace (1),

Je me fais hardiment un chemin tout nouveau.

Mais si l'Auteur de l'Art de penser avoit prévu ces efforts, & qu'il eût voulu les éluder en montrant que l'objet du Pere Bouhours n'étoit qu'une partie du sien, il auroit pu certainement ne pas prendre d'autres précautions que celles qu'il a prises. " Il n'y a rien, dit cet Auteur *Art de pen-*
„ dès le commencement de sa Préface, *ser Pref. p.*
„ il n'y a rien de plus estimable que le *3. 3. ed.*
„ bon sens & la justesse de l'esprit dans
„ le discernement du vrai & du faux.
„ Toutes les autres qualitez d'esprit ont
„ des usages bornez ; mais l'exactitude de
„ la raison est généralement utile dans
„ toutes les parties & dans tous les em-
„ plois de la vie. Ce n'est pas seulement
„ dans les Sciences qu'il est difficile de
„ distinguer la vérité de l'erreur, mais
„ aussi dans la plûpart des sujets dont les
„ hom-

1 Libera per vacuum posui vestigia princeps, Non aliena meo pressi pede. *Horat. 1. Epist. lib. Epist. XIX. 23.*

Le P. Bouhours. „ hommes parlent, & des affaires qu'ils „ traitent ". Ces propositions générales font concevoir sans difficulté que cet Auteur veut comprendre dans son Traité les pensées dont le Pere a parlé dans le sien. Il ne serviroit à rien, de dire que cet Auteur pourtant parle toujours de *l'exactitude de la raison*, car cette exactitude même est necessaire pour discerner les occasions où il faut de l'exactitude, d'avec celles où il n'en faut pas. Mais cet Auteur s'explique encore lui-même.

Préf. p. 28. Dans l'Eloquence, " tout consiste „ presque, dit-il, à s'éloigner de certaines „ mauvaises manieres d'écrire & de par- „ ler, & sur-tout *d'un style artificiel & „ Rhétoricien composé de pensées fausses & „ hyperboliques & de figures forcées*, qui „ est le plus grand de tous les vices. „ Or *l'on trouvera peut-être autant de choses utiles dans cette Logique pour connoître & pour éviter ces défauts, que dans „ les Livres qui en traitent expressément.* „ Le Chapitre dernier de la premiere partie, en faisant voir la nature *du style figuré*, apprend en même temps *l'usage „ qu'on en doit faire*, & découvre *la vraye „ régle* par laquelle on doit discerner *les „ bonnes & les mauvaises figures.* Celui où „ l'on traite des lieux en général, peut „ beaucoup servir à retrancher l'abondance superflue *des pensées communes.* „ L'article où l'on parle des mauvais raisonnemens où l'Eloquence engage insensiblement, *en apprenant à ne prendre* „ *ja-*

„ *jamais pour beau ce qui eſt faux*, pro- Le P. Bou-
„ poſe en paſſant une des plus importan- hours.
„ tes régles de la véritable Rhétorique,
„ & qui peut plus que tout autre former
„ l'eſprit à une maniere d'écrire ſimple,
„ naturelle & judicieuſe". On voit clairement que comme le Pere Bouhours en donnant un Traité de *Rhétorique*, a cru donner en même temps une eſpece de *Logique*; de même l'Auteur *de l'Art de penſer*, lorſqu'il a donné ſa *Logique*, a cru auſſi donner une eſpece de *Rhétorique*, & qu'il a voulu y traiter ce que le Pere s'eſt propoſé dans ſon Ouvrage; c'eſt-à-dire *ce qui a rapport au bon goût & au bon ſens*, avec cette exception qu'il ne pouſſe pas ſa pointe juſqu'au *bel eſprit*; comme le Pere ne pouſſe pas non plus la ſienne juſqu'aux *broſſailles de la Logique*. A cela près ils ſe rencontrent tous deux, lorſque l'un n'y penſe pas, & que l'autre croit même lui tourner le dos.

Une choſe encore plus évidente, eſt que le P. Bouhours ne traite pareillement qu'une petite, mais véritable partie de la Rhétorique d'Ariſtote; partie pour laquelle ce Philoſophe, d'ailleurs peu favorable à cet Art, n'a pu s'empêcher de marquer quelque tendreſſe; tant il y a trouvé de charmes! Et il ne faut pas douter que le Pere n'ait entrepris d'écrire ſur cette matiere, parcequ'il a jugé qu'elle valoit bien la peine qu'une main auſſi délicate que la ſienne prît le ſoin de la bien mettre dans ſon jour. Pour ſe convaincre que ſon objet fait partie de la Rhétorique d'Ariſto-

te,

Le P. Bouhours. te, il ne faut que rappeller ce que j'ai dit dans mon premier volume.

Rhét. l. 3. c. 10. p. 406. Trad. de Cass. J'ai remarqué en effet, que le Philosophe avouë que pour dire les choses agréablement & avec esprit, il faut du génie, ou s'y être exercé de longue main; mais pourtant il soûtient que de le faire à propos & d'en donner les moyens, cela n'appartient qu'à la Rhétorique, & que c'est d'elle qu'il faut l'apprendre. Cela prouve deux choses en passant : l'une que *ce point de doctrine ne regarde point proprement la Logique* ; & l'autre, que *la Rhétorique est d'un fort grand secours sur cet article.*

Ubi suprà p. 408. Or cet Art selon Aristote, réduit la chose principalement à la *Métaphore*, à *l'Energie*, c'est-à-dire, à ces manieres de s'exprimer qui font une image à l'esprit, & à l'*Antithése* ; moins cependant à la troisiéme qu'aux deux premieres, sur lesquelles le Philosophe s'étend davantage. Mais il y ajoûte aussi *les Hyperboles* * qui ne vont guéres sans métaphores ; les *Apophthegmes* qui sont des especes de sentences mysterieuses, ou de beaux & grands sentimens ; les *expressions imprevûës*, & celles qui meritent spécialement d'être regardées comme *nouvelles* & qui ont lieu dans les railleries & dans les allusions. Ainsi les *Allusions* en sont aussi, de même que les *Proverbes* *, *les Equivoques* *, *les Enigmes* *, *& les Comparaisons* * que l'on comprend quelquefois sous les images.

*Ib. p. 414. Ib. c. 10. & c. 11. *Ib. p. 424. Ib. p. 418. Ib. p. 418. initio. Ibid. Ib. p 419. *Ib. p. 418. *Ib p. 419. *Ib. p 418. *Ib. p. 422.*

Aristote marque les principales qualitez necessaires dans toutes ces choses, afin qu'el-

qu'elles soient véritablement spirituelles. Il observe * que ce qu'on dit, *doit convenir* de telle sorte que la pensée ou le sentiment ne passe pas pour une chose dite en l'air ; & il faut aussi qu'on l'exprime heureusement, afin qu'on ne le regarde pas comme une chose dite à l'ordinaire. Ainsi la Métaphore selon lui ne doit être, ni commune ou trop connuë, parcequ'elle ne toucheroit pas ; ni tirée de loin, parcequ'elle ne seroit pas entenduë. Il faut que l'énergie ou l'image mette la chose devant les yeux, & fasse une peinture également courte & sensible. Il est à propos que dans les expressions imprévûës, l'esprit agréablement surpris préfere celle qu'on lui présente, à celle qu'il avoit attenduë. Les Allusions qui ont un sens apparent & un autre qui ne paroît pas, doivent être exactes dans les deux sens. Les Equivoques doivent répéter deux fois le même mot en deux significations différentes. Les Proverbes demandent de la justesse. Les Allusions encore & les Proverbes, ainsi que les expressions qu'on regarde comme nouvelles, les Hyperboles, & les Comparaisons qui ne vont guéres sans métaphores, & en sont même des especes, sont aussi, par une suite necessaire, sujettes aux mêmes régles.

Le P. Bouhours. * *Ibid.*

Faute enfin d'observer ces régles, on tombe dans le style *froid*, & dans le style *pueril*. On donne dans *l'enflure*, ou dans une *obscurité odieuse*, ou dans des phrases embarrassées. En un mot l'Elocution

Ibidem.

Le P. Bouhours. n'a ni la netteté, ni la pureté, ni l'élégance, ni la beauté, ni la grandeur qui lui convient. C'eſt la doctrine d'Ariſtote qui rapporte ſur cela un très-grand nombre d'exemples tirez des Auteurs de ſon temps ou qui l'avoient précédé. Et c'eſt auſſi préciſement la doctrine du P. Bouhours qui l'enrichit pareillement d'un nombre infini de paſſages qu'il tire tant des anciens que des modernes, de maniere neanmoins qu'il eſt aiſé de voir que *les modernes ont des charmes particuliers pour lui.*

Ib. & dans tout une partie du 3. L. de ſa Rhét.

Hiſt. des Ouv. des Sav. mis ſup. p. 65.

Pour exécuter ſon deſſein ce Pere * ſe propoſe l'éloge que Ciceron faiſoit des penſées de Craſſus, *leſquelles*, dit cet Orateur, (1) *étoient ſi vrayes, ſi ſaines, ſi ſurprenantes, ſi peu communes, ſi naturelles, ſi éloignées de tous les faux ornemens, de tout ce qui eſt pueril!* Ainſi le Pere Bouhours demande qu'une penſée pour être bonne & ſpirituelle ſoit fondée ſur la *verité*, particulierement dans un ſujet *ſérieux* & *moral*, dans une *Hiſtoire* ou dans une *Prédication*, lorſqu'il faut rendre *raiſon* de quelque choſe. Il veut même qu'elle ait de la *juſteſſe*, qui eſt une verité plus exacte, & par conſéquent qu'on puiſſe dire qu'elle n'a rien de faux. Il exige qu'outre la verité qui contente toûjours l'eſprit, il y ait quelque choſe *qui le frappe & le ſurprenne*, ce qui ne manque pas d'arriver quand il y a du *nouveau* ou dans la

* *Pag.* 9.

1. Dial.

1 Dial. p. 76. & dans le 2. Dial. p. 173. &c.

1 Sententiæ Craſſi tam integræ, tam veræ, tam novæ,

la penſée en elle-même, ou dans le tour. Il y veut de *l'élevation*, de la *grandeur*, *de la force*; il y veut de *l'agrément*, & même de la *délicateſſe* *; enfin il y ſouhaite de la *netteté* *. Cela ſuppoſe qu'elle ſoit *naturelle*, qu'elle n'ait rien *d'outré*, rien *d'exceſſif* ou *d'enflé*; qu'elle ſoit éloignée de toute *affectation*, de toute ſorte de *raffinement*, de tout ce qui *ſent l'art*, de tous ces *brillans* qui n'ont rien que de pueril, enfin du *Phœbus* & du *Galimatias*: Et le Pere ne manque pas de montrer ces vices ou les vertus contraires dans les *Métaphores*, dans les *oppoſitions* ou les *Antithéſes*, dans les expreſſions *imprévûes*; dans les *Equivoques*, dans les *Hyperboles*, *l'Allegorie*, *l'Ironie*, les *Comparaiſons*, en un mot dans des exemples qui renferment de point en point la doctrine d'Ariſtote. Le P. Bouhours. 2. *Dial. p.* 80. *&c.* * 2. *Dial. p.* 162 *&c.* * *Dial. pag.* 347. 1 *Pag.* 188.

Ainſi je ne ſai ſur quel fondement le Pere avance que le Philoſophe *réduit preſque l'Art de parler ſpirituellement à la Metaphore*. Il falloit ſans doute, quand il écrivoit, qu'il n'eût pas devant les yeux la Rhétorique d'Ariſtote, & qu'il eût perdu l'idée de la matiere que l'Auteur y traite. La même choſe vraiſemblablement étoit auſſi arrivée à un Ecrivain illuſtre cité par le Pere, & qui dit que *ſelon Ariſtote les penſées les plus ſubtiles & les plus exquiſes ne ſont que des Enthymêmes figurez qui plaiſent & impoſent également à l'eſprit*. Ce Philoſophe dit en effet qu'on fait 1. *Dial. p.* 15. *ad calc.* *Le Comte* 1. *inſtruct.* *p.* 11. L 3. *p.* 407.

noxæ, tam hæc pigmentis ſucóque puerili. *Cic. de Orat. l.* 2.

Le P. Bouhours. fait grand cas des Enthymêmes, qui portant une nouvelle connoissance à l'esprit, se comprennent d'abord très-aisément, & qu'on ne fait état, ni de ceux qui sont trop communs, ni de ceux dont le sens se fait trop chercher. Il dit aussi que la plûpart des bons mots dépendent de la Métaphore. Mais il ne borne les pensées spirituelles, ni aux Métaphores, ni aux Enthymêmes, il leur donne toute l'étenduë que j'ai dite. Ce qui devoit empêcher le Pere Bouhours, & de les borner lui-même, comme il fait, *à la seconde operation de* l'esprit ou aux simples jugemens, puisqu'il voyoit qu'on y comprend *les Enthymêmes*; & de dire qu'Aristote les réduit presque à la Métaphore, puisque ce Philosophe leur donne la même étenduë que lui.

Ib. p. 417. 418.

Pref. p. 1. ad calcem.

Au reste la rencontre de tous ces Auteurs ne diminue en rien le mérite du plus jeune. Au contraire, rien ne montre mieux l'estime qu'il faut faire de la matiere qu'il a traitée, que de voir qu'Aristote l'avoit traitée à fond; que Ciceron en avoit fait le fondement de l'éloge d'un grand Orateur; & que M. Nicole en a fait une partie considérable d'une Logique si généralement vantée. Le P. Bouhours, pour avoir traité une matiere commune, n'a pas laissé de s'acquerir une gloire qui n'a rien de commun, parce qu'il l'a traitée d'une maniere qui lui est

1 Difficile est propriè communia dicere. *Horat. de arte*, v. 128.

est propre. Il étoit difficile d'y réüssir, selon un grand Critique, (1) & le Pere y a réüssi. Car s'il a pris le même sujet, il a fait ou comme un habile Peintre qui invente un dessein nouveau, ou comme un excellent Architecte qui ayant pris les mêmes pierres qu'un autre pour en faire le fondement de son Ouvrage, bâtit ensuite un édifice plus riant, plus grand & plus magnifique; ajoûtons même si l'on veut, que l'édifice du Pere est plus richement meublé que celui d'Aristote, à cause du plus grand nombre de beaux endroits qu'il a ramassez dans son Ouvrage. Le P Bouhours.

En un mot, on peut dire de cet Ouvrage par rapport à une partie de la Rhétorique d'Aristote, ce qu'on en a dit par rapport aux plus beaux endroits du Tasse; que *c'en est comme un Commentaire*, des plus amples en même temps, & des plus *polis*; & si pour cela on accusoit l'Auteur de larcin, ce qui seroit assurément une injustice, on pourroit en convenant même du fait, le justifier encore par le droit, comme on a justifié le Tasse sur les vols qu'il a faits aux autres Poëtes. On dit qu'*il vole si joliment qu'on lui pardonne ses larcins*; c'est ainsi qu'Apollon pardonna un premier vol à Mercure, (2) parce que dans le temps qu'il s'en plaignoit, Mercure lui en fit un second dont il ne s'apperçut qu'après que la *Hist. des Ouv. des Sav. p. 65.*

Ibid.

2 Viduus pharetrâ Risit Apollo. *Horat. l. I. Od. X. 11.*

Le P. Bouhours. la chose fut faite. Toute raillerie à part, la conduite du Pere n'est point un larcin. Car outre la différence des exemples tant dans le nombre que dans la substance, outre que le Pere s'est aussi appliqué à montrer comment la verité d'une pensée spirituelle subsiste & se concilie avec la fiction, la fable, l'hyperbole, & autres choses qu'on pourroit regarder comme des especes de mensonges, toute la forme de son Ouvrage, même pour les materiaux qu'il a puisez dans Aristote, est fort différente; & l'on sait que la forme l'emporte quelquefois sur le fond:

Premier Dial. p. 10. 11. &c.

Materiam superabat opus.

Ovid. Metam. II, 5.

L'idée avantageuse que j'ai du travail de notre Auteur, ne m'est pas particuliere. Un Ecrivain fameux qui paroît désintéressé, ne l'a pas moins vanté. " Il " n'est pas difficile, dit cet Ecrivain, de " reconnoître ici l'Auteur des Entretiens " d'Ariste & d'Eugéne. On y trouve la " même forme, la même politesse & un " Recueil des plus beaux endroits des " meilleurs Auteurs, cousus par une " main délicate avec des fils d'or & de " soye. Ainsi l'on n'est pas plus charmé du choix des choses, que du tour " agréable & de la maniere fine dont elles sont liées & dont on les fait repasser devant les yeux.

M. B... Hist. des Ouv. des Sav. mis sur. Ce Recueil des beaux endroits fait une des grandes utilitez de cet Ouvrage, parce qu'à force de lire des pensées spirituel-

rituelles, il peut se faire une impression sur notre esprit, laquelle l'habitue à penser aussi spirituellement. Mais sur cela je desirerois deux choses, afin que l'utilité en fût plus grande. La premiere seroit, que le Pere se fût moins arrêté à de petites pensées dans lesquelles il n'y a que *du bel esprit*, & qui étant plus aisées à imiter que ce qu'il rapporte des Poëmes, des Histoires & des Pieces d'Eloquence, peuvent arrêter, & par conséquent gâter les jeunes gens capables de quelque chose de meilleur. La seconde seroit, que sur une infinité d'exemples qu'il rapporte, il ne se fût pas contenté de dire qu'*ils plaisent*, mais qu'il eût montré *pourquoi ils plaisent*. Il nous dit bien en effet qu'il y a du grand dans les pensées ou dans les sentimens de celui qui dans Silius Italicus, empêche son fils de tuer Annibal, parce que s'il l'entreprend, il trouvera autour de lui pour le défendre ses Victoires & ses Trophées[1]. Le Pere Bouhours[2] de même la pensée d'Horace exprimée dans les vers de Malherbe:

Le P. Bouhours.

[1] Dial. p. 55.

[2] Ent. p. 79.

Le Pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses Loix;
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Il ramasse pareillement les endroits brillans des piéces d'Eloquence qui ont été faites à la loüange du Roi Louïs XIV., de M. le Prince de Condé, & de plusieurs personnes Illustres; il dit qu'ils

Le P. Bouhours. sont beaux, qu'il les trouve tels, & il ne dit point par où ni pourquoi. C'eſt comme ſi en toute autre choſe on nous donnoit bien des exemples, ſans nous dire les qualitez qui doivent nous arrêter. C'eſt la méthode de l'Auteur du jeu des Echets; il dit de pouſſer les piéces; il n'en dit pas la raiſon. On la devine à la fin. Il eût mieux fait de nous en épargner la peine. Rien n'étoit plus aiſé au P. Bouhours. Ariſtote lui en donnoit l'exemple.

L'Aut de l'Hiſtoire du Journal des Sav. mêl. ſuiv. D'autres ont encore trouvé en ce Pere des retours un peu ſenſibles ſur lui-même dans cet Ouvrage, auſſi-bien que dans les autres, & une envie de peindre ſes propres qualitez dans la peinture avantageuſe qu'il fait de ſes Interlocuteurs. On a cru auſſi y découvrir ſa tendreſſe, non pas de mere tout-à-fait, mais au moins de pere, pour ſes propres Ouvrages. C'eſt ſur quoi je ne crois pas devoir inſiſter.

Ibid. &c. J'aime mieux remarquer, mais en deux mots, qu'on s'eſt quelquefois éloigné de ſon goût en quelques choſes, auſſi-bien que de ſes principes. De ſon goût, en n'approuvant pas certaines penſées qu'il approuve: De ſes principes, parce qu'on n'a pas trouvé aſſez de juſteſſe dans quelques-unes de ſes idées.

A l'égard de ſon goût, je trouve en effet qu'il eſt difficile de le ſuivre en tout, & il nous dit lui-même que ce qui plaît à un bon eſprit, ne plaît point infailliblement à un autre; il a raiſon. L'on peut

peut rappeller sur cela ce que j'ai remarqué lorsque je parlois de Longin *. Le P. Bouhours.

* T. 8. p. 185. part. 1.

Pour ce qui est de ses principes, on a contesté, entre autres, l'idée qu'il donne de la *Délicatesse* lorsqu'il la fait consister *dans le mystére qu'une pensée présente à l'esprit, & que l'esprit se plaît à développer.* M. le Marquis d'Orsi qui, dans ses Lettres à Madame Dacier, a fait admirer également son extrême politesse & son habileté, a cru pouvoir dire que *la Délicatesse consiste dans la beauté propre du style simple, laquelle ne peut jamais être sans quelque sorte de foiblesse.* Sur cette différence de sentimens un des Auteurs du Journal de Paris se flatta de réünir les deux opinions, en disant que *la Délicatesse d'une pensée ne consiste qu'en ce qu'un raisonnement ne laisse voir ni toutes les parties ni toute la force d'un Syllogisme, en sorte qu'il y a & de la foiblesse, du moins en apparence, & du mystére.* S'il m'est permis de hazarder aussi ce qui m'en paroît, je ne suis point de l'avis que propose l'Auteur du Journal. Car outre que la force du raisonnement ramassée en une seule proposition en est souvent bien plus grande; si son sentiment est vrai, il s'ensuit que tout est plein de pensées délicates, parce que tout est plein d'Enthymêmes, & de pensées enthymématiques; & les parties qu'on y supprime très souvent, ne font rien de mysterieux. Il y a quelque chose de fin, & de très-plausible dans l'idée de M. le Marquis d'Orsi: mais celle du Pere me paroît plus M. L. F.

Le P. Bouhours. vraye, quoiqu'elle ne me paroiſſe pas comprendre toute ſorte de délicateſſe. Ma raiſon eſt, par rapport à M. d'Orſi, qu'il peut y avoir de la délicateſſe dans le ſtyle ſublime; & par rapport au P. Bouhours, ma raiſon eſt, qu'il y a telle penſée qui n'eſt délicate, que parce qu'il a fallu de la fineſſe d'esprit pour la produire; quoiqu'elle ne laiſſe aucun myſtere. Il peut y avoir auſſi des raiſonnemens qui ayent le même caractére. Tel eſt, ce ſemble, celui d'Iſocrate quand il dit: *Pourquoi trouver à redire que Paris choisit la beauté ſur toutes choſes, puiſque c'étoit ſur toutes choſes de quoi les Déeſſes mêmes disputoient entre elles?*

Je ne dois pas oublier de dire ſur cet article, que M. Bayle appelle le P. Bouhours *un très-bon juge de la délicateſſe des penſées*, à quoi je dois ajoûter ce qu'a dit auſſi l'Auteur de l'Hiſtoire des Ouvrages des Savans en finiſſant l'article qui regarde l'Ouvrage de ce Pere. " Au reſte, dit-il, il y a une ſi grande foule de jolies choſes entaſſées dans cet Ouvrage, qu'il ne paroît fait que pour l'imagination & pour les oreilles, & l'on y eſt comme ébloui par la variété des objets. Il faut avouer, ajoûte-t-il, que le P. Bouhours a l'avantage de ne vieillir point, & qu'il paroît auſſi fleuri & auſſi brillant que dans les Entretiens d'Ariſte & d'Eugéne. Son eſprit a toujours les mêmes agrémens, & ne ſe reſſent point du tout de la mélancolie ordinaire à la vieilleſſe, la-

Dict. T. 3. p. 2882. B.

" quelle

„ quelle eſt ennemie des graces & des ris, ſous prétexte que cela ne lui ſied „ plus. Un bel eſprit du monde a dit „ que l'honnête homme doit être de toutes les profeſſions & ne point faire parade de la ſienne : mais il y a des „ choſes dans l'Ouvrage du Pere pour „ toutes ſortes de profeſſions, & l'on „ n'y connoît nullement celle de l'Auteur. Le P. Bouhours.

Il y a de la délicateſſe dans cet éloge qu'on vient de voir ; il n'y aura que de la ſimplicité dans ce que je vais dire encore, & ſur l'idée que le Pere a eue de ſon Livre, quand il dit que *c'étoit en même temps une Rhétorique & une Logique* ; & ſur celle que l'Auteur de l'Art de penſer a donné du ſien, en diſant que *c'eſt auſſi une eſpéce de Rhétorique*. J'avoue, à la verité, que pour les choſes qui entrent dans le commerce de la vie ſans aucun rapport aux Sciences, une Rhétorique bien faite peut être regardée comme une bonne Logique : mais je ne puis demeurer d'accord que cette qualité de *Logique* ou de *Rhétorique* convienne à un Ouvrage renfermé dans les bornes que le Pere Bouhours s'eſt prescrites. J'avoue de même, qu'une Logique où l'on fait entrer beaucoup de choſes de ſens commun, peut être regardée en cela comme très-utile à ceux qui étudient l'Eloquence ; mais je ne puis avouer que cela rende cette Logique comparable aux Rhétoriques des premiers Maîtres, qui ont traité les matieres dans une juſte étendue.

Ces expreſſions de part & d'autre ſont

Le P. Bouhours. une figure un peu forte, plus excusable dans celui qui cherche le brillant, que dans celui qui va à l'éxacte raison. J'ai de la peine à concevoir comment ce dernier a pu dire que pour ce qui regarde la Rhétorique, *les secours qu'on en peut tirer pour trouver des pensées, des expressions, & des embellissemens, n'est pas considerable; que l'esprit fournit assez de pensées, que l'usage donne les expressions; & pour les figures & les ornemens, qu'on n'en a toujours que trop.* La moindre chose qu'on puisse répliquer, est que cela a besoin d'explication, aussi bien que ce qu'il fait entendre, qu'une Eloquence fort vantée par Ciceron est comme une source d'erreurs, tandis que c'est l'Eloquence la plus vraye, la plus saine & la plus divine, que l'Orateur vante dans le passage (1) qu'on en rapporte. Celui qui le cite, auroit dû le mieux choisir. Il n'eût osé en parler comme il fait, s'il l'eût considéré tout entier. Quel est en effet le but de l'Orateur Philosophe dans le passage qu'on cite de lui dans l'Art de Penser? Il a dessein de prouver que notre Ame est d'une nature excellente, laquelle a beaucoup de rapport avec la Divinité. Il le prouve par l'excellence de ses Ouvrages, telle qu'étoit la Sphére célébre d'Archimede faite de verre, & dont les mouvemens représentoient ceux des Cieux & des Astres; tel est un Poëme consi-

Art. de penser. Pref. p. 28.

Liv. 3. Part. c. 9. p. 357.

1 Abundantem sonantibus verbis uberibusque sensibus. *Tusc. n. 64.*

considérable & parfait ; tel est enfin un Discours d'une Eloquence aussi magnifique dans l'expression, que riche dans les pensées. Voilà ce qu'avance Ciceron. Peut-on dire que l'Eloquence qu'il vante en cet endroit, est une source d'erreurs? sûrement M. Nicole dans ce jugement n'a point fait usage de sa Logique. Le P. Bouhours.

HARANGUES

Vaumoriere.

Sur toutes sortes de sujets, avec l'art de les composer.

Par M. de Vaumoriere 1687.

SAint Augustin dit en un endroit de ses Ouvrages qu'un homme qui a un génie heureux, deviendra plûtôt Orateur, en lisant ou en écoûtant des discours éloquens, qu'en étudiant des préceptes d'éloquence. Cette pensée prise au pié de la lettre, & separée du reste de l'Ouvrage, est fort trompeuse ; elle semble nous porter à négliger les préceptes, ce qui n'est ni le veritable sens du Saint, ni la régle que nous devons suivre. Aussi ne vois-je point d'Ecrivain éclairé, qui l'ait, ou adoptée, ou suivie dans toute son étenduë apparente. L. 4. de Doct. Christ. c. 3.

M. l'Abbé Fleury, par exemple, dans son Traité du choix des études, citant sur cet article S. Augustin, se contente de dire que " pour donner le secret de Page 239. & 240.

Vaumoziere. „ l'Eloquence, il voudroit principalement „ employer les exemples & l'exercice... „ parce que les exemples donnent du „ corps & de l'agrément aux préceptes; „ au lieu que les préceptes seuls, don„ nez en général, sont toûjours secs & „ stériles ". Il est clair par ces paroles que cet Auteur judicieux ne rejette pas absolument les préceptes.

Il en est de même de M. de Vaumoriere, dont j'entreprens de parler ici. Cet Auteur " connu dans le beau monde, „ comme dit le Journal d'Hollande, par „ des Ouvrages qui demandent beaucoup „ de politesse & beaucoup de délicatesse „ d'esprit, c'est-à-dire, par plusieurs Ro„ mans, & sur-tout par la continuation „ de *Pharamond*, paroît sur les rangs pour nous instruire dans l'Art de parler, & nous donne un Recueil considérable de *Harangues sur toutes sortes de sujets*; mais joignant les préceptes aux exemples, il nous presente en même temps cet *Art de les composer*, qui lui donne place aujourd'hui dans mon Ouvrage, parmi les Maîtres d'Eloquence.

Hist. des Ouv. des Sav. Mars 1688.

Il est inutile, de remarquer que c'est la méthode de tous les Maîtres de Rhétorique. Comment se dispenseroient-ils de joindre les préceptes de leur Art à l'étude des Auteurs célebres? Aucun d'eux ne peut ignorer qu'en fait d'Eloquence il faut des exemples; & qui-que ce soit ne peut croire qu'en étudiant les bons Livres, on n'ait pas besoin de principes. On ne lit, que pour profiter de ses lectures;

tures ; on ne sauroit en profiter, que l'on ne juge de ce qu'on lit ; & l'on ne peut en juger, qu'on ne sache dire pourquoi on le trouve bon ou mauvais, & par conséquent, qu'on ne remonte jusques aux régles. Lequel est donc alors le plus utile & le plus court, ou d'inventer soi-même les préceptes, comme ceux qui les ont faits, ou de se servir de ceux qui sont déja tout trouvez ? Il n'y a pas de comparaison. Aussi Saint Augustin qui conseille de lire plûtôt les bons Auteurs, que d'étudier les préceptes, ne parle que des préceptes les plus faciles, que l'esprit supplée aisément, & qu'on donne ordinairement à la jeunesse ; il ne parle pas de certains préceptes plus importans, qu'il donne lui-même, & dont il recommande l'étude, même aux grands génies. Vaumoriere.

Il s'ensuit que cet assemblage de régles & d'exemples dans le Livre de M. de Vaumoriere, est un dessein louable, digne d'un homme habile, d'un homme tel qu'on nous représente l'Auteur, qui a de la politesse, de l'érudition, du discernement & d'autres bonnes qualitez. Mon étonnement est, que le Libraire, dans un Avis au Lecteur, se donne à lui-même toute la gloire du dessein, & ne laisse à l'Auteur que celle d'avoir emplové tous ses talens pour lui plaire ! Falloit il encore, que ce fût le Marchand qui nous assûrât que *cet Ouvrage ne seroit pas inutile aux Officiers des Cours Souveraines & aux Avocats, aux Ambassadeurs,* *Avis du Libraire au Lecteur.*

Vaumoriere. *sadeurs, aux Commandans des Troupes, aux Intendans des Provinces, aux Gouverneurs des Villes, aux Maires & aux Echevins!* Oui peut-être; puisqu'il est naturel à un Marchand de vanter sa marchandise. Comment prouve-t-il ce qu'il avance? „ Pour vous en faire demeurer d'accord, „ dit le Marchand Orateur, je n'ai qu'à „ vous dire en peu de mots ce que con- „ tient ce Volume. Il est divisé en qua- „ tre Livres; Le premier traite de l'E- „ loquence en général, & entre même „ dans un assez grand détail des orne- „ mens du langage; Le second contient „ des exemples du Genre démonstratif; „ Le troisiéme comprend les Discours „ du Genre Déliberatif; le quatriéme don- „ ne ce qui regarde le Judiciaire ". Ce sont ses termes: mais je doute que cet Avis soit assez persuasif, & c'est la faute du Libraire. Il étoit ami de l'Auteur, qui auroit dit mieux que lui ce qu'il falloit dire pour le débit de son Livre, si on l'en eût prié.

Dans l'exécution du dessein, M. de
L.1.c.1.p 1. Vaumoriere commence par étaler les a-
Ubi supra. „ vantages de l'Eloquence. " Il est cer- „ tain, dit le Journal d'Hollande, que „ rien ne mérite mieux d'être l'objet de „ l'ambition des hommes que l'Eloquen- „ ce. Les plus beaux dons de l'Art & „ de la Nature y paroissent avec un grand „ éclat. C'est un triomphe qui flatte a- „ gréablement, que d'entraîner tous les „ esprits par la force & les charmes du „ discours, & de s'emparer de l'amour

„ &

„ & de la haine de ſes Auditeurs pour les tourner comme on veut. Mais ce talent eſt auſſi rare qu'il eſt charmant, & l'on a remarqué que la guerre au milieu des hazards a fait plus de grands Capitaines, que l'étude pacifique de l'Eloquence n'a formé de célébres Orateurs, qui ſont presque tous cachez ſous les noms de Démoſthéne & de Ciceron ". Ce trait du Journal nous montre que dans ce que M. de Vaumoriere dit à la gloire de l'Eloquence, il y a de quoi faire quelque choſe de fort beau. Vaumoriere.

Cet Auteur vient enſuite aux qualitez naturelles ou acquiſes que doit avoir un homme pour être éloquent. Pour en donner ici l'idée, je me ſervirai encore des termes du Journal. " Il faut, ſelon „ M. de Vaumoriere, que le Ciel ait „ verſé ſes graces avec profuſion ſur celui qui aſpire à la gloire d'être un excellent Orateur. Il eſt beſoin que l'imagination ſoit vive, noble, capable „ d'une grande diverſité, & qu'elle ſache „ bien peindre les images qu'elle a conçûës. La memoire doit être heureuſe, & comme un riche thréſor rempli „ d'une infinité de belles choſes. Si la „ force, l'élevation & l'étenduë de l'eſprit manquent, l'on ne peut point prétendre à l'Eloquence. Tout cela doit „ être ſoûtenu par les dons extérieurs. „ La bonne mine prévient favorablement „ l'Auditeur. Des yeux vifs & pleins „ d'eſprits, des manieres inſinuantes, u- „ ne

Ib. c. 2. p. 1.

Ubi ſupra.

Vaumoziere. „ ne voix qui tonne & qui fournit aux „ grandes figures, produiſent de merveil- „ leux effets. Enfin il faut que l'Art „ achéve ce que la Nature a commencé, „ & poliſſe ce qu'elle a laiſſé de rude. „ La lecture nourrit l'esprit, & le plus „ beau naturel ſans culture eſt comme „ un champ négligé qui ne produit que „ des plantes inutiles ". Voila le précis de ce que dit ſur cet article l'Auteur dont je parle. Son ſtyle différe un peu de celui du Journal. Car d'un discours commencé à la gloire de l'Eloquence, il paſſe à une fable, d'une fable à un trait d'Hiſtoire, de celui-ci à un précepte, du précepte à un exemple, & le tout eſt amené, ſans que l'Auteur paroiſſe beaucoup ſe contraindre. Seroit-ce pour nous perſuader que la diſpoſition n'eſt pas de lui, ainſi que le Libraire le dit d'abord!

Ch. 1. p. 2. &c.

En ſe propoſant des modeles achevez, continue le Journal, " on acquiert les „ avantages que l'on n'a pas. On imite „ ce Peintre de l'Antiquité qui pour „ peindre Venus, tira les plus beaux „ traits des plus belles filles de la Gré- „ ce. Parmi les bons Auteurs, les uns „ éveillent, & fertiliſent l'imagination; „ les autres forment la raiſon & élévent „ l'esprit. Les uns répandent les graces „ ſur leurs écrits, qui rafinent le goût „ & le rendent plus délicat; & le ſtyle „ agréable & fleuri des autres fait aimer „ la politeſſe & la pureté. Un bon es- „ prit peut profiter de toutes ces diffé- „ rentes

Vid. ſupra.

„ rentes beautez. Mais il faut prendre garde d'étouffer son propre génie sous la contrainte de l'imitation & de faire comme ces vils Esclaves qui marchent servilement sur les traces de leurs Maîtres. L'Orateur doit encore orner son esprit des plus belles connoissances. La Morale, par exemple, apprend à connoître les Passions & le cœur de l'homme, cet abyme impénétrable. L'Histoire fournit de belles instructions dans les événemens qu'elle représente, & apprend à se conduire sur l'expérience de plusieurs siécles. La lecture des Poëtes égaye l'esprit par leurs pensées hardies & brillantes ; ce sont de bons Maîtres pour peindre les mœurs". Vaumoriere.

On ne peut, ce me semble, donner une idée plus juste de tout ce que M. de Vaumoriere traite d'abord. Il passe de là à toutes les parties de l'Oraison, sur quoi le Journal ne dit rien, & aux trois genres du discours pour en donner des préceptes, dans lesquels le Journal est fort peu entré, parce qu'ils sont communs ; & c'est une raison pour laquelle je n'y entrerai point du tout.

Une chose où je souhaiterois que l'Auteur du Journal fût entré, c'est une question qu'il propose, *Si M. de Vaumoriere avec la finesse de sentimens & d'expressions qui fait la beauté des Romans, avoit aussi la force & une certaine grandeur necessaire pour bien parler de l'Eloquence*, en sorte que ces qualitez se rencontrassent *dans un même esprit*. Mais après avoir pro- *Ubi supra.*

posé

Vaumoriere. posé la question, je ne vois pas qu'on la décide. Je me contenterai de dire sur cela, que M. de Vaumoriere a une juste idée tant de l'invention oratoire & de la maniere de s'y prendre par la considération du sujet, que de la nature du Panégyrique qui consiste plus en amplifications & en ornemens, qu'en preuves.

L. 1. c. 10. p. 51. Il dit fort bien qu'*après une raillerie assez longue dans un sujet important, il est bon de reprendre le serieux par quelque chose de véhément.* La plûpart des préceptes ordinaires, comme j'ai dit, se trouvent dans son Ouvrage ; mais il y en a deux entre autres : l'un, *qu'il faut beaucoup de temps & beaucoup de soins pour perfectionner un Ouvrage* ; l'autre, qu'*un excès d'exactitude & de politesse affoiblit le style & rend le discours languissant.* On voit d'abord quel est celui des deux préceptes, qui est le plus facile à pratiquer; ceux qui liront le Livre, verront quel est celui des deux auquel l'Auteur s'est attaché davantage.

Ib. p. 19.
Ib. p. 2.

Mais comme pour conduire les hommes à l'Eloquence, le goût n'est pas moins nécessaire que les régles, M. de Vaumoriere a eu soin de faire connoître le sien. Il déclare, pour cela, qu'il n'aime point le Heros de l'Eneïde, & ce sont trois choses qui lui déplaisent. Premierement *il n'aime point à le voir si peu galant avec Didon.* En second lieu, *il ne sauroit l'estimer quand il pleure & qu'il tremble de peur.* Enfin *il peut encore*

L. 1. c. 4. p. 17.

moins

moins souffrir la maniere dont il tuë Turnus. Cependant, sur tout cela il n'est pas difficile de lui répondre. Car outre que Virgile ne pouvoit avoir une idée juste de nos Romans, non plus que des Heros qu'on y demande, pour former le sien sur ce modéle ; il faut encore considérer qu'Enée est un homme *pieux*, tel que M. de Vaumoriere même veut que soient les Heros, lorsque le Poëte les louë : on peut donc lui demander ce que doit faire un Heros de ce caractére, lorsque les Dieux lui ordonnent de rompre ses engagemens? Obeira-t-il pour ne pas se démentir, selon les régles du Poëme? ou s'il désobeïra pour être & galant, & un digne Heros de Roman? De quelque façon que réponde M. de Vaumoriere, il aura de la peine à justifier son goût ; d'autant plus qu'il donne une belle raison de ce qu'il avance, quand il dit que *les Heros que loue un Poëte doivent être pieux.* Ils doivent l'être, dit-il, *s'ils ne veulent que celui de Virgile leur fasse honte.* Ne diroit-on pas, à l'entendre, que les Heros des Poëmes se forment eux-mêmes, & qu'on peut les exhorter à être pieux par l'exemple de celui de Virgile? Rien à mon sens n'est plus éloigné du bon goût, que cette pensée de notre Auteur. Quant à la seconde chose qui déplaît dans le Heros de Virgile, *c'est*, dit-il, *qu'Enée pleure & tremble de peur :* Mais on peut lui demander s'il est bien vrai que ce Heros tremble, lorsqu'il ne sou-

Vaumoriere. *Ib. c. 11. p. 70.*

Ibid.

Vaumorière. souhaite que l'occasion de se signaler (1) & de mourir les armes à la main?

On voit certainement que c'est le genre de mort, & non la mort simplement qui lui fait peine. Il vouloit mourir au combat & non pas être noyé. Et à l'égard de ce que l'Auteur trouve de plus insupportable dans l'Eneïde, qui est la mort de Turnus, je lui demande seulement, s'il est défendu à un ennemi magnanime de venger l'injure de ses Alliez, la sienne, celle des Dieux, par la mort d'un ennemi qui est un lâche dans le péril, qui dans le bonheur est un fou*, qui a insulté à un jeune Prince d'un grand merite, qui l'a tué impitoyablement, qui l'a maltraité après la mort, qui a mépriſé les Dieux & leurs Oracles, qui a violé la foi des Traitez, enfin qu'un Roi même son propre ami & son allié a jugé digne de mort pour venger la Religion. Tel est Turnus tué par Enée. Y a-t-il là de quoi fonder un juste dégoût?

L. 12. de l'En. v. 218. adjuvat incessu tacito. * L. 9. v. 490. &c.

L. 7. v. 595. &c.

Mais à ces trois endroits de Virgile ajoûtons-en un quatriéme. Notre Auteur ne goûte pas l'hyperbole dont use ce Poëte pour exprimer la viteſſe de Camille, *laquelle*, dit-il, *pouvoit courir sur les flots de la mer sans se mouiller la plante des pieds*. Cependant c'est une des choses les plus agréables que Virgile ait jamais dites. Il falloit qu'il en eût été charmé

Ib. v. 808.

(1) Mene Iliacis occumbere campis Non potuisse, &c. Æn. I. 101.

charmé dans Homere, puisque c'eſt de lui qu'il l'a priſe, preſque mots pour mots. En ſorte qu'il n'eſt pas ſeul de ſon goût. Et ne dit-on pas tous les jours, *qu'un homme en courant ne touche point à terre*? Les deux Poëtes ne diſent rien de plus. On voit après cela clairement, qu'ils s'égayent l'un & l'autre, lorſqu'ils font cette peinture, & cela adoucit l'hyperbole; elle n'eſt pas même ſi forte que M. de Vaumoriere ſemble la faire. Le Poëte ne dit pas que Camille *couroit ſur des épics*, mais qu'elle *auroit pû le faire*. Et qu'on liſe l'endroit où notre Auteur blâme cette hyperbole, il y en a une de ſa façon, & qu'il ne donne pas pour mauvaiſe, qui eſt à peu près auſſi forte. Vaumoriere.

Il y a certainement des choſes répréhenſibles quelquefois dans les plus grands Auteurs, & on peut les remarquer lorſqu'on donne des préceptes, comme on remarque les beautez: Mais quand on reprend les Ecrivains du premier ordre, il faut être ſûr de ſon fait, ſur-tout quand on les reprend d'une maniere déciſive, parce qu'alors la cenſure devient capable de nuire à tous ceux qui la liſent, ſi elle n'eſt bien juſte. Sur ce principe, je ne voudrois pas aſſurer que Ciceron ait toujours parlé ſenſément; mais je ne puis que je ne donne à examiner une choſe que M. de Vaumoriere y reprend; elle eſt dans la ſeconde Catilinaire. Ciceron s'attache à rendre odieux les amis de Catilina, & pour cela il en fait

L. 1. c. 10. p. 57.

Catil. 2. n. 10.

Vaumoriere. fait la peinture. " Ils ne mettent plus de
" bornes, dit-il, à leur témerité ; ils se
" portent aux plus terribles excès ; ils
" n'ont dans l'esprit que meurtres, que
" rapines, qu'incendies. Ils ont absorbé
" leurs patrimoines ; ils se trouvent à pre-
" sent sans ressource ; & néanmoins ils
" conservent encore les mêmes passions,
" & voudroient encore les assouvir, com-
" me ils faisoient avant la perte entiere
" de leurs biens ".

Jusques là on voit que c'est la raison qui parle : mais c'est la suite que l'on censure (1). " Si du moins ils se con-
" tentoient du jeu, de la galanterie, de
" la bonne chere, quoiqu'on ne pût rien
" esperer d'eux, on pourroit cependant
" les souffrir. Mais souffrira-t-on des lâ-
" ches, des insensez, des yvrognes qui
" dressent perpetuellement des embuches
" aux plus courageux, aux plus sages,
" aux plus sobres, à des hommes qui
" sont sur leurs gardes? Souffrira-t-on des
" brutaux qui après de longs repas, cou-
" ronnez de fleurs, dégoûtans d'essence,
" affoiblis par la débauche, ne respirent
" que le massacre de nos Citoyens, &
" l'embrasement de toute la Ville. C'en
" est trop, leurs désordres crient van-
" geance, & le châtiment n'est pas loin.

Ce sont les termes, c'est la pensée, c'est le raisonnement de Ciceron. Ecoûtons

1 Quòd si in in vino & aleâ commessationes solùm & scorta quærerent, essent illi quidem desperandi, sed tamen essent ferendi. Hoc verò quis ferre

tons la censure de M. de Vaumoriere. *Pour continuer*, dit-il, *une opposition de mots, Ciceron ne s'attache pas toujours à ce que demandoit le bon sens. Y a-t-il grand sujet de s'étonner que les foibles tendent des piéges aux forts? Veut-on qu'ils les attaquent à force ouverte? Est-on surpris que des fous & des yvrognes soient ennemis des personnes sages & sobres? D'ailleurs ne voyons-nous pas que ce sont des gens débauchez & de peu de jugement qui forment des conjurations?* Vaumoriere.

Je laisse à juger de quel côté est le bon sens; si c'est dans la censure, ou dans la phrase censurée. J'appelle seulement des dernieres paroles de Monsieur de Vaumoriere, & j'en appelle au portrait qu'il rapporte du fameux Wallstein, qui n'étoit ni un débauché ni un homme sans jugement; il n'est donc pas toujours vrai que ce soient des gens débauchez & de peu de jugement qui forment des conjurations. Au reste, je me contente d'observer que la question n'est pas dans Ciceron, comme M. de Vaumoriere le suppose; *si les scelerats commettent des crimes*; mais *s'il faut s'armer d'indignation & les punir*, ce que Ciceron établit très-bien, comme il avoit interêt, & comme il étoit de son devoir de le faire. *L. 1. c. 9. n. 94.*

Mais ce qui m'a paru plus sensible dans l'Ou-

re possit, inertes homines fortissimis viris insidiari, fruitissimos prudentissimis, ebrios sobriis; dormientes vigilantibus. *Et encore le reste du chif.* 10. *&* 4. *lig. du* 11.

Vaumoriere. l'Ouvrage dont il s'agit, c'eſt la maniere dont l'Auteur s'y explique touchant les Orateurs. Il a ſenti qu'il en devoit recommander la lecture après avoir recommandé celle des Hiſtoriens & des Poëtes: *Cependant*, dit-il, *je n'en dirai que peu de choſes. Outre qu'on les fait connoître par les préceptes d'Eloquence que l'on tire de leurs Ouvrages, je ne crois pas que notre Nation s'attache autant à cette lecture qu'à celle des Hiſtoriens & des Poëtes.* Et après avoir rapporté une grande loüange qu'on a donnée à Ciceron; *Qu'il n'y avoit rien au monde qui égalât la grandeur de l'Empire Romain que le génie de cet Orateur*; il ajoûte: *Je ne ſai ſi on ne tire pas plus d'utilité d'entendre un grand homme que de lire ſon Ouvrage.*

L. 1. c. 4. p. 18.

Je l'avouë, je ne conçois pas ſa penſée. Il a pu s'étendre ou ne pas s'étendre ſur les Orateurs: mais en nous donnant un grand recueil de Harangues, a-t-il pu inſinuer que *pour ſe former à l'Eloquence, il y auroit plus d'utilité à les entendre prononcer qu'à les lire.* Je n'examine point ſi on fait connoître les Orateurs par *les préceptes*, ou par *les exemples* qu'on tire de leurs Ouvrages; a-t-on pu *ſe diſpenſer d'en parler plus au long* par cette raiſon, *que notre Nation ne s'attache pas autant à la lecture des Orateurs qu'à celle des Hiſtoriens & des Poëtes*? Eſt-ce là le diſcours d'un homme qui donne un gros Recueil de Harangues? Eſt-ce ainſi qu'il invite à les lire? Je ne m'étonne plus que l'Auteur ait inſeré tant

de

de petits récits dans son Livre, c'est pour s'accommoder au goût de la Nation. Que ne donnoit il donc plûtôt ou des Histoires, ou des régles pour ce genre d'écrire? Vaumoriere.

Reconnoissons néanmoins la vérité de ce qu'il dit dans sa Préface, qu'il a recueilli des *Harangues que l'on sera bien aise de voir, & que l'on n'auroit perdues qu'avec regret.* Le Journal de Hollande dit que *le Recueil est curieux*, & qu'il contient *des Harangues & des Complimens faits au Roi ou à la famille Royale, ou dans l'Académie Françoise, ou prononcez dans le Conseil & dans le Barreau, qui sont assurément très-utiles pour ceux qui veulent s'exercer dans tous les genres de discours.* Vid. supra.

Je n'oublierai pas de dire que la modestie de l'Auteur paroît dans la déclaration qu'il fait, *Que les préceptes d'Eloquence qu'il donne, viennent d'un meilleur fond que le sien.* " J'ai lu, dit-il, quelques Anciens & quelques Modernes „ sur le sujet que je traite, & j'avoüerai, si vous voulez, que c'est d'eux „ que je tire tout ce qu'il peut y avoir „ de bon ". Si on lui oppose qu'*il faut être éloquent pour donner un Traité d'Eloquence*, il dit qu'*il ne reconnoit point cette necessité*, & il a raison, lorsqu'on ne se met pas en peine de pratiquer les préceptes en les donnant. Pour lui il a pu s'en mettre en peine, puisqu'il nous donne dans son Livre des exemples de sa façon, dont il nous parle en ces termes. Pref. p. 2. & l. 1. c. 1. p. 7. l. 2. p. 351.

Vaumoniere. „ J'aurai peu de part aux Harangues que „ je vas rapporter. Un ſentiment d'é„ quité me demande cet aveu, & je le „ dois auſſi à la ſatisfaction de ceux qui „ liront cet Ouvrage. Ils auront aſſez „ vu de choſes de ma façon dans le pre„ mier Livre pour ſouhaiter peut-être „ d'en trouver moins dans les autres. Ils „ ſeront contens, & ne verront pas mê„ me paroître ſous mon nom les Discours „ qu'il y aura de ma compoſition. Je „ les ai fait à la priere de quelques-uns „ de mes amis qui les vouloient envoyer „ dans les Provinces. De ſorte qu'il „ n'eſt pas neceſſaire que l'on ſache que „ les perſonnes qui les ont recitez, n'a„ voient pas voulu ſe donner la peine „ de les faire ". Ce n'eſt pas peu d'avoir retenu, dans ces bornes, les ſentimens de pere, ſi naturels à un Auteur! Ariſtote n'en fit pas tant, comme je l'ai marqué en ſon lieu. Il revendiqua un Ouvrage qu'il avoit publié ſous le nom d'un de ſes Disciples. Mais la modeſtie a-t-elle fait croire à l'Auteur, que ſon Livre n'iroit pas dans les Provinces où l'on avoit fait uſage de ſes Discours? Et a-t-il pu croire que s'il y alloit, on n'y reconnoîtroit pas que les Ouvrages de ſa façon n'étoient pas de la compoſition des perſonnes qui les avoient prononcez!

Dans la premiere Partie de ce Tome, dans l'Article d'Ariſtote.

SEN-

SENTIMENS SUR LE MINISTERE EVANGELIQUE,

Avec des Réflexions sur le style de l'Ecriture Sainte, & sur l'Eloquence de la Chaire. Par M. l'Abbé Du Jarry. 1689.

IL y a des Prédicateurs qui ne sont pas en grande recommandation dans l'Eglise, & le peu de cas qu'on en fait, rejaillit quelquefois, parmi les personnes mondaines, jusques sur leur Ministére. M. l'Abbé Du Jarry s'oppose à cette injustice dans son Ouvrage. Son zele même & sa pieté, sur cet article, vont plus loin; &, quoiqu'on puisse séparer la cause du Ministére d'avec celle du Ministre, il paroît croire néanmoins que la dignité incontestable de l'un doit toujours faire respecter l'autre. C'est à quoi tendent ces Vérités qu'il établit, *que le Ministére est utile à l'Eglise, qu'il lui est necessaire* *, *qu'il est indépendant des qualitez de ceux qui l'exercent.* Il est utile, non seulement par le bien qu'il peut produire, mais qu'il produit effectivement, dont il ne faut pas juger par les conversions éclatantes & subites des grands pecheurs; elles sont rares, & n'arrivent que de temps en temps; mais par la Foi & la Morale qu'il établit & qu'il maintient

Du Jarry. c. 4. p. 42. * c. 2. p. 7. 3 c. 3 p. 31.

Du Jarry. tient d'une maniere plus générale, laquelle, pour être plus imperceptible, ne laisse pas d'être remarquable à quiconque la veut observer. Il est *necessaire*, puisque c'est la voye dont Dieu se sert, & dont il s'est servi pour planter la Religion & pour la faire fleurir. Aussi est-ce avec elle que le Ministére a commencé, & il ne finira qu'avec elle. Mais ce qui le met plus particuliérement à couvert du mépris de toutes sortes d'Auditeurs, quel que soit leur goût, c'est que la Parole de Dieu a une vertu *indépendante* des bonnes & des mauvaises qualitez de ceux qui l'annoncent. Que les Auditeurs, après cela, demandent de l'Eloquence dans le Prédicateur, ou qu'ils n'en demandent pas: Que le Prédicateur n'en ait point, ou qu'il en ait; une chose le rend digne de respect, c'est la Parole de Dieu qu'il prêche. Voilà ce que nous devons considérer, sans examiner s'il se sent de la noblesse de sa naissance, comme Jérémie, ou de son obscurité, comme Amos; je veux dire, sans aucun égard à tout ce que l'un ou l'autre peut avoir d'accessoire, parce que Dieu donne ses bénédictions & à la simplicité du discours, & à son Eloquence.

Ce principe n'empêche pas l'Auteur d'établir qu'il est pourtant plus à propos que
c. 5. p. 66. la Prédication soit Eloquente. Toute l'Ecriture Sainte confirme cette vérité, puisqu'on y trouve des exemples de toutes sortes d'Eloquence, presque à chaque page. Les hommes illustres, les plus grands

grands Saints la confirment de même, par l'usage qu'ils ont fait de l'Art oratoire, lorsqu'ils ont instruit les peuples. Aussi l'Auteur fait-il un recueil d'expressions sublimes, ou autrement remarquables; d'images vives & touchantes; de descriptions; de portraits, ou d'autres choses dignes des plus grands Orateurs, qu'il trouve dans les Discours des Ministres de l'Evangile, ou dans les Livres Saints. Après avoir posé des fondemens si solides, il n'est pas difficile d'établir qu'il y a & une Eloquence, & une Prononciation Evangelique. M. l'Abbé du Jarry donne à chacune de ces deux vérités un chapitre particulier de son Ouvrage, & s'il n'a pas rangé les autres de la maniere que je les rapporte, il faut se souvenir que l'ordre didactique que je devois suivre, n'est pas tout-à-fait l'ordre du cœur que ce pieux Auteur a suivi. Son Ouvrage est moins un recueil de régles ou de préceptes, qu'un composé, pour ainsi dire, des sentimens de son cœur. Moins de méthode ne sied pas mal en pareille occasion; le défaut même d'exactitude en quelque chose est excusable dans les idées, & sur tout en cette rencontre où l'Auteur montre autant de modération qu'un honnête homme en peut montrer en expliquant son sentiment. C'est aussi par cette considération, que je sens de la répugnance à proposer quelques pensées contraires aux siennes; je le vais faire néanmoins, persuadé qu'il me sauroit mauvais gré si je

Du Jarry. c. 6 p. 123. c. 7 p. 205. c. 8 p. 265. c. 9 p. 377.

C'est à dire, qu'on suit pour instruire.

Du Jarry. dissimulois la vérité dans cette importante matiere, où il paroît lui-même n'avoir eu d'autre vûë que celle de la faire connoître.

Il me paroît donc que M. l'Abbé du Jarry est plus heureux dans son goût que dans ses idées. C'est le premier qu'il a suivi dans le choix qu'il a fait des beaux endroits soit des Livres Saints, soit des plus grands Prédicateurs ; & je regarde son recueil, à très-peu de chose près, comme un échantillon de ce qu'un jeune Prédicateur doit observer dans ses lectures. A l'égard de ses idées en voici quelques-unes, lesquelles ne conviennent pas, ce me semble, avec celles des Maîtres.

P. 299. „ Je suis persuadé, dit-il, qu'il est „ presque aussi inutile de consulter les „ grands Prédicateurs, que de les entendre pour le devenir. Chacun doit se „ faire soi même des régles propres à son „ génie, &c ". L'Auteur, ainsi qu'on le voit, détruit là en trois lignes deux préceptes des plus importans de l'Art, l'un *de prendre conseil des habiles*; l'autre *de se choisir un bon modéle.* Sa raison est que *chacun doit demeurer dans son caractére.* Mais cette troisiéme régle n'est point contraire aux deux premieres. Il en est de même de ce qu'il craint, qu'on n'imite les grands Prédicateurs dans leurs défauts: cela n'empêche pas que l'imitation ne soit une voye des plus sûres pour parvenir à l'Eloquence. Aussi la propose-t-il lui-même en un autre endroit comme utile.

P. 297.

tile. *Il faut imiter*, dit-il, *ce Prédicateur qui interrompt si souvent la rapidité de ses discours par des réflexions qui élévent l'esprit de ses Auditeurs*: Ailleurs il enseigne qu'on doit se former sur l'Eloquence des Auteurs canoniques, & il n'y met pas tout à fait la restriction que Saint Augustin y a mise, afin qu'on n'imite pas une Eloquence qui ne peut convenir qu'à eux, & qu'on se borne à celle seulement qui convient à un Orateur qui les explique. Et ce qui prouve invinciblement la necessité de prendre conseil, & de se proposer un modéle, c'est ce que dit l'Auteur ; *que le défaut ordinaire des plus grands hommes est de s'abandonner trop à leur génie.* Car pour éviter ce défaut, il faut prendre le contrepié de son précepte touchant l'imitation. Du Jarry. P. 353. Pag. 144. 146. Pag. 300.

On ne peut pas plus admettre l'idée qu'il donne du style simple, que celle qu'il a de l'imitation *S'exprimer simplement*, dit-il, *autant que je le connois, c'est dire les choses de la maniere dont elles doivent être dites* Il s'en faut bien que cela soit, puisque selon son principe, le style sublime & le mediocre retomberoient dans le simple & il n'y auroit point entre eux de différence. M. l'Abbé du Jarry ne s'embarrasse pas de cette difficulté, & il admet la conséquence. *C'est proprement dans ce sens*, selon lui, *que le style de l'Ecriture est simple, quoiqu'il soit majestueux & orné en une infinité d'endroits.* Mais il se trompe. Ce style est simple dans les narrations, majestueux & orné Pag. 278. Pag. 279.

Du Jarry. dans les éloges, vif dans les reproches, sublime dans les grands mouvemens; mais il n'est point sublime & simple tout ensemble, à moins que l'un ne soit dans la pensée, & l'autre dans la diction.

Ce qu'on passera encore moins à l'Auteur, c'est un raisonnement qu'il fonde Pag. 271. sur la fin de la Prédication. Il pose pour principe que *les meilleures Prédications sont celles qui sont les plus propres à faire des conversions*; & ensuite, *c'est ce qui me fait croire*, dit-il, *que les Prédicateurs ne doivent point s'attacher à ces régles d'Eloquence que les Orateurs profanes nous ont laissées.* Saint Augustin ne raisonne pas ainsi: il dit au contraire qu'en suivant ces régles le Prédicateur fera plus de fruit. Eh! comment auroit-il pu ne le pas dire, puisque ces régles ne nous apprennent autre chose sinon que l'Orateur doit *instruire*, *plaire* & *toucher!* Peut-on ne pas demander que les Prédicateurs remplissent tous ces devoirs? & n'est-ce pas ce Pag. 372. que l'Auteur demande lui-même? *Il ne faut pas s'étonner*, dit-il, *si l'on trouve ici des réflexions que les anciens Auteurs n'ont pas faites.* Il a cru cela bonnement, & il n'y a pas lieu d'en être surpris: mais c'est inutilement qu'il l'a cru. Tout ce qu'il dit de bon sur l'Eloquence, se trouve aussi dans les Anciens. Une de leurs régles contre laquelle l'Auteur sembloit devoir davantage se mettre en garde, est celle qui nous apprend à cadencer le discours, à lui donner du nombre & de l'harmonie. Mais que fait-il sur ce point?

D'un

D'un côté il paroît vouloir blâmer cet ornement : d'un autre côté il paroît le recommander d'une maniere très-forte. Ce qu'il dit en sa faveur, peut & doit même être regardé comme la régle qu'il faut suivre ; ce qu'il dit contre, sera, si l'on veut, l'exception qui doit faire éviter l'excès & l'abus : mais il est sûr que l'exception & la régle se trouvent également dans les anciens Maîtres. Le Lecteur suppléra aisément ce que l'Auteur a pu dire contre le soin excessif de cadencer le discours ; il ne suppléroit pas de même la maniere dont l'Auteur parle des effets d'une harmonie bien entendue, même dans l'Eloquence sacrée. Voici donc ses termes, après avoir rapporté un bel endroit d'une Oraison funèbre. Du Jarry.

„ Il me semble, dit-il, qu'outre le Pag. 345.
„ sens admirable que ces belles paroles
„ renferment, elles forment un son tou-
„ chant & agréable, qui en flattant l'o-
„ reille attendrit le cœur. Or on peut
„ dire, que c'est à cette harmonie chré-
„ tienne que l'onction des discours est
„ souvent attachée Je dis l'onction qu'ils
„ peuvent avoir d'eux-mêmes, & non pas
„ celle que Dieu leur donne. Il y a un
„ certain tour de composition qui n'a
„ pas moins de part à l'onction du dis-
„ cours que les pensées. La composi-
„ tion dont je parle, ne consiste pas à
„ faire de ces sortes de discours dont la
„ justesse se fasse remarquer ; mais à ran-
„ ger les paroles de telle maniere, qu'el-
„ les fassent en les prononçant, ou en

Du Jarry. „ les lisant, un effet propre au dessein
„ que l'on a. Ainsi comme le principal
„ dessein des Prédicateurs est de toucher,
„ leurs Prédications sont bien composées
„ quand elles sont touchantes. Or il
„ faut un grand travail pour trouver ce
„ tour de composition qui va au cœur,
„ & pour joindre l'onction avec l'exacti-
„ tude. L'excellence de cette composi-
„ tion consiste à se cacher, pour ainsi
„ dire, elle-même; car dès que le cœur
„ sent ces cadences mesurées, ces mem-
„ bres de périodes si compassez, il ne
„ peut plus être émû: son attention se
„ dissipe par le plaisir que ces agrémens
„ trop vifs donnent à l'esprit.

Ainsi parle notre Auteur; & voilà ce que les Maîtres anciens ont dit de meilleur touchant l'harmonie du discours. Je veux croire que M. l'Abbé du Jarry n'en a ainsi parlé que par une heureuse ressemblance de génie qu'il a avec eux: Cependant il est vrai qu'il en parle comme si après les avoir lûs, il s'étoit approprié leur doctrine. Il les suit donc parfaitement en ceci, & sûrement il auroit pu les suivre en tout le reste, & ne
P. 158. pas croire comme il fait, qu'un Prédicateur trouve dans les Livres Saints des régles d'Eloquence inconnuës aux Anciens.

Il eût pû voir de même, que *le sublime & le merveilleux Evangelique n'est*
P. 311. *point différent du sublime & du merveilleux profane*, si ce n'est du côté du sujet, dont il n'est pas ici question. Il eût trou-

trouvé, s'il avoit voulu, dans les idées des Anciens, la raison de quelques expressions qu'il loue dans l'Ecriture, & qu'il traite pourtant d'*irrégulieres*. Par exemple, lorsque Jacob dit à ses enfans, que s'ils emmenent Benjamin, *ils feront descendre ses cheveux blancs avec douleur dans le tombeau:* ou quand il dit que *toute la poussiere de la terre se changea en moucherons:* ou lorsque Dieu prononce cet Arrêt à Caïn: *Tu seras maudit sur la terre qui a ouvert sa bouche pour recevoir le sang de ton frere.* Car qui ne voit que ce sont là des metonymies, des énergies, des hyperboles, des images, & autres figures de Rhétorique? Quelqu'un enfin ignore-t-il que ce que M. l'Abbé du Jarry dit de plus beau sur le Sublime chrétien, est précisément la doctrine de Longin: *Que le sublime coule d'une ame grande comme d'une source féconde?*

Du Jarry. P. 169. & 170.

P. 184. 185.

C'est un mot ancien & connu, dit notre Auteur, *que la Nature fait les Poëtes, & l'Art les Orateurs. Si cela est vrai*, ajoûte-t-il, *des Orateurs profanes, je ne crois pas qu'on le puisse dire des chrétiens. Pour bien prêcher il faut être né Prédicateur.* Ce que dit des Poëtes ce mot ancien, n'est pas exactement vrai; puisqu'ils ont besoin d'Art; & il en est de même de ce qu'il dit des Orateurs profanes, puisqu'ils ont besoin de génie. Ainsi les Prédicateurs ne sont pas d'une autre condition, si l'on excepte la grace du Ministére

P. 290.

Après toutes les réflexions que je viens

Du Jarry. de faire, je dois encore en ajoûter une, sur une chose que dit l'Auteur, qui est

Pag. 373 *qu'il ne peut approuver le sentiment de quelques personnes*, d'ailleurs *fort éclairées, qui conseillent la lecture des Anciens comme le moyen le plus propre pour se former à la Prédication.* Il dit que ceux qui conseillent cette lecture ont plus lû les Oraisons de Ciceron & de Démosthène, que les Homelies de Saint Augustin & de Saint Chrysostome; & il ajoûte qu'en beaucoup de choses il se soumettroit à la urisdiction de leur discernement, mais qu'il appelle de leurs décisions en matiere d'Eloquence Evangelique; & *que les Oracles de la Religion sont plus sûrs en ce point, que ceux de l'antiquité payenne; parce que le style d'un Ministre de* JESUS-CHRIST *doit être, s'il se peut, aussi consacré que son emploi, & que les Disciples du Maitre doivent parler son langage en suivant sa doctrine.*

En cet endroit M. l'Abbé du Jarry croit être sûr de ce qu'il dit; il y a pourtant à distinguer, ce me semble: Ne s'agit-il que de voir les veritez de la Religion & de la Morale expliquées avec pompe, & avec dignité, avec force; en un mot avec Eloquence; Il n'y a pas de doute; c'est dans l'Ecriture Sainte, dans Saint Augustin, dans Saint Chrysostome, & non pas dans Ciceron ou dans Démosthène qu'on les trouve. Mais s'il est question de voir les régles de l'Eloquence bien executées; ou de les voir réduites en art, sans avoir la peine de les y ré-

réduire soi même, c'est sûrement dans les Livres des Payens qu'on les trouve, & dans leurs Traitez de Rhétorique. C'est d'eux que Saint Augustin les a empruntées pour former le style du Ministre & du Disciple de JESUS-CHRIST, en montrant que les régles qu'on pourroit se faire soi-même en lisant les Auteurs sacrez, ne seroient, après tout, que celles que les Payens nous ont laissées, & qui ne sont point autrement pratiquées dans leurs Ouvrages, que dans ceux des Chrétiens. Les Oracles de la Religion ne disent rien contre cette doctrine; & l'on peut ajoûter que pour la Morale, quelque secours que Saint Chrysostome trouvât dans les Livres Saints, sur tout dans Saint Paul qu'il lisoit tout entier toutes les semaines, il n'a pas néanmoins dédaigné les vérités que Dieu lui-même avoit fait connoître aux Payens, puisque ce Saint s'est servi très-utilement de Plutarque, comme on l'a remarqué avant moi. Et en effet l'Eloquence ne profite-t-elle pas de tout? Du Jarry.

Quoi qu'il en soit, je ne dois pas oublier le jugement qu'a porté de l'Ouvrage en question l'Auteur de l'Histoire des Ouvrages des Savans. Il en fait un extrait dont le mien est assez différent, quant à la maniere, quoiqu'il soit à peu-près le même, quant au fond. C'est une preuve de l'exactitude de tous les deux. Cependant pour y trouver cette conformité, il faut ne considérer dans le mien que la premiere partie; parce que dans *M. B. mois d'Avril.* 1690.

Du Jatry. dans la seconde j'entre dans une discussion où l'Auteur du Journal n'entre pas.

Ib. p. 361. Mais il donne à l'Abbé du Jarry une loüange qui subsiste toujours, même avec mes observations, que cet Ecrivain *en donnant des leçons d'Eloquence en a semé divers traits dans son Ouvrage, & qu'il fournit tout ensemble à ses Lecteurs des régles & des pensées.*

ELOQUENCE

De la Chaire & du Barreau *selon les principes les plus solides de la Rhétorique sacrée & profane. Par feu M. l'Abbé de Bretteville* 1689.

De Bretteville. ON doit beaucoup d'indulgence à un Ouvrage posthume; les fautes vrayes ou apparentes y sont excusables. Que sait-on si l'Auteur ne les auroit pas corrigées s'il eût vêcu; ou si même il n'auroit pas eu de quoi les justifier? Sur ce principe, M. l'Abbé de Bretteville avoit peut être ses raisons pour dire que *l'Eloquence est l'Art de persuader l'esprit, & de toucher le cœur*, quoiqu'en fait *d'Eloquence*, le mot de *persuader* comprenne les effets de cet art tant sur le *cœur*, que sur *l'esprit*. Peut-être aussi s'appuyoit-il sur quelque principe, lorsqu'assignant les cinq parties de la Rhétorique, il mettoit *les passions* pour la quatriéme, quoiqu'elles appartiennent, ainsi que les preuves,

Préf.

Ibid.

à

à l'invention qui eſt la premiere. Peut-être enfin auroit-il montré par quelque raiſon ſolide; *que l'Eloquence de la Chaire tend principalement à toucher le cœur, & que celle du Barreau a pour fin particuliere de perſuader l'eſprit*; quoique ceux qui n'ont connu que la ſeconde, ayent cru que les paſſions y ſont auſſi neceſſaires, que nous croyons qu'elles le ſont dans la premiere. De Bretteville.

En excuſant neanmoins ces expreſſions & ces idées, je ne voudrois pas m'en ſervir; encore moins, ſi je donnois une Rhétorique, voudrois-je la commencer, comme l'Auteur fait la ſienne, par dire que *tout cet amas de régles que l'on voit ordinairement, ne ſert de rien, & ne fait ſouvent que gâter l'eſprit.* Il n'y a qu'une occaſion, où cela ſe pourroit dire: & ce ſeroit celle, où l'on en auroit de meilleures à fournir; au lieu que M. de Bretteville, en diſant beaucoup de bonnes choſes, ne dit pourtant rien que de commun. *Ibid.*

En effet il n'explique, dans ſon premier Livre, que la Doctrine *des lieux oratoires & quelques eſpéces de raiſonnemens*, entrant brusquement en matiere, & faiſant plus de cas de la doctrine des lieux, que n'en fait M. Nicole *dans l'Art de penſer*, qu'il tache d'abord de réfuter, quoiqu'il le ſuive après cela dans ce qu'il dit des raiſonnemens. Dans le ſecond il parcourt toutes les parties de l'Oraiſon, & prescrit quelques Loix générales fortifiées par de longs exemples, tirez de M.

De Bretteville. M. le Maitre & de M. Patru, que l'Histoire des Ouvrages des Savans dit * ne pouvoir servir de modéle dans un temps comme aujourd'hui, *où l'Eloquence du Barreau n'eſt plus ſi fleurie.* Le troiſiéme contient un aſſez long détail des figures, parce qu'il s'y agit de l'Elocution. Le quatriéme promet *la ſcience du cœur, ou l'Art d'exciter & de rectifier les paſſions.* Enfin le cinquiéme donne des régles de la voix & du geſte. Y a-t-il là quelque choſe qui ne ſoit dans toutes les Rhétoriques?

* *Mois de Juin* 1689.

Les lieux oratoires ſont ce qu'il y a de plus commun, & en même temps, de plus digne, à ce qu'il paroît, d'être compris dans la cenſure que l'Auteur fait des préceptes ordinaires. Il les traite neanmoins fort ſérieuſement comme quelque choſe de bon; & apres les avoir traitez, il ſemble lui-même répondre en ces termes à la cenſure qu'il a portée. *On peut reconnoître*, dit il, *par l'explication que je viens de donner des lieux oratoires, s'il eſt vrai qu'il y ait quelque choſe qui ſoit capable de gâter l'eſprit.... au contraire il eſt viſible que cela ne peut ſervir qu'à réveiller l'imagination, à exciter le génie & à faire naître les plus nobles & les plus vives ſaillies d'une Eloquence naturelle.*

C. 3. p. 30.

Ainſi parle M. de Bretteville: &, ſi les grands Maîtres ne repaſſent pas en leur eſprit, cette ſuite de préceptes pour compoſer un diſcours, ils ne laiſſent pas, ſelon lui, de les exécuter en conſéquence de *l'habitude qu'ils s'en ſont faite*

P. 7. & 8. &c.

te à force d'y faire réflexion dans les premiers commencemens. C'eſt une penſée de M. de Bretteville, laquelle ne me paroît pas bien priſe dans l'Hiſtoire des Ouvrages des Savans: mais cela ne vaut pas la peine de nous arrêter. Il ſuffit de remarquer que cet Auteur raille Ramus, d'avoir rapporté une des belles ſaillies de Virgile à un des lieux oratoires, tandis que lui-même rapporte à ces lieux les plus beaux exemples dont il enrichit ſon Ouvrage. Comment eſt il ainſi contraire à lui-même? C'eſt qu'il croit traiter mieux qu'un autre cette matiere, & il ne prend pas garde, qu'encore que tout ce qu'on dit, puiſſe ſe rapporter aux lieux oratoires, ce n'eſt pas neanmoins par l'attention qu'on y fait, ou par celle qu'on y a faite, mais par celle qu'on fait directement ſur le ſujet qu'on a à traiter, qu'on trouve & ce qui fortifie & ce qui orne le diſcours.

De Bretteville.

Ubi ſuprà.

Pag. 10.

P. 31.

Du peu que je viens de dire il s'enſuit, que dans l'état où eſt l'Ouvrage de M. de Bretteville, il ne paroît pas d'un homme aſſez inſtruit. Pour nous en convaincre davantage écoutons ces paroles: *Je n'ai pas beſoin*, dit-il, *de m'arrêter ici à la diviſion que les Maîtres font ordinairement des* trois genres d'Eloquence, *dont ils appellent le premier, le genre Déliberatif; le ſecond, le genre Judiciaire; & le troiſiéme, le genre Démonſtratif. Le premier regarde principalement la Chaire; l'autre eſt pour le Barreau; & le troiſiéme eſt pour les Eloges, pour les Harangues,*

P. 202.

&

De Bretteville. & *pour les Panégyriques.* Il eſt clair, pour ne rien dire ici de plus, que ce qu'il aſſigne dans ces paroles, ſont *les trois genres de cauſes*, qu'il n'a pas dû appeller *genres d'Eloquence*, parce que les genres d'Eloquence ſont les ſtyles, ſur leſquels il n'eſt pas plus exact, lorſqu'il en parle, qu'il l'eſt en cet endroit ſur les différentes eſpéces de cauſes, & qu'il l'eſt ailleurs ſur les figures. En effet,

P. 206. *les figures de choſes*, dit-il, *ſont celles qui renferment une penſée ſublime, exprimée par un tour nouveau.* Où a-t-on vû que le ſublime ſe rencontre dans toutes les figures de choſes? Je crois que ſa définition eſt erronée. Il ſe trompe encore

P. 311. lorſqu'il avance, que *le ſtyle ſublime eſt reſervé pour les Sermons réguliers, & que le médiocre regarde les Homélies.* Il avoit lû quelque choſe de Saint Auguſtin; mais ſûrement il n'a pas pris ſa penſée ſur cet article, comme il ne la prend pas non plus lorſqu'il veut entendre *de la pureté de la diction*, ce que ce ſaint Docteur dit viſiblement *du nombre & de l'harmo-*

P. 312. *nie du diſcours* (1). Mais après avoir négligé de faire bien connoître les divers genres de cauſes, il ne faut pas s'étonner que l'Auteur ne faſſe pas aſſez connoître la différence des ſtyles, qu'il faut varier non ſeulement ſelon les cauſes, mais encore ſelon les matieres. Et ainſi ce ſont des points eſſentiels de Doctrine, qui

1 Ego in meo eloquio, quantum modeſtè fieri arbi-

qui manquent à un Ouvrage bien écrit d'ailleurs, & qui a son mérite par d'autres endroits. Telles sont à mon sens les ouvertures qu'il donne dans son second Livre pour trouver les propositions, les divisions, la preuve, & la morale des Sermons, ou des Panégyriques des Saints selon les principes d'Erasme & de Louis de Grenade. De Bretteville.

Dans l'Histoire des Ouvrages des Savans, où l'on a donné un Extrait de cet Ouvrage, on n'a point oublié le quatriéme Livre, où il s'agit *des Passions*. "M. "l'Abbé de Bretteville, dit l'Auteur de "l'Histoire, ne manque pas d'observer, "que le secret de l'Orateur est d'aller à "l'esprit par le cœur, & qu'il n'y a "point de meilleures raisons, que celles "qui flattent & qui intéressent l'Auditeur par ses passions. La vérité elle-"même a quelquefois besoin que les "passions soient de concert avec elle, "& nous avons bien de la peine à con-"venir de la force d'une preuve qui "nous blesse & qui nous choque. Ainsi "c'est-là le grand ressort que l'Eloquen-"ce doit remuer; & celui qui ne con-"noît pas les replis & les routes cachées "du cœur humain, ne peut jamais pré-"tendre à la gloire d'un parfait Orateur. "C'est pourquoi M. de Bretteville dé-"bite aux Prédicateurs des moyens pour "exciter les passions honnêtes, & ban-"nir *Ubi supra.*

arbitror, non prætermitto istos numeros clausularum *Aug. l. 3. de Doct. ch. c. 20.*

De Bretteville. „ nir celles qui ſont dangereuſes. Comme nous n'avons pas deſſein de faire „ des Sermons ſur chacune d'elles, nous „ ne parlerons que d'une ſeule, afin de „ faire comprendre quel tour l'on donne „ ici à ces ſortes d'exhortations ". Ainſi parle l'Hiſtoire des Ouvrages des Savans touchant le Livre en queſtion.

Il ne faut pas croire néanmoins que notre Auteur ne donne que des *Sermons* ſur les Paſſions. Il donne encore des préceptes ; &, quoiqu'il ne ſuive ni la diviſion ni la maniere d'Ariſtote, il ne laiſſe pas de dire des choſes ſur cette matiere, leſquelles ne ſont point du tout à mépriſer. Au contraire ſa méthode a beaucoup de bon, & les moyens qu'il propoſe pour toucher le cœur, rentrent très ſouvent dans les principes du Philoſophe, comme ce qu'il dit ſur l'étude qu'un Prédicateur doit faire de l'Écriture, des Peres, des Conciles & de la Théologie, revient à la Doctrine de Grenade & d'Erasme dont il avoit lû les Traitez.

L. 1. c. 5. & 6. &c.

L. 4. pag. 315. Le début du Livre où l'Auteur traite cette matiere, reſſemble aſſez à l'extrait que le Journal en a fait, & que je viens de rapporter. " Si l'homme, dit il, ne „ ſe conduiſoit que par les lumieres de „ ſon eſprit, & s'il ne ſuivoit que ſa „ raiſon pour guide: l'Orateur ne ſeroit „ pas obligé de ſe ſervir de la voix de „ la Paſſion pour perſuader l'eſprit ; & „ de ſuivre la pente de ſon inclination „ pour entraîner la raiſon. Mais il y a „ long

„ long-temps que l'esprit est devenu la dupe du cœur : les charmes secrets de la passion ont pris la place des lumieres naturelles de la raison ; & si l'esprit juge, l'on peut dire que ce n'est qu'après que le cœur a donné ses conclusions. La plûpart du temps on n'aime pas les choses, parce qu'on les estime vrayes ; mais on les estime vrayes parce qu'on les aime. Ce qui est conforme à l'inclination, le devient bien-tôt à la raison ; ce qui plaît est raisonnable, ce qui charme est juste : & chacun se faisant une raison de sa passion, ce qui est un plaisir dans le cœur, est une verité dans l'esprit : & ainsi l'Orateur est obligé d'aller à l'esprit par le cœur, & pour gagner la raison, c'est une nécessité pour lui de gagner la passion. De Bretteville.

J'ai rapporté ce morceau pour faire honneur à l'Auteur, parce qu'il est écrit avec esprit, & qu'il y a beaucoup de vrai ; souvent nous ne recevons les principes, qu'autant qu'ils s'accordent avec nos inclinations. A cette verité neanmoins il en faut ajoûter deux autres. La premiere est que l'esprit est quelquefois convaincu de ses devoirs, lorsque les passions l'entraînent encore ailleurs, & qu'alors on employe des passions contraires, non pas pour *persuader l'esprit*, qui est déja persuadé, mais pour vaincre le cœur qui est rebelle. La seconde est, qu'encore qu'il soit vrai en quelque sorte, qu'il y a des occasions où l'on va *à l'esprit*

De Bretteville. *prit par le cœur*, il eſt encore plus vraî, que même dans ces occaſions, on n'a pû aller du cœur à l'eſprit, qu'on ne ſoit allé auparavant de l'eſprit au cœur, c'eſt-à dire, qu'on n'ait commencé par inſtruire l'un, avant que de ſonger à émouvoir l'autre; parce que les mouvemens qu'on excite par le diſcours, ſont toûjours un effet de la connoiſſance, comme je l'ai expliqué ailleurs plus au long.

[1] *Reflexions ſur la Rhetorique. 4. Lettre pag. 117. n. 5. & 6.* A l'égard des régles que l'Auteur donne dans ſon cinquiéme Livre touchant la voix & le geſte, elles ne me font point changer de ſentiment ſur cette matiere, & je tiens toujours qu'il faut l'exemple & la vive voix pour montrer à prononcer.

Je ne puis finir cet Article ſans rendre à M. de Bretteville une juſtice qui lui eſt dûë, qui eſt, qu'il inſtruit mieux par les exemples qu'il allégue, que par les régles qu'il preſcrit; en quoi il reſſemble à M. l'Abbé du Jarry dont j'ai parlé dans l'article précédent; & ſur ce qu'on trouve trop fleuris, comme je l'ai remarqué, les exemples qu'il tire de M. Patru & de M. le Maître; il eſt aiſé de répondre en ſa faveur, que tous les exemples qu'il rapporte ne ſont pas de même caractére; & quant à ceux qui ſont de ce genre, ils ne laiſſent pas ſelon les principes des plus grands Maîtres, d'avoir lieu dans une Rhétorique. La raiſon eſt, que l'âge plus mûr rabbat toujours beaucoup de ces ornemens, leſquels même pour n'être pas convenables dans

ûr

un Discours qu'on doit prononcer, peuvent l'être dans un autre qui ne sera fait que pour être lû. De Bretteville.

M. GILLET,

Avocat au Parlement, qui a imprimé ses Ouvrages à la fin du dix-septiéme siécle, vers l'an 1696.

LEs Plaidoyez que M. Gillet a donné au Public, m'obligeront à parler de lui parmi les Orateurs de ce siécle; il a joint à ses Plaidoyez la Traduction de trois Oraisons de Ciceron, laquelle lui donneroit place parmi les Traducteurs, si cette partie des Jugemens des Savans étoit encore à faire; & il a mis à la tête de ses Traductions, un Ouvrage qui lui donne rang parmi les Auteurs dont il s'agit presentement. Cet Ouvrage a pour titre, *Discours sur le génie de la Langue Françoise & la maniere de traduire; qui contient aussi quelques régles pour l'Eloquence, & quelques reflexions sur l'usage de notre Barreau, comparé à celui de l'ancienne Rome.* M. Gillet. *Pour Célius, pour Milon, & la 2. Philippique.* P. 223.

Le génie de la Langue Françoise, selon l'Auteur, demande la *netteté dans le discours*, le *naturel dans les pensées*, & la *naïveté dans le style*. C'est à quoi se réduisent les régles qu'il nous donne sur l'Eloquence. L'usage de notre Barreau ne souffre point qu'un homme y parle P. 227. P. 242. & 243.

M. Gillet. avec l'autorité d'un Avocat Consulaire qui plaidoit dans une République & devant des Juges qui étoient tous, ou ses inférieurs, ou ses égaux. Il ne souffre pas non plus ces brillants, ces ornemens, ces grandes manieres; les Juges n'en donnent pas la liberté, les matieres n'en sont pas susceptibles, les récompenses ne sont plus les mêmes. On veut expédier les affaires, Ciceron les vouloit orner; s'il se présentoit aujourd'hui aux audiences, on le feroit changer de style. D'où il s'ensuit qu'il n'y a pas de justice à juger des Modernes par les Anciens; ils s'accommodent à leurs siécles; les bienseances le demandent.

Traité de l'Eloq. Franç. p. 529.

M. Du Vair a pensé de même sur l'autorité de Ciceron. Ce qui lui fait croire que Démosthène & Eschine conviendroient mieux à nos mœurs. De quelque sentiment qu'on soit, M. Gillet a raison dans le principe: ce n'est point cette autorité, ce n'est point l'éclat ou l'étendue des ornemens qui fait l'Orateur; ce sont les bienseances, s'il les garde: il est éloquent comme il doit l'être, s'il prend un style qui convienne à sa matiere & aux personnes. Aussi reconnoissons-nous que Ciceron est également Orateur, soit qu'il plaide pour le Poëte Archias, soit qu'il soûtienne la Majesté de l'Empire.

La maniere de traduire a aussi son usage pour l'Eloquence. Mais l'Auteur avouë que sur cet article il n'a pû s'expliquer *sans marquer un peu de chaleur*. Si on veut en savoir la raison, il avoi-

P. 241.

ou

cuï dire * que l'Université prétend que les Auteurs François *doivent baisser par tout le pavillon devant le Grec & le Latin.* Sur cet unique fondement, qui donne envie de rire, M. Gillet se met en colére. *En vérité*, dit cet Auteur, *pour peu qu'on soit sensible, supporte-t-on patiemment d'être traité avec tant de hauteur?* Mais sur quel ton le prend-il lui-même? Il est persuadé *qu'il est des esprits d'un certain caractére auprès de qui la modestie n'avance rien, & pour qui il est même dangereux d'avoir de la complaisance; toute déférence*, dit-il, *passe chez eux pour foiblesse, & ne sert qu'à vous rendre plus méprisable.* On voit donc qu'entre lui & ses Adversaires, s'il en eut quelques-uns sur ce point, c'est à qui s'élévera plus haut.

M. Gillet. * P. 224.

P. 224.

Ibid.

N'entrons point dans cette querelle. Loüons plutôt de bonne foi le zéle de M. Gillet, & avoüons lui qu'on ne doit point, dans sa jeunesse, tellement étudier ni estimer les Langues mortes, qu'on néglige sa propre Langue. Aussi ne la néglige-t-on pas: On a même pour maxime, qu'il ne faut étudier les Langues étrangéres, que pour polir, perfectionner & enrichir la sienne. Convenons encore avec lui, qu'on peut fournir en notre Langue des piéces d'Eloquence comparables à celles de l'Antiquité. Convenons que si on propose quelques beaux endroits de ces piéces à mettre en Latin, on y trouvera les mêmes embarras, que nous trouvons à mettre en François une bel-

P. 242.

M. Gillet. le piéce Latine. Enfin admettons une compenſation juſte & raiſonnable; & puiſqu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer par tout les mêmes choſes avec la même grace en deux Langues d'un caractére ſi oppoſé, reconnoiſſons que ſi en quelques endroits le Latin rendu en François perd un peu de ſa force & de ſa beauté, il y en a d'autres, où l'on eſt pleinement dédommagé de cette perte par des expreſſions Françoiſes plus énergiques & plus élégantes que les Latines. C'eſt un

Pag. 240. jugement équitable que l'Auteur propoſe, qui montre que le Latin & le François ſont, pour ainſi dire, à deux de jeu, & que ces Langues ſe donnent le change l'une à l'autre. On pourroit en dire autant du Grec que du Latin; puiſque des

Art de parler p. 96, 105, 111. Auteurs fameux, qui ne ſont pas gens d'Univerſité, diſent que la Langue Grecque eſt ſans contredit la plus belle de toutes les Langues.

Mais M. Gillet lui-même s'eſt-il renfermé dans les bornes de ce jugement.

Pag. 125. lorsque, *ſans craindre de paſſer pour un homme frappé de la maladie du pais, il ne dit pas que la Langue Françoiſe l'emporte ſur toutes les Langues qui ont le plus de réputation; mais*, ce qui eſt la même choſe, *que ſans avoir la plûpart de leurs défauts, elle a preſque toutes leurs perfections*; „ qu'elle eſt nombreuſe ſans enflûre, „ majeſtueuſe ſans faſte, libre ſans in„ décence, ſimple ſans baſſeſſe, fleurie „ ſans fard, exacte ſans contrainte, dou„ ce ſans moleſſe, abondante ſans bar„ bare

„ barie, énergique sans rudesse; qu'elle M. Gillet.
„ ne doit point l'agrément & la diversi-
„ té de ses chûtes, la beauté & la va-
„ riété des nombres à des transpositions
„ affectées, l'harmonie des cadences, &
„ l'arrondissement des périodes à un ar-
„ rangement bizarre, & à ces fréquentes
„ inversions qui causent tant d'embarras
„ & d'obscurité dans le Latin?

N'y auroit-il pas eu plus de justesse & plus de vérité, à donner toutes ces perfections à la Langue Françoise, & à la dire exempte des défauts qui leur sont opposez, en attribuant le même avantage aux autres Langues, sur-tout à la Grecque & à la Latine, lorsqu'elles sont en bonnes mains, qui est le cas où il faut aussi supposer la nôtre, pour lui donner tant de loüanges? Car enfin un homme aussi éclairé que M. Gillet, peut-il dire que le Grec & le Latin ne sont ni *abondans sans barbarie*, ni *nombreux sans enflure*, ni *libres sans* [illegible], ni *simples sans bassesse*? Pour le remarquer en passant, on conçoit bien que *l'enflure* peut quelquefois venir *du nombre*, mais conçoit-on que *la barbarie* vienne jamais de *l'abondance*? *Voyez l'Art de parler du P. Lamy, pag. 66 67.*

Sans insister néanmoins sur l'assemblage de pareilles idées, un homme raisonnable & qui a du goût comme M. Gillet, peut-il avancer que *les transpositions* du Grec & du Latin *sont affectées*, ou que *l'arrangement* de leurs termes est *bizarre*, ou que *c'est un des défauts du Latin* *Voyez l'Art de parler p. 66. 67. 68. &c.*

M. Gillet. *Pag. 234. *tin* * *d'aimer l'obscurité* (1). Nous avons des transpositions dans nos vers, lesquelles sont une image de celles du Latin; & on sait qu'elles ne gâtent rien dans la Poësie. Si celles du Latin gâtent quelque chose, c'est la faute, non de la Langue, mais des Ecrivains. Bien plus; ce qui est inversion pour nous, paroît ne l'avoir pas été toujours pour les Latins, qui ont regardé la fin de la phrase comme la place naturelle du verbe, de quoi l'on peut voir la raison dans Quintilien (2).

Le caractére de la Langue Françoise, dit M. Gillet, est la *netteté*, le *naturel*, & la *naïveté*; n'exige-t-on pas les deux premieres de ces perfections, & dans le Grec, & dans le Latin? A l'égard de la *naïveté*, elle n'a lieu dans ces deux Langues, que pour certains Ouvrages & pour certaines matieres: mais n'en est-ce pas de même dans une Langue comme la nôtre. [illegible] qui veut quelquefois de la *majesté*, de la *force*, de la *noblesse* dans l'expression? Il est évident que l'Auteur change l'idée du *Naif*; & il y a quelque chose qu'on n'entend pas assez, dans le portrait qu'il fait des Langues. On pourroit donc demander si c'est-là cette *netteté* qui fait le caractere du François. Il Pag. 248. répondra qu'il n'a pas prétendu qu'on jugeât

1 Prima lex Orationis, ut sit clara. *Cic.* Vitanda imprimis ambiguitas. *Quintil.*

2 Verbo sensum claudere, multò, si compositio patiatur, optimum est: In verbo enim sermoni-

via

geât de notre Langue par ſes Ouvrages : mais pourtant, il veut y éprouver les forces de la Langue Françoiſe, & les y éprouver contre ce qu'il y a de meilleur en Latin. N'y a-t-il rien là qui ſe démente? M. Gillet. Pag. 225.

C'eſt ainſi que d'un côté il prétend qu'il ne faut pas s'en prendre aux Avocats, ſi leurs pieces d'Eloquence n'égalent point celles des Anciens; & de l'autre, qu'on peut comparer les Ouvrages du temps avec ceux de Démoſthène & de Ciceron. N'eſt-ce pas vouloir tout-à la fois que nos Avocats égalent & n'égalent pas ceux de l'Antiquité? Pag. 247. Pag. 249.

Il faut l'avoüer, il y a eu de mauvais Orateurs (3) autrefois, comme il y en a aujourd'hui; & il ſe fait aujourd'hui d'excellentes piéces, comme il s'en faiſoit autrefois. Et en effet, il y a encore aſſez de liberté; il y a des matieres ſuſceptibles des plus grands ornemens; & la gloire de bien dire, ſur tout dans une bonne cauſe, tient lieu de tout à un Orateur qui ne ſe conduit que par des vûes élevées. *Un esprit généreux*, dit M. Duvair, *eſt aſſez encouragé, quand il ſe met devant les yeux que l'Oraiſon eſt ce qui régne parmi les hommes; & il cherche le fruit de ſon labeur, non en ſa bourſe & en un profit mercenaire, mais au contentement* Traité de l'Eloq. Franç. p. 510.

vis ineſt. *Quintil. l. 9. c. 4. fol. 147. verſ.*

3 Multitudo litium, varietas cauſarum, turba & barbaria forenſis dant locum vel vitioſiſſimis Oratoribus. *Cic. 1. de Orat. n. 118.*

M. Gillet. *ment & en la contemplation de sa vertu.*

A l'égard néanmoins de la liberté qu'on doit laisser aux Avocats, de faire un juste usage de leurs talens, il n'appartient qu'aux gens éclairez qui fréquentent le Barreau, de juger si on ne l'a point trop resserrée. On la resserroit aussi autrefois; & cela n'a point empêché qu'on ne vît les Periclès, les Lysias, les Isocrates, les Eschines enfin & les Démosthénes étaler tous les thrésors de l'Eloquence. Car cet usage n'est pas moins ancien que ces Orateurs. Pompée en fit une Loi à Rome lorsqu'il regla la forme des jugemens dans son troisiéme Consulat. Ciceron (à le prendre comme Vivès le cite) * semble se plaindre de cette Loi, qui fixoit l'espace de deux heures au Demandeur pour plaider, & celui de trois heures au Défendeur; & l'on diroit qu'il la regarde comme un coup mortel qui fut donné à l'Eloquence. Mais à prendre le passage entier, (1) sans supprimer quelques mots qui ne sont point dans Vivès, Ciceron n'attribue la chûte de l'Eloquence qu'aux troubles de la République, & dit formellement, que c'est depuis la Loi de Pompée, que Hortensius & lui parurent en leur force. Le même usage duroit encore du temps de Pline

Cic. 3. de Orat. ubi de Pericle. Lys. in Orat. suis. Isoc. de Permut. p. 552. & 593. Edit. in 8. Æsch. contra Ctesiph. p. 302. Demost. pro Ctes.

* *Vivès de Caus. corrupt. Art. L. 4. pag. 252, in 12.*

1 Maximè verò perspecta est utilitasque nostrûm exercitatio, paulo antequàm perterritum armis hoc studium, Brute, nostrum conticuit subitò & obmutuit: cùm lege Pompeiâ ternis horis ad dicendum datis, ad causas similimas inter se vel potiùs easdem, novi veniebamus quotidie. *Cic. in Brut. n.* 324.

Pline * & au Martial (2), de telle sorte M. Gillet.
tellement que le Juge étendoit quelque- * L. Epist. 2.
fois, à la requisition des Parties, le temps Epist. 11. & l. 6. Ep. 2.
prescrit par la Loi. Que si aujourd'hui on presse trop les Avocats, M. Gillet a raison de dire que ce n'est pas la faute de nos Orateurs s'ils n'égalent pas les Anciens.

Mais il y a un fait constant: C'est que Messieurs les Gens du Roi ne sont jamais interrompus. Leurs places, par conséquent, sont du moins encore un théatre, où l'Eloquence a droit d'étaler toutes les richesses, & de se montrer en sa force. Et pourquoi ne se montreroit-elle pas de même, premierement dans les Ecrits, en second lieu dans les Discours des Avocats? On trouve, sans aller plus loin, dans un des Plaidoyez * de M. Gillet, * Nouveaux Plaidoyez.
qu'il a eu la liberté de dire de très-belles choses, qu'il eût été fâcheux, qu'on lui eût fait supprimer. Ce sont certains mouvemens qui viennent fort à propos après la preuve, & qui se portent avec force contre un Pere, qui avoit mis indignement sa propre fille, quoiqu'innocente, dans le Réfuge. Pourquoi ne croirons-nous pas que généralement tout ce qui vaut cet endroit-là, passe au Palais; puisque dans le même Plaidoyé nous voyons passer

Vitet a fâ perterritum armis nostrum hoc studium conticuit subito & obmutuit lege Pompeiâ.

2 Septem clepsydras magnâ tibi voce petenti, Arbiter invitus, Cæciliane, dedit. *Mart. lib.* 6. Sed modò clepsydras ingenti voce petisti Quatuor, &c. *Idem L.* 8.

M. Gillet. passer un autre endroit qui n'est pas de même caractere ? C'est la peinture que
Id p. 148. l'Auteur y fait de l'envie de plaire dans une jeune personne, & où l'on voit qu'il a voulu plaire lui-même. Qu'il me soit permis de le dire, c'est une chose, non seulement inutile, mais opposée à l'idée générale, & au bien de sa cause. S'agissant d'établir l'honneur d'une fille, il peint la coquetterie, où il falloit peindre la gravité. Quel honneur ne se fût-il point acquis, s'il eût bien representé l'empire qu'exerce la sagesse d'une fille sur l'esprit d'un jeune homme ! Je l'ai vû peindre avec succès. C'est ce qu'il eût pû appeller *une seduction innocente*. Même, s'il ne vouloit rien perdre, il eût pu opposer cet empire de la vertu, à celui de la coquetterie. Mais au lieu de prendre le droit chemin, il s'est livré, en cet endroit, à une Eloquence aussi coquete que la coquetterie qu'il a peint ; bien plus, non content d'avoir prononcé ce morceau, il le propose pour modele à ceux qui liront ses Ouvrages. Et M. Gillet,
Pag. 245. après cela, marque les plus beaux endroits de Ciceron, comme des endroits qui ne passeroient pas sans peine ! Il n'est pas temps de les examiner ; mais on peut assûrer qu'ils ne sont capables, ni de fausser l'esprit en fait d'Eloquence, ni de nuire aux causes que cet Orateur défendoit.

Il me reste à observer que M. Basnage & M. Chevreau ont parlé de l'Ouvrage de M. Gillet. Le premier en a fait

fait un ample Extrait, * dont je ne rapporte rien, pour ne pas uſer de redite. C'eſt une Image fidele de l'Original, & il en imite même l'obscurité, dans ce qu'il dit touchant le génie des Langues. † Les idées qu'il préſente, ſoit de l'Eloquence en général, ſoit de l'Eloquence Latine, ou Françoiſe, ſont, de même, un peu embarraſſées. L'Auteur fait entendre qu'on n'admire dans les Orateurs Romains que des choſes étrangéres au ſujet, qu'une vaine *abondance qui diſtrait & diſſipe l'attention :* Il veut que l'on voye que les beautez de leurs Discours ne ſont que des *ſuperfluitez* ; que Ciceron *s'attache plus à embellir ſes Harangues, & à bien penſer qu'à bien raiſonner ; qu'il plaide moins pour convaincre, que pour plaire ; que dans les Plaidoyez François il y a moins de Déclamation ; & que s'il y a moins de faſte & d'Eloquence, il y a peut-être plus de bon ſens & de ſolidité.* A dire vrai, je ne reconnois point M. Basnage dans ces idées ; je n'y trouve que cette Eloquence dont il accuſe les Romains. Un fait ſuffit pour montrer qu'il manque d'attention. Il croit qu'Horace ſoûtient pour les Ecrivains du ſiécle d'Auguſte, une querelle ſemblable à celle que quelques perſonnes ſoûtiennent pour nos Modernes ; il ſe trompe. Du temps d'Horace, comme je l'ai déja remarqué dans l'Article de la Mothe le Vayer, on prétendoit préferer aux Auteurs du ſiécle d'Auguſte, ceux de l'ancienne République, & perſonne n'entend préferer nos Auteurs

M. Gillet.

* *Hiſt. des Ouv. des Sav. mois de Mars 1696. p.* 346.

† *P.* 347. 348. *&c.*

Pag. 353.

Epiſt. ad Auguſt.

M. Gillet. Gaulois à ceux du siécle de LOUIS le Grand. On leur préfere quelquefois les plus illustres d'entre les Grecs, qu'Horace même préferoit aux Auteurs Latins; on leur préfere aussi ces Latins; ni l'un ni l'autre n'a rapport à la dispute d'Horace, & c'est manquer, ou de justesse, ou de bonne foi, de comparer ces deux querelles.

A l'égard de M. Chevreau, voici comme il parle de M. Gillet. " J'ai lû depuis peu ses Plaidoyez, son Discours sur le génie de la Langue Françoise, sa version de trois Oraisons de Ciceron, avec des Remarques; & ce que j'ai lû de cet Auteur m'a fait plaisir. " Il est heureux à démêler un fait embrouillé, fidéle à rapporter sans aucun " détour, & dans le reste il est juste-
Comparez cette idée de l'Eloquence ancienne avec celle qu'en donne Basnage, pour voir la contradiction.
ment *l'Orateur Attique* défini par le " plus éloquent de tous les Romains, " *qui ne dit rien que de fort bon sens & fort à propos.* Les trois Oraisons qu'il " a traduites, ne dèshonorent point les " Originaux; & ses Remarques font assez connoître, qu'outre le Code, le " Digeste, & le Coutumier, qu'il sait " fort bien, il est encore Savant dans " les belles Lettres & dans l'Histoire. " Son Discours sur la Langue Françoise est pur, délicat & fort; & de la maniere qu'il employe les figures de la " Rhétorique, celle d'Aristote ne doit " pas lui avoir été inutile ".

Remarquons qu'Aristote, comme je l'ai déja bien dit des fois, ne parle point des figures;

figures; & n'empêchons pas M. Chevreau d'ajoûter qu'*il y a beaucoup d'apparence, qu'entre ſes amis de toutes les heures & de tous les temps, M. Gillet compte Longin, Hermogène, Démetrius de Phalére, & Quintilien*: mais auſſi laiſſons la liberté, à qui voudra s'en donner la peine, d'examiner ſi M. Chevreau avoit mieux lû tous ces Auteurs qu'il n'avoit lû Ariſtote. Conſtamment l'idée qu'il donne de l'Eloquence des Anciens eſt aſſez juſte: mais il y auroit encore à voir comment on pourroit l'accorder avec celle que M. Basnage a voulu en donner, & laquelle des deux M. Gillet a exécutée, quand il a peint la Coqueterie dans ſon neuviéme Plaidoyé. M. Gillet.

Dans la nouvelle Edition qu'on vient de donner des Oeuvres de M. Gillet, cet Auteur paroît vouloir répondre entre autres, à deux de mes Critiques. Car il a eu communication de cet Article, du moins en partie. *A la fin de l'année 1718. T. 2. p. 79. & 95.*

La premiere de ces Critiques eſt fort ſimple. J'ai marqué, en paſſant, que je concevois bien qu'on peut dire, parlant d'une Langue, *qu'elle eſt majeſtueuſe ſans faſte*, & *ſimple ſans baſſeſſe*: mais non pas qu'on puiſſe dire, *qu'elle eſt abondante ſans barbarie*. M. Gillet pour ſatisfaire ceux qui n'ont pas compris ce que ſignifie cette derniere partie, rapporte la plainte que fait Pasquier, Que de ſon temps, comme nous l'avons vû auſſi dans le nôtre, quelques Auteurs qui écrivoient en Latin, par exemple Lipſe, affectoient *2. Ed. T. 2. pag. 79.*

M. Gillet. de se servir des vieux mots de cette Langue. Ce qui fait dire à notre Auteur, que *c'est barbarie dans une Langue, que cette espece d'abondance.* Il ajoûte que dans Rabelais on voit un Ecolier Limosin qui *prétend enrichir notre Langue des dépouilles du Latin*, en donnant l'inflexion & la terminaison Françoise à tous les mots Latins. *Abondance vicieuse*, dit sur cela M. Gillet, *dont je prétens*, ajoûte-t-il, *que notre Langue est exempte.* Voilà comme il s'explique.

Je ne blâme point, je loüe au contraire le soin que s'est donné notre Auteur: mais il ne répond pas à ma Critique. Je suis pour la pensée & pour l'expression qui disent, *majestueuse sans faste*, à cause que l'esprit de l'Auditeur saisit d'abord de lui-même la raison pourquoi l'on pense ou l'on s'exprime de la sorte. Cette raison est, que l'*envie d'être majestueux*, peut conduire *au faste*, & que c'est une loüange de se retenir dans de justes bornes; c'est ainsi encore que j'approuve l'autre pensée qui dit, *simple sans bassesse.* Mais l'esprit ne conçoit pas de même, que l'envie *d'être riche & abondant* conduise *à la barbarie.* Ainsi, quand même elle y conduiroit au fond, dès que l'esprit ne saisit pas d'abord la chose, & qu'il faut la lui prouver, comme fait M. Gillet, la pensée & l'expression tombent dans le style froid. D'ailleurs les deux parties de la réponse de cet Auteur ne prouvent rien. Car le Latin, pour être riche, n'a que faire des affectations de

de Lipſe, non plus que le François de celles de l'Ecolier Limoſin, dont parle Rabelais, & qui, fort impertinemment, habilloit tous les mots Latins à la Françoiſe. Ce n'eſt point ſûrement une pareille entrepriſe que M. Gillet a dû propoſer, ainſi qu'il fait, comme la maniere *d'enrichir le François des dépouilles du Latin.* M. Gillet.

C'eſt pourquoi il y a quelque choſe de plus. Car M. Gillet, ſur l'impertinence du Limoſin, prend droit de nier abſolument, qu'on doive enrichir notre Langue des dépouilles de la Langue Latine; s'il ſoûtient qu'on ne l'a point enrichie de ces dépouilles; & que généralement ce ſeroit là une *abondance vicieuſe dont il prétend qu'elle eſt exempte*; Que dois-je alors dire de ſa penſée, ſinon qu'elle eſt évidemment contraire à une verité publiquement reconnûë, & qu'ainſi elle n'a pas beſoin qu'on la réfute? Cependant je ne laiſſe pas de lui demander, pour le réfuter, où il a pris ſeulement ces deux mots, *aménitez* & *contextures*, ainſi que pluſieurs autres ſemblables qui ſont aſſez fréquens dans ſes Ecrits? Car ſi ce ſont-là conſtamment des dépouilles du Latin, comment s'en ſert-il lui-même? Veut-il réſusciter le Limoſin de Rabelais? ou comment, ſans y prendre garde, traite-t-il cela de barbarie? Comment enfin a-t-il pû dire que *notre Langue en eſt exempte*, puiſqu'il n'y a rien de ſi commun? Ce qui eſt d'autant plus ſurprenant, que le mot *aménité* avoit en Latin

M. Gillet. Latin sa racine qui en donnoit l'intelligence, & qu'il n'a point cet avantage en François, non plus que beaucoup d'autres termes que la Langue Françoise a adoptez & du Latin & d'autres Langues tant mortes que vivantes, comme Pasquier le reconnoît, & comme on le fait indépendemment de son suffrage. Il est certain aussi que les Romains avoient de même admis dans leur Langue des mots Grecs ou autrement étrangers, sans que cela y causât aucune barbarie. C'est pourquoi Horace même en fait un précepte dans sa Poëtique (1), on sait bien pourtant qu'il ne vouloit pas, ainsi que le Limosin, introduire *la barbarie* par le mélange impertinent des deux Langues, puisqu'il en a tant blâmé Lucile. Ainsi la phrase que j'ai relevée, demeure toujours marquée au caractere du style froid après l'explication de M. Gillet, comme elle l'étoit auparavant, & l'on peut dire que c'est lui-même qui n'a point compris ce que signifie *abondante sans barbarie.*

Mais ma seconde Critique est plus importante. J'ai relevé, comme on l'a vû, la peinture qu'il fait de la coqueterie dans son neuviéme Plaidoyé, & il en prend la défense. Il n'ignore pas que des gens de bon goût, lesquels le touchent de plus près que moi, l'ont aussi critiquée, & sont encore de mon sentiment. Mon observation est d'abord qu'il donne en cet

1 Et nova fictaque nuper habebunt Verba fidem, si *Græco fonte* cadant parce detorta. *Epist. ad Pis.* v. 52.

cet endroit, l'idée d'une *seduction innocente* de la part de la fille. C'eſt ſurquoi il ne répond rien. Que répondroit-il ? Il n'y a que la vertu d'une fille qu'on puiſſe traiter de *ſeduction innocente*. En ſecond lieu, j'ai obſervé qu'étant queſtion de ſe plaindre du Pere qui avoit renfermé ſa fille dans le Réfuge, il ne falloit pas la peindre coquette, puiſque c'eſt, non la défendre, mais juſtifier ſa punition. Sur cela que fait M. Gillet ? A peu près ce que fait cet Orateur dont parle le Poëte ; *Crimina ruris librat in antithetis !* c'eſt-à-dire, qu'il juſtifie ſa peinture *par des figures :* il la juſtifie, tout comme il raconte lui-même avoir juſtifié dans le même Plaidoyé le Sieur de Juſſac ſur un fait bien plus grave. Il eſt bon de l'entendre d'abord ſur ce fait, & puis nous l'entendrons ſur cette peinture dont il a paré ſa Harangue. M. Gillet. Perſ. Sat. 2.

Pour le premier, voici comme il parle. " Dans la cauſe, dit-il, que nous „ plaidâmes M. Erard & moi contre le „ Sieur Denis ; l'un des faits qui nous „ faiſoit le plus de peine étoit que le „ Sieur de Juſſac interrogé : *ſi lui & la* „ *Demoiſelle Denis n'avoient pas commu-* „ *nié à Pâques de l'année* 1686 *dans l'E-* „ *gliſe de ſaint Germain le Vieux, pour* „ *faire réüſſir un mariage qu'il ſavoit être* „ *contraire aux Loix divines & humai-* „ *nes, & ſi après la Communion ayant* „ *conduit la Demoiſelle Denis au milieu* „ *de l'Egliſe, ils ne s'étoient pas promis* „ *foi de mariage en préſence du Crucifix* ? 2. Edit. pag. 86. du T. 2.

„ L'Ac-

M. Gillet. „ L'Accusé étoit convenu de la Com-
„ munion, & avoit dénié ou pallié le
„ reste comme il avoit pû; & je me sou-
„ viens que dans nos Conferences, M.
„ Erard dit un jour d'un air de colére,
„ à M. de Jussac : *Hé Monsieur, vous*
„ *qui avez de l'esprit, pourquoi convenir*
„ *de cette Communion? Comment voulez-*
„ *vous qu'on l'excuse?* Moi, pour rassurer
„ un peu le pauvre M. de Jussac, & le
„ remettre de la consternation où je le
„ voyois, *hé bien, Monsieur*, dis-je en
„ adressant la parole à M. Erard, *puis-*
„ *que c'est nous qui avons fait la faute,*
„ *c'est à nous de la réparer du mieux que*
„ *nous pourrons, je m'en charge.* Le seul
„ parti à prendre étoit de toucher & d'é-
„ mouvoir *par quelque figure* qui détour-
„ nât la vûe de dessus un fait qu'il étoit
„ en effet difficile d'excuser. C'est ce
„ que je tâchai de faire de cette manie-
2. Ed. pag. 142. du T. I. „ re: *on l'a interrogé si lui &c.* Il a ré-
„ pondu *qu'ils n'avoient eu d'autre inten-*
„ *tion que de prier Dieu de benir leur des-*
„ *sein, & d'inspirer au Sieur Denis, de*
„ *consentir à leur mariage.* Cependant le
„ Sieur Denis dans des plaintes & dans
„ des requêtes traite cette Communion
„ d'impieté & de sacrilege. Hé, quoi!
„ nous ne trouverons pas dans le San-
„ tuaire un asile contre une injuste co-
„ lére; l'on nous persécutera jusqu'au
„ pié des Autels, & là on se donnera la
„ liberté de fouiller dans le secret de nos
„ consciences: l'on dira & l'on écrira
„ que nous avons communié pour le suc-

„ cès

„ cès d'un mariage & d'une conjonction illicite? s'il en faut croire un soupçon „ odieux & téméraire, nous nous ferons „ présentez avec un cœur impur à cette „ sainte Table, où l'on mange le pain „ des Anges, &c. M. Gillet.

Voilà comme M. Gillet nous expose lui-même les ruses de guerre qu'il sait mettre en usage lorsqu'il plaide. Il faut maintenant l'écouter sur la Critique.

„ Mon Plaidoyé, dit-il sur cela, pour „ le Sieur de Jussac ayant été imprimé „ une premiere fois, l'on avoit critiqué „ comme inutile cet endroit de la pag. „ 139. *Mais une fille séduire un homme*, „ &c. Il y en a même qui avoient porté „ la mauvaise humeur jusqu'à dire „ qu'il ne convenoit pas au Sieur de Jussac de faire une peinture si fidele de „ l'habileté du sexe dans la science de „ séduire. Mais n'avois-je point assez „ prévenu par toutes les précautions prises d'abord, pour empêcher qu'on n'appliquât à la Demoiselle Denis ce que „ j'allois dire? & quand même tout l'Art „ employé pour cela, n'eût pû détourner l'application, étoit-ce un si grand „ inconvenient? Il y alloit de la tête de „ celui qui la demandoit pour femme: „ de quelque moyen qu'on se fût servi „ pour le sauver, l'auroit-elle désapprouvé? Et en dût-il coûter quelque chose „ à sa délicatesse, pouvoit-elle trouver „ mauvais, que pour attenuer le crime „ dont il étoit accusé, l'on eût rejetté „ sur elle une partie de la séduction.

Telle

M. Gillet. Telle eſt ſa réponſe ſur la Critique. Qu'on la compare avec la juſtification du Sieur de Juſſac: C'eſt même ſtyle. M. Gillet a plus d'avantage que moi. Je n'ai que la ſpeculation de l'Art, il en a la pratique. Il oppoſe une eſpece de Plaidoyé à une Diſſertation ; ces armes ne ſont pas égales. Je cherche à éclairer l'eſprit, il cherche à toucher le cœur, *& par des figures.* Mais toutes ſes figures n'empêcheront pas de voir, ſi on lit ſon neuvieme Plaidoyé, qu'il veut dans la coqueterie faire trouver une ſéduction innocente, ce qui n'eſt pas poſſible. Il dit avoir voulu prévenir l'application de cette peinture : mais toutes ſes précautions ne ſont qu'un jeu ; il vouloit qu'on la fît, & ſon raiſonnement même exige auſſi qu'on la faſſe. Car, ce qu'il ne dit pas ici, il avance dans ſon Plaidoyé, cette propoſition: *l'on pourroit même dire que le Sieur de Juſſac a plûtôt été ſeduit que la Demoiſelle Denis:* Et il l'établit par la peinture dont nous parlons; comment n'en pas faire l'application à la Démoiſelle? Et puis cette queſtion revient toûjours, *s'il étoit à propos de peindre la fille coquette, lorsqu'il falloit prouver que mal à propos le Pere l'avoit enfermée.* Voilà ſur quoi notre Orateur ne dit mot. D'où je perſiſte à dire que la peinture en queſtion eſt un de ces endroits qu'Horace veut qu'on retranche, malgré toutes leurs réſiſtances; *Quamvis invita recedant.* Car que deviennent les figures de M. Gillet auprès des raiſons

raisons que je lui allégue? & à quoi sert de nous marquer ce qu'en cette occasion la fille pouvoit desirer? M. Gillet.

Après *ces figures*, il ajoûte un long récit de quatre pages, mais assez plaisant, d'une conversation tenuë sur divers endroits de ses Plaidoyez. Ce récit me paroît encore une adresse, aussi bien que ses figures, pour faire perdre de vûe la question, & pour enlever les suffrages, par les charmes de la digression. Mais je m'en tiens à ce que je viens de dire, persuadé qu'il se vantera quelque jour de l'Art qu'il employe aujourd'hui contre la Critique de ses Ouvrages; comme il se vante de celui qu'il a employé pour M. de Jussac, d'autant plus qu'il pourra même le faire avec plus de bienseance.

Comment M. Gillet ne posséderoit-il pas toutes ces adresses de l'Eloquence, ayant & un génie si superieur, & tant d'amour pour le travail, & tant d'élévation dans ses vûes, puisque selon l'application qu'il se fait à lui-même au bas de son portrait, de deux vers de Juvenal, (1) il ne travaille que pour la gloire? C'est à quoi nous sommes redevables tant des nouveaux Plaidoyez dont il a augmenté cette seconde Edition, que de la Traduction de quatre nouvelles Oraisons de Ciceron, qui sont les Catilinaires, dont il l'a aussi enrichie. A quoi il

(1) Rumpe miser tensum jecur; ut tibi lasso Figantur vividis scalarum gloria palmæ. *Sat.* 7.

M. Gillet. il faut encore ajoûter les remarques considérables qu'il y a joint pour éclaircir divers endroits de son Discours sur la Langue Françoise, de sorte que cette Edition est en deux Volumes in 4., au lieu qu'à la premiere il n'y en avoit qu'un. Ce que je dis fait bien voir que mes Réflexions, après tout, n'empêchent point que je n'aye pour lui & pour son travail une très-grande estime. Tout ne ressemble point à ce que j'ai relevé, & dans ses fautes mêmes il y a quelquefois du génie.

Aussi est-ce avec plaisir que je rapporterai encore le témoignage avantageux que lui donne un Auteur presque aussi récent que sa nouvelle Edition. C'est M. Bretonnier qui vient de donner un *Recueil des principales Questions de Droit &c.* Cet Auteur qui est un Avocat célébre & un parfaitement honnête-homme a mis à la tête de son Livre une Préface qui me paroît bien écrite & fort curieuse par un grand nombre de faits concernans sa Profession. C'est là, que peu de pages après le commencement, ayant parlé de feu M. de Fourcroy, il continue en ces termes : " Depuis sa mort „ on a donné au Public les Plaidoyez „ de M. Erard & de M. Gillet qui sont „ excellens. L'on y trouve l'Eloquence „ mâle de M. le Maître, & l'Elegance „ de M. Patru. Mais sur-tout on ne „ sauroit trop lire & relire les Discours „ de M. Gillet sur le génie de la Lan„ gue Françoise. C'est à mon sens, tout

Chez. Emery, Quai des Augustins 1718.

„ ce

„ ce que nous avons de meilleur en ce M. Gillet.
„ genre. C'eſt un Abrégé, &, pour ainſi
„ dire, un Précis des régles les plus eſ-
„ ſentielles de l'Eloquence & de la bon-
„ ne Traduction.

Ce que dit M. Bretonnier eſt encore plus vrai de la ſeconde Edition que de la premiere, puiſqu'elle contient bien des Extraits & de Longin, & de Boileau & d'autres Auteurs. C'eſt tout ce que je puis en dire à la hâte, parce que l'Imprimeur attend ce morceau pour continuer l'impreſſion de ce troiſiéme Volume.

LES BEAUTEZ DE L'ANCIENNE ELOQUENCE,

Oppoſées aux affectations des Modernes, Par M. de Boiſſimon 1698.

CEt Ouvrage eſt une converſation entre deux perſonnes, l'une appellée *Dorillas*, l'autre *Climante*. Elles paroiſſent d'abord ſur la Scéne & y parlent, ſans qu'on ſache ni qui elles ſont, ni quel eſt le lieu de la conférence, ni ce qui donne lieu à leur entretien, ni enfin pourquoi elles traitent ce ſujet plûtôt qu'un autre. On ne manqueroit ni de raiſons ni d'exemples pour autoriſer cette Boiſſimon.

Boiſſimon. te maniere de commencer. On peut l'attribuer à cet amour que l'Auteur, ſous le nom de Dorillas, témoigne par tout pour la ſimplicité qu'il croit voir dans tous les Ouvrages des Anciens, oppoſée aux affectations & à la fade Eloquence qu'il trouve dans tous les Modernes. Mais à quoi attribûrons-nous le caractére qui regne dans tout ſon Ouvrage? Pour prononcer ſur la queſtion, il faut en voir quelques endroits, je n'en rapporterai que quatre, vrais échantillons du reſte.

L'un des Perſonnages du Dialogue eſt un admirateur des Anciens, c'eſt Dorillas, comme je viens de le faire entendre: Climante au contraire prend la dé-
Pag. 7. fenſe des Modernes, & s'appuye ſur deux raiſons; l'une, qu'il ne ſe prononce aucun Discours dans l'Académie Françoiſe où les Maîtres de l'Art ne vantent l'état floriſſant de l'Eloquence; l'autre qu'en effet l'on a eu le temps de prendre l'eſprit des Anciens, & qu'on s'eſt formé
Pag. 10. 11. ſur leur modele. A cela Dorillas répli-
12. 13. 14. que qu'on n'en a pas pris les beautez ſolides; qu'il auroit été à ſouhaiter que notre Langue n'eût pas pû en imiter certains brillans & certains traits, ſur leſquels on s'eſt trompé lorſqu'on les a pris pour le beau même; que c'eſt ainſi que

1 Vertere Græca in Latinum veteres noſtri Oratores optimum judicabant.... & manifeſta exercitationis hujusce ratio: Nam & rerum copia Græci Auctores abundant, & plurimum artis in eloquentiam intulerunt: & hos tranferentibus, verbis uti optimis licet;

que les Romains n'avoient pû imiter les tours & les figures des Grecs, ce qui les avoit heureusement forcez d'inventer d'eux mêmes beaucoup de choses, au lieu de n'être jamais qu'imitateurs. Telles sont les pensées de M. de Boissimon: mais ce qu'il avance des Romains, il le prouve par un endroit de Quintilien qui ne dit pas ce qu'il lui fait dire. Car, comme on peut le voir au bas de la page cet Auteur y parle de la difficulté, non *d'imiter*, mais de *traduire* (1); ce qui est bien différent. A l'égard de Messieurs de l'Académie, il prononce sans façon, que ce qu'ils disent, comme M. du Bois, dans leurs Complimens à leur réception, ils le désavoüent dans des Ouvrages plus sincéres, ainsi qu'a fait, à ce qu'il dit, cet Académicien dans sa Préface sur les Sermons de saint Augustin. Boissimon.

Les personnes qui sont au fait de ces matieres, voyent, sans autre explication, qu'il y a dans ce premier morceau bien des choses à redire; il suffira aux autres de voir les mêmes défauts plus sensibles dans les trois morceaux qui suivent.

Climante interroge Dorillas, & lui demande *s'il prétend qu'il en faille revenir à la pure simplicité des Anciens*? Dorillas répond en ces termes: *Ciceron parlant des Discours d'un certain Orateur de son siécle*, *Voyez dans la pag. 130. jusqu'à la p. 150.*

licet: omnibus enim utimur nostris: Figuras verò, quibus maximè ornatur oratio, multas ac varias excogitandi etiam necessitas quædam est: quia plerumque à Græcis Romana dissentiunt. *Quint. l. 10. c. 5. initio*

Boiſſimon. *ſiécle, avouë franchement qu'il ne voudroit pas en imiter le ſtyle, quand bien même il le pourroit, & que peut-être il ne le pourroit pas, s'il le vouloit. Il ſe compare à un homme de bon goût, qui aimant fort le vin de Falerne, ne le voudroit ni ſi nouveau, qu'il eût été recueilli ſous les deux derniers Conſuls; ni ſi vieux, qu'il eût été recueilli ſous le Conſulat d'Anicius.* Obſervons ſur ce ſecond trait, que l'Orateur prétendu dont Ciceron parle, eſt, non un *Orateur*, comme le dit M. de Boiſſimon, mais un *Hiſtorien*; & que cet Hiſtorien eſt, non un Ecrivain *du ſiécle de Ciceron*, comme il le dit, mais de *Thucydide* (1). Auſſi falloit-il pour la juſteſſe de la penſée, que ce fût un *Ancien* dont parlât Ciceron, & M. de Boiſſimon le fait parler d'un *Moderne*. C'eſt une preuve toute ſenſible de ſon bon goût: en voici une de ſes lumieres.

Souvenons nous que c'eſt aux Modernes qu'il en veut; obſervons de plus, qu'il les croit généralement plus eſtimez que les Anciens; mais que ceux qui les eſtiment tant, ſont des perſonnes de mauvais goût; & cela ſuppoſé par rapport à lui, écoutons ce qu'il ajoûte. " Les

Pag 150. & 152. " Modernes, dit-il, ne doivent la préférence qu'on leur donne ſur les Anciens,

1 Thucydidem, inquit, imitamur! optimè, ſi hiſtoriam ſcribere, non cauſas dicere cogitatis. Thucydides enim rerum geſtarum pronunciator ſincerus & grandis etiam fuit: hoc forenſe concertatorium, judiciale non tractavit genus. Orationes autem quas inter-

„ ciens, qu'au malheur de n'avoir pû Boissimon.
„ conserver quelques-uns des Discours
„ de ces Messieurs les Sophistes, dont
„ Ciceron dépeint le style au Livre in-
„ titulé l'*Orateur*. Vous y verriez *des beautez.... des métaphores... des antithéses... des digressions... un style compassé & exact... des chûtes de Périodes. Rien ne confondroit mieux les faux Connoisseurs, qui estiment les Modernes, parce qu'ils les trouveroient tous semblables à ces anciens Sophistes.* In Orat. n. 37. & 38.

Il croit donc qu'il ne reste plus aucun Ouvrage des Sophistes dont Ciceron parle en cet endroit; & il parle d'Isocrate dont nous avons bien des Ecrits. Ciceron appelle l'Eloquence de ce Rhéteur, la mere nourrice de l'Eloquence du Barreau; & M. de Boissimon croit que l'Orateur Romain parle d'une fausse & fade Eloquence, telle qu'il la conçoit dans les Modernes, & telle qu'il la leur attribuë pour les rendre mépriſables. Que deviennent les idées de notre Auteur parmi ces égaremens? Il est clair que, s'il veut se soutenir, il doit *réfuter* Ciceron, & non le prendre pour son garant; autrement, où trouverons-nous un faux Connoisseur confondu, sinon dans l'Auteur même? Encore un trait & je finis.

Ce

interposuit, (multæ enim sunt) eas ego laudare soleo, si velim; nec velim fortasse, si possim. Ut si quis Falerno vino delectetur, sed eo nec ita novo, ut proximis Consulibus natum velit; nec rursus ita vetere, ut Opimium aut Anicium Consulem quærat, *Cic. in Brut. n.* 287.

Boissimon. Ce qui fait l'admiration de notre Connoisseur, c'est UN JE NE SAI QUOI, qu'avoient les Anciens, que les Modernes n'ont pas, & qui lui est si cher, qu'il répete trois fois ce terme dans une même phrase. Ce n'est pourtant pas sur quoi j'insiste: Quoi donc? C'est la décision qui finit sa phrase. Elle met le comble à tout. La voici. *Il y a*, dit-il, *dans ce style* JE NE SAI QUOI *de noble*, & JE NE SAI QUOI *d'original*, *un peu même de désordre*, & JE NE SAI QUOI *de negligé que l'Orateur dédaigne d'éclaircir. Car il y a un ordre bas & servile qui sent son Pédant & son Rhéteur, quoiqu'après tout, il soit fort utile & digne même de louange dans un Orateur.* Pag. 154.

Un homme capable d'une telle décision, est-il en état de nous parler des *beautez & des affectations de l'Eloquence*? Il reconnoît *un ordre bas & servile*, *un ordre qui sent son Pédant & son Rhéteur*; & néanmoins il le juge *fort utile*, il le juge *digne même de louange dans un Orateur*. Encore un coup peut-on tenir contre une pareille décision? J'appréhende que le Lecteur ne me sache mauvais gré de lui avoir donné la peine de lire les quatre endroits que j'ai rapportez; mais n'est-il pas à propos de faire connoître quels esprits entreprennent quelquefois de parler de l'Art Oratoire? Et en pouvois-je dire moins, pour faire entendre, que dans un Ouvrage d'environ trois cens pages, tout est de même caractére, Citations, Idées, Raisonnemens? Son-ce là

là les Défenſeurs dont les Anciens ont beſoin ? Sont-ce là les Adverſaires des Modernes ? A entendre & Dorillas & Climante j'ai cru entendre Hermogéne, qui parloit encore de Rhétorique, lorſqu'il n'étoit plus en état d'en parler, & dans ce temps où ſes idées reſſembloient aux réveries d'un malade. Et qu'on ne s'y trompe pas : La connoiſſance de pareils Auteurs eſt utile, du moins ſelon moi, pour faire goûter davantage les grands Maîtres qui parlent ſolidement de l'Art. C'eſt pour cela que dans cet Ouvrage j'en ai mis plus d'un comparable à M. de Boiſſimon. Boiſſimon.

LA RHETORIQUE DE L'HONNETE HOMME, OU

La maniere de bien écrire des Lettres, de faire toutes ſortes de Diſcours, & de les prononcer agreablement ; celle d'acquerir l'uſage de la Langue Françoiſe, & d'imiter les Poëtes, & de choiſir les bons Auteurs pour ſon étude, où l'on a ajoûté à la fin le Catalogue des Livres dont un honnête homme doit former ſa Bibliotheque. 1699.

L'Art d'écrire des Lettres ſe rapporte à l'Art oratoire comme une partie Anonyme.

Anonyme. à ſon tout. Mon deſſein neanmoins n'eſt pas d'en parler dans cet Ouvrage, parce que l'on peut en faire un Traité à part, & que la matiere paroît aſſez ample pour cela : mais le titre de Rhétorique qu'on a donné à l'Ouvrage dont eſt queſtion, m'a porté à ne le point omettre.

Voyez Part. 1. de cet Ouvr. au Ch. de Demetrius. p. 215.

On ſait que le ſtyle d'une Lettre eſt le même que celui du Dialogue, & que l'un ainſi que l'autre eſt le ſtyle des converſations, avec cette différence, que celui des Lettres demande plus d'exactitude, parce qu'on a le temps de penſer à ce qu'on écrit ; & peut-être par la même raiſon ne doit-on repréſenter dans un Dialogue, que ce qu'une converſation a de beau pour imiter les habiles Peintres, quand ils font le portrait d'une perſonne. Quoi qu'il en ſoit, l'art de la converſation eſt un avantage que Ciceron attribue à l'Orateur auſſi bien que l'art d'écrire l'Hiſtoire, mais ſans qu'il ſoit beſoin de lui donner, ſur ces deux articles, des régles particulieres. Ciceron pouvoit en parler pertinemment, puiſque perſonne ne brilla plus que lui dans les compagnies des gens d'eſprit, ni n'écrivit mieux des Lettres. On ſait encore que rien n'eſt plus eſſentiel à la Rhétorique, que de *perſuader* ou de *diſſuader*, de *conſoler*, de *féliciter*, de *remercier*, de *recommander*, d'*accuſer*, de *défendre*, de *louer*, ou de *blâmer*, de *faire des reproches*, de *railler*, de *faire un récit*. C'eſt ce qui fait la matiere de toutes les Rhétoriques. Celle du moins de Denys d'Halicar-

1. De Orat. 2. de Orat.

licarnasse ne traite gueres que cela. Cependant, selon l'Auteur dont est question, ce sont là les sujets ordinaires des Lettres; & *le but qu'il se propose dans cette maniere de Rhétorique* qu'il donne, *est d'apprendre, à un honnête homme, de petites choses absolument necessaires, sur lesquelles on se trouve tout neuf, après qu'on a achevé ses études*: *car*, continue-t-il, *on ne s'avise gueres de les enseigner dans le College.* Anonyme. *Avenir.* p. 1. 2.

Il faut croire que c'est par modestie qu'il appelle *petites choses* tous ces points *necessaires* qu'il se propose de traiter; sa modestie pourtant ne l'empêche pas *d'avancer hardiment*, ce sont ses termes, *que son plan est bon*, que ses *préceptes sont très-bons*, que *les exemples* qu'il en donne *sont admirables*. Mais peut-être y a-t-il un temps d'être modeste, & un autre de se vanter: Peut-être même ce changement de temps peut-il arriver dans l'espace qui suffit pour écrire deux petites pages. Y a-t-il un temps où l'on puisse appeller petites choses *la maniere de faire toutes sortes de discours & de les prononcer agréablement*, qu'il nous promet par son titre; ou, *la maniere de s'aquitter d'une Députation ou Ambassade* qu'il donne dans le même Ouvrage avec l'art *de faire un Panégyrique*, * *une Oraison Funèbre*, * *un Placet*, * *un Billet*, * *des Anecdotes ou Histoires secretes*. C'est peu de dire que *son plan est bon*, il devoit dire hardiment qu'*il est admirable*, comme il le dit de ses exemples! *Ib.* p. 2. C. 24 p. 141. * p. 103. * p. 113. * p. 160. * p. 158.

Anonyme. Parmi les préceptes, on en trouve pour les Lettres où l'on se propose de *persuader*,
p. 6. & pour celles où l'on se propose de *dissuader*. Il donne pour exemple des premieres une Lettre de la Reine Christine de Suède à M le Lantgrave de Hesse Frederic, pour le *persuader a ne changer point de Religion*. Ce sont ses propres termes; & pour exemples des secondes,
p. 12. il en apporte une de M. Claude à une grande Princesse pour l'empêcher de consentir à la dissolution de son mariage. Il n'y a personne qui ne voye, ce que l'Auteur n'a pas vû, que ces Lettres sont toutes deux dans le genre de celles *qui dissuadent*. La remarque est petite, je l'avoue, mais selon l'Auteur même du Livre, il ne s'y agit que *de petites choses*, quoiqu'il donne sur les préceptes, *des exemples admirables*, & par conséquent d'une extrême justesse. Au fond néanmoins il y a telles des pieces qu'il rapporte, qui par elles-mêmes ont quelque chose de curieux, & l'Auteur auroit mieux fait, & mieux gardé le caractere de ceux pour qui il écrit, d'en donner un recueil sans préceptes, parce qu'ils n'en ont que faire.

Mais quoi? il a voulu donner des préceptes; & pour montrer sur le Panégyrique, qu'on loue les gens par leur naissance, par leur patrie, par l'honneur qu'ils ont fait à leur patrie ou à leurs parens, il en donne des exemples admirables. *C'est ainsi*, dit-il, *qu'on pourroit louer Aristote pour être sorti de la race des Asclepiades*;

piades; *ainſi l'on pourroit louer* * *Zenophon de ce qu'il étoit Athénien... & l'on a dit d'Aristote, qu'il anoblit Stagire qui étoit le lieu où il étoit né.* Je ne blâme point ces exemples, mais comme il y en avoit tant d'autres, je les trouve *admirables* dans la bouche d'un homme qui fait profeſſion non ſeulement de n'en donner que de tels, mais de ne rien dire *qui ſente la pédanterie de l'Ecole.* Anonyme. * Pour Xenophon. *Dans ſon Avertiſſ. p.* 2.

Finiſſons cet article par deux petites obſervations, l'une regarde la derniere partie du Livre, ou *la maniere de choiſir les bons Auteurs pour ſon étude.* Cette maniere conſiſte en un Catalogue de ſoixante pages, & parmi les Livres qu'il contient, l'Auteur dit que *chacun pourra choiſir ſelon ſon inclination & les avis qu'il pourra recevoir des gens habiles.* Telle eſt la Bibliotheque de l'honnête homme, telle eſt la maniere qu'on nous donne de la former. Ma ſeconde Obſervation regarde la pédanterie dont je viens de parler, & que l'Auteur a voulu éviter. C'eſt un vice à fuir, & pour cela il eſt neceſſaire de le connoître. Ciceron en fait la peinture. Quiconque, dit-il, ne ſent pas ce que le temps demande de lui, ou ne garde pas de meſure dans ce qu'il dit, ou ſe vante & ſe fait valoir, ou n'a point d'égard à la dignité & à la commodité des perſonnes à qui il a à faire, ou qui enfin, dans quelque choſe que ce puiſſe être, eſt désagreable ou exceſſif, en un mot ne garde pas les bienſéances, n'eſt pas exempt de ce défaut, *p.* 186. *L.* 2. *de Orat. initio.*

Anonyme. sur-tout, je crois, s'il se donne pour habile en ce qu'il ne sait au plus que très-médiocrement, ou pour Auteur de ce qu'on trouve par tout. Ce qui paroît certainement peu convenable à quiconque veut enseigner *ce qui convient à l'honnête homme.* Il y auroit encore des réflexions à faire sur ces termes d'*honnête homme*, qui se trouvent dans le titre, & à chercher la juste idée de ce mot. Je m'en abstiens néanmoins, quand ce ne seroit que par cette raison, que l'Auteur de cet Ouvrage qui n'a pas mis son nom, est peut-être une personne dont je n'en devois pas tant dire. Mais si j'ai dû faire ici ce que j'ai fait touchant M. de Boissimon, comment en dire moins d'un Ouvrage semblable au sien, d'environ 250 pages, dont le quart n'est qu'une liste de Livres, où le reste est en exemples, excepté la valeur d'environ douze ou quinze pages, que pourroient occuper les préceptes, si on les ramassoit ensemble; & où néanmoins on promet tant de belles choses qui sont comprises dans le titre.

DE

DE LA MEILLEURE MANIERE. DE PRECHER.

*Par le Sieur**** 1700.

L'Auteur de cette Dissertation touchant *la meilleure maniere de prêcher*, est M. Des Bords. C'est ainsi que je le trouve écrit à la main sur l'exemplaire dont je me sers; & les deux caractéres, qui dans l'Approbation de l'Ouvrage marquent le nom de l'Auteur, le confirment. Il nous explique lui-même son dessein dans un Avertissement. Ce n'est ni de fournir des exemples aux Prédicateurs pour leur servir de modéles, ni de leur donner des régles sur la Prononciation, comme a fait l'Auteur des Sentimens sur le Ministére Evangelique. Il n'a pas entrepris non plus de décrier l'Eloquence, & de l'interdire aux Prédicateurs ainsi que l'avoit entrepris M. du Bois; ni même de la justifier, & de montrer que les Prédicateurs peuvent s'en servir utilement, comme M. Arnaud l'avoit montré. "Quel „ est donc son but? C'est de chercher „ la cause du dégoût que l'on a conçû „ dans notre siécle pour les Sermons „ suivis & méthodiques; c'est d'examiner „ si ce dégoût est bien fondé, & si pour „ y remedier, il est à propos de bannir

Des Bords, Prêtre de Rouen. D. B.

Des Bords. „ de la Chaire ces sortes de Discours,
„ & de substituer l'Homelie en leur pla-
„ ce, comme tant de gens le prétendent;
„ c'est de marquer en détail ce qu'il y
„ a d'utile dans ces deux manieres dif-
„ férentes de prêcher, & en quoi elles
„ se surpassent l'une l'autre; c'est de dis-
„ cuter quelques-uns des jugemens que
„ les gens du monde portent communé-
„ ment sur le sujet de la Prédication;
„ afin de connoître s'il est à propos de
„ se conformer à ces jugemens; c'est
„ enfin, de proposer un expédient plus
„ sûr que toutes les régles de la Rhé-
„ torique, pour éviter les défauts qui
„ font que tant de personnes pieuses se
„ dégoûtent de ces piéces d'apparat
„ que l'on fait communément aujour-
„ d'hui, & d'apprendre aux Fidéles à dis-
„ cerner les bons Sermons d'avec les
„ mauvais, en leur donnant des régles
„ pour en juger d'une maniere solide &
„ chrétienne.

On exécute ce dessein en parcourant
C. 1. & 2. premierement bien des manieres defec-
tueuses d'annoncer la Parole de Dieu,
qui ont été en usage en divers temps.
M. p. 3. Il n'y en a point de si absurdes, qui
n'ayent été à la mode. Les vieux Ser-
mons sont pleins de traits d'histoire, de
pensées de Philosophes, d'imaginations
Mid. p. 4. Poëtiques & fabuleuses. On y cite à
chaque page *le grand Epaminondas*, *le di-
vin Platon*, *l'ingénieux Homere*. Jusques-
De Bitonto. là que Fra-Paolo rapporte qu'un Evêque
en présence du dernier Concile Ecume-
nique,

nique, compara la Ville de Trente, où le Concile s'assembloit, au cheval de Troye où les Grecs s'enfermerent. Des Bords.

A cette érudition profane succeda la passion pour la Scholastique, & alors on traita en Chaire les questions les plus abstraites. On préfera ensuite la doctrine des Peres, mais le beau étoit de les citer très-fréquemment, toujours en Latin, & d'une maniere si confuse, que le Latin & le François, par un monstrueux assemblage, ne faisoient qu'une période. Après ce goût bizarre, parut en Chaire un pompeux galimathias, toujours guindé dans les nuës, & de ce faux sublime on passa aux brillans & aux pointes. Ce fut le regne du bel esprit, qui a duré jusqu'à ce que l'on s'est enfin attaché à traiter les véritez de la Religion d'une maniere plus grave & plus solide, laquelle tend, non pas à satisfaire la vanité du Prédicateur, mais à édifier les Fidéles. *Ib. p. 5.* *Ib. p. 7.* *Ib p. 9.* *Ib. p. 12. 13.*

Sur cela M. Des Bords établit deux choses; l'une, qu'il est permis aux Prédicateurs de donner quelque agrément à leurs Sermons; l'autre, qu'ils énervent leurs Discours s'ils poussent cette proposition trop loin. Il a raison, ce sont là les régles des premiers Maîtres. Mais il se fait deux objections qui le tiennent long temps, parce qu'elles lui paroissent considérables, & elles sont extrémement frivoles. La premiere dit qu'*il ne faut pas éviter l'art avec tant de soin, puisqu'il y en a plus quelquefois dans le style simple que dans le style orné.* *C. 3 p. 27.* *C. 4. p. 40.* *Depuis la p. 40. jusqu'a la p. 67.* *C. 5. p. 87.*

Des Bords. La seconde dit que *si les brillans n'ont pas lieu lorsqu'il s'agit d'émouvoir, ils peuvent du moins avoir lieu lorsqu'il est question d'instruire, puisque selon S. Augustin il faut rendre la vérité agréable* (1)

Ces difficultez ne peuvent être proposées que par des gens ou qui ne savent point l'art, ou qui veulent voir si on le sait. Il faut répliquer en un mot, que les faux brillans n'ont jamais lieu; qu'il y en a de veritables qui entrent dans les Discours pathétiques, puisque c'est-là qu'on employe les éclairs & les foudres: que lorsqu'il ne s'agit que d'instruire, le grand art est de se rendre clair & intelligible; que c'est cette qualité, jointe à la pureté du style & à l'élegance, qui rend alors la verité agréable. Ailleurs on peut, & l'on doit même employer d'autres ornemens, lesquels deviennent faux, si on les déplace. Il est donc inutile de s'ar-

C. 6. p. 67. rêter, comme fait l'Auteur, à montrer que *le style simple & naturel a une beauté plus solide & plus durable que le style brillant & fleuri*, puisque si le brillant est faux, il n'a aucune beauté; & si c'est un brillant solide, il est en même temps naturel. Ce n'est pas le seul endroit de l'Ouvrage où les idées des termes n'étant pas assez démêlées, on est en danger de confondre le bon & le mauvais. Je n'en ajouterai qu'un exemple. L'Auteur re-

C. 2. p. 9. marque comme j'ai dit, que du *faux sublime* on a passé aux *brillans & aux pointes*,

1 Ut veritas placeat. *Aug. l. 4. de Doct. Christ.*

tes, que de ce dernier goût on en eſt enfin venu *à une maniere plus grave & plus ſolide*: mais que depuis qu'on y eſt venu, *on ne trouve dans la plûpart des Sermons que des expreſſions fines, des tours délicats, des manieres ingénieuſes. Ce n'eſt*, dit-il, *qu'ornemens, que pointes, que figures: ſur-tout, l'antithèſe y regne d'un bout à l'autre.* Il n'eſt pas poſſible de concilier cette idée avec celle d'une Eloquence *grave & ſolide*; & ſi les Sermons ſont tels qu'il les repréſente, on en eſt encore aux *brillans* qu'il dit qu'on avoit quittez. Il a beau dire qu'il a parlé *des penſées*, & qu'il parle à preſent *des paroles*; la description que j'ai rapportée, embraſſe les unes & les autres. Des Bords. c. 2. p. 105.

Cette confuſion ne paroît pas dans l'idée qu'il donne de l'Homelie. Le Prédicateur, dit-il, recite d'abord le texte de l'Evangile ou l'Epître du jour, & réünit toutes ſes parties, s'il le peut, ſous un ſeul deſſein, du moins ſous deux ou trois idées; il explique enſuite familierement l'Evangile ou l'Epître d'un bout à l'autre, il montre le ſens litteral de chaque verſet, il en tire des inſtructions.

Cette méthode, dit M. des Bords, eſt utile & eſtimable; l'Exemple l'autoriſe, la raiſon même la juſtifie. On y explique un plus grand nombre de veritez; elle ne demande pas de l'Auditeur une ſi grande contention d'eſprit, parce qu'il n'eſt pas néceſſaire de ſuivre le fil du diſcours; elle eſt auſſi plus facile pour l'Orateur, & plus de gens en ſont capables. c. 7. p. 75. c. 9. p. 105.

Elle

Des Bords. Elle n'eſt pourtant pas préférable aux
c. 11. p. 125. Discours ſuivis & réguliers, qui ont auſſi leur avantage ſur l'Homelie, qui conviennent même ſeuls à certaines veritez, leſquelles demandent plus d'étenduë, ou veulent être inculquées, parce qu'il faut vaincre la réſiſtance du cœur.

c. 7. p. 81. c. 8. p. 88. En vain un partiſan de l'Homelie voudroit-il mettre les Peres de ſon côté; ils ne l'ont pas tant ſuivie, qu'on le fait entendre. Leurs Homelies tiennent beaucoup de Discours réguliers (1). Du moins, il y évitent le défaut de ne faire qu'effleurer les matieres. Auſſi ne ſe propoſoient-ils pas d'expliquer dans un ſeul Sermon tous les Verſets de l'Evan-
c. 10. p. 121. gile du jour. Ils entreprenoient bien en général l'explication de tout un Livre, mais ils n'en embraſſoient chaque jour que quelques Verſets, plus ou moins ſelon leur étenduë; & ils les approfondiſſoient en y faiſant uſage de toutes les richeſſes de l'Eloquence, laquelle par conſequent pourroit avoir lieu dans l'Homelie, ſans que ce fût une raiſon de ſe dégoûter de ce genre de Discours, comme ce n'en eſt point une pour ſe dégoûter des Sermons plus méthodiques, pourvû qu'on y garde un juſte temperament. Car il

1 Cette idée que M. Des Bords donne des Homelies des Peres, ne paroît pas bien s'accorder avec celle qu'en donne Dom Gody * dans ſon Livre de l'Eloquence Chrétienne (p. 48.) Car après avoir prouvé par l'autorité de Strebée, que dans le genre Démonſtratif & dans le Déliberatif, comme dans le Judi-

* *Il en eſt parlé ci-deſſus, pag.* 165.

il n'y a que l'excès qu'on puisse raisonnablement blâmer. Telle est la décision de la question principale que l'Auteur s'étoit proposée. A en juger par conjecture, je crois qu'il étoit Prédicateur, & qu'il préferoit le Discours suivi, à l'Homelie, même qu'il n'étoit point ennemi des ornemens. Apparemment quelqu'un le critiqua, & il composa cet Ecrit pour repousser la Critique. Il y paroît un peu piqué, mais ses vûes sont toutes louables, & ses Sermons n'étoient pas mal, s'il y rempliſſoit bien ses vuës. Des Bords.

Quoi qu'il en soit, il donne diverses régles pour juger de la bonté d'un Sermon; la principale est que le Discours aille au cœur, & qu'il enseigne la voye de Dieu avec verité, telle que Dieu même l'a montrée; que pour cela, le Prédicateur ne s'arrête ni aux opinions & aux caprices des hommes, ni aux cabales de la morale sévére ou relâchée; mais seulement à l'Evangile, qui fait operer le salut entre la crainte & l'esperance. Il faut de même garder un milieu dans les ornemens. Pour parvenir, selon l'Auteur, avec plus de facilité à ce haut point de perfection, le Prédicateur doit avoir l'intention extrêmement pure. C'est la pure- c. 12 p. 139. c. 13. p. 157. c. 14 p. 190. c. 15 p. 202. c. 16 p. 214. c. 18 & 19.

Judiciaire, il y a un point fixe, qui est l'état de la question, où tout le Discours se rapporte; il conclut qu'il n'y a donc que les Homelies des Peres, & celles qu'on fait sur ce modele, où ce point fixe ne se trouve pas. On peut neanmoins les accorder, si on remarque que le P. Gody ne dit pas *de tous les Peres*, mais *de presque tous*.

Des Bords. pureté d'intention qui fait discerner les pensées, les paroles, les tours, qui doivent entrer dans les Discours, & la maniere de se servir de toutes ces choses. Je conviendrai du principe, si, à la pureté d'intention, dans la voye commune & ordinaire, on ajoûte encore l'étude & l'exercice.

REFLEXIONS SUR L'ELOQUENCE.

1695. 1700.

Mrs Arnaud & de Silleri. LE petit Livre imprimé chez Josse en l'année 1700, & qui a pour titre, *Réflexions sur l'Eloquence*, est un Recueil de plusieurs Piéces, lesquelles sont de trois différens Auteurs, illustres par leur naissance, ou par leur dignité, ou par leur doctrine & la connoissance des beaux Arts; je veux dire par toutes ces choses, ou du moins par plusieurs jointes ensemble.

En effet il y a, dans ce Recueil, une Dissertation de M. Arnaud, Docteur de Sorbonne, contre M. du Bois, de l'Académie Françoise, Auteur de la Traduction des Sermons de Saint Augustin. Je nomme d'abord l'Ouvrage de ce Docteur, quoiqu'il soit à la fin du Recueil, parce que c'est le plus ancien, & en même

me temps le plus considérable de ceux qu'on y a ramassez. Il y a aussi deux Lettres de feu M. de Silleri, Evêque de Soissons, au P. Lamy Bénédictin, lesquelles ont, en leur genre, tout le mérite qu'on peut désirer. Enfin, il y a une Lettre du P. Lamy à ce Prélat en réponse à sa premiere, & pour tâcher de satisfaire aux difficultez qu'elle lui propose. Tout cela est précedé d'un Avertissement du P. Bouhours Jesuite, qui donne dans un même Volume, & la premiere Edition des trois Lettres, & la seconde de la Dissertation de M. Arnaud, laquelle avoit été imprimée pour la premiere fois dès l'année 1695. C'est pourquoi j'ai mis deux dattes à la tête de cet article, pour marquer, par la plus ancienne, le temps de la principale piéce; & par la plus récente, celui des autres, compriſes sous le même titre. Mrs. Arnaud & de Silleri.

Le B. Bouhours a mis ensemble tous ces Ouvrages; parce qu'ils traitent le même sujet, & que le P. Lamy s'étant flatté de faire revivre des erreurs *foudroyées* par M. Arnaud, le Prélat les foudroye de nouveau par ses Lettres. En quoi je ne sai s'il est le premier Evêque de France, qui s'est signalé en écrivant sur la matiere dont est question; ce que je sai, est, qu'en marchant sur les traces de M. Arnaud, il marche aussi sur celles des Augustins, des Charles Borromées, des Augustins Valéres. Ce qui est aussi glorieux pour lui, qu'il est glorieux à l'Eloquence de compter parmi les Maîtres

Cette expression est d'un critique dont les paroles sont rapportées ci-après.

&

Mrs. Arnaud & de Silleri.

& au nombre de ſes défenſeurs, des Cardinaux, des Evêques, des Docteurs auſſi-bien que des Chanceliers, des premiers Préſidens, des Miniſtres & des Conſeillers d'Etat.

A l'égard de M. du Bois & du P. Lamy, ils n'ont ici d'autre gloire, que celle d'avoir ſoûtenu, avec esprit, une cauſe qui ne valoit rien. Ils vouloient interdire ou abſolument & en tous lieux, ou ſeulement dans la Chaire, l'uſage de je ne ſai quelle Eloquence, qu'ils appelloient *fauſſe*, mais dont ils n'avoient non plus d'idée diſtincte, que de celle qu'ils appelloient *vraye*. Il y a plus; ce qu'ils diſoient vouloir combattre, ils le combattoient par des principes qui ne concluoient, & même qui ne diſoient rien; ou s'ils diſoient & concluoient quelque choſe, c'étoit plûtôt contre ce qu'on doit appeller la veritable Eloquence, que contre ce qu'on doit appeller la fauſſe. J'ajoûte une choſe qui eſt encore plus ſurprenante; c'eſt que l'un & l'autre écrivoient d'un ſtyle, très-propre par deux endroits, à fournir des armes contre eux. Le premier de ces endroits étoit, qu'on pouvoit leur y montrer des choſes excellentes qu'ils condamnoient dans les autres comme mauvaiſes, & qui, ſans qu'ils y fiſſent réflexion, leur tomboient pourtant ſous la plume: parce qu'elles ſont dans la nature. Le ſecond endroit étoit, qu'on pouvoit auſſi leur y montrer les défauts qu'ils attribuoient fauſſement à l'Art, & dans leſquels ils ne tomboient

que

que faute de savoir cet Art même, qu'ils condamnoient. Mrs. Arnaud & de Silleri.

On ne sait pas quel parti auroit pris l'Académicien, s'il eût vû la Dissertation de M. Arnaud Il ne la vit point, parce qu'il étoit mort, lorsqu'elle arriva à Paris. Le P. Lamy la lut, & il ne s'en étonna point. Au contraire sans y répondre en aucune sorte, il entreprit non seulement de suivre M. du Bois, mais encore d'encherir sur lui par des principes & des manieres plus extraordinaires, en défiant tous ceux qui cultivent l'Eloquence, de se soûlever, s'ils vouloient, contre ses Dogmes. Avec tout cela on a obligation à l'un & à l'autre, d'avoir donné lieu d'éclaircir une chose dont beaucoup de gens n'avoient qu'une idée fort confuse, je veux dire la nature de la vraye & de la fausse Eloquence, quoique depuis cet éclaircissement, ils ne laissent pas d'avoir des compagnons de leurs erreurs; mais ce ne peuvent être selon moi que des gens très-médiocrement habiles en cette matiere, & qui se mêlent neanmoins d'en écrire ou d'en parler.

Je n'impose point à M. du Bois. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'écouter M. Despreaux, dans une Lettre à M. de Maucroix, dont M. l'Abbé Thoulié nous a procuré l'impression " Je n'ai point „ vu, dit cet illustre Poëte, les Traduc- „ tions des Traitez de la Vieillesse & de „ l'Amitié, qu'a faites, aussi-bien que „ vous, le Devot (M. du Bois) dont „ vous vous plaignez. Tout ce que je sai, Dans le Recueil qui a pour titre, *Traductions diverses*, &c. ou, *Oeuvres posthumes de M. de Maucroix. Chez Etienne.*

Mrs. Arnaud & de Silleri.

„ ſai, c'eſt qu'il a eu la hardieſſe, pour
„ ne pas dire l'impudence, de retraduire
„ les Confeſſions de Saint Auguſtin après
„ Meſſieurs de Port-Royal, & qu'étant
„ autrefois leur très-humble & rempant
„ écolier, il s'étoit tout-à-coup voulu
„ ériger en Maître. Il a fait une Pré-
„ face au devant de ſa Traduction des
„ Sermons de Saint Auguſtin, qui, quoi-
„ qu'aſſez bien écrite, eſt un chef-d'œu-
„ vre d'impertinence & de mauvais ſens.
„ M. Arnaud, un peu avant que de
„ mourir, a fait contre cette Préface u-
„ ne Diſſertation qui eſt imprimée. Je
„ ne ſai ſi on vous l'a envoyée ; mais
„ je ſuis ſûr que, ſi vous l'avez lûe, vous
„ concevrez avec moi, qu'il ne s'eſt rien
„ fait en notre Langue de plus beau ni
„ de plus fort en matiere de Rhétorique.
„ C'eſt ainſi que toute la Cour & toute
„ la Ville en ont jugé ; & jamais Ou-
„ vrage n'a été mieux réfuté que la Pré-
„ face du Devot. Tout le monde vou-
„ droit qu'il fût en vie pour voir ce qu'il
„ diroit en ſe voyant ſi bien *foudroyé*.
„ Cette Diſſertation eſt le pénultiéme
„ Ouvrage de M. Arnaud, & j'ai l'hon-
„ neur que c'eſt par mes Louanges que
„ ce grand Perſonnage a fini ; puiſque
„ la Lettre qu'il a écrite ſur mon ſujet
„ à M. Perrault, eſt ſon dernier Ecrit ".

Dans ſon Avertiſſ. p. 7. & 8.

M. Des Bords, Auteur d'un Traité dont j'ai parlé dans ce Volume, s'accorde avec M. Despreaux. Il eſt viſible,
„ dit-il, que cet Ecrivain [c'eſt-à-dire
„ M. du Bois] s'eſt mépris, s'il a vou-

„ lu

„ lu bannir de la Chaire, toute sorte d'Elo- Mrs. Ar-
„ quence, ou qu'il s'est mal expliqué, s'il en naud & de
„ a voulu bannir une espéce. Il n'est pas Silleri.
„ moins visible qu'il s'est laissé emporter
„ par *le tourbillon de son imagination* pour
„ user de ses termes, & que le grand
„ raisonnement qu'il fait sur cette facul-
„ té, est un grand Sophisme Il n'y a
„ point de Philosophe Cartésien qui ne
„ rie, en lisant ce qu'il dit de ce *tour-*
„ *billon*, & il n'y a personne même, qui,
„ sans le secours de la Philosophie, ne
„ reconnoisse aisément qu'il n'y a pas
„ plus de mal à remuer les images tra-
„ cées dans le cerveau de l'Auditeur,
„ pour lui faire concevoir les veritez chré-
„ tiennes, que de frapper le tympan de son
„ oreille par le son des paroles, pour faire
„ entrer dans son esprit les mêmes veritez.

M. Des Bords ajoûte que le savant homme * qui a relevé le Traducteur, a justifié pleinement l'Eloquence, qu'il a montré que les Prédicateurs peuvent s'en servir utilement ; que cette verité a été solidement prouvée ; qu'elle doit passer présentement pour incontestable, & qu'elle n'a plus besoin de défenseurs. * *M. Arnaud.*

Je ne m'arrête pas à ce que dit encore sur ce sujet M. Binet dans une Préface à la tête de la Traduction qu'il a donnée de la Rhétorique de Grenade, parce que le jugement qu'il porte sur les Traitez dont est question, revient à celui que Messieurs Despreaux & Des Bords en ont porté. A quoi je m'arrête, c'est l'Ouvrage même de M. Du Bois, c'est-à-dire

Mrs. Arnaud & de Silleri.

à-dire sa Préface sur les Sermons de Saint Augustin. On peut la diviser en deux parties: la premiere est un éloge du Saint, & ce n'est pas ce qu'on y trouve à redire. On trouve à redire à la seconde, qui est une espece de Dissertation touchant la maniere dont on doit prêcher, & contient une censure un peu forte de la maniere dont prêchent la plûpart des Prédicateurs. Cette Dissertation peut être subdivisée en trois parties dont il faut mettre ici un précis pour donner une idée de l'Ouvrage.

Dans la premiere l'Auteur parle de telle sorte de l'Eloquence qu'il appelle *humaine*; qu'il semble vouloir la bannir de la Chaire, & ne laisser aux Prédicateurs que la simple exposition de la vérité, sans y mêler aucun art humain; En quoi, pour le dire en passant, il ne considere pas que cette simplicité même n'étant point inspirée aux Prédicateurs d'aujourd'hui, comme elle l'étoit aux Auteurs Sacrez, il leur faudroit un Art extraordinaire pour ne point s'en écarter, parce qu'il n'est point naturel à l'homme de ne jamais s'élever. A quoi l'on peut ajoûter que même les Auteurs Sacrez ne s'y tiennent pas toujours attachez; mais qu'ils en sortent, tantôt par une Eloquence qui leur est propre, & qui ne conviendroit point à d'autres; tantôt par une Eloquence qui leur est commune avec les Orateurs, quoiqu'ils l'ayent euë sans étude, ainsi que la connoissance des mysteres. De sorte qu'il est ridicule de nous parler de la simplicité du Texte sacré

cré sans nous parler des ornemens qui y sont aussi ; & de vouloir qu'on la suive dans un Discours qu'on prononce devant le peuple, parce que les Evangelistes l'ont suivie dans un récit historique qu'ils ont fait de la vie & de la mort de JESUS-CHRIST. Certes ce n'est pas prendre garde que JESUS-CHRIST lui-même dans ses Discours a tantôt un style plus simple & tantôt un style beaucoup plus orné ; que tous les Livres de l'Ecriture ne sont pas du même style, non plus que les différentes parties du même Livre; & qu'enfin l'Eglise, plus sage que les Adversaires de l'Eloquence, ne fait point prononcer un même Evangile sur le même ton, mais qu'elle y fait remarquer & la douceur de JESUS-CHRIST, & l'orgueil de ses ennemis, & la modération de l'Evangeliste. Venons à la seconde partie. Mrs. Arnaud & de Silleri.

Dans la seconde partie l'Auteur poursuit le même dessein, & l'appuye sur un argument qu'il fait fort valoir, fondé sur la différence qu'il faut mettre entre *l'Intelligence* & *l'Imagination*. Car il prétend qu'un veritable Orateur ne doit parler qu'à la premiere, sur tout quand il s'agit de Religion; au lieu que l'Eloquence parle à la seconde, & met ainsi en usage une source d'erreurs, d'égaremens & de passions criminelles. Pitoyable raisonnement ! Il ne voit pas que si ce qu'il dit étoit vrai, on pourroit en dire autant des plus beaux endroits de l'Ecriture, comme on peut en juger par ce que je

viens de dire touchant la premiere partie.

Mrs. Arnaud & de Silleri.

Enfin dans la troiſiéme partie, à l'occaſion d'une objection qu'il ſe propoſe ſur ſa doctrine, & qui vaut mieux que tout ce qu'il a enſeigné, il ſemble ſe réconcilier avec l'Art Oratoire qu'il a combattu, en déclarant qu'il n'a voulu bannir de la Chaire, que la mauvaiſe Eloquence, & non pas la bonne: mais comme il n'a nulle idée diſtincte, ni de l'une ni de l'autre, il n'apperçoit pas que ſa réconciliation eſt vaine, parce que ſa cenſure, ſes preuves, ſes invectives tombent encore plus ſur la bonne que ſur la mauvaiſe.

Il ne faut pas s'étonner de cette confuſion. La vraye & la fauſſe Eloquence ne ſont pas ſi aiſées à démêler. Les uns appellent *fauſſe*, celle qui dit faux; & cela convient à la vraye, puis qu'il lui convient de traiter le *pour* & le *contre*; les autres pour décrier la fauſſe Eloquence, décrient les *figures*, la *diction étudiée & polie*, les *mouvemens* & les *paſſions*; les *penſées ingénieuſes*, *l'éclat*, les *brillans*, les *affectations*; & il y a là bien des écueils. Car excepté *l'affectation* qu'on peut blâmer ſans reſtriction & ſans aucun riſque, tout le reſte eſt équivoque, bon ou mauvais, ſelon la maniere dont on s'en ſert: ce qui fait la vraye Eloquence, fait la fauſſe, ſi on le tire de ſa place; & de la même ſource que vient le mal, vient le bien, ſi on en fait un bon uſage.

Mais il y a des perſonnes qui blâment les bonnes choſes, lors même qu'elles

ſont

ſont en leurs places, ſoit qu'elles ſe laiſſent aller à un injuſte dégoût, ſoit qu'elles ſoient ébloüies par des raiſons fauſſes & alambiquées. Mrs. Arnaud & de Silleri.

On fait, par exemple, qu'une *mouche* qui bourdonne autour de nous, qu'une *picqûre* d'épingle, qu'*un rayon* qui donne dans les yeux, nous empêche d'appliquer notre eſprit à la recherche des choſes obſcures & purement intelligibles; parce que ce *bourdonnement*, cette *picqûre*, ce *rayon*, frappent nos ſens par une impreſſion qui attache l'ame. De là, par une bizarrerie qui n'avoit point eu d'exemple juſqu'à nos jours, on a conclu qu'il eſt impoſſible, que par les choſes qui tombent ſous nos ſens, l'Eloquence faſſe entendre les choſes abſtraites; & ce raiſonnement contient une illuſion aſſez groſſiere, où l'on confond une expreſſion figurée, telle qu'eſt une métaphore, avec des choſes qui n'y ont aucun rapport, telle qu'eſt le bourdonnement d'une mouche. *Ce ſont des exemples allegués par le P. Lamy Benedictin.*

De même, *les paſſions* ſe prennent très-ſouvent en mauvaiſe part, pour certains mouvemens de l'Ame, leſquels ſont ennemis de la raiſon, qui fauſſent le jugement, qui corrompent le cœur; cela a paru ſuffiſant pour faire condamner l'Eloquence, parce qu'elle met ſa victoire dans *l'art d'exciter les paſſions*; comme ſi celles qu'elle excite, étoient ces paſſions déréglées que la Morale nous ordonne de réprimer.

Enfin *l'Imagination* ne ſignifie pas moins ſouvent *une fauſſe opinion* & *un jugement*

Mrs. Arnaud & de Sillery. *erroné*, qu'*une faculté que nous avons de concevoir les choses sous des images.* L'Eloquence employe la seconde, on en conclut qu'elle employe la premiere ; & il n'y a point de liaison. Il est vrai pourtant que, par la faute de l'Orateur, elle trompe quelquefois ; on conclut qu'elle est un instrument d'erreur par sa propre faute ; & rien n'est plus injuste.

Il n'est pas difficile de voir quelle Eloquence M. Du Bois attaque par ces principes : mais il l'explique lui-même. Il attaque celle qu'on appelle *humaine*, celle dont *l'Apôtre dit ne s'être point servi*, celle *qui s'apprend par régles*, celle *des Discours Académiques*, celle *qui confond le Prédicateur avec l'Orateur profane*, celle *qui est opposée à la simplicité Evangelique*, celle *dont l'usage feroit croire que le Prédicateur attend de son industrie la conversion des pecheurs*, celle *enfin qui contient les plus grands efforts de l'Art.* On voit que c'est la bonne Eloquence.

Réflex. sur l'Eloq. p. 161. *Ib p. 168. 192. 199. 200.*

Ce qu'il y trouve à reprendre, il l'exprime par ces paroles. " Que veulent „ dire ces antithéses & ces métaphores „ perpetuelles, ces jeux de mots, ces „ tours, ces traits d'esprit, ces descriptions, ces portraits jusques sur les choses où il ne faut que bien peindre le „ mal pour l'inspirer, ces recherches si „ fines & si curieuses, qui nous découvrent & nous dépeignent le jeu de „ nos passions & de notre amour propre : mais d'une maniere qui bien loin „ de

Ibid p. 182.

„ de nous en guérir, ne fait que nous les „ rendre plus aimables? Mrs. Arnaud & de Silleri.

Une preuve que l'Auteur ne s'entend pas lui-même, c'est que l'Eloquence humaine qu'il condamne, n'a point la plûpart des défauts qui lui déplaisent, *ces antithèses*, *ces métaphores perpetuelles*; elle condamne les excès. A l'égard de la peinture pernicieuse qui rend aimables les vices & les passions, c'est un défaut dont la fausse Eloquence n'est pas capable: mais seulement la vraye lorsqu'on en abuse. Tel est, dans l'Ecriture, le discours d'une femme de mauvaise vie, qui veut seduire un jeune homme, à quoi l'Ecriture nous avertit de prendre garde, & c'est pour cela qu'elle le rapporte. Les *tours*, les *traits d'esprit*, les *descriptions*, les *portraits*, les *recherches fines & curieuses*, n'ont de soi rien de mauvais: il faut seulement les employer avec prudence, & ils sont alors d'un grand usage. Il faut être plus réservé dans les *jeux de mots*, qui comprennent ici *l'égalité & l'opposition des membres du Discours*, *les mêmes mots*, ou *les mots semblables*, au commencement ou à la fin des phrases: & néanmoins il y a telles de ces figures, qu'on ne sauroit condamner, quoiqu'elles soient continuées. Il faut sur cela faire usage d'une maxime de Longin qui enseigne, comme je l'ai déja dit, *que les figures brillantes, comme l'antithèse ou autres semblables, qu'on traite d'odieuses lorsqu'elles sont trop fréquentes, ne sont pourtant pas odieuses, si le brillant de la*

Mrs. Arnaud & de Sillery.

penſée ſurmonte le brillant de la diction. Il y en a de ce genre dans Saint Paul. A quoi il faut ajoûter qu'on doit encore diſtinguer le temps & le lieu ; puisque telles figures ne ſont pas bonnes dans le Plaidoyé, qui le ſont dans le Panégyrique.

On voit évidemment & ce que M. Du Bois combat, & ce que M. Arnaud défend. Jamais homme ne fut au fait, ſi ce fameux Docteur n'y eſt pas en cette occaſion ; & ſi l'Académicien n'eſt pas dans l'égarement, jamais perſonne n'y fut. Voici pourtant un Auteur grave, M. de Boiſſimon, qui dit d'un air libre & déciſif, que le Docteur ne prend pas le ſens de l'Académicien. J'ai parlé ci-devant du Dialogue où il donne ce jugement très-digne du reſte de ſon Ouvrage ; voici comment il donne ſa déciſion. Climante, l'un des perſonnages du Dialogue & défenſeur des Modernes, interroge Dorillas admirateur des Anciens, & lui demande, *s'il n'a pas lû les Réflexions ſur l'Eloquence & s'il ne s'eſt pas appliqué une partie de ce que l'Auteur y dit contre M. Du Bois.* Dorillas répond en ces termes : *L'Auteur de ces Réflexions ne défend point, ce me ſemble, ce que celui qu'il attaque combat.* Cela eſt net. Ecoutons la ſuite de cet Oracle. " L'un défend l'E-
" loquence en général, l'autre en com-
" bat une eſpece particuliere, ſavoir cet-
" te Eloquence trop fleurie, guindée &
" affetée. L'un critique ſecretement le
" ſtyle de la plûpart de nos Prédica-
teurs ;

„ teurs ; l'autre défend l'Art Oratoire. Mrs. Ar-
„ L'un parle du genre, & l'autre de l'es- naud & de
„ pece. M. Arnaud, de son propre a- Silleri.
„ veu, condamne l'Eloquence que M.
„ Du Bois a blâmée, & M. Du Bois n'a
„ point prétendu critiquer la bonne Elo-
„ quence dont M. Arnaud fait l'Eloge
„ & montre l'utilité.

Ainsi décide M. de Boissimon. Le Lecteur jugera du merite de cet Auteur. Tout son Ouvrage ressemble à l'échantillon que j'en donne. On aura peut-être la curiosité de savoir s'il appuye de quelque preuve ce qu'il avance. Il n'en apporte aucune. Qu'importe? son autorité ne suffit-elle pas pour nous persuader que *M. Arnaud, de son propre aveu, condamne l'Eloquence humaine, enseignée par S. Augustin, employée par les Orateurs profanes, opposée à la simplicité de l'Evangile*? Ne doit-on pas croire aussi sur la foi de M. Boissimon, que M. Du Bois n'ayant pas prétendu condamner la bonne Eloquence, ne l'a pas condamnée, faute de s'entendre lui-même ; ou qu'il n'a pas attaqué celle que je viens de désigner, quoiqu'il fasse ouvertement profession de l'attaquer? Certes le plus grand honneur qu'on puisse faire à M. de Boissimon, est de dire que son Ouvrage ressemble fort à celui de M. Du Bois ; achevons ce qui regarde ce dernier.

Il continuë à combattre l'Eloquence. 1. Parce qu'*elle s'adresse à l'imagination, qui est*, dit-il, *le poison de l'intelligence, & dont les faux jugemens sont les faux*

Mrs. Arnaud & de Silleri.

braves, les faux honnêtes gens, les faux amis, la fausse pieté. 2 Il ajoûte qu'*elle met obstacle à l'entrée de la verité dans l'esprit.* L'usage qu'on en fait est d'autant plus déplorable, selon lui, *que la plûpart des Auditeurs ne peuvent rien concevoir que par des images sensibles :* 3. Et que *les choses qu'on leur prêche, sont élevées au dessus des sens.* On peut distinguer trois raisons dans ces paroles. La premiere est une équivoque que j'ai déja démêlée: La seconde prouve tout le contraire de ce que M. Du Bois veut établir; puisque si les Auditeurs ne peuvent rien concevoir que sous des images, il est clair qu'il faut leur en fournir, comme faisoit JESUS CHRIST: La troisiéme est absolument fausse. La plûpart des choses qu'on leur prêche sont sensibles; & celles qui sont purement spirituelles, ne peuvent être connuës des simples que par des images sensibles, puisque la Foi en quelque façon ne nous vient que par les sens (1).

Réfl. sur l'Eloq. p. 316.

Il faut ajoûter que M. Du Bois jugeant de l'Eloquence par certains effets très-équivoques, appelle *fausse* celle qui remuë l'imagination, & qui par là est une voye d'illusion & d'erreur : 2. Celle qui suit l'homme dans son égarement, & qui au lieu de le tirer hors de son imagination, l'y engage de plus en plus; celle qui l'accoutume à se laisser mener par cette faculté insensée, & le rend par conséquent

1 Fides ex auditu.

séquent susceptible de toute erreur qu'on lui présentera d'une maniere agréable & insinuante: 4. Celle qui lui fait perdre le goût de la sainte simplicité de l'Evangile; celle qui lui donne une fausse idée de la parole de Dieu, & qui la lui fait confondre avec le langage de la sagesse humaine; celle qui loin de le tenir dans ce silence intérieur, [hors duquel on n'est en état ni de penser à soi-même, ni d'entendre la voix de Dieu, ni de le prier comme il faut] l'en tire avec violence; celle enfin qui n'est propre qu'à le jetter dans la plus dangereuse de toutes les illusions, qui est de prendre son imagination pour son cœur, & de se croire converti parce que son imagination est ébranlée. Au contraire, il appelle *vraye*, celle qui se trouve nécessairement dans tout homme de bon esprit, qui sait bien parler, & qui est bien plein & bien penetré de sa matiere. Mrs. Arnaud & de Silleri.

Rien n'est plus équivoque que ces idées. Jugeons-en par les dernieres. Qu'est-ce qu'*un homme de bon esprit*? On appelle ainsi *un esprit né pour quelque chose*, pour la Géometrie, pour la Politique, pour l'Eloquence, pour toutes ces choses ensemble. Et on sait que cette disposition naturelle ne suffit pas à un homme pour exceller. Ensuite: Qu'est-ce que savoir bien parler? cela peut s'entendre de la *Grammaire* & de la pureté du langage, qui ne suffit pas non plus à l'Orateur, & ne lui est pas absolument necessaire. Cela peut s'entendre de la *Rhétorique*; & *Ib. p. 324.*

Mrs. Arnaud & de Sillery.

alors, c'eſt dire qu'*on eſt éloquent quand on poſſede l'Art oratoire*; Eſt-ce le moyen de faire entendre que cet Art eſt inutile? Qu'eſt-ce enfin, qu'*être bien plein & bien penetré de ſa matiere*? Eſt-ce *en être parfaitement inſtruit & la poſſeder*? Eſt-ce *en être touché*? Le premier n'eſt point neceſſaire, comme il paroît par l'exemple même de M. Du Bois qui eſt éloquent ſur une choſe qu'il n'entend pas, & qui eſt la nature de l'Eloquence même; il lui ſuffit de paroître la bien entendre: Le ſecond l'eſt encore moins, comme on le voit par l'exemple des Prédicateurs dont parle Saint Auguſtin, *qui ne ſont point touchez des choſes dont ils veulent que les autres le ſoient: ils font ſemblant de l'être, & par là ils profitent aux autres; mais ils ne le ſont pas, & par là ils ſont nuiſibles à eux-mêmes. Ils profiteroient même à plus de perſonnes, s'ils étoient veritablement perſuadez* (1). La raiſon de cette doctrine eſt évidente. Un Orateur eſt dans l'erreur de bonne foi, & il la donne très-éloquemment pour la vérité; il connoît la vérité, & il la fait valoir de même, ſoit parce qu'il l'aime, ſoit par d'autres conſiderations; ce qu'il fait de bien ou de mal dans les choſes qu'il perſuade, ne change rien à la nature de l'Eloquence, qui eſt une épée à deux tranchans.

Ibid p. 339.

Que deviennent donc ces autres propoſi-

a Multis itaque proſunt dicendo quæ non faciunt. Sed

positions de M. du Bois? *Un bon esprit*, dit-il, *est infailliblement éloquent de la maniere qu'il faut l'être*, c'est-à-dire, *sans penser à l'être, & par la seule direction de sa disposition interieure qui le conduit d'elle même à tout ce qui se peut desirer en fait d'Eloquence. Elle y conduit même si sûrement*, ajoûte-t-il, *elle lui fait garder de si justes mesures, que les régles de l'Eloquence n'ont été tirées que de ce qu'on a observé dans ceux qui étoient éloquens de cette sorte.* Il soûtient encore, qu'on est parfaitement éloquent avec cela seul; qu'*on ne l'est jamais veritablement sans cela:* que *les Prédicateurs qui sont pleins des veritez de la Religion & des principes sur quoi elles sont fondées, ne sauroient manquer ni de mettre ces saintes veritez dans leur jour, & de les exposer de la maniere la plus propre à les faire recevoir; ni de les appuyer de preuves directes & naturelles, qui en convainquent l'esprit; ni d'en faire voir les conséquences, & de les réduire en systêmes clairs & précis que les Auditeurs puissent remporter & dont ils puissent faire usage;* que *l'ordre Géométrique est toûjours gardé dans leurs discours, parce que c'est l'ordre de la raison.* Mrs. Arnaud & de Silleri.

Toutes ces propositions se détruisent en peu de mots, premierement par l'exemple de Démosthène, de Saint Augustin, de Ciceron, qui font profession ouverte dans plusieurs de leurs Discours de vouloir

Sed longè pluribus prodessent, faciendo quæ dicunt. *Réf. sur l'Eloq. pag. 355. & 356.*

Mrs. Arnaud & de Silleri.

vouloir être éloquents. En second lieu, parce qu'avec le génie, l'Art est encore nécessaire, & que sans cela on n'est point parfaitement éloquent. En troisiéme lieu, parce qu'on voit des gens qui sont fort pleins de leur matiere en un sens, & qui ne sont point éloquens ; & d'autres qui sont éloquens, sans être, en certain sens, pleins de leur matiere; M. du Bois en est un exemple. Enfin, parce que *l'ordre Géométrique*, tout excellent qu'il est en certains cas, comme dans la Dissertation de M. Arnaud, seroit très-impertinent en certaines causes, quelque bonnes qu'on puisse d'ailleurs les concevoir ; parce que la mauvaise disposition de l'Auditeur s'y oppose, & qu'il ne faut pas aller à lui à visage découvert. La methode géométrique est toûjours la méthode de la raison dans l'ordre de l'esprit, c'est-à-dire, dans les choses de spéculation ; mais non pas dans l'ordre du cœur, c'est-à-dire, dans les choses de goût, de sentiment & de pratique. Aussi M. du Bois lui-même n'a-t-il pas gardé cette méthode géométrique; puisque rien ne lui est plus contraire que la confusion des idées & les équivoques, dans lesquelles on tombe, ou par erreur comme lui, ou par malice comme d'autres.

Telles sont les idées de M. du Bois, & tels sont les principes de M. Arnaud. Qui s'imagineroit qu'il y eût au monde un homme d'esprit, capable d'hésiter à prendre parti pour l'Eloquence ? Voici néanmoins, non pas M. De Boissimon, mais

mais le P. Lamy qui vient à la charge. Comment y vient-il ? Il paroît sur le champ de bataille, armé de tout son courage, armé de sa propre autorité, c'est-à-dire de l'autorité d'un Philosophe célébre, Auteur de cinq gros Volumes qu'il a composez touchant la connoissance de l'homme, qui a (si on la prend bien,) tant de rapport avec l'Eloquence, sans parler de je ne sai combien d'autres Ouvrages dans lesquels on voit une étude infinie de la diction: il paroît enfin armé & des raisons de M. du Bois, & d'autres encore de même trempe. Il vient ainsi au secours du vaincu. Et comme si celui-ci n'avoit perdu sa cause, que pour ne l'avoir pas renduë assez mauvaise, le P. Lamy outre, de gayeté de cœur, les propositions de M. du Bois. Il avance que *la Rhétorique est capable de corrompre l'esprit & le cœur*; il use de tous les tours imaginables pour soûtenir ce qu'il a avancé; il mêle la retenûë & la fierté en l'avançant; il se restraint d'abord à dire *qu'il n'interdit la Rhétorique qu'aux Solitaires*, & même que *c'est la fausse Rhétorique qu'il leur interdit*; il déclare ensuite qu'*il parle à tous le monde*, & que *c'est la meilleure Eloquence qu'il condamne*; il peint la bonne & la mauvaise au hazard, comme avoit fait M. du Bois, par des traits ou imaginaires, ou réels, qu'il louë ou qu'il blâme sans qu'il paroisse savoir pourquoi; il dit & se dédit comme il lui plaît, il défie tout le Parnasse * & tous les Colléges de se soûlever contre

Mrs. Arnaud & de Silleri.

* *On verra ci-après les preuves de ce qui est ici avancé.*

Mrs. Arnaud & de Silleri.

contre lui, comme s'il n'en vouloit qu'à eux, afin de se rendre le Public plus favorable ; il léve ensuite le masque, & dit qu'il en veut *à l'Eloquence des Prédicateurs, à celle des Avocats, à celle de Ciceron, à celle qui employe la différence des styles selon les matieres, parce qu'elle est effectivement nuisible, lors même qu'elle défend la bonne cause*, il dit que *même en ce cas elle est le poison de l'intelligence*, qu'*elle ébranle l'imagination*, qu'*elle falsifie le goût naturel de la verité*, qu'*elle employe des images sensibles & des métaphores*, qui sont *des ombres infernales*, & *réveillent les playes du peché* ; qu'*elle est l'Art de convaincre à force de passionner*, l'Art *de persuader sans raison*, l'Art *de n'être point naturel & de substituer l'artifice à la nature*, l'Art *de ne parler à l'esprit que par l'imagination, & de graver dans le cerveau de profondes traces des moindres objets.*

Sur cela l'illustre Prélat à qui il avoit envoyé ses Livres, lui répresente dans ses Lettres, qu'*il attaque la Rhetorique en général*, & par conséquent *la bonne* ; qu'il *attaque même celle-ci directement, & plus directement que la mauvaise* ; qu'il lui attribue des défauts qu'elle n'a pas ; qu'il prend des choses très-loüables pour des défauts ; qu'*il est dans une perpetuelle confusion d'idées*, de même que M. du Bois ; que *les passions qu'il blâme, sont un caractére de la vraye Eloquence, qui ne peut convenir à la fausse*, & c'est un des endroits les mieux touchez. En un mot, on

on peut assûrer que le Prélat a dit tout ce qui se pouvoit dire en deux Lettres, qui sont d'ailleurs écrites très-poliment. Mrs. Arnaud & de Silleri.

C'est le jugement qu'en a porté l'Auteur* de la Préface qui est au devant des Oeuvres posthumes de M. de Maucroix, dans une note qu'il a mise en passant sur un endroit d'une réponse que fait M. de Maucroix à la Lettre de M. Despreaux dont j'ai parlé. " J'ai lû, dit M. " de Maucroix, la Dissertation de M. " Arnaud sur la Préface du Dévot. Je " fus fâché en la lisant de n'être pas un " peu plus vindicatif que je ne suis. Car " j'aurois eu bien du plaisir à voir tirer " de si belle sorte les oreilles à mon " homme. Qu'auroit-il pû répondre à " tant de bonnes raisons qui détruisent " son ridicule système d'Eloquence, &c. *M. l'Abbé Thoulié. Oeuv. Posth. p. 362.

En cet endroit l'Auteur de l'Edition fait une remarque en ces termes : " Le " P. Lamy Benedictin, dans les Traitez " *de la connoissance de soi-même*, & dans " ses éclaircissemens sur ces Traitez, se " déclara contre la Rhétorique, ou plûtôt contre l'Eloquence, à l'exemple " de M. du Bois. M. l'Evêque de Soissons le réfuta aussi vivement que poliment; & l'Ouvrage de cet illustre Prélat fut imprimé en 1700 avec la Dissertation de M. Arnaud, & une Préface du P. Bouhours dans un Recueil qui a pour titre *Réflexions sur l'Eloquence*. *M. l'Abbé Thoulié. ibid. p. 363.

FRAN-

FRANCOIS VAVASSEUR

JESUITE,

Contemporain du P. Rapin, & Auteur du Livre qui a pour titre De Ludicra Dictione.

Le P. Vavasseur.

JE reviens sur mes pas pour parler du P. Vavasseur, & comme, dans le cours de l'impression de ce Volume, je trouve sous ma main un morceau qui le regarde & que j'avois égaré, j'aime mieux le placer un peu hors de son rang, que de ne pas lui donner un article particulier, puisqu'il est trop généralement estimé, pour que j'en use autrement à son égard.

* De Ludicra Dictione.

Ce Pere a écrit contre le Burlesque *, & a montré que c'est un genre d'écrire inconnu aux bons Auteurs Anciens & Modernes. Comme le sujet lui paroissoit assez petit, il a tâché de le relever par des richesses étrangéres, par des digressions agréables & diversifiées, par des réfléxions sur l'ancienne Grece, ou sur l'ancienne Rome. Il prend un soin particulier d'arrêter son Lecteur sur ce que cette méthode lui fournit de plus beau, & de meilleur goût. C'est entre autres, par où il fait tout rentrer dans son premier dessein, qui étoit de détourner les hommes d'une chose aussi mauvaise & aussi impertinente que le Burlesque. Il

y

y a répandu encore divers jugemens sur différens Auteurs; il a établi l'idée qu'on doit avoir de tout ce qui s'appelle la belle ou la fine & délicate raillerie. C'est l'idée qu'il donne lui-même de son Ouvrage, tant par son titre, que par sa Préface. Cela joint à d'autres remarques qu'il fait sur diverses choses qui regardent la Rhétorique, le met au rang des Auteurs qui font la matiere de mon Recueil. Le P. Vavasseur.

A ce que je viens de dire de son Ouvrage, j'ajoûte encore après lui, qu'il montre que le Burlesque a été odieux aux Grecs les plus portez à faire rire; qu'il l'a été de même aux Latins, qu'en un mot on n'en trouve aucun vestige, & que si c'étoit un style dont on pût user sans se déshonorer, les Rhéteurs, les Critiques, les Auteurs Philologues, en auroient donné des régles, mais qu'ils n'en ont point donné; au contraire, qu'on l'y trouve par tout proscrit comme infame, aussi-bien que dans l'Ecriture Sainte & dans les Peres.

Il s'attache plus à Ciceron qu'à aucun autre Auteur, dans le dessein de montrer qu'il a aussi bien entendu la raillerie que les Grecs, qu'il l'emporte même sur tous en ce point; mais qu'il n'a rien dit du Burlesque, & qu'il ne l'a point employé.

Il finit son Traité en établissant que rien ne peut obliger aucun Ecrivain à se souiller par l'usage d'une aussi mauvaise chose, au lieu que tout oblige à l'éviter.

Cet

Le P. Vavasseur. Dict. de B. T. 1. p. 263. dans les Rem. col. A.

Cet écrit du P. Vavasseur est tel, qu'encore que M. Bayle y releve quelque faute, & qu'il le cite pour un exemple qui prouve que ceux qui ont le plus de lecture & le plus de recueils, tombent quelquefois dans des oublis assez étranges, il ne laisse pas de dire que c'est *un excellent Traité*; & il parle toujours avec estime de l'Auteur, lorsqu'il a occasion de faire mention de lui.

On sait que ce fut Balzac qui le porta à écrire sur cette matiere (1), & son motif étoit le ravage que faisoit le style Burlesque dans la Langue Françoise.

M. Boileau le décrit, ce ravage, dans le premier chant de l'Art Poëtique.

Au mépris du bon sens le Burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plût par sa nouveauté;
On ne vit plus en vers que pointes triviales.
Le Parnasse parla le langage des Hales.
La licence à rimer alors n'eut plus de frein,
Apollon travesti devint un Tabarin,
Cette contagion infecta les Provinces,
Du Clerc & du Bourgeois passa jusques aux Princes,
Le plus mauvais plaisant eut ses Approbateurs;
Et jusqu'à Dassouci, tout trouva des Lecteurs.

En effet, comme l'observe, sur ces Vers, l'Au-

1 Quid de ludicro hoc, ut vocant, scribendi genere, & ut ego interpretor, de hoc nugarum ludo, sentiat

l'Auteur * des Notes curieuſes qui enrichiſſent aujourd'hui les Ouvrages de M. Boileau, le ſtyle Burlesque fut extrémement en vogue depuis le commencement du dernier ſiécle jusques vers l'an 1660. qu'il tomba †.

Le P. Vavaſſeur.

* M. Broſſette Avocat & homme de merite, fort eſtimé de tout le monde, & grand ami de feu M. Deſpreaux.

† Boil. Edit. de Gen. in 4. pag. 294.

Balzac dans la Diſſertation qu'il adreſſe au P. Vavaſſeur, fait parler un de ſes amis contre ce ſtyle d'une maniere très-ſévére: " La bonne raillerie, dit cet A-„ mi, eſt une marque de la bonne nais-„ ſance, & de la bonne nouriture; eſt „ un effet de la raiſon vive & réveillée; „ inſtruite par l'étude, & polie par le „ grand monde. Etant bien appriſe com-„ me elle eſt, elle ne choque, ni la coû-„ tume, ni la bienſeance; en ſe joüant „ même, elle conſerve quelque dignité; „ elle vient de l'eſprit, & va à l'eſprit, „ ſans travail & ſans agitation. Celle-ci „ au contraire (c'eſt-à-dire le ſtyle Bur-„ lesque) qui veut qu'on écrive d'une „ façon, que perſonne n'oſeroit parler, „ n'a rien d'ingenieux, n'a rien de no-„ ble, n'a rien de galant. Ni l'heureux „ naturel, ni le vrai Art, ni la teinture „ de la ſage Antiquité, ni l'air de la „ belle Cour ne ſe reconnoiſſent point „ en cette raillerie. Elle anime une car-„ caſſe pour obliger les gens à avoir de „ l'attention; c'eſt-à-dire, elle uſe de ma-„ chine, faute d'eſprit: Manquant de l'a-„ gréa-

ſentiat Vavaſſor, interrogatus à Balzacio, ſcire intereſt Reipub. Literariæ. *Balz. à la fin de ſa 29. Diſſert. critique.*

Le P. Vavasseur. „ gréable & du beau, elle employe l'é-
„ trange & le monstrueux; & ainsi pré-
„ supposé qu'elle faſſe rire, je soûtiens
„ qu'elle fait rire, par force & violem-
*Balz. Dissert. Crit. 29. Dans le T. 2. in fol. p. 686. „ ment *.

C'est ainsi que parle l'ami de Balzac. Qu'entendoit-il par le Burlesque? Il le fait d'abord connoître par ces paroles qui commencent son Discours. " Ne sau-
Ibid. p. 685. „ roit-on rire en bon François & en style
„ raisonnable? Pour se réjoüir, faut-il al-
„ ler chercher un mauvais jargon, dans
„ la maniere des choſes paſſées, & tâcher
„ de remettre en usage des termes que
„ l'usage a condamnez? Est-il impossible de
„ donner un spectacle aux Sujets de Louïs
„ quatorziéme, à moins que de remuer
„ un Fantôme qui repréſente le regne de
„ François premier, à moins que d'évo-
„ quer l'ame de Clement Marot, & de
„ desenterer une Langue morte?....
„ Avoir recours à Marot, dit-il enſuite,
„ & au siécle de Marot, pour plaire aux
„ gens de ce siécle ici, c'est trop se dé-
„ fier de soi-même, & ce n'est pas as-
„ sez estimer son siécle. L'Antiquité ne
„ doit pas être imitée par cet endroit-là.
„ On auroit autant de raiſon de prendre
„ les modes des habillemens dans les
„ vieilles tapisseries, & de porter les res-
„ tes de son trisayeul.

On voit que cet Ami de Balzac ne distingue point le Burlesque du style Marotique. M. Boileau n'a pas confondu ces deux choſes, comme il paroît par ces vers-ci qui suivent ceux que j'ai déja rapportez.

Mais

Mais de ce ſtyle enfin la Cour désabuſée
Dédaigna de ces Vers l'extravagance aiſée ;
Diſtingua le naïf du plat & du bouffon,
Et laiſſa la Province admirer le Typhon.
Que ce ſtyle jamais ne ſouille votre Ouvrage,
Imitons de Marot l'élégant badinage,
Et laiſſons le Burlesque aux Plaiſans du Pont-neuf.

Le P. Vavaſſeur. *Dans l'Art Poét. Chant I.*

Il eſt évident que M. Boileau ne penſe pas comme l'Ami de Balzac ſur le ſtyle de Marot. Il ne penſe comme lui, que ſur l'extravagance & la facilité du Burlesque. Car cet Ami dit encore : Je „ ne m'étonne pas qu'un ſemblable gen- „ re d'écrire ait été ſuivi, & qu'il ait „ fait ſecte. Coûtant peu à l'eſprit, & „ ayant été trouvé commode, par ceux „ qui ne pouvoient pas réüſſir en l'autre, „ ſa facilité lui a donné cours, & a „ rempli les Villes & la Campagne, d'un „ nombre infini de mauvais Rimeurs.

Ubi ſupra, 686 & 687.

C'eſt ainſi que les deux Auteurs en queſtion conviennent ſur ce point, ce qui eſt bien à remarquer, pour montrer aux jeunes gens combien ils doivent fuïr le Burlesque. Et je n'héſite point à dire que nous pouvons pareillement ſur cela convenir avec ces deux Auteurs. A l'égard du point qui les diviſe, il reſte à voir, & ce qu'a penſé Balzac ainſi que le Pere Vavaſſeur, & ce que nous devons penſer ſur cet article.

Pour ce qui eſt de Balzac & du P. Vavaſſeur, l'Auteur des Notes ſur les Ouvrages de M. Boileau, obſer-

„ ve

Le P. Vavasseur. *Ubi supra pag. 295. Dans son Mascurat p. 166.

„ ve * premierement que M. Naudé a
„ cru faire honneur à Marot, en le fai-
„ sant passer pour un Poëte burlesque.
„ Il ajoûte que M. Balzac & le Pere
„ Vavasseur semblent avoir fait consister
„ le principal caractére de ce genre d'é-
„ crire dans l'imitation de l'ancien lan-
„ gage, & particulierement dans celle de
„ Clement Marot; jusques là, ajoûte-t-
„ il, que Balzac a dit que s'il falloit ir-
„ rémissiblement que le style de Marot
„ & que le genre burlesque périssent, il
„ demanderoit grace pour *les Avantures*
† Ouvrage de M. Sarrazin. „ *de la Souris* †, pour la Requête de Sca-
„ ron au Cardinal, & pour celle des
* Ouvrage de M. Ménage. „ Dictionnaires à l'Académie *. Ce sont
là en effet les paroles de Balzac, à quoi
l'Auteur des Notes auroit pû ajoûter les
termes Latins dont Balzac se sert encore, lorsqu'il invite le P. Vavasseur à dire son sentiment sur ce genre d'écrire. Je cite ces mots Latins au bas de la page (1). Il y attaque Marot comme un Poëte burlesque & comme un mauvais Plaisant. Voilà donc trois suffrages pour l'Ami de Balzac, savoir Balzac lui-même, le P. Vavasseur, & M. Naudé.

D'un autre côté l'Auteur des Notes se déclare contre eux en ces termes:
„ Le véritable caractére du Burlesque,
„ dit-il, n'a pas été suffisamment connu
„ de ces Ecrivains, si judicieux d'ailleurs
„ & si célébres: Car, placer Marot par-
„ mi

1 Si teste maximo & sagacissimo Criticorum (Horatio) sales & numeros Plautinos stultè mirati sunt Remi Nepotes; rectène & sapienter laudabunt nostri homines

„ mi les Poëtes burlesques, & donner Le P. Va-
„ aux trois pieces reſervées par Balzac, vaſſeur.
„ le nom de Poëſies burlesques ; c'eſt
„ confondre le naïf avec le bouffon, &
„ l'agréable avec le ridicule, entre les-
„ quels il y a une diſtance que l'on ne
„ ſauroit meſurer.

Ainſi s'explique l'Auteur des Notes. Ses paroles contiennent un jugement que je n'ai pas dû omettre, & ſur Balzac & ſur le P. Vavaſſeur qui ont écrit du Burlesque, & dont le dernier fait le ſujet de cet Article. D'un autre côté, dans ces mêmes paroles, l'Auteur des Notes ſe déclare pour M. Boileau, & diſtingue comme lui le ſtyle Burlesque du ſtyle de Marot. Quel parti faut-il que je prenne, ſinon le plus raiſonnable, qui eſt celui & de M. Boileau & de ſon Commentateur ? Je crois même que c'eſt plutôt le ſentiment de tout le monde, parce qu'il ne paroît pas que perſonne ait repris le Poëte ſur ce article.

Il s'enſuit de ce que nous avons dit, que Balzac & le P. Vavaſſeur dans ce qu'ils ont écrit du Burlesque, ont manqué à une choſe eſſentielle, qui eſt de bien faire connoître le ſujet dont ils écrivoient. Car ce que Longin a dit des beautez que l'Art nous montre pour les faire rechercher, je l'applique ſans difficulté aux vices que l'Art auſſi veut faire éviter. *Quand on traite d'un Art*, dit Longin,

homines inconditos Maroti ſonos, frigidas argutias, & obſoletam barbari ſæculi dicacitatem. *Balz. ubi ſupra.*

Le P. Vavasseur.

gin, *il y a deux choses à quoi il faut toujours s'étudier. La premiere est de bien faire entendre son sujet. La seconde que je tiens au fond la principale* (c'est Longin qui parle) *consiste à montrer comment & par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquerir.* Balzac & le P. Vavasseur ont donc manqué à la premiere. Pour la seconde dont le but est ici, non pas de nous faire parvenir au Burlesque, mais de nous le faire éviter, l'un & l'autre semblent y satisfaire en recommandant, comme ils font avec soin, la belle, la fine & délicate raillerie; car c'est nous porter à fuir le vrai Burlesque qui ne consiste qu'en pointes ou expressions froides, triviales, grossieres, & quelquefois mêmes pleines d'ordures, toutes choses qui ne peuvent plaire qu'à la canaille. C'est ce style sans doute qu'Horace proscrit avec force dans son Art Poëtique lorsqu'il parle de la Satyre Dramatique, ainsi que des Faunes & autres Divinitez champêtres qu'on y faisoit entrer comme des personnages propres à divertir le Spectateur. Ce Poëte veut qu'ils divertissent noblement, d'une maniere qui soit agréable aux gens d'honneur, & non à la vile populace. Son précepte sur cela est si précis, qu'il fera la condamnation de tous ceux qui en écrivant parmi nous,

Il y a sur cela 26 vers dans Horace qu'on peut voir, & qui commencent environ au vers 220 de l'Art Poëtique.

1 Censè ergo tu, de quo nuper hoc Apollo responsum dedit (ita Delphis per Literas significatum est) FRANCISCUS VAVASSOR JACOBI SIRMON

nous, donnent dans la grossiereté & dans l'ordure. Le P. Vavasseur.

Au reste ce qui manque au P. Vavasseur ne doit pas nous empêcher de rapporter l'éloge que lui donne encore Balzac, en l'invitant à écrire sur cette matiere, ne fut-ce que pour la maniere fine dont cet éloge est tourné, sans néanmoins que je veuille répondre si cet éloge n'est qu'un simple compliment ou si c'est une exacte vérité. *Dites-nous donc votre sentiment*, dit Balzac au P. Vavasseur, *vous pour qui Apollon vient de rendre un Oracle qu'on nous écrit de Delphes, lequel ordonne que François Vavasseur soit legataire universel de Jacques Sirmond* (1). Il veut dire que c'étoit au premier à remplacer le second, c'est pourquoi il ajoûte. *Nous pouvons le pleurer, le Pere Sirmond, mais si vous écrivez, nous ne pourrons point nous appercevoir de sa perte.* C'est cette partie sur laquelle je laisse au Lecteur à juger si c'est ou une exacte vérité ou un simple compliment.

RE-

(1) SIRMONDI EX ASSE HÆRES ESTO. Ille quidem lugeri potest: te scribente desiderari non potest.

REGLES DE LA BONNE ET SOLIDE PREDICATION.

1701.

Anonyme. VOici l'Ouvrage d'un Auteur qui se fait estimer par ses lumieres, par son zéle, & en même temps par sa modération, en tout ce qui ne regarde préciſément que la Morale. Il ne seroit pas moins estimable pour ce qu'il dit sur l'Eloquence, s'il eût aussi bien entendu cette matiere, qu'il entendoit l'autre. Car on remarque par tout, que son intention est droite, qu'il cherche la verité, qu'il croit la dire, & qu'aucun respect humain n'étoit capable de la lui faire alterer. Qu'on en juge par la maniere dont il s'explique sur la fleurie.

P. 115. „ Qu'il est facile, dit-il, si on n'y prend „ bien garde, de tomber dans ce vice de „ la flaterie! Moi-même, qui en avertis, „ & qui le combats ici, à peine ai-je pû „ m'en garantir : j'avois dédié ce Livre „ à un célébre Prélat ; j'en destinois un „ autre qui porte pour titre *Réfléxions* „ *morales*, *&c.* à un grand Prince ; &, „ quoique ces deux illustres personnes „ ayent du merite, pourtant parce que „ la sincerité est de telle sorte bannie de „ la bouche des hommes, qu'à moins „ qu'on

„ qu'on ne flatte beaucoup les Grands, Anonyme
„ en rehaussant extrémement leur mérite,
„ ou, en leur attribuant des vertus qu'ils
„ n'ont peut-être pas, on ne plaît pas:
„ je m'en suis déporté, & je ne pense
„ pas que l'envie me prenne davantage
„ de dresser des Epitres dédicatoires, si
„ je fais d'autres Livres. Je donne même
„ cet avis aux Ecrivains & aux Prédica-
„ teurs (ceux qui le goûteront pourront
„ s'en servir) de s'épargner autant qu'ils
„ le pourront, de loüer en Chaire ou
„ par écrit les personnes de qualité, &
„ les Communautez; parce que, ou il
„ faut mentir & trahir son sentiment par
„ les fausses loüanges qu'on donne à ceux
„ qu'on a entrepris de loüer, ce que la
„ verité Chrétienne ne permet pas; ou
„ si on ne fait pas cela, si on n'ampli-
„ fie pas étrangement le mérite de ses
„ Heros, ou de ses Patrons, on ne con-
„ tente pas leur délicatesse, on ne satisfait
„ pas l'esprit des Savans". C'est ainsi que l'Auteur s'exprime sur cet article; & l'esprit qui regne dans le peu de mots que je viens de rapporter, se fait sentir dans tout l'Ouvrage, aussi bien que cette espece de négligence dans le style, qui annonce d'abord assez clairement les sentimens de l'Auteur touchant la bonne & solide maniere de prêcher. Car je crois qu'il seroit content si on prêchoit comme il écrit.

Ces sentimens lui sont communs avec d'autres Ecrivains, vénérables comme lui, par leur pieté aussi bien que par leurs

Anonyme. hautes connoissances; mais qui n'avoient pas assez considéré non plus que lui ce qui convient a la Prédication. Aussi n'est-il d'accord sur cela ni avec les Peres qui ont traité cette matiere, ni avec lui-même. Je le dis librement, persuadé, sur l'idée que j'ai de sa vertu, que, s'il vit encore, il ne s'en offensera pas; & je crois pouvoir aisément montrer ce que j'avance, quand j'aurai marqué & l'étenduë qu'il donne à ce qu'il appelle *maniere de prêcher*, & les bornes dans lesquelles je le renferme.

Je ne comprens sous ce mot ni *l'autorité*, qui sied si bien à la Prédication; ni *la probité*, qui en fait ou la gloire ou le premier fondement; ni *la constance* qui l'anime, ni la *prudence* qui la régle. L'Auteur embrasse toutes ces choses sous une même idée generale; & comme l'autorité n'est pas seulement une émanation du ministére, mais encore de la dignité du Ministre, il montre, dans sa premiere Partie, l'obligation où sont les Prélats & les Curez de satisfaire non par d'autres, mais par eux-mêmes, autant qu'ils le peuvent sans se flatter, au ministére de la Prédication. L'Ecriture, les Peres, la Tradition, les Conciles, les Théologiens, la raison enfin & le zele ne lui manquent pas dans une si belle matiere. Je passe pourtant tout cela, parce qu'une matiere si propre à un Orateur qui voudroit prêcher, ne doit pas arrêter un homme comme moi qui ne considére que les régles de l'Art oratoire. C'est pourquoi je passe

Premiere & seconde Partie de son Ouvrage.

de

de même, tout ce que l'Auteur dit touchant la probité, le courage, & la prudence, qui ſont enſemble ſi neceſſaires au Prédicateur. C'eſt aſſez qu'on ſache que l'Auteur, puiſant dans les mêmes ſources, dit des choſes très ſolides ſur ces trois articles, auſſi bien que ſur le premier. Anonyme.

A quoi je m'arrête, c'eſt *la Compoſition* & *le ſtyle*, ou le ſoin de tourner, de polir, de perfectionner le Discours. Et c'eſt ſur quoi l'Auteur ne me paroît pas auſſi éclairé, que ſur les devoirs de la vie; de ſorte neanmoins qu'en rejettant d'un côté ce qui eſt bon, il le rappelle d'un autre ſans y penſer. 3. Partie.

Pour nous en convaincre, remarquons que, de ſon aveu, *les Prédicateurs aujourd'hui annoncent encore le même Evangile, les mêmes veritez que les Apôtres ont prêchées*: & qu'il n'y a que deux choſes à quoi il trouve à redire; l'une, que *les Miniſtres de la parole de Dieu ne ſont pas les mêmes*; l'autre, que *leur maniere de prêcher eſt auſſi bien différente.* *Prof. p. 4. ad calcem.* *Ib. p. 5.*

Les Miniſtres ne ſont pas les mêmes; parce que *les premiers Prédicateurs étoient vénérables, par leur mérite, par le rang illuſtre qu'ils tenoient dans l'Egliſe & par la pureté de leur vie qui ſoûtenoit merveilleuſement leur Prédication.* C'eſt ainſi qu'il demande cette fermeté de courage, cette probité, cette prudence, & enfin cette autorité dans ceux qui annoncent l'Evangile. *Ibid.*

La maniere auſſi de prêcher eſt bien

Anonyme. différente, parce que *les Apôtres & ceux*
Ibid. *qui ont marché sur leurs traces, n'apportoient guére d'autre préparation à la Prédication, que la Priere; ils ne méditoient point un discours poli, mais ils parloient selon qu'ils étoient inspirez par le saint Esprit: ils exposoient simplement les mystéres de la Foi; ils annonçoient fortement aux Pecheurs les veritez terribles de la Religion chrétienne.* C'est cette méthode qu'il a dessein de faire revivre: il s'en explique
Ibid. p. 6. en ces termes: *Malheur à moi, si au lieu de défendre l'ancienne & véritable maniere de prêcher Jesus-Christ, que les Apôtres ont observée, je voulois en inventer une nouvelle, & encherir encore sur la politesse de la Prédication qui ne s'est que trop raffinée.*

Qu'est-il besoin de discours? Il est clair que l'Auteur peche d'abord dans le principe. Il manque de cette prudence qui régle la Prédication selon les temps. Car encore qu'on doive toûjours s'y préparer par la priére, la voye néanmoins d'inspiration est aujourd'hui extraordinaire;
L. 4. de Doct. Christ. n. 33. &, selon S. Augustin, il ne faut s'y attendre, ni pour les choses qu'on doit prêcher, ni pour la maniere dont on doit les prêcher; il faut les apprendre des Maîtres, il faut les étudier, & composer.

A l'égard de ce que les premiers Prédicateurs ne méditoient pas, comme il
L. 4. de Doct. Christ. n. 8. dit, un discours poli, le même Saint nous apprend que l'Eloquence se présentoit à eux sans qu'ils la cherchassent; mais

mais qu'aujourd'hui ceux qui veulent être éloquens, doivent la chercher; & qu'il eſt utile qu'ils la cherchent, parce que ſans elle ils font beaucoup moins de fruit. Où doivent-ils la chercher? Il n'y a point de doute qu'ils ne la trouvent dans les Livres Saints; ce qui ſeul, quand même il n'y auroit point d'autre raiſon, les autoriſe ſuffiſamment à l'employer. Mais il faut quelque précaution dans cette recherche. Car dans l'Ecriture il y a une Eloquence ſi propre aux Auteurs canoniques, qu'elle ne peut convenir à d'autres; de ſorte que ce n'eſt point là, celle que le Prédicateur doit y chercher; il n'y auroit pas de prudence: mais il doit en imiter une autre qu'on y trouve auſſi, qui leur eſt commune avec les Auteurs profanes, fondée ſur les mêmes principes, qui inſtruit, qui plaît & qui touche, employant pour cela la ſimplicité du ſtyle, la politeſſe, & la force. Anonyme. *Ibid.* *Ibid. n.* 22. *Ibid. n.* 27.

Voilà d'abord ce que l'Auteur ne démêle pas dans ſon principe. Il n'eſt pas ſurprenant que ſon Ouvrage préſente de temps en temps de l'obſcurité & de la confuſion dans ſes idées. *Je ſai*, dit-il, *qu'il y a aujourd'hui un grand nombre de Prédicateurs excellens, mais je ſuis perſuadé d'ailleurs qu'il y en a moins de bons que l'on ne penſe.* Comment y en a-t-il *peu de bons*, s'il y en a *beaucoup d'excellens*? Il n'a pas dû leur donner un titre ſi glorieux, ſi leurs Sermons ne ſont pas de bonnes & ſolides Prédications. *Pluſieurs*, dit-il, *font grand bruit par leur éloquence* *Préf. p.* 2. *Ibid. p.* 3.

Anonyme. *pompeuſe & flateuſe; mais très-peu produiſent du fruit: leurs pieces ſont fort juſtes; mais peut-être qu'elles ne ſont pas auſſi ſolides que polies.* Pourquoi? *C'eſt que la Compoſition des Sermons doit-être ſans aucuns ajuſtemens artificieux; que les réprimandes polies, raffinées, enveloppées de tant de traits d'éloquence ne touchent point, & n'opérent aucune converſion, qu'un Sermon qui eſt fait avec tant d'artifice, & qui eſt paré des ornemens d'une Eloquence profane, n'a point d'onction, & eſt incapable de produire du fruit.* Et afin qu'on ne croye pas qu'il ne condamne que l'excès ou la ſuperfluité que les Payens mêmes ont condamnée, il s'exprime ainſi: *Puisque la fonction du Prédicateur eſt toute ſpirituelle, & tout-à fait éloignée des actions du Barreau & du Théatre, il s'enſuit évidemment que la methode des Ouvriers Evangeliques doit être différente de la maniere de haranguer des Orateurs ſeculiers.*

Ibid. p. 7. Pag. 97. Pag. 118. Pag. 149. 150.

Qu'il s'en faut que Saint Auguſtin ne raiſonne ainſi! qu'il s'en faut qu'il n'ait vû ſi évidemment cette conſequence! puisqu'au contraire, il poſe pour principe qu'*un Orateur chrétien doit faire tout ce que les Rhéteurs enſeignent qu'il faut faire pour perſuader ceux à qui l'on parle.* Et en effet, qu'enſeignent-ils? Qu'il faut conſeiller le bien, & diſſuader le mal; ſe concilier les eſprits; encourager les timides; réprimer les emportez; faire comprendre de quoi il s'agit; inſtruire les Auditeurs de ce qu'ils ne ſavent pas; prouver

L. 2. de Doct. Chriſt. n. 6.

ver ce qui a besoin de preuves ; exciter les lâches, & les faire sortir de leur engourdissement. C'est-là, que sont necessaires les supplications, les reproches, les figures marquées, vehementes, capables de donner du mouvement à ceux qui n'en ont point, & d'arrêter ceux qui en ont trop, en un mot d'enlever l'esprit & de triompher du cœur. Anonyme.

Mais ce n'est pas Saint Augustin seulement qui pense autrement que l'Auteur, c'est l'Auteur lui-même, puisque, comme je l'ai déja dit, ce qu'il rejette d'un côté, il le rappelle de l'autre sans y penser. En effet après avoir chassé en quelque façon l'Eloquence de la Chaire, ne l'y rappelle-t-il pas de nouveau, lorsqu'il dit que *Saint Ambroise prêchoit éloquemment & avec beaucoup de fruit*? ou qu'au dernier Jugement Dieu demandera aux Ecclesiastiques qui ne prêchent pas, *à quoi ils ont employé ces talens, cette intelligence, cette excellente doctrine, cette Langue diserte*? Et ne nous porte-t-il point à étudier les régles des Auteurs profanes, lorsqu'il reconnoît que Longin en a donné de bonnes pour la composition, & surtout pour le style sublime & énergique. Il fait plus; car ce que ce Maître fameux conseille de faire lorsque l'on compose, qui est d'avoir devant les yeux les Orateurs les plus fameux, pour s'animer par leur exemple à parler comme eux ; notre Auteur, à l'exemple de ce Rhéteur, le conseille à tous les Prédicateurs en ces termes : Pag. 69. Pag. 90.

Anonyme. Pag. 93. „ Le même Rhéteur Longin exhortant les Orateurs qu'il avoit entrepris „ de former, à prendre de hauts sentimens, & à se porter toujours à ce qu'il „ y a de plus sublime & de plus parfait „ dans l'art de parler, entre plusieurs „ motifs qu'il leur suggére pour les y „ engager, il leur présente celui-ci: Comment est ce qu'Homere auroit dit cela? „ Qu'auroit fait Platon, Démosthène, ou „ Thucydide s'il étoit question d'histoire? Insistant davantage sur ce puissant „ motif: Que penseroient Homere & Démosthène, ajoûte-t-il un peu plus bas, „ de ce que je dis, s'ils m'écoutoient, „ & quel jugement se formeroient-ils de „ moi? Leçon admirable, la plus efficace que ce Maître de bien haranguer „ pût jamais faire à ses Disciples, & „ *qui est d'une merveilleuse instruction pour les Prédicateurs.* Car voici comment „ ils doivent agir lorsqu'ils se mettent „ à composer un Sermon; il faut qu'ils „ se disent: Comment est-ce qu'un Prophete, qu'un Apôtre, qu'un des anciens Docteurs & Evêques, traiteroit „ cette matiere que j'ai presentement en „ main, s'il avoit à la prêcher? Que diroit le Prophete Isaïe, l'Apôtre Saint „ Paul, Saint Ambroise, Saint Chrysostome, Saint Antoine de Pade, Saint „ Vincent Ferrier, s'ils devoient parler „ à l'Auditoire devant lequel je vais prêcher, ou s'ils m'écoutoient pour examiner ma maniere d'annoncer la parole de „ Dieu, si elle est légitime & confor-

„ me

„ me aux régles qu'ils m'ont laissées? Anonyme.

Ainsi s'explique l'Auteur. On voit bien qu'il ne démêle point la différence des Prophêtes & autres Auteurs canoniques, d'avec les Prédicateurs ordinaires, comme il ne distingue point ailleurs la bonne Eloquence des Auteurs profanes, d'avec la mauvaise Eloquence *des Déclamateurs :* mais on voit que voulant bien qu'on prêche aujourd'hui, comme prêchoient autrefois Saint Ambroise, Saint Chrysostome, & avant eux Saint Paul dont nous avons des discours très-éloquens dans les Actes, il consent qu'on employe l'Eloquence la plus parfaite, que les Orateurs séculiers ont cultivée, puisque Saint Chrysostome suivoit les mêmes régles que Saint Ambroise ; que Saint Ambroise suivoit les mêmes que Saint Augustin, & Saint Augustin les mêmes que Ciceron, dont les régles se trouvent observées dans le discours de Saint Paul. Ce qui renverse ce que l'Auteur a avancé comme évident, *qu'il faut aux Prédicateurs une autre Eloquence que celle des Auteurs profanes.* Pag. 150.

C'est ainsi encore, qu'on peut détruire par lui-même deux de ses propositions que j'ai rapportées ; l'une, que *les Prédications aujourd'hui ne sont plus de fruit*, car il reconnoît ailleurs que *l'expérience montre le contraire* ; l'autre, que *le peu de fruit qu'elles font est une preuve qu'elles ne sont pas solides*, puisqu'il a soin de dire que *quand même il arriveroit que notre Prédication n'auroit persuadé personne*, *elle* Pag. 184.

Anonyme. pag. 146. *ne ſeroit pas pour cela infructueuſe.* Et ce qu'il ajoûte, que l'Eloquence eſt un obſtacle à la ſolidité auſſi bien qu'au fruit qu'elle pourroit faire, ſe détruit par ce qu'il dit de S. Chryſoſtome, *qui s'animoit*, dit-il, *à prêcher toujours, quoiqu'on ne profitât point de ſes Sermons, tout éloquens & tout ſolides qu'ils étoient.* pag. 147. 148.

Mais ſans rapporter ſes paroles, cette *ſimplicité* de ſtyle qu'il demande dans *les myſteres de la Foi*, cette *force* & ce *courage* qu'il exige dans *la Morale*, cette *prudence* qui fait diſcerner les temps, les lieux, les ſujets, les perſonnes, & qui varie le ſtyle par rapport à toutes ces circonſtances; qu'eſt-ce autre choſe que tout cela, ſinon la veritable Eloquence enſeignée & cultivée par les Auteurs payens? Car quant aux *ſuperfluitez & aux affectations de paroles, d'ornemens, ou de penſées brillantes*, qu'il recommande d'éviter, tout cela ne convient non plus à l'Eloquence profane, à qui il l'attribuë, qu'à l'Eloquence ſacrée. Et toutes ces erreurs que je remarque doivent de plus en plus faire goûter les véritez oppoſées, qui deviennent plus claires, par la ſolution de ce qu'on dit de contraire.

l. 4. de Doct. chriſt. n. 8. Il faut donc s'en tenir au principe de Saint Auguſtin, qui dit qu'il y a deux ſortes de Prédicateurs: les uns qui prêchent ſeulement avec ſageſſe, parce que tout ce qu'ils diſent eſt bon; les autres qui prêchent de plus avec Eloquence, & qui profitent davantage, parce qu'ils ſuivent les préceptes de la Rhétorique. Auſſi ſuis-

suis-je persuadé que le Traité dont je parle, seroit plus utile, non seulement, si ce qu'il dit de l'Eloquence étoit plus juste, plus vrai & plus exact; mais encore, si les bonnes choses de morale, qu'on y trouve sans nombre, étoient dites d'un style plus poli & plus correct. Il y a beaucoup d'endroits négligez, quoiqu'il y en ait d'éloquens. Mais une chose bien remarquable, c'est qu'il y en a même qui sont assez fleuris! Tel est celui dont l'i- pag. 213. dée m'a paru divertissante, & où le Prédicateur ayant prêché contre les Dames sur le soin qu'elles prennent de s'ajuster & de s'orner, les Dames à leur tour le prêchent aussi sur le soin qu'il prend lui-même d'orner ses Sermons, & de les ajuster. Voici les termes: Anonyme.

„ Ces Prédicateurs diserts, dit-il, dé- pag. 215.
„ clament souvent contre le luxe des
„ femmes, parce que c'est un vice qui
„ engendre de grands maux, & qui est
„ la cause de la ruine de plusieurs ames,
„ tant de celles qui donnent, que de
„ ceux qui reçoivent le scandale. Mais
„ croyent-ils que les Dames, qui n'ont
„ que trop d'esprit, & qui savent fort
„ bien raisonner, ne se récrient pas
„ contre leurs réprimandes, & ne tour-
„ nent pas contre eux tous les plus forts
„ argumens, qu'ils employent pour com-
„ battre leur luxe? Vous criez, Prédica-
„ teurs, disent-elles en elles-mêmes, con-
„ tre notre luxe; mais y en a-t-il moins
„ dans vos écrits que vous nous prêchez
„ ici? Vous condamnez nos parures &

Anonyme. „ nos ajuſtemens ſuperflus, le fard, le
„ vermillon & les autres couleurs dont
„ nous nous ſervons pour relever la beau-
„ té de notre viſage; & vos discours
„ ſont tout fardez, tout remplis des faus-
„ ſes couleurs d'une Eloquence ſéculie-
„ re, dont vous les parez pour nous
„ plaire! Vous blâmez nos cheveux em-
„ pruntez; & vos Sermons ſont tous tiſ-
„ ſus & entrelaſſez d'ornemens étrangers!
„ Le tour faſtueux de nos têtes eſt-il
„ plus condamnable, que le tour pom-
„ peux & affecté de vos périodes aron-
„ dies? Vous nous reprochez que nous
„ perdons beaucoup de temps à nous re-
„ garder & à nous ajuſter auprès d'un
„ miroir: n'en mettez-vous pas autant à
„ toucher, à retoucher, à embellir vos
„ discours, ſans pouvoir jamais vous
„ contenter? Otez donc tout l'artifice &
„ tout le fard de votre ſtyle, vous ſerez
„ alors en état de cenſurer le fard &
„ l'excès de notre luxe; parlez-nous ſim-
„ plement, & vous nous apprendrez par
„ votre maniere de prêcher ſimple & E-
„ vangelique, à nous habiller avec mo-
„ deſtie.

L'Auteur n'a pas pris garde que ſi c'eſt un défaut, qu'une diction ajuſtée, c'eſt un défaut où lui-même eſt tombé ici, en le décriant; de ſorte qu'*il y eſt*, comme on dit, *éloquent contre lui-même*. Mais on pourroit rapporter des endroits de Saint Paul, où cet Apôtre paroît de même fort poli, quoiqu'il y ait encore moins penſé que l'Auteur. Et en géné-

ral

ral la maxime de Longin est vraye, qui dit, que *le brillant de la diction ou des figures n'est point vicieux, lorsque l'éclat de la pensée est encore assez grand pour obscurcir celui de l'expression.* Anonyme.

LE P. LAMY

de l'Oratoire,

Auteur du Livre qui a pour titre *la Rhétorique ou l'Art de parler*, imprimé pour la quatriéme fois en 1701.

C'Est un préjugé avantageux pour un Livre, de le voir passer quatre fois sous la presse. Avant que l'Art de parler du P. Lamy fût arrivé à ce dégré d'honneur, avant même qu'il eût vû le jour, & lorsqu'il étoit encore sur le métier, un Prélat * d'un rare merite, célébre Prédicateur, en ayant vû quelques essais, lui avoit donné de grands éloges. Depuis les premieres Editions M. Baillet * en a aussi parlé avec beaucoup d'estime. Nonobstant cet état de perfection où l'on jugeoit qu'il étoit d'abord, l'Auteur l'a toûjours retouché * lorsqu'il l'a fait r'imprimer; & il nous donne * la quatriéme édition non seulement comme *une édition nouvelle*, mais comme *un Ouvrage tout nouveau. J'ai*, dit-il, *refondu l'ancien, je l'ai retouché par tout, augmenté de nouvelles réflexions, d'exemples.* Enfin

Le P. Lamy de l'Orat.

* *Le R. P. Mascaron nommé à l'Evêché de Tulle, depuis Evêque d'Agen, dans une Lettre à l'Aut. laquelle est à la fin de la 4. Edit.*

* *Jug. des Sav. T. 2. P. 3 p. 4. 5.*

* *Voyez l'Avis de l'Imprimeur, à la fin de la 4. Ed.*

Préf. p. 12. 4. Edit.

Ler. Lamy de l'Orat. Enfin il nous le préſente * comme *corrigé ſuivant les avis de ſes amis, les ſentimens du Public, & ce que lui-même pouvoit penſer, ayant atteint un âge où il devoit être plus capable de juger, & ayant profité de pluſieurs excellens Livres, qui avoient paru depuis la troiſiéme édition*, ce ſont ſes termes.

* Ibid.

La recommendation du Livre eſt d'autant plus grande, que *l'Auteur étoit jeune lorſqu'il publia cet Ouvrage la premiere fois*, & que tout jeune qu'il étoit, il ſe trouva pourtant en état d'apprendre à qui voulut le ſavoir, que *les Maîtres ordinaires de Rhétorique donnent à leurs disciples la vaine eſperance de les rendre éloquens par la ſeule connoiſſance de leurs préceptes*; qu'*ils font voir en cela qu'ils ne ſavent pas eux-mêmes ce qu'ils ſe mêlent d'enſeigner*; que *de la maniere qu'ils traitent la Rhétorique, elle eſt preſque inutile* *; qu'*ils ſont coupables de ce que nous n'avons pas un plus grand nombre de bons Ecrivains*; **puiſque s'ils avoient découvert les véritables principes de l'Art de parler, ceux qu'ils avoient inſtruits, auroient écrit d'une maniere plus raiſonnable.*

Vbi ſupra.

Préf. p. 3. 3. Edit.

Ib. 3. Edit. & 4. Edit. p. 2.

* Préf. 3. Edit. p. 5.

* Ibid. 3. Edit. p. 5. & 4. Ed p. 4.

Ce fut une choſe curieuſe dans le temps des premieres éditions, de voir débiter ces penſées par un jeune Auteur au milieu des Maîtres célébres qui rempliſſoient alors les Chaires de Rhétorique, & qui même de ſon aveu, ne donnoient à leurs diſciples que les régles des Anciens, dont il ne parle point autrement que des Modernes.

„ Les

„ * Les Maîtres de Rhétorique, dit-
, il, ne se sont appliquez, qu'à donner
, quelques préceptes pour persuader des
„ Juges en plaidant dans un Barreau.
„ Ils ne se sont attachez qu'à suivre ce
„ que les anciens Payens ont écrit, qui
„ n'ayant point d'autres Orateurs que des
„ Avocats, leur Rhétorique n'étoit oc-
„ cupée qu'à leur donner des préceptes.
„ Quoique je ne juge pas ce qu'ils di-
„ sent là-dessus, fort utile aux Avocats
„ mêmes, je le rapporte sommairement.

Le P. Lamy de l'Orat. * *Liv. 3. c. 1. p. 304. 3. Ed. & 366. de la 4.*

Il ne s'agit point ici du Paganisme. Le Pere Lamy pouvoit se dispenser de l'alléguer pour rabaisser & les Maîtres respectables de l'antiquité, & tous ceux qui ne se sont attachez qu'à les suivre. Personne ne s'y est plus attaché que Saint Augustin. Ces manieres du P. Lamy tombent sur ce saint Docteur comme sur les autres. Il les rabaisse d'ailleurs par une raison qui porte à faux, qui est *qu'ils n'ont instruit que des Avocats*; &, qui pis est, *qu'ils ne disent rien là-dessus, qui ne soit assez inutile*; qu'*ils ne leur ouvrent l'esprit que pour des choses triviales, lesquelles ils auroient pu ignorer & qu'il faudroit taire.* La lecture de leurs Ouvrages & la raison ont fait connoître à Saint Augustin, que les préceptes qu'ils donnent sont excellens, & qu'ils comprennent si bien l'Art de persuader dans toute son étenduë, que les Prédicateurs n'en ont pas d'autres à suivre; parce qu'ils ne doivent travailler qu'*à instruire, à plaire & à toucher*; sur quoi on ne peut

Liv. 3. de Doct. Christ. *Préf. p. 2. Ed. 4.* *Ubi supra.*

Lep. Lamy de l'Orat. L. 5. c. 22. pag. 433. 4. Edit. & 3. Ed. p. 366.

peut rien dire de meilleur, que ce qu'ont dit les Payens. Voici neanmoins comme le Pere Lamy s'explique encore. " On ne doit pas s'étonner, dit-il, que je n'aye rien dit de la Prédication. Ce n'eſt pas la coûtume de le faire dans des Livres de Rhétorique. Tout ce qui ſe dit de cet Art dans les Ecoles, eſt tiré des anciens Rhéteurs. Ni les Grecs ni les Romains ne faiſoient point d'aſſemblées pour l'inſtruction du Peuple, comme on le fait parmi les Chrétiens. Leurs Discours publics ne regardoient que les affaires du Barreau ou de l'Etat; quelquefois ils donnoient des loüanges à ceux qui avoient bien ſervi la République. La Rhétorique, comme ils l'enſeignoient, & comme on l'enſeigne aujourd'hui, n'avoit point d'autre fin. Les préceptes qu'elle donne ne ſont que pour ces ſortes de piéces. La coutume n'excuſe pas; ainſi ſi c'étoit pour moi une obligation de donner des préceptes pour les Discours qui ſe font pour l'inſtruction des Peuples, je ſerois coupable, à moins que ce que j'ai dit en général touchant l'Art de parler & de perſuader, ne pût ſuffire; & c'eſt ce que je prétends ". Ainſi parle notre Auteur. Mais comment ce Pere a-t-il pu douter que ce fût une obligation pour lui de donner des préceptes pour les Discours où l'on inſtruit le Peuple, dès qu'il s'étoit engagé à faire une Rhétorique? Et comment a-t-il pu croire qu'il ſe fût acquitté de cette obligation en donnant les

préceptes généraux de l'Art, sans songer que les autres Maîtres ayant aussi donné ces préceptes généraux, avoient pareillement rempli les mêmes devoirs? Le P. Lamy de l'Orat.

Il est évident qu'en cet endroit, notre Auteur ne montre ni assez de justesse, ni assez d'équité. En fait-il paroître davantage dans ce qu'il ajoûte? *Nous aurions*, dit-il, *un plus grand nombre de bons Ecrivains, si on avoit découvert les veritables fondemens de l'Art.* Il n'y pense pas; puisque nous pouvons remarquer ici, & avec lui, & en sa faveur, *qu'une Rhétorique peut être bien faite, sans qu'on en retire du fruit.* C'est lui-même qui le dit, & la maxime lui est favorable, puisqu'elle donne à entendre que le peu de bons Ecrivains ou de bons Orateurs que son Ouvrage ou ceux des autres ont produit, ne conclut rien contre personne. Il faut en juger par ailleurs. Examinons donc sa Rhétorique par elle-même. Préf. p. 5. 3. Edit. & p. 4. 4 Edit. Préf. p. 22 Edit. & 3. Edit. p. 3.

On ne peut douter qu'elle ne soit bien faite cette Rhétorique, puisqu'elle a les qualitez qui manquent aux autres comme il vient de le faire entendre; car elle a *plus d'étendue* selon lui, & elle explique *les fondemens de l'Art.* Nous examinerons ces prétendus fondemens de l'Art. Considérons seulement d'abord, qu'elle a plus d'étendue, parce qu'elle a deux parties; l'une en quatre Livres qui regarde *l'Art de parler ou la Grammaire*; l'autre en un seul Livre assez court qui regarde *l'Art de persuader ou la Rhétorique.* Que fait l'Auteur? Dans la premiere

Lep. Lamy de l'Orat.

re il traite beaucoup de choſes étrangere au ſujet même qu'il s'y propoſe; dans la ſeconde il ne traite pas les points principaux de l'objet qu'il y a en veûe. De là, comme il eſt aiſé de le voir, il réſulte un Ouvrage, qui, à parler juſte, n'eſt ni une Rhétorique ni une Grammaire, & qui neanmoins porte le nom de toutes les deux *.

*La Rhétorique, ou l'Art de parler.

L'Auteur * croit que *dans une Rhétorique on ne peut traiter à fond l'Art de perſuader.* Il déclare * qu'*il n'a pas eu deſſein lui-même de le traiter dans toute ſon étenduë.* Cela ne l'empêche pas de dire, tantôt * qu'*il donne beaucoup plus d'étendue à ſon Ouvrage que n'en ont pas les Rhétoriques ordinaires*, parce qu'il s'étend beaucoup ſur des choſes de Grammaire; tantôt qu'*il parle de la Prédication dont les autres n'ont pas parlé*; tantôt * que *ce qu'il rapporte ſommairement de ce que les autres ont dit en gros Volumes, eſt plus que ſuffiſant*; tantôt * qu'*il en dit plus que ceux qui promettent de ne rien oublier*; tantôt * *enfin, qu'il s'applique plus qu'un autre à donner les veritables moyens de perſuader*, ce qui ſignifie que lors même qu'il s'étend moins que les autres, il a toujours l'avantage de penſer & de parler avec plus de juſteſſe & même avec plus d'étendue que les Maîtres ordinaires!

*Préf. p. 9. 4. Ed. & 3. Ed. p. 10.
*L. 5. c. 10. p. 394. 4. Ed. & 3. Ed. p. 330.
*L. 3. c. 1.
*L. 5. c. 22.
*L. 5. c. 1. & dans la Préf. p. 9.
*L. 5 c. 10 p. 394. Ed. 4.
*L. 5. c. 7. p. 366. 4. Ed.

Je laiſſe beaucoup d'autres choſes que les connoiſſeurs pourront lire avec plus de plaiſir dans la Préface, & je m'attache à quelques régles qu'il nous y donne,

e, parce que j'ai deſſein d'en profiter & e les ſuivre. Les voici. " Cet Ouvra- ge, dit-il, * ſera donc utile aux jeunes , gens, *qu'il faut accoutumer d'aimer la* , *verité*, ce ſont ſes termes ; de conſul- , ter la raiſon pour penſer & agir ſelon , ſa lumiere. Les raiſonnemens que je , fais ne ſont point abſtraits. J'ai tâché , de conduire l'esprit à la connoiſſance , de l'Art que j'enſeigne par une ſuite , de raiſonnemens faciles ; ce que les , Maîtres ne font pas avec aſſez de ſoin. , L'on ſe plaint tous les jours qu'ils ne , travaillent point à rendre juſte l'esprit , de leurs disciples ; ils les inſtruiſent , comme l'on feroit de jeunes Perro- , quets : ils ne leur apprennent que des , noms : ils ne cultivent point leur ju- , gement, en les accoutumant à raiſon- , ner ſur les petites choſes qu'ils leur , enſeignent ; d'où vient que les Sciences , gâtent ſouvent l'esprit, au lieu de le , former.

Le P. Lamy de l'Orat. *Preſ. p. 10. 4. Edit.

Ces avis ſont trop ſalutaires pour ne vouloir pas en faire ſon profit. Ainſi conſultons la raiſon pour penſer, agiſſons ſelon ſa lumiere ; & nous accoutumant à aimer la verité, faiſons la connoître telle qu'elle eſt, & dans la doctrine, & dans les promeſſes du Pere Lamy. Selon lui auſſi-bien que ſelon nous, *la fin de la Rhétorique eſt de perſuader*, & il y a trois moyens de le faire. *Les preuves*, parce que les hommes agiſſent par raiſon ; *les mœurs*, parce qu'ils ſe laiſſent aller à la confiance qu'ils prennent en la perſonne qui

*Preſ. p. 9. 4. Ed.

*L. 5. c. 1. les p. 367.

Le P. Lamy de l'Orat. qui leur parle; & *les passions*, parce qu'ils suivent aussi les mouvemens de leur cœur. Telles sont les régles fondamentales de l'Art, & telles sont les raisons que les Maîtres en ont toûjours données dans tous les temps.

Pour commencer par les mœurs, où est-ce que le Pere les suppose? dans la vie de l'Orateur; & elles sont dans le discours! Il les suppose dans la vie de l'Orateur, puisqu'il lui donne l'avis de l'Evangile, *de faire éclater ses bonnes œuvres* (1). Elles sont dans le discours, parce qu'il faut distinguer *les mœurs réelles* & *les mœurs oratoires*. Les premieres appartiennent à la Morale; & les secondes à la Rhétorique. Le Pere a raison de recommander les mœurs réelles; les Payens mêmes les ont recommandées: mais il ne donne point l'art de les exprimer dans le discours, ce qui fait les mœurs oratoires. Cet art est necessaire même à ceux en qui elles sont réelles. Il n'en faut point d'autre preuve, que l'exemple du Pere, qui a eu une grande attention à répandre sa modestie dans son Ouvrage. Il croit cette vertu necessaire à un Orateur qui parle. Je suis persuadé qu'il ne la croit pas moins essentielle à un Auteur, & à un Prêtre qui écrit.

L. 5. c. 11. p. 396.

L. 5. p. 397. & 498. 4. Ed.

„ Un sage Orateur, dit-il, ne doit ja-
„ mais parler de soi avantageusement: Il
„ n'y a rien qui soit plus capable d'é-
„ loigner de lui l'esprit de ses Auditeurs,
„ &

1 Luceat lux vestra, &c.

, & de leur inſpirer des ſentimens d'a- Le P. Lamy
, verſion & de haine, que cette vanité de l'Orat.
, que font paroître ceux qui ſe vantent ".
Rien n'eſt plus vrai; un Orateur qui ſe
vante ſe rend odieux, quand même il
auroit raiſon au fond. Que ſera-ce, s'il
ſe vante lorsqu'il prend le change?

Venons aux Paſſions, & voyons com-
ment le Pere les traite, lui qui, ſi on
l'en croit, *s'applique plus qu'un autre à*
donner les véritables moyens de perſuader?
, Pour bien traiter, dit-il, cette matiere, *Liv. 5. c. 15.*
, je ſerois obligé de parler au long, de *p. 411. 4.*
, la nature des paſſions, de les expliquer *Ed.*
, toutes en particulier, de dire quels ſont
, leurs objets, quelles choſes les excitent
, ou les calment: mais il faudroit pour
, cela comprendre dans cet art la Phy-
, ſique & la Morale, ce qui ne ſe peut
, faire ſans confuſion ". On voit com-
ment il tient ſa parole. Il promet d'en
dire plus qu'un autre, ou du moins ce
qu'il dira, de le dire avec plus de juſ-
teſſe. Cependant bien des Maîtres ont
traité de toutes les paſſions, & lui, à
peine parle-t-il de quatre, qui ſont *l'ad-*
miration, *l'eſtime*, *le mépris* & *le ris*. Il
allegue pour prétexte qu'*il lui faudroit ici*
comprendre la Phyſique & la Morale; &
l'on peut aſſûrer qu'il faut moins de diſ-
cours pour expliquer cette matiere, qu'il
n'en a fait pour dire qu'il ne la traite-
roit pas. Tout l'art d'exciter ou de cal-
mer les paſſions conſiſte *à expoſer*, *am-*
plifier ou diminuer les biens ou les maux
que l'on peut ou que l'on doit déſirer ou
craindre

Le P. Lamy de l'Orat. *craindre dans la vie.* Ce n'eſt pas l'explication du précepte qui eſt difficile, c'eſt l'éxécution.

Le P. Lamy n'eſt pas plus heureux ſur les Preuves, que ſur les Paſſions ou ſur les Mœurs. Il y a quatre choſes à faire ſur les preuves. Il faut les *trouver*, les *choiſir*, les *ranger*, & les *traiter*. Les trouver eſt une choſe aſſez aiſée, quand on a un peu d'uſage; & ce qui embarraſſe le plus, c'eſt de les traiter ou de les choiſir, ou de les ranger. La maniere de les traiter conſiſte à les préparer, à les propoſer, à les fortifier, à les orner, & à les conclure. C'eſt ſur quoi le Pere ne nous dit rien. Il n'y a qu'à voir ſon chapitre qui regarde la confirmation ou la réfutation. Ne nous attendons pas qu'il en diſe davantage ſur la maniere de les ranger. Afin même qu'on ne s'y attende pas, il s'en explique dès l'entrée de ſon Ouvrage. " C'eſt à ceux, dit-il, qui traitent l'Art de penſer, à parler de cet ordre naturel qu'il faut garder dans l'arrangement de nos penſées. *Chaque Art a ſes bornes, qu'il ne faut pas paſſer.* Je n'entreprendrai donc pas de prescrire ici des régles touchant l'ordre qu'il faut donner aux choſes qui ſont la matiere du discours ". Cela eſt clair. Au lieu de traiter les choſes eſſentielles à l'Art, il nous renvoye ailleurs pour les y apprendre, à la Morale & à la Phyſique pour ce qui regarde les Paſſions à l'Art de penſer pour ce qui regarde l'ar-

L. 5. c. 19 p. 425. 4. Ed.

Liv. 1. c. 2. p. 64. Edit.

ran-

rangement des matieres. Il ne faut pas s'en étonner: car, selon le Pere, *ceux qui savent le secret de l'Eloquence ne s'amusent jamais à rapporter un tas & une foule de raisons; ils en choisissent une bonne & la traitent bien:* Or, où il n'y a qu'une chose, il n'y a rien à ranger. On voit donc que dans ses principes il a eu raison de ne point parler de l'ordre. Le P. Lamy de l'Orat. L. 5. c. 19. p. 427. 4. Ed.

Mais quand même cette maxime seroit vraye, *qu'un habile Orateur ne choisit qu'une bonne raison, & s'arrête à la bien traiter*, on pourroit dire qu'il y a toujours un ordre à garder, si cette raison unique a un grand nombre de parties, comme les véritez que les Orateurs entreprennent de prouver, & qui ne peuvent être éclaircies que par un grand nombre de circonstances, de l'aveu même du Pere. C'est un ordre oratoire dont il s'agit: il fait entre autres choses *la véritable beauté du discours*: il en fait souvent toute *la force*: il donne *du jour* à ce que l'on dit, & on peut lui appliquer ce qu'Horace a dit (1) de l'ordre Poëtique. Il ne faut donc pas se dispenser d'en parler dans une Rhétorique. *Ib.* p. 426.

Avec tout cela le P. Lamy fait profession de n'en point parler, de peur d'empieter sur l'Art de penser. C'est là sans doute entendre très-bien les deux Arts! On pourroit sur cela prendre patience, s'il nous instruisoit du moins touchant *le choix* que nous devons faire des preuves:

1 Ordinis & virtus erit & venus, *Horat. de Arte*, v. 42.

Le P. Lamy de l'Orat.

ves : mais assûrément il n'en développe pas les véritables caractéres, qui sont, par exemple, *d'être tirées du sens commun*, & non pas *des Sciences*, comme il le suppose presque toujours; *d'être exposées aux yeux de tout le monde*, & telles pourtant, *que personne ne les ait encore apperçûës*; *d'être personnelles*, c'est-à-dire prises de ce que l'Adversaire a dit ou a fait, de maniere qu'on le prenne en contradiction, & autres semblables.

Les Rhétoriques communes traitent toutes les choses dont je viens de parler, & le Pere Lamy ne leur en fait point

L. 5. c. 5. &c.

honneur. Il dit que *ce qui fait le gros de ces Rhétoriques*, c'est *l'Invention* des preuves, ou *la Méthode des Lieux communs*, à quoi il rappelle la division des causes, & celle des différentes questions, traitant le tout fort cavalierement aussi bien que la Méthode. Il rejette cette Méthode: il a raison. Mais l'Auteur de l'Art de

3. Part. c. 16.

penser l'avoit rejettée avant lui ; ceux mêmes qui l'ont donnée, Aristote, Ciceron & Quintilien en ont dit assez pour faire comprendre que leur avis n'est pas qu'on s'en serve. Cependant le Pere qui la juge inutile & dangereuse, sans songer si c'est raisonner conséquemment, la

L. 5. c. 6. p. 372. 4. Ed.

propose aux Maîtres comme une chose utile aux jeunes gens, & cela par des raisons qui ont aussi peu de solidité, que celles qui la lui font regarder comme inutile. Une des raisons de cette dernie-

Ibid p. 377.

re espece, c'est, dit-il, que *les preuves sont foibles, qui sont communes aux accusez*

&

& à ceux qui accusent, dont on peut se servir pour détruire & pour établir. Or, ajoûte-t-il, *celles qui se tirent des lieux communs sont de cette nature.* Ce raisonnement n'est point fondé sur un principe solide. Car si en général ce qui sert à détruire & à établir est foible ou ne vaut rien, telle est toute la Rhétorique & la Dialectique aussi, puisqu'elles établissent le *Pour* & le *Contre*. Que si l'on veut voir cette vérité dans quelque exemple particulier, l'Avare dans Horace se justifie par l'exemple de la Fourmi, & le Poëte le confond par le même exemple. On ne peut pas dire que cette similitude soit foible, parce qu'ils s'en servent l'un & l'autre; mais l'Avare lui donne trop d'étenduë, au lieu qu'il faut s'en tenir aux termes du Sage (1), *Lâche, voyez la Fourmi.* La raison de rejetter la Méthode, est qu'elle rallentit le feu de l'esprit, & conduit à une maniere de raisonner qui sent l'art, au lieu que les manieres de l'Orateur doivent être vives & naturelles.

Le P. Lamy de l'Orat. *Sat. 1.* *Art de penser p. 294.*

La vraye methode de trouver les preuves, que tous les grands Maîtres ont dictée il y a long temps, c'est *la consideration attentive de son sujet*, aidée par *la lecture*, par *l'usage* & par *l'exercice*. Le Pere y joint *l'évidence*, parce que les Philosophes nous la donnent pour la régle de nos jugemens dans la recherche de la vérité. Il nous recommande donc de prendre

L. 5. c. 7. & 8.

1 I, piger, ad formicam.

Le P. Lamy de l'Orat. prendre garde & à l'évidence des principes & a celle des conſéquences. Cet avis peut recevoir un bon ſens. Mais les véritez oratoires dépendent aſſez ſouvent des conjectures; Quelle évidence peut-on alors y rencontrer? C'eſt un principe auquel ce Pere lui-même n'a pas aſſez pris garde, non plus qu'aux conſéquences qu'il en faut tirer. Paſſons à d'autres articles.

Après la diviſion des moyens de perſuader, rien n'eſt plus important que celle des devoirs de l'Orateur, qui ſont d'*inſtruire*, de *plaire*, & de *toucher*; en Latin, *docere*, *delectare*, *movere*. Notre Auteur *L. 5. c. 10. p. 394. Ed. 4.* dit qu'en François c'eſt *inſtruire*, *gagner* & *toucher*, ſans conſiderer que ce qu'il appelle *gagner* eſt une partie de ce qu'il nomme *toucher*. Il ajoûte qu'en Latin c'eſt *docere*, *flectere*, *movere*, ſans ſonger que *flectere* & *movere* ſont ſynonymes. De telle ſorte, que tant en Latin qu'en François, cet Auteur penſant donner trois choſes différentes, n'en donne que deux! Mais quoi que ce ſoit qu'on veuille entendre par *gagner ceux à qui on parle*, il n'y a point de Rhétorique où l'on n'en donne les moyens, ſur-tout en traitant de l'Exorde; cependant écoutons le Pere *Ibidem.* Lamy: *Je ferai ici*, dit-il, *quelques réflexions ſur les moyens de s'inſinuer dans les cœurs de ceux que l'on veut gagner. Dans les Rhétoriques ordinaires on ne fait point ces réflexions.* Et afin qu'on ſache l'o- *Ibid.* bligation qu'on lui a, il ajoûte *la ſcience de gagner les cœurs eſt bien au deſſus de la*

la portée d'un jeune Ecolier pour lequel on fait des Rhétoriques. Elle s'acquiert, dit-il, *par de sublimes spéculations.... C'est le fruit d'une longue expérience.... Cette Science ne peut s'enseigner méthodiquement que dans la Morale.* Le Pere n'y fait pas assez d'attention. C'est une chose de Morale de gagner les cœurs ; mais c'est la Rhétorique qui nous donne les moyens de le faire par le Discours. Elle nous apprend à parler avec modestie & avec sagesse ; à marquer de l'estime, du respect, de la bienveillance ; à montrer de la justice aux hommes ; à dire quelque chose d'obligeant ; à donner une idée avantageuse de notre cause, de notre conduite, de nos intentions. Voilà la Science de gagner les cœurs : la pratique en est difficile ; mais la connoissance ne demande pas des *spéculations sublimes*. Comme ce sont des Leçons de Morale aussi bien que de Rhétorique, Ciceron les donne dans ses Livres des Offices. Que dis-je ? Les meres mêmes les donnent à leurs enfans. Le P. Lamy de l'Orat.

Une troisiéme division importante est celle des styles. Que de choses l'Auteur me presente ici à observer si je voulois tout rapporter ! Il faut se contenter de quelques remarques. C'est la matiere la plus sublime de la Rhétorique ; c'est celle dont l'usage caractérise l'Orateur parfait ; & le Pere l'a placée dans la premiere partie de son Ouvrage qui regarde la Grammaire ! Si nous l'en croyons, *il semble que ceux qui ont traité jusqu'à présent* L. 4 c. 13. p. 333 4. Ed.

Le P. Lamy de l'Orat. *sent de l'art de parler, n'ayent écrit que pour les Orateurs; ils ne donnent des préceptes que pour leur ſtyle.* Cependant Ciceron, Hermogène, Denys d'Halicarnaſſe, beaucoup d'autres en ont donné pour toutes ſortes de ſtyles. Le Pere poſe pour *Ib. p. 339.* principe que *le ſtyle hiſtorique doit être coupé, dégagé de longues phraſes...* Si cela eſt, que devient ce que dit l'Orateur Romain (1), que *le ſtyle de l'Hiſtorien doit être diffus & étendu*? Que devient Tite-Live le plus célébre des Hiſtoriens, dont les phraſes ſont ſi longues? Le Pe- *Ib. p. 326.* re redit ſouvent que *la matiere du ſtyle ſimple n'a aucune élevation*, & ce ſont les matieres ſublimes qu'on traite en ce ſtyle, lorſqu'il ne s'agit que de les éclaircir. Démétrius, je l'avouë, dit que le Magnifique & le Simple ne peuvent s'unir enſemble, & cela eſt vrai, ſi l'on ſuppoſe que l'un & l'autre ſoient tous deux en même temps ou dans la penſée, ou dans l'expreſſion: mais ſi le Simple eſt dans l'expreſſion, & le Magnifique dans la penſée, rien n'eſt plus commun que de les unir. C'eſt même en ſtyle ſimple qu'on exprime quelquefois les grandes choſes dans la paſſion. L'Auteur devoit d'autant plus entendre cette vérité, qu'il *L. 4. c. 10. p. 325. 4. Ed.* avoit lû & approuvé ce que dit Longin, qu'*il y a du ſublime dans une expreſſion ſimple.* Car où eſt alors l'élevation, ſinon dans la penſée? Le grand Corneille nous

1 Genus orationis tractum & fuſum. 2. *de Orat.* n. 64.

nous en fournit deux exemples que le Pere Bouhours * a eu soin de remarquer. Le premier est dans les Horaces. Julie dit à Horace le pere, qui s'emporte contre son fils, parce qu'on disoit qu'il avoit fui :

Le P. Lamy de l'Orat. * Maniere de bien penser. p. 125. 129. 130.

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois?

Horace répond;

Qu'il mourût.

M. Desfreaux les remarque aussi dans sa dixieme Reflexion sur Longin. Voyez la 2. Partie de ses Ouvr. Edit. de Gen. in 4. p. 174.

Le second est dans sa Medée. Une Confidente dit à cette Princesse,

Votre païs vous hait, votre époux est sans foi.
Dans un si grand revers que vous reste-t-il?

Medée répond;

Moi;
Moi, dis-je, & c'est assez.

Exprimez ce *Moi*, & ce *Qu'il mourût*, en style plus magnifique, & vous gâterez la pensée.

Je ne dirai rien, dit ce Pere, du caractére médiocre, parce qu'il suffit de savoir qu'il participe du caractére sublime & du simple. Il seroit bien surpris si on lui montroit que c'est tout le contraire, & qu'il ne tient ni de l'un ni de l'autre! *Utriusque*, dit Ciceron, *si verum quærimus, expers.* Mais non; son sentiment peut se défendre. Sur quoi je pourrois insister, c'est sur ce qu'il dit *, que *tout*

L. 4 c. 11. p. 327. 4. Ed.

Cic. in Orat. ad Brut.

* Ubi supra.

Le P. Lamy de l'Oratoire. *L. 4. c. 9 p. 323.*

est magnifique dans (1) *l'Eneide*; au lieu que le simple & le médiocre y sont aussi employez. Enfin il donne un exemple *d'un sublime sans défaut*, & c'est une phrase enflée d'épithetes mal entendues, & de particules qui affoiblissent la pensée, ou qui en troublent l'économie. La voici: il s'y agit des Juges qui ne s'acquittent que négligemment de leurs devoirs.

Oraiſ. Fun. de M. de L. p. 273. Ed. en 2 vol. in 12 Chez Etienne.

Qui renversant l'ordre des choses se font une occupation de leurs amusemens, & qui ne donnent à leurs Charges que les restes d'une oisiveté languissante, comme s'ils n'étoient Juges que pour être de temps en temps sur les fleurs de Lys, où ils vont peut-être rêver à leurs divertissemens passez dont ils ont encore l'imagination remplie, ou réparer par un mortel assoupissement les veilles qu'ils ont données à leurs plaisirs. Me trompé-je? l'Epithéte *languissante* ne convient pas à une oisiveté, où l'on se fait *une occupation de ses amusemens.* C'est une oisiveté inquiéte, penible, tumultueuse, selon l'idée d'Horace & de Séneque (2). L'Epithéte *mortel* est impropre, l'adverbe *peut-être* affoiblit la pensée. Le premier *où* est un adverbe de lieu; le second est une disjonction; ces deux *ou* si différens près l'un de l'autre ne troublent-ils pas un peu l'économie de la phrase?

En

1 Æneis est ut opus Homeri, in quo si quis opinatur unum modo genus esse sublime, (quod plerique sunt arbitrati) à rectâ viâ recedit, & turpiter aberrat.

En quelque ſtyle qu'on écrive, on peut dire que le Diſcours a ſes ornemens & ſes figures. Le Pere Lamy a cru donner du relief à ſon Livre, à cauſe qu'il y parle au long des figures, de leur nature & de leur uſage. Il ne s'aviſe point de dire ſur cet article, que *c'eſt une des choſes qui groſſiſſent le plus les Rhétoriques ordinaires.* Il traite la matiere fort gravement comme importante, au lieu que l'Auteur de l'Art de penſer la regarde juſtement comme *la partie la plus baſſe de la Rhétorique.* On peut ſe diſpenſer de la traiter, à l'exemple d'Ariſtote & de Ciceron; & l'on ne peut la traiter avec plus d'étendue que le P. Cauſſin ou Voſſius & pluſieurs autres l'ont traitée. Mais il y a bien des gens qui ne connoiſſent l'Art de perſuader que par le nom général *des figures.* L'Auteur a eu égard à leur foibleſſe, afin de mériter leur approbation, ſans ſe mettre en peine de faire part de ſa gloire à perſonne.

Le P. Lamy de l'Orat. Prol. p. 7. 4. Edit.

3 Part. c. 19. p. 358.

Diſons mieux: le Pere Lamy fait profeſſion *de donner les principes ou les raiſons des préceptes*, & il dit, ou il fait entendre, que les autres Maîtres ne le font pas. " Je traite, dit-il, des figures avec „ ſoin, ne me contentant pas de propo- „ ſer leurs noms avec quelques exemples, „ comme on le fait ordinairement: Je „ fais

Ib. 2.

aberrat. *Strebai Remon de elect. & colloc. verb. fol.* 125. *verſo.*

2 Strenua nos exercet inertia. *Hor. Epiſt. l.* 1. *Epiſt.* 11, *v.* 28. Inquieta inertia, *Senec.*

Le P. Lamy de l'Orat. „ fais connoître la nature de chaque fi-
„ gure, & l'usage qu'on en doit faire ".
Ainsi parle notre Auteur. Cependant il n'y a pas de Rhétorique si courte, jusqu'à celle de Farnabe, qui ne fasse la même chose. Et en général, ou les préceptes sont évidemment bons, & ils n'ont pas besoin qu'on en rende aucune raison, ou s'il en faut rendre quelque raison; il y en a de naturelles qui sont sensibles & aisées, que tous les Maîtres ont soin de donner. Ils demandent par exemple, des preuves à l'Orateur, comme j'ai dit, parce que les hommes veulent qu'on les instruise. Ils demandent des mœurs dans le Discours, parce que les hommes agissent par la considération de la personne qui leur parle. Ils veulent des mouvemens, parce que les hommes se conduisent par passion. Ils exigent que l'Orateur soit touché, parce qu'autrement il ne toucheroit pas les autres; qu'il cache quelquefois son dessein, afin qu'on ne se mette pas en garde contre lui; qu'il mette son Discours dans la bouche d'un autre que lui, afin qu'il ait plus de force; qu'il l'adresse à certaines personnes, afin qu'il soit moins offensant; qu'il se serve de métaphores, parce que l'on manque de termes propres, ou parce que cette figure a plus de force, ou au moins plus d'agrément. Enfin ils rendent même raison du plaisir que donne la Métaphore. Certainement ou le Pere ne dit rien de plus, ou s'il différe des autres, c'est qu'au lieu que les autres ne donnent assez souvent

Index Rhetorius. p. 38. &c.

vent leurs raisons qu'après leurs préceptes, lui au contraire ne donne les préceptes qu'après les raisons; où, pour se distinguer davantage, il prétend donner *des causes physiques*. C'est de quoi il a rempli une partie de son Livre. Il y remonte jusqu'à examiner *la figure*, *la situation*, *le mouvement de la langue*, *de la bouche*, *de la trachée artére*, dans la prononciation des Lettres. C'est aussi sur quoi le louë le Prélat dont j'ai d'abord parlé. *On ne peut pas*, dit ce Prélat, *démêler avec plus de pénétration & de netteté les causes physiques de l'Art de bien dire*. Le Pere a cru que cet éloge lui feroit honneur: mais il devoit considérer que lorsqu'on dit *des causes physiques*, on dit *des causes étrangéres* à un traité de sens commun, tel qu'est une Rhétorique, puisque *chaque Art a ses bornes*, comme il l'a reconnu lui-même, *& qu'il ne faut pas les passer*.

Le Pere Lamy de l'Orat. — *Ubi supra.*

Je finis, quoique je n'aye pas remarqué la dixiéme partie de ce que je pouvois rapporter. Je ne prétends pas dire pour cela qu'il n'y ait pas dans cet Ouvrage beaucoup de bonnes choses; mais on les trouve par-tout, ou ce sont des choses qui n'ont point de rapport à la Rhétorique.

Il s'ensuit de tout ce que j'ai dit, qu'encore que le Pere nous donne son Livre comme une Rhétorique plus propre à former l'esprit des jeunes gens, que ne le sont les Rhétoriques communes; néanmoins pour le regarder comme tel, il

Le P. Lamy de l'Orat. n'y a ni assez de verité dans les points capitaux, ni assez de justesse dans l'explication des principes, ni assez d'exactitude dans les conséquences qu'on en tire, ni assez de discernement dans les choses de goût, ni assez de considération pour les premiers Maîtres, ni assez de solidité dans l'idée qu'on nous donne de leurs Ouvrages. Cela pourtant ne m'empêchera pas de rapporter tout le bien qu'on en a dit, autant du moins que j'en aurai connoissance.

Polybiſt. l. 6. n. 47. &c. Ainsi M. Morhof *fait état de l'Art de parler.* Il avouë que *les préceptes qu'on y donne ne différent pas des communs*, ce qui est à remarquer. Il dit néanmoins qu'on y trouve des détails singuliers, que l'Auteur est savant, qu'il a du jugement; qu'il parle de l'Invention dans la seconde partie, c'est-à-dire dans son cinquiéme Livre, qui est proprement son Art de persuader; & qu'il traite des styles, des figures & des autres ornemens dans la premiere, c'est-à-dire dans les Livres précedens, qui ne sont, selon lui, que l'art de parler. Quelque avantageux que soit ce jugement, il sert à établir la verité de mes remarques. On peut pourtant assûrer que M. Morhof n'avoit point examiné la matiere d'aussi près qu'on la peut examiner.

Je dis la même chose, & du Prélat dont j'ai déja parlé, & des loüanges qu'il donne à l'Auteur dans une Lettre qu'il lui écrit, & que le Libraire nous présente *comme une piéce d'Eloquence.* Voi-

ci

ci les termes * ; " par ce que le Pere Le P. Lamy de l'Orat.
„ Malebranche m'a fait voir de votre part, *Ubi supra.
„ je suis tout convaincu que vous êtes
„ arrivé où les autres ne se trouvent
„ d'ordinaire qu'à la fin de leur vie.
„ Vous m'avez fait connoître la théorie
„ de cent choses, dont je ne savois que
„ la pratique, & ce que je ne croyois
„ que de la jurisdiction de mes oreilles,
„ vous l'avez porté jusques au tribunal
„ de ma raison. Vous êtes à l'égard des
„ Eloquens de pratique, ce que sont ceux
„ qui étant éveillez, voyent marcher des
„ hommes endormis. Ils leur voyent fai-
„ re avec une raison distincte, ce que
„ les autres ne font que par le seul mou-
„ vement des esprits qui les font mou-
„ voir. Nous n'allons que par les sen-
„ tiers où l'instinct d'une Eloquence na-
„ turelle nous fait marcher; vous allez,
„ mon Pere, jusques à la source de cet
„ instinct. Nous jouissons de la nature
„ telle qu'elle est; vous auriez été capa-
„ ble de la faire, si elle n'étoit pas. En-
„ fin votre connoissance est celle du
„ matin, & nous n'avons pour partage
„ que celle du soir ". C'est-là le plus fort de la Lettre du P. Mascaron alors nommé à l'Evêché de Tulle, & depuis devenu Evêque d'Agen où il est mort.

A l'égard de M. Baillet, il semble par *Ubi supra.* tout ce qu'il dit de l'Ouvrage dont est question, qu'il en a presque cru l'Auteur sur sa parole dans sa Préface, dont il n'a fait, en quelque façon, que copier une partie, & néanmoins il confirme

Le P. Lamy de l'Orat. aussi ce que j'en ai dit. " Cet Ouvrage, „ dit-il, ne regarde pas moins la *Gram-* „ *maire que la Rhétorique. On entreprend* „ *d'y traiter des organes de la voix, des* „ *principes de la parole, de l'origine des* „ *Sons*, des Lettres, des Mots, de la „ Prononciation, des Styles, & de la pu- „ reté du Langage, aussi-bien que des Tro- „ pes & des Figures. L'Auteur n'y pro- „ pose pas une foule de préceptes qui „ ne font que charger & embarrasser l'es- „ prit, comme il arrive dans la plûpart „ des autres Livres de Grammaire & de „ Rhétorique. Il tâche de faire connoî- „ tre le fond de l'Art qu'il traite, & ses „ principes naturels, qui étant bien com- „ pris font qu'on n'a pas besoin d'une „ multitude de régles qui s'échappent de „ la memoire presque aussi-tôt qu'elles „ y sont entrées. Cet Ouvrage peut ê- „ tre utile particulierement aux jeunes „ gens, parce que l'Auteur y traite tou- „ tes choses dans un ordre naturel & qui „ conduit l'esprit des lecteurs à la con- „ noissance de l'Art qu'il enseigne par „ une suite de raisonnemens faciles, ce „ que les Maîtres ne font pas avec as- „ sez de soin. *Il dit de lui-même* * qu'il „ est entré dans ces vûes, parce qu'on „ se plaint tous les jours que ces sortes „ de Maîtres ne travaillent point à ren- „ dre juste l'esprit des jeunes gens; qu'ils „ les instruisent comme l'on feroit de „ jeunes perroquets; qu'ils ne leur ap- „ prennent que des noms; qu'ils ne cul- „ tivent point leur jugement, en les ac-

„ cou-

* *C'est M. Baillet qui parle du P. Lamy & qui rapporte ses propres paroles.*

„ coutumant à raisonner sur les petites choses qu'ils leur enseignent, & qu'ils sont cause que les Sciences gâtent assez souvent l'esprit, & qu'elles corrompent le bon sens naturel que l'on remarque plus ordinairement dans ceux qui n'ont point d'étude. Au reste il paroît par la netteté avec laquelle cet Auteur parle des choses & par le soin qu'il prend de les réduire à des principes généraux, qu'il a fort bien fait sa Philosophie *. Ce qui rend recommandable cet Art de parler, c'est que les principes sont fondez sur le raisonnement. On y voit plusieurs réflexions qui font connoître comme les paroles agissent sur l'ame, & quel est le rapport du langage aux operations de l'esprit. Le P. Lamy de l'Orat.

* *Ces paroles ne sont pas du P. Lamy, mais de M. Bayle.*

Ces dernieres paroles de M. Baillet, comme il nous en avertit lui-même, sont de l'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres. Cet Auteur remarque qu'il semble à la vérité qu'il ne soit pas nécessaire d'être Philosophe pour donner des préceptes de Rhétorique, & qu'il est néanmoins certain que les préceptes les plus importans sont ceux qui sont fondez sur une exacte connoissance de la nature, & qui apportent avec eux leurs raisons philosophiques. Ensuite, avec les paroles que M. Baillet a apportées, il ajoûte, que le P. Lamy a consideré murement la différence des termes, la nature & l'origine des figures, & tout ce, en général, qui constitue la veritable *Novembre* 1684. p. 978.

Le P. Lamy de l'Orat.

ble Eloquence, & l'Art de perſuader.

Sur cela je ne puis me diſpenſer d'obſerver qu'il reſte à voir ſi de prétenduës *raiſons phyſiques* dans l'Art oratoire ſont *plus philoſophiques* que *des raiſons morales*, tirées de la fin, de l'objet, & de l'uſage de cet Art. Il reſte auſſi à voir *ſi la Nature*, dont la connoiſſance eſt néceſſaire pour appuyer les régles de la Rhétorique, eſt autre choſe, que *la vie*, *les mœurs & les inclinations des hommes*. Cet examen eſt le ſeul moyen de juger s'il eſt vrai que les autres Maîtres ne donnent point les raiſons de leurs préceptes, & ſi, ſuppoſé qu'ils les donnent, celles du Pere Lamy ſont meilleures.

L'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres n'entre pas dans un plus grand détail, croyant qu'on peut aſſez juger de ce que vaut cet Ouvrage par le nombre des Editions. On en étoit alors à la troiſiéme, & nous en ſommes aujourd'hui à la quatriéme, comme je l'ai déja dit. C'eſt un jugement reſpectable que celui du Public. Mais le Pere Lamy lui-même nous donne à cet égard une régle qu'il emprunte de Longin. Cette régle nous apprend qu'il n'y a que l'approbation de la poſterité qui puiſſe établir le vrai merite des Ouvrages. Quelque éclat qu'ait fait un Ecrivain durant ſa vie, quelques éloges qu'il ait reçus, on ne peut pas pour cela infailliblement conclure que ſes Ouvrages ſoient excellens. De faux brillans, la nouveauté

L. 1. C. 3. p. 22. 4. Ed.

veauté du ſtyle, un tour qui étoit à la mode, peuvent les avoir fait valoir, & il arrivera peut-être que dans le Siecle ſuivant on ouvrira les yeux, &c. Lef. Lamy de l'Orat.

Telle eſt la régle. Ne dit-elle rien qu'on puiſſe appliquer ici? L'Art de penſer venoit de paroître, il n'y avoit pas long-temps, lorsque l'Art de parler parut auſſi. Le titre de cet Ouvrage, imité d'après le titre de l'autre, fit croire que ces deux Ouvrages étoient enfans du même pere, ou de la même famille. Tout jeune qu'étoit l'Auteur, il crut pouvoir prendre à l'égard des Rhétoriques communes, les manieres que l'autre avoit priſes à l'égard de la Philoſophie ancienne. Il crut que la matiere le ſouffroit; & il y a bien de la différence. On a fait & on fera encore des découvertes dans la Philoſophie. Il y a long-temps qu'il n'y en a plus à faire dans l'Art oratoire. Le goût du Siécle étoit & eſt encore pour la Phyſique Carteſienne. L'amour de la nouveauté la fit inférer partout, dans la Morale & dans l'Eloquence, auſſi bien que dans la Logique. Le Pere Lamy crut pouvoir l'introduire dans l'Art de perſuader. La choſe parut nouvelle. Un Prédicateur célébre la vanta. Il paroît par ſa Lettre qu'un grand Philoſophe l'appuyoit. Ces noms illuſtres, cette Phyſique, ces promeſſes de dire les raiſons des préceptes, d'en dire plus que les autres, ce mépris des Maîtres anciens & modernes, enfin le bon ſuc-

cès

Le P. Lamy de l'Orat.

cès de l'Art de penſer, tout cela fut un Aſtre favorable pour l'Art de parler. L'influence durera-t-elle ? Ceux-là pourront en juger, qui ſe trouveront au terme que la régle nous a marqué.

Je crois être obligé en cet endroit, d'avertir le Lecteur, que cet article touchant le P. Lamy de l'Oratoire, a été compoſé & approuvé par le Cenſeur des Livres, avant la mort de ce Pere. Cet avis m'a paru néceſſaire afin qu'on ne croye pas qu'il me ſoit arrivé de faire le brave contre un homme qui ne vit plus. Il n'a point tenu à moi, que mon Ouvrage n'ait paru de ſon vivant, afin qu'il pût juſtifier le ſien s'il le jugeoit à propos. Et ſi encore aujourd'hui quelqu'un vouloit prendre ſa défenſe, je n'aurai garde de le trouver mauvais, puiſque c'eſt la vérité & l'utilité publique que je cherche, & nullement la victoire.

IN-

INSTITUTIO CONCIONATORUM TRIPARTITA, &c.

Auctore R. P. F. Natali Alexandro, in Sacrâ Facultate Parisiensi Doctore Theol. & emerito Professore, Ordinis FF. Prædicatorum.

C'est-à-dire, *l'Instruction des Prédicateurs.* Par le P. Alexandre, *de l'Ordre de Saint Dominique.* 1702.

L'Ordre de Saint Dominique est particulierement destiné, par son Institution, à la prédication de l'Evangile. Il est donc convenable que les Habiles de l'Ordre s'appliquent, ou à prêcher, ou à aider ceux qui prêchent, afin de remplir leur vocation qui les oblige à se dire, ce que Saint Paul se disoit à lui-même, *malheur à moi, si je ne prêche l'Evangile, puisque je suis tenu de le faire* (1). Ils aident du moins ceux qui le font, en leur communiquant leurs lumieres, comme fait le P. Alexandre, si connu par ses Leçons & ses Ouvrages de Théologie, en leur présentant cette *Instruction des Prédicateurs*, qui contient, ce semble, en

Le P. Alexandre Dominicain. *P. Alex. Prol. p. 1.*

1 Væ mihi si non evangelizavero, necessitas enim mihi incumbit. 1. *Cor.* 16. *Instit. Conc. p.* 2.

Le P. Alexandre Dominicain. *P. Alex. in Prol.*

en abregé le fruit de toutes ſes études. Il l'a diviſée en trois parties. La premiere contient des régles d'Eloquence; la ſeconde contient des idées ou des ébauches de Sermons pour les Dimanches de l'année & pour le Carême; & la troiſiéme en contient pour les autres Fêtes; à quoi il promet d'ajouter des Commentaires ſur l'Evangile, très-commodes pour les Prédicateurs, & qui étoient déja ſous la preſſe. Ces Commentaires auſſi bien que la ſeconde & la troiſiéme partie de ſon *Inſtruction*, quoique du moins auſſi utiles que la premiere partie, ne ſont pas du reſſort de mon Ouvrage. La premiere même, qui entre dans mon deſſein, toute ſage & toute exacte qu'elle eſt, ne doit pas nous arrêter davantage. La raiſon eſt que l'Auteur, comme il le déclare lui-même, n'y donne point des régles qui ſoient de ſon invention, mais des régles qu'il a puiſées dans les Livres des Saints Peres, ſur-tout, dans ceux de Saint Auguſtin & de Saint Charles Borromée. C'eſt en marchant ſur les traces de ces grands hommes qu'il marque d'abord les qualitez naturelles, néceſſaires avant toutes choſes, aux perſonnes qui ſe portent à la prédication, ou que les Superieurs y deſtinent. Il leur preſcrit les démarches qu'elles doivent faire pour recevoir leurs Miſſions. Il leur donne un catalogue des Livres qu'ils doivent lire, afin de régler leurs études: & il y en a plus qu'il n'en faut pour devenir très-habiles, s'ils veulent ſuivre ſon conſeil.

Ibid.

conseil. Il indique les sources où il faut l'ordinaire prendre le texte & le sujet des Sermons: il marque la forme qu'ils doivent donner à leurs Discours: quelles instructions on attend d'eux touchant les Sacremens; quel zéle à combattre toujours le vice, ou à faire fleurir la vertu; quelle préparation avant que de monter en Chaire; quelle bien-seance quand ils y sont; quelles manieres de s'exprimer; quelle prononciation & quel geste; quel soin enfin de regler eux-mêmes leurs mœurs, & de mener une vie innocente, irréprehensible. Il sait toucher, sur chaque article, ce qu'il y a d'essentiel; & il songe plûtôt à instruire par la verité de ses préceptes, ou à se rendre facile par leur brieveté, qu'à se rendre agréable par des ornemens, ou à se faire valoir par une Eloquence qu'il n'a cru convenable ni à sa matiere, ni à son dessein. C'est aussi par cette considération qu'il donne d'une maniere très-courte, l'idée des différens caractéres qu'on trouve dans le style des Docteurs & des Peres de l'Eglise, afin qu'on profite de ce qu'ils ont de meilleur, lorsqu'on les étudie.

Le P. Alexandre Dominicain.

Instit. Concion. p. 4.

LE

LE BON GOUT DE L'ELOQUENCE CHRETIENNE.

Par B. G. J. 1702.

Autrement

L'Eloquence Chrétienne dans l'idée & dans la pratique. *Par le P. Blaise Gisbert Jesuite* 1715.

Le P. Gisbert.

Boudet à Lyon.

LEs deux titres que je mets à la tête de cet article, ne désignent qu'un même Ouvrage, dont on a fait deux Editions, toutes deux chez le même Libraire, l'une en 1702 avec le nom de l'Auteur en chiffre; l'autre en 1715. avec ce nom dans toute son étenduë, & avec un titre, comme l'on voit, un peu différent. Ce qui la distingue davantage, ce sont les augmentations que l'Auteur y a mises, en y faisant entrer presque toute la Traduction Françoise de Longin.

Ce qu'on demande par cet Ouvrage, à ne le considérer d'abord que dans la premiere Edition, me paroît fort raisonnable: mais quelque chose me fait peine dans la maniere de le traiter. Peut-être cela vient-il de la matiere, parce qu'elle est difficile; peut-être est-ce la faute de l'Auteur; peut-être aussi est-ce la mienne. Quoi-

Quoiqu'il en ſoit, le deſſein de l'Auteur eſt d'expliquer ce qui eſt de bon ou de mauvais goût dans l'Eloquence de la Chaire; ſon principe eſt d'en juger par la fin eſſentielle à ce Miniſtére, qui eſt d'éloigner du vice & de porter à la vertu. Il s'enſuit que le Prédicateur ne doit avoir d'autre vûë que le ſalut des ames; qu'il faut de plus, que ſon Eloquence remuë le cœur, comme elle éclaire l'eſprit; qu'il ſente lui-même, ce qu'il veut faire ſentir; qu'il y ait un air de liberté dans ſes Discours, qui ne nuiſe en rien à la juſteſſe; qu'il y ait une agréable varieté; que ſes penſées & ſes expreſſions ſoient populaires; enfin qu'il aille toûjours à l'uſage, & à la pratique des veritez qu'il prêche, & qu'il ne les propoſe pas comme il feroit une matiere de ſpéculation. Le P. Gisbert.

Ce ſont-là de bons principes; la plûpart conviennent non ſeulement à l'Eloquence de la Chaire, mais encore en général à toute ſorte d'Eloquence. Ce ſont les régles que les Maîtres habiles ont toûjours données. Ce qui oblige l'Auteur à les rebattre, ce ſont les défauts des Prédicateurs. Il leur manque ſelon lui, du mouvement, de l'onction, de la liberté, de la varieté, de la *popularité*, du pratique. Tous ces termes ſont le lui. Corrigez les défauts qu'il nous marque par ces termes, ayez les vertus contraires à ces défauts, & vous ſerez arrivé au goût parfait de l'Eloquence Chrétienne. P. 31. 114. 145. 198. 239.

Selon

Le P. Gisbert. Selon l'Avertissement " il n'y a rien
„ dans ces Réflexions qui ne soit pratique, c'est-à-dire fondé sur ce qui se
„ fait, ou sur ce qui doit se faire. L'Auteur ajoûte qu'encore qu'elles ne paroissent pas d'abord rangées méthodiquement, il y a pourtant de l'ordre.
„ En premier lieu, dit-il, on y voit quelles sont les mauvaises manieres de prêcher; en second lieu, quel est de nos
„ jours le goût de la Chaire Chrétienne; en troisiéme lieu, ce qui manque
„ à ce goût, ce qu'il faudroit y ajoûter,
„ ou en retrancher pour le rendre parfait. C'est sur ces trois chefs principaux que roulent ces Réflexions, toutes puisées dans les bonnes sources; si
„ on veut les voir d'un coup d'œil, la
„ Table du Livre en est comme une espece d'abregé.

Voilà ce que j'ai tiré, partie de la récapitulation qui est à la fin de ce petit Traité, & partie de l'Avant-propos. Dans l'un & dans l'autre on voit le dessein loüable de l'Auteur, voyons comment il l'exécute.

p. 2. Dès l'entrée de son Ouvrage, il oppose la multitude de nos Prédicateurs au petit nombre de Prophétes qu'ont eu les Juifs, comme les seuls qui prêchoient à ce Peuple. C'est un fait qu'il avance. Cette multitude de Sermons est cause qu'il y en a beaucoup de mauvais, non pour la doctrine, mais pour la maniere de la débiter; car c'est de quoi il est question. L'Auteur souffre ces mauvais Ser-

Sermons, & pourquoi? Parce que *parmi tant de zizanie*, dit-il *, *qu'on y séme, il ne laisse pas d'y avoir un peu de bon grain.* C'est ainsi qu'il s'exprime. Arrêtons-nous un moment & sur cette expression, & sur le fait qu'il avance touchant les Prophétes. Le P. Gibert. * pag. 34

La *zizanie* ne fut jamais prise dans le sens qu'il la prend. Elle ne peut même avoir cette signification, parce que la Sainte Ecriture & l'usage ont consacré ce mot à signifier ou la mauvaise doctrine, ou la corruption des mœurs C'est donc ici un des endroits où je ne suis pas du goût de l'Auteur; & pour en dire ma pensée, je ne le trouve convenable, ce goût, ni à un Prédicateur tel que l'Auteur se représente, ni à un Ecrivain qui fait un Traité du bon goût. p. 94.

D'un autre côté, les Prophétes n'étoient pas les seuls qui prêchoient aux Juifs; & ce Peuple n'étoit point sans Prédicateurs, lorsqu'il étoit sans Prophétes, comme l'Auteur le fait entendre. Les Prêtres, les Chefs des Synagogues faisoient aussi cette fonction. Il paroît même que quelquefois on en déféroit l'honneur à d'autres personnes, qui vouloient bien l'entreprendre lorsqu'on les en prioit, ou qui se présentoient d'eux-mêmes pour le faire, parce qu'ils se sentoient capables de s'en bien acquitter. C'est ainsi qu'à Antioche de Pisidie, les Chefs de la Synagogue déférent cet honneur à S. Paul & à S. Barnabé; ce qui donne lieu de croire qu'il en fut souvent de même dans Voyez M. le Tourneux, Ann. Chr. T. 12. 23. Dimanche. Act. c. 13. 15.

Le P Gisbert. les autres Villes, où il eſt dit dans les Actes *, que ces Apôtres parlérent. Ce n'eſt auſſi ce ſemble, que ſur ce principe, que JESUS-CHRIST ſe léve pour lire dans la Synagogue de Nazareth *, & qu'il y prêche après avoir lû & fermé le Livre. L'erreur de fait que je remarque, n'eſt pas à mon ſens, un début favorable dans le Traité dont nous parlons.

* c. 13. v. 5 c. 14. v. 1. c. 17. v. 2. & 10. c. 18. v. 4. & 19 c. 19. v. 8. c. 20. v. 7.

* Luc. 4. 16.

Je puis donner trois preuves encore de cette erreur. La premiere eſt, que Malachie fut le dernier des Prophétes de l'ancien Teſtament ; il fut quatre cens cinquante ans avant JESUS-CHRIST. Les Juifs furent-ils tout ce temps-là ſans Prédicateurs ? On répondra qu'il y eut bien d'autres Prophétes que ceux dont nous avons les Ecrits. Saül en rencontra toute une troupe : il prophétiſa lui-même avec eux. Mais cela étant, il n'y eut donc pas ſi peu de Prédicateurs dans ce temps-là ; d'autant plus qu'il y en avoit d'autres encore outre les Prophétes, ſelon Saint Gregoire qui aſſure que Dieu n'a ceſſé en aucun temps d'inſtruire ſon Peuple, qu'il a toûjours envoyé des Ouvriers pour cultiver ſa vigne, & que ces Ouvriers étoient des *Docteurs de la Loi* & des *Prophétes*. C'eſt la premiere de mes nouvelles preuves. La ſeconde ſe tire des reproches que le Prophéte Ezechiel fait aux Paſteurs qui avoient ſoin d'eux-mêmes, & qui n'avoient pas ſoin de paître leurs Oüailles, c'eſt-à-dire de leur expliquer la Loi. La troiſiéme eſt

Homil. 19. in Evang. Dominic. in Septuag.

c. 34.

dans

dans les paroles de S. Mathieu * qui dit qu'on admiroit la Doctrine de JESUS-CHRIST, *parce qu'il enseignoit comme ayant le pouvoir, & non pas comme les Scribes & les Pharisiens.* Le P. Gisbert. * C. 5.

Mais laissons cette erreur, quoique je pusse en remarquer d'autres, & attachons nous aux choses de goût, puisque c'est l'objet de l'Ouvrage. L'Auteur blâme les Prédicateurs d'autrefois, qui citoient les Auteurs Payens, en quoi sans doute, à parler assez généralement, il a raison: mais il faut voir sous quelle image il nous présente ces citations. *C'étoit*, dit-il, *donner une pierre à un enfant qui demande du pain, lui présenter un serpent lorsqu'il demande du poisson.* Ces expressions sont les paroles de la Sagesse éternelle; mais sont-elles ici en leur place? Je ne fais point difficulté de dire qu'à moins de supposer une mauvaise doctrine dans les Citations dont parle l'Auteur, cette image qu'il en donne, n'est ni plus heureuse, ni de meilleur goût, que celle de la *Zizanie*; & pour la désapprouver, il ne faut que se souvenir de l'exemple de Saint Paul, qui a quelquefois cité les Payens. Donnoit-il des pierres aux Fideles? p. 5. & 6.

Trouvera-t-on quelque personne de bon goût, qui n'approuve Saint Augustin lorsqu'il montre que la Nature toute seule inspire aux hommes de s'interesser les uns pour les autres? A ce propos il cite Térence, & en rapporte une pensée qui fait toûjours plaisir à entendre. Car com-

Le P. Gisbert.

me un homme, dans ce Poëte, s'intereſſe à ce que fait ſon voiſin, &, ſur-tout, aux peines qu'il ſe donne; peu s'en faut que ce voiſin de mauvaiſe humeur ne demande de quoi l'autre ſe mêle? Du moins lui demande-t-il ſi ſes propres occupations lui laiſſent le loiſir de s'informer de ce qui ne le regarde point? Mais le premier, en homme ſage, *Je ſuis homme*, dit-il, (1) *& comme tel, ce qui regarde les hommes, me regarde.* L'Hiſtoire porte qu'à la repréſentation de la piéce tout le monde applaudit à ce ſentiment. S. Auguſtin rapporte donc & le mot de Térence, & l'approbation qu'on lui donne, comme une preuve qui montre que l'humanité même naturellement unit enſemble tous les hommes. Quel eſt l'homme qui pût blâmer dans un Sermon une pareille citation? ou qui pût dire que le Prédicateur y preſente une pierre, au lieu de pain; ou un ſerpent, au lieu de poiſſon? Le Lecteur doit ſentir ici, combien il eſt à propos qu'un Auteur prenne garde à ce qu'il avance lorſqu'il écrit ſur ces matieres, & combien il doit être inſtruit!

Voyez M. le Tourneux, 12. Dimanche après la Pent.

p. 63. 64.

Voici encore une image qui marque le goût de l'Auteur. Il parle des brillans dans le Discours, & de l'amour qu'un Prédicateur a quelquefois ſoit pour ſes propres penſées, ſoit pour ſes expreſſions, ou pour le tour qu'il leur donne; ce ſont des défauts, dont il eſt à propos de ſe défaire

1 Homo ſum: humani nihil à me alienum puto.

défaire. Si on s'en défait, comment l'Auteur appelle-t-il cette action ? Il dit que, *selon l'avis du Prophéte, c'eſt écraſer tous ces Petits contre la ſolidité de la pierre!* On voit à cette expreſſion s'il eſt lui-même bien en garde contre les choſes qu'il condamne, & s'il avoit le goût aſſez ſûr pour faire un Traité du bon goût. Le P. Gisbert.

Mais peut-être réüſſit-il mieux à prendre les mots dans leur ſens propre, qu'à les prendre dans le figuré. Pour concevoir de lui cette idée, il ne faut pas en juger par la maniere dont il employe le mot de *réverie*. Il s'en ſert en parlant des Prédicateurs de Paris & de la Cour; il marque ce que ces Prédicateurs ont de bon; il les préfére à ceux de Province, parce que ceux-ci, à ce qu'il dit, *ſemblent ne parler qu'aux ſens & à l'imagination, au lieu que ceux-là ne parlent guéres qu'à la raiſon.* Cette différence n'eſt pas trop réelle, ni d'un côté, ni d'autre : mais ſans inſiſter ſur cela, voyons l'uſage qu'il fait du terme dont je parle. *L'uniformité de ſtyle*, dit-il, *l'économie du Diſcours, cette grande* REVERIE *qui en eſt l'ame; tout cela marque que le Prédicateur n'a rien emprunté; qu'il ne doit ſon Ouvrage qu'à la méditation, qu'il en eſt le Créateur.* p. 25.

On peut voir là-deſſus les Réflexions ſur l'Eloquence contre M. du Bois & le P. Lamy Benedictin, dont on a parlé ci-devant.

Ce mot de *réverie* pris dans le ſens qu'il le prend, ne lui eſt pas échappé par un effet du hazard; puiſqu'il dit ailleurs que le *Prédicateur s'efforce d'échauffer ſon imagination par une profonde* REVERIE. Pag. 106. Et une troiſiéme fois, *les Diſ-* p. 194.

Le P. Gisbert. *cours*, dit-il, *de la plûpart de nos Prédicateurs ſont trop unis, & par là ennuyans. Pourquoi ? C'eſt qu'ils veulent tirer tout ce qu'ils diſent de leur propre fond; ils veulent que tout ſoit l'Ouvrage de leur méditation, de leur* REVERIE; *ils veulent créer.*

Tout le Livre n'eſt point de ce caractére : mais je ſuis trompé ſi le ſtyle, à parler généralement, y eſt jamais tel qu'il devroit être; ſoit par rapport aux choſes, ſoit par rapport aux perſonnes. L'Auteur en veut particulierement à des Prédicateurs qui ne parlent qu'aux ſens ou qu'à l'imagination ſeule, ou à la ſeule raiſon ſans aller au cœur. Ces Prédicateurs, tels qu'il les peint, ne me paroiſſent guéres ſubſiſter qu'en idée. De ſorte que ſes penſées ſur cela ſuppoſent faux premierement en quelque choſe; ſecondement, elles ne ſont ni bien nettes ni bien ſuivies. Il ſemble ſouvent établir en certains lieux, ce qu'il a combattu en d'autres, & ſur tout tomber lui-même dans les défauts du ſtyle, vrais ou faux, qu'il a blâmez. C'eſt ainſi qu'il paroît blâmer d'un côté les *images*, les *paſſions*, les *portraits*, dont il reconnoît ailleurs la neceſſité, & dont il ſe ſert même très-ſouvent dans le ſens qu'il les condamne*. Il croit pouvoir ſuppoſer qu'un Prédicateur qui a l'Art de toucher le cœur, rendra ſon Auditoire deſert; il croit même dire

p. 7. 8. 9. 10.

Voyez les p. 15. 16. 17. 38. 19. 25. 27. 44. 46. 48. 50. 51. 52. 55. 152. 185. 188. 207.

* p. 51. Et dans l'in 4. p. 21.

2 Sicut gratus eſt, qui cognoscenda enubilat; ſic onero-

dire merveille, d'avancer que *sa solitude, en ce cas, lui fera plus d'honneur que la foule la plus nombreuse.* Je ne conçois pas comment un homme qui écrit de l'Art Oratoire, peut méconnoître jusqu'à ce point, ce qui eſt capable d'attirer ou d'éloigner les Auditeurs. Peut-on imaginer quelque choſe qui donne plus de vogue à un Prédicateur, que le Pathétique, s'il eſt bien traité? Le P. Gisbert.

Enfin le P. Gisbert fait profeſſion d'avoir puiſé ſa doctrine dans Saint Auguſtin: mais il n'en prend pas toujours bien exactement les idées; & une des penſées de ce Saint Docteur, qu'il a moins priſe qu'aucune autre, eſt celle qui dit, *que c'eſt ennuyer l'Auditeur* (1), *de lui rebattre ce qu'il ſait.* Ma raiſon d'en juger ainſi, eſt qu'il ne la pratique point, & que ſouvent *ce qu'il pourroit dire en trois mots, il le dit en cent.* Ce ſont les termes & la penſée de l'Auteur même, lorſqu'il reproche, tout le premier, ce défaut aux Prédicateurs. Car il critique bien des perſonnes; ce qui fait croire qu'il ne trouvera pas mauvais que quelqu'un le critique auſſi. Cette cenſure réciproque eſt entre les Auteurs un droit public qu'on peut exprimer par ce vers d'Horace: pag. 151.

Scimus, & hanc veniam petimúsque damúsque viciſſim.

Ce

(1) oneroſus eſt, qui cognita inculcat. *Aug. de Doct. Chriſt.*

Le P. Gisbert. Ce qu'on vient de voir ne regarde que la premiere Edition, & telles étoient mes observations lorsque la seconde a paru. Quelle est la nature de cette seconde? On y voit les mêmes faits ; on y voit les mêmes principes ; on y voit dans les uns & dans les autres les mêmes erreurs ; on y voit les mêmes manieres dans tout l'Ouvrage.

En effet, l'Auteur y donne d'abord à entendre que dans la premiere, *on ne voyoit que l'idée de l'Eloquence de la Chaire :* mais *qu'on en verra l'idée & la pratique dans la seconde.* Et néanmoins j'ai rapporté en propres termes ce qu'il avoit
1. *Ed. p. 1.* promis de la premiere. *Il n'y a rien*, disoit-il, *dans ces Réflexions qui ne soit pratique, &c.* Le voilà donc contraire à lui-même. Il n'y a qu'à relire ces dernieres paroles dans la premiere Edition ; il les
2. *Ed. p. 4.* copie dans la seconde, comme s'il ne les avoit jamais dites que de celle-là.

Il y a un fait tout autrement singulier. Car il avertit ensuite le Lecteur, que s'il daigne jetter les yeux sur la datte de l'Approbation, *il s'appercevra qu'on ne s'est pas trop hâté de faire paroître cet Ouvrage*, mais *qu'on a suivi à la lettre* le précepte d'Horace, qui veut, quand un Ecrit est achevé, qu'on attende neuf ans pour le donner au Public. L'adresse du P. Gisbert est délicate, pour faire concevoir qu'il a long-temps limé son Ouvrage. On pourra penser qu'il dit vrai, si on s'arrête à la seconde Edition qui est de l'année 1715. & par conséquent postérieure

rieure de neuf ans à l'Approbation. Mais que pourra-t-on penser, si on prend garde à la premiere qui est de l'année 1702, & antérieure de deux ans à la même Approbation? Jugera-t-on que l'Auteur a observé le précepte d'Horace, sur-tout, si lon prend garde aussi, que dans sa seconde Edition, il ajoûte de nouvelles fautes à celles qui étoient déja dans la premiere, loin d'avoir employé cet intervalle de temps à la polir ou à la corriger, comme il le donne à entendre? Parlons sans déguisement. Est-ce véritablement la datte de l'Approbation qu'il a voulu nous faire observer? Et ne sont-ce pas plutôt les éloges que l'on y donne à son Ouvrage? Eh bien, nous les verrons, ces éloges, pour le contenter: mais auparavant il faut encore voir, par deux endroits, quel fond on peut faire sur ce qu'il débite. Le P. Gisbert.

Il nous dit donc premierement que *Démétrius & Péricles ont été deux Orateurs Athéniens, que le premier n'avoit qu'une extrême douceur, & que le second joignoit à cette douceur une force merveilleuse.* Ayant ainsi bien dit jusques là, il ajoûte qu'*Athénes fut charmée du prémier*, mais *Athènes encore jeune & presque naissante, & qu'elle admira l'autre.* Il croit donc que Démétrius est plus ancien que Périclès, & qu'Athénes n'admira sa grande douceur destituée de force, que parce qu'elle étoit encore jeune & presque naissante, au lieu que cette Ville, selon lui, dans un âge plus avan- 2. Ed. p. 9.

Le P. Gisbert. eé, admira la force de Périclès. Et néanmoins c'eſt juſtement tout le contraire. Car Athénes admira premierement les foudres de Périclès, qui fut le premier ou le plus ancien des Orateurs Grecs; & elle fut enſuite charmée de la douceur de Démétrius, que l'on regarde comme le dernier ou le plus jeune de ſes Orateurs, qui même par ſes manieres fit comme tomber l'Eloquence. Telle eſt en ceci l'erreur du P. Gisbert. Quelle en a été l'occaſion? C'eſt qu'encore que Periclès ſoit le plus ancien, *Athénes néanmoins n'étoit ni jeune ni naiſſante*, dit Ciceron, lorsqu'il parut; ce qui fait dire à l'Orateur Romain, *que l'Eloquence a paru tard dans cette Ville.* Voilà la ſource de l'erreur. Car, à cauſe que le plus ancien & en même temps le plus fort a paru tard, notre Auteur a cru que le plus jeune & en même temps le plus foible avoit paru plutôt; & ce que l'on voit que notre Auteur fait ici, on peut s'aſſûrer qu'il le fait presque partout, c'eſt-à-dire qu'il brouille & les faits & la doctrine, même dans ſa ſeconde Edition.

1. Ed. p. 9. Une autre erreur de ce Pere, & bien
2. Ed. p. 4. plus grande, eſt de dire qu'un Sermon qui porte efficacement à la vertu, n'y porte pourtant quelquefois que par machine; de ſorte qu'un Pécheur qui l'a entendu, va ſe jetter aux pieds du Prêtre, reſtituë, ſe réconcilie, ſe convertit; & enſuite revenu à ſoi, rougit presque de
1. Edit p. 12. s'être laiſſé mener à l'aveugle, & ſe re-
2. Edit p. 5. pent

pent d'avoir bien fait, parce qu'il n'a bien fait que *par machine*. Le P. Gisbert.

Pour moi je tiens qu'une si sainte conversion est impossible, à moins que l'Auditeur n'ait été suffisamment instruit; & s'il a été instruit, il n'agit plus par machine. J'ajoûte qu'en matiere de devoirs, rien n'éclaire plus que la pratique. Ainsi, quand un homme s'est porté efficacement à la pieté, loin d'en rougir, la paix de sa conscience acheve de le convaincre qu'il a bien fait. Traiter de *machinal* ce qu'il fait, c'est le traiter indignement. Peut-être, je l'avouë, ne persévera-t-il pas: mais est-ce la faute ou du Sermon ou du Prédicateur? C'est celle du Pécheur qui retombe.

On voit l'idée que je me suis formée de l'Ouvrage en question à le considérer par lui-même tant dans la premiere que dans la seconde Edition. Il seroit maintenant à souhaiter de savoir si les Auteurs des Memoires de Trevoux l'avoient examiné, lorsqu'ils nous ont donné l'Auteur comme un grand Maître dont ils font gloire de suivre & les idées & les principes. Pour moi je suis persuadé qu'ils entendent mieux toutes ces matieres que lui. *Mois de Decembre 1713 p. 2096.*

A l'égard de l'Approbateur qui lui donne de très-grands éloges; le Lecteur doit considerer non seulement s'il avoit bien examiné le Livre pour le louer comme il fait, mais encore si en le louant il pratique lui-même ce qu'il y loue. Pour *M. Berthe Docteur de la Maison & Societé de Sorbonne.*

Le P. Gisbert, en juger, voici l'Approbation toute entiere, quelque longue qu'elle soit.

„ J'ai lû par ordre de Monseigneur
„ le Chancelier cet Ecrit *de l'Eloquence*,
„ *&c.* Et il m'a paru ne laisser à de-
„ sirer que l'application des Prédicateurs
„ à en profiter. L'Auteur ne pouvoit
„ former une idée plus juste d'un si beau
„ sujet, ni aussi la mettre plus parfaite-
„ ment en œuvre. Tout ce qu'il dit est
„ puisé dans le bon sens, ses régles sont
„ sures, les modeles qu'il en donne sont
„ d'un choix exquis, soit qu'il reprenne
„ ou qu'il veuille perfectionner, à peine
„ l'a-t-on compris, qu'on est déja per-
„ suadé, qu'il n'a dû vouloir, ni reprend-
„ dre autre chose. Il ne peut souffrir
„ qu'à force de fard on gâte le naturel.
„ Il veut que tout l'art aille à le rame-
„ ner à sa pureté. Il va toûjours droit
„ au but. Il fait tout rouler sur la fin
„ du ministére. Entr'autres belles ma-
„ ximes qu'il établit & solidement & a-
„ gréablement, celle-ci est des plus cer-
„ taines, qu'il ne faut pas esperer d'être
„ jamais bon Prédicateur sans être hom-
„ me de bien, & que celui-ci ne se rem-
„ place point par un extérieur hypocrite.
„ Il faut en effet que le cœur parle au
„ cœur. Il faut aimer la verité, pour en
„ inspirer l'amour; & quelque habile qu'on
„ soit à contrefaire, on ne réüssit à faire
„ sentir que ce que l'on sent soi-même,
„ & comme on le sent. Enfin l'Auteur
„ n'oublie aucune des perfections essen-
tielles

„ tielles à la Chaire. Il les peint toutes d'après la Raiſon & la Religion avec dignité, avec délicateſſe, *& cætera*". Cet *& cætera* eſt de l'Approbateur qui continuë en ces termes: " Il „ paſſe ſi heureuſement d'un caractére à „ l'autre, que bien loin d'ennuyer par un „ Discours continu, *il engage au paſſage „ par un nouveau plaiſir à continuer.* „ Puiſſe-t-il recueillir des fruits dignes de „ ſon Ouvrage. Puiſſe bientôt arriver „ ce que la ſainteté du Miniſtére, ce que „ le zele des ames demande, que Dieu „ donne à l'Eloquence ſacrée de nos „ jours, *de ſe renoncer elle-même, de s'occuper moins à briller, à plaire, d'immoler le beau, le brillant au vrai, au ſolide*; d'être plus populaire, plus pratique, & en même temps plus ſublime, „ plus majeſtueuſe; & ſe chargeant moins „ de fleurs & de parures qui ne ſont bonnes qu'à attirer les yeux & les applaudiſſemens, d'avoir un peu plus de ſentimens & d'onction pour toucher, & „ pour convertir. En Sorbone ce 20. „ Avril 1704. Le P. Gibert.

Il ne manque à cette Approbation, pour couronner l'œuvre, que d'y voir approuver les faits ainſi que les principes contenus dans le Livre en queſtion. C'eſt un plaiſir d'y voir une Eloquence qui ſe renonce bien elle-même, & qui préfére le vrai au brillant!

DE LA VERITABLE ELOQUENCE.

Ou, *Réfutation des Paradoxes sur l'Eloquence, avancez par l'Auteur de la Connoissance de soi-même*, 1703.

Réflexions sur la Rhétorique, *où l'on répond aux Objections du Pere Lamy Bénédictin*, 1705.

Dispute sur l'Eloquence.

L'Ordre des temps me met ici au nombre de ceux qui ont traité de la Rhétorique. Ai-je dû parler moi-même de mes Ouvrages? ne l'ai-je pas dû? la chose paroît problématique, puisqu'il est difficile en parlant de soi, de garder toute les bienséances. Cela néanmoins n'est pas impossible. C'est par cette consideration que je me suis déterminé à l'entreprendre, quoique ce soit un pas d'autant plus glissant, que je reconnois devoir rendre une justice exacte à un illustre adversaire, ennemi de la Rhétorique, c'est le P. Lamy Bénédictin, contre qui j'ai soûtenu une dispute sur cette matiere dans les deux Ouvrages dont j'ai mis le titre

1 Videt Iliacâs ex ordine pugnas, &c. *Æn.* 1. v. 460.

2 Se quoque Principibus permixtum agnovit Achivis, *Æneid.* 1. v. 492.

titre à la tête de cet Article. Pour lui rendre cette justice, je garderai les mêmes mesures, que j'ai gardées dans tout ce Recueil de Jugemens; & j'aurai d'autant moins de peine à le faire, qu'il y a eu entre lui & moi des témoignages d'amitié avant qu'il mourût, indépendemment desquels je ne laisserois pas encore d'honorer sa memoire. Pourquoi n'aurois-je pas ces sentimens? Sa réputation m'a fait honneur dans cette dispute. C'est un avantage que je cheris, sans m'attribuer la victoire; ravi de songer, que si on représentoit dans un tableau les Antagonistes & les Défenseurs de l'Eloquence, comme on avoit peint à Carthage, les ennemis & les Défenseurs de la Ville de Troye (1),

Dispute sur l'Eloquence.

On m'y verroit aux mains avec les plus vaillans (2).

Une querelle literaire que j'avois avec M. Pourchot ancien Professeur de Philosophie au Collége de Mazarin, me jetta dans celle dont est question avec le P. Lamy. Je combattois cette proposition-ci dans la Philosophie du Professeur (3), *la connoissance du mouvement des esprits animaux dans chaque passion est d'un grand secours*

3 Maguum affert adjumentum, *&c. T. 3. pag. 379, lig. 2. & 3. de la 2. Edit.* Non est alia affectuum causa quàm spirituum commotio. *Ibid. pag. 387. lig. 23.* Ad causas affectum, id est, ad spiritum motus est attendendum, *T. 4. p. 356, lig. 27. & 28.*

Dispute sur l'Eloquence.

secours à l'Orateur pour les exciter par le Discours. Cette premiere dispute, comme on le voit par ce qui en faisoit le sujet, à proprement parler n'étoit rien. Mais il ne faut rien pour remuer les esprits, sur-tout dans quelques Philosophes. Il y en a qui sont aussi sensibles que les Poëtes (1). La querelle s'échauffa si fort, qu'elle auroit pu fournir un Poëme Epique, aussi bien que le Lutrin, si quelque bon Poëte avoit voulu l'entreprendre: & quoique j'en aye marqué au vrai l'origine, je ne veux pas neanmoins en exposer ici tous les effets qui sont allez à des excès extraordinaires. Plûtôt que de les rappeller, ne vaut-il pas mieux que les deux Combattans ayent en eux-mêmes quelque legere complaisance, d'avoir fait paroître sur un aussi petit sujet, une Discorde qui seroit presque aussi grande, si on en faisoit une Déesse, que l'est celle d'Homere, qui a, selon le Poëte,

La tête dans les Cieux, & les pieds sur la Terre?

Les Cieux ici sont M. Pourchot, & c'est moi qui suis la Terre.

Comment le P. Lamy fut-il entraîné dans cette dispute? Le Philosophe voulut couvrir son sentiment de l'autorité du Religieux, rempart à l'épreuve de tout, selon lui; & selon moi, facile à forcer de tous côtez. Sur cette idée vraye ou fausse que je m'en étois formée après l'avoir

2 Genus irritabile vatum. *Horat. L. II. Epist. II.* v. 101.

voir examiné, j'entrepris non seulement d'attaquer la Place par l'endroit où le terrible Philosophe se présentoit, c'est-à-dire par ce seul endroit qui regardoit ce qui pouvoit servir à exciter les passions; mais encore de l'assiéger de toutes parts, résolu de la renverser de fond en comble, j'entends en tout ce qui concernoit la Rhétorique. Pour juger de mon entreprise, il faut entendre le P. Lamy. Dispute sur l'Eloquence.

„ J'ai regardé, disoit ce Pere, l'étude de la Rhétorique & de la Poësie „ comme dangereuse aux Solitaires, comme capable de leur corrompre l'esprit „ & le cœur. J'ai toûjours bien cru qu'on „ auroit peine à me passer cette censure. „ Ces deux Arts ont trop d'admirateurs „ pour manquer de défenseurs. Mais je „ ne puis parler des choses que sur les „ idées que j'en ai; & suivant les idées „ que j'ai de la Rhétorique ordinaire & „ de la Poësie, tout le Parnasse & tous „ les Colléges dussent-ils se soulever contre moi, je ne puis en former un jugement plus avantageux ". *T. 5. de la Connoiss. de soi-même.*

Voilà le centre de la Place. Elle est élevée, comme l'on voit, sinon jusqu'au Ciel, du moins plus haut que le Mont-Parnasse. Mais sur quoi est-elle appuyée? Il est constant qu'il y a de vrayes & de fausses idées: *Qui donc vous a garenti les vôtres*, pouvoit-on dire au P. Lamy?

Sur ce principe, je prétendis lui montrer que ses idées étoient fausses, lui en fournir de meilleures, & établir que la Rhétorique & l'Eloquence ne corrompent

Dispute sur l'Eloquence.

pent point l'esprit & le cœur, ni ne sont capables de les corrompre. Je prétendis aussi lui prouver, qu'en vain il accusoit l'Eloquence de tout gâter dans les Sciences, puisque c'est une régle de Rhétorique de ne la point mettre à cet usage. Qu'en vain il vouloit paroître restraindre sa théſe aux Solitaires & à la fausse Eloquence, puisque ses principes l'étendoient à tous les hommes & à l'Eloquence la plus parfaite. En effet, s'il eût parlé de la fausse Eloquence & non de la vraye, se seroit-il attendu qu'elle trouveroit tant de Partisans, ou que quelqu'un la soutiendroit utile aux Solitaires?

Mais, à le suivre dans ses principes, il fallut lui montrer, que l'Eloquence n'amplifie pas toûjours; que quand elle le fait selon les régles, elle n'altére point la verité; qu'au contraire elle la developpe & la fortifie; que c'est à quoi lui servent les idées sensibles, les idées vives & touchantes; qu'ainsi ces images & ces idées ne gâtent, n'altérent, ne falsifient point la verité; qu'elles ne rétrécissent point la capacité & l'étenduë de l'intelligence, qu'elles n'affoiblissent point, n'enchaînent point, n'aveuglent point l'esprit, & qu'il en pouvoit juger par ses propres expressions, qui n'étoient qu'images vives & touchantes, ou qu'idées sensibles, sans lesquelles mêmes sa Philosophie n'eſt plus rien. Je fus obligé d'ajoûter que les passions qu'on excite par le Discours, ne produisent pas non plus, comme il le prétendoit, tous ces effets extraordinaires;

que

que l'Eloquence n'eſt nuiſible ni à la juſteſſe ni au bon goût de l'eſprit, ni à la tranquillité qu'on doit demander dans le cœur, ni à ſa pureté ; que le P. Lamy ne pouvoit tirer aucun avantage de la doctrine de Platon. Loin de cela, que cette doctrine devoit l'embarraſſer dans ſes principes ; qu'il appelloit ſans fondement l'Eloquence, *l'Art de la Déclamation*, dans le deſſein de la rendre mépriſable ; que la Poëſie n'étoit pas plus criminelle que l'Eloquence ; enfin que l'Harmonie étoit, dans un Diſcours oratoire, une choſe très-excellente. Car le Religieux avoit avancé les contradictoires de toutes ces propoſitions. Dispute ſur l'Eloquence.

J'allai plus loin, & je prétendis montrer d'autres erreurs conſidérables dans ſes Ouvrages. Je mis de ce nombre ces propoſitions : Que *la Rhétorique eſt inutile à ceux qui ont de l'acquis dans les Sciences, & dont le jugement eſt formé* : que *l'homme ſait naturellement l'art de parler, comme il ſait celui de nager, & qu'il ne lui manque qu'une honnête aſſurance* ; qu'*un homme d'eſprit muni de l'amour & de la connoiſſance de la verité, perſuade de ſon abondance, & que ſans cela, ayant toute la connoiſſance de l'Art, il ne perſuaderoit pas.* A ces propoſitions, j'en ajoûtois beaucoup d'autres, dans leſquelles le P. Lamy ôtant ſes veritables traits à l'Eloquence, lui en prêtoit d'étrangers pour la défigurer.

Sur quoi il s'appuyoit le plus, c'étoit ſa prétenduë connoiſſance de l'homme, laquel-

Dispute sur l'Eloquence.

laquelle lui découvroit en nous deux facultez, *l'intelligence* & *l'imagination*, & en même temps l'union de l'une & de l'autre. Au grand jour de ces connoissances, il croyoit voir très-clairement qu'un Orateur ne parlant que par images, ne pouvoit porter la verité jusqu'à l'intelligence, ni par elle jusqu'au cœur. En sorte que dans l'Eloquence on ne voit & on n'aime, selon lui, la verité que par l'écorce.

Je soûtenois au contraire, qu'il ne connoissoit point l'homme ; puisqu'il ne voyoit pas que les images sensibles sont très-propres à faire concevoir par la pure intelligence les choses purement intelligibles ; ce que neanmoins il auroit dû bien entendre, puisque ne prétendant parler qu'à l'intelligence, il s'exprimoit toûjours par Métaphores, qui sont principalement ce qu'on appelle *images* en matiere de Rhétorique.

J'achevai cette premiere attaque, en lui prouvant qu'il avoit entrepris de justifier M. du Bois, sans répondre neanmoins, comme il auroit dû dans l'ordre, aux Objections de M. Arnaud ; que les sens, l'esprit, les paroles mêmes des deux Ouvrages, du sien & de celui de M. du Bois, avoient ensemble une conformité parfaite, & qu'on ne pouvoit douter que l'un ne fût l'Apologie de l'autre, mais Apologie irréguliere parce qu'ayant eu connoissance des Objections, il n'y répondoit pas.

Voyez ci-devant pag. 444. 445. &c.

Au milieu de tout cela je répandis, ou j'é-

j'éclaircis les préceptes de l'Art, qui revenoient à mon sujet, & je combattis en même temps la thése de M. Pourchot, tant par des raisons, que par les autoritez de M. Descartes & du P. Malebranche, qu'il m'avoit lui-même opposées, mais qu'assûrément il n'avoit point examinées. Dispute sur l'Eloquence.

Tel est le fond de mon Ouvrage qui a pour titre *De la veritable Eloquence*. A l'égard de la forme, je donnai dans une erreur, & l'Adversaire donna dans une autre. Comme il blâmoit si fort l'Eloquence, je ne songeai qu'à fortifier mes moyens, sans les polir.: Et l'Adversaire le blâmant par cet endroit, rétablissoit ce qu'il combattoit, qui est, qu'*avec la connoissance de la matiere que l'on traite, & avec l'attachement qu'on peut y avoir, il y a encore l'Art de la traiter, très-différent de la Dialectique ; que cet Art donne des graces au Discours, qui ne viennent point si on ne les cherche*, comme le Religieux paroissoit lui-même les chercher avec excès, dans le temps qu'il les décrioit.

C'est ce que font bien des gens qui blâment d'ailleurs l'Art Oratoire ; parce qu'ils le blâment ou par politique, comme faisoit à Rome l'Orateur Antoine: ou par vanité, comme faisoit Platon à Athénes: & cela, afin de donner à entendre, que ce qu'ils ont d'éloquence, ils le tiennent de la force de leur genie. La conduite de Saint Augustin est plus louable ; il faisoit profession de vouloir être éloquent, quand les matieres le meritoient.

Dispute sur l'Eloquence.

toient. Démosthène & Ciceron avant Saint Augustin, avoient eu la même sincerité. Elle est plus digne de la simplicé chrétienne, que la conduite de Platon ou d'Antoine.

Mon Traité de la veritable Eloquence n'a donc pas la politesse que ce titre auroit merité, & que je pouvois lui donner si j'en avois pris la peine, comme je la lui donnerois si j'avois à recommencer. Quoiqu'après tout, un style qui n'est pas si orné, vaut bien encore celui qui l'est trop. Cet Ouvrage neanmoins n'est pas si mauvais que M. Pourchot l'a voulu dire. Il a avancé *qu'il n'entendoit rien*, *& même qu'il ne vouloit rien entendre à l'Art, tel que je le représente.* dans mon Livre. Ne dois-je pas craindre qu'on ne m'accuse de vanité si je crois savoir mieux que lui ce qui est de ma profession? Cela me fait souvenir d'une chose arrivée à feu M. Despreaux. Un Seigneur de la Cour lui montra un jour des vers de je ne sai quel Poëte, & lui en demanda son sentiment; difficile qu'il étoit comme l'on sait, sur la matiere, il répondit que les vers ne valoient pas grande chose. *Madame la Dauphine*, dit le Seigneur, *les a pourtant trouvé bons. Madame la Dauphine*, repliqua M. Despreaux, *est une très-grande Princesse: mais je veux être pendu si elle s'entend en Poësie comme moi.* Le Roi & la Princesse qui le sçûrent, en rirent agréablement, & dirent que M. Despreaux ne risquoit rien.

Dans un libelle qui a pour titre, Defense du sentiment d'un Philosophe contre un Rheteur. *pag.* 42.

Je

Je n'acquiesce donc pas à la censure du Philosophe, encore moins à celle d'un autre Partisan du P. Lamy. C'étoit un des Auteurs du Journal de Paris, du nombre des Approbateurs des Livres, mort depuis environ quatorze ou quinze ans, que je ne nomme pas par considération pour son fils, jeune homme qui se porte au bien, qui a été mon disciple depuis la mort de son pere, & que sa bonne conduite m'a fait aimer comme mon fils. Dispute sur l'Eloquence.

Cet Auteur soûtint dans le Journal que le P. Lamy avoit raison, & prétendit appuyer les propositions de mon Adversaire, par l'autorité de Petrone, comme si nous enseignions, ou comme si nous défendions l'Eloquence que Petrone paroît blâmer. Et ce qu'il y avoit de plus mauvais, il ne rapportoit point fidelement les passages sur lesquels il vouloit établir ce qu'il avançoit. Il prétendoit mal-à propos que Petrone n'approuvoit pas qu'on eût réduit la Rhétorique en Art; & il lui faisoit dire avec encore moins de fondement, que Platon & Démosthène n'avoient jamais appris la Rhétorique; enfin on ne voyoit en ce qu'il disoit, que des défauts d'exactitude. Ce que je ne manquai pas de relever en répliquant à la Réponse * que M. Pourchot m'avoit faite sur l'Article qui le regardoit.

* *Cette Réponse de M. Pourchot a pour titre,* Lettre d'un Juriste à l'Auteur du Livre de la véritable Eloquence. *Et ma Replique a pour titre,* Réponse à la Lettre d'un Juriste.

Les choses étoient en cet état, lorsqu'au bout de dix-huit mois, le Pere Lany que je croyois tenir assiegé de toutes parts, comme j'ai dit, fit sur moi une sortie.

Dispute sur l'Eloquence.

sortie très-vigoureuse. Aussi déployai-je toutes mes forces à le repousser.

Ce Pere avoit avancé que *ses sentimens sur la Rhétorique ne pouvoient paroître paradoxes, qu'à ceux qui ne connoissant pas assez l'homme, ne distinguoient nullement entre penser & penser, c'est-à-dire entre l'imagination & l'intelligence.* Je lui avois répondu que *c'étoit lui-même qui ne connoissoit pas assez l'homme*, & *que c'étoit la source de ses erreurs.* Comme il avoit composé cinq gros Volumes sur la connoissance de soi-même, il fut sensible à ce reproche, & il y parut par sa Réponse.

Il y déclare d'abord qu'*il ne veut pas se mesurer avec moi, à cause de la trop grande distance de ses principes aux miens*; ailleurs, contre toute raison, il me donne *un démenti* en propres termes, & si je ne suis pas, selon lui, un homme de ténébres, *je suis* du moins *dans une ténébreuse disposition, qui me fait tirer des conséquences à la Rhétoricienne*; *je raisonne extravagamment, je sai donner du travers à tout ce que je touche, je suis un pauvre homme.* En un mot le titre seul de sa Réponse doit faire juger de l'idée qu'il voulut donner & de moi & de mon Ouvrage. Il l'intitula *la Rhétorique de College trahie par son Apologiste.*

Il me fallut répliquer, mais sans imiter aucunement ni son titre, ni ses manieres; parce que tout ne sied pas à tout le monde. Je lui répondis en quatre Lettres

tres. Dans la premiere, j'entrepris de faire voir que *l'Eloquence n'eſt à proprement parler que la raiſon même, quand elle ſait ſe faire entendre aux hommes, & ſe mettre dans un beau jour pour ſe faire ſentir & aimer*; & je prétendis démontrer que *c'étoit cette raiſon que le P. Lamy combattoit.* Je donnai enſuite la ſeconde, où je n'oubliai rien pour preſenter *une idée claire, nette & diſtincte de la fauſſe Eloquence*, & je prétendis *en montrer des exemples dans les Ouvrages du P. Lamy.* Enfin je mis au jour tout à la fois la troiſiéme & la quatriéme. Dans la troiſiéme je fis entrer tout ce que je pouvois dire de plus beau *ſur les images ſenſibles* que l'Eloquence employe, & qui ſont ce qu'elle a de plus merveilleux: Et j'oppoſai celles que l'Art preſcrit, à celles que le P. Lamy met en uſage dans ſes Livres; pour montrer la différence d'un homme qui ſuit les régles & d'un autre qui ne les ſuit pas. Dans la quatriéme je parlai *des Paſſions* qui ſont la force victorieuſe de l'Eloquence; j'en donnai l'Art, & en même temps je fis remarquer comment le Religieux ſe paſſionnoit pour nous défendre l'uſage de ce moyen de perſuader, le ſeul presque, ſelon moi, dont il ſe ſervoit. Dispute ſur l'Eloquence.

En tout cela j'eus toujours devant les yeux une choſe que j'avois lûë dans Ciceron, & je tâchai d'en exécuter l'idée dans mon Ouvrage, comme la plus convenable à toutes les circonſtances où je me trouvois. " Vous me parlez de l'I-

Dispute sur l'Eloquence.

„ ronie, dit Ciceron (1), cette figure si „ familiere à Socrate, & dont ce Phi„ losophe se sert partout dans les écrits „ de Platon, de Xenophon & d'Eschi„ ne! J'y trouve beaucoup de charmes, „ & beaucoup d'élegance. Oui certes, „ il y a de l'habileté, il y a de l'agré„ ment, quand il s'agit, dans une dispu„ te, de savoir qui a plus de raison, de „ convenir qu'on n'en a point, & de la „ ceder toute à ceux qui se l'attribuent. „ C'est ainsi que Socrate, dans Platon, „ éleve jusqu'au ciel par ses louanges „ Protagore, Prodicus, Gorgias, & fait „ semblant de ne rien savoir. Certai„ nement en cela ce Philosophe a bonne „ grace; & je ne suis point de l'avis „ d'Epicure qui y trouve à rédire ". Voilà, dis-je, précisément l'idée que j'ai voulu exécuter dans mes quatre Lettres, & c'est pour cela que l'Ironie y est fréquente.

Il fut parlé de ma premiere Lettre dans le Journal de Paris du 14. Septembre 1705, & il me parut que si une main mal-veillante n'avoit pas fait tout l'article qui me regardoit, du moins elle y avoit touché. J'en fis quelques plaintes legeres dans la seconde; & dans l'extrait qu'on en fit, j'eus lieu d'être plus content

1 Ego ironiam illam quam in Socrate dicunt fuisse, quâ ille in Platonis, & Xenophontis & Æschinis libris utitur, facetam & elegantem puto. Est enim & minimè inepti hominis, & ejusdem etiam faceti, cum de Sapientia disceptetur, hanc sibi ipsum detrahere, eis

tent de l'équité qu'on avoit pour moi. Dispute sur l'Eloquence.

On n'a point parlé dans le Journal de Paris, ni de la troiſiéme, ni de la quatriéme, par des raiſons que je ne puis publier, parce qu'elles ne ſont imprimées nulle part. C'eſt tout dire, un de mes adverſaires par ſes intrigues, a procuré cette omiſſion, parce qu'il eſt plus habile en pareilles négotiations, qu'en matiere de Rhétorique.

Voilà les deux Ouvrages dont la ſuite naturelle de celui-ci m'a obligé de rendre compte. Si le Public me ſait quelque gré de ce Recueil de Jugemens des ſavans, c'eſt ma diſpute qui m'a mis en état de le compoſer, ſans cela je n'y aurois jamais penſé. Il faut quelque choſe qui anime les gens de Lettres : Et ſi leurs querelles ſont une eſpece de mal, parce qu'elles ſont une eſpece d'incendie, on en peut dire ce qu'Ovide a dit de l'incendie excité par Phaëton : Que *le mal même a ſon avantage*, & jette du jour ſur des matieres importantes, ou qu'on n'avoit pas encore éclaircies, ou qu'on avoit oubliées.

Incendia lumen
Prabebant, aliquisque malo fuit uſus in illo. Ovid. Metam. 2. v. 331.

Je

s tribuere illudentem, qui eam ſibi arrogant: ut ad Platonem Socrates in cælum effert laudibus Protagoram, Hippiam, Prodicum, Gorgiam, cæteros, autem omnium inſcium fingit & rudem. Decet oc neſcio quomodo illum; nec Epicuro qui id reehendit, aſſentior. *Cic. de Clar. Orat. n.* 292.

Dispute sur l'Eloquence.

Je ne doute point que ce ne fût la vûe d'un grand Homme, aujourd'hui le premier Magistrat de France, lorsque me trouvant ferme dans mes principes, & point du tout d'humeur ni à les retracter, parce que je les croyois vrais; ni à les retirer des mains de mes Disciples, parce que je les leur croyois utiles; il me fit l'honneur de me dire en propres termes : *Qu'il me savoit bon gré d'agir avec autant de dignité que je faisois*, & ajoûta, pour m'encourager, qu'il ne me tiendroit quitte, que quand j'aurois donné à la matiere de ma dispute, toute l'étenduë dont je la croyois capable. C'est un honneur, ce sont des termes que je n'ai point oubliez, & que je n'oublierai jamais. Que fit-il, après tout, en approuvant ma conduite dans les petites choses de ma profession, sinon, de me découvrir alors en particulier quelle étoit, dans les fonctions de sa charge, la disposition & la grandeur de son ame? grandeur, qu'il a montrée ensuite avec tant d'éclat aux yeux de toute la Terre dans les affaires les plus importantes!

* *Il a pour titre* Lettres Theologiques & Morales. *Ce fut M Varignon son ami & le mien qui me le donna de sa part; c'est ce célebre Professeur de Mathématique connu & estimé pour son mérite dans toutes les parties du monde.*

Je dois observer en finissant cet article, que ma querelle avec le P. Lamy en est demeurée à mes Réflexions sur la Rhétorique comprises en quatre Lettres, & que ce Pere, en signe d'amitié & d'estime, sans me répliquer davantage, me fit present d'un Livre *, qu'il avoit composé depuis. Je lui ferois, en revanche, volontiers present de ces Recueils de Jugemens, s'il vivoit encore. Je le voudroi

drois de tout mon cœur; afin que notre dispute finiſſant comme a fini celle de M. Perrault & de M. Despreaux, finît auſſi comme le combat d'Hector & de Menelas dans Homere.

Dispute ſur l'Eloquence.

ADOLPHI CLARMUNDI

EXERCITATIO HISTORICO-CRITICA.

De præcipuis Topicorum Explanatoribus cùm antiquis, tùm recentibus, cui ipſorum Elogia Vitæque in fine adjectæ ſunt.

C'eſt-à-dire. *Hiſtoire Critique des principaux Auteurs qui ont traité des Topiques; à la fin de laquelle on a ajoûté leurs Eloges & leurs Vies.* Par Adolphe Clarmond. *A Leipſic* 1708.

L'Auteur de l'Hiſtoire Critique des principaux Auteurs qui ont traité des Topiques ſe dit *Adolphe Clarmond:* mais ce nom eſt un voile dont il ſe couvre. Son veritable nom eſt Jean-Chriſtophe Rudiger, qui a fait en Allemand les Vies des Savans illuſtres, & autres Ouvrages qui concernent l'Hiſtoire Eccleſiaſtique. Je dois cette découverte & la connoiſſance du Livre en queſtion, ainſi que celle de pluſieurs autres, à M. Hobé Regent de Troiſiéme au Collége de la Marche, Homme qui a autant de Politeſſe

Clarmond ou Rudiger.

Clarmond ou Rudiger, que de Science ; & autant de droiture pour la vie, que de bon goût pour les Lettres. J'ai déja eu occasion de parler de lui dans mon second Volume.

M. Rudiger a fait en abregé, sur les principaux Auteurs qui ont traité des Topiques, ce que je fais un peu plus au long sur ceux qui ont traité de la Rhétorique, dont les Topiques sont partie, comme je l'ai expliqué en parlant de Ciceron. Il rapporte donc ce que les Sa-
Prof. p. 2. vans en ont dit, & il en donne aussi son jugement ; ce qui fait comme la premiere
Ibid. p. 3. Partie de son Ouvrage. Il touche aussi quelques particularitez de leurs vies ; ce qui fait la seconde Partie. Par ce moyen ils paroissent, pour ainsi dire, deux fois sur la Scéne : premierement pour raison de leurs Ouvrages ; en second lieu, pour ce qui regarde leurs personnes ; deux choses que je n'ai pas jugé à propos de séparer dans mon Recueil, lorsqu'il y a eu lieu de toucher l'une & l'autre ; outre que je n'ai eu proprement en vûe que ce qui concerne les Ouvrages de mes Auteurs. Mais les motifs qui m'ont porté à mon travail, ont aussi porté M. Rudi-
Ib. p. 2. ger à entreprendre le sien. Il a considéré & le choix qu'il faut faire entre les Auteurs, lorsqu'on veut s'instruire ; & l'utilité de la matiere qu'ils ont traitée. Car, au lieu que beaucoup de gens regardent

1 Inter omnes constat quod doctrina Topica plerisque literarum studiis conducat, verum facilemque inve-

regardent la doctrine des Topiques comme inutile, épineuse, désagréable ; lui au contraire y trouve des charmes (1) ; il y trouve du merveilleux, même pour ceux qui n'ont aucune teinture des Lettres ; enfin, il y trouve de grands avantages, en beaucoup d'occasions, pour les études. C'est l'idée qu'il nous en donne, & dans sa Préface en propres termes, & encore assez clairement dans le reste de l'Ouvrage, lequel est très-court en toutes ses parties, & ne contient guéres plus de trois feüilles d'impression d'un petit *in*-8. Clairmond ou Rudiger.

Cette brieveté ne doit surprendre personne ; l'Auteur indique plûtôt les sources, qu'il ne s'y donne la peine d'y puiser ; en quoi certes je le trouve très raisonnable. Qu'auroit-il pû en extraire ? Quelques argumens tout au plus, tirez ou du lieu qu'on appelle *la cause*, ou de celui qu'on appelle *l'effet*, ou de quelque autre, ce qui ne peut jamais avoir beaucoup d'agrément. C'est par une semblale considération, que je ne puis rien extraire de son Livre, puisqu'il n'est composé que de jugemens bons à rapporter sur les Auteurs dont il parle, & qui n'entrent point dans celui-ci, excepté quelques-uns sur lesquels il ne dit presque rien, que ce que j'en dis, & qu'il a puisé dans les mêmes sources.

Il

inveniendi modum tradat, suavitate sua mulceat, & omnes etiam literarum expertes in admirationem rapiat. *Ibid. p.* 1. 2.

Clarmond ou Rudiger. Il suffit donc de dire deux choses, l'une est, que cet Auteur estime tous ceux qui ont traité les Topiques avec soin & étendüe, soit qu'ils l'ayent fait dans le cours d'une Rhétorique, soit qu'ils l'ayent fait dans quelque Ouvrage composé exprès, pour ne contenir que cette matiere: au lieu qu'il n'est point du tout content de ceux qui en ont parlé legerement, soit par mépris, soit par paresse. Dans la premiere classe il met Ciceron, & il le place même avant Aristote; il y met Gerard Jean Vossius, Agricola, Ramus, le Pere Caussin, le P. Pajot, le P. du Cygne, Jean Hubner, &c. Dans la seconde il met Quintilien, Dresserus, l'Auteur de l'Art de penser, &c.

La seconde chose que j'ai à dire, regarde l'utilité des Topiques, sur quoi je suis un peu éloigné du sentiment de l'Auteur. Je crois cette doctrine ou de nul usage ou très-peu utile, persuadé que la fécondité de l'Orateur dépend, non de la connoissance des Topiques, mais de la Science des matieres, & du soin de s'instruire des circonstances: De la connoissance des matieres, pour ce qui concerne les questions; du soin de s'instruire des circonstances, pour ce qui regarde les faits. Elle dépend aussi de la bonté de l'esprit, qui sur les unes & sur les autres fait faire ses réflexions. Enfin elle dépend de la peine qu'il se donne de méditer son sujet dans l'occasion. Et voilà ce qu'après tout nous recommandent

dent

lent les plus grands Maîtres, mêmes ceux que M. Rudiger loue le plus, entre autres Ciceron, comme je l'ai observé en parlant de ses Topiques; & Aristote pareillement, ainsi que je l'ai remarqué soit en parlant de ce Philosophe, soit en parlant d'Hermogéne. Peut-être pourrois-je sur cela prendre aussi M. Rudiger par lui-même en quelques articles, ou le trouver en erreur. (Eh! quel est l'Auteur qui ne s'y trouve pas en quelque chose?) Il y est peut-être sur Ciceron, sur le P. Pajot, sur l'Auteur nommé Thilon. Mais il n'y a rien en tout cela qui merite tant d'attention. Il vaut mieux dire à l'égard de la personne même de M. Rudiger, qu'il est habile, modeste, judicieux, ami de l'avancement des Lettres & des Sciences. Pour ce qui est des Topiques, il faut dire que c'est une doctrine séduisante. Car comme on ne rencontre point de preuve dans les Orateurs, qui ne se rapporte aux Topiques, lorsqu'on l'a trouvée, on est porté à croire que c'est par leur moyen qu'on trouve les preuves. Mais c'est une erreur. Rien n'est plus capable de rallentir le beau feu de l'esprit qui trouve les preuves & les tourne de la maniere qu'il faut, que le recours qu'on a aux Topiques. Je veux appuyer, par exemple, avec Horace, ce qu'a dit ce Poëte: *Fuyez ceux qui sont curieux* (1): Irai-je, pour en venir à bout, parcourir seize ou tant de

Clarmond ou Rudiger.

1 Percunctatorem fugito, *Horat. lib.* 1. *Epist.* 18, *v.* 69.

Clarmond ou Rudiger, de notions générales qu'on appelle *lieux de Rhétorique*, pour voir si quelqu'une me fournira ce que je cherche? Ou si je ne m'attacherai qu'à considérer mon sujet pour y trouver que *ces hommes si curieux sont* (1) *à coup sûr des babillards*, ce qui est la raison précise de les fuïr? Et si j'avance avec le même Poëte,

Soyez court & précis dans vos enseignemens (2).

N'est-ce point encore par la considération de la brieveté & de la longueur, que je trouverai moyen d'ajoûter,

Afin qu'on les conçoive & retienne aisément (3).

C'est donc par la considération de l'idée particuliere, qu'on découvre les raisons, c'est-à-dire par la considération du sujet; & non par la considération des notions générales qui sont les lieux de Rhétorique.

MAXI-

1 Nam garrulus idem. *Ibid.*

2 Quidquid præcipies esto brevis. *Horat. de Arte.* v. 335.

MAXIMES SUR LE MINISTERE DE LA CHAIRE.

Par *M***. P. D. L. O.* 1711.

EXcepté les Dialogues de M. l'Archevêque de Cambray, dont je parlerai dans l'Article après celui-ci, l'Ouvrage le plus récent qui soit venu à ma connoissance touchant la matiere que je traite, sont les *Maximes sur le Ministére de la Chaire*, Ouvrage d'un homme Apostolique, qui a vieilli dans l'emploi, & qui est aussi respectable par sa vertu & son bon esprit, que par ses manieres, soit dans son Livre, soit dans le commerce de la vie. Anonyme. *Car tout le Livre du P. Gisbert je le regarde comme étant de 1702. & non de 1715.*

Son dessein, à ce qu'il dit, *n'a pas été d'encherir sur ceux qui ont déja donné des régles* aux Ministres de la parole. C'est la sagesse, c'est la modestie qui parle. Il y a deux choses à considérer dans l'Eloquence de la Chaire : ce qu'elle a de propre, & ce qu'elle a de commun. Tant qu'on la considérera par ce dernier endroit, tous les gens sages parleront comme a fait l'Auteur ; puisqu'en effet on ne dira jamais rien de meilleur, que ce qu'ont *Dans l'Avertiss. p. 1.*

a ... ut citò dicta percipiant animi dociles, teneantque fideles. *Ibid.*

Anonyme. qu'ont dit les premiers Maîtres. Mais si l'on considére les régles de l'Art dans l'application qu'il en faut faire aux lieux Saints, aux temps destinez pour cela, aux matieres que l'on y traite; alors il y a, & des routes à suivre, & des défauts à éviter, dont l'homme de Dieu, qui a l'experience est seul capable de nous avertir; de telle sorte qu'il peut encherir sur les autres. Mais rien ne sied mieux que la modestie. Elle fait encore dire à l'Auteur qu'*il a voulu seulement resserrer les régles pour les rendre plus vives & plus aisées.* C'est pour cela qu'il les donne sous le nom de *Maximes.* Dans cette vûe il examine le Prédicateur & tous les talens qui le perfectionnent; il examine le Sermon & les parties qui le composent.

Ibid. p. 2.

Ibid p. 1.

Qu'est-ce qu'un Prédicateur, selon lui? C'est un Orateur qui a mission de ses Supérieurs pour annoncer l'Evangile, qui s'est préparé à cette mission par l'étude, par la priére, & par la mortification; qui l'a attenduë sans empressement; qui l'a reçûe avec obeïssance; qui la remplit avec fidelité; qui l'exerce sans jalousie, sans basse défiance, sans vanité, sans ambition; enfin qui en conserve la grace avec une attention particuliere.

Dans la voye extraordinaire, la mission opere, malgré les empêchemens naturels: car, ou elle les fait disparoître, ou elle les tourne à bien. Dans la voye commune, les talens ne donnent point la mission; mais ils la soutiennent. Combien

bien n'en faut-il pas aux Prédicateurs? Anonyme.
La pieté & le zéle sont les principaux, il y faut joindre l'esprit, le bon sens, la science, la memoire, la voix, le geste, la représentation, toutes les parties qui composent l'homme éloquent. C'est donc ici principalement & par excellence *l'homme de bien qui sait parler* (1).

L'esprit que l'Auteur demande, est un esprit dialectique, ou géométrique, si l'on veut. Il le desire propre à pénétrer la doctrine de l'Evangile, à en développer les parties, à les choisir, à les ranger, à les établir, à les traiter d'une maniere convenable. Rien n'est plus juste. C'est ici, ou jamais, qu'est de saison cette exactitude rigoureuse qu'un grand homme * demandoit dans l'Eloquence, * Platon.
sur-tout lorsqu'il ne s'agit que d'instruire. L'esprit du Prédicateur doit savoir encore se tenir lui-même dans son caractére, renfermer tout ce qu'il dit dans de justes bornes; y éviter la bassesse, l'affectation de plaire, les faux brillans, la présomption; observer toutes les bienseances; supporter les fatigues de l'étude, de la composition, de l'action.

Sa Science, c'est l'Evangile, la Tradition, les Peres; en deux mots, la Foi & la Morale. Il n'est guéres temps d'étudier lorsqu'il est nécessaire de parler. Il faut étudier d'avance, & se servir de ses lumieres dans le temps, sans ostentation, sans subtilité. L'érudition puisée dans

1 Vir bonus dicendi peritus. *Quintil. ex Catone.*

Anonyme. dans de bonnes sources, doit être ménagée avec prudence. Les hautes connoissances supposent celle de la Langue, celle des humanitez, celle du monde, ou du cœur humain. Les spéculations Métaphysiques ne sont pas de l'usage du Prédicateur. S'il sait les Systêmes de Physique, c'est, dit-on, pour avoir droit de les négliger. L'Ecriture est un fond riche en choses, en tours, en principes, en raisonnemens, en ornemens, en tout.

Que peut-on dire des Mœurs de l'Orateur sacré, si-non que sa vertu doit être plus abondante? qu'elle doit par sa bonne odeur, & préparer la persuasion avant le Sermon, & la confirmer encore après? qu'elle l'opére pendant le Sermon même, parcequ'elle se peint dans le Discours, & qu'elle y répand l'onction? Elle dépend de l'intention. Ce qui la nourrit, c'est la fuite du monde, l'étude, l'exercice des bonnes œuvres. Pleine de courage, elle a ses hardiesses: amie de la prudence, elle a ses ménagemens. Elle prie pour le Peuple; elle parle pour Dieu.

Il seroit à souhaiter que le Ministre de la parole, sans apprendre rien par memoire, ne parlât que de l'abondance du cœur. Mais où est l'homme qui puisse par cette voye remplir dignement le Ministére! Le soin de composer & d'apprendre retranche bien des défauts; l'action aisée cache un grand nombre de ceux qui restent. Que nous dit-on de meilleur, tant sur l'Action, que sur la Memoi-

Memoire? qu'*il faut les exercer*. L'Action comprend l'air, le geſte, la voix. On reduit en maximes pour la Chaire, les préceptes généraux qui regardent ces parties de l'Eloquence. On fait un Chapitre exprès touchant *la véhémence*, parcequ'il eſt important que le Prédicateur ne ſoit point froid: mais auſſi avertit-on que la véhémence a ſes bornes, & qu'il ne faut l'employer que lorsque le ſujet le demande. Voilà déja la premiere partie du Livre; elle regarde le Prédicateur & les talens qui le perfectionnent. Voyons maintenant la ſeconde, où il s'agit du Sermon & des parties qui le compoſent. Anonyme.

L'Orateur ſacré doit ſavoir quelles matieres il lui appartient de traiter, & par conſéquent les divers ſujets de Sermon. Ce ſont les Myſteres, les Panégyriques, la Morale. Il doit ſavoir pareillement les diverſes formes qu'il peut donner à ſes Discours. Il peut les faire en Homelie, en maniere de Controverſe, en Dialogues; il peut les rendre plus réguliers. Il doit avoir une idée des occaſions qu'il a de parler. Ce ſont les Inſtructions ou les Sermons ordinaires, les Vêtures, les Profeſſions, les Oraiſons Funébres. On montre comment dans l'étenduë de la Prédication on peut faire uſage des préceptes que la Rhétorique donne & ſur les trois genres de cauſes, & ſur les ſtyles.

Le ſtyle ſimple convient à l'Homelie; on n'y fait presque que paraphraſer l'Ecriture; on y change quelquefois d'inſtruction

Anonyme. truction à chaque verſet ; on y peut garder l'unité ; il y a des matieres plus propres que d'autres à cette forme de Discours.

L'Auteur a ſoin de propoſer ces matieres, ainſi que celles des Discours moraux. Il montre l'uſage & les qualitez des Dialogues, ou des Inſtructions qui ſe font par conférences. L'article qui regarde la maniere de prêcher les Myſtéres, eſt fort ſenſé ; celui du Panégyrique a ſon merite ; c'eſt l'idée qu'il faut auſſi avoir des Réflexions ſur les Vêtures, ſur les Profeſſions, ſur les Controverſes, ſur les Oraiſons Funébres. On trouve par tout des maximes dignes de la Religion.

Le Texte a ſes préceptes, auſſibien que l'Exorde qui le ſuit. La grande régle pour le premier, eſt qu'il ſoit pris dans le ſens propre, plûtôt que dans le figuré, qu'il renferme le ſujet, & mêmes ſes parties, s'il eſt poſſible ; que la Traduction en ſoit fidéle & ſuccincte. Il a été un temps qu'on faiſoit deux Exordes, on ſe contente d'un aujourd'hui. On veut qu'il ſoit court, qu'il méne au but, qu'il montre le ſujet par les endroits les plus intéreſſans, qu'il explique le texte, ou qu'il en faſſe l'application. Une verité, une penſée ſemble y ſuffire. Il doit être travaillé, ſans être trop brillant ; faire eſtimer le ſujet, ſans le vanter.

L'Auteur parle des complimens qu'on inſére dans un Sermon ; & quelques régles qu'on y garde pour les rendre ſupportables, il ſe range du côté des Auditeurs

teurs qui les condamnent, parce qu'ils ne conviennent pas à la Chaire, soit que les louanges soient bien fondées, soit qu'elles ne le soient pas. Comment après cela conviendroit-il au Prédicateur de se louër lui-même? Il ne lui convient, ce qui est bien plus, ni de se plaindre, ni de se justifier, quoiqu'il soit obligé d'expliquer ce qui auroit été été mal reçu. Anonyme.

La division, inconnuë aux Anciens, est devenuë indispensable, excepté dans l'Homelie. On peut lui donner différens tours; mais la rebattre par des synonymes, c'est une puerilité. L'Auteur donne des lumieres pour la faciliter. Dans les Discours de Morale, la necessité d'acquerir certaines vertus, ou de fuir certains vices; les moyens d'y réüssir; les marques du progrès; les prétextes qu'on oppose, font les divisions ordinaires. Dans les Panégyriques, elles se tirent des différentes vertus, ou des divers états du Saint qu'il s'agit de loüer; dans les Mystéres, l'Esprit & la Lettre, les desseins de Dieu & la correspondance des hommes, les vertus qui y éclatent, les vices opposez, les fruits qu'on peut en recueillir entrent dans les divisions. Il est à souhaiter que le premier membre serve comme de degré pour arriver au second.

Le choix, l'ordre, l'enchaînement, la convenance des parties, la juste mesure du tout font la beauté du Discours. Les Transitions n'y doivent pas être si marquées. Il faut ne prendre pour principe que ce qui est constant. C'est où paroit

la

Anonyme. la juſteſſe, l'équité, la modération. Les preuves ne doivent point garder la forme qui convient à l'Ecole. L'avis eſt neceſſaire, à cauſe de la Théologie d'où l'on paſſe à la Prédication. Il faut y éviter la ſéchereſſe, & l'extrémité oppoſée qui conſiſte en mauvaiſes amplifications, en figures forcées, en pointes, en jeux de mots.

On cite peu, quand on ne cite que par néceſſité ou par modeſtie, ou pour faire un agrément, puiſque les Citations font rarement la beauté de l'Eloquence; elles en font quelquefois la force; & quelquefois elles montrent la modeſtie, en faiſant honneur aux ſources où l'Orateur a puiſé. Dans le cours ordinaire un homme habile prend plûtôt la doctrine & les raiſons des Peres, que leurs termes.

Si dans tous les Ouvrages les penſées doivent être vrayes, ſolides, naturelles, comment en ſouffriroit-on d'autres dans la Prédication de l'Evangile? Tout doit y être digne des Autels. Le grand art c'eſt de toucher, on le fait par les mouvemens qu'on nomme vulgairement Paſſions. L'Ange de paix y a beſoin de prudence. Il ne doit être ni malin, ni mordant. Il évite le ſcandale; c'en ſeroit un, que de jetter des ſemences de ſédition.

Comme le miniſtére de la Chaire ſanctifie toute l'Eloquence, il ſanctifie les figures. La Religion s'en accommode quand elles ſont conformes au bon ſens.

Il

Il en faut dire autant des exemples, des similitudes, de tout ce qu'on peut comprendre sous les similitudes & les exemples, comme sont les paraboles, les fictions, les suppositions ou les hypotheses. Anonyme.

On traite de l'Elegance avant que de traiter du style; elle y est comprise; cela n'est pas de conséquence, non plus que l'étenduë plus grande que d'ordinaire, qu'on donne à ce terme. La principale qualité du style c'est la clarté. Les autres caractéres sont aussi d'un très-grand usage, quand on les employe à propos. Il faut varier.

Trois choses ont cours dans les Sermons, les détails, les prétextes, les portraits. Qu'est-ce qu'un détail? L'application d'un principe de pratique. On aimoit mieux autrefois une longue explication des principes; on aime mieux un long détail. On va à l'usage. Il faut éviter dans les détails, de rendre le vice aimable par les peintures qu'on en fait, ou de rendre la censure odieuse, en attaquant les particuliers. Il vaut mieux proposer les moyens ou de fuir le vice, ou de pratiquer la vertu. Les retours à l'Ecriture Sainte, les Réflexions rendent les détails plus beaux.

Attaquer & combattre les prétextes, est une des adresses les plus communes, les plus vives & les plus utiles de l'Eloquence sacrée. Rien n'a plus de rapport à la Réfutation. Les prétextes qui imposent davantage sont les bienseances du rang,

Anonyme. rang, de la qualité, de l'âge, du sexe; l'opinion des hommes, l'usage, l'exemple, les ménagemens, la tentation, l'occasion, la confiance présomptueuse en la bonté de Dieu

On aimoit autrefois les descriptions; quel goût, s'il est vrai, comme le dit un homme de nom, qu'il n'y ait rien de si puéril! on a aimé les portraits, qui sont des espéces de descriptions. L'Auteur les regarde comme le plus grand effort de la Réflexion. Je crains qu'on ne les confonde avec l'expression des mœurs. Quoi qu'il en soit, on nous avertit que la malignité & l'humeur chagrine y ont beaucoup de part. Ils peuvent donc avoir des défauts qui les rendent indignes du ministére. Ils peuvent aussi avoir leur merite.

Le P. Rapin.

L'Auteur donne des vûes utiles pour la Peroraison, qui est la Conclusion du Sermon; mais outre qu'il n'y a guéres d'autres régles pour les Prédicateurs que celles qu'on donne aux Orateurs en général, la meilleure conclusion du Sermon est que le Prédicateur lui-même en profite, & qu'il pratique ses leçons d'humilité, de pénitence, de charité, de religion.

Ce détail prouve, que tout ce que l'Eloquence de la Chaire a de préceptes particuliers, ce sont des régles de Morale, appliquées aux personnes que l'on instruit & aux matieres que l'on traite.

Au reste, je crois avoir ouï dire que cet Ouvrage a été imprimé à l'insçu de l'Auteur.

teur. Auſſi eſt-ce à quoi j'attribuë certaines choſes qui m'ont fait de la peine. Anonyme.

Je ſuis perſuadé avec lui, que *le talent de la Chaire eſt un aſſemblage de différentes qualitez propres à ſe faire écouter, à toucher, à perſuader*; que cet aſſemblage eſt rare; & que ſi le nombre des Prédicateurs n'en eſt pas moins grand, c'eſt que pluſieurs ſe flattent eux-mêmes & croyent avoir tout ce qu'il faut pour contenter l'Auditeur. *Max. ſur le Min. p. 11. n. 5.*

Mais après avoir accordé cette propoſition à l'Auteur, comment croire encore avec lui, *qu'il n'y a preſque point de Prêtre qui n'ait le talent de prêcher, s'il veut le mettre en œuvre; & que ceux qui s'en ſont crus incapables, ont plus manqué de courage que de moyens*? Ces deux Maximes ſe contrediſent: la premiere étant vraye, la ſeconde ne ſauroit l'être. Et ce que Saint Paul dit de la diſtribution différente des dons du Saint Eſprit, empêche auſſi de croire que le don de la parole ſoit donné preſque à tous les Prêtres. *Ib. p. 19. n. 22.*

De même, l'Auteur dit d'une part que l'Apôtre *déclare que l'Eloquence humaine anéantit le myſtere de la Croix*. Il dit de l'autre, que quand l'Apôtre bannit de la Chaire l'élévation, la ſageſſe, l'Eloquence; c'eſt l'élévation des ſubtilitez Philoſophiques, la ſageſſe des raiſonnemens humains, *l'Eloquence qui conſiſte en jeux d'eſprit, en arrangement de mots*. Ces maximes manquent toutes deux d'éxactitude. La ſeconde d'abord, parce que Saint Paul *Ib. p. 22. n. 29.* *Ib. p. 42. n.*

parle

Anonyme. parle de l'Eloquence humaine la plus solide, & non d'une Eloquence frivole seulement. Cela étant, dira-t-on, la premiere maxime est donc exacte? Ce n'est pas une conséquence. Car Saint Paul dit bien qu'il n'a pas employé l'Eloquence humaine, & qu'il n'a pas dû l'employer, pour ne pas anéantir le mystere de la Croix; mais il ne s'ensuit pas que ceux-là anéantissent le mystére, qui y employent cette Eloquence. La raison est, que les temps sont changez. D'abord le mystére a dû s'établir par lui-même & par les miracles, sans les secours humains; mais depuis son établissement il se maintient par les secours humains en même temps & par sa vertu. Dieu tout seul a instruit les Apôtres par le Saint Esprit; aujourd'hui il instruit les Fidéles par le Saint Esprit en même temps & par les hommes; de sorte que l'operation de la grace se cache sous l'apparence des moyens humains, comme l'Auteur de la grace s'est caché sous la nature humaine. Si ce n'est point là le veritable sens de Saint Paul, il faut bannir toute Eloquence de la Chaire, puisqu'il est visible qu'il n'a pas voulu dire qu'*il n'est pas venu convertir le monde par des subtilitez, par des jeux d'esprit, & par des arrangemens de mots:* mais qu'*il n'est pas venu le faire par l'Eloquence que le monde admire*, & qui est la plus solide; parce qu'il l'a fait par quelque chose encore de superieur. Mais ce ne sont pas-là les seules maximes qui paroissent opposées,

posées, il y en a d'autres. Par exemple, *la memoire*, dit-on, *est un don de la nature, où l'Art a peu de part: pour la perfectionner il n'est d'autre moyen que l'Exercice.* Et presque dans la même page on venoit de dire qu'*on peut se faire une memoire locale, fixant à des tableaux, à des Autels, à des piliers chacune des parties dont un point est composé, & les unissant toujours à ces objets durant l'étude.* Cette maxime est contraire à la précedente; ce qu'elle dit n'est d'aucun usage; je crois que l'Auteur n'a proposé cette methode que par condescendance pour ceux qui la donnent. Anonyme. *Ib. p. 30. n.* *Ib. p. 79. ad Calc. n. 17.*

Ce n'est pas tout. *Un beau naturel*, dit-on encore, *quoiqu'irrégulier, vaut mieux que l'Art*; & cependant on dit ensuite * que *les talens sont des défauts, si on ne sait pas les régler.* Enfin, on nous dit d'un côté * que *les Auditeurs de mauvais goût ne font pas le plus petit nombre, & qu'il est utile a la Religion qu'il y ait des Prédicateurs qui leur conviennent:* Et cependant on nous dit ensuite dans le même chapitre, qu'*il ne faut jamais se négliger, non pas même au village: car outre qu'on doit ce respect au ministére, le peuple sent ce qu'il ne connoît pas, & il le goûte. Par-tout il y a quelque connoisseur, qui juge & qui décrie; son goût regle celui des autres, il entraîne la foule, la foule ne l'entraîne pas.* Ce sont deux décisions bien contraires! L'Approbateur * du Livre paroît * avoir goûté la premiere, qui souffre le mauvais goût: mais *Avertiss. p. 2.* * *Dans le corps du l. p. 14. n. 11.* *Ib. p. 13. n. 9.* *Ib. p. 21. n. 27.* * *M. Berthe Doct. de Sorb.* * *Dans l'Approbation.*

Anonyme. mais beaucoup de gens s'en tiendront, je crois, à la seconde, qui l'exclut même du Village, parce qu'il ne faut pas confondre le *mauvais goût*, qu'il est à propos d'exclure & de bannir de la Chaire, avec la *simplicité* qui peut y être non seulement utile, mais necessaire. A cela près, & excepté encore un petit endroit, je souscris à l'Approbation.

Ibid. „ Les maximes qui composent le corps „ de cet Ouvrage, dit l'Approbateur, sont „ belles, judicieuses, pleines de lumieres, „ & d'un sens exquis. Le sujet en est „ important & auguste, & la maniere „ de le traiter vive & concise. L'ex- „ pression est naturelle, & le tour déli- „ cat sur la necessité de la Mission, la „ grandeur du Ministére & les talens du „ Ministre, sur tout ce qui regarde l'E- „ loquence Sainte; on y donne presque „ autant de sentences que de paroles; „ *sans vouloir géner les grands & heu-* „ *reux génies, dont les irrégularitez valent* „ *quelquefois mieux que l'art, on leur mon-* „ *tre les fautes à éviter, & les régles à* „ *suivre pour attraper la perfection en cha-* „ *que espece de Discours évangelique.* Nul „ défaut qui déshonore la Chaire, nul „ avantage qui en soutienne la dignité, „ n'est laissé sans quelque trait qui frappe „ & qui persuade. Des Comparaisons é- „ galement simples & riches semées çà „ & là, portent un nouveau jour où on „ les applique. En traçant le beau, le „ parfait, on souffre volontiers ce qui „ l'est moins, on applaudit au médiocre,

&

„ & *on croit même nécessaires aux Auditeurs de mauvais goût les Prédicateurs qui leur ressemblent. On interdit le plaisant & le ridicule, l'invective & l'injure*, à ceux qui parlent aux hommes de la part de Dieu ; on fait voir l'indignité du trop grand détail, & le danger des portraits. Bref le bon goût regne dans les maximes de l'Auteur ; quoiqu'en les lisant on pense beaucoup, elles laissent cependant toujours à penser. Que la pratique seroit glorieuse au Ministére, & utile à la sanctification des Fideles & des Ministres! Anonyme.

Ce que dit l'Approbateur, que l'Auteur *interdit de la Chaire l'Invective, le Plaisant & le Ridicule*, a besoin de quelque explication. Il interdit l'*Invective personnelle*, mais non pas *l'Invective générale*: Comment le pourroit-il? Il interdit de même le ridicule d'une certaine espece, quand il avertit que *la crainte d'être raillé n'a jamais arrêté une passion ardente*. Mais il y a telle espece de ridicule qu'il admet, puisqu'il dit entre autres choses, que *tel craint moins de passer pour méchant que pour impertinent & pour ridicule*. Il y a en effet telle espece de ridicule qui a de la dignité, comme le ridicule que Dieu jetta sur le premier homme après son péché. *Ibid. p. 35. n. 23.* *Ibid. p. 280. n. 19* Voyez aussi *p. 228. n. 17.*

Mais l'endroit que j'ai voulu particulierement désigner dans cette Approbation, très-juste d'ailleurs, est celui-ci: que l'*Auteur donne ses régles sans vouloir gêner les grands génies, dont les irrégula-*

Anonyme. *ritez valent quelquefois mieux que l'art; qu'on leur montre les fautes à éviter, & les regles à suivre pour attraper la perfection.*

Avertiſſ. pag. 2. Il eſt vrai que l'Auteur dit, qu'*il ne prétend aſſujettir perſonne à ſes Maximes*; & il a pu le dire par modeſtie; mais la raiſon qu'il en donne, que *l'aſſervissement aux préceptes contraint le génie*, ne conclut pas; c'eſt une penſée de quelques perſonnes, qui n'examinant pas aſſez ce que c'eſt que l'art & les regles, croyent que tout cela ne ſert qu'à aſſervir le génie (1); ſi leur penſée étoit vraye, il faudroit bannir les régles. Mais il ne faut qu'avoir vû le peu que j'ai rapporté de ce qu'en diſent les Maîtres, pour être perſuadé que cette penſée n'eſt pas exacte. Auſſi le Diſcours de l'Approbateur ne ſe ſoutient-il pas en ce point; car ſi l'on montre aux grands génies mêmes, aux génies heureux, & *des défauts à éviter, & des regles à ſuivre pour attraper la perfection*; il s'enſuit que pour arriver à quelque choſe de parfait, ces grands génies mêmes doivent laiſſer leurs irrégularitez, & s'aſſujettir à ce que l'Art leur montre; & qu'en même temps ce que l'Art leur montre vaut mieux que leurs irrégularitez. En effet, il ſemble qu'on ne doit reconnoître d'autres génies heureux, que ceux qui ſans régles peuvent arriver où les régles conduiſent les autres:

1 *Democrite avoit eu cette penſée des préceptes de l'Art Poëtique: & Horace s'eſt moqué de ſa penſée.* Ingenium miſerâ

autres : s'ils trouvent autres choſes, ce ſont ou des exceptions du précepte, ou des preceptes nouveaux, qui ne peuvent contredire les premiers, ſi ces premiers étoient bons, & dreſſez, comme on dit, ſur le bon goût. Encore ces génies mêmes avec leur bonheur ont beſoin de regles pour faire uſage à propos de leurs talens. Anonyme.

En un mot, de deux parties qui font le Prédicateur, l'une qui ſe tire de la Morale & de la nature des ſujets qu'il doit traiter ; l'autre qui ſe tire de l'Éloquence en général, & de l'idée qu'il en faut avoir ; on peut dire qu'il y a dans ce Livre quelque petite choſe, particulierement ſur la ſeconde, qui a beſoin encore d'explication ; au lieu que tout paroît aſſez juſte & aſſez exact dans ce qu'on dit ſur la premiere, qui après tout, eſt ici la principale ſans contredit.

Il s'eſt fait à Toulouſe une Edition de cet Ouvrage, qui le donne au P. Maſſillon *. C'eſt ſur cela que M. De Gofridi, Baron de Trets, & Avocat Général au Parlement d'Aix, ſi connu par ſes belles & grandes actions, ſi dignes de ſon Miniſtére, me fit l'honneur de m'écrire & de me demander le nom de l'Auteur, & mon avis ſur l'Ouvrage. J'eus l'honneur de lui répondre ce que je ſavois; que le P. Maſſillon avoit déſavoüé l'Ouvrage en le loüant, & qu'il eſt du P. Gaſchies,

* Aujourd'hui Evêque de Clermont.

miſerâ quia fortunatius arte Credit, & excludit ſanos Helicone Poëtas Democritus, &c. *Ep. ad Piſon.* v. 295.

Anonyme. chies, Théologal à Soissons. Pour ce que je pouvois dire sur l'Ouvrage, j'ajoûtai un précis de ce qu'on voit dans ce Volume.

M. FRANCOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE-FENELON,

Précepteur de Messeigneurs les Enfans de France, & depuis Archevêque de Cambray, Auteur d'un Livre, qui a pour titre DIALOGUES SUR L'ELOQUENCE, avec une Lettre, &c. A Paris chez Etienne 1718.

M. de Fenelon. FEu M. de Fenelon a un bon dessein dans cet Ouvrage, & l'Auteur qui en a composé la Préface, entre dans ses vûes le mieux qu'il peut. Ils en veulent tous deux au *bel esprit*, plus aisé à décrier qu'à bien connoître, mais plus facile à connoître qu'à éviter. On peut s'en convaincre par des traits que le Prélat en
p. 835. rapporte, tirez des Ecrivains les plus fameux ; & mieux encore, par ceux qui lui échappent à lui-même, ainsi qu'à l'Auteur de la Préface. Le Lecteur ne les y méconnoîtra point, s'il en juge par ce
p. 10. & 94. principe du Prélat, que le bel esprit se montre en cent manieres différentes, soit dans l'expression, soit dans les pensées; mais entre autres, *par un goût*, & *par une passion*

passion aveugle de dire quelque chose de nouveau. M. de Fenelon.

N'est-ce point ce goût, qui a produit le début de la Préface ? Celui qui l'a composée, parle d'abord de ceux qui ont traité de la Rhétorique; il prétend marquer leurs *différentes vues*, & il s'explique en ces termes. " Les Anciens, & „ les Modernes, dit-il, ont traité l'Elo„ quence en Dialecticiens, en Grammai„ riens, en Poëtes ; il nous manquoit „ un homme qui eût traité cette Scien„ ce en Philosophe, & en Philosophe „ Chrétien; feu M. de Cambray, nous „ le fait trouver dans ses Dialogues ". Voilà une division, qui présente, pour ainsi dire, à la suite de son Auteur, un pompeux cortége, Grammaire, Rhétorique, Poëtie, Dialectique, Philosophie. Car il faut qu'il aît toutes ces connoissances, & qu'il voye l'usage qu'on en doit faire ; il a trouvé que les premiers Maîtres de Rhétorique ne l'ont pas vû; il les mépriſe, parce qu'ils y ont manqué. Mais où sont ceux qui ont traité de l'Eloquence en Grammairiens, ou en Poëtes ? Est-ce que le Philosophe n'est point Dialecticien, ou que le Dialecticien n'est point Philosophe ? &, si feu M. de Cambray est le premier qui ait traité cette matiere en Philosophe Chrétien, Saint Augustin, & tous ceux qui l'ont imité, comment l'ont-ils traitée ? seroit-ce en Philosophes Payens ? C'est ainsi que pour vouloir se distinguer, l'on s'égare.

M. de Fenelon. A l'égard de M. de Fenelon, que doit-on penſer de ce que cet illuſtre Auteur n'a pas lui-même donné au Public ces Préf. p. 5. Dialogues qu'il avoit compoſez dans ſa jeuneſſe, & qui ne paroiſſent qu'après ſa mort? Peut-être ſont-ils une preuve, que de bonne heure il avoit envie de ſe rendre utile; n'en ſont-ils pas une auſſi de ſon bon goût en ce qu'il les a ſupprimez pendant ſa vie, & cela ſans doute, après y avoir fait de juſtes réflexions? Car enfin ne peut-on pas croire qu'il les avoit condamnez à ne jamais voir le jour, ou du moins qu'ayant deſſein de les corriger, il n'en a jamais trouvé le loiſir? Quoi qu'il en ſoit, il eſt vrai qu'il y dit beaucoup de belles & bonnes choſes, & qu'il les dit d'une legereté de ſtyle qui fait plaiſir. Mais outre qu'on les trouve ailleurs, il faut prendre garde, qu'à la faveur de ce qu'il dit de bon, il ne faſſe paſſer d'autres choſes fort contraires au deſſein loüable qu'il paroît avoir de contribuer au progrès & à la perfection de l'Eloquence.

Dans Platon, Denys d'Halic. Hermog. S. Augustin, &c. M. Pascal, &c. Il y a long temps qu'on ne dit plus rien de nouveau en matiere de Rhetorique, du moins quand on dit sur cet article quelque chose de raisonnable.

J'obſerve donc, dans ces Dialogues, deux ſortes d'erreurs; les unes de fait, & les autres de doctrine: Il y en a même qui ſont tout enſemble dans l'un & dans l'autre. Voyons-en quelqu'une de chaque eſpéce:

Parmi les erreurs de fait, je mets l'idée que le Prélat a d'Iſocrate, & qu'il croit avoir trouvée dans Platon. Il fait regarder ce fameux Maître d'Eloquence, comme un chetif *Rhéteur*, comme un

un *Déclamateur* mépriſable, comme un *froid Orateur qui n'a qu'une idée baſſe de l'Eloquence*; & pour le confirmer, *jugeons-en*, dit-il, *par Platon*; *l'en croirez-vous?* A cet air d'aſſûrance, & ſans autre preuve, il ſe fait ceder la victoire par ſes interlocuteurs. Que dira l'Auteur de la Préface? Certainement il ne peut pas ignorer que, ſur cet article, Platon eſt préciſément l'antipode de M. de Fenelon. Ce Prélat n'avoit-il pas lû le Dialogue intitulé *Phédre*? il l'avoit ſi bien lû, qu'il ſe le propoſe pour le modéle des ſiens, & qu'il en fait l'analyſe. Comment a-t-il oublié l'Eloge que ce Philoſophe y fait de cet Orateur qui lui paroît ſi mépriſable? On trouve cet éloge dans Ciceron; on le trouve dans les Editions les plus communes d'Iſocrate. Ce prétendu *Déclamateur* y eſt l'admiration de Platon, dans le temps que ce Philoſophe ſe déclare contre tous les Orateurs; *Exagitator omnium Rhetorum hunc miratur unum* *. A ſon exemple Ciceron même a pour ce Rhéteur une haute eſtime, une amitié tendre. *Que ceux*, dit-il, *qui n'aiment point Iſocrate, ſouffrent que je m'égare avec Platon* *. Comment feu M. de Cambray nous appelle-t-il ainſi ſur ce point, au jugement de ce Philoſophe? N'eſt-ce point par un trait de cet eſprit qui veut briller, non dans les mots, mais dans les déciſions; non par la doctrine & la Science, mais par les airs & les manieres?

M. de Fenelon. p. 16. 17. 18. &c. pag. 20.

* *Termes de Cic. dans ſon Orateur.*

* *Ces paroles de Ciceron ne ſont qu'un trait de politeſſe, pour dire que ce n'eſt ni Platon ni lui, mais Brutus, qui s'égare; parce qu'il n'aime point Iſocrate, non plus que M. de Fenelon.* pag. 17.

Ce n'eſt pas tout, le Prélat nous appelle

M. de Fenelon * On veut le voir dans les jugemens de Denys rapportez au commencement des Ouvrages d'Isocrate, en tête de chacun de ces Ouvrages dans les Editions communes. * p. 21. pag. 19. Lett. I. du Sixiéme Tom. c. 31.

pelle à Denys d'Halicarnasse, qui fait néanmoins un éloge encore plus magnifique d'Isocrate *, puisqu'il le préfere plus d'une fois à tous les Philosophes, soit pour l'élevation des sujets qu'il a traitez, soit pour leur utilité dans toutes les parties de la Morale. M. de Cambray supprime cet éloge: cela n'est-il pas surprenant? il dit même que cet Orateur *ne rapporte point l'Eloquence à la Morale*; & c'est pourtant ce qui domine dans ses Ouvrages, & ce que Denys y loue le plus.

Mais le Prélat nous appelle aussi à Longin, qui pour lui être plus favorable, ne blâme néanmoins dans Isocrate, que des défauts, qui selon lui, ne viennent que d'un bon principe, & qui n'ont point empêché Denys de louer cet Orateur comme il a fait. Peut-on se flatter de trouver la doctrine des grands Maîtres dans un Livre, où l'on voit d'abord leurs jugemens si mal rapportez?

pag. 17. J'ajoûte que M. de Fenelon mépriſe ou raille Isocrate, pour avoir mis dix ans à polir ce fameux Discours qui a pour titre *le Panégyrique*, & qui roule sur les besoins de la Grece. *Voilà*, dit-il, *un secours bien foible & bien lent pour la République contre les entrepriſes du Roi de Perſe! Démoſthène parloit bien autrement contre Philippe.* Mais sur cela, il est aisé de lui répondre. Car le Roi de Perse ne fondoit point alors sur la Grece, comme

1 *Dans un Recueil d'Actes concernant l'Université*, p. 22. on trouve que le Cardinal Beſſarion fit sur ce sujet pluſieurs

comme Philippe du temps de Demosthène. Ce n'étoit donc pas un besoin pressant. Notre Orateur après ce fameux Discours qu'il avoit addressé aux Athéniens, en fit un autre sur le même sujet, qu'il addressa à Philippe. Et il ne persuada point encore ce Prince; il persuada enfin son fils Alexandre, qui en effet abbatit l'Empire des Perses. Ainsi le Panégyrique même, écrit dès auparavant dans le même goût, n'avoit point été un secours qui fût trop foible, ou qui fût venu trop tard. Où est donc le fondement, soit de la raillerie, soit du mépris que l'on fait d'un Ouvrage & si estimé & si estimable, au lieu de savoir quelque gré à l'Auteur, de la peine qu'il s'y est donnée? Si quelqu'un faisoit aujourd'hui un Ouvrage, & qu'il y employât dix ans, pour persuader aux Princes Chrétiens de s'unir contre les Turcs (1), y auroit-il quelque grace à dire, *que c'est un secours trop foible ou trop lent*? M. de Fenelon.

Mais *Aristote*, dit le Prélat, *voyant qu'Isocrate avoit transporté l'Eloquence de l'action & de l'usage, à l'amusement & à l'ostentation, & qu'il attiroit par là les plus considerables Disciples, lui appliqua un vers de Philoctete, pour marquer combien il étoit honteux de se taire, & d'entendre ce Déclamateur.* peg 156.

Ainsi parle feu M. de Cambray; cependant tout est défiguré dans ce récit.

Le

(1) *Plusieurs Oraisons qu'il dédia en 1470. à Guillaume Fichet, Docteur de Sorbonne.*

M. de Fenelon. pag. 155. & 156.

Le Prélat cite Ciceron pour ſon garant, & c'eſt juſtement le nôtre *. Ariſtote ne traita point Iſocrate de *Déclamateur*; il ne dit point qu'il fût honteux de l'entendre. Il fut jaloux de ſa gloire, ce qui le porta à enſeigner auſſi la Rhétorique. Et comme il ſe flattoit d'y mieux réüſſir, il dit qu'il ſeroit honteux de ne le pas entreprendre, puiſqu'Iſocrate le faiſoit. Une preuve au reſte qu'ils convenoient dans leur doctrine, c'eſt que Ciceron dit avoir donné les principes de ces deux grands hommes dans ſa Rhétorique (1). Il dit encore les avoir ſuivis en poliſſant un de ſes Ouvrages & il le dit d'une maniere à faire croire que le Philoſophe portoit les ornemens encore plus loin que le Rhéteur. *J'y ai*, dit-il, (2) *épuiſé tous les ſecrets d'Iſocrate & de ſes Diſciples. J'y ai même employé toutes les couleurs d'Ariſtote.* Qui ne voit pas, qu'il n'eſt point poſſible après cela que ce Philoſophe aît traité ſon Emule de *Déclamateur*, ou qu'il ait dit qu'*il fût honteux de l'entendre*? Comment eût-il été honteux d'entendre le Pere de l'Eloquence (3), ou le plus grand de tous les Maîtres (4), dont la maniere d'enſeigner étoit excellente, & de l'Ecole duquel on vit ſortir ce que la Grece a eu

* *de Orat. l. 1, n. 141.*

1 Omnem Antiquorum & Ariſtoteleam & Iſocrateam rationem complectuntur. *Epiſt. L. 1. ad Lent. Epiſt. 9. num. 6.*

2 Meus autem liber totum Iſocratis μυροθήκιον atque

eu de plus illustre pour le talent de la parole, comme du cheval de Troye on vit sortir ce qu'elle avoit de plus vaillant? Enfin puisque Démosthène eut l'ambition d'être son Disciple, quoiqu'il ne l'aît pas été, faute de pouvoir le payer; à qui eût-il été honteux de l'entendre? M. de Fenelon. Plut. Phot. &c.

Il est vrai, comme le dit Ciceron, qu'Isocrate transporta l'Eloquence de l'usage à l'ostentation: mais cela ne signifie autre chose, sinon, que n'ayant ni la force de corps, ni la hardiesse necessaire pour parler en public dans le Senat ou devant le peuple, il se borna à faire des écrits que nous appellerions des Discours Académiques, & qui néanmons renferment toute la Morale & toute la Politique. Ce sont des Ouvrages que les habiles Maîtres rangent quelquefois sous le même genre avec les œuvres de Platon, avec les Poëmes, avec d'autres écrits, qui bien qu'excellens, comme le sont ceux de M. Nicole, ou comme le feroit une histoire bien travaillée, ne conviendroient point à l'action; c'est-à-dire, ne sont pas propres à déclamer. Mais pour s'être renfermé à ne composer que de ces sortes d'Ouvrages, & à enseigner la Rhétorique, Isocrate n'a pas laissé de s'acquerir une réputation dont on ne voit Cic. Harang. &c.

guéres

atque omnes ejus discipulorum arculas, ac non nihil etiam Aristotelica pigmenta consumpsit. Cic. Attic. L. 2. Ep. 1.

3 Eloquentiæ Pater Isocrates. de Orat. 2. n. 10.

4 Isocrates doctor singularis. de Orat. 3. n. 36.

M. de Fenelon.

guéres d'exemples (1). Tels ſont les hommes que M. Fenelon, dans ſa jeuneſſe, traitoit *d'Orateurs froids*, lui qui dans presque tous ſes Ouvrages ne s'eſt étudié dans la ſuite, qu'à être doux & inſinuant, comme s'il eût eu envie de devenir un autre Iſocrate. Il les traitoit auſſi de *Déclamateurs*, terme qui ne convient guéres qu'à des Orateurs qui donnent dans une vaine affluence de paroles, ou dans des paſſions mal entenduës.

Mais ce grand Maître de l'antiquité, que le Prélat a jugé à propos de tant mal-traiter, a pour lui encore deux témoignages qui le juſtifient des deux accuſations principales formées ici contre lui, dont l'une le charge de ne point *rapporter l'Eloquence à la Morale*, l'autre le traite de mépriſable *Déclamateur*.

Le premier de ces témoignages ſe trouve dans un *petit Recueil tiré de l'Inſtitution du Prince Chrétien, compoſée par Erasme.* Car dans la Préface, où ſont citez pluſieurs Traitez faits, en divers temps, pour l'inſtruction des Rois de France, il eſt dit que *Louis le Roi*, autrement *Regius, fit ſous le Roi Charles IX. divers Traitez de Politique ; mais entre autres, qu'il mit enſemble la Traduction de Grec en*

1 Iſocrates cujus domus cunctæ Græciæ quaſi ludus quidam patuit atque officina dicendi, magnus Orator & perfectus Magiſter, quanquam forenſi laude caruit intraque parietes aluit eam gloriam quam nemo quidem meo judicio eſt poſtea conſecutus. *Cic. in Brut. n.* 32.

en François de l'Oraison d'Isocrate à Démonique qu'il dédia à Madame Marguerite de France Ducheſſe de Berry; les Enſeignemens du même Isocrate & de Xenophon pour bien regner, qu'il dédia à Charles IX. avec le Symmachique d'Isocrate du devoir des Princes & des Sujets. Cet Auteur appelle *Symmachique* l'Oraiſon ſur la Paix, qui roule ſur la Modération & la Juſtice, que les plus forts, ainſi que les plus foibles, doivent religieuſement obſerver dans le gouvernement de leurs Etats; Ouvrage que pour le ſtyle comme pour la Morale, on peut du moins mettre en parallele avec le Roman de Telemaque. Voilà le premier témoignage pour juſtifier Iſocrate ſur la premiere accuſation qui regarde la Morale. M de Fenelon.

A l'égard du ſecond qui le met à couvert du reproche qu'on lui fait d'être un pauvre *Déclamateur*, je le tire de Lucien, & il n'eſt pas moins formel. En effet cet Ecrivain dans ſon *Rhéteur*, introduit un Maître ridicule qui donne des préceptes, mais des préceptes tels qu'on peut les attendre d'un homme qu'il veut rendre mépriſable. Parmi ces préceptes on trouve entre autres, celui de *ne point lire* (2) *ce fou d'Iſocrate, ni ce Démoſthène*

2 Ἀλλὰ καὶ ἀναγίγνασκε τὰ παλαιὰ μὲν μὴ συγε, μὴ δὲ εἴ τι ὁ λῆρος Ισοκράτης, ἢ ὁ χαρίτων ἄμοιρος Δημοσθένης, ἢ ὁ ψυχρὸς Πλάτων, &c. *Id eſt*; Proinde Tu ne prisca legas, neque quæ nugator Iſocrates, vel gratiarum expers Demoſthenes, vel Plato frigidus ſcripta reliquêre. *Luc. in Rhet. Præcept. T.* 2. *p.* 453.

M. de Fenelon. *thène qui n'a rien de gracieux, ni ce Platon qui est un Orateur froid.* D'où je conclus que selon Lucien il n'y a pas plus de raison à mépriser Isocrate, qu'à mépriser ou Démosthène ou Platon.

Cic. in Orat. Mais un fait encore à peu près semblable aux précedens, c'est que Ciceron, & après lui Saint Augustin, distingue trois sortes d'Eloquence, une *simple*, une *sublime*, & une *qui tient le milieu.* Saint

Aug. L. 4. de Doct. Chr. §. n. 53. Augustin ajoûte que les acclamations qu'on fait à un Orateur, ne prouvent pas qu'il ait atteint à la force de la grande Eloquence, parce que les beautez de l'Eloquence modérée, ou la pénétration d'esprit qui paroît à développer une chose difficile dans l'Eloquence toute simple, peuvent lui procurer cette gloire (1). Mais non: au lieu d'une chose si sensée, M. de Fenelon fait dire à Saint Augustin; *Que les jeux d'esprit du plus bas genre, & les ornemens du genre temperé, peuvent exciter ces acclamations.* Voilà en même temps une erreur de fait & une erreur de doctrine. L'Eloquence simple n'a rien *de bas*: elle n'a point de *jeux d'esprit*, & S. Augustin ne lui en attribue point (2). Sur quoi donc se fiera-t-on après cela à M. de Fenelon? Sera-ce sur la doctrine ou sur les faits? Dira-t-on avec l'Auteur de la Préface, que ce Prélat dans sa Lettre & dans ses Dialogues

Lett. sur l'Eloq. p. 207.

1 Hoc enim & acumina submissi generis & ornamenta faciunt temperati. *Ibid.*

2 Submissum est genus in quo documenta non ornamenta

gues *ramene tout au vrai & au solide*? Mais il est à propos de voir quelque chose de plus sur la Doctrine, puisque c'est par là principalement que les Lecteurs doivent juger si en faisant imprimer les Dialogues en question, on a assez menagé & la gloire de leur Auteur, & l'interêt de la jeunesse qui étudie l'Eloquence. M. de Fenelon.

Le Prélat donc, par une division qu'on trouve & dans le corps de son Ouvrage & dans la Préface, réduit toute l'Eloquence à *prouver*, à *peindre*, à *toucher*; ou, ce qui est formellement la même chose, aux *preuves*, aux *peintures*, & aux *mouvemens*. Aristote qui vouloit remarquer les moyens de persuader, a donné une division où il fait entrer les *preuves*, les MOEURS, & les *mouvemens*. Ciceron qui a voulu indiquer les trois devoirs de l'Orateur, *instruire*, *plaire*, & *toucher*, a mis dans sa division, avec les *preuves* & les *mouvemens*, les AGREMENS DU DISCOURS (3). Feu M. de Cambray avoit vû cette division de Ciceron, proposée, approuvée, établie dans Saint Augustin; il y avoit vû que c'est à quoi se rapportent les trois genres d'Eloquence, le *simple*, le *moderé*, le *grand*; il admet ces trois genres; il reconnoît que le second a la douceur & les graces en partage. D'où vient donc qu'au lieu de dire comme Ciceron, que l'E- *pag.* 95. *Préf. p.* 1. *L.* 4. *de Doct. Christ.* *pag.* 264.

namenta quæruntur. *C'est l'idée qu'on prend de la simple Eloquence dans S. Aug.* L. 4. de Doct. n. 38.

3 Docere, delectare, movere. *In Orat. ad Brut.*

M. de Fenelon.

l'Eloquence se réduit à *instruire*, à *plaire*, à *toucher*; il a mieux aimé dire à *instruire*, à PEINDRE, à *toucher*? On ne peut douter que cela ne vienne de cette passion de dire quelque chose de nouveau. Mais à quoi cette passion le conduit-elle? à ôter de sa division les *ornemens* qui comprennent les peintures, pour y mettre les *peintures* qui ne sont qu'une espece d'ornemens. Ce qui tout à la fois rend sa division vicieuse, & le distingue lui-même, non seulement d'Aristote & de Ciceron, mais encore de Saint Augustin qu'il fait pourtant profession de suivre comme nous apprenant *les regles d'une Eloquence serieuse & efficace.*

Il se distingue bien davantage, lorsque venant à s'expliquer il paroit confondre les passions avec les preuves, & les preuves ainsi que les peintures avec les passions. Car selon la Préface, il enseigne que dans les preuves on excite les mouvemens, que dans les mouvemens on range & on enchaîne les preuves, & que les peintures ne tendent qu'à émouvoir. Peut-on, pour un Philosophe, concevoir une division plus étrange, que celle où trois membres sont tous renfermez dans un seul (1)?

Pref. p. 1. 2. Dial. 2. p. 89. & 90.

Mais quoiqu'il donne lieu d'avoir cette idée de lui, son erreur néanmoins, selon moi, n'est pas tant d'avoir confondu les passions avec les preuves, que d'avoir confondu

1 C'est-là quelquefois tellement le sens de l'Auteur qu'il dit p. 85. que *l'Eloquence consiste toute à émou-*

confondu les *preuves Philosophiques* avec les *preuves Oratoires*, comme si elles ne differoient que par la maniere de les proposer, en ce que l'Orateur s'anime, au lieu que le Philosophe demeure tranquille, lorsqu'il établit ce qu'il a avancé. Mais il y a plus ; car les preuves qui sont bonnes pour un Philosophe, ne le sont pas pour un Orateur, par cette consideration, que le premier se contente d'instruire, & que le second veut de plus intéresser & ne pas géner. M de Fenelon. *pag.* 87. 88. & 89.

Après cela une autre de ses erreurs sur ce point, est de ne faire consister les mouvemens que dans les paroles & dans l'action. *Ces mouvemens*, lui dit l'Interlocuteur, *en quoi les faites-vous consister ?* Et il répond, *dans les paroles & dans les actions du corps.* Après quoi quelle explication donne-t-il de sa réponse? Il donne un seul exemple d'une phrase pathétique qui se réduit à celle-ci : *Où irai-je pour ne pas voir mon malheur ?* Et avec cet exemple, il donne des préceptes de Déclamation. Rien n'est plus mince, sur les passions, qu'une pareille doctrine. Le Prélat ignoroit-il qu'elles consistent dans l'amplification, qui subsiste sans action dans un Discours sur le papier ? Avoit-il oublié qu'il les fait lui-même consister encore dans les peintures ? Mais quand il s'en seroit souvenu, c'est encore une troisiéme erreur de dire, *pag.* 105. *Ibid.* *Préf. p.* 2. *Dial. p.* 95.

émouvoir : Ce qu'il prétend même appuyer par l'autorité de Ciceron qu'il cite mal. *pag.* 81.

M. de Fenelon.

dire, comme il fait, *que pour exciter les passions il faut les peindre*, & que, *sans les peintures on ne sauroit échauffer*. On peut voir dans tous les Orateurs, que *peindre* les passions & les *exciter* sont bien differents l'un de l'autre, & qu'il y a des peintures qui ne servent qu'à plaire, comme il y en a qui ne servent qu'à instruire.

Il n'y a rien de plus familier au Prélat, que le défaut que je viens de remarquer. On trouve presque dans tous ses Ouvrages, de quoi établir qu'il est d'un sentiment, & qu'il n'en est pas. Cela vient d'une imagination vive, qui pour briller s'écarte des routes communes, & qui y rentre, parce que la vérité l'y rappelle; mais qui se cache à elle-même ses contradictions.

Prif. p. 2. & 3.

Ainsi selon la Préface, M. de Fenelon condamne *les pensées fines*, *les sons harmonieux*, *les antithèses étudiées*, *les périodes arrondies & autres ornemens artificiels*. Cependant examinez les endroits qui lui plaisent dans les Auteurs, tous ces ornemens s'y rencontrent.

Premiere Philip. de Demoſt. Lett. de Brut. à Cic. Harang. de Manlius. cap. Tit. Liv. L 6. c. 18. &c.

Il regarde la *Poésie*, la *Musique*, & la *Danse*, comme capables de conduire à la Sagesse par le plaisir (1); & il blâme les charmes d'Isocrate, comme s'ils n'y conduisoient pas! Il aime mieux louer Platon, lequel pourtant n'est pas moins orné,

1 *Tous ces Arts, sous l'apparence du plaisir, entroient dans les desseins les plus serieux des Anciens, & pour la Religion & pour la Morale.* p. 30. 31.

orné, & qui a des défauts essentiels, dont on ne voit point de vestiges dans Isocrate! M. de Fenelon.

Le Prélat distingue trois sortes d'Eloquence, l'une qui *persuade la vérité*, l'autre qui *persuade aussi le mensonge*, & la troisiéme qui *sert à plaire*. Il se trompe, c'est l'Eloquence en général qui sert à plaire ; c'est la même précisément dont on use bien ou mal. Il veut pourtant bannir celle qui plaît, comme ne songeant point à instruire: Mais que feronsnous de la sienne, qui loin de nous instruire nous jette toujours dans l'erreur? p. 23. p. 40. & s.

Sa maniere de nous égarer est sensible sur un Article. Saint Augustin parle *des ornemens que l'Art enseigne pour rendre le Discours agréable* (2). Il dit qu'ils sont dans Saint Paul, quoique l'Apôtre ne les aît pas recherchez; il dit qu'*ils y sont d'une maniere si palpable, que ceux mêmes qui dorment s'en apperçoivent* (3) ; & il les articule. Feu M. de Fenelon avoit lû l'endroit ; il avoit vû l'exemple tiré de Saint Paul; il cite les paroles de Saint Augustin ; mais il les détourne de leur vrai sens. Il leur fait signifier qu'il y a dans Saint Paul une Eloquence qui est dans les choses, qui instruit & qui touche : Et elles signifient ; qu'il y a aussi une Eloquence qui consiste dans *les figures de diction*. Il décide que *l'art de rendre* pag. 163. p. 167. & 179.

2 Hæc in elocutionis arte traduntur. *De Doct. Christ. L.* 4. *n.* 11.

3 Et qui stertit advertit. *Ibid. n.* 12.

M. de Fenelon. pag. 168. *rendre le Discours plus poli pour plaire, est une vanité qu'il faut ôter des Sermons, comme indigne de l'Eloquence, à plus forte raison du Ministére Apostolique.* Et puis, comme si de rien n'étoit, il exhorte les Prédicateurs à suivre la doctrine de S. p. 264. Augustin, il les exhorte à imiter, & même à prendre l'Eloquence de S. Paul, & des autres Auteurs canoniques ! Que dire sur cette méthode de M. de Fenelon?

p. 170. 179. 180, 187. Ce Prélat veut justifier, par l'exemple de Brutus, ses dégouts pour les ornemens: mais Brutus haïssoit aussi les passions; d'où vient qu'il ne le suit pas sur ce point, comme sur l'autre? Il veut se pag. 274. pag. 269. justifier par l'exemple de Démosthène, lequel neanmoins a les éclairs, ainsi que les foudres de Périclès. Il veut enfin se justifier par l'exemple d'autres Auteurs, qu'il prétend très-simples, & qui ne le sont pas; ce qui est une preuve certaine qu'il n'a pas une idée juste, ni de la p. 180, & 181. *simple Eloquence*, ni de *l'Eloquence ornée*, non plus que des *mouvemens*. Car Platon qu'il donne pour simple, a peigné ses Discours jusques à sa mort, & un caractere dominant dans Démosthène, c'est le tour periodique *.

*Selon Herm. sur le style de Démosthène. p. 316. Afin de nous faire entendre, prenons pour exemple ces vers d'Horace, justement loüez par le Prélat:

L. II Ode. III. 9.

Qua pinus ingens albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis; & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

Ils

Ils ne sont point simples. Une vraye simplicité diroit seulement, *j'ai un Pin & un Peuplier qui font de l'ombre l'un près de l'autre, & tout auprès est un ruisseau qui fait du bruit.* Horace dit quelque chose de plus. Il fait une peinture & du Pin & du Peuplier; il en fait deux associez unis ensemble pour exercer l'hospitalité; il fait entendre le gazouillement du ruisseau; il montre sa précipitation & sa fatigue parmi ces cailloux qui embarassent son chemin oblique ou tortueux. C'est ainsi qu'Horace, comme Virgile, anime & passionne tout. Dans leurs vers (pour parler comme M. de Cambray) tout pense, tout a du sentiment, tout vous en donne, les arbres mêmes, les rivieres & les rochers. Et qu'on ne vienne pas nous donner ces choses pour le style simple, c'est le style orné, dont il faut reconnoître & la nature & la destination, qui est de plaire. Les peintures y entrent, mais il a plus d'étenduë; il ne faut donc pas, dans une division, les substituer à sa place. Et qu'on ne décrie point ce style dans Isocrate, sous le nom de *jeux de mots*, ou de *jeux d'esprit* ou de *jeux de pensées*. Il faut seulement avertir que de la même source que vient le bien, on voit aussi venir le mal. Ainsi Corneille, anime le fer avec succès, quand il dit,

M. de Fenelon. pag. 317.

p. 326.

Même selon l'Auteur. pag. 264.

Long. dans Boil. c. 31.

Et toi, de mes exploits glorieux instrument
Fer jadis tant à craindre, &c. *Dans le Cid.*

Théo-

M. de Fenelon. Théophile au contraire l'a animé impertinemment dans ces vers,

Pyrame & Thisbé.

Ah ! voici le poignard qui du sang de son Maître,
S'est souillé lâchement ; il en rougit, le Traître!

Ce que je dis de cette espece de figure, je le dis de beaucoup d'autres, fort familieres à Isocrate, telle qu'est *l'égalité* des membres, la *répétition* des mots, leur *opposition*, leur *symmetrie*, toutes choses, qui loin d'affoiblir le Discours, le fortifient, lorsque l'éclat de la pensée soûtient l'éclat de la diction, comme dans cette admirable réponse du Fils de Dieu à ceux qui vouloient le surprendre, *rendez à César, ce qui est à César, & à Dieu, ce qui est à Dieu* (1).

p. 153. M. de Fenelon blâme une antithése d'Isocrate comme un mauvais *jeu d'esprit*, & qui n'est pourtant pas vicieuse. *Je ne vois point*, dit l'Orateur, *qui pourroit blâmer Paris, d'avoir voulu vivre avec une femme pour qui tant de demi Dieux voulurent mourir.* Car il en faut juger par la nature du sujet & par le genie de ceux qui peuvent s'y intéresser, puisque l'Eloquence ne cherche que ce qui convient aux choses & aux personnes. Qu'est-ce qui fait, selon les hommes passionnez, la gloire d'une femme? N'est-ce point, entre autres, que bien des gens soient

1 Ce qu'il y a de figures dans cette réponse, est plus sensible dans le Latin & dans le Grec. L'Auteur reconnoît

soient disposez à se battre & à mourir pour ses querelles ? N'est-ce point quelque chose de grand, que l'Empire & l'Asie soient en feu à son occasion ? Et quoi de plus glorieux, à ce qu'ils croyent, pour quelqu'un d'eux, que de vivre avec elle ! Ajoûtez que cet endroit d'Isocrate est moins une antithese qu'un argument, & tout des plus naturels. M. de Fenelon.

Il faut *être instruit pour persuader*, comme l'observe le Prélat ; mais dans la matiere qu'il a traitée, il ne nous donne point l'exemple, quoique la Science soit encore plus necessaire dans une Dissertation, que dans une piéce d'Eloquence. Il se donne neanmoins pour bien instruit. Car, sur ce qu'en un endroit, l'Interlocuteur lui cede, & avouë qu'il a été en bien des erreurs, *vos erreurs*, réplique M. de Cambray, *sont celles des honnêtes gens qui n'ont point approfondi ces matieres*. C'est faire entendre que pour lui, il les a approfondies ; mais il est visible par tout ce que je viens de dire, qu'il est lui-même du nombre *de ces honnêtes gens* dont il parle. p. 85.

Une des choses qui m'a le plus frappé dans son Ouvrage, c'est la maniere dont il varie sur l'Eloquence des Peres de l'Eglise. Il dit d'abord que *cette ancienne forme de Sermons étoit la plus parfaite, & qu'on n'a rien pû trouver de meilleur.* p. 214. & 215.

connoît les figures dans les Discours de J. C. & néanmoins il dit qu'ils sont simples, d'une simplicité qui est du goût antique.

M. de Fenelon. p. 226. 224. 291.

leur. Mais tout à coup il décide que *tout étoit gâté dans leur Eloquence, & qu'on n'est pas encore sorti de cette corruption de goût.* Que nos Prédicateurs pourtant se consolent. Feu M. de Cambray défend enfuite les Peres, par des principes qui juftifient tous ceux qui pourroient donner dans le bel esprit. Les Peres, à ce qu'il dit, brilloient pour se rendre utiles; ils s'accommodoient au goût de leurs siécles; ils conciliotent le solide avec les brillans. Qui des Prédicateurs n'en pourra pas dire autant pour sa défense?

Mais sur ces articles & sur tous les autres que j'ai obfervez, on peut auffi excuser feu M. de Fenelon parce que ce n'eft pas lui qui a fait imprimer ses Dialogues, & qu'il a eu bonne intention, voilà pour sa perfonne. A l'égard de l'Ouvrage, je conviens, comme j'ai dit, qu'il eft bien écrit, & qu'il y dit de belles & de bonnes choses; après tout pourtant, c'eft le fruit d'une imagination brillante, & non d'une mure réflexion: c'eft l'écrit d'un homme qui veut devenir Académicien, mais qui ne l'eft pas encore; fi deslors il l'avoit été, il eût trouvé des gens parmi Meffieurs ses Confreres qui l'auroient redreffé par leurs avis fur bien des endroits, & ne lui auroient pas paffé bien des choses dont je n'ai pas cru devoir parler.

On peut appliquer à ces Dialogues, ce qu'on y lit touchant les Prédicateurs, qui au fond ne font pas affez habiles, mais qui ont pourtant de la vogue. " Il

" eft

„ eſt vrai, dit le Prélat, qu'ils ſont ap- M. de Fe-
„ plaudis par des femmes, & par le gros nelon.
„ du monde qui ſe laiſſe aiſément éblouir:
„ mais cela ne va jamais qu'à une cer-
„ taine vogue capricieuſe, qui a beſoin
„ même d'être ſoûtenuë par quelque ca-
„ bale. Les gens qui ſavent les régles,
„ & qui connoiſſent le but de l'Eloquen-
„ ce n'ont que du dégout pour ces Dis-
„ cours en l'air, ils s'y ennuyent.

Voilà ce que dit M. de Cambray, & c'eſt ce que j'applique à ſes Dialogues. Mais je remarque néanmoins avec Ciceron, que tel Orateur (je ne dis pas tous) mais; tel Orateur qui plaît au peuple ne peut déplaire à ceux qui ſont habiles dans les régles, parce que les régles ſont de plaire au commun des hommes, & que c'eſt-là le but de l'Eloquence, en même temps qu'elle viſe à perſuader. Au lieu qu'une Diſſertation, telle qu'eſt celle des Dialogues, doit plaire aux Savans, qui ont droit de la cenſurer, lorſque le peuple l'approuve, & même l'admire. Ainſi qu'on ſuppoſe tant qu'on voudra, que des Dames ou d'autres perſonnes reſpectables, ou qui plus eſt, que des hommes ſavans, intéreſſez en cette cauſe, applaudiront à l'Ouvrage en queſtion, ce ne ſera pas à dire pour cela, qu'il ſoit tel qu'il auroit dû être, parce qu'il eſt viſiblement plein d'erreurs conſidérables.

Feu M. de Fenelon dit encore qu'il y a des *Orateurs qui vivent au jour la* p. 76.

M. de Fenelon. *journée* ; ce ſont ceux qui ne s'inſtruiſent des matieres qu'à meſure qu'ils en ont beſoin. Et moi, je crois pouvoir dire avec autant de verité, qu'*il y a des Maîtres ou des Ecrivains qui vivent au jour la journée* ; ce ſont ceux qui ſe font des principes arbitraires, & qui en changent à meſure qu'ils en ont beſoin pour ſe diſtinguer, ſans ſe mettre en peine s'ils ſe contrediſent, ou ſi l'on peut les contredire. Ils écrivent bien d'ailleurs; ils ont un ſtyle leger ; il ne faut point de contention pour les entendre, ils amuſent ceux qui n'approfondiſſent rien. Mais, comme certaines liberalitez, au ſentiment d'Horace, ne produiſent que des ingrats, ainſi certains Ouvrages ne produiſent que des ignorans:

Dans Horace, *Ingratos. l. Epiſt. VII. 21.* *Hæc ſeges* indoctos *tulit & feret omnibus annis.*

SUP-

SUPPLE'MENT
DE QUELQUES ARTICLES
omis ci-dessus.

GUILLAUME FICHET ET MARTIN DELPHE, *Tous deux Docteurs de la Maison & Societé de Sorbonne; le premier, Auteur d'une Rhétorique en trois Livres vers l'an* 1461; *& le second, Auteur d'un Traité qui a pour titre*, De instituendo fermè ab uberibus Oratore, *c'est-à-dire, de l'instruction de l'Orateur, en* 1482.

Fichet & Delphe.

JE donne avec plaisir ce Supplément à la gloire de la Maison & Societé de Sorbonne, & à la Lettre que j'ai reçûe de M. Salmon, Docteur de merite, & Bibliothécaire de cette Maison, dans la persuasion où je suis, que le Nom & de la Societé & de son Bibliothécaire ne peut que donner un nouveau lustre à mon Ouvrage. Voici les termes de la Lettre.

J'ai l'honneur, me dit M. Salmon, de vous écrire, Monsieur, pour vous remercier, comme Bibliothécaire, du présent que vous avez fait à notre Bibliothéque. Il nous est précieux, & la Sorbonne que vous appellez votre Mere, doit se glorifier d'avoir un fils qui lui fait tant d'honneur: mais puisque vous vous intéressez à sa gloire, & que vous y contribuez vous-même, ne puis-je pas vous faire quelque reproche

Fichet & Delphe. de sa part, de ce que vous ne mettez aucun de ses Eléves parmi les grands Maîtres qui ont traité des préceptes de l'Eloquence ? Seroit-ce que la Rhétorique n'eût été cultivée par aucun de ses membres ? Mais si vous étiez en peine d'en trouver qui eussent donné des régles sur la Rhétorique, je vous nommerois *Martinus Delphus* Allemand de nation... Je mettrois au nombre de ces Auteurs *Guillaume Fichet*... Enfin je citerois un autre Ecrivain, qui ne peut vous être inconnu, sur-tout, depuis qu'on a sa Vie, faite par M. Baillet, & imprimée depuis peu ; c'est M. Richer qui a fait plusieurs Ouvrages sur ce sujet.

Telles sont les paroles de M. Salmon, & tels sont les reproches qu'il me fait, accompagnez de beaucoup de politesse. Ils partent du zéle qu'il a pour la gloire d'une Société respectable ; & ce qui l'a mis en état de me les faire, ce sont les recueils qu'il a composez sur les Auteurs de la Maison & Société de Sorbonne.

J'ai pris mes leçons de Théologie en Sorbonne sous les fameux Messieurs Despériers & Pirot ; j'y ai soûtenu ma thése de Bachelier ; je n'ai point d'autre Doctrine que celle de cette Maison ; c'est par cette considération que je me regarde comme un de ses enfans, que je l'honore comme ma mere ; & j'ai d'autant plus d'inclination à répondre au desir de son digne Bibliothécaire, qu'il m'en fournit lui-même le moyen, puisque le seul morceau de sa Lettre que je rapporte, répa-

re

re heureusement mon omission. Ce morceau fait connoître les Ecrivains en question, & ce qu'en pense un habile homme, tel que l'Auteur de la Lettre. Fichet & Delphe.

Mon omission néanmoins n'est pas tout-à-fait si grande qu'elle paroît d'abord; puisque j'ai donné ci-dessus un article exprès à Richer; c'est pourquoi je ne l'ai pas mis à la tête de ce Supplément avec Fichet & Delphe. J'avoue que je n'ai point marqué qu'il fût de la Maison & Societé de Sorbonne. C'est une circonstance qui m'est échappée, comme l'article qui le regarde, est échappé, dans mon Ouvrage, aux yeux de M. Salmon. Pag. 96.

A l'égard de Martin Delphe, je conviens ne l'avoir connu que par la Lettre de M. Salmon, & il est à présent trop tard pour me mettre sur son Ouvrage & en tirer la quintessence. La raison est, que ce Volume-ci est déja gros, c'est une considération qui me force, avec quelques autres, que je déduis dans la conclusion de cet Ouvrage, à omettre un grand nombre d'Auteurs en ce genre, dont je ne pourrois entreprendre de parler encore sans me rendre ennuyeux.

Il doit donc suffire à la Maison de Sorbonne si Illustre par les grands hommes qu'elle a portez, recommendables & par leur éloquence & par une connoissance solide des belles Lettres, & par les qualitez les plus éminentes en matiere de Religion; il doit, dis-je, lui suffire, que

Fichet & Delphe.

j'aye ici fait mention de Martin Delphe avec honneur. Le témoignage que lui rend M. Salmon en vaut beaucoup d'autres, quoiqu'il dise dans sa Lettre, *qu'il ne veut pas prévenir le jugement que j'en porterai.*

A son jugement néanmoins j'en joins un autre qu'il me fournit. Il est de l'Illustre Gaguin, Bibliothécaire des Rois Charles VIII. & Louis XII. & on le trouve dans une Lettre qu'il écrivit à l'Auteur. " J'ai lû, dit-il, votre petit „ Traité avec attention, & je trouve que „ vous y avez recueilli des choses très- „ utiles & très-nécessaires. J'ai été ravi „ d'y voir en racourci une si belle, si „ vaste matiere. Ciceron & Quintilien „ l'ont traitée & fort au long & avec „ beaucoup d'ordre, ils y ont déployé „ toute leur éloquence. Mais vous l'a- „ vez si bien ramassée, qu'on peut s'en „ instruire en très-peu de temps. C'est „ un Recueil que les amateurs de l'E- „ loquence ne doivent jamais quitter ". Il faudroit copier toute la Lettre de Gaguin, comme le dit M. Salmon, pour montrer tous les éloges qu'il donne à Delphe.

Pour ce qui est de Guilleaume Fichet, j'en avois connoissance avant que M. Salmon m'en eût écrit. Sa Rhétorique en trois Livres est à la Bibliothéque du Collége Mazarin. Elle est *in* 4. comme l'exemplaire de la Bibliothéque de Sorbonne, & d'une impression ancienne, mais

mais qui pourtant commençoit d'être assez belle ; ſes préceptes ſont les regles ordinaires, puiſées dans Ciceron & dans Quintilien, exprimées en ſtyle ſimple & didactique, chargées d'un grand détail ſur les figures & ſur les lieux de Rhétorique, accompagnées d'une explication très-raiſonnable du nombre & de l'harmonie du Discours ſelon les principes de Ciceron, & generalement de tout ce qui appartient à l'Art oratoire, avec des preuves certaines que l'Auteur entendoit fort bien la matiere. Fichet & Delphe.

Cet Ouvrage lui fut demandé avec beaucoup d'inſtance, & il fut reçû avec applaudiſſement.

Mais ce qui fait particulierement à la gloire de l'Auteur, c'eſt qu'il paroît avoir, ou établi, ou du moins rétabli à Paris l'étude de la Rhétorique, qu'un trop grand attachement à la Philoſophie avoit jusques-là empêchée, ou en quelque façon étouffée. De ſorte que Fichet fut en France, de ſon temps, ce qu'Iſocrate avoit été à Athènes, c'eſt-à-dire, qu'il y fut & Orateur & Maître habile, & le Pere de l'Eloquence. Avec cela, il fut employé par le Roi en des affaires importantes. Il fut ſon Ambaſſadeur vers ſes ennemis, & Auteur de la Paix qui fut concluë avec le Duc de Bourgogne. Il enſeigna l'Art oratoire tous les jours après midi pendant l'espace de vingt-deux ans, tant que ſes grands emplois lui en donnerent le loiſir ; &, pendant

Fichet & Delphe. le même temps, il enſeignoit le matin tantôt la Philoſophie, & tantôt les Lettres Saintes; en ſorte que c'étoit un homme infatigable, qui ſoûtenoit ainſi parfaitement & ſa qualité de Docteur en Théologie, & celle de Docteur aux Arts dont il ſe fit honneur toute ſa vie. Bien plus; au milieu même de la Cour, il inſtruiſoit & les Princes & leurs enfans par ſes Ouvrages; il inſtruiſoit les Cardinaux avec tant de réputation, que la Cour Romaine voulut le poſſéder & l'attirer par l'eſperance des plus grands honneurs dont elle vouloit le combler.

Recueil d'Actes &c. p. 12. Je trouve dans les Actes de l'Univerſité que Guillaume Fichet fut élû Recteur au mois de Juin de l'année 1467. J'y trouve auſſi qu'il étoit à Rome quatre ans après, d'où il fit ſavoir à M. le Recteur en Charge, de quelle maniere le Pape l'avoit comblé d'honneurs & de biens en conſidération même de l'Univerſité. En effet, comme Fichet le dit dans ſa Lettre, le Pape lui avoit donné un Bénéfice de cinq cens livres, revenu alors conſidérable, & l'avoit de plus fait ſon Camerier, de quoi l'Univerſité fit des remercimens au Pape.

N'oublions pas d'ajoûter que Monſieur Chevillier, ancien Bibliothécaire de Sorbonne, dans ſon Livre *de l'origine de l'Imprimerie*, met l'Ouvrage de notre Auteur, comme l'a obſervé M. Salmon, dans la premiere Liſte des Livres imprimez en Sorbonne, où fut le premier hoſpice

pice de l'Imprimerie à Paris. On peut voir par les Lettres que Fichet a écrites, & qu'il a reçûes, quelle étoit sa réputation. On le voit aussi par ce qu'en dit M. Chevillier dans le même Livre. Je me contente d'observer sur cela, que le Cardinal Bessarion lui dédia en 1470. ses Oraisons par lesquelles il excitoit les Princes Chrétiens à faire la Guerre au Turc. Fichet & Delphe. pag. 391.

Il y a, à la fin de l'exemplaire dont je me sers, une trentaine de vers à sa louange, de la composition de Gaguin sur l'obligation qu'on lui a du rétablissement d'une étude qui contribuë si fort à polir les hommes, & sur les avantages qu'on peut pour cela tirer de son Livre: Et j'ai aussi pris garde que Gaguin, à la tête de ses vers, appelle Fichet son Pere & son Maître.

Enfin, au bas de ces vers, Gabriel Naudé a écrit de sa main, que Gaguin fait mention avec honneur de notre Fichet, & dans son Histoire, & dans ses Lettres; & que c'est d'après cet Auteur, qu'il en fait mention lui-même dans son addition à l'Histoire de Louïs XI.

Quelque obligation néanmoins qu'on aît à Guilleaume Fichet pour avoir fait en son temps revivre l'étude de l'Eloquence, il ne faut pas oublier que, environ cent ans avant lui, Nicolas de Clemangis avoit fait la même chose, selon le témoignage que lui rend du Boulai qui pour cela l'appelle le *Restaurateur de* T. 4. p. 892.

Fichet & Delphe. *l'Art Oratoire*, & il ne faut pas douter que de temps en temps il ne se soit trouvé des hommes semblables dans l'Université, qui ont relevé cette étude que l'amour de la Scholastique avoit fait tomber, comme après Fichet on voit Omer Talon & d'autres dont les Traitez sont estimables.

Voilà ce que je me suis fait un plaisir de dire, pour répondre, autant qu'il est en moi, au juste desir de M. Salmon.

CONCLUSION

DE CET OUVRAGE

COMPRIS EN TROIS TOMES,

Et qui concerne les Rhéteurs.

Conclusion. VOilà enfin bien des Traitez de Rhétorique, que j'ai parcourus, & dont j'ai donné l'idée dans ce Recueil, soit par les jugemens que les Savans en ont faits, soit par le précis de ce qu'ils contiennent, soit par ce qui m'en a paru dans la lecture que j'en ai faite : n'est-il pas à propos que je finisse, quoiqu'il y en aît beaucoup d'autres dont je pourrois encore parler? Certainement le Lecteur, je crois, commence à s'appercevoir que la

la matiere eſt épuiſée ; & après m'avoir ſû quelque gré du ſoin que j'ai pris de faire connoître ce que tant d'Auteurs ont de bon ou de mauvais, il pourroit ſe laſſer ſi je continuois. Concluſion.

En effet, le bon eſt borné, & le mauvais eſt infini. Il s'enſuit que ſur le premier, les Maîtres enfin ou ſe copient, ou ſe rencontrent les uns les autres ; & que ce ne ſeroit jamais fait ſur le ſecond, ſi on vouloit tout relever. Il en eſt en cette matiere comme en toute autre ſemblable : l'idée du vrai, jointe à celle de quelques erreurs, ſuffit à ceux qui ont du génie, pour ſe conduire ſûrement.

Ajoûtons que je puis compter de n'avoir oublié aucun des excellens Maîtres, qui ſe réduiſent à un petit nombre d'Auteurs célebres dans l'antiquité. C'eſt une verité qui ſe fait ſentir au milieu de tant d'opinions & de tant de ſuffrages que j'ai ramaſſez. Avec eux, il y en a encore de bons, qui les ont ſuivis ; de mauvais, qui ont voulu parler de ce qu'ils ne ſavoient pas ; de médiocres, qui n'ont entendu la matiere qu'à demi. Ceux dont il me reſteroit à parler, ſeroient dans quelqu'une de ces trois claſſes. Qu'eſt-il beſoin que je m'arrête à le montrer ? Quiconque les lira, muni de la connoiſſance des autres, jugera d'eux par le plus ou le moins de conformité qu'il trouvera dans leur doctrine avec celle des premiers. Et ce qui confirme cette

Conclusion. régle, eſt, que la plûpart des Auteurs s'y ſont eux-mêmes ſoûmis, dès qu'ils font profeſſion de prendre pour guides les anciens Maîtres. Cela a paru dans le cours de ce Recueil, cela paroîtra encore par la liſte que je me contente de donner de ceux dont je ne dirai rien. On la trouvera avant la Table des matieres.

L'obſervation que je viens de faire, m'autoriſe à dire que dans le genre dont eſt queſtion, les Anciens ſans difficulté l'emportent ſur les Modernes. Je n'en voudrois pas dire autant de toute autre matiere; mais dans celle-ci, la choſe paroît démontrée par ce Recueil. La concluſion qu'on doit en tirer, eſt toute naturelle: c'eſt qu'il faut s'inſtruire dans les Originaux; & ne ſe ſervir parmi les Modernes, que de ceux qui nous donnent la vraye intelligence des Anciens. Je crois neanmoins qu'il eſt utile de voir les égaremens de pluſieurs, pour ſe confirmer de plus en plus dans les bons principes; & il eſt aiſé de ſe donner cette ſatisfaction, puiſque, comme je l'ai dit dans ma Préface, on n'a jamais tant écrit d'aucun Art, que de celui de perſuader, à quoi il faut ajoûter que dans ce grand nombre d'Ecrivains, on peut, en certains points, convaincre d'erreur ceux mêmes qui ſont les plus célébres, & qu'on a le plus vantez.

C'eſt une des raiſons pourquoi je ne me rends point à bien des ſollicitations qui

qui me viennent de plusieurs endroits & de bonne part, tant de Paris, que des Provinces & des Païs Etrangers, pour me porter à faire une Rhétorique Françoise dans les formes, à quoi l'on tâche unanimement de m'encourager, comme s'il n'y avoit plus *qu'à ramasser les préceptes répandus dans cet Ouvrage, les ranger, & y joindre des exemples, parce que*, dit-on, *il n'y a point de régles qui n'y soient touchées.* Telles sont les vûes de ceux qui me proposent ce dessein. Pour moi, je regarde un pareil Ouvrage comme un écueil où il est presque impossible de ne pas échoüer, quand on voudra que cet Ouvrage soit digne d'un siécle aussi poli & aussi éclairé que le nôtre, & propre à se faire lire tant de ceux qui y chercheroient principalement l'utile, que de ceux qui n'y chercheroient guéres que l'agréable. Quelles que soient les avances que je puis avoir pour cela, je conçois qu'il me faudroit encore beaucoup d'autres avantages. Conclusion.

Qu'il suffise donc au Public que je lui donne cet Ouvrage tel que je l'ai annoncé dans ma Préface. Je l'ai promis *comme un corps de Rhétorique*; & l'on peut dire en quelque façon que c'en est un, à cause des régles qu'il contient, quoique ce ne soit pas une Rhétorique en forme. J'ai promis de plus, que ce seroient comme *des Memoires que je fournirois à ceux qui voudroient encore écrire sur cette matiere.* Et qui peut nier que ces

Conclusion. ces trois Tomes ne donnent des lumières à quiconque, par exemple, aura plus de courage que moi pour entreprendre ce qu'on me demande? Je ne doute point qu'il ne s'en trouve qui l'entreprennent : mais je doute qu'un homme y réussisse s'il n'a que ce secours, non plus que moi. Enfin, (Et c'est ici une raison décisive pour ne pas me charger de composer une Rhétorique) j'ai fait esperer que cet Ouvrage-ci seroit *le fondement de ce que je dois dire des Orateurs.* Et en effet, c'est en conséquence des préceptes dont j'ai tant parlé, que je présenterai incessamment au Public l'idée de ceux qui les ont pratiquez ; n'en est-ce pas assez pour m'occuper? Mon dessein est dans ce nouvel Ouvrage de me borner à ceux dont les Discours sont imprimez. Je commencerai par les Grecs, & ce que j'ai à dire d'eux, est fort avancé. Je passerai de là aux Latins, sans que je puisse dire encore si les uns & les autres ne me feront qu'un Volume, ou s'ils m'en occuperont plusieurs. Je viendrai ensuite aux François, & je ne sai pas non plus jusqu'où je pousserai ce travail, sinon que je me propose de me tenir dans de justes bornes. Je donnerai ce nouvel Ouvrage, par Tome premier & second, &c. avec le titre de *Jugemens des Savans sur les Orateurs*, titre qu'on voudra bien ne pas confondre avec celui des trois Volumes sur les Rhéteurs, qui est, comme on le voit, *Jugemens des Savans*

vans sur les Maîtres d'Eloquence. J'ai entendu par *les Maîtres* ceux qui ont donné les régles, & j'entends par *les Orateurs* ceux qui les ont mises en usage. Lorsque je donnerai le premier Volume de ces derniers, je pourrai éclaircir sur les autres, ce qui pourroit par hazard avoir besoin d'éclaircissement. Conclusion.

LISTE

LISTE

Des Auteurs dont on n'a pas cru devoir parler.

COmpendium Rhetoricæ ex veteribus recentioribusque ejus Artis Scriptoribus, concinnatum in usum Scholarum trivialium. Colon. apud Kinck. 1613.

Rhetoricæ Libri duo; quorum prior de Tropis & de Figuris; posterior de voce & gestu præcipit. Edit 5. Londini apud Henric. Fetherston. 1622.

Rhetorica bonis & utilibus exemplis ex S. Scriptura & Cicerone potiss. sumptis illustrata. Lipsi. 1595.

Gasparis ALMARINI, Artis Rhetoricæ Viridarium ex Aristotele, Cicerone, Quintiliano, & aliis Rhetoribus. Ven. apud Societ. 1609.

Jo. Henr. ALSTEDII Rhetorica, quatuor Libris proponens universum ornatè dicendi modum. Herborn. Nass. 1616.

Ejus-

* C'est un Dictionnaire où l'on trouve par ordre alphabetique toute la Rhetorique; c'est-à-dire les termes de l'Art avec leurs definitions, & les préceptes des meilleurs Maitres, sur les matieres, même avec des exemples tirez des Anciens & des Modernes.

Ejusdem Orator, ſex Libris informatus, 1612.

Benedicti ARIÆ Montani Hispalenſis Rhetoricorum Libri quatuor, cum Annotationibus Anton. MORALII Episcopi Meſchuaranenſis, quæ rem omnem quàm breviſſimè explicant. Apud Plant. Antverp.

Andreæ BALTHAZARI Rhetorica. Pariſiis apud Viduam Mauritii à Porta.

Gasparis BARTHOLINI Rhetorica. Argentinæ, 1624.

Marci BEUMLERI Elocutionis Rhetoricæ L. 2. Tiguri. 1598.

Matthæi BADÆI Inſtitutiones Rhetoricæ ex Melanthone & Cruſio.

Zach. BRENDELII, pro veterum technologiâ Rhetoricâ adverſus P. Rami ſectatores Disputatio.

ERASMUS, de Copia verborum & rerum.

Adriani BORLANDI Rhetorica.

Benedicti de BENEDICTIS, de Arte Rhetor. L. 3. Ven.

Michaëlis BERINGERI. Tubing.

Georgii BERSMAUNI Erotemata Rhetorica. Lipſ. 1602.

Joannis B. BERNARDI Theſaurus * Rhetoricæ ex antiquis & recentibus Oratorum monumentis congeſtus. Venet. 1500.

Joan.

nes. Ouvrage certainement inutile à qui veut apprendre la Rhetorique : mais qui peut être d'uſage comme un autre Dictionnaire, pour ſavoir la ſignification des mots, & où les matieres ſe trouvent traitées.

Joan. BILSTEIN Rhetorica : ex Phil. Melanctone, Audomaro Thaleo, & Claudio Minoe selecta, atque exemplis Philosophicis & Theologicis illustrata, 1591.

Thomæ BLEBELII Rhetoricæ Artis Progymnasmata, exemplis tàm Sacris, quàm Philosophicis illustrata. Lipsi. 1599

Cenobii BONACCURSII Institutio Oratoris, sive de Arte Rhetoricâ, ab omnibus qui rectè de illa scripserunt, artificiosa collect. Apud Soc. Venet. 1603.

Jacobi BROCARDI Partitiones Orat. quibus Rhetorica omnia Aristotelis præcepta explicantur. Venet. apud Joan. And. 1568.

M. Caroli BUMANNI Rhetoricor. Commentariorum L. 2. 1601.

Jo. CÆSARII, Parisiis.

Mathæi CAMARIOTHÆ Synopsis Rhetoricæ, Augustæ Vendelicorum, 1595, Græcè.

Nathanis CYTHRÆI, ἔθη καὶ πάθη ex Aristotel. 2. Rhetoric. doctrina accuratè explicata 1586.

Jo. CAMERARII Elementa Rhetorica, Lipsi. 1600, & anteà Basileæ 1544.

Jacobi CATELLI Rhetorica, multis exemplis tàm ex Scriptura quàm aliundè petitis illustrata, 1623.

Georgii CASSANDRI per Tabulas Rhet. *Georges Cassandre, en* 1543, *fit imprimer à Paris ses Tables de Rhétorique, qui contiennent peu de choses sur toutes les*

les parties de l'Art, elles ſont par interrogations & réponſes, comme les partitions de Ciceron. Par l'Epitre Dédicatoire, qui eſt de 1542, *il paroît que l'Auteur étoit à Bruges, & peut-être qu'il y enſeignoit.*

Matthæi CARDENI Rhet.

Jo. CASELLI Ῥήτωρ, ſive de Magiſtro dicendi, 1596.

Rhetorica Tropologica Othonis CASMANI.

Simonis CAULERII Rhetoricorum L. 5. Pariſiis, 1600 & 1609.

Conradi CELTIS.

Davidis CYTHRÆI præcepta de Elocutione & de figuris, 1574.

Natalis DE COMITIBUS, de terminis Rhetoricis.

Raphaelis CYLLENI Tabulæ Rhet. Venet. 1571. *J'ai dit quelque choſe de cet Auteur dans mon premier Tome en parlant de Demetrius.*

Martini CRUSII quæſtionum, &c. *J'en ai parlé dans le ſecond Tome, en l'article de Melanchon.*

Auguſtini DATI Iſagogicus Libellus, ad Eloquentiæ præcepta recuſus, 1608.

Jo. DUFLOS Tabulæ Rhetoricæ. Pariſ.

La Rhétorique Françoiſe d'Antoine FOUQUELIN, *de Chauny en Vermandois, dédié à la Reine d'Ecoſſe*, 1557. *L'Auteur y poſe pour principe, que cet Art n'a que deux parties, l'Elocution & la Prononciation, & en conſequence il ne parle que des figures, de la voix & du geſte.*

Anatolii

Anatolii FRONTINI Tabulæ Rhetorices.
Friderici FURII Rhetorica. Lovanii. 1554.
Ducandi GASSANI. Tholosæ.
Rod. GOCLENII Problemata Rhetorica.
Pet. GUNSHERI de Arte Rhet. L. 2. 1568.
Jo. HAMMERICI Quæstionum Rhetoricarum L 2. 1602. & 1613.
Georg. HENISCHII Præceptiones Rhetoricæ tabulis, &c. 1613.
And. HYPERII Rhetorica. *J'en ai parlé T. 2, en l'article de Villavicentius.*
Jo. INGOLSTEHERI Isagoge in Rhetoricam Aristotelis.
L. Jacobi KIRCHNERI Medulla præceptionum Rhetoricarum, 1594.
Alberti LEONINI à Grenevoude Rhetorica, 1588.
Georgii MAJORIS Rhetorica.
M. And. KREBS, Praxis Rhetorica, 1611.
M. Jo. MERCLINI Quæstion. Rhetoricar. L. 2. 1559.
D. Laur. NEIDECCERI Rhetoricarum instar Oratoriarum Institutionum L. 3. 1600.
Joan. NELDELII Schediasmata, &c.
Jasonis de NORES Summa præceptorum, &c.
Vincentii OPSOPOEI Rhetorica.
Jani PARRHASI.
Laurentii PARMICENI.
Othonis POMPONII, &c.
Ant. POSSEVINI Cicero, &c.
Antonii RABERI Tabulæ Rhetoricæ.
Philippo-RAMEUM Rhetoricæ Artis Systema ex præceptis Rami 1606.

P. RA-

P. RAMI Scholæ Rhetoricæ, ſeu Quæſtiones Brutinæ.

Nicolai REUSNERI Elementor. Artis Rhetoricæ 1578, 1588 & 1602.

Emerici REGII Iſagoges Rhetoricæ L. 2. 1612.

Jo. RHENII Compendium Rhetoricæ. 1621.

Ejusdem Sylloge Rhetorica 1621.

M. Nicolai ROMANI de Arte Rhetorica L. 4. 1581.

Hieron. RUBEI Rhetorica. Toloſ.

Joan. RUSTII Rhetoricæ L. 2. 1612.

Joan. SCHOLLII Praxis Rhetorica. 1612.

Petri SEYNET.

Adami Theodori SIBERI.

M. Georg. STAMPELII Tabulæ Rhet. &c.

Jo. TAULANI Rhetorica.

D. Conr. THEODORICI Inſtitutiones ex Ariſt. &c.

D. Conr. THEODORICI Epitome præceptorum, &c.

M. Chriſtia. THOLDII Rhetorica præceptis, theorematis, ac canonibus methodicè diſpoſitis conſcripta, exemplis ſacris & profanis, Oratoriis & Poëticis illuſtrata, 1623.

Corn. VALERII Tabulæ in univerſam dicendi rationem, &c. 1567.

Jo. Ant. VIPERANI, Lib. 3. de componenda Oratione, 1581. *C'eſt une Rhétorique aſſez courte; l'Auteur entendoit la matiere, & l'a traitée ſelon les principes des Anciens.*

Lud.

Lud. CARBONIS à Costiario, seu, Costacciaro : Divinus Orator, aut Bonus Orator, 7. Lib. de Rhet. Divina, 1595; *qui montre l'habileté de l'Auteur, tout occupé du soin d'appliquer à la Prédication les préceptes de Rhétorique.*

Didaci VALADIS Rhet Christiana.

J'ai tiré cette Liste de la Bibliotheque Classique de M. Georges Draudius, p. 1437, *&c. & p.* 1476, *&c. où l'on peut voir encore un grand nombre d'Auteurs ou d'Ouvrages sur la Rhétorique, que je n'ai pas cru necessaire de marquer ici. Ce que j'en ai pris suffit pour montrer qu'il y en a pour lasser le Lecteur le plus patient.*

J'en laisse encore plusieurs autres. Tels sont le P. André LE FE'E *Docteur & Professeur en Theologie de la Faculté de Paris, ci devant Prieur du Grand Convent & College général de S. Jacques de l'Ordre des Freres Prêcheurs, Auteur d'un Livre qui a pour titre,* IDE'E DES PRE'DICATEURS, *où ils pourront voir la dignité, les devoirs & les abus de leur Ministére, &c.*

Paulus ARESIUS, Arte di prédicar bene, *loué par Crassus*, in Elogiis Litteratorum, parte 2. pag. 90.

Leo ALLATIUS, de Erroribus magnorum virorum in dicendo. Dissertatio Historica, quam hausit ex Claudio Verderio.

SIGONIUS, de Dialogo.

Sebastianus MACCIUS, de Historia scribenda.

Joann.

Joann. TESMARUS Rhetoric. Exercitation. L. 8.

Jean CARAMUEL, *qui a fait l'Encyclopedie du Prédicateur. M. Morhof dit ne savoir ce que c'est. L. 7. p. 292. n. 8.*

RICHESOURSE.

RIOLAND.

La Rhétorique de M. TAVERNIER, *ancien Recteur de l'Université, qui me paroit bonne & utile.*

Le P. COLONIA.

*Une Rhétorique de feu M.*** Curé de Saint Hypolite ; imprimée à Paris chez Dupuy.*

La véritable maniere de Prêcher selon l'esprit de l'Evangile, par le P. ALBERT *de Paris, Capucin Missionnaire,* 1701.

Le Parnasse réformé.

Remarques sur deux Discours prononcez à l'Académie Françoise sur le rétablissement de la santé du Roi, le 27 *Janvier* 1687, *imprimées en* 1688.

De la Sainteté & des Devoirs du Prédicateur, avec l'Art de bien prêcher, par un Religieux Benedictin de la Congregation de Saint Maure.

Conradus DIETERICUS, &c.

Valentinus THILON. *Cet Auteur a fait l'Analyse des Harangues de Q. Curse, un Rudiment de Rhétorique sur les Périodes, l'Amplification & les Liaisons, avec l'art de se servir des lieux Dialectiques, & un Traité des Passions.*

Je laisse enfin, avec quantité d'autres, Auguste BUENER, *qui a écrit un Traité*

té de Rhétorique, où l'on dit qu'il y a à la verité des choſes remarquables ſur les figures, mais plus ſur celles de Grammaire que ſur celles de Rhétorique; comme auſſi BALBINI Quæſtiones Oratoriæ, *vanté par le Journal de Trevoux, mois de Decembre* 1713.

Bibliotheca
BIBLIOTHECA

TABLE

TABLE
DES
MATIERES,
Contenues dans ce Tome VIII.

Le Chiffre Romain indique la Préface, la lettre a *la premiere Partie de ce Volume, & la lettre* b *la seconde.*

A.

ACADEMIE Françoise en son institution. *b* 254. 262
Accius (le Poëte) ne veut pas être Avocat & pourquoi. *b* 235. 236
Acclamations; celles qu'on fait à l'Orateur, ne sont pas toujours une preuve que son Discours soit sublime. *a* 472
Action; utilité de l'Action, & s'il y en a un Art. *a* 54. L'emporte sur l'Elocution, lors qu'il s'agit de prononcer un Discours. 55. Son pouvoir. 268. Est l'Eloquence du Corps sans laquelle l'Eloquence n'est rien. *ibid.* suit la maniere de composer. 358. Plaisant Traité de l'Action *b* 282
Agréablement; maniere de dire les choses agréablement & avec esprit. *a* 58. *b* 336. En quoi consiste l'art de le faire. *a* 58
Alexandre le Grand. La Rhetorique qui lui est adressée, n'est pas d'Aristote. *a* 68. Alexandre l'avoit demandée avec instance, 69. Accuse lui-même des criminels, & répond à leurs invectives. 81
Alexandre le Rheteur, son Ouvrage & ses grands talens. *a* 133. 134
Alphabetiques (Periodes) ridicules. *b* 269
Ambroise (Saint). *b* 299
Ame, son excellence. *b* 348
Amplification; quelle est sa place, *a* 72. Est distinguée de la preuve, 170. Soutient le Sublime, 188. Comment définie par Ciceron, 301. Ses especes, selon Quinti-

lien, 404. Il en omet une, 402. 405. L'Amplification fait partie de la Peroraison, 405. Differe de l'abondance, *b* 114. En quoi elle consiste. *ibid.*

Analyses (bonnes) des Harangues de Ciceron. *b* 221. 225

Anaximene de Lampsaque excelle en tout & n'emporte le prix en rien, *a* 77. Sauve sa patrie par un tour d'Eloquence, 79. Rend un mauvais service à Theopompe, *ibid.* Est le premier, à ce qu'on dit, qui se soit offert de parler sur le champ. *ibid.*

Anciens (Maîtres) s'ils fournissent des régles pour l'Eloquence de la Chaire, *b* 325. Si les Modernes en donnent d'autres. 370

Anciens (Orateurs) vrais modeles, *b* 258. Utiles aux Predicateurs. 374. 375

Anciens (Querelle sur les) du temps d'Horace differente de celle de nos jours, *b*. 218. 395

Antoninus (Marc Antoine) Auteur d'une Traduction de Demetrius *a* 207

Antoine l'Orateur donne une idée assez basse de la Rhetorique, pour le siecle, *a* 8 227. Affecte de ne point passer pour savant, *ibid.* Son sentiment sur les matieres oratoires, 228 Egale les Grecs, 247. Son éloquence plus propre au Barreau qu'à la Tribune, & pourquoi, 254. Comparée à celle de Crassus, 255. Il disoit n'avoir jamais vu d'Orateur, 263. Sauve un coupable sans y employer le mensonge, *b* 297

Apelle, la Venus *a* 265

Aphthone; son goût, ses vuës, son merite, *a* 140 143. &c. Donne ce qu'il y a de plus difficile pour une preparation à l'Eloquence, 145. Conformité de ses principes avec un endroit de Quintilien, 146. Si le dernier a profité d'Aphthone, *ibid.* Ce que le P. Menestrier a pensé d'Aphthone 147. &c.

Apôtres, s'ils savoient les Loix où ils réussissoient *b* 327

Aphsis; estime qu'il faut de la Diction & de l'Harmonie, *a* 132. Ses preceptes sur la Memoire & sur l'Action. *ibid.*

Arguments; quelle sorte d'arguments convient le plus aux Orateurs, *a* 38 Art de les trouver, ou lieux de Rhetorique, 40. Ce que differens Auteurs pensent de cet Art, *ibid.* Pourquoi Aristote l'a donné, *ibid.* Inutilité de cet Art, 289 Meilleur moyen de les trouver, 40. Ce qu'il faut considerer dans le choix qu'on en fait, *ibid.* Methode de Socrate dans les arguments. 311

Aristide, son art, son exact stile, la vanité, *a* 129. Son Traité est l'analyse du stile de Xenophon. 130

Aristote, avoit ramassé en un corps les Rhétoriques de ceux

ceux qui l'avoient devancé, *a* IX. 35. Succès de cet Ouvrage, *ibid.* Sa Rhetorique, 34. Plus propre à former l'esprit qu'une Logique, XXXVI. Ce qui le porta à la composer. 34. Jugement qu'en fait Ciceron, 42. 45. 46. 63. Difference d'avec celle de Ciceron, 63. A quel sujet Aristote traite des mœurs, 47. &c. Sa Rhetorique préferable à ce que Platon dit de cet Art, 56. Ne parle point des figures, 36. Fait regarder la preuve comme la base du Discours, 38. Joint à la preuve deux autres moyens de persuader, les mœurs & les passions, 42. Explique tout ce qu'il y a de curieux sur les passions, 43. Aime mieux la negligence dans le stile, 61. Si on peut renverser ses principes de Rhetorique, *b* 72. Sa doctrine sur cet article, comparée avec celle de Platon, 127. Temoignage que lui rend Bacon, 132. Justesse de sa Rhetorique. 175. 179. Sa pensée sur le Pathetique des Plaidoyez. 238. 239 Sa doctrine sur les moyens de persuader mal prise par le P. Rapin. 314 315. Sur Isocrate 561

Arnauld (Antoine) Docteur de Sorbonne. Sur l'Eloquence *b* 426. 429 &c.

Arrangement des parties du Discours. *a* 6. 7. 61

Arrangement des mots *a* 238. Estimable, quoi qu'il passe pour pueril. 238. 239. Usage qu'il en faut faire. 239. Ne paroit consister qu'en des minuties, & neanmoins produit des effets merveilleux, 281. Les anciens Orateurs n'y pensoient pas, faute de le connoître, 282. Ils le rencontroient par hazard, *ibid.* Aristote en donne des regles *ibid.* Regles de l'Arrangement. *b* 289

Arriaga; son goût, son choix, & son exactitude. *b* 145. 146. Egal au P Soare, 146. Si la Rhetorique qui porte son nom est de lui. 148 149

Art; l'Art est aussi nécessaire que la Nature, *a* XIX. Il ne peut donner l'Eloquence quand la Nature l'a refusée, *ibid.* On ne devient naturel que par le moyen de l'Art, *ibid.* L'Art ne donne que les regles de la Nature, XVIII On lui doit plus qu'à la Nature, XIX. Ce que les ignorans prennent pour Art, XXII. Tous les Arts sont plus anciens que l'Eloquence, 246. S'il y a un Art de prêcher, 506. S'il est autre que la Rhetorique, 505. 507. Si l'art qui se cache est un art, 506. Beau témoignage rendu à l'art Oratoire 514. Autre, 567 Art nécessaire à tout Orateur, sacré & profane. *b* 373

Asiatique; deux sortes de styles Asiatiques, *a* 260. Ni l'un ni l'autre ne convient à un grand âge *ibid.*

Athenes, pourquoi l'Eloquence s'y perdit, *a* XVI. Est la

regle du goût Attique, 270. Quelquefois ne goûte pas Demosthene. 271

Attique; caractere Attique en quoi il consiste, *a* XIII. 270. 271. Pourquoi ainsi nommé, 270. Demosthene y excelle, *ibid.* Le style Attique est opposé à l'Asiatique & au Rhodien. 271

Augustin (Saint) ce qu'il dit de Platon, *a* 17. L'estime qu'il faisoit de l'Orateur de Ciceron, 275. Veut que le Predicateur en sache pratiquer les regles, *ibid.* Ce qu'il entend par les preceptes qu'il ne conseille pas au Prédicateur d'etudier, *ibid.* Petite Rhetorique qu'on lui attribue, 446. Son veritable Ouvrage sur l'Eloquence de la Chaire, 460. Comment entendre qu'il forme le Predicateur par les regles des Anciens, sans donner les preceptes de Rhetorique, 466. Sur les preceptes de Rhetorique, *b* 349. 351

Avocats; si nos Avocats ne sont que des Jurisconsultes, *a* 569. Les Avocats ont à monter de l'hypothese à la these, c'est-à-dire du particulier au general, au lieu que le Prédicateur descend de la these à l'hypothese, ou du general au particulier, *b* 27. Ont moins d'avantages pour devenir eloquens, que les Predicateurs, 102. Idée de ce qu'ils etoient il y a cent ans, & de ce qui leur manquoit, *ibid.* Idée au contraire des anciens Orateurs Grecs & Latins, 107. 108. Leur profession difficile, 235. Comparez aux Prédicateurs, 239. Quelles sont leurs causes, 240. 386. 391. Avis pour eux, 288. adresses dont quelques-uns se vantent. 401. &c.

Avocats François, égalez aux Romains, *b* 287. Leur défaut, *ibid.* Comparez aux Anciens, 391. Bons & mauvais. *ibid.*

Auteurs; comment ils doivent corriger leurs Ouvrages, *b* 251. 252

B.

Bacon (le Chancelier) ses Ouvrages, *b* 129. Idée qu'il donne de la Sagesse & de l'Eloquence, 131. Grande estime qu'il fait d'Aristote & de Ciceron, 132. Ce qu'il croit manquer à la Rhetorique, *ibid.* Ses idées sur cela refutées, 133. Defend la Rhetorique contre Platon, 134. 135

Baillet (Mr.) son dessein & sa methode dans son Ouvrage des Jugemens des Savans, *a* V. Il est à souhaiter qu'on ne laisse point cet Ouvrage imparfait, *ibid.* Moyen de l'achever plus aisément, *ibid.* La seconde partie de cet Ouvrage

Ouvrage, laquelle regarde les Poëtes, eſt imparfaite, VI. On peut ajouter à ſon plan, VII. Ce qu'il dit de l'Eloquence du Barreau, XXVII. Ce qu'il dit de Mr. Patru & de Mr. le Maitre, XXVIII. Cet Auteur peu favorable à Hermogene, 115. &c. Ce qu'il dit ſur l'Art de parler. *b* 493

Balzac, cet Auteur n'eſt pas toujours aſſez exact lorſqu'il parle de l'Eloquence, *a* XXIX. On lui doit beaucoup, *ibid.* A fait voir que notre Langue eſt ſusceptible d'harmonie, 90. 283. Etoit ne pour le grand, 188. Eſt accuſé de n'avoir pas ſenti le Sublime d'un bel endroit de Demoſthene, 187. Juſtifié de ce reproche, 188. Tombe quelquefois dans le defaut de la Declamation, 382. S'il eſt le premier qui ait obſervé l'harmonie du François, 547

Barbarie; abondant ſans barbarie. *b* 388

Barcarus (Hermolaüs) ſes emplois, ſon éloquence, ſa facilité, *a* 492. Ses divers Ouvrages, 493. Sa Rhetorique. 494

Barreau, ancien & nouveau. *b* 385. 386

Baville (Monſieur de) ſes progrès dans les études. *a* 375

Bayle; a une belle penſée ſur la corruption de l'éloquence, *a* 356. Ce qu'il dit des Ouvrages de Quintilien, 372. Ce qu'il dit des eloges que cet Auteur donne à Domitien, 387. Ce qu'il dit du P. Rapin. *b* 313

Beauté; la vraye beauté parmi les hommes eſt celle des ames qui s'attachent à Dieu, *a* 2. Elle eſt differente de la force, & ſe concilie avec elle. 472

Beauté du Diſcours eſt le caractere le plus ſenſible de l'Eloquence, *a* 2. En quoi elle conſiſte, *ibid.* Qualitez neceſſaires pour y parvenir. 3. Maniere de la bien faire connoître, 9. 10. Ce qu'Hermogene dit de la beauté, 124. Deux eſpeces de beaute, la vraye & la fauſſe, 125. 126. Ce que Craſſus dit de la beauté du Diſcours, 236. &c. La beauté eſt differente de la Nobleſſe & comment, 212. 214. Elle veut être interrompue, 239. 322

Beni (Paul) ſes défauts, *b* 122. Ses talens, *ibid.* Travail & uſage de ce qu'il a fait ſur la Rhetorique, 123. Utile à ceux qui répondent ſur la Rhetorique. *ibid.* & 124

Berthe (M.) Docteur de Sorbonne & Cenſeur de Livres. *b* 515. 551

Bienſeances (l'Eloquence des) Traité du P. Rapin, ce que c'eſt. *b* 311

Boiſſimon (M. de) ſes bevuës. *b* 407, 409, 410, 438. &c.

Boivin (Mr.) ſon travail ſur Longin. *a* 175

Borromée (S. Charles) avoit fait le plan d'une Rhetorique

Ecclesiastique. *b* 19
Bosquillon (Mr. l'Abbé) homme d'esprit. *a* 747
Bouhours, different du nait. *b* 452. 454
Bouhours (le P.). Ce qu'il dit du stile agréable, *a* 213. Son Art de bien penser &c. Partie de l'Art de penser *b* 331. &c. De la Rhetorique d'Aristote, 335. &c. Son foible, 344. Son idée sur la Delicatesse, 345. Son état ne paroît point à ses Ouvrages. 347
Boullanger (M.) Avocat au Conseil, homme de Belles Lettres *a* 147
Bretonnier (M.) Avocat, son Ouvrage, *b* 406. Eloge qu'il fait de M. Gillet. *ibid.*
Brieveté, en son lieu, a son merite dans l'Eloquence *a* 337
Brillant; le Brillant en sa place n'est pas moins naturel que la simplicité l'est en la sienne, *a* xxxii. Brillans de figures & de Diction: belle pensée de Longin sur cela. *b* 437
Brisson (le Président) ses talens & ses defauts, *b* 102. Lut un mauvais goût, qui fut contagieux. *ibid.*
Brossette (M.) homme de merite. *b* 411, 453. 454
Brutus; pourquoi Ciceron a donné le nom de *Brutus* à son Dialogue sur les Orateurs, 227. Brutus avoit demandé l'*Orateur* à Ciceron, il ne l'approuva pas, 275. 276. Il declara son sentiment à Ciceron & à Atticus, 276. Quel fut le goût de Brutus, 277. &c. Brutus fait une Harangue touchant le meurtre de Cesar, *ibid.* Ciceron la trouve parfaite dans le goût de Brutus, & non au sien, 278. Idée que Ciceron donne de Brutus, & comment il faut la prendre, *ibid.* Le *Brutus* & l'*Orateur* faits pour faire changer d'avis à *Brutus*, *ibid.* Il ne changea point, 279. Jugement de Cesar sur l'entêtement de Brutus, *ibid.* Sur son eloquence, *ibid.* Brutus rangeoit ses mots avec soin, 280. Il lui échapoit souvent des vers, *ibid.* Ce qu'on dit de sa Prose & de ses Vers. *ibid.*
Burlesque inconnu aux Anciens, *b* 448. Proscrit. *ibid.* & 450 &c.

C.

Campanella (Thomas) dit que la Rhetorique est une extension, non de Logique, mais de la Magie, *b* 153. Cet Auteur manque de jugement, 154. Lecture de son Ouvrage très-ennuyeuse & pourquoi. *ibid.*
Canoniques (Auteurs) ont deux sortes d'Eloquence, & les tiennent du S. Esprit, *a* 468. Pourquoi quelquefois leur éloquence ne paroît pas, 469. Leur éloquence particuliere,

liere, surnaturelle & mysterieuse, *ibid.* On ne doit pas l'imiter. 475
Cantarini (Vincent) ses avantages sur Paul Beni. *b* 122
Canus Rufus : mepriſe du P. Rapin sur un fait qui regarde cet Orateur *a* 248
Capitaines & Orateurs. *b* 353
Capitolinus Manlius. *b* 298
Carneade, ſes regles sur l'Eloquence, *a* 43. Sa force & son habileté dans l'Art de parler, 304. Ambaſſadeur des Atheniens à Rome, & son ſuccès. 305
Caſſagnes (l'Abbe) Auteur de la Preface sur les Oeuvres de Balzac, *a* 90. Eſtime qu'il fait de l'harmonie, *ibid.* Ce qu'il dit de l'attention des Anciens sur l'harmonie, 282. Ne penſe pas juſte sur cet article, 283 Sa penſée sur la corruption de l'Eloquence, 355. Ce qu'il dit du premier Livre de Quintilien, 374. Reconnoit que les Ecrivains celebres, les Predicateurs & les autres Orateurs, penchoient du côté de la Declamation, 382. Fauſſe idée qu'il a de l'eloquence de la Chaire & de la Rhetorique des Anciens. 462
Catilinaire (endroit de la ſeconde) examiné *b* 359. &c.
Caton, le Cenſeur, fait un Traité de Rhetorique, *a* xxxix. Eſt le plus ancien Orateur Romain. 246
Cavalcanti, ou *Cavalcante* (Barthelemi) occaſion, deſſein, & eloge de ſon Ouvrage, *a* 555. Eloges qu'il donne aux Anciens, ſur tout à Ariſtote, 556. Suit un bon guide en ce qu'il dit des Sentences, ou penſées ſpirituelles, 557. En ce qu'il dit auſſi des paſſions & des mœurs, *ibid.* & 558. Reconnoit que la Rhetorique à Alexandre n'eſt pas d'Ariſtote, 558. Loüe & blâme Hermogene, en ce qu'il dit ſur les idees. 559. Style de Cavalcante. 560 Ordre qu'il a gardé peu naturel, *ibid.* Au reſte fait honneur à ſon païs, à ſa famille, à ſes Protecteurs, 561. Son habileté dans la connoiſſance des Auteurs. *ibid.*
Cauſe; la bonne cauſe eſt toujours plus facile à défendre, *a* 41. Les cauſes ont leur fort & leur foible, 267. En quoi conſiſte l'etat d'une cauſe. 386
Cauſſin (le P.) ſon Jugement ſur Quintilien, *a* 396. Copie Rutilius, 430. Sa Rhetorique moins eſtimable que celle du P. Soares, *b* 116. Sa Rhetorique pleine de défauts, 199. Pourquoi ſi ſouvent reïmprimée, 205. Dangereuſe, 204. 209. Sa comparaiſon de Ciceron & de Demoſthene vaut mieux que celle du P. Rapin. 318. &c.
Cenſeur ou Critique; ſon devoir. *b* 251

Centenier; beauté des paroles du Centenier de l'Evangile, *a* 182. 183
Cesar; ce qu'il disoit de l'entêtement de Brutus, *a* 279. de son eloquence. *ibid.* De celle de Ciceron. 280
Chaire (Rhetorique de la) dans les Anciens & dans les Modernes, *b* 325. Dans le P. Rapin, 324. Son stile, 325. 539
Charlemagne s'entretient sur la Rhétorique avec Alcuin, *a* 453. Il s'entretient avec le même sur la Morale, 455. Estime qu'il fait de l'Eloquence. 456
Charpentier; ce qu'il dit des nombres du Discours, *a* 90. 91. sont les principes de Denys d'Halicarnasse. *ibid.*
Chateaubrun; ce qu'il dit de Longin, *a* 176 Croit que Longin & Hermogene sont d'accord sur le Grand & le Sublime. 191
Choix; le choix des circonstances fait un Sublime, *a* 186. 187. Le choix des mots sont utile à tous les Ecrivains, 173. Demande beaucoup de prudence. *ibid.*
Chute, ce que c'est. *a* 141. 142. 149. 154
Christophe (Saint) si l'image de ce Saint n'est qu'une allegorie. *a* 573
Chrysostome (Saint) son Eloquence modele de tous les stiles. *b* 208
Cause, causes de la chûte de l'eloquence. *b* 106
Ciceron; ses Ouvrages sur la Rhetorique, *a* 218. La Rhetorique à Herennius n'est pas de lui, 316. Peine qu'il prenoit & qu'il conseille, 256. 257. Marque les defauts de l'Eloquence, & les evite, XXVIII. 259. Son sentiment touchant Platon, 9. 16. Ne prend pas le sens de ce Philosophe sur la Rhetorique. 17. Ce qu'il pense d'Aristote, 42. 45. 63. Touchant les passions, 45. 48. Si Ciceron est plaisant, 45 Copie Aristote & en fait gloire, *ibid.* Difference de la Rhetorique & de celle d'Aristote, 63. Conduite qu'il garde pour devenir eloquent, 257. Cette conduite comparée à celle d'Hortensius, 258. Il explique fort bien l'*Harmonie*, 284. Ce que dit Antoine Lulle de ses Livres de Rhetorique, 484 Lecture de Ciceron, moyen court de devenir Orateur, *b* 107. Beautez de sa Harangue pour Milon, *ibid.* Comparaison de son Eloquence avec celle de Demosthene, difficile, évitée, entreprise, mal executée, 313. &c Si son stile conviendroit aujourd'hui, 386. Orateur dans les grandes & petites causes. *ibid.*
Cid, Tragedie de Corneille ; pourquoi ne peut être desapprouvée des Savans, le peuple l'ayant approuvée. *a* 251. 252.
Circonstances; produisent le Sublime. *a* 170. 188

Citations, gâtent le ſtyle de Pibrac & de Briſſon, *b* 102. Ce que deux Auteurs de merite diſent pour & contre les citations dans une piece d'Eloquence, *b* 142. Les raiſons alleguées de part & d'autre, établiſſent que les Citations doivent être rares. 144. Tiennent la premiere place parmi les preuves du Prédicateur. *ibid.* Citations dans les Plaidoyez, 240. &c. 256. 291. Citations des Auteurs Payens dans les Sermons, 507. Regles generales. 546

Clarté du Diſcours, préferable à la beauté même & à la pureté. *a* 471

Cœur (le) ſert à perſuader l'eſprit. *b* 382. 383

Comparaiſon d'Antoine & de Craſſus. *a* 253. De Ciceron & d'Hortenſe, 256. De Ciceron, &c. Voi. *Ciceron. Cauſſin* &c. des grands hommes par le P. Rapin, *b* 311. ſelon Keckerman. 319

Compaſſion; moyen efficace de l'exciter. *a* 323

Complimens dans les Sermons blâmez. *b* 544

Compoſition; ſes avantages, ſes difficultez, moyen de les applanir. *b* 76. 77

Confirmation, comprend la Refutation, *a* 61. L'une & l'autre ſont ce que l'Art a de plus fort. 142

Connoiſſances néceſſaires à l'Orateur. *b* 259

Connoiſſeurs en fait d'Eloquence ne ſauroient condamner un Orateur que le Peuple approuve, *a* 251. Ont de grands avantages ſur le peuple. *ibid. & ſuiv.*

Connoître (le précepte de ſe) grand, peu pratiqué, *b* 314. 330

Conquerant; ſi un Conquerant peut être comparé à un Rhéteur. *a* 189

Conſiderations ſur l'Eloquence, il y a 80. ans. *b* 245

Converſations; ſi Aphthone a donné l'Art des converſations. *a* 143. 153. Si cet Art eſt la Dialectique. 295. 296

Converſion; ſi elle peut être efficace & machinale. *b* 514. 515

Coqueterie, (peinture de la) mal placée. *b* 394

Corrections ſur les mœurs ne doivent ſcandaliſer perſonne, *b* 54. 60. Autres Regles qu'il y faut garder. *ibid.*

Corrections des Ouvrages, maniere de s'y prendre, *b* 77. Defauts qu'il y faut éviter. *ibid.*

Coſtar, eſtime qu'il faiſoit des Oeuvres de Bacon. *b* 130

Coupable. Il eſt permis de defendre un coupable, & comment. *b* 212. &c.

Craſſus, égale les Orateurs Grecs. *a* 247. Pourquoi il n'atteint pas à la perfection, 256. Idée de ſon eloquence, 255. Compare à Antoine, 253. Caracteres de ſes penſées. *b* 338

Creſol (le P.) Auteur du Théatre des Rheteurs; ce que c'eſt. *b* 137

117. Auteur du Livre qui a pour Titre *les Vacances*, 118. Il y traite de l'Action, 119. Il y eſt trop diffus, *ibid.* Aime mieux demander pardon d'une faute, que de ne la pas faire, 120. Divers Discours de ce Pere, *ibid.* Deux grands eloges que lui donne Paréus. 121

Critique (la) des Auteurs n'eſt pas l'Ouvrage des Novices. *b* 200. Corps de Critique du P. Rapin & ſon utilité prétendue. 310. &c.

Cruſca (Academie de la) ſa querelle pour ſon Dictionaire. *b* 122. 123

Cruſius, ſon Ouvrage ſur la Rhetorique de Melanchthon, *a* 575

Cyllenius (Raphael) a fait une Verſion de la Rhetorique d'Ariſtote & du Traité de Demetrius, & l'a miſe en tables, *a* 208. On a mis la Verſion de Demetrius dans l'Edition d'Angleterre. *ibid.*

Cyrus le Rheteur; ſon Ouvrage revient à ceux d'Hermogene & de Sopater. *a* 139. 140

D.

Dacier, en quel ſens il croit que Platon condamne la Rhetorique, *a* 15. Regarde le Panegyrique d'Helene comme un exemple de l'Eloquence condamnée par ce Philoſophe, *ibid.* Son jugement ſur le Dialogue de Phédre & ſur celui de Gorgias, 28. Fait eſperer qu'il examinera la cenſure que Dicéarque a faite du Dialogue de Phedre, *ibid.* Nous propoſe une belle regle, qu'il emprunte de S Jerôme, 29. Comment il reiette l'autorité d'Athenée, qui a blâmé le Banquet de Platon, *ibid.* Il ſe fait un bouclier de l'autorité d'Origéne, *ibid.* Il a à faire à Tertullien, à S. Jerôme, à Mr l'Abbé Fleuri, *ibid.* & 30. Ses Notes ſur Longin font honneur à ce Rheteur, 175. Sa mépriſe ſur le Panegyrique d'Iſocrate, 189 Fait plus d'etat de Longin que d'Hermogene, 194. Examen d'une de ſes raiſons. *ibid.*

Dames qui prêchent leurs Predicateurs. *b* 469

Dauphine (Madame la). *b* 526

Decadence des eſprits, quelle en eſt la cauſe, *a* 174. 348. 349. 353 &c.

Declamateur, idée de ce nom, *a* xxxvii.

Declamation, ſon caractere, *a* 333. Etoit la voye que les grands Hommes prenoient pour devenir Orateurs. 334. Son Origine, 337. &c Il s'y gliſſe des défauts, 338. Declamation bonne ou mauvaiſe, 379. Declamation du Traducteur de Petrone, 380. Tout le monde peut tomber dans le defaut de la Declamation, 382. Balzac y eſt

y eſt tombé, *ibid.* Son ſiécle y panchoit. *ibid.*
Décrier, qui ſont ceux qui décrient l'Eloquence. *b* 135
Définition, ſon uſage dans le diſcours. *a* 3. 6
De la Cerda, pitoyable Auteur *b* 111
De l'Etoile (Didace) Qualitez qu'il demande au Prédicateur, *b* 52 Methodes qu'il lui propoſe de ſuivre, 53. La premiere eſt celle de S. Chryſoſtome, 54. Et d'Hermogene, *ibid.* Differentes manieres de la tourner, 54. 58. Laquelle a plus de dignité. 62
Déliberatif, Inſtructions ſur ce genre. *a* 442
Delicateſſe du Diſcours; ſa nature. *b* 345
Démetrius le Phalerien, Orateur de merite, *a* XIV. 196. 201 &c. Corrompit néanmoins l'Eloquence, XIV Son caractere. *ibid.* &c. S'il eſt l'Auteur du Livre de l'Elocution, 196. Eſt du nombre des dix Orateurs Grecs, 201. Son ſtyle étoit dans le genre mediocre, & n'avoit point de force, ou en avoit peu, XV. 201. Anachronisme ſur cet Orateur. *b* 513
Démétrius d'Alexandrie, contemporain de Galien, *a* 196. Auteur du Traité de l'Elocution, 200. Son caractere, 202. Son ſtyle & ſes préceptes. 204. 205. Cet Auteur eſt plus ſevere qu'Hermogene. 205. Fournit des principes pour juger de la perfection de notre Langue. 217
Demoſthéne, ſon application à polir ſes Ouvrages, *a* XXI. Ne parloit point ſans s'y préparer, *ibid.* Ciceron le préfere à tous, 246. Eſt l'Orateur parfait, 269. Il lui manque pourtant quelquefois quelque choſe, 271. 273. A des expreſſions que ſon ennemi appelloit des monſtres, & qui ſont pourtant irreprehenſibles, 195. Lecture de cet Orateur, combien utile, *b* 107. Beautez de ſa Harangue pour Cteſiphon, *ibid.* Comparaiſon de Demoſthene. Voi. *Ciceron. Cauſſin*; s'il entend les paſſions, 317. Plus convenable à nos mœurs. 386
Denys d'Halicarnaſſe, *a* 82. Enſeignoit la Rhétorique du tems d'Auguſte, *ibid.* Concilie cet Art avec le ſoin d'écrire l'Hiſtoire, *ibid.* Eſt appellé le Critique par excellence, 85. Idée de ſa vertu, *ibid.* Idée de ſes Ouvrages, 86. 87. Il cenſure Platon & juſtifie ſa Critique, 87. 88. Sa modeſtie, 88. Ce qu'il dit de l'Harmonie, 89. &c. Ses Ouvrages ſont imparfaits, 98. Sans lui Thucydide difficile à entendre, 99. Ce qu'il dit lui-même de ſes propres Ouvrages, 101. S'il eſt l'Auteur du Traité de l'Elocution, 199. Eclairciſſement de ce qu'il dit de la Proſe de Demoſthene & de la Poëſie d'Homere. 550. &c.
Despeiſſes, Avocat Général, ſon talent. *b* 102. 103
Despreaux, ſa Traduction de Longin a rendu cet Auteur

auſſi facile qu'agréable, *a* 174. Ses Reflexions ſur cet Auteur, 175. Ce qu'il dit de Longin, 180. Croit avec Longin, contre M. Huet, qu'il y a du ſublime dans un endroit de la Geneſe, 181. Son éloge, 184, 185. N'eſt pas toujours du ſentiment de Longin, 185. Avoit envie de traduire Démétrius, 208. Lettre de M. Despreaux, *b* 429. Ce qu'il dit du ſtile burleſque, 453. Cité, 526. &c.

Détails dans les Sermons. *b* 547

Dialectique; ce que c'eſt ſelon Platon, *a* 3, 296. Selon M. l'Abbé Fleuri, 295. En quel ſens elle répond à la Rhetorique, 297. Si l'Orateur eſt obligé d'en garder les régles. 32

Dialogue; la liberté que les Anciens s'y donnoient, *a* 21. Caractere du Dialogue, & ſa difference d'avec les Lettres. 215

Dialogues de l'Orateur; ce qui obligea Ciceron à les compoſer, *a* 218. 219. Merite de cet Ouvrage pour le fond & pour la forme, 219. Caracteres des Perſonnages qui y parlent, *ibid.* Ces Dialogues ſont difficiles à bien prendre, 220. Semblent laiſſer l'eſprit des Lecteurs incertain, *ibid.* Et néanmoins on y demêle la verité, 221. &c. S'il y a un ordre dans cet Ouvrage, 232 &c. Cet Ouvrage n'eſt point fait pour des enfans, 234. Contient des regles recherchées. 235

Dialogue de Ciceron ſur les Orateurs illuſtres, *a* 242. Voyez *Orateur*

Dialogue ſur les Orateurs, ou ſur les cauſes de la corruption de l'Eloquence, attribué par les uns à Tacite, par les autres à Quintilien, *a* 347. 360. &c. Contient une diſpute en faveur des Modernes contre les Anciens, 348. Cette diſpute n'a point de rapport avec celle qu'Horace ſoûtient dans ſon Epitre à Auguſte, 360. Ni même avec celle qu'a ſoûtenu Mr. Perrault, *ibid.*

Dicearque blâme Platon, *a* 26. Mr. Dacier promet d'examiner ſa cenſure. 28

Diction; elle donne au Diſcours un caractere qui peint les mœurs, *a* 55. L'emporte ſur l'action dans les Diſcours faits pour être lûs, *ibid.* Ce qui fait la beauté de la diction, 55. 56. Harmonie de la diction, 59. 60. Voyez *Harmonie*. Grand ſoin qu'il faut apporter dans la diction, même dans la Predication. 570. 571

Didactique, s'il y a dans l'Eloquence un genre Didactique ſeparé des trois genres ordinaires. *a* 568. *b* 68

Digreſſions; ne ſont plus goûtées. *b* 289. 290

Dilemme (erreurs ſur le) *b* 329

Dire,

Dire; la gloire de bien dire, ni même celle de bien faire n'eſt pas la fin de l'Orateur, c'eſt Dieu ſeul, *a* 4. La gloire de bien dire tient lieu de tout à un Orateur, *b* 391
Diſcernement des eſprits, ſon utilité & la maniere d'y parvenir, *a* 3. Il faut étudier le monde. 4
Diſcorde, ſa grandeur. *b* 520
Diſputes des gens de Lettres; leur utilité. *b* 531. 532
Diſcours; ſa beauté, en quoi elle conſiſte, ſelon Platon, *a* 2. *c*. Selon Hermogene, 124. Selon Ciceron, 237. &c. Difference du Diſcours Oratoire d'avec une diſpute de Philoſophie, 253. 293. Le Diſcours n'a proprement que deux parties. 61
Diſcours d'Iſocrate à Philippe confondu avec le Panegyrique du même Auteur. *a* 189
Diviſion, ſon utilité dans le Diſcours, *a* 3. 7. Ses difficultez & ſon uſage, 510. Peu de bonnes, *ibid.* Une diviſion eſtimée dans Ciceron, *ibid.* Les diviſions aujourd'hui indiſpenſables dans les Sermons, *b* 545. Autrefois inconnuës, *ibid.* Vicieuſes, 228. Regles. 545
Docteurs; differens des Prophetes chez les Juifs. *b* 505
Dodwel; ſon ſyſteme ſur Quintilien, *a* 369 &c. Ce qu'il dit de l'éloge que cet Auteur a fait de Domitien, 388. Ne touche point quelques difficultez qu'on peut faire ſur la droiture de Quintilien. 392. 409
Dolet (Etienne) en 1540. recommandoit déja l'harmonie dans le François, *a* 547. Ses regles ſur la Traduction, *ibid.*
Dreſſerus, ſa Rhétorique ſe reſſent des nouvelles opinions, *b* 66. Comment il traite la doctrine de Ramus, *ibid.* Ce qu'il demande dans la prononciation, *ibid.* Son ſtyle peu convenable, 67. Trop diffus. 69
Droit, connoiſſance du Droit civil & public neceſſaire à l'Orateur. *a* 259
Dubois, ſes fauſſes idées. *b* 439
Du Vair. Voyez *Vair*.

E.

Eccleſiaſtiques (Orateurs) *b* 230. Voyez *Prédicateurs*.
Ecoſſois; leur éloquence & leur bravoure. *b* 286
Ecrire; le ſoin d'écrire eſt un des grands moyens de devenir éloquent, *a* xxi. Ce qui peut empêcher les Orateurs d'écrire leurs Plaidoyez, ou de les donner au Public 250. Pourquoi quelques-uns parlent mieux qu'ils n'écrivent, 251. Le Predicateur doit ecrire. *b* 167
Ecriture ſainte, remplie de figures. *a* 451. 452

Editions multipliées, quelle preuve. *b* 496
Elocution, avantage de l'Elocution, *a* 55. 570. 571. Préceptes qu'en donne Aristote, 55. &c. Beauté de la doctrine de ce Philosophe sur ce sujet, 56. &c. Ce que Crassus dit de l'Elocution au troisieme Livre de l'Orateur. 236
Elocution; pourquoi le Livre de l'Elocution est attribué à Denys d'Halicarnasse. *a* 199
Eloges ou complimens dans un Sermon. *b* 459
Eloges donnez aux Livres, quelle preuve. *b* 271
Eloquence; ce que c'est, *a* 111. Droit de la Nature & de l'Art sur l'Eloquence, XI. &c. Elle peut varier & se corrompre, XIII. XIV. Se perd chez les Grecs, & pourquoi, XIV. &c. S'introduit chez les Romains, XVII. En danger de tomber parmi nous, XVII. XVIII. L'Eloquence purement naturelle n'arrive à rien d'achevé, XXIII. L'eloquence demande un grand travail, XXI. Elle demande la Science 3. Quelle science, 223. &c. La vraie & la fausse Eloquence, XIII. XVII. Quelle est l'Eloquence que Platon blâme, 14. La vraie Eloquence decriée par les Sophistes, 16. La vraie est differente de celle qui dit vrai, & la fausse differente de celle qui dit faux, 17. L'Eloquence n'est point une vaine flaterie, 22. Use de force & de liberté, *ibid.* Il y auroit beaucoup à retrancher si les hommes etoient plus sages, 62. Tours extraordinaires d'Eloquence, 97. La fausse s'introduit, 101. 354. En France même, 357. Caractere de la fausse, 101. 105. La vraie se retablit. 102. Son caractere, 105. Elle est difficile à acquerir & à conserver, 104. 105. 246. 258. Eloquence au berceau, 266. Plus mâle & plus vigoureuse, *ibid.* Comment on connoit qu'elle touche le cœur, 473. Celle de la Chaire, & celle du Barreau, malgre la difference de la matiere ont les mêmes regles, 475. Chemin que Demosthene & Ciceron ont tenu pour y parvenir, *b* 73. Marques qu'on est né pour l'Eloquence, *ibid.* Image naïve de l'Eloquence, 502. En quoi consiste l'Eloquence, *b* 123. &c. Elle est ordinairement decriée par ceux qui defendent de mauvaises causes, 135. Ses avantages, 352. Qualitez qu'elle demande, 353. Se montre encore, 391. Blâmée même par des Orateurs; mais par politique ou par vanité, 525. Combien ancienne dans les Gaules, 276. Comment traiter ses Corrupteurs, 188. 196. Ancienne & moderne, 277. Sa chûte, 290. 321. Vraie & fausse, 428. 436. Leur source, 434. Difficiles à discerner. *ibid.* Echantillons de la fausse, 195. Eloquence coquette 394
Eloquence du Barreau, ne veut point tant de Citations, *b* 206.

206. Ne nuit point à la Justice, 286. 287. Préferée à la Philosophie. 286
Eloquence de la Chaire, à qui rapportée, *b* 165. Sa dignité, 206. Comparée à celle du Barreau, 232. Autorisée dans l'Ecriture, 365. N'est pas nuisible, 464. N'anéantit point le mystere de la Croix, 549. En dignité en tout tems. 274
Eloquence Françoise; ce qui commence à la corrompre, *a* 357. Mauvais goût qui s'y étoit introduit, & dont elle s'est relevée, 365. Lenteur de ses progrès, *b* 102. 105. Causes de cette lenteur, 106 107. Négligée par la Noblesse, 105. Quand est-ce qu'on peut dire qu'elle est en sa force. 106
Eloquens (Discours) s'ils servent plus que les préceptes. *b* 52
Empedocles, premier Maître de Rhetorique. *a* XXXVIII
Empire; l'empire de la parole flate agréablement, *a* 71. L'Eloquence fonde les Empires. XI.
Emporius, idée de sa Rhetorique, *a* 438. Ce qu'il dit de l'*Ethopée*, 439. Instructions qu'il donne sur le genre déliberatif. 441
Enéide, attaquée & defenduë, *b* 356. Son style. 488
Enrichir la Langue Françoise, ce que c'est. *b* 398
Enthymémes; leur usage dans l'Eloquence, *a* 38. Leur éloge par l'Auteur de l'Art de penser, 39. Ils sont communs aux Orateurs. *ibid.*
Enthymematiques; pensées enthymematiques, *a* 38. Leur usage & leur nature. 39
Epicuriens & Stoïciens; leur Philosophie peu propre aux Orateurs. *a* 253
Epistolaire; style Epistolaire, & style du Dialogue, leur rapport & leur difference. *a* 215
Erasme, son Traité du Prédicateur imparfait, *a* 496. Beautez de son objet, 497. Qualitez qu'il veut dans le Prédicateur, 498. Ceux qu'il exclut de la Chaire, 499. Avis pour s'y disposer, 500. Erasme est trop diffus, 499: Croit l'art nécessaire, 500. 501. Son Ouvrage semblable à celui de Quintilien, 504. Auteurs qu'il conseille de lire, 505. S'il est le premier qui ait écrit de la Prédication. 513
Erreur; Celui qui la persuade peut être un vrai Orateur, mais non un honnête homme, si ce n'est qu'il se trompe. *a* 18
Erudition énorme, contraire à l'Eloquence. *b* 179. 287. 291
Esprit. Le S. Esprit a donné aux Auteurs Canoniques l'Eloquence, sans qu'ils la cherchassent. *a* 468
Esprit; l'art de dire les choses avec esprit, *a* 58. &c. 11

n'est

n'eſt pas néceſſaire d'avoir tant d'eſprit, *b* 270. L'eſprit eſt fertile pour le bon & pour le mauvais, *a* 267. Le bon eſprit eſt le vrai repertoire de l'Orateur, *b* 133. Ce que c'eſt que bon eſprit, 441. Bel eſprit. 556. &c.

Eſprit ſoule ſous les talons; penſee & expreſſion de Demoſthene, ce qu'il en faut juger. *a* 194

Eſtimer; n'eſtimer que ce qui eſt eſtimable, & ne craindre que ce qu'une ame noble doit apprehender, eſt une ſource feconde de penſees ſublimes & de ſentimens héroïques. *a* 169

Ethopee dans Aphthone, ce que c'eſt, *a* 156. Le P. Meneſtrier la confond avec les portraits. 151. 156

Etude des Langues mortes, ſon uſage. *b* 276

Exacte raiſon & le bon goût. *b* 332

Exactitude; ſi quelquefois elle n'eſt pas neceſſaire. *b* 334

Exemples; leur uſage dans l'Eloquence, *a* 38. *b* 349. Neceſſaires, *b* 350. D'où les tirer, 215. Si un Maître doit fournir des exemples de ſon propre fond, ou les emprunter d'ailleurs. *a* 320

Exercice; neceſſaire à l'Orateur. *a* 10

Exorde; maniere de le faire ſelon Hermogene, *a* 118. 153. 313. Uſage de l'Exorde & des autres parties du Diſcours dans la Predication, 508. Source & uſage des Exordes dans le Barreau. *b* 288

Experience du monde neceſſaire à l'Orateur. *a* 4. 11

F

Fabius. *b* 298

Fable dans Aphthone, ce que c'eſt, & ce qu'en dit le P. Meneſtrier *a* 141. 149. 153

Fabricius *b* 300

Fait: il eſt à propos de le traiter plutôt que les Queſtions, *b* 287

Fanſtrau (Auteur) *b* 471

Fard; la compoſition des fards eſt une image de la Sophiſtique. *a* 12

Farnabe; idée de ſa Rhetorique, *b* 160. 161. Peu eſtimé de Mr. Morhof, 162. Mr. Bayle lui donne des éloges, 163. Un Dominicain fait cas de ſes Notes, *ibid.* Mr. Baillet de ſes Critiques. *ibid.*

Femme: s'il eſt vrai que chacun trouve ſa femme la plus belle de toutes. *a* 277

Fenelon (M. de) écrit contre le bel eſprit & ne s'en garantit point, *b* 556. Ses erreurs. 558. &c.

Figures; raillées par Platon, *a* 8. Ariſtote n'en parle point, 36. Ce qu'en penſe Hermogene, 125. Alexandre le Rhéteur en a fait un Traité, 136. En quoi differentes des

des Tropes, *ibid.* Si tout discours est figuré, 135. Usage des vraies figures, *ibid.* Détail des figures de pensées, 136. De celles de diction, *ibid.* 136. 137. Les figures soutenues par le Sublime, le soutiennent aussi, 172. 188. Toutes les figures, dans toutes les Langues, ont quelque chose de commun, & en même tems quelque chose d'extraordinaire, 183. Personne n'en parle moins que Ciceron, après Aristote & il a eu raison, 238. Quintilien diffus sur les figures, 405. Choses sensées qu'il en dit, 406. Les petits Rhéteurs ne parlent d'autre chose, 429. &c. 432. 434. Figures de l'Ecriture Sainte. 451

Figuré; Discours trop figuré, n'est non plus la vraye éloquence, que l'ombre la verité. *b* 100

Figuré, sens figuré de l'Ecriture, & son usage. *a* 572

Fin; quelle fin l'Orateur doit se proposer, selon Platon. *a* 4

Flaterie, difficile à eviter. *b* 458

Flavien (Saint) d'Antioche. *b* 299

Fleuri, le stile du Palais moins fleuri. *b* 386

Fleuri (M. l'Abbé) son sentiment touchant Platon, *a* 30 Louanges qu'il donne à ce Philosophe, 30. 31. Reproches qu'il lui fait, 31. 32. Estime ses preceptes de Rhétorique, 30. Les prefere à ceux d'Aristote, 31. En cela contraire au P. Rapin, 55. 56. Explication qu'il donne d'un passage d'Aristote, 296. cité. *b* 240. 349

Foible; le foible d'une cause doit se cacher ou dissimuler, *a* 267

Fort: le style fort, selon Hermogene, *a* 192. Selon Demetrius, 216. Ce qui lui est opposé, *ibid.* Ecueil du style fort. *ibid.*

Fort; il faut faire valoir le fort d'une cause. *a* 267

Franchise; belle franchise d'un Orateur. *a* 249. 250

François, pourquoi les François ont été si long-temps sans posseder l'Eloquence, *b* 103. Leur éloquence. 247. 287

Françoise (la Langue) son genie *b* 385. 388. 390. 395

Frisius (Paul) a fait la comparaison de la Rhétorique de Melanchthon avec la Logique de Ramus, & la Rhétorique d'Omer Talon. *a* 543

G.

Galand (Pierre) témoignage qu'il rend à Quintilien, glorieux à cet Auteur, mais long & mal entendu, *a* 398. &c.

Gaschies (le Pere) Théologal à Soissons, son éloge. *b* 529. &c. 555

Géne à polir un Ouvrage *b* 252

Genese; qu'il y a du Sublime dans les paroles de la Gene-

se qui regardent la creation de la lumiere. *a* 181
Genie; neceſſaire à l'Orateur. *a* XI. 3. 10 367
Genies heureux en fait d'Eloquence. *b* 554
Gens du Roi (Meſſieurs les). *b* 393
Geſte; methode plaiſante du geſte, *b* 282. Poëme ſur ce ſujet, 284. Pourquoi on ne peut en donner des regles par écrit. 285
Gibert (le P.) contraint à lui-même, *b* 512. Sa vanité, *ibid.* Fait un Anachronisme ridicule. 513
Gloire, elle ne ſuffit pas pour ſoutenir les Orateurs, ou les Poëtes *b* 104
Gobi (Dom Simplicien) ſi Rhétorique, *b* 165. Auteur judicieux, 166. Habile ſur les mouvemens & l'amplification, 168. Entend fort bien les bons principes, 170. 171
Gorgias, Diſciple d'Empedocle, *a* XXXVIII. Traite Platon de calomniateur, 18. 21. Etoit riche & conſidere, 18. A quel prix il enſeignoit l'Eloquence, 19. Admiré par les Atheniens, *ibid.* On lui éleve une Statue à Delphes, *ibid.* Si elle étoit d'or, ou d'airain, & par qui elle fut erigée, 19. 24. Cet Orateur avoit de la force & de l'élevation, 19 &c. S'il étoit Auteur du Dis le cours tantule *le Panegyrique*, 20. Sa vanité va juſqu'à l'inſolence. 23
Gorgias tout d'or; mot de Platon, replique de Gorgias *a* 24
Gorgias; Dialogue de Platon, *a* 1. Deſſein de ce Dialogue, 1. 2. Il ne faut pas juger de l'Eloquence par quelques endroits de Gorgias, 15. Platon y fait parler ſes perſonnages comme il lui plaît, & pour en tirer avantage. 22
Goût; ne ſouffrir pas le mauvais dans la Prédication *b* 551
Gouvernement; ſi le Gouvernement Republicain eſt plus favorable à l'Eloquence que le Monarchique, & s'il y a moins de Flateurs. *a* 174
Grammaire, moderation qu'il y faut garder, *a* 378. Cet Art eſt le principe de l'Eloquence. 571
Grammairien, difference entre parler en Grammairien, & parler en habile homme. *a* 378
Grand; s'il differe du Sublime. *a* 190 *& ſuiv.*
Grandeur d'ame, en quoi elle conſiſte *a* 168. 169
Grec; ſon utilité, *b* 254. Sa beauté. 258
Grenade (Louis de) eſtime qu'on fait de tous ſes Ouvrages, *b* 22. Comparable aux Peres de l'Egliſe, 23. Donne des regles & les pratique, 23, 24. Ses avis utiles aux Prédicateurs, 25. Ses regles ſont celles des Anciens, 26. Inſtruit par les exemples tant des Peres, que des Payens, *ibid.* Prouve la neceſſité des regles, 27. Belles obſervations

vations qui lui ſont propres, *ibid.* Ce qu'il dit des paſſions, 28. Trop diffus ſur les figures & ſur la prononciation, *ibid.* Son eloge. 23. 29. &c.
Guillard, Avocat au Conſeil, ſon merite. *a* 147
Gymnaſtique, utile au corps. *a* 12

H.

Harlay (M. de) Avocat Général, témoigne qu'on peut avec honneur défendre un coupable. *b* 295
Harmonie; goût d'Ariſtote ſur l'Harmonie, *a* 59. 60. Goût de Ciceron, 60. Ses excès, *ibid.* Il vaut mieux ne point avoir d'harmonie, que de donner dans l'excès, *ibid.* Qui eſt l'Auteur de l'harmonie du François, 90. 547 Celle du François ne depend pas des mêmes principes que celle du Latin, 282. 283. Ciceron explique très-bien l'Harmonie, 285. Explication d'un paradoxe ſur l'Harmonie, 549. 550. Harmonie & beauté des periodes depuis quand trouvées pour le François. *b* 247
Helene; ſon Panegyrique regarde par M. Dacier comme un exemple de l'Eloquence que Platon condamne. *a* 15
Herennius; Rhetorique à Herennius. *a* 316. Qui en eſt l'Auteur, *ibid.* &c. Idée qu'il en faut avoir. 320
Hermogene, *a* 110. Profeſſe la Rhetorique à 15 ans. Compoſe ſa Rhetorique à 18. Devient ſtupide à 24 *ibid.* Sert à expliquer Ariſtote, 111. Ne traite pas ſeulement des caracteres, 112. Fait connoître Demoſthene, 113. N'a point écrit pour des enfans, 114. Sans lui, point de bon Interprete, *ibid.* Mr. Baillet n'en a pas juge favorablement, 115. Sa methode de trouver les preuves plus facile que celle d'Ariſtote, 120. Sa grande connoiſſance de l'Art, 121. & ſur tout des ſtyles, 122. 123. Son deſſein dans ſes Livres des Idées, 127. Methode d'Hermogene excellent Livre & ce qui en reſte, 127. 128. Ne trouve point de phraſes louches dans les anciens Auteurs Grecs, 161. Eſt plus exact que Longin dans la diviſion des ſources du Sublime, 153. Son jugement ſur une hyperbole de Demoſthene concilié avec celui de Longin, 194. L'Hermogene Latin ou Ciceronien. 479
Héroïque; ſource feconde de ſentimens héroïques. *a* 169
Hiſtoire; ſon uſage dans l'Eloquence, *a* 259. Son ſtyle. *b* 486
Hobé, Regent de Troiſiéme au College de la Marche, ſon éloge. *a* 562. *b* 533
Homelies & Sermons ſuivis, *b* 419. Idée de l'Homelie, 424

Homere, son adresse & son intelligence dans l'Harmonie, *a* 93. Artifice & beauté de ses Harangues, 97. Sa Poëlie digne d'admiration parce qu'elle ressemble à une belle Prose. 94

Honnête homme; l'être, & le paroître dans le Discours, sont differens, *b* 315. Le premier ne suffit pas pour le second, 315. 316. Le second n'est pas l'art d'imposer en politique. 316

Hortensius; sa conduite dans l'etude de l'Eloquence, *a* 258. Comparée avec celle de Ciceron. 256 *& suiv.*

Huet, ancien Evêque d'Avranches, son eloge, *a* 180. Ne trouve point de sublime dans un passage de la Genese, ou Longin, Mr. Despreaux & Mr. Tollius en trouvent. 181

Hyperbole, son usage, *a* 57. 61. Maniere de juger d'une Hyperbole. 195

J.

Jarry (l'Abbé du) son Ouvrage est moins un recueil de preceptes que de sentimens du cœur, *b* 367. Son goût & ses idées 368

Idées sensibles mal confonduës avec des impressions importantes, *b* 435. Necessaires dans un Sermon, 522. Abondent la pure intelligence. *a* 524

Jerôme (Saint) belle regle qu'il donne à ceux qui lisent les Auteurs Payens, *a* 28. 29. Jugement qu'il fait de Longin. 177

Ignorans; leur facilité dans leurs discours, *a* XXII, XXVI. Ce qu'ils blâment dans l'Eloquence. XXXI, &c.

Images; Elles donnent de la vie aux choses, & contribuent au Sublime, *a* 170. Les Images sensibles aident l'intelligence. 535

Imagination, son usage dans la Morale, *b* 135. Terme equivoque. 435

Imitation des Anciens; son usage dans l'Eloquence, *a* 11. Avantages de l'Imitation, & la maniere de s'y prendre, *b* 76. Idée de la vraie Imitation. 184

Impudence & aveuglement de quelques personnes qui jugent de l'Eloquence. *a* XXVI

Ingenieuses (Pensées) objet de la Rhetorique, *b* 336. En quoi elles consistent, 336. 339. 340. Leurs qualitez, 337. 338. Leurs défauts. 337

Insinuer; s'insinuer dans les cœurs; si l'art est aisé ou difficile à expliquer. *b* 484

Instruire, qualitez d'un discours fait pour instruire. *b* 422

Intelligence & imagination. Pitoyable raisonnement fondé sur

sur leur distinction. *b* 433. 524
Interrogation; elle n'est pas toujours une figure. *a* 135. 172. Elle n'est pas le fait d'un ignorant. 300
Invective; comment excluë des Sermons *b* 553
Invention; Livres de l'Invention, *a* 309 &c. Idée qu'en donne Ciceron. 311. 314
Invention; methode de trouver les argumens, *a* 40. Si Aristote a borne la Rhetorique à l'Invention, 54. Preceptes d'Hermogene sur l'Invention. 119 &c.
Inversions des mots dans notre Poësie, images de celles du Latin. *b* 390
Ironie, familiere à Socrate, *b* 530. Son utilité. *ibid.*
Irrégulier; ce qu'il y a d'irregulier dans un Discours, lui donne quelquefois de la force, &c. *b* 253
Isocrate; cet Auteur est un modele pour les Discours d'apparat, *a* 5. S'il a pris à Gorgias son Panegyrique, 20. Son genre d'écrire, 266. A la vraie maniere d'elever un Orateur, *ibid.* Il faut plus de force au Barreau, que n'en a cet Auteur, *ibid.* Maltraité & defendu, *b* 558 &c.
Juge; Difference du Juge & du Prince. *b* 299
Jugemens des Savans, Ouvrage commencé par M. Baillet, *a* v. Fin & utilité de cet Ouvrage. VII. VIII
Junius (Melchior) personne n'a mieux traité de l'imitation, *b* 76. Explique bien les mœurs oratoires. 78
Jupiter; le Jupiter de Phidias, image de l'Orateur de Ciceron. *a* 265

K.

Keckerman, rend justice à Didace de l'Etoile, *b* 64. Auteur accusé de vol, 90. On le vole aussi, 92. Justifié sur l'accusation en matiere de Rhetorique, 92. 93. 95. Prouve la necessité de l'éloquence & des regles dans la Predication. 93

L.

L'Allemand (le P.) Chancelier de Sainte Genevieve, *b* 233. 235
Lamoignon (Mr. le premier Président de) ce qu'il pense des études tardives. *a* 375
Lamoignon (Mr. le Président de) frere de Mr. de Baville, ses progrès dans les Etudes. *a* 375
Lamy (le P.) Benedictin, soutient une mauvaise cause, *b* 428. Encherit sur Mr. du Bois, 429. 445. Sa Dispute. 520

Lamy (le P.) de l'Oratoire, manque d'équité, *b* 475. Idée de son Ouvrage, 476. Ses fanfaronnades, *ibid.* N'entend rien à l'art de persuader, 477 &c. Ce que c'est qui a fait valoir son Livre. 497

Langbeine; ses Notes sur Longin, *a* 175. Accuse Balzac de n'avoir pas senti le Sublime d'un endroit de Demosthene, 186. 187. Balzac justifié. 188

Langues mortes ou etrangeres (l'etude des). *b* 387

Langue Françoise; si elle est exempte des depouilles du Latin. *b* 399

La Pierre (Gabriel de) ses Notes sur Longin, & sa Traduction, *a* 175 Eloge qu'il donne à cet Auteur. 176

Latin, à deux de jeu avec le François, *b* 388. Etude du Latin. 276

Laval (M. de) Professeur de Rhetorique, homme de mérite *a* 147

Le Fevre; ses Notes sur Longin, *a* 175. Ce qu'il dit de cet Auteur, 178. Son sentiment sur Herodote contre Longin, 186. Sa critique sur le Panegyrique d'Isocrate, 216. Croit que le Grand dont parle Hermogene & le Sublime dont parle Longin, ne sont pas la même chose. 190. 191

Leurs; sa franchise *a* 249. 250

Le Maire (Mr.) preferé à M. Patru. *a* xxviii

Lettre, le caractere d'une Lettre; son rapport avec le Dialogue, & sa difference, *a* 215. Aristote habile à ecrire des Lettres, *ibid.* L'art des Lettres, objet de la Rhetorique, *b* 413 Leur stile 414

Lettres; la connoissance des Belles Lettres est la source de l'eloquence *a* 259

Le Vayer (La Mothe) ce qu'il dit de la Dialectique & de la Rhetorique *a* 294

Liberté des anciens plus tombée que leur Eloquence. *b* 248. Liberté genereuse de l'Orateur, 253. Liberté de parler bornée par les Loix, 392. Ces bornes n'ont point etouffé l'Eloquence. *ibid.*

Lieu commun; ce que c'est, *a* 154, 155. Ne veut point d'exorde, 153. A quelquefois deux faces comme la These. 155. Idée qu'en a le P. Menestrier, 150, 154. Idée qu'en donne Ciceron. 155

Lieux de Rhetorique; c'est la matiere des Topiques, *a* 288. Sont inutiles à ceux qui n'ont point d'usage & à ceux qui en ont. *a* 289 290. *b* 378. 536

Litteraires, Messieurs de la Societé Litteraire de la Haye trouvent quelques difficultez dans cet Ouvrage; l'Auteur les explique. *a* 550 &c.

Litteral; sens litteral de l'Ecriture, combien il faut s'y attacher. *a* 572
Litterature excessive. *b* 183
Livie (l'Imperatrice) sa gloire. *b* 299
Livre; ses premiers succes, de quelle consideration, *b* 271. La Posterite seule en decide. 496
Livres Saints (les) ont deux sortes d'Eloquence, dont une convient aux Prédicateurs. *b* 463
Logique; pourquoi, selon M. l'Abbé Fleuri, appellée Dialectique. *a* 295
Longin, *a* 165. Il oublie son bon goût, 188. 190 Pourquoi il paroit si different d'Hermogene sur la matiere du Sublime, 190. S'il l'est en effet, 191, 192. Ce que dit de Longin Antoine Lulle, 484, 488. Longin mal entendu, *b* 316. Ses Regles applicables aux Sermons, 465. Sur les brillans de diction. 471
Longueur des Ouvrages, par où il en faut juger. *a* 459
Lucien, *a* 103 Ses bonnes qualitez, 109. Ses défauts, *ibid.* Son Rheteur ridicule est un Ouvrage instructif, 108. Propose deux voyes pour l'Eloquence, 101. Fait semblant de se moquer de ceux qui prennent la bonne, & d'approuver ceux qui prennent la mauvaise, 105. 106. Ce qu'il dit d'Isocrate. *b* 565. 566
Lucile b âme dans ses vers le soin que Crassus prenoit d'arrondir ses periodes. *a* 238
Lucrece, violee par Tarquin, delibere si elle doit se tuer, comment traiter ce sujet. *a* 442 &c.
Lulle (Raymond) sa methode, comment définie. *a* 482
Lulle (Antoine) sa Rhetorique n'est autre que celle d'Hermogene, 483. Quel jugement il porte de Ciceron, de Quintilien & de Longin, 484. Entend les passions & les mœurs, 485. 486 Pense sensement de la memoire & de la prononciation, 486. Ce qu'il dit de la Physique de Pericles, *ibid.* Avis important qu'il donne, *ibid.* Ses longueurs & autres choses qui démentent son bon goût, 487. Sa vanité, 490. Admire Platon en tout, 489. Ce qu'il dit des Progymnasmes, 490. Ce qui choque d'abord dans son Livre. 491
Lysias, fameux Orateur, critiqué par Platon, *a* 6, 7. Est Auteur des pensées & des preuves du Panegyrique d'Isocrate. 20

M.

Magistrats, ce qui les rebute dans la lecture de Quintilien, *a* 426. Le premier Magistrat de France & sa grandeur d'ame, *b* 532

Majoragius; son jugement sur la Rhetorique d'Aristote, *a* 64. Ses Commentaires, 65. Il y copie Victorius *ibid.*
Maîtres; necessité d'en avoir, *a* xxiii. Et de les choisir, xxiv. 353. Il y en a qui promettent l'Art sans le savoir, xxiv. *b* 330. Anciens & Modernes ont expliqué toute sorte d'Eloquence, 471. Maîtraitez tous par un jeune homme. 472
Malebranche (le P.) idée qu'il donne d'Aristote, & de sa doctrine des mœurs *a* 47. 49
Maniere; la grande difficulté de l'Orateur est dans la maniere, *a* 267. Elle comprend deux choses, l'action & le style. *ibid.*
Marillac (M. de) Avocat General du Grand Conseil, *b* 240
Marion, Avocat General, ses raisons. *b* 103
Marot, son style, & le Burlesque. *b* 452. 453
Martyrologes; ce qu'on attribue à Augustin Valerio sur les Martyrologes. *b* 12
Marville (Vigneul de) *b* 261
Massaron (le P.) outre l'eloge du P. Lami. *b* 471
Mayne, ses idées, son goût. *b* 216 &c.
Matieres oratoires; leur etendue. *a* 228
Maucroix, ses Oeuvres posthumes & leur mérite, *a* 362. Ses Reflexions sur les passions, 364. Reponse à une Lettre de M. Despreaux. *b* 447
Maximes sur le Ministere de la Chaire, *b* 539. Ouvrage du P. Gaschies. 555
Médiocre; le Mediocre parfait cede au Sublime qui a quelques defauts, *a* 173. Nature du style mediocre. *b* 487
Melanchton, à quel âge il a écrit sa Rhetorique & sa Dialectique, *a* 563. 565. S'il savoit bien la Rhetorique, 566. Belle idée qu'il en donne, 567. Son Traité se sent de ses erreurs, 569. Avis utile qu'il donne sur l'Invention, 570. Idée qu'il a des figures. 574
Melange de Grec & de Latin & de toute Langue étrangere, ce qu'il en faut penser. *b* 142 &c.
Memoire; s'il y a un Art de la Memoire, *a* 54. Preceptes sur la Memoire *b* 225. 543
Menandre le Rheteur, *a* 138. N'a donné que des preceptes pour les eloges, & il descend dans des details inutiles. *ibid.*
Menestrier (le P.) quelle idée il avoit d'Aphthone, *a* 148. Combien il se trompe dans cette idée, 152 &c. Traite durement le P. Pomey, *ibid.* Ce qu'il dit des Topiques de Ciceron & combien il se trompe. 290. 291
Mensonge: non permis à l'Avocat. *b* 294
Metaphores; leur usage, *a* 57. Source du plaisir qu'elles don-

donnent, selon la doctrine de M. Nicole, 58. Selon celle d'Aristote, *ibid.* Selon le P. Bouhours, 59. Elles portent à l'esprit une nouvelle connoissance. *ibid.*

Metaphysique; ne convient pas à l'Orateur. *b* 268

Methode, ou Lieux de Rhetorique, ce qu'Aristote en pense, *a* 40. Ce qu'en dit Ciceron, *ibid.* Ce qu'en dit le P. Lamy de l'Oratoire, *ibid.* Ce qu'il en faut croire, 289. Methode d'acquerir l'éloquence par Junius, *b* 72. 73

Mission nécessaire au Prédicateur. *b* 540

Modele; les vrais modeles d'Eloquence sont les Orateurs Attiques, *a* XIII. Deux entr'autres selon Platon, 5. Modeles d'Eloquence. *b* 258. 354. 368

Modernes (Orateurs) ne peuvent prendre l'autorité de Ciceron, *b* 386

Modernes (Maîtres) ainsi que les Anciens donnent la Rhétorique de la Chaire. *b* 326

Mœurs; celles de l'Auditeur doivent être connuës à l'Orateur, *a* 4. Celles de l'Orateur sont un moyen de persuader, 42. Elles contribuent à la douceur, *ibid.* Platon & Aristote les ont parfaitement connues, *ibid.* La Doctrine des mœurs mépriſée, 48. 49. Cette doctrine n'est pas entenduë, 50. 51. Aristote l'explique clairement, 51. Ciceron l'a très-bien compriſe, 53. Difference des mœurs, des portraits, & des preuves tirées des mœurs, 48. Ce que Ciceron en dit au 2. Livre de l'Orateur, 230. Les mœurs sont la vraye Physique de l'Orateur, 486. Mœurs Oratoires different des Portraits, *b* 323. Sont necessaires. 257

Monnoye (M. de la) connu de tous les Savans. *a* 147

Morain, ancien Professeur de Rhetorique, homme qui a beaucoup de probité & de lumiere. *a* 147

Morale du Prédicateur n'est pas une Philosophie Payenne, *b* 326. 327. Celle d'Isocrate. 560. 563 564

Morhof, sa mepriſe sur l'Ouvrage de Démetrius, *a* 207. Beau témoignage qu'il rend aux regles des Anciens, 514. Ce qu'il dit sur les Comparaisons du P. Rapin. *b* 318

Mots; le choix des mots combien important à toute sorte d'Auteurs, *a* 172. 173. *b* 249. Grande force des mots ordinaires, 173. Leur arrangement, combien important, 173. 174. Repetition des mots fait un sublime, 187. Ce que dit Craſſus du choix & de l'arrangement des mots, 238. L'estime qu'il en faut faire, 239. Defauts qu'il faut éviter dans le choix des mots. *b* 249. 250

Moyens; la maniere de placer les moyens d'une cause. *a* 267

Muret, ce qu'il dit de Quintilien & de Ramus, *a* 397. Refute sur ce qu'il croit le premier propre aux enfans. 398
Mysteres des pensées delicates. *b* 345

N.

Naïf (le) & le Bouffon. *b* 455
Narration; maniere de la commencer selon Hermogene, *a* 119. Ce que c'est dans Aphthone, selon le P. Menestrier, 149. Si c'est le talent de dire des nouvelles, *ibid.* Son usage & ses conditions dans la Predication, 508, 509. Ses qualitez. *b* 288
Nature; ses droits sur l'Eloquence, *a* xi. Les premiers Orateurs furent ses Eleves, *ibid.* &c. C'est toûjours elle qui doit parler dans les discours, xii. C'est elle qui distingue la veritable Eloquence, *ibid.* Elle a besoin de l'Art pour se regler & se fixer, même pour se montrer, xiii. xx. Elle veut être étudiée, xxii. Idée du mot de *nature* selon Ciceron & le P. Rapin, 47. La Nature & l'Art concourent, *b* 373. 462. &c. La Nature capable d'unir les hommes. 507
Naude, sur Marot. *b* 454
Négligence; il vaut mieux être négligé que trop orné. *a* 61
Negligence, quelquefois louable. *b* 249. 250
Nicole, son jugement sur la doctrine d'Aristote touchant les preuves, *a* 39. Sur la doctrine d'Aristote touchant les passions. 44. 45
Nombre & harmonie, utile dans un Sermon. *b* 370. 371
Norbanus. *b* 296
Nunnes, en Latin *Nunnesius*, est admirateur d'Hermogene, & le prefere à tous les Maîtres, *a* 114, 115. Sa Version d'Hermogene du caractere de celle que Ciceron a faite de Panetius. 526

O.

Orateur; pouvoir des Orateurs dans les Républiques, & même dans les Monarchies, *a* xxxvi. Quelle est la cause de leur petit nombre, xxiv. Ce qui les distingue des Philosophes, xxxiii. Sont des Maîtres de Politique, xxxv. Quelle vue ils doivent se proposer, 4. L'Art de devenir un Orateur parfait, 104 &c. 126. Difference entre un Orateur & celui qui ne l'est pas, 135. Science de l'Orateur, 223 273. L'Orateur fait plus de Morale que les Philosophes, 223. Qualitez qu'il doit encore avoir, 224, *b* 253. Moyens de parvenir à cette perfection, *a* 225, &c.

Il n'y a point d'Orateur ni de Poëte qui ne croye mieux faire qu'un autre, 276. 277. L'Orateur doit mettre moins de tems à s'instruire des Sciences que ceux qui en veulent faire profession, 240. Pourquoi tel Orateur qui parle bien, n'écrit point, ou n'écrit pas si bien, 250. 251. Si un Orateur qui a l'approbation du Peuple, peut n'avoir pas celle des Savans, 251. &c. Comment il doit se comporter dans sa Profession, 411. Ne doit pas être Philosophe de Profession, *ibid.* Ne se mêle de persuader que les choses de sens commun, 446. Son vrai caractere, 470. Homme né pour être Orateur, *b* 73. Quand on peut le discerner, 74. &c. Conduite qu'il doit tenir, *ibid.* A besoin de regles, 75. Ce qu'il doit savoir, 75. 76. A qui compare par Platon, 126. Comment il parvient à connoître la verité, 127. Comment proceder aux jugemens sur les Orateurs, 229. Orateurs Ecclesiastiques de l'ancienne Eglise, 230. Cause du petit nombre d'Orateurs. 330

Les trois Livres de l'Orateur sont proprement la Rhetorique de Ciceron, *a* 218. Ne sont point ses Livres de l'Invention qu'il ait retouchez, 219. Cherchez *Dialogue.*

Dialogue touchant les Orateurs illustres, *a* 242. Ce qu'en dit M. Baillet, 243. Quel est le but de cet Ouvrage, *ibid.* Est plus ancien que le Livre intitulé *l'Orateur*, 244. Idée de cet Ouvrage, *ibid.* &c. Il y a deux parties, 245. Pourquoi intitulé *Brutus.* 247

L'Orateur, Ouvrage adressé à Brutus, *a* 247. Dessein de cet Ouvrage, 261. Quelle idée Ciceron avoit de cet Ouvrage, 263. Sa tendresse pour le même, 264. Cet Ouvrage a plus d'élévation, & pourquoi, 285. Est très-difficile, 286. Strebée l'a bien expliqué. *ibid.*

Du genre d'Orateur le plus parfait, Ouvrage de Ciceron, *a* 286. Occasion, dessein & nature de cet Ouvrage, *ibid. & suiv.* N'est qu'une Preface d'un Ouvrage qui s'est perdu. 288

Ordre, il y a dans tout Discours un ordre naturel qui ne peut changer, ce qui n'empêche pas qu'il n'y en ait un autre qui change selon les circonstances, *a* 326. 327. La connoissance d'un Ouvrage dépend de celle de l'ordre que l'Auteur y garde. 570

Orné; style orné, elegant, poli; en quoi il consiste. *a* 211. 212. On le tire des objets agréables, & quelquefois des plus tristes, *ibid.* Ce qu'en dit le P. Bouhours, 213. Ce style veut être interrompu, & pourquoi. 259

Ornemens propres aux Orateurs, *a* 56. Plus difficiles, *ibid.* differens des ornemens Poëtiques, *ibid.* Changent selon

lon les circonſtances, 61. En quoi ils conſiſtent ſelon Hermogene, 120. Deux eſpeces d'ornemens, ſelon Craſſus, 237. Difference qu'il y faut mettre, 239. Les ornemens & les figures dans le diſcours, doivent être non comme un aliment, mais comme un aſſaiſonnement, *b* 98 99, Excès d'ornemens, à quoi il reſſemble, 100. Les plus grands ornemens de l'Eloquence mal confondus avec les petits brillans, 322. Ce ſont, non ces ornemens qui font l'Orateur, mais les bienſeances. 386

Orſi (le Marquis d') ſon idée ſur la delicateſſe. *b* 345

Ouvrage; les Ouvrages, dans tous les Arts, ſont d'après l'idée qu'en a l'Ouvrier. *a* 261

Ouvrier; tout Ouvrier conçoit quelque choſe de plus parfait que ce qu'il fait. 261

P.

Pajot (le P.) le peu de cas qu'on en fait. *b* 111

Panegyrique; caractere du Panegyrique en general. *a* 236

Panegyrique d'Iſocrate; les penſées & les preuves ſont de Lyſias & de Gorgias, *a* 20. Ce que c'eſt que cet Ouvrage, ſuivant Longin, 188. 189. Selon Denys d'Halicarnaſſe, 190. Selon Timee, 189. 190. Erreur ſur cela de Mrs. Le Fevre & Dacier. 189

Panigarola, ſa reputation dans la Prédication, ſes talens & ſes defauts, *b* 80. Ses divers Ouvrages ſur Demetrius, 81. 82. A une fauſſe delicateſſe & la ſoutient mal, 83. 84. Il a des *Conceti*, 86. Croit que le Demetrius que nous avons, eſt le Phalerien, 87. On le refute par lui-même. *ibid.*

Parole; ſon utilité, ſon excellence, ſa liaiſon avec la ſageſſe, ſon danger. *a* III. IV. V.

Partitions oratoires, Ouvrage de Ciceron. *a* 298, &c.

Paſſerat, idée qu'il donne du Diſcours trop figuré. *b* 100

Paſſions; ſont un des trois moyens de perſuader, *a* 42. Perſonne n'en a mieux penetré l'Art qu'Ariſtote, *ibid.* La diviſion qu'en fait ce Philoſophe dans la Rhetorique, eſt la plus propre a l'Orateur, 43. Trois choſes à connoître pour bien manier les paſſions, *ibid.* Doctrine d'Ariſtote ſuivie par Ciceron, 45. Merveilleux des Paſſions, 53. En quoi Antoine en fait conſiſter l'Art, 226. Sa doctrine eſt celle d'Ariſtote, 230. Importans preceptes ſur les paſſions, 230. 231. Diviſion des paſſions ſelon les Stoiciens, 301. Elles ſont le moyen de

de vaincre le cœur, 470. Il n'eſt pas beſoin d'en ſavoir le nombre ou la nature avec une exactitude phyſique pour les exciter, 480. Elles ont lieu dans les Sermons, *b* 15. &c. S'il eſt permis à un honnête homme d'exciter les paſſions, 124. &c. Platon & Ariſtote les demandent dans l'éloquence par differentes raiſons, 128. Elles ſe prennent en bonne & mauvaiſe part, 435. Par qui bien traitées, 213. 221. 223. Sur cela deux grands preceptes, 174. La fauſſe Eloquence ne peut les exciter, 446. Pourquoi néceſſaires, 381. Même au Plaidoyé, 238. Non etrangeres à l'Avocat. 239

Patru n'égale point M. le Maître. *a* xxviii

Paul (S.) très-éloquent dans ſes Epitres, *a* 469. Avoit pourtant quelque difficulté à parler, & pour cela accuſé de n'avoir pas le talent de la parole, *ibid.* Son Eloquence étoit toute ſenſible. *b* 571

Paul (le P. de S.) Abbé des Feuillans, ſon Ouvrage, *b* 136. Son ſtyle & ſa modeſtie, 138. Se trompe en quelque choſe, 139. 140. Sa conformité avec la Mothe le Vayer, ſans que l'un ait copié l'autre, 141. Son ſentiment ſur les citations. 142

Pedant (idée d'un) *b* 417. Tel l'eſt qui ne le croit pas. *ibid.*

Peintures dans l'Eloquence. *b* 568

Peletier (M. Le) de Souzi. *b* 240

Penſées; les dernieres ne ſont pas toujours les meilleures *b* 252

Penſer (l'Art de) Logique, 331. Utile à l'Orateur, 333 334. N'eſt point une Rhetorique, 334. Il y a des choſes à redire. 347. 348

Penſer (l'Art de bien) dans les Ouvrages d'eſprit; partie de la Rhétorique d'Ariſtote, *b* 335. Pourquoi diſtingué de l'Art de penſer, 332. Ses defauts. 343

Peres de l'Egliſe, leur Eloquence *b* 575

Periodes (regles ſur les) *b* 251. 252. 253. Celles des Anciens & les nôtres. 250

Peroraiſon, ſes qualitez, *b* 290. Vraye Peroraiſon des Sermons. 548

Perſuader; moyens de le faire, *a* 41. 42. Mal pris, *b* 315. 484

Perſuaſion; c'eſt la fin naturelle de l'Eloquence, qu'il faut toujours avoir en vuë. *a* xiii

Peſchœur (Jean le) ce qu'il dit de la Rhetorique d'Omer Talon. *a* 539. 543

Petrone, cet Auteur eſt affecté, quoi qu'il blâme l'affectation, *a* 345. Ce qu'il dit de la Declamation, 380. Eſt

déclamateur, ainsi que son Traducteur, 383. Erreur de ce dernier. 381
Perrin; Il est Juge de l'Eloquence. *a* 251
Phedre, Dialogue de Platon, 41 Dessein de ce Dialogue, 2. Son caractere, 26. Ses beautez, 2. Sent le jeune homme. 26
Phedon, fon Jupiter. *a* 265
Philosophes, différent des Orateurs, & en quoi, *a* XXXII. &c. Comment il faut entendre ce que dit Ciceron, que c'est à eux qu'il devoit son eloquence, 261. Eloquence surprenante de quelques Philosophes, 304. &c. A quelle sorte d'Ouvrages ils l'appliquoient. 302
Philosophie; quelle est la Philosophie qui entre dans l'Eloquence, *a* XXXIV. Quelle secte convient plus à l'Orateur, 241. 302. Quelle est celle qui ne lui convient pas, 253. Usage de la Philosophie, 259. La plus propre à l'Orateur ne suffit pas, 262. La Philosophie avoit nui à l'Eloquence de Brutus, 280. Quel mal peut faire la Philosophie traitée sans eloquence. 481
Phrynis; quel usage en faisoit Pericles dans ses Harangues, *a* 276. &c. Ce que c'étoit que la Phrynique de Pericles, 481. En quel sens elle peut donner de la grandeur d'ame. 307. Pensée d'Hermagore sur la Phrynique, 312. Causes phrynique étrangeres à la Rhetorique. *b* 491. 496
Pindare, ses talens & ses défauts. *b* 102
Plagiaire; un Predicateur qui prend les Sermons d'un autre n'est point plagiaire. *a* 474
Platon excellent Maître d'Eloquence, *a* 1. 9. Son dessein dans Phedre. 2. Dans Gorgias, 1. 2. En quoi consiste, selon lui, la beauté du Discours, 3. Elevation de ce Philosophe dans ses préceptes, 2. 5. Il n'est point ennemi de la Rhetorique, 7. Raille les Rheteurs & leurs regles, 7. 8. Est un grand Orateur. 9. Sa maniere de faire connoître le beau, 9. 10. Dispute le prix à Homere & à Xenophon, 11. N'est pas de bonne foi, *ibid.* Reconnoit une vraye Eloquence, 15. 16. Il affecte les manieres de Gorgias & d'Isocrate, 20. Polissoit ses Discours à l'âge de 80. ans, *ibid.* Décrie les Rheteurs contre la verité & la justice, *ibid.* & beaucoup d'autres honnêtes gens, *ibid.* Il avoit de grandes passions, 21. Defaut de ses Dialogues, *ibid.* Use de Sophismes contre les Sophistes, 22. *b* 126. Attribue une fausse victoire à Socrate sur les Rheteurs, *ibid.* Autres reproches qu'on lui fait, 25. Varie dans ses sentimens, *ibid.* Trop libre dans Phedre, 26. Il

y choque les bienſeances, *ibid.* Donne de lui une idée abominable, *ibid.* &c. Sa doctrine affreuſe, *ibid.* Ses maximes ſur l'Eloquence, *b* 125. Sa Doctrine comparée avec celle d'Ariſtote, 127. Ce qu'il penſe d'Iſocrate. 559

Pline le jeune, aide à doter la fille de Quintilien ſon Maître. *a* 370

Plume, il n'y a point de meilleur Maître de Rhetorique, que la Plume. *a* XXII. 251

Plutarque, quel eſt l'Auteur François qui en approche le plus, *b* 261. Sa Comparaiſon de Ciceron & de Demoſthene. 313. 318

Poëſie, la plus parfaite ſemblable à une belle proſe. *a* 557

Poëſie Françoiſe peu goûtée par un habile homme, à cauſe de l'aſſujetiſſement à la rime. *a* 524

Poëte; les Poëtes ſont les premiers qui ayent cultivé la diction, *a* 56. Leurs ornemens ſont froids dans la proſe, *ibid.* Il n'y a Poëte ni Orateur qui ne croye mieux faire qu'un autre. 276. 277

Politien, jugement qu'il porte de Quintilien. *a* 377. 378

Portraits; leur uſage dans l'Eloquence, *a* 48. Si Ariſtote les a eu en vue dans ce qu'il a dit des mœurs, 49. Mal confondus avec les mœurs Oratoires. *b* 323. 324

Pourchot, ſa querelle ſur les Paſſions. *b* 519. 526

Préceptes; ſi le chemin eſt long par les préceptes, *a* XXV. Leur utilité, & même leur neceſſité, XIX. *b* 349. 350. Premierement pour ceux qui compoſent, XXI. En ſecond lieu pour ceux qui jugent, XXVI. Les préceptes ſeuls ne font point un Orateur, 10. Ceux des anciens Rhéteurs n'étoient qu'une préparation à des préceptes plus importans, *ibid.* Soin qu'il faut avoir de les abreger, 421. Leur ſéchereſſe n'eſt point à craindre, 422. Ceux que les Payens nous ont laiſſez ſur la Rhetorique, ſuffiſent au Predicateur, 461. 462. 513. Idée des Maitres qui n'ont voulu les ſuivre, ou qui ont voulu en donner d'autres, 462. 514. &c. Fondemens des préceptes. *b* 489. 490

Prédicateurs, inſtructions que leur donne S. Auguſtin, *a* 451. doivent ſe ſervir de la Rhetorique, *ibid.* Ne doivent en chercher d'autre que celle des Anciens, 462. 513. 514. Leurs devoirs ſelon S. Paul, 465. Les mêmes que ſelon Ciceron, *ibid.* Ceux qui ſont éloquens font plus de fruit que ceux qui ne le ſont pas, 466. A quoi l'on connoit qu'ils ont touché le cœur, 473. Leurs qualitez, 498. *b* 207. 309. 460. 540. 541. 542. Doivent ſavoir les régles de la Rhetorique & de la Logique, *a* 501. Jusqu'à quel point ils doivent les ſavoir, 502. Autres études qu'ils doivent

faire, 503. Perfection des Predicateurs, *b* 14. Quelle eſt la matiere qu'ils ont à traiter *ibid.* Vertus & talens des Predicateurs, 52. &c. Doivent ecrire leurs Sermons, 95. Combien coupables s'ils ne le font, *ibid.* Methodes qu'on leur propoſe pour les bien compoſer, 52 &c. S'ils doivent être éloquens, 232. 236 237. Qui leur fournit les preceptes, 366. Si l'Avocat eſt plus rare, 232. Comment ils fixent leur ſujet, 263 Ce qui les rend utiles & agreables, 301. Leur conſtance à prêcher, 461. Ne s'attendent point à l'inſpiration des Apotres, *ibid.* & 510. Talent peu commun. 549

Predication, la matiere n'eſt point une hypotheſe, ou un genre de cauſe mais une theſe generale, *a* 464. Tout y eſt grand, & neanmoins tout n'y doit pas être ſublime, 471. Source des defauts dans la Predication, *ibid.* faux moyens d'y plaire. 473

Preuve, l'idée qu'il en faut avoir, *a* 438. Leurs eſpeces, *ibid.* D'où il faut les tirer, 40. Leurs caracteres, *ibid.* Choix qu'on en doit faire, *ibid.* Peuvent ſe tirer des mœurs, 48. Et neanmoins different de ce qu'on appelle mœurs dans le Diſcours, *ibid.* A quoi les reduit Hermogene, 119. Maniere de les conclure dans les Diſcours oratoires, 120. De les propoſer, 321. Il faut pluſieurs preuves, 288. Moyen de les multiplier, 289. De les traiter, 430 &c. Leurs qualitez. 432. 569

Preuve, neceſſaire au Predicateur. *a* 474

Prieres; l'Eloquence leur donne un grand relief, *a* 69. Alexandre en étoit perſuadé, *ibid.* Sont diſpenſez de bien des choſes à cauſe de leur elevation, 70. Ont de grands avantages pour perſuader, *ibid.* Il y a des choſes dans l'Eloquence dont rien ne peut les diſpenſer, *ibid.* Ils ont ſouvent une d'elle d'auſſi grands ſecours que de leurs troupes *ibid.* &c.

Propoſitions; ce que c'eſt, *a* 141. 142. 146. Combien on en diſtingue, 141. S'ils ſont les matieres des Converſations. 148 &c.

Prononciation, comment on doit s'en inſtruire. *a* 568

Prophetes (les) ne ſont pas les ſeuls qui prêchoient les Juifs *b* 504. 505

Propoſition difficile à trouver en tout genre de cauſe, *a* 369. Propoſitions ſubſidiaires, ce que c'eſt, & leur uſage dans l'Eloquence. 511

Proſe, la belle Proſe reſſemble à des Vers. *a* 550

Prudence philoſophiquement ou en Orateur, en quoi differe. *a* 293

Queſtion,

Q.

Queſtion, ce qu'en dit Hermogene, *a* 118. Il faut la bien demêler & la bien établir dans les matieres oratoires comme dans les Sciences. *ibid.*

Quintilien approche fort de Ciceron, *a* xxxix. Sa plainte ſur la doctrine de Platon, 15. Mauvais jugement qu'il fait de la doctrine des mœurs, 48. 49. N'eſt pas toujours oppoſé à Ariſtote, 62. Le loue fort, 63. N'a jamais blâmé en géneral ſa Rhetorique, 62 A profité de Denys d'Halicarnaſſe, ſans lui en faire honneur, 95 96. Son païs & quelques circonſtances de ſa Vie, 369. &c. Ce que Juvenal dit de ſes richeſſes, 370. 371. Excellence de ſon Ouvrage, 372. 373. Son travail ſur l'éducation des enfans, 374 375. Ce qu'il penſe des études particulieres, & des études tardives, *ibid.* Son ſentiment ſur la neceſſité de l'art, 383. Se trompe, 384. Sa methode, *ibid* Son obſcurité, 385. Se contredit, *ibid.* Ses charmes, *ibid.* & 386. Prend à gauche quand il réfute, 385. 387. Louange qu'il donne à Domitien, & ce qu'il en faut penſer, 387. 388. Diffus ſur les lieux de Rhetorique, 388. 389. Comment il traite l'Art de la raillerie, 389. Avis important ſur les propoſitions & ſur les preuves, *ibid.* Ses plaintes ſur la mort de ſon fils, 376 390. Ne rend pas juſtice à Ariſtote, 391. S'il a une vraye candeur, 392. Eloges qu'on lui donne, 394. Utilité de ſon Ouvrage, 397. Trop diffus pour des enfans, 400. 402. Beaux préceptes qu'il donne ſur l'élocution, 403. Ce qu'il dit ſur l'Amplification ne ſuffit pas, 404. 405. Diffus ſur les figures, 405. Obſcur, 407. Jugemens qu'il porte de divers Auteurs, 407. 408. Methode qu'il donne pour compoſer, 410. Pour la prononciation, *ibid.* Donne des avis utiles à l'Orateur. 411. Son portrait, 413. Discours fait pour être lû ou pour être prononcé, ſelon lui, c'eſt la même choſe, 414. Ce que dit de lui Antoine Luile, 484. Ce qu'en dit Erasme, 503. Il eſt maltraité par Ramus & ſur des fondemens frivoles. 42 43

R.

Raillerie; Hermogene en parle bien, *a* 128. Ce qu'on en peut dire, les regles qu'on peut en donner, ſon uſage, 233. 234. Par qui bien traitée, *b* 213. Si elle a lieu dans un Sermon. 553

Raiſon; la Raiſon parvenue à un certain point d'excellence eſt ce qu'on nomme ſageſſe, *a* 111. Idées des meilleures raiſons. *b* 381

Ramus (Pierre) ami d'Omer Talon, *a* 538. S'entend peu à enſeigner l'Eloquence, 541. Se trompe ſur le moyen de multiplier les Orateurs, 542. Ses analyſes mal entendues, *ibid.* & *b* 38. 39. Idée de ſa Vie. *b* 33. 34. Ses bonnes & mauvaiſes qualitez, 36. Reduit la Rhetorique à l'élocution, 38. Ses ſaillies contre les Anciens, 40. 41. Ses fanfaronades, 43. Ceux qu'il a attaquez n'en ſont pas moins eſtimez, 45. Les Ramus de tous les ſiecles, *ibid.* Si Ramus s'eſt deguiſé ſous le nom d'Omer Talon. *a* 543

Rapin (le P.) ſon jugement ſur Platon, *a* 2. 56. Sur Ariſtote, 46. 55. Sur ce que ce Philoſophe dit des Paſſions, 42. Sur Denys d'Halicarnaſſe, 84. Sur Longin, ſur Demetrius, 197. 201 Ce qu'il dit du ſecond Livre de l'Orateur, 219. 229 231. 232. Du Dialogue touchant les Orateurs illuſtres, 247. Mépriſe de ce Pere ſur un endroit de ce Dialogue, 248. Ce qu'il dit de Quintilien, 394. Sur la Litterature, *b* 184. Ses Ouvrages, 310. &c. 320. Comment il les vante, 311. Son goût, ſes mepriſes. 313. 329

Recompence de l'Orateur. *b* 391

Reflexions ſur l'Eloquence par le P. Rapin, *b* 311 &c. 320. &c. Par Mrs Arnaud & de Silleri, 426. &c. Sur la Rhetorique par l'Auteur. 518. &c.

Refutation comprife ſous la preuve. *a* 62

Refuter en nommant. *b* 246

Regles, pourquoi neceſſaires au Predicateur, ſi c'eſt le S. Eſprit qui l'inſtruit, *a* 471. Jusqu'où elles lui ſont neceſſaires. 501

Repertoire, le vrai répertoire de l'Orateur. *b* 133

Replique penible aux Avocats. *b* 234. 236

Rheteur; idée ancienne de ce nom, *a* XXXVII. Rheteurs raillez par Platon, 7. Leur vanité, leur ignorance, leur injuſtice, leurs preceptes, 8. 12. 13. 14. Platon attribue une fauſſe victoire à Socrate ſur les Rheteurs, 22. Comment, & en quel cas un Conquerant peut être comparé à un Rheteur 188, &c. Rheteurs chaſſez de Rome par Craſſus, 240. Recueil des petits Rheteurs, par M. Juthou, 428. Pourquoi ainſi nommez. *ibid.*

Rhetorique; plus propre à former l'eſprit que la Logique, *a* XXXVI. Son origine, XXXVII. *b* 274. 275. En quoi elle conſiſte, ſelon Platon, *a* 3. 4. Platon & Antoine ne la declient que pour ſe divertir, 9. 227. Propre à être raillée, 9. Comparée à l'art des Cuiſiniers, 12. 13. Peut defen-

défendre le pour & le contre, 40. Ne doit défendre que la bonne cause, 41. Donne l'art de dire les choses avec esprit, 55. &c. Comment elle est opposée à la Dialectique, 295 & *suiv.* Exercices de Rhétorique bons & mauvais, 378. S'il faut faire deux ans de Rhetorique & comment, 421. Quelle Rhétorique convient à une classe, 424. 432. Cet Art persuade le vrai & le faux, & ne doit défendre que la verité, 461. La Rhetorique des anciens Payens suffit aux Predicateurs, 461. 462. A des preceptes pour les jeunes gens, & d'autres pour les gens avancez, 467. 468. Elle est une source d'eloquence & de sagesse, 567. 568. Commune toujours & par tout, *b* 275. 277. Ne dit rien de nouveau, 216. Peut être bonne sans qu'on en profite. 475

Rhetorique à Alexandre; elle n'est point d'Aristote, *a* 67. 76. Caractere & defaut de cet Ouvrage, 67. 68. Ce qu'il y a de meilleur, 72. Belle Reflexion qu'on y trouve, 73. La methode n'en est pas exacte, & on y descend dans des minucies, 74. Elle finit par une recapitulation singuliere. 75. 76

Robortel, tire Longin de la poussiere, *b* 2. Est habile & vain, *ibid.* Evenement qui l'humilie, 3. Prête ses imaginations aux Anciens, 10. Veut rendre les Orateurs Philosophes, & rendre les Philosophes Orateurs, 4. Ridicule dans sa méthode & en ce qu'il dit des figures. 5. 6. 7. 8. 9

Rollin, son Edition de Quintilien & son travail sur cet Auteur. 416. *& suiv.*

Romains; ils deviennent éloquens & cessent de l'être. *a* XVII

Romans, *b* 255. 355

S.

Saci (M. de) Avocat au Conseil, son mérite. *a* 147

Sagesse; ce que c'est, *a* 111. Sa necessité, *ibid.* Préferable à l'Eloquence, 1V. Sans elle l'Eloquence est nuisible, *ibid.* Sans l'Eloquence, la Sagesse n'est pas d'un grand usage, *ibid.* L'amour de la Sagesse a fait cultiver l'Eloquence. *ibid.*

Saints, si dans un Sermon il faut s'étendre sur leurs louanges. *b* 63

Salmon, Docteur de Sorbonne, sa Lettre à l'Auteur, son merite, &c. *b* 579

Salutation angelique, son usage dans le Sermon. *a* 509

Savans: ils se trompent quelquefois, *a* 195. Ce qu'ils doivent

vent faire, *ibid.* Ne peuvent refuser leur approbation à un Orateur qui a celle du Peuple, 251. Orateur savant, à quoi doit prendre garde. 38. 365. &c.
Savoir; idée plaisante d'un grand savoir. *b* 272
Scholastique, nuisible à l'éloquence. *b* 228 &c.
Sciences; les Sciences proprement dites, n'entrent pas dans les Discours Oratoires, *a* XXXIII. 226. L'Orateur s'en instruit en peu de tems, 240. Sans les avoir apprises en peut parler. *ibid.*
Senegue le Rheteur, *a* 327. Idée de ses Declamations, 329. &c. Sa prodigieuse memoire, 340. Introduit un nouveau genre d'eloquence, 334. Avec quelle precaution il faut le lire. 346
Sentence; ce que c'est, selon Aphthone, *a* 141. 150. Qualitez qu'y demandent Theon, Perrone, & tous les gens de bon goût. 161
Sermens de Demosthene, *a* 171. Belles reflexions de Longin sur ce ferment, *ibid.* Il est tres-propre à eclaircir la matiere du Sublime. *ibid.*
Sermons, agremens d'un Sermon, en quoi ils consistent, *b* 62. Idée de ce que doit faire un Sermon, 94. Regles pour en juger, 415. Vieux Sermons, 420 Divers goûts, 421. Sermons luxuris, 424. Leur matiere & leur forme, 543. Voyez *Predication*.
Serre, regardé comme Predicateur. *b* 165
Stiles, leur goût, 182. &c.
Sillery, (M. de) Evêque de Soissons. *b* 427
Simple, style simple, son caractere, *a* 214. A des matieres qui lui sont propres, & cependant convient au Sublime. 214. 215
Simplicité de style, *b* 432. 433. 552. Se concilie avec le Sublime, 486 En quoi elle consiste. 572
Soarès le P. Idée avantageuse de la Rhetorique, *b* 111 112. Ne distingue pas assez l'amplification de l'abondance de l'Orateur, 113. 114. Ce qu'il dit des figures, 115. Vaut mieux que le P. Caussin, 116. Ce qui manque à sa Rhetorique. *ibid.*
Socrate, ficau de Gorgias, *a* XXXVIII. Remporte sur lui une victoire en idée, 22. Sa methode dans les argumens. 311
Sophiste; sa methode pour former l'Orateur. *a* 133
Sophistes; ancienne idée de ce nom. *a* XXXVII
Stesichore, maniere de cacher la sterilité. *a* 478. 479
Sterilité; peu propres à former des Orateurs. *a* 253
Strabée (Jaques Louis) de Rheims, jugement qu'il fait de l'Orateur de Ciceron, *a* 265. Entend cet Ouvrage comme

me Ciceron même, *ibid.* Obligations qu'on lui a, 520. 521. Raisons qu'il donne de la barbarie, 522. Negoute point la Poëfie Françoise. 524
Sturmius, ses Ouvrages sur la Rhétorique & leur mérite, *a* 516. Semble la reduire à l'élocution, 517. Est comparable à Gaspard Laurent, 518. Est trop diffus sur Hermogene. 519
Style; division du style par Hermogene, *a* 122. Par Démétrius. 209. Ces deux Auteurs conviennent, *ibid.* Sont tous critiquez par Voſſius, 209, 210. L'Art de varier le style fait l'Orateur, 122. C'est où l'Orateur trouve plus de difficulté, 269. Difference du style oratoire d'avec l'Hiſtorique, le Sophiſtique, &c. *ibid.* Usage de la varieté du style, 269. Un Orateur les doit avoir tous comme Demoſthene, 269. 271. Proprieté de chaque style, selon Ciceron, 271. 272. Il faut mêler les styles, 273. Chaque style a la vertu d'éclairer, de plaire, & de se faire obeïr, 472. Nature de chaque style, & son usage dans la Prédication, *ibid.* Le style est difficile à connoître, *b* 200. Ses varietez, 208. 209. Style concis. 253
Sublime auſſi naturel que la ſimplicité, *a* XXXII. Traité du Sublime est un des plus beaux morceaux de l'Antiquité, 165. Idée generale du Sublime, son idée diſtincte, *ibid.* Moyen de l'aquerir, 166. Source du Sublime, 167. Il y en a deux qui tiennent plus de la Nature, 168. Et trois qui tiennent plus de l'Art, 169. Definition du Sublime, 168. Le Sublime reſſemble aux Aſtres découvers dans les derniers tems, 191. En quoi conſiſte selon Démetrius, 210. Est oppoſé au style froid, 211. En quoi conſiſte selon S. Auguſtin, 472. Son uſage dans les Sermons, *ibid.* Le Sublime de Longin, n'eſt point une vaine apparence, *b* 322. Propre aux Prédicateurs, 324. Sa force. 374
Subtil (Mr.) son éloge. *a* 147
Succès des Livres. *b* 271
Syllogiſtique (forme) son uſage. *b* 289

T.

Talon, en Latin *Talæus*, (Omer) ſi cet Auteur n'eſt autre que Ramus deguiſé, *a* 543. Sa Rhetorique ne contient que l'élocution, 538. Utile à la Claſſe d'Humanité, 539. Dediée à l'Univerſité de Paris, 540. Conforme au goût des Anciens, *ibid.* Louée néanmoins par Ramus leur Antagoniſte, *ibid.* Par le Pescheur, 539. Et par Friſius, 543. N'abrege point le chemin de l'Eloquence, *ibid.*

Tasse (le) défendu par Paul Beni. *b* 123
Temis, precint aux Avocats. *b* 393
Tertullien relève la doctrine affreuse de Platon. *a* 27
Texte, son usage dans la Predication, *a* 508. Texte des Sermons. *b* 544
Theon a fait des Progymnasmes, *a* 158. A fort bien reüssi dans la Thèse de l'Existence de Dieu, 160. Est ami de la clarté, *ibid.* Ce qu'il demande dans les sentences du Discours. 161
Thèse, juste idée de la Thèse, *b* 48. Vraye matiere du Prédicateur, *ibid.* Il doit la rappeller à l'hypothese, au lieu que l'Orateur ordinaire monte de l'hypothese à la Thèse. 27
Thon (J. Aug. de) son sentiment sur les études tardives, *a* 375. Ce qu'il dit de la mort du fils de Quintilien refuté. 375. 376
Timée; éloge qu'il donne à Alexandre, *a* 188. Blâmé par Longin, *ibid.* Et par M. Bayle, *ibid.* Cet éloge examiné, 189. Dessein de Timée dans cet éloge. 189
Tite-Live paroit avoir peu de sentences, & pourquoi. *a* 161
Tollius, sa Traduction de Longin & ses Notes sur cet Auteur, *a* 175. Est de l'avis de Longin contre M. Huet, sur le Sublime d'un endroit de la Genese, 181. Ne peut comprendre que la repetition des mots contribue au Sublime, 186. Croit que Longin & Hermogene ont entendu la même chose, l'un par le Grand, & l'autre par le Sublime, 191. Trouve Hermogene plus exact que Longin, *ibid.* Et Demetrius moins exact que l'un & l'autre. 197
Topiques; Ouvrage de Ciceron, *a* 288. Ce que c'est, & d'où vient ce mot, *ibid.* Merveilleuse facilité de Ciceron à le composer, 289 Idée qu'il faut avoir des Topiques & des Lieux de Rhetorique, *ibid.* Idée que le P. Menestrier a des Topiques & son erreur. 290. &c.
Tourrelon de l'imagination. *b* 431
Tourneux (le) ce qu'il dit de S. Christophle. *a* 573
Traductions. *b* 206. 387
Transpositions du Latin. *b* 389 390
Trapezontius (le) ou *Georges de Trebizonde*, decrié pour son humeur, & par ses Traductions, mais estimé pour sa Rhetorique. *a* 476. 477
Turnebe accuse Quintilien d'impudence. *a* 392
Turnus; maniere dont Enée le tuë. *b* 358

V.

VAir (Du) Garde des Sceaux, son Ouvrage sur l'Eloquence, *b* 100. &c. Ce qu'il dit sur l'autorité de Ciceron 386

Valere

Valerio (Auguſtin) Evêque de Verone & Cardinal, choſe remarquable qu'on dit être dans ſa Rhetorique, & qui n'y eſt point, *b* 12. Ne connoît point d'Orateur hors de la Religion Chrétienne, 13. N'entend pas aſſez les mœurs oratoires, 17. Sa modeſtie. 21

Valle (Laurent) jugement mal entendu qu'il porte de Quintilien. *a* 402

Varignon (M.) *b* 532

Vayer (la Mothe le) aime les citations. *b* 141

Vehemence. b 192. 543

Verité; celle que ſervent les Orateurs, eſt de pratique, & celle que ſervent les Philoſophes, eſt de ſpeculation, *a* xxxiii. Ce qu'il faut faire pour remplir une Oraiſon de grandes veritez, 486. Ce que c'eſt que la Verité dont Platon recommande la connoiſſance à l'Orateur, *b* 125. L'Orateur la trouve ainſi que les Philoſophes. 127

Verſoris, (Avocat General) caractere de ſon ſtyle. *b* 103

Victorius; Ce qu'il dit de la doctrine des mœurs & des paſſions, *a* 50. Blâme Quintilien, *ibid.* Se met de mauvaiſe humeur contre cet Auteur, 62. Son Commentaire ſur la Rhetorique d'Ariſtote, 65. Ce qu'il penſe du Livre de l'Elocution & de ſon Auteur, 198. 206. Il eſt Auteur de la verſion de Démétrius. *b* 159

Vie, la bonne vie donne du poids à l'Orateur, & influë dans le diſcours. *a* 474

Villavicentius (Laurent) Prédicateur de Philippe II. *b* 46. Bonté de ſes préceptes ſur la Prédication, 47. 48. Qualitez de la Rhétorique qui porte ſon nom, 49. On n'eſt pas certain qu'il en ſoit l'Auteur, *ibid.* Idées qui lui ſont propres. 47

Vivès; ce qu'il dit des Critiques ignorans, *a* xxvi. Ce qu'il dit d'Ariſtote, 36. Des anciens Maîtres, 241. Sa vanité, 242. 528. 531. Plein de paſſions, 528. Morhof le compare à George de Trebizonde, *ibid.* Son mérite, 529. Ne dit rien de nouveau, 530. A une modeſtie apparente, *ibid.* Maltraite les Anciens, 532. Rougit avec raiſon de ſon entrepriſe, 531. Se contredit, 532. 533. Pour trop faire l'habile il montre qu'il n'y entend rien, 535. N'a pas le goût ſûr, 536. Sa Rhetorique eſt un vrai cahos, 537. égare ſans ceſſe ſes Lecteurs. *ibid.*

Ulpien Rheteur; ſuit la methode d'Hermogene, *a* 163. Differe de cet Auteur. *ibid.*

Unité de deſſein plus néceſſaire au Poëte qu'à l'Orateur, *b* 245

Voſſius; refute Quintilien ſur les mœurs, *a* 50. Et le loue d'ailleurs, 51. Profite de Denys d'Halicarnaſſe, & lui en fait honneur. 95

Utile, il faut même dans la Prédication joindre l'Utile à l'agreable. *a* 466

W.

Wolfius, son Edition d'Isocrate enrichie des reflexions de Denys d'Halicarnasse. *a* 93

X.

Xenophon, émule de Platon, 411. Bon mot de Xenophon. 212

Z.

Zizanie, usage de ce terme. *b* 505

FIN.

a Bibliothèque
versité d'Ottawa

Échéance

qui rapporte un volume
a dernière date timbrée
us devra payer une amen-
inq cents, plus deux cents
aque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.